



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

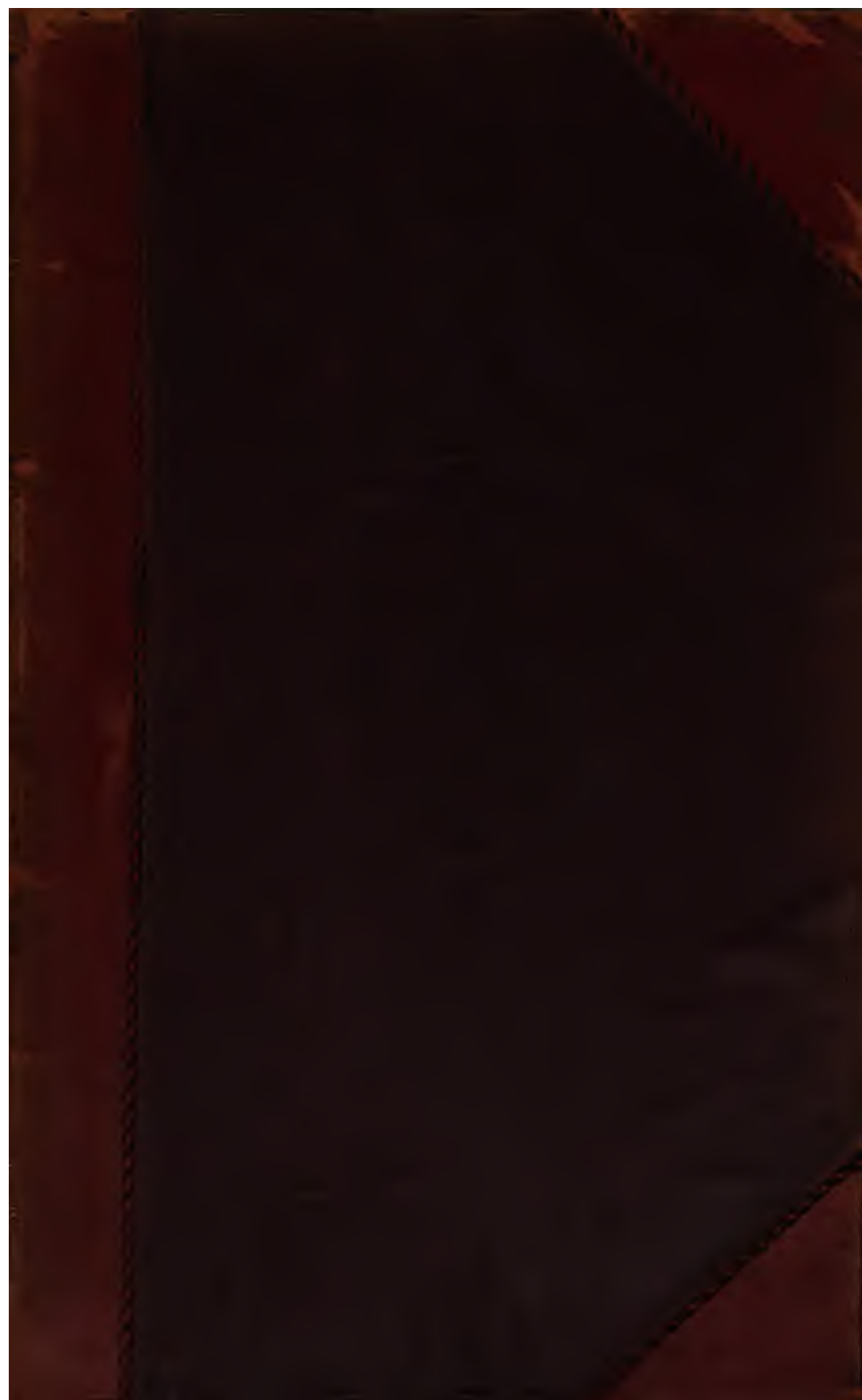
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

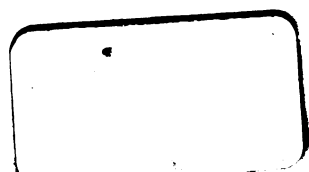
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





6000173700





HISTOIRE
DE
FLÉCHIER

Paris. Imprimerie de P.-A. BOURDIER et C^{ie}, rue des Poitevins, 6.



HISTOIRE
DE
FLÉCHIER

ÉVÊQUE DE NIMES

D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX

PAR

M. L'ABBÉ A. DELACROIX

VICAIRE A LA CATHÉDRALE DE NIMES

Ancien rédacteur de la *Revue catholique du Languedoc*

« Fléchier n'est pas assez goûté de nos jours. »

M. VILLEMAIN.

« Fortis ut apta acies, mitis ut agmen apum. »

UN ANCIEN PORTE NIMOIS.

Ouvrage orné d'un portrait et d'un autographe de Fléchier

PARIS

LOUIS GIRAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES SAINTS-PÈRES, 11

NIMES, — MÊME MAISON

1865

Tous droits réservés.

210. c. 85.



510. 2. 82.

A Paris ce 31 Mars.

Je vous rends tres-humbles graces, Monsieur, de la bonté que vous avés de m'offrir de me loger dans votre maison, si mes affaires me permettent de faire le voyage d'Avignon. Il est vray que j'ay souvent pris la resolution d'aller voir ce qui me reste de parens & d'amis dans la province, & de passer quelque mois dans mon pais, après - en avoir esté esloigné durant tant d'années, Je n'ay jamais trouvé de conjoncture favorable, - & j'ay toujours esté obligé de remettre la partie a un autre temps. Je n'espère pas que je puisse estre plus heureux cet esté. Monseigneur le Dauphin marche avec la Reine vers la frontière, & je doute fort que je puisse quitter la cour ainsi

Monsieur, je vous remercie très-humblement des
offres obligeantes que vous m'avez faites. Je scay
bien que je ne trouverois nulle part ni plus de
civilité, ni plus de bonté que chés vous, aussi ne
serois je point ailleurs ni plus agreablement ni
plus volontiers; mais ma destinée m'attache
encore ici, & je ne crois pas trouver de cette
année, le peu de temps que j'avois destiné à ce
voyage, où l'un de mes plus grands plaisirs
seroit de vous embrasser, & de vous assurer
M^r. votre Pere & vous, qu'il n'y a personne au
monde qui soit avec plus de zele & de passion
Votre très humble & très-obéissant serviteur

Fleehier

6 — Pour —

Monsieur de Benoist Docteur et
droits

a Guignon

P R É F A C E

On comprendra sans peine que, vicaire de la cathédrale de Nîmes, j'aie pu avoir la pensée d'écrire la biographie de Fléchier.

Mon but, en consacrant à ce travail les rares loisirs de mon ministère, a été de combler une lacune de notre histoire littéraire et religieuse.

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Si l'exécution répondait au sujet, peut-être ne manquerais-je pas de lecteurs. Nous aimons aujourd'hui les études qui nous remettent devant les yeux ce monde, hélas ! évanoui, de belles et bonnes lettres, de parfaite honnêteté, d'exquise politesse, de haut patriotisme, d'aimable et candide vertu appelé le dix-septième siècle ; et je me souviens que, hier encore, un professeur de la Faculté des lettres de Montpellier, recevait à Nîmes de nombreux applaudissements, dans une conférence sur Fléchier.

J'ai fait un grand usage de documents inédits, appartenant, pour la plupart, à la correspondance de l'évêque de Nîmes. Parmi ces lettres, quelques-unes, qui se rapportent à la première moitié de la vie de mon héros, sont empreintes de je ne sais quelle frivolité littéraire *propre au bon vieux temps*. Je n'ai pas cru devoir les passer tout à fait sous silence, par la raison que je fais une histoire et non une apologie ; que d'autres, avant moi, y ont plus ou moins touché ; que je n'entends pas plus malice à ces jeux d'esprit que leur auteur, disposé à dire avec lui cet adage, qu'il me semble voir errer sur ses lèvres un peu moqueuses :

Honni soit qui mal y pense !

J'ai dû pareillement donner une assez large place aux *Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne*, ouvrage posthume qui a fait du bruit il y a quelques années. Il me semble avoir démontré que ce n'est là encore qu'un trait de mœurs, un épisode littéraire dans la vie de l'évêque de Nîmes. Qu'on veuille bien lire cette *Histoire* attentivement et jusqu'au bout, et l'on sera persuadé que Fléchier ne fut pas seulement un grand homme, mais aussi un prêtre régulier et pieux, un évêque exemplaire. L'école ration-

liste, dont le sentiment m'a paru de quelque valeur en cette matière, lui reconnaît tous ces titres, et les protestants eux-mêmes, à quelques exceptions près, s'obstinent à voir dans l'ami de Basville, un très-évangélique pasteur. La critique catholique, je l'espère, ne se montrera pas plus ombrageuse; et je ne comprendrais point ses susceptibilités. Ne soyons pas les premiers à contester nos gloires; on ne se grandit point à diminuer ses ancêtres.

Quant à l'épiscopat de Fléchier (1686-1710), tout en n'oubliant jamais de le rattacher au mouvement des idées et des affaires d'une grande époque, je l'ai écrit plutôt pour Nîmes que pour la France. En tant que prédicateur et écrivain, Fléchier est du domaine public; en tant qu'évêque, il est aux Nimois, il est nôtre; et le moindre de ses actes doit nous être précieux.

La question protestante a reçu des temps et des lieux un développement considérable. Je me suis efforcé d'y mettre, non pas précisément de l'impartialité (c'est une gloire qu'un historien convaincu ambitionne peu); mais de la modération, ainsi qu'il convient au parti du vrai et du droit.

Parlerai-je du style de ce livre? Chacun a son

style, et tout style est bon s'il est passablement correct et en harmonie avec le caractère du sujet, sans abdiquer pour cela toute personnalité.

Enfin, on jugera, peut-être, que j'ai mauvaise grâce d'offrir au public un ouvrage dont la nature calme, rétrospective semble contraster avec les angoisses présentes de l'Église. — Qu'il me soit permis de répondre que j'appartiens à un diocèse où les intérêts de la vérité militante sont en d'assez bonnes mains pour n'avoir pas besoin du secours de ma plume. N'est-il pas des circonstances où il suffit à l'honneur d'un prêtre, comme à celui de l'Église, d'adhérer et d'applaudir ?

Nîmes, le 20 avril 1865.

ALPH. DELACROIX.

HISTOIRE

DE

FLÉCHIER

ÉVÊQUE DE NIMES

CHAPITRE PREMIER

Entrée en matière. — Naissance de Fléchier. — Son oncle Hercule Audiffret. — Premières études. — Les doctrinaires. — Fléchier professeur. — Caractère de sa correspondance. — Essais en prose et en vers. — Il prêche à Narbonne. — Il vient à Paris.

Plusieurs ont parlé de Fléchier; personne n'a fait son histoire. Nous avons, sur le célèbre évêque de Nîmes, des discours, des éloges académiques, des préfaces biographiques, où l'on trouve quelques appréciations plus ou moins étendues de son talent et de ses écrits; mais sa *vie*, avec l'importance que nous attachons aujourd'hui à ces sortes d'ouvrages, n'a pas été tentée. On a jugé peut-être que ce prélat avait été suffisamment payé, par les éloges exagérés de ses contemporains, des services incontestés qu'il rendit à la langue française, et de l'honneur qu'il fit à l'Église et à l'État.

Sans doute l'admiration universelle que Fléchier excita dans son temps, comme écrivain, prédicateur et évêque, laisse peu de place aux louanges de la postérité, laquelle se plaît toujours à réviser les causes en apparence les mieux jugées. Cependant ne doit-on pas admettre que ce n'est point une tache indélébile, pour une renommée littéraire et religieuse, d'avoir été comparée à celle de Bossuet, de l'avoir « balancée » même « un instant » dans l'opinion surprise, si l'on veut, mais point aveugle du dix-septième siècle? Une telle singularité, un tel engouement, à une pareille époque, mériterait du moins qu'on en étudiât la cause : et peut-être se convaincrait-on que l'auteur de l'*oraison funèbre de Turenne* peut compter pour quelque chose, même auprès de la plus lointaine postérité. Quand il mourut, Fénelon résuma les éloges du grand siècle dans ce mot aussi sincère que flatteur : « Nous avons perdu notre maître. » C'est de ce jugement tombé de si haut, que l'historien de Fléchier doit partir, pour apprécier sa vie et ses œuvres. Malgré ses défauts, il fut *maître* dans l'art d'écrire et de parler ; il le fut aussi dans l'art de diriger les âmes et de gouverner une église. Il est des maîtres qui ont des disciples plus grands qu'eux ; Fléchier fut de ces maîtres, si des hommes tels que Fénelon ne craignaient pas de se dire ses élèves. Et toutefois, il peut être permis de chercher à le faire sortir de l'ombre indiscret où le dix-huitième siècle, tout aux réactions anticatholiques, a placé son intéressante et noble figure.

De la réaction injuste qui se pratiquait hier, à la

réhabilitation systématique qui est de mode aujourd'hui, il n'y a pas loin ; mais, nous ne croyons pas trop nous avancer en affirmant que nous avons su éviter cet écueil dans la présente histoire. Si nous n'avons pu nous défendre d'un certain amour pour notre héros, nous nous sommes efforcé de ne pas nous écarter des grandes règles de l'équité, sinon de l'impartialité historique. Notre but ne laisse pourtant pas d'être ambitieux ; nous avons voulu rappeler Fléchier à la France, qui l'a trop oublié ; le rappeler au diocèse de Nîmes, dont il est la gloire.

Nous osons espérer que le lecteur nous saura gré de nos bonnes intentions, et même qu'il n'estimera pas tout à fait perdu le temps qu'il voudra bien consacrer à ces pages, surtout s'il consent à oublier, pour un moment, les *Histoires de Fénelon* et de *Bossuet*, par M. de Bausset. Ni le sujet, ni l'auteur ne sont ici les mêmes. Mais à côté de l'aigle de Meaux et du cygne de Cambrai, il y a eu place pour de véritables illustrations ; et après le célèbre évêque d'Alais, il peut être encore permis d'écrire l'histoire d'un grand prélat du dix-septième siècle.

Valentin¹ - Esprit Fléchier, naquit le 19 juin 1632, en la petite ville de Pernes, au diocèse de Carpentras, dans le comtat Venaissin. Le nom d'Esprit lui fut donné de sa marraine Esprite Dambrun, son aïeule maternelle ; et celui de Valentin, de son parrain Valentin Fourniller. Son père, Michel-Pierre Fléchier, avait

1. Fléchier ne garda pas ce nom, qui se trouve cependant sur les registres de la paroisse de Pernes.

obligé même de demander à une modeste industrie¹ de quoi subvenir aux besoins de sa famille, il ne paraît pas qu'il faille assigner à cette ruine d'autre cause que la générosité que les Fléchier avaient jadis déployée au service de « leur prince » et de « leur patrie. » Quant à sa mère, elle avait cette noblesse chrétienne qu'il devait lui-même tant exalter plus tard, à côté des titres profanes, dans ses oraisons funèbres. Se souvenait-il alors de cette âme élevée, au contact de laquelle s'était développée la sienne, et qui puisait sa grandeur dans l'obscur accomplissement des devoirs de chaque jour, et dans une « préparation à bien mourir². »

Un autre titre de noblesse de cette sainte femme, c'est qu'elle était sœur du P. Hercule Audiffret, général des doctrinaires. Né en 1603, à Carpentras, et mort à Paris en 1659, ce religieux, auquel nous devons Fléchier, ainsi que nous allons le voir, fit honneur à sa compagnie par sa piété et par les services qu'il rendit à l'éloquence de la chaire. Il fut « un de ces rares génies qui s'ouvrent eux-mêmes les routes du vrai et du beau³. » Quand il parut, l'éloquence chrétienne était en proie à deux travers également regrettables. Les uns croyaient être classiques, en continuant de hérissier leurs discours de citations profanes et de remarques savantes, parlant ainsi *grec et latin* dans un français barbare; les autres pensaient sortir des voies battues

1. Commerce de *chandelles*, d'après quelques-uns; mais cette assertion est loin d'être prouvée. Voir d'Alembert, *ibid.*, p. 436.

2. Lettre de Fléchier à sa sœur, 1653.

3. *Mémoires de Trévoux*, nov. 1711, art. CLXI.

en courant après le faux brillant des prédicateurs espagnols et italiens, et en n'estimant une pensée que par son éloignement du sens commun, une expression que par son manque de naturel. Le P. Hercule, comme on l'appelait, rompit avec ces deux manières et ne voulut s'inspirer, dans ses moindres écrits comme dans ses sermons, que du sens chrétien et du goût français. Son genre ne tarda pas à s'imposer. Les prédicateurs de talent l'imitèrent; les autres ne craignirent pas de dire ses propres sermons. On raconte agréablement que « les évêques et les curés, ses contemporains, qui regardaient avec raison le soin de prêcher comme un de leurs devoirs, mais à qui Dieu n'avait pas donné le talent avec le sùe, priaient Hercule Anduiffret de les gratifier de quelques sermons, qu'ils débitaient en balbutiant, et que leurs ouailles, peu reconnaissantes, appelaient les *sermons d'Hercule*. »

Prêcher, son devoir, devait également profiter de ses leçons. À peine le jeune Esprit eut-il reçu au foyer domestique cette disposition première vers les sentiments nobles et de ceux dont il avait arrosé le germe en naissant¹, qu'il se développa toujours par des routes

¹ M. Anduiffret, *Œuvres des écrivains de l'Université*, t. I, p. 379. Le *Manuscrit*, p. 382, dit qu'il s'agit de quelques manuscrits.

² C'est de son Anduiffret.

³ *Œuvres des écrivains de l'Université*, t. I, p. 382. Le *Manuscrit*, p. 382, dit qu'il s'agit de quelques manuscrits.

⁴ *Œuvres des écrivains de l'Université*, t. I, p. 382.

⁵ *Œuvres des écrivains de l'Université*, t. I, p. 382.

⁶ *Œuvres des écrivains de l'Université*, t. I, p. 382.

sûres et droites au milieu des hasards et des périls d'une fortune aussi brillante qu'inattendue, on le confia aux soins du P. Hercule. Il était bien jeune encore quand il quitta la maison paternelle pour ne presque plus y revenir¹. Il allait avec son frère cadet à Tarascon, chez l'avocat Graffet, ami de sa famille, pour suivre de là les cours du collège des *doctrinaires*, dans lequel son oncle avait occupé ou occupait peut-être encore quelque charge². Les études de Fléchier furent rapides et brillantes. Il excellait dans la poésie latine. Les maîtres ne se lassaient pas d'admirer ses aptitudes universelles, et surtout la netteté de son intelligence, le doux éclat de son imagination, la pureté de son goût, par laquelle il préluait à cette perfection de style qui devait être son triomphe. Ses facultés si diverses et si nombreuses éclatèrent dans les *humanités*, comme on disait si bien alors, en rhétorique et en philosophie. A quinze ans, ses études étaient terminées. C'était le résultat

une imagination belle, mais réglée, un bon cœur, des inclinations droites. » Et un autre : « Il reçut du ciel ce naturel heureux que le sage met au rang des plus grands biens, et qui tient peu du funeste héritage de notre premier père. »

1. On montre encore à Pernes la maison de Fléchier. Dans le temps elle a pu être une des plus jolies maisons du pays; elle en est la plus belle aujourd'hui par les souvenirs qui s'y rattachent. Les Pernois en voudraient faire un monument public, mais il leur faudra vaincre d'abord la modestie de mademoiselle Nina de Fléchier, qui écrivait naguère de Florence : « Si nos bons compatriotes trouvent quelque mérite dans la personne de mon oncle, sa famille ne saurait désirer d'autre monument que ce souvenir. » Lettre à M. de Séguins-Vasleux, 20 juin 1863.

2. Le P. Audiffret fut élu supérieur général en 1647. Fléchier avait quinze ans.

d'une grâce facilité, plus encore que celui du travail. Fléchier parlera plus tard¹ de sa paresse et s'étonnera qu'on ait pu lui croire le travail difficile. Pourquoi ne méritons-nous pas encore ces premiers succès au compte de la vertu et de la piété, où son âme puisait des forces une sérénité si favorable aux études?

Nous sommes en 1647. Hercule Aubert vient d'être nommé supérieur général des Pères de la *Doctrinale* cistercienne. Ce fut peut-être ce qui détermina le jeune Fléchier à se faire lui-même doctrinaire. D'ailleurs la congrégation devait être chère aux enfants du comtal Vennissou, son berceau. On sait que César de Ros, un saint personnage, né à Civet-l'Évêque, ville épiscopale du Comtal, en avait été les premiers fondateurs dans Arignon, en 1565; et que le pape Clément VIII la confirma quatre ans après. César de Ros et ses compagnons enseignaient ce qu'ils appelaient la science, la musique et la grammaire. Leur institut fut d'abord séculier; puis régulier par son union avec les monastères de l'ordre (1617); enfin séculier encore, les deux ordres n'ayant jamais l'un pu s'entendre, et le pape Innocent X ayant, en 1655, et par la leur union, réuni les doctrinaires séculiers, trois provinces: Arignon, Tignes, Courmayeur. Leur règlement était celui des monastères à part de choses plus. Ils avaient les vœux simples de chasteté, de pauvreté, d'obéissance et de stabilité.

¹ *Œuvres*, t. I, p. 104. À l'usage de l'abbé de Condorcet, les modestes

² *Ibid.*, t. I, p. 104. À l'usage de l'abbé de Condorcet, les modestes

prévisions du P. de Bus furent bientôt dépassées. L'enseignement des trois doctrines prit une extension inattendue ; aux prédications des petites églises se joignirent insensiblement celles des cathédrales ; à l'enseignement des écoles, celui des séminaires et des collèges. Les Doctrinaires faisaient assez bonne figure entre les Jésuites et les Oratoriens ; ils avaient des pères qui ne manquaient pas de célébrité, et ils savaient former des hommes remarquables pour le monde. Un de ces derniers élèves fut M. Royer-Collard. Il enseigna chez les Doctrinaires, sans être ecclésiastique, joua un grand rôle sous la Restauration et valut même au parti politique dont il était chef, le nom singulier de *doctrinaire*¹. La première révolution devait emporter la congrégation où allait entrer Fléchier. Disons aussi que cette ruine avait été préparée par l'esprit janséniste, qui minait l'institut depuis longtemps.

Le brillant neveu du père H. Audiffret fut attiré dans la congrégation. Il fit son noviciat à Avignon et y prit l'habit, le 25 août 1647. Ayant prononcé ses vœux simples le 30 août de l'année suivante, il fut envoyé à Tarascon et de là à Draguignan, en qualité de professeur d'humanités. Ce ministère d'intelligence et de charité, où tant de prêtres avaient excellé déjà et excellèrent depuis, trouva Fléchier bien préparé. Il y apportait une connaissance, assez approfondie pour son âge, des lettres anciennes et modernes, un esprit observateur, capable de discerner les caractères et de les tourner à

1. Voir *Vie de César de Bus*, par les PP. de Beauvais et du Mas ; *Hist. des ordres religieux*, par M. Henrion, 2 vol. in-12.

liens; un naturel heureux, propre à lui ouvrir les cœurs et à les lui gagner; enfin une pitié franche, la seule qui plaise aux jeunes gens.

Son séjour à Draguignan ne nous est marqué que par une lettre à sa sœur, religieuse de Sainte-Claire, à Béziers, sur la mort de leur mère, qu'ils venaient de perdre. Il y a quelque recherche dans cette première lettre; mais il y règne un ton de gravité modeste, de pitié tendre, dont il est bon de prendre acte dès à présent. Si le style n'est pas sans roideur : par la construction, l'harmonie, le choix des mots la main des écrivains du temps est déjà dégagée.

« Si je n'étais assuré de votre vertu, d'aï, et de la sainte constance de votre esprit, j'appréhenderais de vous renvoyer une affliction qui ne vous peut être que très-sensible, en vous consolant après la mort de notre très-bonne mère.... Ce n'est pas que je condamne ces bonnes mères, qui sont des êtres d'une pure nature, et qui ont des décrets de résignation. Il faut donner quelque chose à nos affections, et la grâce de la vocation, qui nous fait, à votre sœur, l'esprit de Dieu, ne nous ôte pas les sentiments raisonnables du sang et de la nature. Nous devons néanmoins plutôt considérer les riges du ciel que la violence de nos mouvements; et quoique nous soyons très-faibles, nous devons être très-universels à le respecter.... Pour moi, je vous avoue que je suis extrêmement surpris, lorsqu'on me donne des nouvelles et circonstanciées de votre maison; une mort si précieuse et une prière qui se fait réflexion sur son état, mais à cet égard, et de son caractère qui est surprenant; et, après ce que j'ai vu de votre sœur, j'ai vu le deuil, et le deuil de la mort qui vous afflige.... Je m'imagine que si, par un vœu, vous pouviez la voir de votre très-bonne mère, et donner un peu d'ordre à la sœur, j'aurais pu, sans doute, pour donner de son salut.... Pour dire que

Dieu nous veut priver de personnes si chères pour nous avertir de suivre ses lumières avec plus d'amour et de fidélité... Le Seigneur sait si bien nous attirer à lui par de petites croix...

« Vous m'excuserez, ma très-chère sœur, si je vous parle de choses que vous pourriez m'enseigner depuis longtemps; vous avez trop de charité pour n'agréer pas la liberté que je prends... »

Fléchier est tout dans cette lettre, la première qui nous ait été conservée. Il y est avec cette tendance à voir les choses et les hommes par le côté qui touche aux mœurs; avec cette religion exacte, mais miséricordieuse, qui, tout en maintenant la notion vraie du christianisme, n'en fait pas un épouvantail aux âmes; avec cette urbanité, cette réserve qui le rendront commode, et à la fois respectable aux petits comme aux grands; il y est enfin avec le tour ingénieux, quelquefois maniéré, de ses pensées, avec son style pur et harmonieux, mais un peu guindé, surtout dans ses lettres. Le P. de la Rue¹ semble lui en faire un mérite, quand il dit que « ses moindres billets avaient du nombre et de l'art; » mais d'Alembert, et avec lui tous les hommes de goût, lui reproche de ne se permettre pas « d'être négligé dans une lettre. » Où le sévère académicien paraît pourtant se tromper, c'est quand il croit voir, dans la correspondance de Fléchier, un « luxe d'esprit » qui « se montre encore plus que dans ses oraisons funèbres. » *Esprit* n'est pas le mot, c'est soin, arrangement trop marqués, symétrie trop étudiée en

1. Préface des *Sermons de Fléchier*.

apparence qu'il faut dire. D'ailleurs, les hommes ne *sont pas* tenus d'exceller dans le genre épistolaire¹. A de rares exceptions près, mais particulières, il faut le reconnaître, au siècle de Fléchier, les femmes se sont *arrangées* ce domaine; et c'est assez pour consoler la France de l'infériorité épistolaire de tel ou tel de ses grands hommes, d'avoir produit madame de Sévigné. Et puis, « si l'on ne remarque pas » dans les lettres de Fléchier, « comme dans tout ce qu'a laissé tomber de sa plume une femme qui n'eut jamais d'égale..., et cette légèreté, et ces grâces ingénues, et ces heureuses saillies, et ces allusions fines, ces traits vifs et brillants, et enfin cet art de donner du corps aux plus petites choses..., elles ne laissent pas de plaire et d'attacher par une politesse exquise, par une attention continuelle à ne dire que des choses obligeantes, sans blesser la sincérité et la vérité, par le soin plus gracieux encore de saisir toutes les occasions d'insinuer quelque principe de morale et quelque réflexion qui tourne à l'avantage de la vertu; et enfin par un ton de raison, de franchise et de probité, dont l'effet presque inévitable est d'inspirer de l'estime pour un homme dont l'âme étoit si *divine* et si *vraie*... » — « S'il est rarement

1. « L'auteur donne quelques échantillons des grâces légères de ce style épistolaire, qui n'est pas le meilleur, quoiqu'il ne convienne que dans les circonstances. C'est un balancement que deux lettres de Fléchier dans lesquelles il se fait à peu près une conversation par une question et une réponse, qui ne sont en somme que des répétitions de ce qu'il a dit dans la lettre précédente. On sent que l'auteur a voulu se faire un jeu de l'épistolaire, et non pas en faire un usage sérieux. » — *Revue de la littérature française*, t. I, p. 10.

2. *Revue de la littérature française*, t. I, p. 10.

simple, même en écrivant à ses amis, il est au moins toujours noble avec les grands, toujours honnête avec ses égaux et ses inférieurs, toujours plein de zèle pour l'Église et pour l'État, en un mot, toujours citoyen, toujours homme et toujours évêque ; mérite si précieux dans de pareilles lettres, qu'il les dispense d'en avoir un autre¹. »

La correspondance de Fléchier a tous ces mérites ; elle a aussi parfois le mérite de la simplicité la plus touchante. Ici l'édition de 1782, d'ailleurs excellente, nous paraît fort répréhensible. Par on ne sait quel scrupule, Ducreux a cru devoir supprimer, dans les lettres de Fléchier, une foule de détails charmants et presque toute la partie intime ; nous avons pu constater cette aberration littéraire sur plusieurs collections d'autographes de l'évêque de Nîmes. Les passages un peu familiers sont souvent marqués au crayon et désignés par ce signe au barbare ciseau de l'imprimeur. Plus souvent encore on laisse de côté des lettres entières, qui n'ont que le tort, bien pardonnable assurément, de nous livrer toute l'âme de l'auteur.

Nous avons tenu à fixer d'abord le lecteur sur ce côté du talent de Fléchier, parce qu'il sera fait ici un fréquent usage de ses lettres, et qu'un homme est tout entier dans ses lettres.

La première que nous avons citée, en nous révélant

1. D'Alembert, *ibid.*, t. I, p. 409, 410.

Les *Lettres* de Fléchier paraissent avoir été fort estimées, dans la première moitié du dix-huitième siècle. De 1710 à 1782, il s'en fit cinq éditions différentes, que nous avons eues entre les mains.

le cœur et l'esprit de Fléchier, nous fait connaître son état physique à cette époque. Il ne jouissait pas encore de cette santé ferme, sans être florissante, qui lui permit de se livrer à tant d'études diverses, à tant de ministères laborieux, et de dédaigner les secours de la médecine. « Je voudrais avoir plus de commodités de vous témoigner mes respects, écrit-il ; les maladies que j'ai eues m'en ont un peu excusé jusqu'ici. » Deux ans plus tard, son état n'était pas meilleur. De Narbonne, où il professait la rhétorique dès 1652, il écrivait à sa sœur, malade, elle aussi :

« Je juge de vos douleurs par les miennes propres, et je ne saurais que vous plaindre beaucoup, puisque j'ai de la peine à ne me plaindre pas moi-même. Il y a deux mois que je suis ou malade ou languissant ; et, après avoir souffert toute sorte de petites fièvres, je suis enfin tombé dans une fièvre quarte, qui me donne un peu plus d'exercice, mais qui n'est pas si rude ni si difficile que la vôtre. Dieu, qui est un bon juge de la vertu, vous a donné plus de peine, parce qu'il a reconnu que vous aviez plus de patience¹... »

Ces indispositions trop fréquentes ne détournaient pas le jeune professeur des devoirs de sa charge ; il s'en acquittait même « avec un succès merveilleux². » Aux soins qu'il donnait à ses élèves, il savait ajouter des occupations plus attrayantes, mais non moins pénibles.

1. Nov. 1655.

2. *Oeuvres de Fléchier*, 1 vol. in-4. Paris, 1762. Cette édition, qui n'a pas été achevée et qui est devenue tellement rare que nous n'avons pu la trouver qu'à la Bibliothèque impériale de Paris, est due à Ménard, l'historien de Nîmes, et au marquis d'Aubais. Elle est précédée d'une vie de Fléchier qui renferme des détails nombreux et sûrs.

« Tout ce qui était du ressort de la littérature, dit Ménard, entraînait dans les études et les occupations du P. Fléchier. On le consultait et l'on avait, en ce genre, recours à lui, comme au plus habile maître qui fût alors dans la congrégation. » Il était tour à tour l'orateur et le poète de la maison. Toute harangue passait par ses mains, quand elle n'en sortait pas; toute poésie lui était soumise et plus souvent encore demandée. Selon l'usage de ce temps, où l'on apprenait le latin pour le savoir, et où l'on avait même la prétention assez justifiée de le parler et de l'écrire avec correction et élégance, la plupart de ces compositions devaient être écrites dans la langue de Cicéron ou dans celle de Virgile. Quelque grâce que mit Fléchier à porter cette défroque antique, son goût, déjà quelque peu novateur en matière de style, s'accommodait avec peine d'un genre de convention. On eût dit qu'il hésitait à prendre place parmi les littérateurs que Boileau allait appeler les singes modernes de latinité ancienne. Il ne craignit même pas d'exhaler là-dessus sa mauvaise humeur, dans un poème latin sur la *latinité moderne* dans lequel il s'appliqua fort, dit un auteur, à ne pas donner la critique et l'exemple. En attendant, il faisait un drame latin dont le sujet était *Isaac*, ou *le Sacrifice non sanglant*; et dans un discours aussi latin, il s'égayait à prendre la défense de l'Araignée, *pro Araneâ*, comme d'autres avaient mis leur esprit à faire l'apologie de *la Fièvre*. Fantaisies dans le goût du temps que tout cela, auxquelles nous n'ajouterons pas plus d'importance que ne leur en donnait leur auteur. L'histoire doit rappeler

ces premiers pas du talent dans la carrière; s'y arrêter serait une curiosité de philologue qui n'a point ici sa place¹.

« Il se dédommageait de ses compositions latines » par quelques ouvrages français, soit en vers, soit en prose. Parmi les discours que le brillant professeur fut appelé à prononcer au collège de Narbonne, Ménard cite deux déclamations, l'une en prose, l'autre en vers, qui ne sont pas arrivées jusqu'à nous. La première était l'éloge de l'éloquence, la seconde celui de la poésie. Le succès en fut si grand qu'on en fit deux tableaux sur les murs de la cour, représentant sous divers emblèmes, l'un les attributs de l'éloquence, l'autre ceux de la poésie. « Ces tableaux, dit le bon historien, n'ont pu tenir contre l'injure des saisons et des années; et ils sont depuis longtemps presque effacés et défigurés; mais le souvenir de celui qui en donna le dessin ne se perdra jamais². » Ses vers français n'ont pas égalé ses vers la-

1. Voici la liste des pièces latines de Fléchier, selon l'ordre chronologique :

- 1^o Cinq lettres sur divers sujets :
 - 2^o De curio malo, oratio panegyrica :
 - 3^o De curio bono, oratio panegyrica :
 - 4^o De curio bono, oratio panegyrica :
 - 5^o De curio bono, oratio panegyrica :
 - 6^o De curio bono, oratio panegyrica :
 - 7^o De curio bono, oratio panegyrica :
 - 8^o De curio bono, oratio panegyrica :
 - 9^o De curio bono, oratio panegyrica :
 - 10^o De curio bono, oratio panegyrica :
- 11^o De curio bono, oratio panegyrica. Ce discours fut prononcé devant les États de Languedoc, assemblés à Narbonne. 12^o De curio bono, oratio panegyrica.

tins¹. Nous verrons bientôt qu'il ne s'éleva jamais au-dessus de l'abbé Cotin et autres de l'école d'avant Boileau,

1. Serait-ce à cette époque qu'il aurait composé, pour s'en égayer avec ses élèves ou ses collègues, une pièce que j'ai trouvée à la bibliothèque d'Avignon, sous ce titre :

CHANSON SPIRITUELLE

FAITE PAR FEU M. DE FLÉCHIER

ÉVÊQUE DE NIMES.

En voici deux ou trois strophes :

Vous qui chantez incessamment
Des chansons sur le branle,
Un jour, à votre enterrement,
Un sonneur viendra bruyamment
Sonner le dernier branle,
Que l'on peut dire assurément
La fin de tous les branles.

Il faut qu'un fidèle chrétien
Songe à ce dernier branle,
Qu'il en fasse son entretien,
Et qu'au moment que la mort vient
L'appeler à son branle,
Il soit tout prêt et sache bien
Danser ce dernier branle.

.

Dans cette année de cherté
On danse un triste branle,
On ne voit rien que pauvreté,
Que gens à la mendicité,
Dont la vie est un branle.
C'est la main d'un Dieu courroucé
Qui nous donne ce branle.

.

Fléchier a bien fait de ne pas rendre lui-même public ce caprice de sa jeune muse, et ses éditeurs sérieux ont dû imiter sa prudente modestie. Toutefois, ces vers ne sont ni sans facilité, ni sans esprit; dans l'intimité, ils ne seraient peut-être pas désavoués par la plume qui écrivait les *Grands-Jours d'Auvergne*.

dont il goûta plus tard la doctrine poétique sans l'avoir pressentie. De sa prose, nous devons dire plus de bien. Quoique naissante encore et ne s'étant exercée qu'à des discours académiques, comme on en faisait en séances de collège et dans les salons littéraires, ainsi qu'à des sermons isolés prêchés aux élèves ou en ville depuis qu'il avait reçu la prêtrise, elle marchait avec le siècle de Balzac et de Pascal. Il est à regretter que l'œuvre principale de cette première période de la vie littéraire de Fléchier, l'oraison funèbre de Claude de Rébé, archevêque de Narbonne, prêchée devant les États de Languedoc, ne nous ait pas été transmise. L'éditeur de Fléchier fait observer que ce prélat a eu assez de lumières et de courage pour se juger lui-même, et pour détruire peut-être de sa propre main un ouvrage qui ne répondait point à sa réputation, bien qu'il en eût été comme l'annonce. Racine, dit cet auteur, n'eût-il pas été plus soigneux de sa gloire en ne mettant pas sa *Thébaïde* en tête de ses œuvres? — Il n'est pas très-sûr. Bien des choses figurent dans les œuvres complètes de Fléchier, qui ne valent certainement pas la pièce dont on nous a privés; et quant à l'auteur d'*Andromaque*, il est déjà dans ses *Frères ennemis*, pour qui sait l'y découvrir. L'oraison funèbre de M. de Rébé¹ était une œuvre de jeunesse et d'improvisation, puisqu'elle fut demandée à Fléchier en 1659, et qu'il mit moins de dix jours à la composer et à l'apprendre; toutefois, elle ne peut être rangée parmi ces essais, par l'exhumation desquels nos modernes édi-

1. Claude de Rébé, archevêque de Narbonne, mourut le 17 mars 1659.

teurs et nos érudits dépoétisent certaines célébrités, avec les meilleures intentions du monde. Les États de Languedoc le félicitèrent publiquement.

La mort du P. Hercule Audiffret, arrivée quelques jours après, vint arracher Fléchier à ses succès de province. La nouvelle de la maladie de son oncle lui fit quitter Narbonne, où il ne devait revenir que tard et dans de tout autres conditions, laissant à ses chers élèves, avec le souvenir de sa douceur et de sa piété, un abrégé de ses leçons d'éloquence dans un cours manuscrit de rhétorique, qui fut depuis la doctrine littéraire de la maison ¹. En arrivant à Paris, il eut le chagrin d'apprendre que son parent et son maître avait été enterré la veille. Sa douleur fut grande comme la porte qu'il venait de faire, laquelle allait changer, pour ainsi dire, sa destinée.

Esprit Fléchier n'avait désormais, dans la congrégation, d'autre appui que son talent. Mais ce talent, il lui fallait un théâtre. Le professeur narbonnais comprit cela, si modeste qu'il fût, et il résolut de se fixer à Paris. Il demanda donc à entrer dans la maison de Saint-Charles ², résidence du général de la *Doctriné*; on lui répondit par un refus, au moins étonnant, à l'égard d'un

1. Cette *réthorique* s'est conservée longtemps chez les Doctrinaires de Narbonne. Peut-être même existait-elle encore en 1793, époque à laquelle le couvent de ces religieux fut saccagé et leurs archives furent dispersées.

2. Cette maison était située rue des Fossés-Saint-Victor. Le général l'habitait avec dix-huit ou vingt prêtres et un certain nombre de novices. En 1705, il y avait là une bibliothèque composée de plus de 20,000 volumes.

religieux de ce mérite. On alléguait qu'il n'était point de la province de Paris. Le nouveau général, résolu de changer quelque chose à l'administration du P. Audiffret, craignait-il le voisinage du neveu, déjà fort considéré dans la congrégation ? il se peut, puisque les réformes qu'il introduisit dans l'ordre, non moins que le refus dont il vient d'être parlé, déterminèrent Fléchier à sortir de la compagnie, après y avoir passé douze ans et quelques mois. « Il sortit, mais en se déliant avec douceur, comme ce sera toujours sa façon et sa méthode, en emportant et en laissant les meilleurs souvenirs ¹. » — Les doctrinaires lui furent toujours chers et vénérables. « Il ne laissa pas de regarder ce corps, toute sa vie, comme son berceau, dit Ménard... Quoique n'étant pas compris parmi les membres de cette honorable congrégation, il ne cessa point de lui appartenir toujours par les liens de la plus vive reconnaissance, et par les sentiments d'une estime particulière. » Peu avant sa mort, il écrivait au P. Annat, leur général, qui avait bien voulu « redresser » ses Pères pour un léger ennui causé par eux à l'évêque de Nîmes : « ... Je serais fâché plus qu'un autre d'avoir sujet de me plaindre d'une congrégation que j'ai tant de raison d'aimer et d'estimer ². »

Ayant donc rompu avec les doctrinaires, Fléchier dut se fixer à Paris, alors comme aujourd'hui le rendez-vous de tous les talents, et s'y donner des patrons.

1. Sainte-Beuve, *Introduction aux Grands-Jours d'Auvergne*, p. v.

2. Montpellier, janvier 1709.

Les amis de son oncle l'accueillirent favorablement, et le confirmèrent dans la résolution qu'il venait de prendre. Conrart, secrétaire de l'Académie française, fut le plus ardent de ces nouveaux amis. C'est lui qui valut au jeune abbé la protection du duc de Montausier, le Mécène infatigable des rares talents qui avaient le bonheur de lui plaire. Madame de Sévigné lui ouvrit aussi ses salons. Il allait souvent la voir à Livry, où s'assemblaient les beaux esprits du temps.

CHAPITRE DEUXIÈME

Fléchier catéchiste. — Il suit le cours de Richesource. — L'hôtel de Rambouillet. — Premières poésies latines. — Fléchier et Chapelain. — Fléchier et Huet. — Du *Cursus Regius*. — Les gens de lettres pensionnés par Louis XIV.

Le premier emploi auquel Fléchier dut demander les ressources que ne lui offrait pas sa position de fortune, fut celui de catéchiste. Il y ajouta des instructions familières « à quelques vieilles dévotes qui venaient dormir au lieu de l'entendre¹. » — C'est du moins ce que se permet de supposer un philosophe du dix-huitième siècle, trouvant, comme tel, ces saintes fonctions peu dignes d'un « homme destiné à briller un jour par son éloquence. » Le fait est que l'ex-Doctrinaire apportait, dans ces catéchismes et dans ces instructions, un amour de la vérité chrétienne, une lucidité d'exposition, un charme de langage et un accent de piété qui

1. D'Alembert. — Au sentiment de la Harpe, l'*Éloge de Fléchier* peut passer pour le meilleur du recueil de d'Alembert, par l'impartialité qui y règne. Si Fléchier n'y paraît « que le second des orateurs, il y paraît le plus grand des évêques. » *Cours de littérature*.

ne permettaient ni à ses auditeurs de s'ennuyer, ni à lui-même de se « dégoûter. » D'autres, avant lui et après lui, ont préludé par là à une renommée non moins grande ; et qui ne sait, par exemple, que Mgr Dupanloup a vu commencer la sienne dans des catéchismes de persévérance ?

C'est dans ce temps-là (1660), qu'il eut la fantaisie de suivre le fameux cours d'éloquence du professeur Richesource¹. Le *Modérateur de l'Académie des philosophes orateurs*, titre que se donnait ce personnage, avait ouvert, en 1656, une école publique de *plagiat*, où il prétendait enseigner l'art de piller les auteurs, sans qu'il y parût.

L'*Académie des orateurs* tenait ses séances, rue de la *Huchette*, *Au bras d'armes*. Plus tard, elle se transporta *Place Dauphine*, et prit le titre d'*Académie royale*, étant, paraît-il, « entretenue du roi. »

L'Académie avait ses conférences publiques et ses conférences particulières. Les premières avaient lieu trois fois la semaine ; les secondes étaient à la convenance du *modérateur*. Nous savons de Richesource lui-même, qui a soin de nous l'apprendre dans un livre curieux, dont nous parlerons bientôt, que la première conférence publique se faisait d'ordinaire sur des sujets détachés qui, « pouvant être tirés de toutes les disciplines honnêtes, » étaient très-propres « pour donner de l'occupation à tous ceux qui se plaisent à entendre ou à dire de belles choses. » — Celui qui est le *modé-*

1. Jean de Soudier, écuyer, sieur de Richesource.

rateur, ajoute Richesource, « parle en trois diverses manières sur le sujet qui a été proposé, et qu'on donne six semaines auparavant. » Quant aux simples académiciens, ils se bornaient à lire ou à faire lire leurs discours que l'on imprimait ensuite. Mais voici qui est charmant : « Ceux qui aiment la belle gloire, dit Richesource dans l'ouvrage en question, qui désirent de se faire connaître, qui veulent exposer leurs écrits sans être connus, à la censure du public ; ceux qui souhaitent faire eux-mêmes la critique et l'apologie de leurs propres ouvrages, ou qui seraient bien aises de les entendre de ceux qui en sont capables, même de leurs ennemis, ils le peuvent *faire* très-facilement, pourvu qu'ils se servent de l'occasion que je leur présente : parce que leurs sentiments *étant* imprimés sans leur nom, ils *pourront* les exposer eux-mêmes, ils pourront les critiquer eux-mêmes et les défendre eux-mêmes sans être connus, qui est le meilleur moyen qu'on puisse prendre, ou pour se faire corriger, ou pour se faire louer en sa présence, et qui fait naître la plus grande satisfaction que puisse recevoir un auteur, qui sait parfaitement bien que ce qu'il a écrit est raisonnable. »

Dans la seconde assemblée publique, on examinait une question de philosophie, selon Aristote ou saint Thomas. Dans la troisième, le *modérateur* faisait des leçons de critique « sur les plus beaux endroits des philosophes, des orateurs et des poètes. »

Enfin, les assemblées particulières étaient destinées
1° à la composition de pièces oratoires ou poétiques ;
2° à la critique des ouvrages d'autrui. Dans le premier

cas, on suivait le cours des *Topiques*, qui durait six mois; dans le second, celui de la critique philosophique et oratoire. Ces deux cours combinés mettaient un élève à même, d'après Richesource, « d'inventer, » sur une seule idée, « jusqu'à quatre-vingts pensées, qui peuvent être divisées par la variété des circonstances, qui sont infinies. »

Il n'est donc pas étonnant que le *modérateur* soit convaincu que ses élèves puissent « exciter l'admiration de tous ceux qui les entendent..., mériter l'honneur de tous ceux qui en entendent parler..., et gagner enfin l'estime de tous ceux qui lisent leurs ouvrages¹. »

Nous avons cru devoir entrer dans ces détails sur une école qui, pour être ridicule, n'en a pas moins eu l'honneur de compter Fléchier parmi ses élèves.

Bien que le goût littéraire n'eût pas atteint, à cette époque, sa plus haute perfection, que Pascal n'eût écrit que les *Provinciales*, et que Despréaux n'eût point encore paru, nous inclinons à croire que Richesource n'était pas tout à fait pris au sérieux par ses élèves les plus intelligents et, en apparence, les plus enthousiastes². De ce nombre était Esprit Fléchier, qui allait

1. *Conférences académiques et oratoires*, p. J. D. S., escuyer, sieur de Richesource, 3 vol. in-4, reliés en un seul. Paris, 1660. — Bibliothèque de la ville de Nîmes.

2. N'est-ce pas là le sens de cet éloge contemporain?

Car Richesource a des talents
Qui le rendent considérable,
Et même on le tenait capable
De parvenir un jour, dit-on,
Aux dignités de Charenton.

Jean Loret, *Gazette* du 11 avril 1655.

sortir de l'*École de plagiat*, pour écrire ses *Mémoires*, sur les *Grands-Jours d'Auvergne*, où le bon sens le dispute à l'esprit. Ainsi s'explique, aussi bien que par les mœurs du temps, le madrigal que le futur évêque de Nîmes hésita peu à laisser placer en tête d'une *Rhétorique* du maître, publiée en 1662¹. — Richesource, d'ailleurs, n'était pas ingrat; il déclarait n'avoir fait imprimer ce travail qu'à la prière du jeune Fléchier, son « plus brillant élève. »

De tels éloges avaient même pu donner le branle à l'inspiration plus ou moins sincère du poète. Le piédestal qu'on lui faisait dans ce pauvre livre n'était sans doute pas grand; mais tout est bon à qui commence et n'a rien à perdre d'une réputation encore problématique. Si, dans l'édition de 1673, le madrigal ne fut pas retiré, c'est que Fléchier pouvait, à cette date, faire l'aumône de son nom à l'éditeur de Richesource. Notre insistance sur ce point s'explique par la fausse appréciation que certains auteurs n'ont pas craint de faire des rapports de deux hommes si opposés de

1. « Le ton du madrigal (dit d'Alembert), semble le prouver; car les vers en seraient bien détestables, s'ils étaient sérieux. Nous n'en citerons que les quatre derniers :

Cette éloquence sans pareille,
Que ton livre fait voir avec tant d'appareil,
Donne aux prédicateurs un secret sans pareil,
De gagner les cœurs par l'oreille. »

L'abbé d'Artigny, dans ses *Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, t. V, raconte plusieurs anecdotes plaisantes à l'endroit de ce professeur. Richesource n'a pas échappé à la griffe de Boileau. Voir *Réflexions critiques sur Longin*, t. III, v. 230, édition de 1768.

talent et de caractère¹. Certainement, Fléchier allait chercher au cours de Richesource ce qu'il déclarait avoir rencontré dans la lecture des prédicateurs espagnols et italiens : l'horreur du ridicule². Ce n'est pas pour avoir été à l'*École de plagiat*, qu'il s'est laissé aller deux ou trois fois à piller peu adroitement certains vieux auteurs qu'il a d'ailleurs illustrés par ces infimes larcins, comme nous le verrons plus loin à propos de l'oraison funèbre de Turenne. Des écrivains d'une renommée non moins grande, et Voltaire lui-même, qui a mis à la mode l'accusation dont il s'agit, ont été pris en flagrant délit des mêmes faiblesses, sans trop de préjudice pour leur gloire littéraire.

Nous reviendrons sur ces choses, et nous retrouverons aussi Fléchier à la *parlote* de Richesource. En attendant, suivons-le à l'hôtel de Rambouillet, dont les portes lui furent ouvertes à peu près dans le même temps. Là il est vraiment à sa place, chez lui, dans le milieu approprié à ses mœurs et à ses idées. Aussi l'empreinte fut-elle durable. S'il est ridicule de chercher à découvrir dans Fléchier l'élève de Richesource, il serait trop flatteur de ne pas voir en lui, au sein de la grande pléiade du dix-septième siècle, le demeurant plus ou moins obstiné des *ruelles* littéraires.

Entrons avec lui dans « ces cabinets³, » que le goût

1. « N'y a-t-il pas certains côtés de l'éloquence de Fléchier qui pourraient s'expliquer par la fréquentation d'une si mauvaise école ? » Feller, *Dict. hist.*, t. VII, v. 264. — Voir aussi M. Charles Labitte, *Revue des Deux-Mondes*, 1845.

2. Il appelait ces prédicateurs *ses bouffons*.

3. Ces petits appartements étaient dus à madame de Rambouillet.

du temps appelait des *bureaux d'esprit*, mais qui, vers la fin du grand siècle (1672), étaient encore rappelés avec tant de vénération ; où « l'esprit se purifiait, où la vertu, dit Fléchier, était révérée sous le nom de l'incomparable *Arthénice*¹ ; où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite, qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation² ; » où « l'on goûtait ces innocentes délices de l'esprit, et ces pures voluptés où les sens n'ont point de part ; où les vrais aiglons qui prenaient le vol dans le monde étaient éprouvés aux rayons les plus vifs de la droite raison³. »

— De là pourront bien sortir aussi les *Précieuses* de Molière ; mais là est cependant le berceau de notre gloire littéraire, tout au moins de cette perfection de la forme, de cette harmonie, de cette finesse, de cette urbanité de style où nous n'avons pas été dépassés. « Les écrivains de l'hôtel Rambouillet... ont suppléé... à « l'indigence de la langue, » ils « lui ont donné plus de régularité, de clarté, de dignité et de force, et par là, ont facilité le développement de ces génies qui ont, depuis, tant contribué à répandre cette langue et à en augmenter la gloire⁴. » Tous les beaux esprits de la

On les avait substitués aux grandes salles antiques, comme plus propres à la conversation.

1. Anagramme de Catherine, nom de baptême de madame de Rambouillet.

2. Fléchier, *Oraison funèbre de madame de Montausier*.

3. Du Jarry, *Oraison funèbre de Fléchier*.

4. *La langue et la littérature à l'hôtel de Rambouillet*, par M. Walckenaer, *Revue indépendante* du 10 juillet 1847.

première moitié du grand siècle, tant parmi les femmes que parmi les hommes, se donnaient rendez-vous rue Saint-Thomas-du-Louvre. Malherbe, Vaugelas, Saint-Évremond, Corneille, Bossuet, Pascal, Racan, Voiture, Balzac, Benserade, Chapelain, les Scudéry, Fléchier, etc. : Mesdames de Longueville, de Lafayette, de Sévigné, Deshoulières, Julie d'Angennes, etc., formaient cette société véritablement *polie*, selon l'expression de M. Rœderer. Dès l'année 1600, après avoir fait « profession solennelle de sagesse, de science, de vers et de vertus, » on y travaillait à la double épuration des mœurs et du goût : des mœurs, qui se ressentaient des mauvais exemples de Henri IV et des désordres de la Ligue ; du goût, qui était celui du seizième siècle, époque d'effervescence littéraire, mais sans discipline dans les choses de l'esprit, comme dans celles de la foi. On y entreprit également d'introduire parmi nous les auteurs espagnols et italiens, lesquels, malgré leurs défauts, devaient jeter des courants nouveaux dans les lettres françaises, inspirer Corneille et Lesage, et donner le signal des études variées et profondes dont les littératures étrangères contemporaines ont été l'objet de la part de tous les écrivains du dix-huitième siècle et du dix-neuvième. En même temps qu'il poussait aux littératures étrangères, l'hôtel de Rambouillet, sous les yeux de Condé et de Richelieu, ne négligeait pas celle de la patrie. Son influence s'exerçait non-seulement sur la langue, mais sur le fond même de la littérature, dont on développait le sentiment le plus vif ; à ce point que nous devons autant et

plus peut-être à la noble société qu'à l'Académie française.

Lorsque Fléchier y fut introduit, par un des nombreux amis que lui avait laissés son oncle (Conrart, dit-on), la décadence avait commencé. Le beau moment de l'Hôtel avait été de 1624 à 1645. Tous les grands hommes du temps y cherchaient alors un terrain neutre, au milieu des conspirations ourdies contre le cardinal-ministre. Malherbe y expirait dans la sérénité de sa gloire ; Corneille y lisait ses chefs-d'œuvre et y trouvait pour le *Cid* aide et protection contre l'Académie française. Mais en 1660, quand Fléchier faisait son entrée dans la célèbre *chambre bleue d'Arthénice*, il y avait au dehors de maladroites contrefaçons de la *société polie*. Les *précieuses*, autrefois honorées sous ce nom, étaient devenues *ridicules*¹, et avaient mérité d'être transportées sur les planches par Molière (1659), aux applaudissements de madame de Rambouillet elle-même, qui avait besoin de ne pas se sentir blessée².

1. C'est sans doute de ces précieuses-là, qui « imitaient mal les véritables précieuses, » et surtout de celles qui suivirent, que la Bruyère disait, en 1688 : « On a vu, il n'y a pas longtemps, un cercle de personnes des deux sexes liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit. Ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible. Une chose dite entre eux peu clairement entraînait une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes toujours suivies de longs applaudissements. Par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentiment et finesse d'expression, ils étaient enfin parvenus à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne fallait, pour servir à ces entretiens, ni bon sens, ni mémoire, ni la moindre capacité ; il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux et où l'imagination a le plus de part. » l, ch. V, *De la société et de la conversation*.

2. Il est juste de faire remarquer ici que le ridicule déversé par le

Ennuis plus intimes : Julie d'Angennes, l'ornement du cercle, était mariée et par là souvent retenue loin de ses admirateurs ; Pisani, son frère, avait été tué à Nordlingen ; madame de Rambouillet était souffrante ; M. de Rambouillet ajoutait à la rudesse bien connue de son caractère les tristes pressentiments d'une mort prochaine. Enfin, Voiture, mort lui-même en 1648, n'animait plus la société de sa verve intarissable. C'était le temps des vieux et sérieux amis, dit un historien, auxquels se mêlaient Bossuet et Fléchier. Le premier, déjà célèbre et d'un génie à part, ne semblait venir là que par condescendance, et reconnaissant peut-être des applaudissements donnés au fameux sermon qu'il y avait improvisé à l'âge de seize ans ; le second, encore obscur, d'une nature douce et flexible, mais point originale, cherchant des modèles et des protecteurs, ne pouvait mieux s'adresser ¹.

Damon, c'est le nom littéraire que Fléchier reçut à

grand comique sur les vraies ou les fausses précieuses, n'a pas tué toutes les *afféteries* de leur langage. Beaucoup de façons de parler propres à cette école, et qui prêtent à rire dans la comédie de Molière, sont passées dans notre langue et n'y font pas mauvaise figure. Voir Sorel, *Du nouveau langage*, ch. IV ; Aimé-Martin, *Commentaire sur Molière*, t. VIII. Avant 1660, les précieuses avaient proposé une réformation de l'orthographe. Voir Somaize, le *Grand dictionnaire des précieuses*, t. II, art. ORTHOGRAPHE, 1661. Leurs idées, adoptées à cette époque du seul Corneille (1664), et repoussées quarante ans plus tard par l'Académie, furent reprises et acceptées par Voltaire, avec quelques modifications ; et aujourd'hui, c'est un système reçu.

1. Voir, sur l'hôtel de Rambouillet : *Histoire de la société polie*, par M. Røderer ; *Mémoires sur madame de Sévigné*, par M. Walckenaër ; *Les salons du dix-septième siècle*, par M. L. Aubineau ; *Histoire de madame de Longueville*, par M. Cousin, etc.

l'hôtel Rambouillet, où chacun avait le sien tiré de la fable ou des romans, dut payer sa bienvenue par des vers. L'épreuve lui réussit mieux qu'à Boileau, qui, un an auparavant, avait été loin de trouver dans ces réunions, encore présidées par Chapelain et Cotin, le même accueil pour ses premières satires. C'est que le prudent abbé n'innovait rien, et surtout ne flagellait personne. Poète latin et français tout à la fois, mais bien plus latin que français, quels que fussent d'ailleurs ses scrupules littéraires à l'endroit d'un genre archaïque, il fit tout d'abord appel à celle de ces deux muses qui pouvait le sortir plus vite de l'obscurité. Dès 1660, il composa donc quelques pièces auxquelles il donna pour confidents certains latinistes de l'hôtel de Rambouillet. « Cette ancienne littérature scolastique, qui a encore eu depuis quelques rares retours, n'avait pas cessé de fleurir à cette date, avant que les illustres poètes français du règne de Louis XIV eussent décidé l'entière victoire des genres modernes¹. » Même, elle s'était ravivée ; et comme ces flammes qui sont près de s'éteindre, elle avait, par intervalles, avant de mourir, de véritables éclairs. Chapelain, fort décrié par Boileau, mais estimé par Voltaire comme critique littéraire, ne craignait pas d'affirmer à Colbert que Huet, du Périier et autres, écrivaient « galamment... en vers latins, » et que Fléchier était « encore un très-bon poète latin². »

La première poésie latine, dans l'ordre chronolo-

1. Saluto-Bouve, *Introduction aux Grands-Jours*, p. vii.

2. *Liste de quelques gens de lettres vivant en 1662* (dans le P. Desmolets).

gique dont nous ayons à parler, est le *Carmen Eucharisticum*, adressé à Mazarin, au sujet de la paix des Pyrénées¹. Le jeune poète se souvenait peut-être que le cardinal avait été vice-légat d'Avignon ; du moins le savait-il premier ministre, et il avait besoin de protections. Chaque poème dédié à un grand personnage lui en valait une nouvelle. Nous nous en étonnons d'autant moins que, au mérite du vers, Fléchier joignait toujours la sincérité et la délicatesse de l'éloge. Dans le chantre de la paix des Pyrénées, par exemple, nous voyons non-seulement le contemporain enthousiaste d'un traité qui fonda, quoi qu'on en ait dit depuis, la grandeur de Louis XIV ; mais encore cet amour de la paix et de la France qui ne l'abandonna jamais, et qui lui inspira ses meilleures pages. Il pouvait dire sans bassesse à l'émule de don Louis de Haro :

Te nostra, et quondam melior mirabitur ætas
Europam concussam armis mundumque labantem
Sustinuisse humeris, et læto munere pacis
Secli infelicis tristes reparasse ruinas.

Peut-être cependant les calmes auditeurs de la *chambre bleue* accueillirent-ils les vers suivants avec plus de réserve :

... Te nulla capit jam gloria, Juli,
Transcendis hominem...

Mais si la gloire gardait encore des séductions pour le ministre triomphant et béni ; si, regardant dans son

1. *Eminentissimo cardinali JULIO MAZARINO, CARMEN EUCHARISTICUM, ob pacem Gallie et Hispanie partam, anno 1660.*

passé, il eût pu ambitionner l'honneur de le compléter par une meilleure administration des finances, du commerce et de la marine; si, pour dépasser la taille d'un homme — *transcendisque hominem* — il eût dû savoir qu'il n'est pas inutile d'unir à un « cœur français, » qu'il se flattait d'avoir, un cœur libéral et chrétien, qu'il n'avait pas¹; il n'en est pas moins vrai que la postérité a sanctionné, dans l'ensemble, les louanges de Fléchier, et confirmé ses vues politiques. Sans avoir le génie de Richelieu, Mazarin posséda les qualités requises en un premier ministre tel que l'entendait l'ancienne monarchie, et qu'il le faut dans des circonstances critiques. Nul ne porta plus haut le talent de la diplomatie. Il n'eût pas fait tomber La Rochelle, mais l'épée de Condé et celle de Turenne lui suffisaient. Ame froide et sceptique, l'homme privé n'égalait pas en lui l'homme d'État. D'une volonté forte, tenace, d'une suite parfaite dans les idées, d'une souplesse de caractère proverbiale, il laissait croire à sa chute, alors qu'il n'avait jamais été plus puissant². On a dit que son plus grand tort était d'avoir

1. Il mourut froidement et laissa 200 millions de francs. D'après Voltaire, Fouquet n'était pas plus coupable que Mazarin. Il est curieux de voir l'élève de Fléchier, M. de Caumartin, intendant des finances, raconter plus tard au même auteur les déprédations de celui qu'avait célébré son maître. Voir le *Siècle de Louis XIV*, p. 271, édition Didot.

2. Il ne lui coûtait rien de se faire petit, pourvu que cela pût le conduire à ses fins. Il « était au désespoir que sa dignité de cardinal ne lui permit pas de s'humilier autant qu'il l'eût souhaité devant tout le monde. » Richelieu, au contraire, « avait foudroyé plutôt que gouverné les humains. » *Mémoires du cardinal de Retz*, t. I, p. 94, édition de 1817.

élevé le roi loin des affaires; nous pensons, avec quelques auteurs, que son vrai triomphe, au contraire, fut d'avoir si bien formé Louis XIV, qu'il ait pu se passer après lui de premier ministre ¹.

Quoi qu'il en soit, Fléchier envoyait son poème sur la paix de 1660 à une de ses connaissances de l'hôtel Rambouillet, le savant Huet, avec cette lettre :

« Ce n'est pas sans confusion, Monsieur, que je vous envoie ce petit poème; et si je ne m'y étais engagé moi-même, je n'aurais pas commencé à vous témoigner mes respects par une si misérable confidence; mais il est difficile de rompre une première parole, et j'ai cru qu'il valait mieux passer pour un mauvais poète que pour infidèle et peu sincère ami... Cela veut dire que je vous envoie mes vers presque sans rougir; ils ne sont quasi pas sortis de mon cabinet... Comme j'ai toujours eu assez mauvaise opinion de moi-même, j'ai toujours vécu sans ambition, et je n'ai été jusqu'ici homme de lettres que pour moi. Je suis dans le dessein de persévérer dans cette vie cachée et de ne rendre jamais mes défauts publics... »

Cette persévérance, si elle était vraiment dans ses désirs, ne lui était guère possible. Le fait est qu'il ne s'y tint pas longtemps; et il n'attendait peut-être que les conseils d'un maître tel que Huet pour se hasarder sinon à l'impression, qui lui répugna toujours, du moins à une lecture moins confidentielle à l'hôtel de Rambouillet. « Je suis bien aise, ajoute-t-il..., de vous témoigner que, quelques avis que j'aie reçus, ils me seront

1. Voir Laurentie, *Histoire de France*, t. VII. « Surtout, j'étais résolu à ne prendre point de premier ministre. » Louis XIV à son fils. *Archives curieuses*, 2^e sect., t. VIII; voir aussi Fléchier, *Oeuvres complètes*, t. IV, p. 130.

plus agréables, quand je les tiendrai d'une personne que je considère infiniment. » Encore un mot, et il avouerait qu'il n'aimerait pas mal d'être un peu « homme de lettres » pour les autres, comme il l'est pour lui-même. On le devine aisément à la nature des sujets qu'il traite.

Une occasion encore toute patriotique s'offrit, cette même année, à notre poète de donner un nouvel essor à son talent, une nouvelle base à sa fortune littéraire.

« Les Pyrénées venaient de voir finir par un traité glorieux une guerre encore plus glorieuse à la nation... L'Espagne se consolait de ses pertes, en donnant à Louis une princesse pieuse, qui venait partager avec lui son trône et ses victoires. La France, sortie des troubles inséparables d'une longue minorité, voyait croître avec le roi ses espérances et sa gloire. Nos troupes, aguerries par nos propres dissensions; de grands généraux formés, et, en combattant même contre la patrie, devenus des chefs consommés pour la défendre; les finances, rétablies par les soins d'un ministre habile; la licence changée en règle; les anciennes maximes presque oubliées, rappelées à leur premier esprit; les arts, déchus dans la faiblesse du Gouvernement, reprenant avec lui leur éclat et leur vigueur; les lettres, que nos troubles et nos malheurs avaient bannies, rétablies en honneur pour publier nos victoires; ces hommes uniques, dont les ouvrages seront de tous les temps, et qui jusque-là n'avaient paru que successivement de siècle en siècle ou de règne en règne parmi nous, devenus communs, et

se pressant, pour ainsi dire, de naitre tous à la fois sous un règne déjà si glorieux ; l'État, comme le roi, dans une jeunesse vive et florissante.

« Au milieu de tant de prospérités, le Dauphin est donné à la France ; l'objet des vœux publics, le gage du bonheur des peuples, l'espérance de la monarchie, le lien de la succession royale, l'enfant de la gloire et de la magnificence¹. » — Voilà l'occasion du *Genethliacon* de Fléchier². La gloire du présent lui annonce celle de l'avenir ; et il prend sa lyre pour chanter ce berceau qui résume l'orgueil et les espérances de deux royaumes. L'éloge à *Pollion* ne le décourage pas ; s'il n'a pas le génie de Virgile, il a d'aussi grandes choses à dire : le *Drusus* français lui paraît ne le céder point au *Drusus* romain.

Nunc majus mihi crescit onus, Lodoixque canendus
 Alter erit.
 Tu Gallia nutrix
 Heroum.
 patrios festina extendere fines.

Nous laisserons l'appréciation de cette pièce à l'oracle du temps, à Chapelain, « qui enfin avait de l'esprit³, » et que Fléchier avait pris pour juge de ses vers, enhardi sans doute par le bon accueil que sa muse avait déjà trouvé auprès de Huet. Voici le jugement de Chapelain, un peu cérémonieusement et lourdement ex-

1. Massillon, *Oraison funèbre du Dauphin*.

2. *Augustissimi Galliarum Delphini Genethliacon*.

3. *Mémoires du cardinal de Retz*, t. 1, p. 95.

intitulée *Polhion*, mais animée d'une douceur et comme d'une onction pacifique très-sensible et très-sincère. L'expression de *mitis* y revient souvent et nous donne la note de cet esprit doux par excellence, et qui sut l'être sans fadeur. Le Dauphin, dit-il, n'a dû naître qu'après les guerres terminées, et à une heure de paix pour tout le monde :

..... , Sic fata parabant,
Nec decuit mites nasci inter crimina divos. »

Pour nous, s'il nous est permis d'émettre un avis, après ces graves autorités, nous avouerons que ce poème nous paraît long. Il y a de la diffusion, des redites. Le besoin d'amplifier se fait sentir ; rien ne rappelle la rapidité chaleureuse de Virgile. Mais faut-il s'en étonner, et Fléchier lui-même ne sourirait-il pas de nos réserves ?

Quoi qu'il en soit de la valeur de ses vers, le voilà en possession de l'amitié de Chapelain et sur le chemin de la gloire, dont celui-ci était alors le dispensateur. Conrart, le secrétaire perpétuel de l'Académie française, avait servi d'intermédiaire entre les deux poètes. Conrart, qui n'a guère laissé que des manuscrits, par un sentiment de modestie que Boileau a voulu méconnaître¹, aimait à produire les nouveaux talents. Chez lui s'était fait connaître le poète Godeau, son parent, depuis évêque de Vence ; chez lui, l'Académie avait pris naissance (1630) ; chez lui, le jeune abbé Fléchier

1. Imitons de Conrart le silence prudent.

trouva l'indulgence et une protection qui lui en valut tant d'autres; car c'est encore lui qui *donna Fléchier* à M. de Montausier, comme on disait alors. Fléchier acceptait tous ces patronages; mais il ne se livrait pas pour cela aux plus grands que lui; tout en s'en servant, il les jugeait. Tandis que Huet et Godeau étaient en admiration devant la *Pucelle*, dont les douze derniers chants manuscrits dorment dans la Bibliothèque impériale depuis deux siècles, Fléchier, l'admirateur secret de Boileau, conservait auprès du poète épique quelque chose de l'attitude légèrement ironique que nous lui avons vu prendre en face de Richesource. « Autrefois, dit-il dans une de ses lettres, nous avons fait ensemble, M. Chapelain et moi, quelques lectures de son poème, *les unes trop peu, les autres trop réjouissantes*; » madame de Longueville eût dit : *parfaitement ennuyeuses*. Ce n'est pas qu'il ne rendît justice à son protecteur. Il écrivait que « la vertu, la prudence et l'érudition de M. Chapelain étaient connues partout où il y avait des gens de bien et des gens savants; » et il le défendait contre les auteurs de la parodie intitulée : *Chapelain décoiffé*, qui parut en 1664 ¹.

Il avait plus de goût pour Huet, qui était de son âge, et répondait à ses avances par des confidences scientifiques et littéraires : « Je vous envoie, monsieur, lui écrivit Fléchier, à la date du 18 février 1662, un petit poème de ma façon, sur la naissance de Mgr le Dauphin. Ce n'est pas sans quelque pudeur que je vous offre de

1. Voir *Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne*, p. 134 et suiv.

méchants vers, après en avoir reçu de si beaux de vous... »

Le futur évêque d'Avranches était alors à Caen, sa ville natale, qu'il avait dotée d'une académie de physique, comme Fléchier s'occupera plus tard de consolider et d'agrandir l'académie de Nîmes. Il revenait de Suède, où il avait accompagné le géographe Bochard auprès de la reine Christine, fort aimée des savants et qui leur fit bon accueil. Un livre était résulté de ce voyage. Il ne devait être imprimé que bien des années après; mais il paraît qu'une copie en fut adressée à Fléchier, qui répondit : « ... Y a-t-il rien de plus doux, de plus naïf, de plus juste et de mieux tourné que cet ouvrage?... Votre voyage de Suède ne vaut-il pas celui d'Horace de Rome à Branduse?... » Fléchier écrivait cela trois ans avant son propre voyage à Clermont, qu'il devait raconter avec tant de charmes; et peut-être en prit-il l'idée dans celui de son ami.

C'est vers cette même année (1662) que l'auteur du *Genethliacon* voulut revoir le doux et modeste érudit de Caen. Une circonstance imprévue l'ayant amené en Normandie¹, il fut trouver Huet à l'improviste. Celui-ci, selon son habitude, était renfermé dans sa bibliothèque, où ne le voyaient que de rares initiés. La consigne était sévère; Fléchier ne se fit nul scrupule de la violer et de se frayer un passage, à travers les serviteurs et les servantes étonnés, jusqu'au poudreux Normand,

1. On suppose qu'il allait voir M. de Montausier, alors gouverneur de cette province; mais le vrai est que M. de Montausier ne fut nommé en Normandie que le 11 mai 1663.

tant de son éducation et de son âge. Je ne fus pas médiocrement surpris de la visite d'un si agréable homme à l'âge où l'on se croit de s'affaiblir, deviendra plus et sera encore à mesure que les événements rapprocheront davantage ces deux esprits, si bien faits pour se comprendre et se compléter. Même amour de la science et de la littérature des deux côtés; plus de littérature chez Fléchier, plus de science chez Huet. Théologiens l'un et l'autre : Huet, pour le dogme et les recherches; Fléchier, pour la morale et l'application. Par conséquent, la théorie chez le premier, avec ses imaginations; la pratique chez le second, avec sa justesse véritablement philosophique. Celui-là, poli par étude plus que par nature; celui-ci, le charme des salons et même de la cour, sans effort et presque sans le savoir. Tous deux d'un cœur parfait, d'un esprit juste, d'un caractère porté à la modération; tous deux fidèles à leur foi comme à leur passé : l'évêque d'Avranches se démettant de son évêché par délicatesse de conscience; l'évêque de Nîmes se donnant tout entier à son troupeau; Fléchier ne se défendant pas d'avoir aimé la poésie et de l'aimer encore; Huet faisant à 80 ans de très-bons vers latins.

Aux environs de l'excellent ami de Fléchier.

Il venait au parloir à être à notre Auteur pour

lui faire part de sa copie de sa poésie latine; le

quelques jours après, il venait à nous pour nous

présenter son ouvrage de sa poésie latine; le

quelques jours après, il venait à nous pour nous

présenter son ouvrage de sa poésie latine; le

roi lui en offrit l'occasion. Celui qui, tout en écrivant de sa propre main les dernières instructions de Mazarin, avait résolu d'agir par lui-même après la mort de son premier ministre, et qui, de fait, s'acquittait très-bien de ces « fonctions de roi, » savait mêler les divertissements aux choses sérieuses. Cette science était même poussée trop loin, surtout si l'on en considère les secrets mobiles. C'est ainsi que, tout en voulant avec raison passer pour magnifique auprès de son peuple et de l'Europe, et en y réussissant au delà du nécessaire, Louis XIV avait la petitesse de se croire obligé de faire oublier, par des fêtes sans précédents dans notre histoire, celle que lui avait donnée le malheureux Fouquet, et la faiblesse de figurer lui-même dans des tournois d'un nouveau genre, uniquement pour plaire à une femme. Tous les divertissements publics que le roi donnait étaient autant d'hommages à mademoiselle de la Vallière, fille d'honneur de Madame¹. Tel fut le fameux carrousel de 1662. Il y eut cinq quadrilles. Le roi était à la tête des Romains. Toute la cour assistait, et la reine d'Angleterre, veuve de Charles I^{er}, y trouvait une distraction dans ses malheurs. Fléchier aussi était là. Personne ne prenait garde au petit abbé provençal; et pourtant, sans lui, cette fête éblouissante pour les contemporains serait à peine arrivée jusqu'à nous. Il est vrai, dit un spirituel critique, qu'on ne lit plus aujourd'hui le poème latin de Fléchier sur le Carrousel; mais on sait qu'il existe, qu'il a été remarqué du grand

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, p. 275.

siècle et du grand roi, et c'est quelque chose. Sans les pièces de ce genre, qui n'ont peut-être sur celle-ci que l'avantage de l'antiquité, que seraient pour nos écoliers la plupart des grands spectacles de la Grèce et de Rome ?

A la splendeur du divertissement royal vint donc s'ajouter, quelque temps après, pour la société lettrée, la nouveauté non moins surprenante d'une poésie qui faisait revivre les plus purs auteurs du siècle d'Auguste, qui les défiait même par un incomparable secret d'exprimer avec des mots latins des choses toutes françaises, et pour lesquelles « Virgile et Ovide auraient été presque obligés de créer une langue nouvelle ¹. »

Charles Perrault, de l'Académie française, avait fait déjà une relation, en notre langue, de la fête donnée par le roi ; et Fléchier s'était amusé à la traduire en latin, chose que très-peu de biographes ont notée. Cependant, c'est cette traduction qui donna l'éveil à la cour. On se rappela que le brillant ecclésiastique excellait dans la poésie latine, et il reçut mission du Gouvernement pour chanter le Carrousel, en ne s'inspirant que de lui-même ².

Le poème de Fléchier ³ est la description exacte du Carrousel. L'origine de la fête, le lieu où elle s'accomplit, avec la magnificence des décorations ; la multitude des spectateurs dans leur agitation et leurs préoccupa-

1. D'Alembert, *Hist. des membres de l'Acad.*, t. I, p. 391.

2. Ménard, *OEuvres de Fléchier*, t. I ; *Vie de Fléchier*.

3. *Cursus regius, sive pompa equestris Ludovici XIV. Carmen heroicum.*

tions diverses; la solennité de l'attente; les cinq quadrilles conduits : les Romains, par le roi; les Persans, par son frère; les Turcs, par le prince de Condé; les Indiens, par le duc d'Enghien; les Américains, par le duc de Guise; l'ordre du combat, le combat lui-même; les juges, les applaudissements et l'anxiété publique : tout y est, tout y vit, tout y brille d'un éclat, d'une vigueur, d'une vérité qui rappellent les triomphes romains, les jeux olympiques et les chants qui les ont immortalisés.

*Pacis magnificos, belli sub imagine, ludos,
Egregioque juvat solennes dicere pompas
Ordine. Roma suos sileat festiva triumphos;
Doctaque Olympiacis quæ lusit prælia cæmpis,
Olim quadrijugos agitans in pulvere currus.
Hæreat, et nostras miretur Græcia palmas.*

La personne du roi domine le poëme, comme elle dominait la fête :

*Tum vero emicuit campo Looocus aperto,
Ora Deo similis. Pictæ non addita vesti
Lilia, non sceptri fulgor ditisque coronæ;
Sed sua majestas Regem indicat...*

Tel était en effet ce jeune monarque qu'il n'avait qu'à paraître pour éclipser tout le monde de sa grâce et de sa grandeur. La cour était à ses pieds; le peuple en faisait son idole. Toute la gloire de la France reposait sur son front; la foule s'applaudissait elle-même en l'acclamant.

Un sentiment plus tendre s'attachait aussi à ses pas.

Nous ne devons pas nous en taire, après que Fléchier a cru pouvoir y consacrer quelques-uns de ses meilleurs vers. On se disputait un regard, un sourire de Sa Majesté, particulièrement dans les rangs les plus gracieux de l'assemblée. La jeune reine était là, partageant l'admiration universelle et briguant, à meilleurs titres, les faveurs royales. Malheureusement, on se rappelle, en la voyant, le tendre et encore mystérieux personnage nommé plus haut; et ce n'est pas sans tristesse qu'on lit ces vers :

Regina, ante alias ardenti cuspide fixa,
 Infusum totis percepit sensibus ignem
 Acrius, insequitur votis, oculisque pererrat,
 Et stantem Lodoicum, et contemplatur euntem.
 Sic Clytie, nunc flos, riguis quæ pallet in hortis
 Et mutata suos etiam nunc servat amores.
 Illa suum, quamvis altis radicibus hæret,
 Vertitur ad solem propensa, et spectat euntis
 Ora dei; foliisque fidelibus accipit ignem.

Ce poëme, rapidement connu dans Paris, acheva la réputation de Fléchier. Le roi lui-même en parut enchanté et voulut que l'ouvrage fût publié aux frais de l'État, avec une traduction française en regard du texte et des gravures. Cette édition royale parut en 1670. Fléchier reçut des gratifications¹.

1. On imprima du même coup, toujours par ordre du roi et avec d'excellentes gravures, les deux autres pièces, savoir, celle de Ch. Perrault, sous ce titre : *Courses de têtes et de bagues, faites par le roi*, etc., et la traduction de Fléchier, intitulée : *Festiva ad capita, annulumque decursio... latine reddidit.... Spiritus Flechier*. Paris, in-fol., 1670, bibliothèque Mazarine.

Louis XIV songeait dès-lors à se soumettre les lettres en les honorant, comme il s'était soumis la noblesse en l'attirant à la cour, où il lui ménageait des plaisirs et des honneurs qui étaient pour les *preux* de véritables délices de Capoue. « Plus de cabales seigneuriales dans les provinces; plus de domination ou d'influence traditionnelle dans les localités où les grands cessent de résider; plus de vie de château ni de *domesticité* noble; les grands seigneurs, dévorés par le luxe toujours croissant de la cour, luxe qui les rend de plus en plus dépendants de la faveur royale, n'ont plus ni le moyen ni le besoin de nourrir à leurs gages la petite noblesse. C'est la fin bien réelle, cette fois, des existences féodales; toutes les *maisons* des grands sont absorbées par la *maison du roi*, qui a toute la haute noblesse pour domestique, dans l'ancienne acception du mot¹. »

Quelque chose de semblable allait se passer à l'endroit des gens de lettres, et par des raisons non moins politiques. À côté du goût personnel du roi pour la littérature et de celui de son ministre Colbert pour les beaux-arts, se plaçait un calcul profond dans la protection à accorder aux artistes et aux lettrés de tous les rangs, de tous les genres et de tous les pays. En France, plus que partout ailleurs, la puissance des choses de l'esprit ne saurait être mise en doute. Au dedans, elles donnent au prince, qui les protège sans les asservir, une popularité que les gouvernements obscurantistes ne connurent jamais, même au prix de cent batailles ga-

1. Henri Martin, *Hist. de France*, t. XIII, p. 157, 4^e édit.

gnées; au dehors, elles étendent l'influence de la diplomatie en s'imposant à l'admiration des peuples, toujours disposés à céder au génie plus qu'à l'épée de leurs voisins. Auguste avait connu ce double prestige; Louis XIV l'ambitionna pour lui-même et voulut créer un nouveau *siècle d'Auguste*.

« Les lettrés sont donc attirés à la cour comme les grands, avec cette différence que ce qui, en réalité, abaisse ceux-ci élève ceux-là. Les gens de lettres sont enlevés définitivement à la domesticité des grands pour devenir les pensionnaires du roi... Ce n'est pas l'indépendance sans doute; mais c'est dépendre de celui de qui tout dépend. On régularise ainsi sur une plus grande échelle ce qu'avaient commencé Richelieu et Mazarin¹. »

Le roi était dans ces pensées, quand le duc de Saint-Aignan lui conta, dit Voltaire, que le cardinal de Richelieu avait envoyé des gratifications pécuniaires à des savants étrangers de son temps. C'était plus encore qu'il n'avait rêvé. Aussitôt il chargea ses ministres, Lionne et Colbert, de rechercher, en France et dans le reste de l'Europe, quelques hommes marquants par leur science ou leur littérature, auxquels il pût faire des présents ou des pensions, selon leurs mérites. Lionne prit pour lui l'étranger, Colbert la France. Une liste de soixante personnes fut dressée en 1663. Trente-quatre écrivains français y figuraient, parmi lesquels Fléchier. Chapelain et Costar avaient été désignés pour former la liste des auteurs français; aussi l'auteur de la *Pucelle* est-il

1. Henri Martin, *Histoire de France*, t. XIII, p. 179-180.

en tête avec une pension de 3,000 fr., comme au « *plus grand poète français qui ait jamais été, et du plus solide jugement.* » Ce qui vaut mieux : Corneille y est traité de « premier poète dramatique du monde ; » Molière « d'excellent poète comique » et notre Fléchier de « bon poète latin. » D'après Voltaire, Racine, Quinault et Fléchier eurent des présents et non des pensions¹.

Fléchier nous a laissé d'autres poésies latines ; nous en dirons un mot au passage ; par ordre de date. Avec le *Cursus regius* doit se clore pour nous la phase latine de la carrière poétique de l'évêque de Nîmes.

1. Soit en gratifications, soit en pensions, on dépensa pour les écrivains français, en 1663, à peu près 60 mille livres. Dans la suite, on ne dépassa guère 80 mille livres. — Dulaure, *Histoire de Paris*, t. V, p. 292, 6^e édit.

CHAPITRE TROISIÈME

Fléchier poète français. — Son attitude dans la société *potte*. — Ses rapports avec mademoiselle de la Vigne. — De la langue française. — De la prose de Fléchier. — Discours académiques. — Premières prédications. — Il entre comme précepteur chez M. de Caumartin. — De la Fronde et de M. de Caumartin. — De M. Caumartin fils. — Grands-jours d'Auvergne.

Fléchier fut aussi poète français : non pas au même degré que poète latin, mais comme on l'était alors. Malgré Malherbe et Corneille, il était permis à Godeau, à Cotin, à d'Urfé et à d'autres d'avoir des lecteurs et surtout des lectrices. Leur genre lâche, langoureux, maniéré, infecté d'esprit et « pas du meilleur, » ne devait bien s'éclipser que devant Racine, et ne succomber que sous les coups de Despréaux. Ce moment fatal à tant de renommées de salons et de ruelles ne paraissant pas éloigné, Fléchier se hâta de pousser sa pointe; c'était, comme on l'a dit, « la veille des armes : » le lendemain, il n'y eût pas été à temps. « Ceci se rattache à la remarque la plus essentielle dans une appréciation littéraire de Fléchier : il appartient, par le goût et par

la manière, à la société de l'hôtel de Rambouillet et aux gens de la première académie, dont il était en quelque sorte l'élève; c'est là, c'est dans ce double cercle qu'il prit son pli, à l'heure où son talent se forma; et il le garda toujours, même en se développant par la suite et s'élevant, mais il ne se renouvela point¹. » Si par là s'explique très-bien ce que nous appellerons le côté intellectuel et imaginaire de ses vers et de sa prose, par là doit s'entendre aussi leur côté sentimental. Le sévère Saint-Simon a dit : « L'hôtel de Rambouillet... était une espèce d'académie de galanterie, de vertu et de science; car toutes ces choses-là s'accommodaient alors merveilleusement ensemble. » Il n'en serait certes pas de même aujourd'hui. Nous sommes plus délicats, mais moins honnêtes. Ce point étant admis de tout le monde, nous abordons sans crainte les rapports et les écrits de Fléchier qui semblent contraster d'une manière fâcheuse avec le reste de sa vie et de ses œuvres. « Fléchier n'a eu qu'à laisser venir les années et à mûrir : il n'avait rien à retrancher du passé². »

Admis à l'hôtel Rambouillet, l'abbé Fléchier, par sa bonté, sa politesse, sa réserve pudique et fine, captiva d'abord les nobles dames du *salon bleu*. « Il avait une gravité douce, une dignité modeste, une gaieté tempérée. Il parlait peu, quand le cercle était nombreux et composé de personnes avec qui il n'était pas familier; mais il soutenait la conversation par son silence même, avec un souris, un clin d'œil, une attention éclairée et

1. Sainte-Beuve, *Introduit. aux Grands-Jours*, p. XI.

2. Idem. *Ibid.*, p. XXXIV.

complaisante¹. » — Cette façon d'agir, toute selon la bienséance et la charité, plaisait aux femmes de ce temps et de cette compagnie, parce que, dans leurs jeux d'esprit et leurs badinages de cœur, elles ne laissaient pas d'être sérieusement chrétiennes. La religion était encore la grande affaire. Parfois la seconde dans le cœur, elle était toujours la première dans l'esprit, et la chose que l'on tenait à honneur de savoir le mieux. Ces *précieuses* présidaient au besoin des discussions théologiques, où se trouvaient engagés les premiers esprits du temps². — Celles que, à leur conversation, leurs billets pleins de galanterie, on eût prises pour des coquettes, étaient au contraire vénérées de leurs interlocuteurs ; et n'est-ce pas à ces femmes de l'hôtel Rambouillet et à la bonne impulsion qu'il en avait reçue, que Fléchier ou un autre lui-même pensait plus tard, quand il écrivait : « C'est une bonne école pour un jeune homme. Il y prend l'esprit d'un homme... qui veut ressembler aux gens de mérite et de distinction qu'il y trouve³. »

1. Du Jarry, préface des *Sermons et Panégyriques de Fléchier* ; Lyon, 1794.

2. Allusion à la conférence qui se tint chez madame de Rambure, « huguenote précieuse et savante, » entre Mestrezat, « fameux ministre de Charenton, » et l'abbé de Retz, en présence de Turenne et du maréchal de la Force. Voir les *Mémoires du cardinal de Retz*, t. I, p. 59.

3. *Reflexions sur les différents caractères des hommes*, t. IX des *Œuvres complètes*, p. 310. — J'ai dit « Fléchier ou un autre lui-même, » parce qu'il est à peu près prouvé aujourd'hui que cet ouvrage est de l'abbé Goursault, élève de Fléchier comme l'abbé du Jarry. Nous avons donc là, sinon du Fléchier, du moins le reflet de sa pensée et de son style. Voir Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*, t. III, p. 170.

Et puis notre Abbé avait des doctrines charmantes sur la femme en général, sur la part que la Providence lui a faite dans la distribution de ses dons ou de ses châtiments; sur la part moins libérale que lui laisse l'homme dans la société. Il soutenait, devant les admiratrices du *Cyrus* et de la *Clélie*, que les femmes ont un cœur plein d'orages et de tempêtes, que « toutes les histoires tragiques sont des sujets funestes de leurs passions. » Il regrettait que les femmes, par la faute des hommes, connussent « moins la philosophie. » Elles « n'ont pas appris, disait-il, les préceptes de Socrate; on ne leur a point expliqué les maximes de la morale; on leur défend même d'entrer dans les écoles des philosophes; on trouve bon qu'elles se promènent au Cours, on leur défend les promenades du Lycée; on veut qu'elles aient des miroirs pour composer leurs visages, et on leur défend les études qui sont les miroirs de l'âme¹. » La Bruyère devait bientôt réformer ce jugement quelque peu *précieux*.

Telle était l'attitude de Fléchier parmi les femmes de la première moitié du dix-septième siècle, alors qu'elles se trouvaient mêlées, à un si haut point, à la vie civile, politique et littéraire de la France, qui leur doit la délicatesse de sa langue et la politesse de ses mœurs². — Lui-même, dans le plus étrange, pour ne pas dire le plus léger de ses ouvrages, nous parle de la « gravité ordinaire de son maintien; » nous devons l'en croire.

1. Discours académiques. Œuvres complètes, t. IX, p. 41-42.

2. *Revue indépendante*, 10 juillet 1847.

Mais sur ce fond d'aimable gravité, se brode un détail qui a semblé fort disparate aux lecteurs moins instruits que pieux. Il s'agit de ce qu'on aurait appelé à l'hôtel Rambouillet, une excursion sur la *carte de Tendre*. Voici la chose.

En 1802, Serieys publia trois lettres ingénieuses et galantes de Fléchier à une mademoiselle de la Vigne. En 1833, la *Revue rétrospective*¹ donna d'autres lettres du même genre, à la même mademoiselle de la Vigne, avec les réponses de celle-ci. On avait pris ces pièces inédites dans les manuscrits de Conrart², l'ami de Fléchier et probablement celui de sa spirituelle correspondante.

Or, il se trouvait que l'un de ces billets faisait allusion à un rôle de théâtre, qu'il avait plu à mademoiselle de la Vigne de jouer, contre le gré de son ami. Aussitôt d'en conclure que mademoiselle de la Vigne avait été une comédienne, et que l'évêque de Nîmes, qui composa un mandement contre le théâtre, avait eu dans sa jeunesse des rapports suivis et même assez tendres avec une actrice ! Le fait est que cette demoiselle, native de Paris³, ne fut jamais qu'une habituée de l'hôtel Rambouillet, et voulut bien par ses mœurs et par ses poésies⁴ prendre rang parmi les *précieuses*,

1. *Revue rétrospective*, t. I.

2. *Manuscrits de Conrart*, t. XIII, bibliothèque de l'Arsenal.

3. D'autres la font naître à Vernon.

4. Voir le *Recueil de vers choisis* du P. Bouhours. Elle fit imprimer aussi un petit volume de vers in-8, Paris, 1673. Goujet, dans sa *Bibliothèque française*, t. XVIII, p. 164 et suiv., dit que mademoiselle

mais non parmi les comédiennes. Une fois seulement, elle eut la fantaisie de se charger d'un rôle dans une pièce de théâtre. On ne dit pas qu'elle y soit revenue¹. — D'ailleurs elle était nièce de Descartes, et noblesse oblige. L'amour tout platonique qu'elle avait pour l'abbé Fléchier, que nous allons voir appelé à un ministère de confiance dans une des meilleures maisons de Paris, ne devait pas moins l'éloigner d'une pareille vie. Ils se connurent de bonne heure à l'hôtel Rambouillet, et se vouèrent une de ces tendresses en prose et en vers, qui signifiait alors tout bonnement qu'on s'estimait en gens de qualité, et qu'on se le disait à la manière des beaux esprits à la mode et des héros de *bergeries*,

Qui, toujours bien mangeant, meurent par métaphore.

Il n'y a que cela dans les billets de Fléchier à mademoiselle de la Vigne; et il ne convient pas d'y « voir plus qu'il n'y a réellement². » — « Les dames les plus spirituelles ont trouvé ses billets galants, » disait Fléchier de lui-même quelques années plus tard, dans son fameux portrait adressé à mademoiselle Deshou-

de la Vigne était « l'une des plus savantes et des plus spirituelles filles de l'Europe. » Il prétend que son ode intitulée : *Monseigneur le Dauphin au roi*, « est une pièce admirable. » On sait que le témoignage de l'abbé Goujet a sa valeur.

1. *Revue des Deux-Mondes*, du 15 mars 1845.

2. *Ibid.*, p. 1077.

Il ne faudrait même pas voir que de la *galanterie littéraire* dans la correspondance de Fléchier avec mademoiselle de la Vigne; ce n'est souvent qu'un échange de politesses plus ou moins froides

lières. Nous parlerons aussi d'une longue correspondance avec mademoiselle Deshoulières, où il ne mit encore que de la galanterie *littéraire*. Pour la nièce

et recherchées. J'en citerai l'exemple suivant que j'emprunte à ces *manuscrits de Conrart*, dont on a cru pouvoir tirer des arguments contre la vertu de Fléchier.

Fléchier à mademoiselle de la Vigne.

« Dussiez-vous mettre les papiers que je vous envoie au rang des papiers réprouvés, je vous les envoie, Mademoiselle, et je consens qu'ils soient jetés en certain coin de la fenêtre, où est la prison des méchants vers, et où l'on voit quelquefois des odes et des élogues qui n'attendent que l'heure de leur supplice, et qui ne sont qu'à trois pas de leur exécution. Mais j'espère qu'après m'avoir dit du bien de ces poésies, vous ne leur ferez point de mal. Au moins vous épargnerez, s'il vous plaît, les exemplaires que je prends la liberté de vous adresser pour quelques-uns de vos amis. Si je voulais, je vous dirais qu'on les trouvera bons, si vous avez la bonté de les approuver, qu'on les recevra même quand ils auront passé par vos mains, et quand on pourra juger qu'ils ont trouvé grâce devant vous, ou, pour le moins, qu'ils se sont sauvés de votre justice. Mais je ne veux pas vous dire ce qui passerait pour un compliment. Je sais que vous n'avez jamais donné aux vers latins que des approbations secrètes, et je ne demande pas que vous donniez ceux-ci vous-même. Il suffit que vous les souffriez chez vous, et que vous les indiquiez sur votre fenêtre, quand l'occasion s'en présentera. »

Réponse de mademoiselle de la Vigne.

« Je vous supplie de croire, Monsieur, que la prédestination, chez moi, suit le mérite, et qu'ainsi les vers que vous m'avez fait la grâce de m'envoyer ne pourraient jamais être du nombre des réprouvés. Je n'ai point de prison pour eux ; et quand je devrais m'attirer le nom de *dona Bachillera*, je leur donnerai la liberté de mes propres mains. On en dira ce que l'on voudra, je les présenterai moi-même. Il me semble, Monsieur, que vous me devez savoir quelque gré de ma résolution, et je trouve qu'une personne de mon humeur fait beaucoup pour les gens, quand elle se met au-dessus du *qu'en dira-t-on* pour l'amour d'eux. » — *Manuscrits de Conrart*, t. XIII, Biblioth. de l'Arsenal.

de Descartes, qui entre elle et son pieux ami ne prenait garde qu'à la valeur du tour poétique, voici, entre autres choses, ce qu'il lui écrivait. Il s'agit des coquettes, qu'il n'aimait certes pas¹, et lesquelles, toujours à la poursuite des adorateurs, ne savent que les éconduire, quand une fois elles les ont trouvés :

Au seul nom de l'amour elles sont alarmées,
Feignant de n'aimer plus dès qu'elles sont aimées;
Persécutent un cœur qu'elles ont attristé,
Et font une vertu de cette cruauté.

Je sais bien qu'au moment qu'elles font les cruelles,
Elles souffrent souvent ce qu'on souffre pour elles,
Et qu'alors que leur sort nous paraît le plus doux,
Elles sont quelquefois plus à plaindre que nous.

Admise la donnée sentimentale de ces vers, on ne peut que les trouver délicieux de rime et de finesse. « Ils ont quelque chose de ces charmantes langueurs, de ces molles aspirations que Racine, plus tard, reprit en les épurant, et qu'il rendit divines dans *Bérénice*². »

Mademoiselle de la Vigne, dont Goujet dit qu'elle avait fait si bien les vers dès son enfance, « qu'il semblait qu'elle était allaitée par les muses, » répondait sur le même ton, souvent avec le même bonheur. Ses billets poétiques et chastement tendres, à l'honneur d'avoir été collectionnés par Conrart, ont ajouté celui d'avoir été lus quelquefois dans des réunions illustres, par Fléchier lui-même, qui n'en faisait point mystère,

1. Voir *Réflexions sur les caractères des hommes*.

2. *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1845, p. 1078.

HISTOIRE

ne
n'y entendant pas malice. C'est ce qui arriva à Saint-
Germain, un soir qu'on était à souper chez Bossuet,
avec Régnier-Desmarais et autres. Le dernier Père de
l'Eglise daigna trouver les vers de mademoiselle de
la Vigne charmants, mais un peu *froids*. Voilà la note
 du temps, en matière de galanterie littéraire. Un peu
 froids! c'est Bossuet qui l'a dit; il ne nous conviendrait
 point d'être plus sévère que le sévère ami de San-
 teuil.

Un évêque non moins célèbre par la science, et très-
 recommandable par la vertu, Huet, lisait sans plus de
 scrupule cette correspondance; et lui-même, du fond
 de son impénétrable cabinet, écrivait de semblables
 fadeurs. Vieilli, retiré à l'abbaye d'Aulnay, il avait en-
 core ce faux goût de sa jeunesse. Il écrivait à une dame,
 le 9 septembre 1707, des choses toutes platoniques sans
 doute, comme l'admet assez d'Alembert lui-même, mais
 capables de déconcerter notre prudence actuelle¹.

Il paraît que mademoiselle de la Vigne affectait à
 l'égard de son candide correspondant cette discrète
 modestie qui n'avait pas échappé à Bossuet, et qui
 n'était, dans l'esprit de cette provinciale, qu'une grâce
 de plus, comme à tout d'autres dont on lui faisait com-
 plément. Ses vers s'appelaient l'abbé, se moire

. ermite :

.
 Son esprit se se pour elle
 Son cœur de se se se se

1. Histoire de l'abbaye de Saint-Germain, t. II, p. 107.

Que fait alors le poète? Malade, peut-être, il meurt en effigie et s'en va

Vers les bords du fleuve fatal
Qui porte les morts sur son onde
Et qui roule son noir cristal
Dans les plaines de l'autre monde.

Là, il lui est donné de voir parmi les ombres,

Qui poussaient de beaux sentiments,

les traitements infligés aux *cruelles* qui, comme Iris, se plaisent à allumer des feux dont elles ne partagent pas l'ardeur. Vainement veulent-elles en venir là-bas à plus de sérieux et de sincérité, toutes les autres ombres se hâtent de les fuir.

A tous les morts qu'elle verra,
Elle ira faire des avances,
Leur dira des extravagances,
Et pas un ne l'écouterà.

La leçon est faite; le poète s'empresse de la corriger par ces deux strophes finales :

Les dieux veulent vous exempter,
Iris, de ce malheur extrême,
Et je viens de ressusciter
Pour vous en avertir moi-même.

Quittez l'erreur que vous suivez,
Craignez que le ciel ne s'irrite;
Aimez pendant que vous vivez,
Et songez que je ressuscite !

Iris répond avec esprit à cette pièce. Elle ne se départ point de ce je ne sais quoi d'agaçant dont se plaint son *ressuscité*. Elle proteste contre la prophétie qu'on lui fait de ces flammes d'outre-tombe, où elle devra trouver le châtiment de ses froideurs présentes :

Jusqu'au bord de l'onde infernale
L'amour étend bien son pouvoir;
Mais, passé la rive fatale,
Le pauvre enfant n'a plus que voir.

.....
Croyez-m'en plutôt que les ombres.
.....

« Adieu, Monsieur, vous n'en saurez pas davantage. Si je vous écrivais plus longtemps, en l'humeur où je suis, je vous dirais tous *mes secrets*; et c'est assez que vous sachiez que je suis avec un très-profond respect, etc. »¹

Si les vers auxquels répond mademoiselle de la Vigne eussent été publiés au temps de Boileau, il est probable qu'il ne les eût guère plus ménagés que ceux de Cotin².

n° 1726, in-fol., qui porte en marge, à la première page : *Juvenilia Flecheriana*, et encore : *Amusements de la jeunesse d'un homme illustre*.

1. Ibid.

2. Dans le même temps (1663-1665) l'abbé Cotin publiait à Paris ses *OEuvres galantes* en prose et en vers, 2 vol.

D'Olivet (*Hist. de l'Académie française*, t. 2, p. 186 et suiv.), parlant des détracteurs de l'abbé Cotin, dit que, sans prétendre faire son apologie, il ne serait pas en peine de le louer. « Il était versé dans la philosophie et la théologie; il savait le grec, l'hébreu et le syriaque. Dans les endroits qu'il a traduits de Lucrèce, il y a des vers assez beaux pour faire honneur à un poète qui n'aurait été que poète. Sa

En cela pourtant il aurait encore fait preuve d'exagération, sinon de partialité. Fléchier a traité la poésie légère dans le goût du moment, mais d'une main délicate. Ses plans sont ingénieux, ses pensées spirituelles, ses images riantes; son vers, d'un rythme varié, ne manque ni d'énergie, ni de souplesse : il a des strophes vraiment heureuses. Nous verrons bientôt que, dans le genre sérieux, il ne fut pas égal à lui-même.

Il se tue à rimer; que n'écrit-il en prose ?

C'est ce qu'il fit. Il demanda aux vers quelques passe-temps agréables; mais la prose fut son occupation de chaque jour, on pourrait presque dire son métier.

« Fléchier » ayant « droit à une place honorable dans les annales de la prose française...; un rôle distinct, une part d'originalité lui revenant ¹, » il nous sera permis de reprendre d'un peu haut l'histoire de la langue française, et de faire comme une genèse de la prose de notre Auteur.

Née au dixième siècle, composée d'éléments très-divers, dont quelques-uns barbares, notre langue conserva pendant longtemps une âpreté de sons et une pauvreté de termes qui la rendaient peu commode à l'éloquence. Avec cet instrument informe, les plus beaux génies du moyen âge durent se résigner à ne laisser à la postérité que des œuvres inachevées; rien

prose a ce je ne sais quoi d'aisé, de naïf et de noble qui sent son Parisien élevé avec soin. »

1. *Revue des Deux-Mondes*, du 15 mars 1845.

de vraiment durable et populaire ne s'écrivant sans une langue entièrement formée. Peu à peu cependant, sous l'influence de notre ciel et des femmes, qui chez nous ont toujours occupé une si noble place, elle s'harmonisa. D'autre part, les Croisades, en mêlant les peuples et les idiomes, ne contribuèrent pas peu à l'enrichir; et nos relations commerciales et politiques avec les Grecs de Constantinople la dotèrent probablement de ces locutions helléniques dont elle abonde, peut-être même de l'*atticisme* qui la caractérise.

Peu après, sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er}, nous faisons au pays du Dante et du Tasse plus que des conquêtes territoriales. Puis vinrent les travaux de la *Renaissance*. Il y eut du bon dans ce retour aux anciens; la direction et le patriotisme manquèrent. Une langue n'est pas l'ouvrage des savants; elle est celui de tout un peuple; elle n'est pas l'œuvre d'un siècle, elle est l'œuvre des siècles.

Aussi, des deux écrivains qui ont donné leur nom à cette époque littéraire, Montaigne et Amyot, le second l'emporte sur le premier par le fond *gaulois* dans lequel il entasse ses richesses étrangères. Montaigne, au contraire, *parle grec et latin* avec des terminaisons françaises. Insensiblement, la langue s'éloigne de la rudesse de Montaigne et de la naïveté d'Amyot, pour se rapprocher de la dignité et de la simplicité que devaient lui donner les écrivains du grand siècle. En même temps, l'étude des sciences l'enrichissait de nouvelles locutions.

Mais une qualité lui manquait encore, sans laquelle

il n'y a pas de véritable éloquence : l'harmonie. Dupperron, un ferme et vaste esprit, ne la connut pas ; Coëffeteau la soupçonna peut-être, dans sa traduction de *Florus* ; Lingendes la chercha, dans l'oraison funèbre de Louis XIII ; Balzac la trouva (4630), et fut appelé le *créateur de l'éloquence*. Il eût mérité tout à fait ce titre, si l'exagération, cette fatalité des arts à leur berceau, ne se fût glissée dans sa manière. Après lui vinrent Vaugelas et Patru, qui, par l'introduction d'une période longue et obscure, mirent des entraves dans la langue, sous prétexte de lui donner l'ampleur de la phrase cicéronienne. La grande et définitive école, qui commence à Pascal et à La Rochefoucauld, s'affranchit de ces brillants oripeaux qui n'allaient pas à notre génie, et laissa la pensée éclater et courir dans le style comme dans l'âme ¹.

Fléchier prit du premier coup la place qu'il devait occuper jusqu'à la fin dans notre prose. Commencant à écrire au lendemain de l'apparition des *Maximes* et des *Provinciales*, l'admirateur judicieux de Balzac accepta l'innovation littéraire, mais sans brûler ce qu'il avait adoré la veille. Il chercha un moyen terme entre Pascal et Balzac, La Rochefoucauld et Montaigne ; et c'est dans cette transaction, si conforme à son caractère, que consiste la part d'originalité qui lui revient. A proprement parler, il n'y a pas en lui deux manières : celle de la première moitié du dix-septième siècle et celle de la seconde. L'école de

1. Voir Thomas, *Essai sur les Éloges*, t. I, p. 22 et suiv., édition de 1773.

Louis XIV et l'école de Louis XIII se rencontrent ici sans se heurter. « C'est cette école, au contraire, qu'il continue, mais en polissant son langage, en évitant l'enflure, en faisant un art du choix des termes et des constructions, en recherchant le nombre, la correction, la scrupuleuse justesse des termes ; en un mot, les secrets du style et les manéges de l'écrivain ¹. »

Fléchier a été le plus grand ouvrier en style de ce temps-là, mais il n'a été qu'ouvrier ; il a eu de la main, pour ainsi parler, il a manqué de génie. Toutefois, « s'il n'a pas été l'un des prosateurs vraiment souverains de la grande époque, une gloire honorable lui revient, celle d'avoir épuré la diction et comme clarifié le style. Balzac n'avait fait qu'ébaucher le genre que Fléchier a rendu parfait ; or la perfection dans un genre, c'est la durée ². » Avec des idées plus hautes, plus variées, plus originales ; avec une imagination plus féconde et plus hardie, il aurait égalé ses contemporains les plus illustres dans l'art d'écrire. N'était une symétrie trop rigoureuse et partant fatigante, sa phrase est claire, abondante, harmonieuse ; ses tournures n'ont pas vieilli, ses mots sont à peu près tous usités. Chose singulière ! de plus grands que lui n'ont pas su se mettre à l'abri des caprices du goût ; leur langage fait encore notre admiration ; mais nous n'oserions toujours l'employer tel quel. Il n'en est pas de même ici ; et ce sera l'honneur de Fléchier d'avoir su concilier à un tel point le respect du passé avec les exigences du présent et les éventualités

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1845.

2. *Ibid.*

de l'avenir. Il a contribué pour beaucoup à fixer la langue ¹. Cette gloire lui pourrait suffire.

Les premières pages de prose que nous ait laissées Fléchier sont, avec ses lettres, dont nous savons déjà quelque chose, ses *Discours académiques*, petites compositions alors à la mode dans les collèges et dans les salons. Ces discours vont de 1660 à 1662. Ducreux pense qu'ils ont été lus à l'hôtel de Rambouillet ; et sans doute il se plait à leur assigner cette origine pour la plus grande gloire de son Auteur. Mais l'histoire ne parle pas comme l'apologie ; et c'est pourquoi nous devons rectifier ici l'édition de 1782 et celles venues après, en déclarant que ces morceaux de fantaisie furent composés pour l'académie de ce pauvre Richesource, auquel nous avions promis de revenir. C'est ce qui nous a été démontré par l'ouvrage même que nous avons cité, et qui nous a fourni tous les détails dans lesquels nous avons dû entrer, à propos de l'*Académie des orateurs*. Ce livre, qui de la bibliothèque de Fléchier sera passé dans celle de la ville de Nîmes, était probablement déjà rare en 1782, et n'aura pas été connu de Ducreux. Autrement, il y eût trouvé comme nous les *Discours académiques* qu'il nous donne au nombre de douze, plus trois autres discours du même genre et de la même source ², et dont

1. « Il n'y a pas, dans les *Oraisons funèbres* de notre Académicien, une seule expression qui ne soit plus usitée, à l'exception de la suivante : *sans que je le die*... Racine, quelque pur qu'il soit, l'est encore moins dans ses vers que Fléchier dans sa prose. » — D'Alembert, *Histoire des membres de l'Académie*, t. II, p. 396-397.

2. Il est probable qu'il y a plus de trois discours qui ne sont pas sortis de la *nécropole* de Richesource. Fléchier dut écrire beaucoup de

les manuscrits n'auront pas figuré dans les papiers de l'évêque de Nîmes.

Moins ennemi du vrai et de la nature que le dix-huitième siècle, notre temps se plaît aux petits commencements des grandes choses ; et les premiers pas des renommées illustres attirent d'autant mieux ses regards qu'ils ont été plus incertains. A la poésie les génies sortant tout armés du cerveau de Jupiter ; à l'histoire les tâtonnements et les angoisses à peu près inévitables d'une grande vocation littéraire. Pour nous, nous n'éprouvons pas moins de plaisir à revenir chez Richesource chercher les origines de la prose de notre héros, que nous n'en avons eu à entendre ses premiers vers dans le salon bleu d'Arthénice.

Revenons donc à 1660. Fléchier a vingt-huit ans. Une occasion s'offre à lui d'initier le public à la hardiesse, à la correction et à l'harmonie de sa prose ; et cela sous le couvert d'une société que le ridicule n'a pas encore tuée, et sans frais : il ne la dédaigne pas, et il fait bien. Fondée depuis 1649 ¹, l'*Académie des arateurs* ne commença de publier ses *Conférences* qu'en 1660, cédant, s'il faut en croire le *Modérateur*, « à la louable persécution de plusieurs personnes de mérite et d'érudition qui lui demandaient les recueils et les résolutions des belles choses qui s'y débitaient ². » Une

choses pendant l'année 1661 et même pendant l'année 1662. Or cette partie n'est pas arrivée complète dans mon exemplaire.

1. Richesource ne donna le nom d'*Académie* à son cours qu'en 1656 mais ce cours existait depuis 1649. Voir *Privilege du roi, Conférences*, année 1660.

2. *Avis de l'Académie*, t. I des *Conférences*.

autre raison que, dans sa *modestie*, Richesource ne nous donne pas, laissant à l'officier du roi ¹ le soin de nous l'apprendre, fut que l'Académie était volée! « Plusieurs imprimeurs et marchands libraires, voyant que lesdites déclamations et discours oratoires recevaient une approbation publique, avaient pris occasion d'en faire tirer et vendre plusieurs copies, pour en tirer du profit ². » Quant à Richesource et à ses élèves, s'ils revendiquèrent leur droit de propriété, ce fut, semble-t-il, dans une intention plus avouable. Les *Conférences* parurent sous forme de livraisons hebdomadaires au prix de « un louis de cinq sols, » ce qui leur en coûtait « plus de vingt-cinq ³. » N'ayant d'autre mobile que la *gloire*, on dédiait chaque livraison à quelque grand personnage, un évêque le plus souvent. Une épître, d'une prose fort lyrique et de la plume du Modérateur, ouvrait d'ordinaire la livraison. Plus tard on y ajouta le portrait de la « personne de condition, » honorée de la dédicace, « afin que, en toute manière, la postérité » fût « informée de leur rare mérite ⁴. » Tous les grands noms de l'époque passent donc là sous nos yeux, couronnés d'un laurier quelque peu flétri; Louis XIV lui-même y vient à son tour, mais plus timidement. « Quoique Votre Majesté fasse un accueil des plus obligeants à toutes les muses, de quelque part qu'elles viennent pour lui faire la cour, écrit Richesource, ... l'illustre et savante

1. *Privilège du roi*, du 10 avril 1661, t. I.

2. *Ibid.*

3. *Conférences académiques*, etc., t. I; *Avis de l'Académie*.

4. *Ibid.*, t. I, p. 597.

Académie des orateurs n'a pas laissé de différer jusqu'ici (1665) à venir se présenter aux pieds de Votre Majesté, etc. ¹. »

Heureusement que tous les membres de l'*illustre et savante* Académie n'écrivaient pas de ce style. Fléchier surtout s'en éloignait fort, et l'on aurait peine à comprendre comment il avait pu s'égarer dans cette école de subtilités, de phébus, de galimatias, si l'on ne se rappelait l'anarchie qui régnait encore dans la république des lettres, grâce à l'incertitude des règles du goût. Ses yeux ne tardèrent pas d'ailleurs à s'ouvrir; il se retira peu à peu de l'*Académie des orateurs*; et s'il consentit quelquefois encore à mêler, dans la publication de Richesource, son nom, voué à la célébrité, à des noms condamnés à l'oubli ², ce ne fut guère que par complaisance et sous le voile du pseudonyme ³.

Ce n'est pas qu'il eût à rougir de ce qu'il avait signé jusque-là de son vrai nom. Les questions qu'il aborde ne sont pas trop singulières pour le temps et pour le lieu; il les traite avec un sens droit, naturellement, sans trop de subtilité, forçant presque toujours le Modérateur, qui ne manquait pas de logique, à conclure comme lui. Les idées sont à peu près déjà ce qu'elles seront plus tard : bien choisies, nobles, délicates, mais peu abondantes; l'érudition se montre nourrie et d'un classicisme quelque peu pâle, selon l'esprit du temps;

1. *Conférences académiques*, t. III, p. 1.

2. Les principaux collaborateurs de Fléchier étaient Prieur, Joubert, Cailhier, Plancy, de Riancourt, etc.

3. Il signait, par anagramme, Cherfile, ou bien E.-F. Leriche.

dans ces compositions, le style, malgré ses défauts, efface tous les autres mérites, et brille d'un éclat inattendu parmi les divers styles dont sont émaillées ces pages. Fléchier a beau ne point signer ses discours, la lecture d'un seul paragraphe vous fait dire : c'est lui, c'est l'homme de l'école nouvelle au milieu des demeurants aveugles de l'école Louis XIII. Cependant Fléchier ne répudie pas le passé en faveur de l'avenir. Il fait un heureux mélange de l'un et de l'autre, marquant ainsi sa place à part dans la grande pléiade du siècle de Louis XIV, et la gardant jusqu'à la fin, avec les tempéraments apportés par l'âge et la position sociale. On nous permettra de citer ici, tout au long, l'un des discours qui ont échappé aux éditeurs. C'est poli, gracieux, spirituel et correct. Les vieilles formes ont disparu ; on dirait du français de 1680.

Le problème proposé à l'Académie était celui-ci : *Lequel est le plus propre pour gagner l'estime des dames, du savant, du cavalier ou du galant-homme ?* — Fléchier répond, quant à lui, que

LE SAVANT EST LE PLUS PROPRE A GAGNER L'ESTIME DES DAMES.

« Messieurs, dit-il, le problème de ce jour est assez difficile à résoudre : il s'agit de donner la préférence aux armes, à la science, ou aux grâces de la conversation, et à la galanterie du siècle. Abandonner le parti des galants-hommes, c'est s'exposer à leurs jeux, à leurs bons mots ; refuser la préférence aux cavaliers, c'est une entreprise assez dangereuse ; car vous savez qu'ils trouvent tous leurs droits dans leurs armes. Mais aussi, combattre la gloire et l'estime des savants, c'est

faire tort à une savante compagnie à qui je parle, et dont je dois prendre tous les intérêts. Cette dernière considération détermine mon choix, et m'oblige, par toutes les lois de la bienséance, à dire que *le savant est le plus propre à acquérir l'estime des dames.*

« Pour établir l'état de la question et le fond de notre problème, je vous prie, Messieurs, de faire avec moi trois petites réflexions nécessaires à mon sujet. Premièrement, il s'agit d'acquérir *l'estime*. Il y a deux sortes d'estime : l'une qui s'arrête dans l'esprit et qu'on peut appeler une estime de jugement ; l'autre est celle qui passe jusqu'au cœur, et que j'appelle une estime d'inclination et de complaisance. Cette dernière est la prétention des trois concurrents de notre problème. Secondement, on parle d'acquérir *l'estime des dames*. Vous savez, Messieurs, que les diverses complexions de ce sexe lui donnent aussi des inclinations différentes ; une Roxane n'estimera que des Alexandres : c'est une amazone qui ne brûle que pour des princes conquérants ; une Sapho ne voudra pour elle que des poètes : elle se plait aux vers et à l'esprit ; le cœur d'une Hélène n'est que pour un Pâris galant et bien mis, c'est une princesse galante qui suit ses inclinations. Nous parlons de ces dames judicieuses et de ces beautés équitables qui ne suivent pas le parti de leur humeur, et qui consultent leur raison dans leur choix et dans leur estime. Troisièmement, il faut considérer nos trois concurrents dans leurs qualités séparées. Vous savez, Messieurs, qu'il y a des cavaliers et des doctes galants ; il s'en trouve dans les camps et sur le Parnasse ; il y a des Cupidons guerriers, nos poètes mêmes ne les poignent jamais sans armes, et le maître de l'amour les a faits quelquefois soldats, et leur a donné des camps et des exercices militaires. *Militat omnis amans, et habet sua castra Cupido.* Mars même s'est piqué de galanterie à son tour, et s'est mêlé de faire des amours pour se délasser des travaux de ses batailles. Pour le savant, Apollon, tout chaste qu'on le dépeint dans le pays des métamorphoses, a souvent courtisé Daphné et se plait à payer

de chansons et de galanteries ses belles Muses. Je ne confonds point ces qualités différentes, et je parle d'un cavalier, d'un savant et d'un galant-homme séparément.

« Je prends le parti du savant. Je vois, Messieurs, que vous approuvez déjà mes sentiments et que vous attendez mes raisons. Il est certain que nous avons plus d'estime et plus d'inclination pour ce qui nous paraît le plus rare; la rareté produit l'admiration, l'admiration fait naître l'estime, et l'estime est la mère de l'inclination. Ainsi, ce qui est plus rare est plus admirable, ce qui est plus admirable est plus digne de notre estime, et ce que nous estimons le plus excite plus nos inclinations et nos complaisances. Les peuples admirent les adresses des politiques, les hommes d'État sont ravis du courage et de la valeur des soldats, et les personnes moins éclairées admirent les traits d'esprit et les élévations de la science. Je ne fais point de tort aux dames, Messieurs; quand je dis qu'elles n'ont point ordinairement de communication avec le Parnasse, et que les lois sacrées et profanes leur défendent l'usage des lettres et de la science; aussi ne feront-elles pas difficulté d'avouer qu'elles ont de l'estime pour les savants, qu'elles aiment en eux des qualités d'esprit qu'elles n'ont pas, et qu'elles trouvent tout à fait rares.

« Ce n'est pas assez, Messieurs, je veux établir mon opinion sur un principe qu'on vous a déjà représenté comme convaincant. L'estime est un effet de la complaisance ou de l'intérêt; et le plaisir et l'utilité sont les règles ordinaires de nos inclinations et de nos conduites. Mettons sur les rangs nos trois rivaux, et jugeons lequel des trois est le plus agréable et le plus utile à nos dames. Croyez-vous que la conversation d'un guerrier farouche attire les complaisances d'un sexe faible et délicat? Un cavalier n'a que des qualités étonnantes, il parlera des sièges et des armées de Galas et de Jean-de-Vert, de bastions et de demi-lunes : sont-ce des entretiens propres aux cercles et aux ruelles? Les âmes douces et poétiques peuvent-elles goûter ces épouvantables discours? ne sont-elles pas dans une rigoureuse contrainte? Le guerrier indiscret leur parle-t-il de corps morts?

elles ont recours à leurs gants musqués, et portent au nez leurs boîtes d'odeur. Parle-t-il du sang répandu ? elles s'évanouissent insensiblement. Leur montre-t-il des cicatrices ? elles pâlisent et perdent tout l'éclat et toutes les grâces de leurs visages. Le seul mot de guerre les épouvante, et je crois qu'elles sont toutes de l'humeur de cette déesse qui ne voulait parler à Mars qu'après qu'il était désarmé, s'il en faut croire nos poètes. Comment appelez-vous les beaux courtisans ? Pour moi, quand je me diverts, et quand je veux parler Balzac, je les appelle les fléaux des oreilles, et les tempêtes des conversations honnêtes et douces. Mais il faut leur accorder quelque chose, et ne les décrier pas tout à fait ; ils sont quelquefois bien divertissants et bien agréables sans y penser, ils ont des traits guerriers qui sont de beaux sujets à rire. C'est pour les divertissements qu'on a fait paraître sur nos scènes les capitans et les matamores, et que Plaute et Térence, qui sont les génies de la comédie romaine, ont introduit sur leurs théâtres les soldats glorieux et les fanfarons ridicules.

« Un galant-homme est plus agréable ; il a des termes plus polis, des conversations plus douces ; il parle des yeux de Philis, des grâces d'Iris, de la voix d'Angélique, des douceurs d'un accent, des traits d'un visage, d'un bel air, d'une taille juste. C'est s'insinuer avec complaisance et flatter le sexe de bonne grâce ; mais outre qu'il tombe souvent dans des bassesses ridicules, et qu'il n'a que des adresses communes que les dames savent par habitude, il n'a que des amusements, des flatteries que tout le monde galant leur dit, il n'a que des fleurettes qui ne peuvent après tout que surprendre des innocentes ou des coquettes. Mais un savant flatte avec plus d'esprit, trouve des routes plus ingénieuses pour s'insinuer dans une âme. Il se soutient par le secours de ses connaissances, il a des inventions qui ne sont pas communes ; en un mot, c'est un docte et judicieux galant. Veut-il flatter une beauté ? Il lui donne le front de Junon, les yeux de Minerve, la bouche de Inade, les joues des Grâces et les mains de l'Aurore. Veut-il divertir un cercle

de dames ? il n'a qu'à recueillir son esprit, et composer une ode ou une élégie, qui les représente mieux que leurs miroirs les plus naturels. Voilà l'art de flatter et de divertir, voilà le bel air des entretiens avec les dames ; elle aiment ces grâces, elle admirent cet esprit et cette érudition, elles aiment ceux qui les louent, elles estiment ceux qui les instruisent. Pour l'intérêt et pour l'utilité, je trouve encore l'avantage à notre savant. Il faudrait sonder les inclinations de ces judicieuses et belles personnes qui se préparent à quelque beau choix. Il me semble que je les entends : le cavalier défendra nos maisons, mais il est en état de les détruire ; il a une épée pour nous venger, mais il en a une aussi pour nous perdre ; il est propre à sortir d'une grande affaire, mais il est propre à se jeter dans de grands dangers ; il aura des emplois dans les guerres, mais il n'y est pas sans danger, et, pour le moins, il faut qu'il abandonne sa maison. Pour les galants hommes, nous les trouverons plus favorables, néanmoins je les entends se plaindre. Il me donne de belles paroles, dit une dame : il en donne à d'autres ; il me fait mille protestations d'estime, il en fait à d'autres ; c'est l'adresse de ces galants d'être de toutes les compagnies, et de payer partout de beaux mots et de cajoleries communes ; mais il est galant, il le sera même après qu'il sera mari, et ruinera sa famille.

« Mais le savant est à louer en toute manière : il s'engage moins, il est plus sage, il est plus réglé ; la science l'éclaire, il est plus à lui, ses livres l'arrêtent, il est plus propre pour acquérir, son esprit le conduit partout ; il est enfin plus utile, il peut exercer des charges publiques sans abandonner les domestiques ; il peut défendre par son esprit ce qu'il a gagné par son adresse. Ne suis-je donc pas obligé de lui donner la préférence ?

« Vous en étiez d'accord, Messieurs ; et, bien que plusieurs esprits de cette illustre académie aient pris des partis différents, il m'est facile d'achever de les convaincre par eux-mêmes, et de leur montrer qu'ils ont été de mon avis sans y penser. Les uns ont soutenu les droits du cavalier, les autres

ont favorisé le galant; mais ils ont parlé si doctement, ils se sont acquis tant d'estime, qu'ils avoueront avec moi *que l'estime est un prix* qu'on ne donne jamais plus à propos qu'à l'esprit et qu'au mérite des savants ¹. »

On peut voir, dans les œuvres complètes de Fléchier, des *discours académiques* plus sérieux; on n'en trouve point d'aussi fins et qui répondent aussi bien au milieu tout de platoniques amabilités dans lequel les mœurs du temps avaient jeté l'auteur.

La prose de Fléchier commença par être tendre comme ses vers; mais la grave éloquence de la chaire ne cessa jamais de l'attirer, et c'est à elle qu'il avait résolu de consacrer sa vie. Peut-être se trompait-il, peut-être aurait-il été mieux dans sa vocation en embrassant un genre dont nous parlerons bientôt. Toujours est-il qu'il n'y eut pas de volte-face chez le neveu d'Hercule Audiffret, qu'il ne passa point de la poésie à la prose, et, dans la prose; de là petite à la grande, comme on l'a prétendu. Nous voudrions pouvoir baser notre assertion sur des pièces plus considérables que celles dont nous venons de parler; l'auteur ne nous l'a pas permis, supprimant de ses œuvres tous les sermons de sa jeunesse. Ceux qu'il nous a laissés

1. *Conférences académiques*, t. I. Voici les sujets des deux autres discours dont nous avons parlé plus haut :

1^o *Il vaut mieux, par charité, inhumer le cadavre d'un criminel, que de l'exposer sur les grands chemins pour l'exemple*, t. I, p. 139, 1660. Il y a, dans ce discours, beaucoup de poésie et de sentiment.

2^o *Que la pitié est celle de toutes les passions que l'orateur trouve la plus difficile à exciter*, t. I, p. 151, 1660. Trop de sécheresse et de subtilité, mais toujours un français irréprochable.

Voir l'Appendice n^o 1.

ne commencent que vers 1672; et pourtant il était en possession d'une réputation sérieuse de prédicateur, quand il fut appelé à prêcher l'oraison funèbre de madame de Montausier; et même longtemps avant, ainsi que le portent les Mémoires contemporains, et qu'il nous l'insinue lui-même dans les *Grands - Jours d'Auvergne* (1665). « Une lettre à madame de La Feuillade, dit-il, lui marquait... que j'étais prédicateur de mon métier. »

Le lieutenant général de Riom le fit engager à prêcher, peu après, le jour de la Toussaint, dans l'église des religieuses de Notre-Dame. Le prédicateur *ordinaire du Roi* (car il avait déjà ce titre, qui ne s'obtenait point par la seule faveur), eut sujet d'être content du lieutenant général. « Il m'avait recueilli, écrit-il, un petit auditoire choisi, et s'était appliqué, par bonté, de me faire voir une belle et bonne compagnie. Il m'avait si bien prêché, auparavant que j'eusse prêché moi-même, qu'on voulut bien avoir quelque bonne opinion de moi sur sa parole. Je prêchai donc¹. » C'est une manière polie de dire, qu'on a de la réputation et qu'on n'en est pas indigne.

A ses prédications, qui ne l'absorbaient pas tout entier et par lesquelles il ne trouvait pas encore de quoi subsister honorablement, il associa un autre ministère : celui du préceptorat. Renouant ainsi la chaîne qu'avait brisée sa sortie de chez les doctrinaires, il redevint professeur, et réussit à faire un excellent élève; ce

1. *Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne*, p. 104. Édition de 1862.

qui, devant Dieu, vaut mieux que de faire de bons vers et même quelques beaux sermons. Cet élève fut Louis-Urbain de Caumartin. Il avait douze ans, lorsque son père le confia à Fléchier, sur la recommandation d'un doctrinaire (1662).

M. de Caumartin (Louis-François) était alors maître des requêtes. C'était un homme d'un haut mérite et jouissant à la cour de l'estime qui lui était due. Cependant, il avait figuré parmi les *frondeurs*; et s'il n'avait pas pris une part très-directe à ces belliqueuses intrigues, il avait été le confident et le conseil de celui qui les avait ourdies. En parcourant les annales de cette guerre que Condé disait devoir être écrite en vers burlesques¹, nous voyons M. de Caumartin assistant sans cesse de ses lumières le fameux *coadjuteur*, et celui-ci presque toujours docile à ses avis. Le cardinal de Retz le tenait pour un homme « de l'amitié la plus véritable, de l'honneur le plus épuré, et du jugement le plus sûr². »

La connivence du nouvel ami et protecteur de Fléchier avec le cardinal de Retz, dans une opposition que la postérité devait juger sévèrement, ne nous paraît pas inexplicable, si l'on se reporte à l'époque où elle s'est produite. Outre qu'il est difficile, a-t-on dit, de connaître son devoir en temps de révolution, le *coadjuteur* de l'archevêque de Paris n'était pas alors pour le public ce qu'il est aujourd'hui, et tel qu'il se peint lui-même

1. *Mémoires de la duchesse de Nemours.*

2. *Mémoires du cardinal de Retz*, t. III, p. 345 et t. II, p. 258.

dans ses *Mémoires*. Il cherchait, au contraire, à couvrir ses désordres en s'enveloppant quelquefois « dans la pensée de son devoir, » en répandant toujours à pleines mains des aumônes qui le rendaient fort populaire aux fidèles et même au clergé. Il suivait en cela la politique plus que la charité; mais le monde n'y regarde de si près qu'après l'événement. S'il se jeta dans la Fronde, ses amis les plus honorables, M. de Caumartin, entre autres, purent croire qu'une sorte de fatalité, plus que sa perfide et folle ambition, l'y avait entraîné, ainsi qu'il l'a raconté lui-même. Et puis les mauvais exemples ne manquaient pas. Condé était tombé dans le piège; Turenne avait un moment méconnu le devoir. « Les plus sages mêmes, dit Fléchier, entraînés, par le malheur des engagements et des conjonctures, contre leur propre inclination, se trouvèrent, sans y penser, hors des bornes de leur devoir¹. »

La Fronde, d'ailleurs, au moins dans ses causes, pouvait paraître aux hommes politiques de ce temps, plus sérieuse qu'à nous. Est-il bien possible, même aujourd'hui, de passer légèrement sur le chapitre où l'évêque agitateur cherche à donner à toutes ses cabales une origine qui les explique, si elle ne les justifie²? Sans doute, l'exagération de la prérogative royale, l'omnipotence du ministériat; partant l'affaiblissement de la loi, l'abaissement du pouvoir législatif et l'humiliation de tout un peuple que Dieu n'a pas fait esclave

1. *Oeuvres complètes*, t. IV, p. 131.

2. *Mémoires du cardinal de Retz*, t. I, p. 122-123.

ne suffisent pas à innocenter pleinement la rébellion et la guerre civile. Mais ce sont choses à faire impression sur un parlement chatouilleux de ses droits, même problématiques¹, et sur une nation, laquelle, tout en faisant aisément son deuil de la liberté qui lui pèse, ne se résigne jamais à en perdre les apparences qui la flattent. M. de Caumartin nous paraît s'être mis du côté des *frondeurs* sous l'empire de ces idées. S'il se trompa, — et c'est plus que probable — il se trompa noblement, et le prouva par la générosité de sa conduite. Sans intérêt personnel un peu marqué, ne travaillant qu'à la prépondérance de son ami le coadjuteur, il devint manifeste qu'il ne visait point à se faire de la pourpre, dont il voulut couvrir les épaules du prélat séditieux², un manteau d'honneur pour lui-même, quand on le vit lui demeurer fidèle dans le malheur. Il vint le voir dans sa prison de Nantes³; il l'assista, quelques années plus tard (1664), de son argent, au retour de l'exil; et, par les rapports qu'il ne cessa jamais d'avoir avec le trop célèbre cardinal, il contribua peut-être à le soutenir dans cette voie de tardive réparation où il entra et qui seule jette quelque honneur sur sa mémoire. Caumartin fut au nombre des amis du coadjuteur que M. Villemain appelle des « amis innocents, mais fidèles⁴. »

Louis-Urbain devait être en tout semblable à son père : mêmes vertus, même intelligence, même succès.

1. Voltaire. *Siècle de Louis XIV*, p. 30-31.

2. *Mémoires du cardinal de Retz*, t. II, p. 160-161.

3. *Ibid.*, t. III, p. 376.

4. Villemain. *Discours et mémoires*, p. 143.

Nous ne le suivrons pas dans l'éducation que lui donna Fléchier ni dans les études auxquelles il appliqua son esprit. Il est sûr que M. de Caumartin n'aurait pu trouver pour son fils un meilleur maître. Le résultat le prouva bien. Magistrat, administrateur, Louis de Caumartin mérita les louanges des deux plus grands critiques du temps. C'est de lui que Boileau disait, en 1698 :

Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau ;
Tout n'est pas Caumartin, Bignon ni d'Aguesseau ¹.

C'est encore de lui que Saint-Simon écrivait au dix-huitième siècle ² :

« ... C'était un très-bon homme, doux, sociable, serviable, et qui s'en faisait un plaisir ; qui aimait la règle et l'équité, autant que les besoins et les lois financières le pouvaient permettre ; et au fond honnête homme, fort instruit dans son métier de magistrature, et dans celui de finance ³. Avec beaucoup d'esprit et d'un esprit accort, gai, agréable... il était... d'excellente compagnie. »

Ne découvre-t-on pas « dans ce portrait » de M. L.-U. de Caumartin, « des caractères de bonne éducation, qui décèlent la main excellente de son précepteur ⁴ ? »

Quant à son instruction, nul doute qu'elle n'eût été parfaite ; Fléchier nous a laissé ⁵ un fragment du Mé-

1. Boileau, *Satire XI*.

2. *Mémoires de Saint-Simon*.

3. M. de Caumartin était conseiller d'État et ministre des finances.

4. Sainte-Beuve, *préf.*, p. ix.

5. *Œuvres complètes*, t. IX, p. 335 et suiv.

moire qu'il avait composé sur l'éducation du Dauphin, à laquelle nous verrons qu'il fut associé. En prêtant sa plume à M. le président de Périgny, le prédécesseur de Bossuet auprès du fils de Louis XIV, pour dire quels avaient été les « desseins » de ce premier maître, relativement à l'instruction du prince, Fléchier s'est proposé, sans doute, d'insinuer qu'il avait pu aider à la conception de ce plan, trop calomnié. Il avait lui-même une grande habitude de ces matières; il avait essayé des meilleures méthodes avec son dernier élève; et ce n'est pas une vaine imagination que de chercher à découvrir dans les vues attribuées à M. de Périgny, quelque chose de la pratique de Fléchier.

Or, il y a deux sortes de connaissances dans ce plan : les connaissances qui appartiennent au *gentilhomme chrétien*, et celles qui appartiennent au *prince*. M. de Caumartin étant, lui, un gentilhomme chrétien est appelé par sa naissance « à figurer dans les compagnies les plus choisies et les plus à la mode ¹. » Il est à croire que son précepteur suivit à peu près, dans l'enseignement qu'il lui donna, l'ordre des matières et la méthode dont il devait plus tard s'inspirer dans ses conseils à M. de Périgny. Religion, langues, arts et sciences : rien ne lui fut épargné de ce qui était nécessaire « à un gentilhomme qui se veut rendre recommandable entre les personnes de qualité ². »

Parmi les langues qu'on se proposait d'enseigner au

1. Saint-Simon.

2. *Desseins du président de Périgny pour l'instruction de M. le Dauphin*, ibid., p. 339.

Dauphin et qu'on avait apprises à M. de Caumartin, nous remarquons deux langues vivantes qui pouvaient passer alors pour les plus importantes en Europe, mais aussi que Fléchier aimait et qu'il savait très-bien : l'italien et l'espagnol. Le reste n'a rien de particulier et fait partie obligée de tout programme bien entendu. L'élève de Fléchier « savait infiniment d'histoire... Il n'avait jamais lu que la plume ou le crayon à la main ; il avait infiniment lu, et n'avait jamais rien oublié de ce qu'il avait lu, jusqu'à en citer le livre et la page¹. » Cès « avantages que Fléchier contribua certainement à développer et qu'il possédait lui-même avec modestie², » donnaient à M. de Caumartin un grand charme de conversation, surtout à l'âge où l'on devient conteur. C'est ainsi que, ayant reçu Voltaire au château de Saint-Ange en 1716, il lui parla avec tant de passion de Henri IV, de Louis XIV et de leur cour, dont il connaissait toutes les anecdotes³, que le jeune poète revint chez lui avec des fragments de la *Henriade* et du *Siècle de Louis XIV*.

Il y avait à peu près deux ans que Fléchier était chez M. de Caumartin, lorsque celui-ci, veuf de Marie-Urbaine de Sainte-Marthe, depuis 1654, épousa en secondes noces mademoiselle de Verthamon (1664). Fléchier fit trêve à ses occupations, et, reprenant sa lyre, il chanta la nouvelle épouse, comme on le faisait encore, c'est-à-dire dans le goût de l'*Astrée*.

1. Saint-Simon, *Mémoires*.

2. Sainte-Beuve, *Introduction aux Grands-Jours*.

3. Saint-Simon, *ibid*.

.....
 En elle les vertus et les grâces unies
 Étaient à l'envi des beautés infinies.

Son visage riant, sans contrainte et sans fard,
 Montre que la nature est plus belle que l'art.
 Et fait voir, en laissant d'une flamme céleste,
 Que rien n'est plus puissant qu'une beauté modeste,
 Et que, pour exciter une innocente ardeur,
 Les plus charmants attraits sont ceux de la pudeur.

Quelques années après, l'auteur de ces vers les jugeait assez sévèrement, et, dans ce jugement confié à l'amitié, on peut voir un reflet de sa pensée sur toutes les poésies françaises de sa jeunesse.

« Je vous envoie les vers que vous m'avez demandés, mademoiselle. Je les ai écrits de ma propre main, afin que vous sachiez que, en tout ce qui peut vous plaire, je me mets au-dessus de ma paresse... Si je n'étais aussi assuré de votre bonté que je le suis, j'aurais quelque honte de vous donner pour la seconde fois cette élogie. Comme je l'ai vue de près en la copiant, j'y ai trouvé mille défauts. C'est tout au plus au premier coup d'œil qu'elle peut paraître jolie, et je doute qu'elle puisse soutenir vos seconds regards. Vous lui avez déjà fait justice, en la jetant au feu sans y penser; et le sort, plus juste que moi, m'avait appris de faire de ma copie ce qu'il avait fait de la vôtre... »

En 1702, il écrira de Nîmes à la même, au sujet de ses poésies françaises de cette période :

« Ce sont les fruits de ma jeunesse, qui n'ont plus de goût ni pour moi, ni pour les autres. Il y a plusieurs circonstances et

1. *Oeuvres complètes*, t. IX, p. 175 et suiv.

applications personnelles qui faisaient tout l'agrément de ces petits ouvrages poétiques ; ces sortes d'idées sont effacées, et j'abandonne sans peine ces vers que j'ai oubliés à qui les voudra...¹ »

Madame de Caumartin fut sensible aux compliments de l'Abbé ; surtout elle ne songea pas à s'en scandaliser. Loin de croire ces badinages incompatibles avec la gravité des fonctions que Fléchier remplissait auprès de son fils, elle y prêta la main tout au contraire, notamment dans une circonstance mémorable : nous voulons parler des *Grands-Jours* d'Auvergne.

Les *Grands-Jours* étaient des assises extraordinaires, que des commissaires du roi allaient tenir dans les provinces, où les désordres paraissaient plus considérables et plus impunis. Ces juges spéciaux, qui prononçaient sans appel et faisaient des règlements pour toutes les branches de l'administration, en s'inspirant de la volonté souveraine et des coutumes locales, étaient pris parmi les membres du Parlement de Paris et les maîtres des requêtes.

L'institution de ce tribunal avait été une manœuvre politique, en même temps qu'un acte d'humanité et de justice. Elle remonte à la défaite de la grande féodalité sous Philippe-Auguste, saint Louis et Philippe-le-Bel. Le roi de France commença, dès lors, à faire sentir son bras tutélaire, mais envahisseur, dans les provinces gagnées à l'unité monarchique. On protégeait les petits contre les grands ; et cette protection profitait surtout

1. Lettres à mademoiselle Deshoulières (Inédites), communiquées par M. L. de Buzonnière, d'Orléans.

au pouvoir central, à l'arbitrage duquel les provinces en appelaient d'autant plus volontiers qu'il ne s'exerçait pas au mépris de leurs droits et libertés propres. Aussi le gouvernement ne se fit-il pas prier pour généraliser ces assises extraordinaires ; surtout après l'expulsion des Anglais (1453) et l'abaissement de la maison de Bourgogne. François I^{er} est de nos rois celui qui a eu le plus recours à cette institution. En cela, il suivait non-seulement la politique de ses prédécesseurs, mais il avait la sienne propre, qui consistait à étendre à tout le royaume les réformes qu'il venait d'introduire dans le droit civil et criminel. Au dix-septième siècle, les *Grands-Jours* furent moins fréquents, parce qu'ils étaient devenus moins utiles, l'ordre et l'unité s'affermissant partout. Ils furent cependant tenus à Poitiers en 1634, pour faire justice des crimes qui s'étaient commis à la faveur des troubles religieux et politiques du centre et du midi de la France. La Fronde, vaincue, amena peu après ceux d'Auvergne, où nous allons suivre Fléchier. « La royauté, après avoir remporté une victoire définitive sur l'anarchie féodale, la poursuivit dans les lointains asiles où elle s'abritait, et alla saisir jusqu'au fond de l'Auvergne les petits tyrans qui opprimaient les campagnes¹. »

Le 3 septembre 1665, le Parlement eut donc à enregistrer une déclaration du roi, datée du 31 août, portant établissement des grandes assises à Clermont

1. M. Chéruef, *Notice sur les Grands-Jours. Appendice aux Mémoires de Fléchier*, p. 321 et suiv., édit. de 1862.

d'Auvergne. Dans le même temps, le roi écrivait aux échevins et aux habitants de cette ville :

« Chers et bien amez, la licence qu'une longue
« guerre a introduite dans nos provinces, et l'op-
« pression que les pauvres en souffrent, nous ayant
« fait résoudre d'établir, en notre ville de Clermont
« en Auvergne, une cour vulgairement appelée des
« *Grands-Jours*, composée de gens de probité et
« d'une expérience consommée, pour, en l'étendue du
« ressort que nous lui avons prescrit, connaître et juger
« de tous les crimes ;... nous voulons... que vous ayez
« à leur préparer les logements qui leur seront néces-
« saires, etc. »

La commission dont Louis XIV daignait annoncer l'arrivée à la ville de Clermont ; avait été nommée le 3 septembre. Elle se composait de M. de Novion, président¹ ; de M. de Caumartin, garde des sceaux ; de seize conseillers ; de M. Denis Talon, pour le ministère public² et de M. Nicolas Dongois, en qualité de greffier, auquel était adjoint Drouet.

Les Grands-jours d'Auvergne ayant paru très-importants aux contemporains³ et fourni à Fléchier l'oc-

1. « ... Homme de grande présomption et de peu de sûreté, intéressé et timide lorsqu'il est poussé, assez habile dans le Palais, y ayant sa cabale, composée de ses parents et amis... » *Notes secrètes sur les membres du Parlement de Paris*. — *Correspond. administ. sous Louis XIV*, t. II, p. 34.

2. Fils d'Omer Talon, avocat général de Paris pendant la minorité de Louis XIV, qui a laissé d'excellents Mémoires.

3. Voir *Journal inédit* d'Olivier Lefèvre d'Ormesson. — *Correspond. administ. sous Louis XIV, Documents inédits*.

casion d'un ouvrage original et tardivement célèbre ¹, le lecteur nous aura pardonné les détails qui précèdent; même il nous permettra de le conduire en Auvergne avec notre Auteur. Outre que cette manière de parler des *Mémoires* de celui-ci sera plus intéressante qu'une appréciation classique, elle paraîtra la suite naturelle de sa propre histoire; car il a été lui-même mêlé à tout ce qu'il raconte. M. de Caumartin, son patron, dominait messieurs des Grands-Jours par ses lumières, sa politesse, sa probité, son indulgente fermeté; et sa maison était un centre pour eux et pour les principaux de Clermont. « Fléchier, d'un coin du salon où il causait avec grâce, vit tout et vit bien. C'était, on le conçoit, une partie de plaisir et un régal unique pour ce beau monde de Paris que cette expédition et ces quartiers d'hiver au cœur d'une province réputée des plus sauvages; cette série de grands crimes; ces exécutions exemplaires auxquelles on n'était pas accoutumé de si près, et entremêlées de dîners, de bals et d'un véritable gala perpétuel. Chapelle et Bachaumont ², dix ans auparavant, avaient écrit une *Relation* de leur voyage pour bien moins. Tallemant des Réaux, vers ce même temps, notait des historiettes qui étaient moins piquantes et moins relevées en saveur ³. Fléchier, à sa manière, fit donc comme eux; il écrivit ses historiettes

1. *Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne*, in-12. Paris, 1862.

2. *Voyage en Provence et en Languedoc*.

3. *Mémoires* publiés sous le titre d'*Historiettes*. Paris, 1835, 6 vol. in-8; 2^e édit., 10 vol. in-12, plus complète. Ce sont de spirituelles médisances.

et son voyage ; il tint son journal. Il aurait voulu se dérober à cette tâche de société, qu'on ne le lui aurait pas permis ¹. » Madame de Caumartin avait ordonné. Or, l'on comprendra que l'abbé Fléchier n'ait pu résister à un tel ordre, si l'on se souvient que le vieux cardinal de Retz, quelques années plus tard, daigna lui-même écrire ses *Mémoires*, très-probablement à la prière de la noble dame, et avec l'engagement de ne lui rien « céder. » Madame de Caumartin se fit faire évidemment la même promesse par le futur conteur des Grands-Jours. Les *Mémoires*, d'ailleurs, ne devaient être lus qu'en petit comité, parmi les délicats et les forts. A l'impression, on ne pensait certes pas ; et Fléchier n'en eut jamais l'idée. Ces précautions oratoires prises, partons avec l'illustre troupe et faisons avec elle quelques pas sur la terre des volcans, des crimes et des sornettes, pour parler le langage de nos voyageurs.

Ils arrivèrent à Riom le 23 septembre 1665.

« La ville n'est pas de grande étendue, mais elle est fort agréable et fort riante... Ceux de Riom... ont la grande ambition de faire passer leur ville pour la capitale de la province ; et, comme ils ne trouvent pas leur compte dans les anciennes histoires, ils se font fort de l'autorité de M. Chapelain dans la *Pucelle*, et ils savent tous en naissant ces vers :

Riom, chef glorieux de cette terre grasse
Que l'on nomme Limagne au lieu d'Auvergne basse,

1. Sainte-Beuve, Introduction aux *Grands-Jours d'Auvergne*.

Sur ce point, voir aussi l'ouvrage de M. de Ségur.
 Sur le roman, voir le livre de M. de Ségur.

On soupçonne Fléchier d'admirer bien peu les vers qu'il cite; mais en soupçonnant que, dès le début, il voulait parler des *Mémoires* sous la protection de Chapelain qu'il cita.

N'est-ce pas par un sentiment de courtoisie d'une autre espèce, que l'auteur ouvre son récit tout historique par un véritable petit roman à la Segrais? On écrivait pour les dames, non-seulement pour celles du salon Caumartin, mais pour celles de l'hôtel La Fayette, de l'hôtel d'Albret, etc.; il fallait le montrer tout d'abord, au risque de paraître un peu profane. Mais non; « madame de Caumartin trouvait cela fort bon chez le précepteur de son fils; madame de Sablé, l'oracle de la justesse et censée convertie, si on lui prêta ensuite la relation (comme il est bien probable), n'y trouvait pas à redire. » Ce n'était là, de la part du pieux romancier, « qu'une contenance admise et même requise dans un monde d'élite, l'attitude et la marque d'un esprit comme il faut². »

Si la *nouvelle* nous paraît aujourd'hui légère dans quelques détails, il faut convenir qu'elle est honnête dans l'ensemble et charmante de récit, de sens et de style. Fléchier ne fût jamais devenu un grand poète; nous ne croyons pas nous avancer en affirmant qu'il était dès lors un admirable conteur de salon. Il n'eût écrit ni *Télémaque*, ni le roman compliqué de nos jours; car il

1. *Mémoires sur les Grands-Jours*, p. 1-2.

2. Sainte-Beuve, *Introduction aux Grands-Jours*, p. xxi.

manquait d'invention et de souffle. Mais la *Nouvelle* comme on l'aimait alors, s'inspirant de l'antique relevé de sel gaulois, eût peut-être assuré à Fléchier un nom plus populaire que celui qu'il s'est acquis dans un genre plus élevé et bien autrement digne de son caractère.

Le lendemain de ce récit, ils quittaient Riom pour Clermont.

« Ces deux villes sont éloignées de deux lieues l'une de l'autre, mais le chemin est si beau, qu'il peut passer pour une longue allée de promenade; il est bordé de houx des deux côtés, plantés à égale distance, qui sont arrosés continuellement de deux ruisseaux d'une eau fort claire et fort vive, qui se font comme deux canaux naturels pour divertir la vue de ceux qui passent et pour entretenir la fraîcheur et la verdure des arbres. On découvre en éloignement les montagnes du Forez d'un côté, et une grande étendue de prairies qui sont d'un vert bien plus frais et plus vif que celui des autres pays. Une infinité de ruisseaux serpentent dedans, et font voir un beau cristal qui s'écoule à petit bruit dans un lit de la plus belle verdure du monde. On voit de l'autre les montagnes d'Auvergne fort proches, qui bornent la vue si agréablement, que les yeux ne voudraient point aller plus loin ¹... »

Toutes les descriptions des *Mémoires* sont de ce genre, c'est-à-dire « ravissantes » et tous les paysages « suaves ². » Sans doute, ce n'est point encore du La Fontaine; on ne vit pas aux champs, avec la nature; on voit les choses de la fenêtre de son salon bien doré, ou

1. *Mémoires*, p. 37-38.

2. *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1845.

de la portière de sa voiture bien fourrée ; et on les peint avec des couleurs un peu ternes et maniérées. C'est encore joli cependant ; Fénelon n'aura pas plus de vérité dans les choses, et guère plus de naturel dans le tour.

Arrivés le vendredi, ils passèrent le samedi et le dimanche « à considérer un peu la ville ou à entendre une infinité de compliments particuliers des principaux officiers des justices voisines, qui venaient s'humilier devant celle de Paris, et des religieux de différentes couleurs, qui venaient en corps citer saint Paul et saint Augustin..., » et faire « voir que saint Augustin et saint Ambroise avaient prophétisé ce qui se passait présentement en Auvergne. » — « Pour la ville de Clermont, il n'y a guère de ville en France plus désagréable... En récompense, elle est bien peuplée ;... on fait honneur au sacrement¹. »

« Toutes les dames de la ville, ajoute Fléchier, vinrent pour rendre leurs respects à nos dames, non pas successivement, mais en troupe. On ne saurait recevoir une visite que la chambre ne soit toute pleine ; on ne peut suffire à fournir des chaises... J'ai ouï dire que c'est une grande fatigue de saluer tant de personnes à la fois et qu'on se trouvait bien embarrassé et devant et après tant de baisers. Comme la plupart ne sont pas faites aux cérémonies de la cour et ne savent que leur façon de province, elles vont en grand nombre, afin de n'être pas si remarquées et de se rassurer les unes les autres. J'estime chose plaisante de les voir entrer, l'une les bras croisés, l'autre les bras baissés comme une poupée ; toute leur conversation est bagatelle, et c'est un bonheur pour elles quand elles peuvent

1. *Mémoires*, p. 39-40.

tourner le discours à leur coutume, et parler des points d'Aurillac¹. »

Enfin, les Grands-Jours commencent; la terreur se répand partout; « on ne parle que de gens arrêtés dans la province. »

Fléchier et ses patrons prennent les choses plus à l'aise; ils vont se promener à Vichy, qui

. Par ses chaudes fontaines
Adoucît tous les jours mille cuisantes peines².

Ce pays, « le plus beau du monde, » fournit ample matière à l'esprit observateur et malin de l'abbé. Personne n'échappe à la finesse de son regard et de son sourire; pas même les religieux et les religieuses, « qui viennent » aux eaux « les premiers et qui s'en vont les derniers. » Il se lie pourtant avec quelques religieuses, dont deux ayant « de l'esprit; » mais « comme ces beautés voilées, dit-il, ont je ne sais quoi de triste, » il s'attache bien davantage à la conversation de madame de Brion, sa « meilleure rencontre. » Il trouvait en elle esprit et vertu; rechercha-t-il jamais moins que cela? « La bonne opinion que j'avais de son esprit et de sa vertu, dit-il, m'excita à rechercher sa conversation. »

« Environ ce temps, » la nouvelle qu'il était poëte, et « sur le pied de ne céder à aucun de Messieurs de l'Académie, » se répandit dans la contrée, grâce à « un capucin qui n'avait point la barbe si vénérable que les

1. *Mémoires*, p. 41.

2. Chapelain.

autres, » et qui allait « de bain en bain, » se croyant « appelé de Dieu pour consoler les dames malades qui prennent les eaux. » Aussitôt de recevoir des visites et des compliments qu'il faut lire à la p. 51, tant cela est achevé. On sent l'influence de Molière.

Comme pour faire contraste à ces spirituelles pages, s'ouvre le récit du fameux procès du vicomte de Canillac. Fléchier nous en déroule les péripéties avec un talent dramatique qu'il n'avait pas fait pressentir, et qui a l'air de s'ignorer soi-même. Plus tard, l'auteur retracera de grandes scènes ; mais posant devant le public, il ne retrouvera point cette vérité d'émotion, cette simplicité de style qui montent ici jusqu'au pathétique. Le calme, l'attendrissement contenu ; en même temps, on ne sait quelle pitié résignée à l'endroit d'un coupable illustre, moins coupable peut-être que malheureux, et une sorte de dédain voilé pour la justice humaine, toujours un peu aveugle, fatalement indulgente aux uns, fatalement inexorable aux autres, donnent à ce récit les airs de la grande histoire. « Quoiqu'il méritât la mort, dit-il, il était plus malheureux que criminel. Aussi, c'est la loi seule qui l'a condamné ; et les juges ne l'ont suivie que la larme à l'œil ¹. »

Le témoin attendri de la condamnation de M. de Canillac, ne pouvait pas être celui de son supplice. Ces spectacles n'étaient point de son goût. Un peu auparavant, après nous avoir rapporté diverses histoires criminelles moins importantes, il ajoutait : « C'est une

1. *Mémoires*, p. 75.

chose agréable que la conversation, mais il faut un peu de promenade au bout. » A propos de M. de Canillac, il dit : « Pendant que tout le monde se préparait à voir l'exécution,... nous résolûmes de sortir de la ville ; » mais, les portes en étant fermées, force fut à l'excellent abbé de « passer l'après-dînée en conversation ; » et il faut avouer que celle-ci fut en rapport avec les circonstances. Littérairement, si Fléchier y avait pris garde, il aurait vu que rien n'était mieux fait pour servir de conclusion au récit capital de ses *Mémoires*. « On dit tout ce qu'on savait sur le sujet de la justice et des exécutions, de la férocité de Brion, de la faiblesse de Bautiville, de la fermeté de d'Effiat, de la gravité de M. de Thou, du malheur de Marillac, de la piété de Montmorency¹... »

A ces terreurs, succèdent régulièrement des causes moins sombres, bien que relevant de messieurs des Grands-Jours, et des anecdotes piquantes à divers titres, auxquelles la gravité de l'histoire nous dispense de toucher, et dont nous ne permettrions pas la lecture indistinctement. Le tout est assaisonné d'une finesse d'observation remarquable ; de narrations antiques, comme celle de la surprise et des lamentations de madame du Palais apprenant la condamnation de son mari² ; de portraits saisissants³, de tableaux de mœurs pittoresques, de paysages frais et riants⁴. C'est mer-

1. *Mémoires*, p. 76-77.

2. *Ibid.*, p. 152.

3. Voir *Le portrait de d'Espinchal*, p. 260.

4. Voir à la p. 113. « Un petit rayon de soleil qui paraît ce jour-là, etc. »

veille de voir comme la plume du jeune conteur se joue dans ces labyrinthes, en ménage les surprises, en découvre les secrets, au gré de ceux et de celles qu'il se propose d'amuser; mêlant parfois à ces amabilités une petite moue de sybarite, qui est elle-même un charme nouveau. La pluie vient-elle, par exemple, l'empêcher de sortir et de planter là son récit et ses auditeurs? il dira qu'il est « solitaire » en dépit de lui-même, mais qu'il prend plaisir « de voir de » sa « chambre, blanchir les montagnes, regardant les neiges du coin de son feu, ravi d'être bien chaud et d'avoir l'hiver à deux lieues de » lui.

Mais citons la page relative à madame du Palais.

« L'arrêt fut donné le matin, et madame du Palais, qui croyoit qu'il falloit de longues procédures pour l'instruction, et qu'elle en seroit avertie longtemps auparavant, comme tous les autres l'avoient été, entendit des laquais qui s'entretenoient de ce qu'on avait fait le matin à la Chambre des Grands-Jours; mais elle n'y fit nulle réflexion, et, allant voir le comte de Cannillac dans la prison, elle voulut se divertir avec lui de la nouvelle qu'elle avoit ouïe; mais elle fut bien surprise lorsque le comte, la larme à l'œil, lui confirma cette fâcheuse condamnation. Et elle tomba évanouie à ses pieds; et, comme on l'eut fait revenir, elle monta en carrosse toute délacée qu'elle étoit, et s'en vint tout en désordre chez madame sa sœur, où nous étions logés. Elle monta dans la salle où madame de Caumartin étoit avec quelques dames de la ville qui étoient venues lui rendre visite; et avec des cris et des lamentations que je ne saurois exprimer, elle toucha si fort toute la compagnie, que chacun joignit ses larmes avec les siennes, et qu'on eût eu bien de la peine à deviner laquelle de ces dames pleuroit son mari condamné, tant la douleur d'une belle personne inspire des sentiments de pitié. Je ne vis jamais douleur plus emportée: tantôt

elle prouvoit l'innocence de son mari, et s'arrêtoit au milieu de sa raison ; tantôt elle reprochoit aux juges leur cruauté ; tantôt elle louoit la tendresse de son mari pour elle. « C'est moi, disoit cette dame éplorée, c'est moi qui suis la cause de tous ces désordres, et quelque innocent qu'il soit, Dieu le punit pour m'affliger ; son seul crime est d'avoir épousé une malheureuse. » Les sanglots interrompoient ses discours ; enfin, s'apercevant qu'elle embarrassoit tout le monde, elle sortit brusquement, et, après quelques mots de considération que nous lui dimes, elle fut conduite chez quelques conseillers de la ville pour consulter les moyens qui lui pouvoient rester de conserver quelque chose de son bien. Sa douleur l'avoit si fort transportée, qu'elle ne songeoit à son mari que pour le plaindre. »

Ces *Mémoires* vont ainsi jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'en février 1666, date de la clôture des Grands-Jours. Nous en avons fait comprendre la marche ; mais l'intérêt ne pouvant longtemps se soutenir autrement que par une lecture du livre lui-même, nous terminerons ce qu'il nous reste à en dire, en touchant à quelques points particuliers, qui serviront à nous faire mieux connaître Fléchier et son temps. C'est, d'abord, un certain chanoine que l'auteur rencontre, et qui, sans savoir pourquoi, lui fait l'histoire du diocèse de Clermont, et particulièrement celle des désordres du clergé. Ce récit témoigne de l'érudition de Fléchier, laquelle se montre d'ailleurs à chaque pas dans ces *Mémoires*, mais le plus naturellement « du monde, » dirait-il lui-même, sans pédantisme aucun. A cette date, Fléchier savoit déjà beaucoup et savoit bien. On est étonné de rencontrer tant d'érudition dans des pages écrites au fond d'une province, en voyage, en quelque sorte sous

la tente, et au courant de la plume. Les auteurs de l'antiquité, tant sacrés que profanes, y sont cités avec une intelligente profusion. L'emploi qu'il fait des uns et des autres n'a jamais rien de banal ni de forcé. Les pensées les plus délicates et quelquefois les plus profondes des anciens, avec les termes les plus heureux qui les expriment, viennent d'elles-mêmes prendre place dans sa prose rapide; et les Pères de l'Église sont invoqués en des questions si neuves, si originales, si piquantes, qu'on voit bien qu'il les possède de première main¹. Le Talmud, le Coran, « deux bons livres, » dit-il plaisamment, lui sont familiers²; il parait n'ignorer rien et l'histoire moins que toute autre chose. Ce n'est pourtant pas pour faire étalage de son savoir en cette matière qu'il met dans la bouche du chanoine la longue et (paraît-il) trop véridique histoire dont il s'agit. Mais encore est-ce désir de faire du scandale. Probablement, il n'aura voulu que remonter à la source des maux qui recevaient des Grands-Jours une constatation lamentable, et montrer que, si coupable qu'il pût paraître dans quelques-uns de ses membres, le clergé auvergnat d'alors était encore en progrès. Une seule chose peut lui être reprochée ici : le ton dégagé avec lequel il rapporte ces sortes de chroniques. Il est vrai que c'était le ton exigé, convenu, qu'il n'écrivait pas en prêtre, mais en ami, en familier, et pour les intimes.

Où nous l'excusons moins, c'est à propos de la réforme ecclésiastique tentée par Messieurs des Grands-

1. Voir *passim* et la table analytique au mot *Augustin*.

2. *Mémoires*, p. 261.

Jours. « Tout le monde avait cru, dit-il, qu'on tenait les Grands-Jours pour arrêter les oppressions et pour punir les violences de la noblesse ; mais on fut fort étonné, quand on ouït dire qu'ils venaient de donner un arrêt pour la réformation du clergé... » Fléchier ne partage pas, quant à lui, cet étonnement, il a l'air de ne pas soupçonner que ses patrons aient pu entreprendre sur la juridiction de l'Église, et il appelle cette mesure inouïe « un des coups des plus hardis et des plus heureux¹. » En cela, le besoin d'être agréable à ces messieurs et à ces dames le mettait en désaccord avec l'assemblée du clergé de France. Apprenant la chose de Paris, où elle se trouvait en ce moment, elle fit parvenir au roi une magnifique remontrance², à laquelle il fut fait droit, le 1^{er} avril 1666. Fléchier dut probablement alors réformer son jugement ; et d'ailleurs, en cela, comme en d'autres choses, les arrêts de l'évêque casseront ceux de l'abbé. Nous verrons plus tard que nul ne fut plus jaloux des immunités de l'Église que l'évêque de Nîmes, que nul ne les fit mieux respecter et n'en parla avec plus de fermeté.

Eut-il aussi à modifier ses idées sur le théâtre, ainsi qu'on l'a prétendu ? Nullement ; Fléchier a pu écrire à Nîmes des mandements contre l'opéra, et approuver, dans une certaine mesure, la comédie à Clermont. « Cependant que toutes ces choses se jugeaient, dit-il, une troupe de comédiens de campagne était arrivée pour venir donner du divertissement à ceux qui donnaient

1. *Mémoires*, p. 90.

2. *Appendice des Mémoires*, p. 391 et suiv.

de la terreur à tout le monde. » Il n'approuve pas que la sévère compagnie ait voulu être amusée, alors que tant de familles pleurent¹. Mais pour la comédie, il n'est pas de ceux qui en « sont ennemis jurés... et qui s'emportent contre un divertissement, qui peut être indifférent, lorsqu'il est dans la bienséance. » Il ne demande qu'une chose aux comédiens, c'est « qu'ils n'offensent ni l'honnêteté, ni l'ordre de la société civile². » Il n'avait donc pas, contre la comédie, « la même ardeur que les Pères de l'Église, » et que les théologiens *du dogme étroit*, dirait M. Henri Martin³. Ceux-ci, à peu près dans ce même temps, s'élevaient fortement contre la scène, en compagnie des jansénistes qui, par la plume de Nicole, traitaient les poètes de théâtre d'*empoisonneurs publics*⁴. Fléchier jugea ces colères exagérées; et si, même dès lors, il eût pu ne pas approuver l'opéra, qui essayait de se fonder, et que Boileau réprochait comme amollissant les âmes, il n'était pas obligé de condamner sans réserve un genre de littérature que pratiquaient Corneille, Racine⁵ et Molière, et qui fait partie de la civilisation d'un peuple.

Ceci nous mène droit au jansénisme, aux jésuites et à Port-Royal, dont Fléchier prend soin de parler dans ses *Mémoires*, pour nous insinuer qu'il n'est d'aucun parti.

1. *Mémoires*, p. 133.

2. *Mémoires*, p. 134.

3. *Œuvres de France*, t. VIII, p. 135.

4. Voir Nicole, *Œuvres complètes*.

5. Racine répliqua vivement à Nicole. — Voir *Lettres*.

Lorsque Fléchier écrivait ses Mémoires sur les Grands-Jours, la dispute relative au jansénisme était dans toute sa fureur¹. Si, plus tard, le parti de l'évêque d'Ypres n'eut « de crédit nulle part ; » si la « secte » a fini par être « méprisée dans presque toute l'Europe², » soit à cause de sa mauvaise foi, soit à cause de la nature du débat, qui, ne portant ni sur l'Église ni sur les dogmes principaux, a paru ne pas mériter l'importance que lui avaient donnée des rivalités personnelles, il faut convenir qu'il n'était guère possible de rester neutre, au temps dont nous parlons. C'est pourtant à quoi s'appliqua Fléchier. Comme homme, et quelques avancées qui lui eussent été faites, il nous affirme lui-même qu'il ne voulut se donner à aucun parti ; comme théologien, il fut pour la doctrine de l'Église, qui était celle des jésuites. C'est sans doute afin de montrer qu'il savait dominer tout ce qu'il y avait d'humain, sinon de petit, dans ces querelles, qu'il fait parler un certain auvergnat, janséniste renforcé, sur les jésuites et sur Port-Royal³. Il songeait évidemment aux *Provinciales*, dont il admirait le style⁴, quand il écrivait le morceau sur les manœuvres des *bons Pères* à Clermont, et sur les dévotions qu'ils y avaient établies. Pascal, qu'il loue à la

1. 1665, époque de la signature forcée du formulaire de 1661.

2. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, p. 427.

3. *Mémoires*, p. 89 et suiv.

4. *Les Provinciales* parurent en 1656. C'est « un modèle d'éloquence et de plaisanterie. » Mais « il est vrai que tout le livre portait sur un fondement faux. On attribua adroitement à toute la société les opinions extravagantes de plusieurs jésuites espagnols et flamands. » — Voltaire.

page précédente, et qui était de Clermont, aurait-il pu être autrement des *joyeux les parents*, dont les dis-
cours de Numa affligeaient sa ville natale ?

« J'allai par hasard à l'église des bons pères. C'est Flé-
cœur. Je vis une grande affluence de peuple, un autel fort
paré, on se voyait exposé le saint sacrement, tout le tour tapissé
comme pour quelque anniversaire joyeux. Des prêtres revêtus de
haube et des jésuites, qui se surbaient en de beaux surplis,
étaient rangés autour de l'autel, me donnaient l'idée de quelque
fête guerrière, et j'attendais qu'on entonnât quelque hymne
joyeux; mais je fus bien surpris d'entendre chanter le *De pro-
fundis*. Je crus qu'il fallait quelque chose de plus lugubre
pour ces sortes de dévotions, et que la pitié envers les morts
devait être accompagnée de deuil. Je ne trouvais pas à
peuple qu'on se souvint si gaîment de ses parents morts... Je
turai à part une bonne dame que j'avais déjà vue, et au hasard de
toucher un peu ses dévotions, je lui demandai quel était le su-
jet de l'établissement de cette fête. Elle me répondit que c'était
une instance que les bons Pères avaient obtenue du Pape,
avec qu'on avait fort bien, pour faire sortir les âmes du purga-
toire; qu'on n'avait qu'à visiter l'église; qu'à peine y était-on
entré, que les morts sortaient du lieu de leur prison; qu'outre
les larmes des Papes, il y avait des visions qui rendaient la
chose authentique; qu'une de ses voisines, qui est fort âgée et
qui dit tous les jours l'office des morts, les sept Psaumes et
cinq fois le *Liberu*, avait mérité de voir des âmes, qui étaient
délivrées de leurs peines par les prières de tant de bonnes
dames, passer en file comme des nuages lumineux vers le som-
met du Puy-de-Dôme... Je la remerciai de son avis..., et je sortis
de l'église, après avoir donné quelque temps à ma dévo-
tion¹. »

Suit une autre charge contre « les bons Pères, » qu'il

1. *Mémoires*, p. 86-87.

prête à « un honnête homme de sa connaissance, » qui était de Clermont et janséniste, « deux points d'inimitié irréconciliables contre les jésuites. »

Le malin Fléchier l'interroge aussi « sur l'état du parti de saint Augustin ; » et il résulte, de la réponse trop apologétique de son interlocuteur, que l'auteur des *Mémoires* entendait se moquer autant de Port-Royal que des jésuites. « L'entretien de cet homme me divertit fort, » ajoute-t-il¹.

Fléchier ne changera pas ; il sera toujours l'ennemi des extrêmes, toujours en dehors des rivalités, jamais l'homme d'une coterie. Dans ce même ouvrage, il place, en regard des jésuites et de leurs prétentions, les dominicains et leurs prétentions, et il dit : « Nous fîmes de fort plaisantes réflexions sur les choses que nous venions de voir et d'entendre. »

En face de la doctrine, il retrouvait sa gravité et ne transigeait point. Aux sarcasmes de Pascal, il opposa fréquemment l'éloge des jésuites et de leur théologie, dans laquelle il voit « non pas un relâchement de discipline, mais une condescendance de charité² ; » et à la sévérité d'Arnaud sur la *Fréquente communion*, la facilité de saint François de Sales et de Fénelon, qui était d'ailleurs le sentiment et la pratique des Pères de l'Église³.

L'on peut remarquer qu'avec la même orthodoxie Bossuet garde le même silence dans cette célèbre dis-

1. *Mémoires*, p. 90.

2. *Panégérique de saint Ignace*, t. V des *OEuvres complètes*, p. 286.

3. *OEuvres complètes*, t. VIII, p. 289-294-295-296.

cussion. Il est vrai qu'il était occupé à combattre une hérésie bien autrement dangereuse, le protestantisme, qu'il était impossible de réduire à une question de fait, comme on le fit du jansénisme; et quant aux personnes, il avait de l'estime et de l'admiration pour les écrivains de Port-Royal, et peu d'attrait pour les jésuites.

Que si Fléchier se montre impartial dans certaines circonstances et vis-à-vis de certaines personnes, et cela, autant par justesse d'esprit que par indépendance de caractère, disons que, jugeant, à la fin de ses *Mémoires*, les juges eux-mêmes, il modifie sa tactique à l'égard de M. de Caumartin. Il lui donne partout le beau rôle sur les autres juges; il loue sa modération, sa charité, son amour des convenances et de la justice en toute chose; et c'est le seul auquel il ne trouve pas de ridicules. « ... Les grands hommes ont quelque faible; on n'en a point pourtant remarqué en M. de Caumartin¹. » Hâtons-nous d'ajouter qu'il rend hommage aux autres juges. « M. de Navion, dit-il, s'est acquitté de son emploi avec beaucoup de soin et d'attachement. » Il fait un magnifique portrait de M. de Talen, qu'il appelle « un excellent génie. » Il n'y a pas jusqu'à M. Nau, « dont on faisait peur aux petits enfants, » et qui avait « eu l'industrie de manger beaucoup de perdrix à très-bon marché, » pour lequel il ne laisse percer un certain fonds d'estime, assez visible, à travers le franc rire qui clôt ces *Mémoires*². Enfin, il avoue « que le roi » avait montré « son discernement » et « sa prudence, »

1. *Mémoires*, p. 316.

2. *Ibid.*, p. 319.

dans le choix qu'il avait fait de tous ces Messieurs¹.

Pour les Grands-Jours eux-mêmes, il les appelle une « tragi-comédie², » ajoutant, toutefois, qu'il ne faut pas douter qu'il n'en revienne « de grands profits³. »

Tels sont les *Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne*. Quand M. Gonod, bibliothécaire de Clermont, les édita en 1844, le public s'émut en sens divers. Les uns admirèrent sans se scandaliser; les autres se récrièrent et s'efforcèrent de prouver que ce n'était point là l'œuvre d'un pieux évêque, mais bien celle de quelque philosophe du dix-huitième siècle⁴. Ces susceptibilités, fort honorables assurément, sont apaisées aujourd'hui; et tout le monde s'accorde à reconnaître l'authenticité des *Mémoires* de Fléchier, en même temps qu'on explique par l'époque et les circonstances ce qu'ils peuvent offrir de regrettable à des lecteurs chrétiens.

Même unanimité au point de vue littéraire⁵. « Les

1. *Mémoires*, p. 295.

2, Ibid., p. 312.

3. *Mémoires*, p. 310.

4. Voir *Examen critique des mémoires attribués à Fléchier...* par le comte de Réxie. Paris 1845.

Mademoiselle N. de Fléchier protesta, de Florence, auprès de monseigneur l'évêque de Nîmes, successeur de Fléchier. — 3 juillet 1844.

5. Ducreux juge très-sévèrement cet ouvrage, même sous le rapport du style. Il n'a rien compris, ou rien voulu comprendre à un genre qui, sans être celui des productions sérieuses de l'évêque de Nîmes, n'en avait pas moins sa perfection propre. — Voir *Œuvres complètes*, t. I. *Discours sur la personne et les écrits de Fléchier*, p. xxiv.

Ménard, quelques années auparavant, estimait au contraire cette œuvre très-intéressante, et disait que l'auteur ne l'aurait pas désa-

Mémoires sur les Grands-Jours » sont généralement regardés comme « le vrai pendant... des *Mémoires* de Grammont et d'Hamilton, avec cette différence que là où Hamilton n'a que de l'esprit, Fléchier a encore de la sensibilité... Comme style, ce livre est la fleur dernière et la plus parfumée de la littérature Louis XIII. Saint François de Sales et Voiture sont dépassés pour la poésie, la grâce, la clarté, le poli. Le lendemain, c'est-à-dire après le *Misanthrope*, *Andromaque*, les *Fables* de La Fontaine, et les *Satires*, ce livre n'eût pas été possible. Quand il fut composé, les *Maximes* de La Rochefoucauld avaient paru, ainsi que les *Provinciales* de Pascal; la perfection de l'art était atteinte; mais l'exemple, quoique donné, n'était pas encore suivi. Dans ses *Mémoires*, Fléchier est de l'école de Segrain, de madame de Sévigné dans ses premières lettres, de madame de La Fayette, dans la *Princesse de Montpensier*.

« Le livre de Fléchier en marque la plus coquette nuance et le plus heureux moment. On est au seuil d'une époque de génie et de goût; le style va se transformer, et, comme dans toute transformation, quelques qualités vont disparaître, que personne ne retrouvera, et Fléchier moins que personne. Sans doute, il tire encore trop de petites étincelles du choc des antithèses; sans doute, il a des tours un peu languissants, et il se perd quelquefois dans des circonlocutions précieuses; mais, en revanche, les beaux tours de la langue, que la régularité va bannir, les agréables façons de dire que vouée dans le temps de sa plus haute réputation. — V. Ménard, *Vie de Fléchier*.

la pruderie classique va faire disparaître ! Ces grâces, un peu traînantes, n'en ont peut-être que plus de charme, quand on songe à la majesté alignée des prochaines oraisons funèbres¹. »

Que si l'on avait maintenant quelque doute sur la valeur historique de cette élégante relation, sur le sérieux de son témoignage, le froid journal de Dongois, greffier des Grands-Jours, serait là pour le dissiper. Le neveu de Boileau, que celui-ci a même appelé l'*illustre Dongois*, est sans cesse d'accord avec Fléchier, dans le récit qu'il fit de ce qui s'était passé aux Grands-Jours, à son retour à Paris². Pour la forme, l'ornementation, il n'en est sans doute pas de même. Où Dongois ne doit être que *greffier*, Fléchier peut être conteur et quelquefois poète ; mais cela ne constitue pas une différence sérieuse, radicale, capable de faire mettre en doute la vérité et l'authenticité des *Mémoires*. M. de Résie, le défenseur officiel de la mémoire de Fléchier, s'est vainement efforcé, dans une pensée fort louable assurément, d'établir que cette relation n'est ni véridique ni authentique. Il prétend que le manuscrit de Clermont est bien différent de celui de Fléchier, conservé, dit-il, dans la famille de l'évêque de Nîmes. Mais, faudrait-il, au moins, nous montrer ce manuscrit original ; et M. de Résie ne paraît pas avoir eu l'honneur de le voir lui-même de ses yeux. Quant à la véracité, on objecte que certains condamnés à mort, entre autres le curé de Saint-Babel, dont Fléchier étale les prétendues

1. *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1845, p. 1094.

2. Voir ce *Journal* à la Bibliothèque impériale.

turpitudes avec trop de complaisance, ont été réhabilités dans la suite. Mais cela ne prouve point que l'auteur nous ait menti. Il n'entendait pas endosser la responsabilité de MM. des Grands-Jours dans leurs jugements; souvent même il blâme à demi leur sévérité outrée, aveugle, comme il s'amuse de leurs travers.

Encore une fois, nous comprenons les susceptibilités, les alarmes des catholiques, lors de la publication de ces *Mémoires* par M. Gonod; mais nous ne jugeons pas leurs protestations fondées ni même nécessaires. L'histoire rend raison de bien des choses; et les choses et les hommes ne sont souvent mal jugés que parce qu'on ne les considère pas sous leur vrai jour, dans le milieu qui les porte, les explique, et au besoin les justifie.

CHAPITRE QUATRIÈME

Poëme latin sur les Grands-Jours. — Poésies françaises du genre sérieux. — Fléchier commence à être recherché dans la chaire et dans les salons. — Il devient célèbre comme prédicateur. — État de la prédication en France au commencement de la seconde moitié du xviii^e siècle. — De l'éloquence de Fléchier. — *Vie du cardinal Commendou*. — Fléchier lecteur du Dauphin. — M. de Périgny.

Un peu avant que Dongois ne rédigeât son *procès-verbal*, Fléchier payait, d'une tout autre main, un dernier tribut aux assises dont il pouvait dire : *quarum pars magna fui*. Il composait son poëme latin intitulé : *In conventus juridicos Arvernus habitos carmen*¹, publié à Clermont en 1665. Fléchier écrivit cet appendice à ses Mémoires pour deux motifs : le premier était d'avoir sur les *Grands-Jours* quelque chose à montrer à tout le monde ; le second, de beaucoup moins avouable, fut de donner aux lettrés de Clermont une leçon de poésie latine. Le collège, voulant témoigner son « respect pour la justice, » avait fait un poëme latin de cinq ou six

1. *Œuvres complètes*, t. I, p. 142 et suiv.

cents vers, ayant pour titre : *le Temple de Thémis ou de la Justice rétablie*. Quelques bons « vers, » pas « de conduite, » pas mal de ridicule : « voilà ce que l'esprit d'Auvergne » avait « pu produire ¹. » La pièce de Fléchier est sans doute d'une meilleure facture; mais il y règne je ne sais quoi d'officiel qui, selon la fine remarque d'un critique, la fait ressembler « aussi peu à la *Relation des Grands-Jours* qu'une oraison funèbre ressemble à la vie réelle d'un homme. » Cela n'empêcha pas Chapelain d'adresser à l'auteur de chaleureuses félicitations. Il lui écrivait, du 11 février 1666 : «...J'ai eu un fort grand sujet de contentement dans la lecture de votre poëme latin sur la justice des *Grands-Jours*, qui est sans doute l'un de vos meilleurs, bien qu'il ne sorte rien que d'excellent de vous. Il n'eût été que bon, au reste, de m'en envoyer plus d'une copie pour faire souvenir de vous où vous savez... » — Où vous savez, c'est-à-dire chez Colbert et à la cour, où ses « talents » étaient déjà « en considération. »

Quoique point ambitieux et n'envoyant qu'une « copie, » alors que plusieurs eussent mieux servi sa cause, l'abbé Fléchier ne négligeait point ceux et surtout celui qui disposaient de la renommée et de la fortune. S'il ne jugea pas à propos de traiter le nouveau sujet que le poète officiel par excellence lui proposait dans cette même lettre, pour la plus grande gloire du roi ², ce n'est pas

1. *Mémoires*, p. 250.

2. Il lui demandait « quelque autre ouvrage latin ou français sur la nouvelle largesse du roi dans la liberté qu'il a procurée, par la terreur de ses armes et par l'effusion de ses trésors, aux chrétiens captifs en Barbarie... » — *Même lettre*.

qu'il renonçât à se pousser dans les bonnes grâces du monarque et de son ministre. Outre les pièces dont nous avons parlé, il en composa plusieurs autres dans lesquelles l'encens que lui demandait Chapelain fait moins défaut que la poésie. C'est dire que tout cela est écrit en français, et dans le genre sérieux, deux choses qui, nous l'avons fait observer, ne portaient pas toujours bonheur à l'auteur du *Cursus regius* et des strophes à mademoiselle de la Vigne.

Cette veine poétique va de 1662 à 1668. C'est d'abord une *Plainte de la France à Rome, sur l'insulte faite à son ambassadeur*, le 20 d'août 1662¹.

Depuis que la France, avec le reste de l'Europe, avait secoué le joug politique de Rome, l'irritation n'avait pas cessé entre les deux cours, et, à plusieurs reprises, on avait pu craindre des éclats et des ruptures dont il eût été difficile de calculer les résultats. Quelque chose de semblable arriva le 20 août 1662. Alexandre VII, le même qui, sous le nom de Fabio Chigi, avait contrarié la diplomatie française aux conférences de Munster, régnait à Rome. Louis XIV l'accusait de n'avoir pas abjuré, comme pape, l'hostilité qu'il avait montrée comme nonce; et notre ambassadeur à Rome, le duc de Créqui, avait mission de faire sentir cela par une hauteur qui ne lui était d'ailleurs que trop naturelle. Cette fierté de l'ambassadeur « avait révolté les Romains, » et « ses domestiques, gens qui poussent toujours à l'extrême les défauts de leur maître, commet-

1. *OEuvres complètes*, t. IX, p. 131 et suiv.

taient dans Rome les mêmes désordres que la jeunesse indisciplinable de Paris, qui se faisait alors un honneur d'attaquer, toutes les nuits, le guet qui veille à la garde de la ville ¹. » — Quelques-uns de ces laquais s'étant un jour avisés de charger, l'épée à la main, des Corses qui étaient au service du Pape, le régiment entier se souleva, et l'on tira sur la voiture de madame de Créqui; de là, la rupture des deux cours. Louis XIV écrivit au Pape qu'il avait ordonné à son *cousin* « de sortir de l'État ecclésiastique, afin que » sa « personne (de l'ambassadeur) et sa « dignité » (du roi) ne demeuraissent « pas plus longtemps exposées à des attentats dont » jusque-là il n'y avait « point d'exemple chez les *barbares mêmes* ². »

L'Europe entière prit parti pour le roi de France; comme si le Pape eût été l'ennemi commun; et la Sorbonne se hâta de déclarer, en six points ³, qu'elle était aussi peu favorable au souverain pontife que la diplomatie, et non moins aveugle qu'elle dans son hostilité. On sait le reste : la réparation insultante que le *Fils aîné de l'Église* eut la faiblesse d'exiger de sa mère, et comment « le cardinal Chigi fut le premier légat de la cour romaine qui fût jamais envoyé pour demander pardon ⁴. »

Il ne faut donc pas s'étonner que Fléchier ait partagé l'aveuglement général en cette circonstance, tout Avi-

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, p. 72.

2. Desmarets, *Histoire des démêlés avec la cour de Rome*.

3. Voir Bossuet, *Append. ad defensionem De clar.*, lib. III.

4. Voltaire, *ibid.*, p. 73.

gnonais qu'il était. Un arrêt du parlement d'Aix saisissait d'ailleurs le Comtat au nom du roi, et rendait ainsi l'enthousiasme plus libre au poète courtisan. Disons cependant, à la décharge du spirituel abbé, qui ne fut rien à outrance, pas même gallican, que, dans sa *Plainte de la France*, le sentiment catholique lutte contre le point d'honneur national.

Louis fait grâce à Rome en te faisant justice.

Entre autres raisons de cette grâce qu'il demande pour la Mère des Églises, il donne celle de sa *faiblesse*, dont on n'a pas toujours tenu assez compte, mais qui ne devait point échapper à de grands politiques et à de grands orateurs¹.

Tu tiens ta sûreté de ta propre faiblesse.

Nous aimons mieux voir notre poète entonner une ode (1666) sur la guérison du jeune roi, dont la maladie avait donné l'alarme à la France. On peut ne pas regarder cette ode, d'avant l'*Art poétique* et les *Chœurs d'Athalie*, comme un des premiers titres de notre muse lyrique; mais l'histoire doit enregistrer la strophe suivante, comme étant l'expression touchante et véritable des sentiments qu'inspiraient aux Français de ce temps la royauté et celui qui en était parmi eux le représentant légitime :

Ces astres qui tirent leur jour
De l'éclat qui vous environne

1. Napoléon I^{er} et M. de Montalembert, entre autres.

Et des rayons de la couronne.
Ne luisaient plus dans votre cour.
Tous vos peuples saisis de crainte,
Dans une si mortelle atteinte,
Se plaignaient du destin jaloux ;
Et dans cet excès de souffrance,
Nous avons vu toute la France
Aussi languissante que vous ¹.

Le roi ne se contentait pas d'avoir rendu la joie à ses sujets par une guérison inattendue ; il voulait encore leur donner de la gloire. En possession de bonnes troupes, entouré d'excellents généraux ; voyant que ni l'Angleterre, affaiblie par divers fléaux et par la mauvaise administration de Charles II ; ni l'Empire, à peine remis d'une guerre contre les Turcs ; ni l'Espagne, avec son roi enfant, ne pouvaient lui résister, il se lança dans la campagne de Flandre.

Fléchier suivit avec la France le jeune roi au milieu des batailles ; mais, partageant l'inquiétude générale que cette ardeur guerrière ne tarda pas d'inspirer, il faisait arriver au héros des représentations qu'il avait soin de placer sur les lèvres de la reine (1667). *La Reine au Roi* ² ne manque pas de bons vers. Le langage de la reine est empreint d'une vraie tendresse. Elle admire Louis, mais elle l'aime plus qu'elle ne l'admire, et elle le supplie de vouloir bien s'arracher, ne fût-ce que pour un instant, aux hasards de la guerre :

1. *Œuvres complètes*, t. IX, p. 155.

2. *Ibid.*, p. 160 et suiv.

L'amour n'adoucit pas ton généreux courroux,
En toi le conquérant l'emporte sur l'époux.

Touchante illusion, qui parut être celle de Marie-Thérèse, et qui lui faisait dire ces choses au moment même où le roi érigeait la terre de *La Vallière* en duché ! Fléchier n'en ignorait pas ; et peut-être faut-il voir, dans la débonnaireté qu'il prête à la reine, le signe de l'indulgence du temps pour certains désordres, lorsqu'ils étaient couverts d'une décence aristocratique. Louis en était encore là. La reine elle-même osait à peine condamner ce qui lui paraissait moins un vice qu'un entraînement ; et tout était séduisant dans ce jeune et brillant souverain, jusqu'à ses défauts et ses infidélités. Ces choses pouvaient encore s'appeler des faiblesses. Bientôt cependant ce titre-là dut leur être refusé ; on se crut tout permis, parce qu'on pouvait tout ; et, n'eût été la grande expiation des dernières années, la postérité n'aurait pris les invectives de Saint-Simon que pour l'éloquence d'un Tacite infligée aux scandales de ce règne.

Fléchier continua sa cour en adressant, la même année, l'*Éloge du roi* à son ministre Colbert ¹.

Digne choix de Louis, ministre infatigable,
Je trace de ton roi le portrait admirable.

Ce début n'est pas *admirable*, quant à lui, et le reste ne vaut guère mieux. Au point de vue de la ressemblance, cependant, le portrait n'a pas trop perdu à

1. *Œuvres complètes*, t. IX, p. 164 et suiv.

vieillir. Aujourd'hui, aussi bien qu'alors, nous disons de Louis XIV que

Les héros comme lui ne font rien que de grand.

Heureux temps où de tels éloges pouvaient paraître mérités, où l'on pouvait dire d'un homme vivant, avec la chance de ne pas recevoir un démenti dans un prochain avenir : « Il (Louis) trouvera à peine... des successeurs qui lui ressemblent ¹. »

Bien que Fléchier ne perdit pas sa peine en composant de telles pièces, en ce temps « de jeune poésie, » la prose, nous l'avons dit, lui souriait davantage; et il avait trop de goût et se connaissait trop bien pour ne pas comprendre que là était sa véritable vocation. C'est même par ce côté que le public parisien le distinguait dès lors. Les dames se plaisaient à ses sermons; les lettrés le recherchaient dans les salons, pour sa causerie de plus en plus spirituelle et délicate. On se demandait, entre autres choses, quel était cet abbé, assez heureux pour avoir su plaire à Montausier, par des moyens très-peu pratiqués dans l'art d'apprivoiser les hommes. On se racontait là-dessus une anecdote récente et fort singulière. On disait que l'original, dont Molière venait de mettre sur la scène une si parfaite copie sous le nom du *Misanthrope* (1666) ², M. de Montausier, parlant pour les eaux et ayant demandé à M. de Cau-

1. Fléchier. *Discours de réception à l'Académie française*.

2. On pensait alors que c'était M. de Montausier que Molière avait voulu peindre dans le *Misanthrope*. Outre que le caractère de ce dernier prêtait à cette satire, Molière aurait pu vouloir se venger du peu de cas que le futur gouverneur du Dauphin faisait de ses ouvrages.

martin¹ de vouloir bien lui indiquer un homme d'esprit pour l'accompagner, celui-ci lui donna le précepteur de son fils, qui était déjà connu de M. de Montausier et qui fut supérieur à son rôle. Ils partirent. Dès le premier jour, l'abbé s'était mis en frais de politesses et de compliments. Quoique son talent pour la louange fût une de ses meilleures armes, Montausier ne s'était pas laissé prendre, et il avait répondu à ses amabilités par ces dures paroles : *Voilà mes flatteurs*. Ce qu'entendant, l'abbé s'était ravisé et avait si fort abondé dans le sens de son rigide compagnon, que, à force de critiques, il était parvenu à lui donner la plus haute idée de son jugement et de sa franchise, et à lui inspirer pour ses talents et sa personne une estime qui ne faisait depuis que grandir.

On disait ces choses et d'autres non moins intéressantes dans les ruelles littéraires qui se partageaient la succession de l'hôtel Rambouillet, fermé depuis la mort de la duchesse (1666), et surtout chez M. d'Aubignac. C'est là que passèrent les *précieux* et les *précieuses*, lorsque M. de Montausier eut fermé les portes de la *chambre bleue*. Fléchier, madame Deshoulières, la *dixième muse*, mademoiselle de la Vigue, etc., furent de ces réunions, déjà si nombreuses et si distinguées que l'abbé

Montausier crut, dit-on, se reconnaître dans le *Misanthrope* et en eut même du plaisir. Voir *Histoire de l'Académie*, t. II, p. 184.

1. Probablement vers 1667. D'autres disent que la demande fut faite à Conrart ; ce qui reporterait ce voyage à une date antérieure ; d'où le mot : « Conrart donna Fléchier à M. de M. » Je crois que c'est Caumartin qu'il faut dire, ainsi que le porte un vieux dictionnaire biographique.

d'Aubignac avait eu un moment l'idée de faire de son salon littéraire une institution royale, à côté de l'Académie ¹. — La faveur sollicitée ne fut pas accordée, et l'on dut se contenter de s'appeler l'*Académie d'Aubignac*. D'autres réunions semblables prirent un nom analogue. Cette ambition de se donner une existence semi-officielle, à côté des *quarante immortels*, ne prouve pas que le goût se fût notablement épuré, en échappant à la tutelle de l'hôtel Rambouillet. Bien au contraire; les grands préceptes et les grands exemples littéraires n'étaient pas encore descendus dans les masses. Les femmes surtout, que les lauriers d'Arthénice empêchaient de dormir, se donnèrent de plus en plus de grands airs ridicules; et si Molière avait cru devoir protester de son respect pour l'hôtel Rambouillet, tout en paraissant lui emprunter les types de ses *Précieuses ridicules*, nous ne voyons pas qu'il se soit défendu d'avoir pris ses *Femmes savantes* (1672) dans les salons et ruelles dont nous parlons. La Fontaine et Boileau n'avaient pareillement en vue que les femmes de cette seconde phase de l'aristocratie littéraire au dix-septième siècle.

Les *Mémoires sur les Grands-Jours*, fraîchement et clandestinement arrivés de Clermont, furent l'objet de la curiosité universelle, dans ce monde élégant; on en chuchotait à côté de l'auteur, on lui faisait de douces violences; et, de temps à autre, des fragments de cette fine prose venaient égayer la société, quand le manus-

1. L'abbé d'Aubignac au roi sur l'établissement d'une seconde académie dans la ville de Paris. In-4, 50 p. 1664.

crit lui-même, ou les copies qu'on en avait prises¹, ne s'égarèrent pas hors du salon. Ces Mémoires parvinrent jusqu'au vieux cardinal de Retz², que la famille Caumartin allait visiter quelquefois, dans sa retraite de Saint-Mihiel ou dans celle de Commercy. L'abbé Fléchier était souvent de la partie; comment eût-il refusé à son esprit curieux et observateur le plaisir de voir et d'entendre le célèbre coadjuteur, évoquant, dans un groupe d'intimes, les souvenirs de la Fronde? On inclinait même à croire qu'il y a une certaine parenté entre les *Mémoires* de Fléchier et les *Mémoires* du cardinal de Retz; car on pense que ces derniers ont été écrits aussi pour madame de Caumartin. Soit que l'ouvrage de Fléchier lui en eût donné l'idée, soit que l'abbé lui-même la lui eût suggérée, au sortir d'une de ces séances où le cardinal l'avait tenu sous le charme de ses récits, madame de Caumartin, élevant ses prétentions, voulut qu'on lui contât la Fronde, comme on lui avait conté les *Grands-Jours*. Elle fut obéie, parce qu'elle avait « commandé³; » et c'est à ce gracieux empire que nous

1. Après la mort de l'auteur, il existait encore de ces copies; le manuscrit de Clermont ne paraît pas être de la main de Fléchier.

2. Le cardinal se montrait fort avide d'ouvrages nouveaux et surtout piquants et inédits. Je lis dans madame de Sévigné, à la date de 1672 : « Nous tâchons d'amuser notre bon cardinal : Cornille lui a lu une pièce qui sera jouée dans quelque temps, et qui fait souvenir des anciennes. Molière lui lira samedi *Trissotin*, qui est une fort plaisante chose. Despréaux lui donnera son *Lutrin* et sa Poétique. Voilà tout ce qu'on peut faire pour son service. »

3. Ces mémoires, rédigés à Commercy, quelques années après les *Grands-Jours d'Auvergne*, furent publiés pour la première fois en

sommes redevables de deux ouvrages qui occuperont longtemps à divers titres une place dans notre histoire et notre littérature.

Cependant le véritable Fléchier, celui du moins que revendique l'Église, n'était pas là où nous l'avons vu jusqu'à présent. Il était dans la chaire, « où il allait trouver le principal et le plus brillant emploi de son talent ¹, » et où il s'était acquis déjà une sérieuse réputation. Malheureusement, nous n'avons pour établir ce fait que les témoignages contemporains, les demi-mots échappés à Fléchier lui-même. Le *prédicateur ordinaire du roi* n'imprimait pas encore ses sermons; plus tard, alors qu'il était en pleine possession de sa renommée, il se fit beaucoup prier pour en publier quelques-uns. En 1672, il écrivait : « Je vous envoie une oraison funèbre de madame la duchessé de Montausier, et que *l'on m'a obligé de faire imprimer.* » On en obtint ainsi un petit nombre, en 1696 ², parmi lesquels étaient à peine représentés ceux de la période qui va de 1662 à 1672, date célèbre dans la vie de l'évêque de Nîmes. Avant de mourir, il révisa ses sermons de morale; et soit qu'il n'ait pas eu le temps

1717. Le manuscrit portait de nombreuses ratures à l'encre de Chine, attribuées à l'abbé Ennesson, confesseur du cardinal, à qui celui-ci avait confié ses *Mémoires*, avec permission d'y faire les retranchements qui lui paraîtraient convenables. Le cardinal n'avait pas toujours été édifiant : il fallait « céder » à la postérité des choses que madame de Caumartin avait ordonné qu'on lui racontât. — V. *Mémoires du cardinal de Retz*, t. I, p. 90. — Édit. de 1817.

1. Sainte-Beuve, *Introduction aux Grands-Jours*, p. XXXII.

2. *Mémoires de Trévoux*: novembre 1711. Art. CLXI.

voir ceux des dix ans en question, soit qu'il ne les ait jugés dignes de lui, il ne nous a guère laissé que des discours qu'il prêcha de 1672 à ses dernières années.

Les sermons dont on nous a privés étaient des discours de piété et des allocutions de circonstance. Ils augmentèrent beaucoup sa réputation et son crédit... La modestie de ses divisions, la beauté naturelle de ses idées, les charmes de son expression furent applaudis d'une voix¹. » — « A peine eut-il commencé à entendre sa voix dans quelques chaires de la capitale, qu'on ne tarda pas à l'annoncer comme un rival des plus fameux orateurs de son temps, où l'influence sacrée était déjà portée à un si haut degré de perfection, par les Bossuet et les Bourdaloue². » Tel éloge que lui décerne l'un de ses plus intelligents écrivains, se méprenant un peu sur le sens de l'admission, d'ailleurs très-historique, que le monde pieux et littéraire de Paris avait pour des sermons isolés et n'ont pas trouvé grâce devant l'auteur lui-même. On ne pas exagérer le vrai, il faut se rappeler l'état de la chaire à cette époque. L'oncle même de Fléchier, nous dit plus haut, avait contribué à la purger des hébus et du galimatias que, jusqu'à lui, elle avait été chargée avec le barreau. Le P. Sénault³, soit par ses ser-

Mémoires de Trévoux, loc. cit.

Ducieux.

Supérieur général de l'Oratoire, né à Anvers, en 1599, mort en 1722. Il refusa plusieurs bénéfices et même l'épiscopat. Il a fait des *homélies*, des *oraisons funèbres* et un *Traité de l'usage des sermons*.

mons, soit par le cours d'éloquence qu'il faisait à l'Oratoire, travailla dans le même sens. En même temps, le P. Claude de Lingendes faisait les premiers essais du nombre oratoire dans la chaire. Mascaron et Fléchier furent les disciples et les continuateurs de ces hommes. Fléchier, non content d'avoir étudié sous son oncle Audiffret, suivit le cours du P. Sénault. Lorsqu'il débuta à Paris (1661), le goût était donc formé, contrairement à l'affirmation de d'Alembert¹. On lui sut gré seulement de ne pas s'écarter des règles admises, tout en les perfectionnant. A Bossuet de se créer une langue, à Fléchier d'harmoniser chaque jour davantage la langue commune. Ce fut là sa vocation littéraire. Mais si Fléchier chercha toujours à bien dire, il ne visa pas trop à faire de l'esprit, malgré ses symétries et ses antithèses tant reprochées. Il était même sévère pour les auteurs qui avaient abusé de cette faculté; et s'il lisait du Bellay et autres de ce genre, c'était pour se préserver de leurs travers. Il faisait de même pour les prédicateurs italiens et espagnols. Leur mauvais goût lui servait à épurer le sien. Et en cela, il montrait un jugement dont on a admiré la sûreté, tout en reconnaissant que cette pratique des vieux auteurs lui avait fait contracter quelque chose d'archaïque dans la pensée; d'où l'on pouvait dire qu'il prêchait « dans un vieux goût avec un style nouveau. »

Cependant, quand Bossuet et Bourdaloue, qui ne furent les disciples de personne, eurent imposé leur

1. D'Alembert, *loc. cit.*

manière, le premier pour le genre dogmatique, le second pour l'éloquence des mœurs, l'école dont nous parlons parut bien plus voisine des anciens errements qu'on ne l'avait cru au commencement de la majorité de Louis XIV. Alors (1688), La Bruyère put écrire, en pensant à Fléchier : « C'est avoir de l'esprit que de plaire au peuple dans un sermon par un style fleuri... des figures répétées, des traits brillants et de vives descriptions ; mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit néglige ces ornements étrangers , indignes de servir l'Évangile¹. » Toutefois, malgré l'admiration de Louis XIV et de sa cour, malgré l'étonnement des prédicateurs eux-mêmes, Bossuet ne fut ce qu'il est aujourd'hui qu'en 1669, après l'oraison funèbre de la *reine d'Angleterre*. Cela est si vrai que les orateurs célèbres du temps, Fléchier entre autres, qui avait débuté sous l'impression du premier Avent et du premier Carême de Bossuet (1661-1662), ne crurent pas devoir s'inspirer notablement du genre nouveau ; si vrai que, après 1669 même, apogée de la réputation oratoire de Bossuet, madame de Sévigné écrivait imperturbablement : *Avant Bourdaloue, nul n'a prêché*². Exagération d'un bel esprit féminin, que tout cela ; mais signe du temps, dont l'histoire aime à tenir compte, et dont Voltaire n'a pas craint de s'inspirer en comparant Bossuet à Bourdaloue. Peut-être aussi les sermons de Bossuet, qui certes avait prêché, lui, avant Bourdaloue,

1. Labruyère, *De la chaire*.

2. Bourdaloue prêcha dans les provinces jusqu'en 1669. Alors il vint à Paris et y fonda du premier coup sa réputation.

échappaient-ils un peu aux contemporains par le côté qui nous les rend admirables à nous. Dans ce siècle de théologie, où les femmes elles-mêmes, sans s'appeler madame de Sévigné ou de Maintenon, suivaient un sermon de deux heures sur les questions les plus élevées, les plus subtiles, Bossuet, avec ses grandes vues dogmatiques, était moins surprenant qu'il ne l'est pour les hommes superficiels de notre temps. En outre, la foi, gouvernant alors les âmes, les tournait aux mœurs plus qu'aux spéculations, et leur faisait préférer les discours de morale aux discours dogmatiques. C'est le contraire en nos jours d'indifférence pratique; nous aimons la religion pour le plaisir qu'elle donne à notre esprit, bien plus que pour le frein qu'elle impose à notre cœur. Joignez à cela les défauts de l'improvisation, qui n'étaient peut-être pas toujours assez rachetées par l'art du débit oratoire, et auxquelles devaient être assez sensibles des oreilles plus avides en ce moment d'harmonie que de hardiesse, des intelligences amies de la régularité plus que du sublime : et vous comprendrez pourquoi les sermons de Bossuet plaisent plus aux imaginations tourmentées du dix-neuvième siècle qu'aux calmes esprits du dix-septième. Il n'est pas jusqu'à la méthode du grand prédicateur qui n'ait contribué à la réaction qui s'est faite en faveur de ses sermons. A présent que nous avons appris du barreau et de la tribune à parler sur des notes, au lieu de réciter une composition soigneusement élaborée, nous aimons à trouver un complice à notre paresse ou à notre témérité dans Bossuet n'écrivant que son cadre; et les

discours où le dix-septième siècle et une partie du dix-huitième ont vu seulement de magnifiques ébauches, nous paraissent le dernier mot de l'art oratoire. Mais jusqu'à Bossuet, et longtemps après lui, il fut admis et même commandé de ne rien laisser à l'improvisation. Fléchier, Bourdaloue, Massillon, admirèrent Bossuet et ne songèrent pas à l'imiter. On attribue à ces deux derniers à la fois le fameux mot : *Mon meilleur discours est celui que je sais le mieux*. Fénelon¹ et le P. de la Rue² sont les premiers qui aient écrit contre la méthode reçue, tout en s'y soumettant, au moins le P. de la Rue, qui était le meilleur prédicateur de son temps pour le débit.

Ces considérations, que nous hasardons afin d'expliquer le mot de madame de Sévigné, serviront peut-être à faire mieux comprendre l'enthousiasme dont Bourdaloue fut l'objet en 1669, et les succès sérieux que Fléchier avait obtenus déjà. Bossuet étonna, parce qu'il ne procéda que de son génie; Bourdaloue, au contraire, se plaçant sur un terrain connu, mais s'y plaçant sans rival, adoptant un genre admis presque uniquement : l'éloquence des mœurs, mais l'élevant à sa plus haute perfection, triompha sur toute la ligne. Sans analogie avec Bossuet, sur le chemin qui mène à Bourdaloue cependant, nous rencontrons le Fléchier des sermons inédits, point admiré encore, mais suivi, honoré, applaudi. Son genre était pour quelque chose dans ses

1. *Dialogue sur l'éloquence de la chaire.*

2. *Préface de ses sermons.*

succès ; son talent, que nous avons pu apprécier déjà et que nous connaissons mieux par les ouvrages qui vont suivre, son débit oratoire qu'il n'eut pas à perfectionner, y furent pour davantage. Si l'action de notre prédicateur convenait surtout au panégyrique et à l'oraison funèbre, selon l'opinion d'un juge compétent¹, il ne faut pas croire qu'elle fût nulle dans le sermon. Un prédicateur de mérite², l'ami particulier de Fléchier, où plutôt son disciple, nous a laissé ce portrait de sa personne oratoire : « A l'égard de la prononciation, je ne suis pas de l'avis de ceux qui croient que ce n'était pas ce qu'il y avait en lui de meilleur ; au contraire : soit prévention ou autrement, je n'en ai jamais trouvé de plus belle. Elle était faite pour sa composition, et l'une donnait du poids et de la dignité à l'autre. Dès qu'il paraissait en chaire, son extérieur semblait se changer et se revêtir, pour ainsi dire, de la majesté et de la grandeur de son ministère. En respectant son auditoire, il s'en faisait révéler. Sa manière de dire était digne et modeste, et tout ensemble ferme et assurée ; il n'a jamais fait craindre pour lui cet accident, auquel une bizarre coutume a voulu attacher un affront : parmi ses rares talents, il avait surtout celui de finir heureusement ses périodes. L'oreille et l'esprit, également flattés par leur chute, lui attiraient souvent un murmure de longues acclamations ; de telle sorte qu'il était obligé de s'ar-

1. De la Rue, *Préface des sermons de Fléchier*.

2. Du Jarry, poète et prédicateur, né en 1658, mort en 1730. Ses vers furent plusieurs fois couronnés par l'Académie française, et ses discours ont des beautés.

rêter et d'être lui-même l'auditeur de ses propres louanges... Sa voix s'accordait avec son geste, son style et toute l'action de sa personne; il n'y avait rien en lui qui sentit le déclamateur... La diversité des esprits répandus dans le nombreux auditoire se réunissait pour l'admirer. »

Telle était l'impression de la foule. Mais les gens d'esprit lui reprochaient, dès lors, cet amour exagéré des oppositions et des contrastes, tant dans les idées que dans les termes, qui ne rachète pas toujours, par les beautés dont il est la source, la monotonie qu'il engendre et l'artifice qu'il fait paraître. Depuis, on a trop insisté sur ce défaut où l'on ne doit voir que l'exagération d'une excellente qualité, l'abus d'une manière de composer infiniment précieuse et fort rare aujourd'hui. Notre prédicateur manquait, il est vrai, de spontanéité; il attendait plus de l'art que de la nature, plus de la réflexion que de l'inspiration. Il n'eût pas pris la plume pour écrire son discours, s'il n'eût été déjà composé dans son esprit, sinon pour les termes, qui ne lui coûtaient rien, au moins pour les pensées, depuis les lignes principales jusqu'à la dernière des subdivisions; faisant, afin d'aider sa mémoire et de mieux voir clair dans son sujet, des groupes d'idées, de faits historiques, de réflexions morales distribués selon l'ordre logique, et aussi d'après la loi des similitudes et des contrastes, cette logique des beaux esprits. Ainsi composait Fléchier.

Cependant l'éducation de M. de Caumartin touchait à sa fin. Fléchier quitta cette maison pour entrer chez

M. de Montausier, en qualité d'*homme de lettres*¹. C'était (paraît-il) en 1668. M. de Boissy (on appelait ainsi son élève) avait à peu près dix-huit ans à cette époque ; il pouvait donc avoir terminé ses études et ne conserver avec son précepteur que les relations d'amitié qui suivent ordinairement ce genre de ministère, quand il s'est exercé entre personnes de condition et de cœur. M. de Caumartin ne fut pas perdu pour Fléchier, ni Fléchier pour M. de Caumartin ; et si la Providence n'a pas jeté sur leurs longs rapports le charme qui attire le regard de la postérité ; s'il n'y a là ni duc de Bourgogne ni archevêque de Cambrai, il y a du moins l'union toujours édifiante de deux âmes élevées. La même fidélité de souvenir existe entre les parents de M. de Boissy et son maître. Celui-ci, n'étant pas un cœur auquel pesât la reconnaissance, n'eut pas de peine à ne point oublier une maison qu'il regardait comme le berceau de sa fortune. On en peut juger par la lettre suivante, adressée à madame de Caumartin, la même qui avait provoqué les *Mémoires sur les Grands-Jours*. Elle est écrite de Montpellier (1705) et suppose un échange régulier de politesses :

« Je vous souhaite, Madame, à ce renouvellement d'année, tout ce qui peut contribuer à votre sanctification et à votre repos. Notre vie s'écoule insensiblement ; et il ne nous reste, de ce temps qui passe, que les moments qui nous seront comptés pour l'éternité. Nous ne devons désirer de vivre que pour accomplir ce que Dieu demande de nous... Ne cessez pas de prier

1. Voir Bossuet, précepteur du Dauphin, etc., par M. Floquet, in-8°, Paris, 1864.

le Seigneur pour nous, et de me croire aussi parfaitement qu'on le peut être, Madame, votre, etc. ¹. »

Nous n'aurons plus à revenir sur la famille Caumartin; nous sommes donc heureux de clore par la douceur et la gravité tout évangéliques de ces lignes les pages que nous avons dû lui consacrer. Ce n'est plus le Fléchier des épithalames et des anecdotes un peu scabreuses; ou, mieux, c'est le même; c'est l'ecclésiastique pieux et grave à ses heures, qui n'a été jugé digne de l'épiscopat que parce qu'on l'avait estimé capable de former un « gentilhomme chrétien. » Il n'a pas non plus changé de langage; sous l'homme d'esprit il y eut toujours l'évêque, comme sous l'évêque il y eut toujours l'homme d'esprit, dans la mesure des convenances, qui sont un peu relatives aux années et aux circonstances.

Devenu plus maître de son temps, l'abbé Fléchier parut vouloir en consacrer une partie à des ouvrages autres que ses discours, qu'il ne destinait pas encore à l'impression. Il dut s'en ouvrir à son hôte et protecteur, M. de Montausier; et c'est peut-être ce qui explique comment celui-ci avait songé à l'employer, dès l'année 1669, à un *commentaire d'Horace*. M. de Montausier, nommé gouverneur du Dauphin à la suite de la campagne de Franche-Comté, où il s'était couvert de gloire (1668), pensait à la fameuse édition des auteurs *ad usum delphini*; et sans doute le *commentaire d'Horace* devait en faire partie. Fléchier ne suivit pas ce conseil; non qu'il manquât d'érudition littéraire, mais parce que le rôle de scoliaste ne lui allait pas. Cette tâche était dé-

1. 8 janvier.

volue à son ami Huet, qui la remplit avec gloire. Pour Fléchier, il se contenta de publier le texte latin d'une vie du cardinal Commendon, *De vita Joannis Francisci Commendoni, Cardinalis, libri quatuor*, par Graziani. — Cet ouvrage, d'une très-belle latinité et d'une véritable importance historique, dormait inédit depuis près d'un siècle dans les collections de Rome. C'est là qu'un M. Seguin, doyen de Saint-Germain de Paris, qui « a tant contribué à l'intelligence de l'histoire ancienne, » dit Fléchier, le découvrit, pour le porter à Paris, où il fut édité, en 1669, par Fléchier lui-même, sous le pseudonyme de Roger Akakia.

Tous les savants de l'Europe admirèrent ce livre. Le prince Ferdinand de Furstemberg, évêque de Paderborn et de Munster, ce grand protecteur des lettres latines au dix-septième siècle, jugea de plus qu'un tel ouvrage devait être répandu en France, la gloire de cette nation y étant intéressée, comme nous allons le voir. Il engagea donc l'abbé Fléchier, dont il connaissait et encourageait le talent¹, à achever son œuvre, en donnant de la vie de Commendon une traduction française. Fléchier eut d'autant moins de peine à suivre cet avis, qu'il voyait bien que, par une simple édition latine du livre, il n'avait pas

1. C'est par ses vers latins que Fléchier avait été révélé à *Ferdinand de Furstemberg*. Poète lui-même, ce prélat se rendit encore « le père ou le nourricier des muses, le protecteur de la poésie et le Mécène des poètes. » — Baillet, *Jug. des sav.*, in-4, t. V. — Fléchier commence ainsi une lettre latine, qu'il lui écrit en 1672 :

« *Quibus ego verbis, illustrissime atque excellentissime Princeps, meam in scribendo tarditatem accusem, toties a te beneficiis et honorifica mei recordatione lacessitus ? . . .* »

suffisamment atteint son but, lequel était d'entrer dans les vues de M. de Montausier par des travaux historiques, et de plaire au Roi, en faisant passer sous ses yeux des événements capables de flatter son amour-propre. Il se mit donc à sa traduction. Elle parut en 1677 ¹ avec une dédicace au Roi, qui commence ainsi :

« Sire, je présente à Votre Majesté la vie d'un cardinal célèbre, que plusieurs Papes ont employé dans les affaires les plus importantes de l'Église, et que des rois et des empereurs ont honoré de leur amitié.

« Ce fut par ses soins et par sa prudence qu'un des prédécesseurs de Votre Majesté fut autrefois élu roi de Pologne ². La France, glorieuse de fournir des souverains à un des plus nobles royaumes de l'Europe, avoua qu'elle devait à ce cardinal une partie de sa gloire ; et ce monarque, plein d'estime et de reconnaissance pour lui, résolut de lui laisser la conduite de ses États, pendant qu'il serait à la tête de ses armées et qu'il ferait la guerre aux Moscovites... »

Le reste, quoique beau de style, est gâté par l'excès de la louange. On ne reconnaît pas la mesure de notre Auteur dans des phrases comme celles-ci : « ... Votre Majesté n'a besoin ni d'exemple, ni d'instruction.... Pour être un grand roi, vous n'avez besoin que de vous consulter et de vous croire vous-même.... » C'est se rendre par avance complice des fautes des princes que de leur tenir un pareil langage, et il faut plaindre les

1. Le P. Nicéron dit : en 1671. Il ne fût pas tombé dans cette erreur, s'il avait remarqué que le privilège du roi obtenu pour l'impression est du 15 avril 1677.

2. Henri III, duc d'Anjou.

siècles, si grands soient-ils, où ces exagérations font partie des bienséances littéraires.

L'ouvrage, d'ailleurs, eut du succès; il s'en fit plusieurs éditions. La cause en était peut-être dans le sujet traité par Graziani. Outre l'élection du duc d'Anjou au trône de Pologne, qui occupe la plus grande place dans cette histoire, et qui est faite pour plaire à des lecteurs français, le public de ce temps, encore frémissant de la domination des grands cardinaux, aux mains desquels avaient successivement été commises les destinées de la monarchie, devait bien accueillir la vie de Commendon. Il trouvait là matière à des parallèles piquants, pour ne rien dire de plus. Même génie politique, même succès, même éclat dans les actions, des deux côtés, mais beaucoup plus de vertu à Rome qu'à Paris; ici, le ministre dévorant le cardinal; là, le cardinal primant toujours le ministre.

Fléchier vit-il cela le premier, et se proposa-t-il, par sa traduction, de plaire à la ville aussi bien qu'à la cour? Nous ne savons; mais son ouvrage eut ce double résultat, auquel parait assez étranger le mérite propre du traducteur. Ménard¹ et les *Mémoires de Trévoux*² nous donnent la *Vie du cardinal Commendon* pour un modèle de traduction; l'abbé Ducreux, au contraire, n'y voit que le moindre des ouvrages de Fléchier, l'accusant de s'être souvent entraîné à la suite de son auteur, et de n'avoir pas gardé, quant à lui, les grâces et l'élé-

1. *Histoire de la ville de Nîmes*, t. VI.

2. *Mémoires de Trévoux*, novembre 1711.

gance qui le caractérisent. « C'est qu'il est difficile, ajoute-t-il, qu'un beau génie, accoutumé à créer ses idées et à peindre d'après lui-même, se plie avec succès au tour et à la manière d'un autre ¹. » — On ne saurait moins bien expliquer ce qu'on croit être la faiblesse d'une traduction. Pour bien traduire, il faut presque autant de génie que pour écrire « d'original; » et plus Fléchier a eu de talent, plus on devrait s'étonner qu'il eût mal traduit Graziani. Voyez Bossuet et Fénelon : quels interprètes l'antiquité profane et sacrée ont trouvés en eux ! Nous avons, dans le *Télémaque*, les plus purs accents d'Homère et de Sophocle, et Bossuet parle comme Isaïe. Lui-même, Fléchier, saura, quand il le voudra, se rendre maître de la pensée et de la phrase d'autrui, quelque délicatesse et quelque profondeur qu'il y rencontre. Si, dans le présent ouvrage, il paraît plus guindé, plus sec, moins harmonieux, moins clair que de coutume, on peut répondre que ce sont des défauts propres aux traductions les plus consciencieuses. Il paraît, au caractère général de son ouvrage, et d'après ce qu'il en dit lui-même, que Fléchier voulut traduire son auteur moins en homme du monde qu'en professeur, moins dans le goût du dix-septième siècle que dans celui du dix-neuvième, qu'il avait en quelque sorte pressenti. Nous sommes revenus des traductions à la Dacier et à la Desfontaines; nous voulons qu'une traduction, tout en ne cessant pas d'être un livre français, soit un miroir fidèle de l'original; qu'elle en reproduise les défauts

1. *Œuvres complètes de Fléchier*, t. II, Avertissement.

comme les beautés, les images aussi bien que les idées, et jusqu'au mouvement du style. Malheureusement cette méthode a ses inconvénients; et si telle traduction, faite d'après ce système, donne une assez juste idée de l'original, il faut convenir qu'elle est ennuyeuse à lire : témoin le *Paradis Perdu*, traduit par M. de Châteaubriand.

Nous ne prétendons pas dire que Fléchier ait adopté ou plutôt imaginé ce système. Il a pris un moyen terme entre l'ancienne et la nouvelle méthode, tout juste bon à priver son œuvre des qualités propres à l'une et à l'autre. « Pour ce qui regarde ma traduction, dit-il, je n'ai qu'à prier le lecteur d'en juger favorablement. J'ai suivi mon original, sans m'y attacher avec trop de sujétion, et j'ai tâché de conserver partout le sens de l'auteur, en l'accommodant à notre langue. J'ai cru qu'il m'était permis de retrancher quelques redites dans les harangues et dans les digressions, et d'adoucir quelques termes qui expriment un peu trop fortement les prétentions de la cour de Rome, et qui ne sont pas tout à fait de notre usage ¹. » Le dernier trait est charmant !

Graziani avait écrit d'autres ouvrages, jugés fort bons par les initiés : *L'art de se choisir un patron*, écrit en Italien, et un autre intitulé : *De casibus virorum illustrium*. A la prière de l'évêque de Paderborn, Fléchier traduisit encore le premier, mais ne publia pas sa traduction. Quant au second, M. de Furstemberg l'ayant acheté dans son engouement pour l'auteur, il l'envoya

1. *Hist. de Commendon*, préf., p. xavi.

à Fléchier, le laissant libre de le traduire, ou simplement de l'éditer. Cette édition latine parut en 1679. Le privilège d'imprimer fait aussi mention de la traduction *du sieur* Fléchier, laquelle cependant n'a jamais paru.

Tous ces ouvrages étaient dédiés à l'évêque de Paderborn, ou du moins lui étaient envoyés, ainsi que les autres œuvres de notre auteur. Le savant prélat allemand se montrait flatté de tels hommages; il répondait à Fléchier : *Vale interim, et me ama, ut soles, nobisque interdum communica immortales vigilias, quæ dignissimam exteris quoque præbent te laudandi materiam.*

M. de Montausier n'avait pas attendu le succès de ces publications pour donner à Fléchier une marque assez éclatante de son estime et de son amitié; il l'avait fait nommer *lecteur* du Dauphin, peu après en avoir été nommé lui-même gouverneur. Dans les fonctions de sa charge, Fléchier relevait directement de M. de Périgny qui, de président des Comptes, était devenu précepteur du Dauphin, aussi par le crédit de M. de Montausier. Le gouverneur avait d'abord pensé à Chapelain; et, si ce choix témoignait de la bonne amitié du duc pour le poète *national*, il faisait peut-être moins d'honneur à son jugement. La littérature de Chapelain était « immense ¹, » mais ses ridicules l'étaient aussi, à cette date, excepté sans doute pour M. de Montausier, son admirateur quand même. L'auteur de la *Pucelle* se rendit mieux justice. Il sut résister à son ami et au Roi lui-même dont M. d

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

Montausier avait obtenu l'agrément; il déclara « que son grand âge le rendait trop sérieux, trop infirme, pour qu'il pût se flatter d'être agréable à un prince encore si jeune ¹. » A la suite de ce refus, M. l'archevêque de Paris et M. Le Tellier proposèrent M. l'abbé Bossuet; mais M. de Montausier lui préféra Picart de Périgny, dont la femme était l'intime amie de la sienne.

Fléchier avait connu le précepteur du Dauphin chez madame de Montausier; c'est pourquoi il fut lui-même accepté volontiers comme *lecteur*; et quand, deux ans après (1^{er} septembre 1670) M. de Périgny mourut, laissant sa tâche à peine commencée, Fléchier crut devoir à l'amitié d'écrire un mémoire apologétique sur ses plans pour l'éducation du Dauphin ². Cette pièce, restée inédite jusqu'en 1782, n'est malheureusement pas entière. Telle quelle, elle suffit à prouver cependant que M. de Périgny eût mené à bonne fin l'entreprise qu'on lui avait confiée. Ses vues sur l'éducation du prince étaient à peu près celles que Bossuet devait exprimer sur le même sujet, avec tant d'éloquence, dans sa lettre de 1679 à Innocent XI, et que M. de Montausier, pour répondre à de hautes critiques, fut obligé d'exposer à Louis XIV par un mémoire non moins célèbre. Il résulte du rapprochement de ces trois pièces, que M. de Périgny et Fléchier « avaient, sur cet important objet, les mêmes idées, les mêmes intentions que Bossuet et Montausier ³. »

1. *Histoire de l'Académie*, t. II, p. 156.

2. Voir plus haut, p. 44.

3. Ducreux. — Telle n'est pas la pensée d'un érudit de nos jours,

Nous avons dit que le plan d'éducation dressé par MM. de Périgny et Fléchier avait deux parties, celle qui regarde le *gentilhomme chrétien* et celle qui concerne le *prince*. Pour l'instruction du « gentilhomme, » on n'imagina rien sous Bossuet de plus complet comme connaissances, de plus sûr et de plus ingénieux comme méthode. Le programme était celui qu'on doit suivre dans toute éducation soignée, ni trop, ni trop peu chargé. L'intelligence du prince pouvait embrasser toutes les notions dont on prétendait l'orner dès lors, et si plus tard l'on accusa Bossuet de la surcharger, c'est qu'on s'arrêtait plus à la rigidité, à l'ampleur de la méthode, à la hauteur par trop considérable des vues qu'à l'étendue du programme. M. de Périgny avait soulevé déjà les mêmes objections; car, comme son illustre successeur, il ne laissait rien au hasard dans son enseignement et avait horreur de l'*à-peu-près*, voulant qu'on sût beaucoup, et qu'on sût bien. C'est ce qui ressort des travaux personnels qu'il avait faits ou entrepris, relativement à l'étude des langues et de l'histoire, ces deux bases de l'instruction classique. Fléchier loue sa

M. Floquet. Dans son livre récent, intitulé : *Bossuet, précepteur du Dauphin*, il cherche à établir que la direction donnée précédemment au fils de Louis XIV avait été défectueuse. « Montausier s'était beaucoup mépris, dit-il. Passionné, outre mesure, pour les minuties scolastiques, il entraîna dans ces fâcheuses voies le président de Périgny. » Nous croyons, pour nous, que M. Floquet a trop pris au sérieux les critiques plus ou moins bienveillantes qui accueillirent la méthode d'enseignement de M. de Périgny, et qui ne devaient pas manquer d'ailleurs à Bossuet lui-même. Ce fut pour répondre à ces critiques, et non pour l'usage du nouveau précepteur, comme le présumerait M. Floquet, que Fléchier composa son mémoire.

grammaire latine « fort claire et fort courte ¹, » ainsi que ses « tables chronologiques, géographiques et généalogiques. » Bossuet, rapprenant son latin pour son royal élève, et composant, à l'usage de celui-ci, la *Galerie des cartes* et le *Discours sur l'histoire universelle*, ne fera que continuer M. de Périgny en le surpassant.

Quant à ce qui regarde le « prince, » les détails manquent, et c'est là pourtant que nous les eussions désirés.

« Toutes ces connaissances, dit Fléchier, semblent nécessaires à un gentilhomme qui se veut rendre recommandable entre les personnes de qualité.

« Mais quant au prince, il faut sans doute qu'il soit, outre cela, parfaitement instruit du fort et du faible de l'État qu'il doit gouverner, des défauts qui se trouvent dans son pays, dans sa nation et dans chacun des ordres dont l'État est composé, comme dans le clergé, la noblesse et les gens de guerre ; et même les moyens de corriger ces défauts et de gouverner doucement tous ces divers ordres par les intérêts de chacun.

« Il est encore à propos qu'il sache ses véritables droits, tant à l'égard de son peuple, qu'à l'égard des autres États ; les justes prétentions qu'il peut avoir sur ses voisins, et celles que les autres peuvent avoir sur lui, avec les raisons contraires.

« Qu'il ait, de plus, connaissance des alliances et des intérêts des autres princes, et même des grandes maisons de son État ; et de toutes ces choses, M. de Périgny espérait donner des *Mémoires tirés principalement des réflexions sur l'histoire de ce qui s'est passé en France et dans le reste de l'Europe depuis Charles VIII* ². »

1. M. Floquet exagérerait encore ici, en affirmant (p. 59), que Bossuet innovait, lorsqu'il composait une *Grammaire latine* claire et précise pour son royal élève.

2. *Oeuvres complètes*, t. IX, p. 339.

Le reste du *Mémoire* manque ; la pensée de MM. de Périgny et de Fléchier demeure donc incomplète pour nous. Ce que nous avons, toutefois, pourrait autoriser cette conjecture que la politique, dans les plans du premier précepteur, se serait inspirée plus de la pratique que de la théorie, au lieu que chez Bossuet ce fut le contraire qui arriva. *La politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*¹ est le code idéal de la monarchie absolue. On a traité Fénelon de bel esprit chimérique ; nous ne donnerons pas cette épithète à l'homme dont le génie a surtout consisté dans une sorte de fidélité inspirée à la doctrine reçue, définie, traditionnelle ; et pourtant qui sait si la politique de Fénelon n'est pas plus en harmonie avec l'humaine nature et les besoins des sociétés modernes, que celle de son illustre rival ? Ce que nous disons de Fénelon, on peut le dire un peu de Périgny et de Fléchier, quoique leur système ne nous soit pas parvenu entièrement formulé. L'esprit de M. de Périgny était moins absolu que le génie de Bossuet ; et quant à Fléchier, si l'on se proposait de tenir compte de ses discrets conseils, comme tout porte à le croire², n'eût-il pas apporté dans ses vues quelque chose de cet esprit conciliant et libéral qui, joint aux qualités du cœur, lui donnait tant de ressemblance avec son ami, le futur précepteur du duc de Bourgogne ? Un défaut commun à tous ces plans d'éducation, c'est d'avoir négligé la partie militaire. Nous

1. Cet ouvrage est resté inédit jusqu'en 1709.

2. Voir plus haut, p. 44.

ne voyons pas que M. Fléchier et Périgny, au moins dans ce que nous avons du *Mémoire* du premier; ni Bossuet et Fénelon se soient assez préoccupés de faire de leurs princes des hommes d'épée, en un temps où il devenait pourtant difficile de conserver son prestige royal, sinon sa couronne, autrement que par les armes. Le sceptre est par trop lourd aux mains des lettrés. Le Dauphin et le duc de Bourgogne, quelque grande que fût leur bravoure, en eussent peut-être fourni la preuve, si les événements l'avaient permis; tous les princes venus après dans la maison de Bourbon, sont tombés du trône par défaut d'esprit militaire. Les plans imparfaitement connus de Fléchier et Périgny étaient-ils différents?

Quoi qu'il en soit, avec Bossuet nommé précepteur le 1^{er} septembre 1670, le rôle de Fléchier devait s'amoin- drir, M. l'évêque de Condom étant disposé à ne suivre que ses propres lumières, jugées souveraines par le Roi et par M. de Montausier. L'amitié de Huet, que Montausier fit donner à Bossuet en qualité de sous-précep- teur, et celle de M. de Montausier lui-même, dédom- magèrent toutefois le lecteur du Dauphin; d'autant que celui-ci n'était pas avide d'influence et de responsabi- lité. Sa tâche, déjà suffisamment restreinte, dut être en- core partagée avec M. de Cordemoy, littérateur et his- torien de mérite.

Tels étaient les hommes auxquels Louis XIV avait définitivement confié l'éducation de son fils. Le *grand Roi* excellait déjà dans ce discernement que personne ne lui a contesté; et il en a donné la preuve la plus dé-

ive, en n'hésitant pas à choisir M. de Mautausier et ssuet¹.

Que manquait-il au premier pour un si glorieux ministère? savoir? Il avait acquis par ses lectures continuelles des haïdes dans tous les pays et dans tous les siècles; il était de u, pour ainsi dire, le spectateur et le témoin de la conduite tous les princes; il avait assisté à leurs conseils et à leurs ibats; il connaissait toutes les routes de la vertu et de la re ancienne et nouvelle... De la probité? Rien n'était plus nu que son équité, son désintéressement et la religion de sa ole. Il pouvait instruire, sans se rétracter et sans se con- inersoi-même; ses exemples n'affaiblissaient pas ses préceptes l n'avait point à justifier au prince ni aux courtisans la con- iété de ses mœurs et de ses règles... La piété? Il avait nu Dieu et l'avait toujours glorifié; il avait regardé le liber- ge comme un monstre, et dans la cour et dans les armées. ait appris dans la loi de Dieu ce qu'elle défend et ce qu'elle onne; censeur zélé des vices, sans aigreur, sans indiscré- ; chrétien de bonne foi, sans superstition, sans hypo- ie². »

. Huet nous dit dans ses *Commentaires* (lib. IV, p. 169) que c'était lui-même que s'était d'abord fixée l'attention de M. de Montau- et qu'il ne dut qu'au Roi de n'être pas précepteur du Dauphin.

L'historien de M. de Montausier (t. II, p. 18) raconte la chose différemment et fait honneur au duc du choix attribué à Louis XIV. ne fut, et en réalité ne pouvait être, que le grand *scholiaste* de célèbre éducation. Tout le monde s'en référait à ses lumières, les savants le prenaient pour arbitre dans leurs discussions litté- es. Un texte était-il obscur, on l'envoyait au commentateur excellence, avec ces mots de l'ami Fléchier : « ... Nous n'avons eviner cette citation, et nous ne savons s'il n'y a point quelque , ou sur le nom de l'auteur ou sur le nom de l'ouvrage qui est Tout ce que nous savons, c'est que vous savez tout et que vous z la bonté de mander à M. le duc de Montausier de quel poète ces vers. A Versailles, 28 mars. » (Inédits.) Biblioth. impér. de s, cabinet des titres, t. I, n° 15188.

Fléchier, *Oraison funèbre de M. de Montausier*.

Tel est l'éloge que lui décernera son ami Fléchier, en 1690. Vingt-deux ans après, Massillon rendra le même témoignage au mérite du gouverneur du Dauphin ; le portrait qu'il en fera sera plus beau, mais pas plus fidèle¹.

Quant à Bossuet, le lecteur nous dispenserait de faire ici son éloge. Toutefois, nous ne résistons pas au plaisir de clore ce chapitre par l'un des plus admirables portraits que les lettres françaises aient consacré au précepteur du Dauphin.

« L'autre, dit Massillon au même endroit de son oraison funèbre du Dauphin, d'un génie vaste et haut ; d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits de premier ordre ; l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles ; un évêque au milieu de la cour ; l'homme de tous les talents et de toutes les sciences ; le docteur de toutes les Églises ; la terreur de toutes les sectes, le Père du dix-septième siècle, et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps, pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, dicté des canons et présidé à Nicée et à Ephèse². »

1. « L'un, d'une vertu haute et austère, d'une probité au-dessus de nos mœurs, d'une vérité à l'épreuve de la cour ; chrétien sans faiblesse, courtisan sans passions ; l'arbitre du bon goût et de la rigidité des bienséances, l'ennemi du faux ; l'ami et le protecteur du mérite ; le zélateur de la gloire de la nation ; le censeur de la licence publique ; enfin un de ces hommes qui semblent être comme les restes des anciennes mœurs, et qui seuls ne sont pas de notre siècle. » Massillon, *Oraison funèbre du Dauphin*.

2. Massillon, *ibid.*

L'élève, quoi qu'on en ait dit depuis, n'était pas tout à fait indigne de ses maîtres. Doux, affable, libéral, docile, il avait encore l'esprit vif, la mémoire heureuse, le cœur bon, et joignait à ces qualités d'âme toutes les grâces du corps ¹. Ses défauts étaient ceux d'un enfant de sa condition, qui n'avait encore eu à subir que les volontés de ses gouvernantes, dont la première avait été madame de Montausier. C'est aux soins de cette illustre dame que Louis XIV avait d'abord confié son fils.

« C'est elle donc, dira Fléchier, son ami et son panégyriste, qui a eu la gloire de former les premiers sentiments et les premières paroles de ce jeune prince... Elle lui a appris à lever ses mains pures et innocentes vers le ciel, à tourner ses premiers regards vers son Créateur; elle lui a inspiré ses premiers vœux et ses premières prières; elle a tiré de son cœur ses premiers soupirs. Combien de fois, en essuyant ses larmes, a-t-elle demandé à Dieu qu'il lui inspirât de la tendresse pour son peuple? Combien de fois, en le corrigeant, a-t-elle demandé pour lui un cœur sage et docile aux inspirations du ciel? Combien de fois a-t-elle prié Dieu, qui tient en ses mains les cœurs des rois, d'en faire un prince selon le sien? »

Une telle sollicitude ne fait-elle pas regretter que madame de Montausier n'ait passé que trois ans auprès du Dauphin (1661-1664)?

1. *Histoire du duc de Montausier*, t. II, p. 10. — Paris, 1729.

2. *Oraison funèbre de madame de Montausier*.

CHAPITRE CINQUIÈME

De l'oraison funèbre au dix-septième siècle. — Fléchier dans l'oraison funèbre. — Oraison funèbre de madame de Montausier. — Il est reçu à l'Académie française. — Discours prononcés à l'Académie. — Solitude et piété. — Rapports de Fléchier avec les siens. — Oraisons funèbres de la duchesse d'Aiguillon et de Turenne. — Le roi veut entendre Fléchier.

Si nous ne craignons pas d'employer ici la figure trop favorite du Fléchier de cette époque, nous dirions que la même madame de Montausier, après avoir puissamment contribué durant sa vie à la fortune du lecteur du Dauphin, le servit non moins encore par sa mort. L'oraison funèbre que nous venons de citer inaugura pour Fléchier une nouvelle phase littéraire, qui fut celle de sa véritable gloire. Il était admirablement doué pour ce genre d'éloquence, le plus brillant parmi les genres religieux. S'il n'y a montré que deux ou trois fois du génie, il y a du moins toujours fait preuve d'un talent si complet que, entre lui et Bossuet, personne

est admis à prendre place¹; pas même Mascarón ou Massillon, tous deux très-inférieurs à l'évêque de Meaux. Mascarón a plus de nerf et d'éclat, Massillon plus de chaleur et de coloris; mais Fléchier possède toutes les qualités du genre dans un ensemble harmonieux comme sa nature et son style; sans côté faible, à proprement parler. Usage du monde et du plus haut esprit d'observation; tendresse et mélancolie de sentiment; noblesse de pensée; réserve et gravité dans le ton comme dans l'éloge; variété de connaissances, pureté et sûreté dans la doctrine; style parfaitement académique: tout faisait de l'oraison funèbre son véritable domaine, sans en excepter l'action oratoire. C'est ce que le P. de la Rue, moins partisan du débit de Fléchier que l'auteur que nous avons cité à propos des sermons inédits. Ceux qui avaient aimé jusque-là la manière de Fléchier dans le sermon en constatèrent avec bonheur le plein succès dans l'oraison funèbre; ceux qui l'avaient trouvée défectueuse furent contents d'avouer que les défauts s'étaient changés en mérites. « La gravité des sujets fut avantageuse à l'auteur naturelle de sa voix et de son action². » — Son action un peu triste et sa voix un peu faible et monotone, dit d'Alembert, mettaient l'auditeur dans la position convenable pour s'affliger avec lui; l'âme se sentait lentement pénétrée par l'expression simple du sentiment, et l'oreille par la molle cadence des pé-

¹ D'Alembert, *Histoire des membres de l'Académie*, t. I, p. 400; Massillon, *Essai sur les éloges*, t. II, et les *Critiques du jour*.

² De La Rue, *Préface de ses sermons*.

riodes¹. » C'est dans ses oraisons funèbres surtout que Fléchier provoquait ces murmures d'admiration qu'on ne soupçonnerait pas à le lire. Les auditeurs, paraît-il, n'en jugeaient pas tant à leur aise. Ils s'agitaient vaguement et à leur insu, sous le charme de cette parole morte pour nous ; et l'orateur « était obligé quelquefois de s'interrompre dans la chaire, pour laisser un libre cours aux applaudissements². » Les pleurs n'étaient pas toujours refusés à une éloquence qui, privée de la « vive voix, » ne nous fait penser qu'à l'esprit ; l'oraison funèbre de Turenne marque en ce point le triomphe de Fléchier. Lorsque, après ces paroles : « Ne vous attendez pas, Messieurs, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées ; que je découvre ce corps pâle et sanglant, auprès duquel fume encore la poudre qui l'a frappé ; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées..., » il s'écria, d'un ton lugubre et pénétré : *Turenne meurt, tout se confond*, etc., l'auditoire éclata en sanglots. « Il s'éleva un cri, dit un biographe, comme si la foudre qui avait renversé Turenne fût tombée au milieu du temple³. »

Fléchier, en abordant en 1672 l'oraison funèbre, ne marchait pas sur un terrain à peu près inconnu, comme il a plu à quelques-uns de l'affirmer. Sans remonter aux Pères de l'Église, qui nous ont laissé de beaux discours.

1. D'Alembert, *Éloge de Fléchier*.

2. Ibid.

3. Ducreux, *Œuvres complètes de Fléchier*, t. IV, p. 21.

de ce genre : saint Grégoire de Nazianze¹, saint Amroise²; sans même aller jusqu'à 1380, époque à laquelle fut prêchée l'oraison funèbre de Bertrand du Guesclin, la première, croyons-nous, qu'on ait faite en France, et que Fléchier n'était point tenu de connaître, ses exemples, sinon les modèles, ne manquaient pas au ménégyriste de madame de Montausier. L'oraison funèbre, mise à la mode par la Renaissance, comptait quelques représentants sérieux, vers le milieu du dix-septième siècle, parmi lesquels le P. Claude de Linandes et Fromentières. Fléchier lui-même, dès 1658, était fait remarquer dans ce genre³; quelques années après, Bossuet avait consacré à la mémoire de son oncle, Nicolas Cornet, les prémices d'une éloquence sans pareille; en 1669, avait été prêchée l'oraison funèbre de la *reine d'Angleterre*, et un an après, celle de la duchesse d'Orléans. Dans le même temps, Mascaron appelait quelque peu Bossuet, dans l'éloge de Henriette d'Angleterre et dans celui du duc de Beaufort. L'oraison funèbre avait donc atteint son apogée, lorsque Fléchier composa son premier chef-d'œuvre.

Par la raison que nous en avons donnée plus haut, le duc du Dauphin, tout en profitant de la grande éloquence de Bossuet, son collègue et son ami, ne crut pas devoir s'en inspirer directement. Il comprit, du premier coup, mieux que ses admirateurs, que, entre lui

1. *Oraison funèbre* de Gorgonle, sa sœur.

2. *Oraison funèbre* de Satyre, son frère; de Théodose, empereur.

3. *Oraison funèbre* de monseigneur de Rébé, archevêque de Narbonne.

et l'évêque de Condom, il n'y avait de rapprochement possible, ni dans les livres, ni dans la chaire; et il fut fidèle à sa vocation, qui était de laisser là Bossuet comme un phénomène, et de continuer, en le transformant sans secousse, le siècle de Louis XIII. Deux ou trois maladresses, inévitables dans une tâche aussi délicate, lui seront reprochées plus tard comme un plagiat; et toutefois, nous ne pouvons nous empêcher d'y voir la preuve de la supériorité de Fléchier, qui a bien pu emprunter quelque chose à Lingendes et à Fromentières, mais rien à de plus grands que lui.

La place que se fit ainsi l'évêque de Nîmes n'était pas à dédaigner; il se mit au second rang, mais à un second rang qui en vaut bien un premier. Toujours Bossuet à part, nul n'a déployé dans l'oraison funèbre autant de talents divers et harmonieux. Mascaron, le disciple de Bossuet et non son précurseur, quoi qu'en dise Thomas, a parfois le coup d'aile de l'aigle de Meaux; mais il manque de mesure et d'harmonie. Bourdaloue, incomparable dans les sujets de morale, se traîne dans l'éloge, apportant des preuves où il ne faut que des récits, de l'austérité, où tout appelle la magnificence. La Rue occupe honorablement la chaire de Versailles, durant la période des malheurs de Louis XIV; esprit délié, âme tendre, il fait pleurer sur la mort du duc de Bourgogne. Ayant à déplorer celle du maréchal de Boufflers, il réveille quelques échos de la voix de Bossuet, qui avait voulu s'éteindre avec le prince de Condé; mais il manque d'art et d'imagination. Par contre, Massillon abuse de cette dernière faculté. Aucun ne l'a égalé dans le secret de

persuader le vrai et le bien ; il est à peine le quatrième dans l'oraison funèbre. On a dit avec raison qu'il « était plus fait pour instruire les rois que pour les célébrer ¹. » C'est ainsi que son meilleur discours en ce genre, l'oraison funèbre de Louis le Grand, n'est guère qu'une séduction pour l'oreille et une déception pour l'âme.

Fléchier ne montra ni l'imagination de Massillon, ni la véhémence de La Rue, ni la logique de Bourdaloue, ni la vigueur de Mascaron ; mais il eut tous ces dons ensemble, à un degré qui lui permit d'en opérer la fusion dans une ravissante harmonie. Capable de monter sans effort jusqu'aux plus grands sujets, comme dans l'oraison funèbre de Turenne, il sut descendre avec dignité jusqu'aux plus petits, avec madame de Montausier, par exemple. Nul ne possède mieux l'art d'ennoblir toute chose, et de répandre sur un discours je ne sais quelle égalité toujours élégante et convenable. S'il est rarement sublime, jamais il ne se traîne ; et l'on sait que Bossuet a connu les sommeils d'Homère. Talent non moins rare, il parle toujours de son héros, et rien que de lui, excellent à se renfermer dans son sujet, à découvrir ce qui lui est propre, à lui laisser son caractère en quelque sorte personnel, et à ne pas le noyer dans des lieux communs de morale. Il ne nous cache pas son plan pour nous intéresser et nous surprendre comme Bossuet ; mais en l'annonçant tout d'abord, il séduit l'esprit par le naturel et la richesse de ses di-

1. Thomas, *Essai sur les Éloges*, t. II, p. 127.

visions. Ce n'est pas ici précisément que nous lui reprocherions ses *symétries*. Nous lui permettrions de nous « annoncer que tout finit, afin de nous ramener à Dieu qui ne finit point ; » de nous faire « souvenir de la fatale nécessité de mourir, pour nous inspirer la sainte résolution de bien vivre. » Après tout, ces antithèses sont plus du sujet qu'on ne pense ; Dieu ne se plait-il pas à nous parler ainsi, dans ces « extrémités des choses humaines » qui doivent faire le fond de toute oraison funèbre ? Il ne procède point par saillies et par exclamations, à l'exemple du grand maître ; mais sa marche a cette éloquence qui vient de la majesté calme et continue et de l'enchaînement des périodes. Peu d'écrivains ont possédé à l'égal de celui-ci le bonheur des transitions. C'est merveille de voir comme il soude les phrases, les paragraphes les uns aux autres, et comme la suite du discours a du corps et, pour ainsi dire, du tissu. Fléchier étendait sa science de l'harmonie jusqu'à la liaison des idées elles-mêmes. En le lisant, on croit entendre deux sons : celui des mots, qui se choquent avec le plus doux bruit ; et cette musique plus intime, en quelque sorte immatérielle, que forme le mouvement des pensées et que l'âme seule peut saisir. Il résulte de là une clarté, une limpidité parfaites. « Son style, qui n'est jamais impétueux et chaud, est du moins toujours élégant. Au défaut de la force, il a la correction et la grâce ; s'il lui manque de ces expressions originales, et dont quelquefois une seule représente une masse d'idées, il a ce coloris toujours égal, qui donne de la valeur aux petites choses, et qui ne dépare point les

grandes. Il n'étonne presque jamais l'imagination, mais il la fixe. Il emprunte quelquefois de la poésie, comme Bossuet; mais il en emprunte plus d'images, et Bossuet plus de mouvements. Ses idées ont rarement de la hauteur, mais elles sont toujours justes, et quelquefois ont cette finesse qui réveille l'esprit et l'exerce sans le fatiguer. Il paraît avoir une connaissance profonde des hommes : partout il les juge en philosophe et les peint en orateur. Enfin il a le mérite de la double harmonie, soit de celle qui, par le mélange et l'heureux enchaînement des mots, n'est destinée qu'à flatter et à séduire l'oreille, soit de celle qui saisit l'analogie des nombres avec les caractères des idées, et qui, par la douceur ou la force, la lenteur ou la rapidité des sons, peint à l'oreille en même temps que l'image peint à l'esprit. En général, l'éloquence de Fléchier paraît être formée de l'harmonie et de l'art d'Isocrate, de la tournure ingénieuse de Plin, de la brillante imagination d'un poète, et d'une certaine lenteur imposante qui ne messied peut-être pas à la gravité de la chaire, et qui était assortie à l'organe de l'orateur¹. » Comme mœurs oratoires, nous ajouterons à ce que nous en avons dit déjà, et pour ce qui concerne plus particulièrement l'oraison funèbre, qu'il se fit remarquer entre tous par la dignité de la louange. Bossuet lui-même ne l'égalait pas toujours de ce côté, lui qui le domine en tout le reste de la hauteur du plus rare génie. Fléchier, en homme de goût, eut horreur de l'exagération en toute chose, sans en

1. Thomas, *Essai sur les éloges*, t. II, p. 96-97.

excepter les compliments dus au mérite le moins contesté. C'est ce sentiment, dit un auteur, qu'il a traduit d'une manière sublime dans l'oraison funèbre du duc de Montausier. C'est là qu'on trouve ce trait admirable, qu'auraient envié Démosthènes et Bossuet : « Oserais-je employer le mensonge dans l'éloge d'un homme qui fut la vérité même ? Ce tombeau s'ouvrirait, ces ossements se ranimeraient pour me dire : « Pourquoi viens-tu mentir pour moi qui ne mentis jamais pour personne ? »

Ces qualités sont admises par tous les critiques, et le public lui-même n'y contredirait point, s'il daignait feuilleter un peu plus notre auteur. Malheureusement, on croit devoir s'en tenir à Bossuet, et l'on se prive ainsi d'un genre de beautés moins hautes, mais aussi plus profitables peut-être à la masse des esprits, qui ne dépasse pas la médiocrité. Un illustre évêque de ce temps¹ a écrit que, « pour l'éloquence, c'était assez, parmi les Grecs, de Démosthènes, et peut-être aussi d'*Isocrate* ; » et parmi les Français, il s'en tient à Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, et Massillon. Si nous osions, nous grossirions bien, pour notre part, la liste du nom de Fléchier, cet *Isocrate français*², cet « *Atticus* de l'épiscopat français³. »

Ce n'est pas que nous ne trouvions des défauts dans les oraisons funèbres de l'évêque de Nîmes. Il y a trop souvent abus de symétries et de contrastes symétrisés.

1. Monseigneur Dupanloup. V. *Le Correspondant* du 26 oct. 1863.

2. Laharpe, *Cours de littérature*.

3. Sainte-Beuve, *loc. cit.*

L'antithèse y abonde, au moins dans les premières. L'orateur, quoi qu'en dise Mongin¹, s'abandonne rarement; il fait plus penser à lui qu'à son héros; il écrit plus qu'il ne parle, et il paraît écrire péniblement, malgré sa facilité incontestable. De plus, soit paresse, soit stérilité, il se répète assez souvent, usant des mêmes moyens, des mêmes idées, des mêmes figures et des mêmes mots. Enfin, nous ferons observer, avec le cardinal Maury, que Fléchier se tient un peu trop au caractère officiel de l'oraison funèbre. Au nom de nous ne savons quelle dignité de la chaire et du genre, il a reculé devant certains détails biographiques, certains bons mots qui font une partie du charme et de l'éloquence de l'histoire, laquelle ne se plaît pas à cette draperie un peu théâtrale, dont les mattres ont affublé l'oraison funèbre. Bossuet, cependant, dut à la supériorité de son génie d'oser tout dire, et avec une simplicité qui n'est que le langage toujours éloquent de la nature. Parmi nos contemporains, le P. Lacordaire seul n'a point sacrifié les droits de la vérité aux froides exigences d'un genre fastueux. Assurément, celui qui associa sa gloire au nom immortel de Turenne eût été digne de célébrer le général Drouot; mais nous doutons qu'il y eût déployé la hardiesse de pinceau, la vérité de couleur, qui font vivre sous nos yeux ce sublime enfant du peuple, et qui sont un des traits de la manière un peu réaliste de l'illustre dominicain.

Tel est le caractère général des oraisons funèbres de

1. Discours académique du 30 juin 1710.

Fléchier; nous reviendrons sur chacune d'elles par ordre chronologique.

Parlons d'abord de celle de madame de Montausier ¹. Faut-il rappeler que madame de Montausier était cette fameuse Julie d'Angennes, qui avait fait le charme de l'hôtel de Rambouillet, et dont tant de gentilshommes s'étaient disputé la main? Parmi ces prétendants, l'*incomparable Julie*, ainsi que l'appelle Fléchier, sut distinguer le marquis de Salles, Charles de Sainte-Maure, plus tard duc de Montausier; et ce choix ne fit pas un médiocre honneur à son jugement et à sa vertu. Il est vrai que l'austère ami de Fléchier avait ses heures d'amabilité et même de galanterie. Il avait eu, comme ses contemporains, la manie des petits vers langoureux; et ce fut lui qui fit tresser, par les muses de l'hôtel de Rambouillet, la célèbre *Guirlande de Julie*. Soixante madrigaux, ayant pour objet chacun une fleur, venaient, conduits, si l'on peut ainsi dire, par les principaux noms poétiques de l'époque : Chapelain, Malleville, d'Andilly, Godeau, Gombaud, Corbeville, etc., présenter leurs hommages à mademoiselle de Rambouillet, dans une fête galante que lui donnait son plus ardent admirateur. Lui-même, le marquis de Salles, avait composé seize madrigaux, qui ne sont pas les moins ingénieux de la guirlande. Le premier, qui sert de préface à toutes ces pièces, porte le nom de *Zéphyr* et parle ainsi à la reine de la fête :

1. Julie-Lucie d'Angennes de Rambouillet, née en 1607, morte en 1671; fille de Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, et de Catherine de Vivonne; mariée à M. de Montausier, en 1643.

Recevez, ô nymphe adorable!
Dont les cœurs reçoivent les lois,
Cette couronne plus durable
Que celle que l'on met sur la tête des rois.
Les fleurs dont ma main la compose
Font honte à ces fleurs d'or qu'on voit au firmament;
L'eau dont Permesse les arrose
Leur donne une fraîcheur qui dure constamment;
Et tous les jours, la belle Flore,
Qui me chérit et que j'adore,
Me reproche, dans son courroux,
Que mes soupirs jamais pour elle
N'ont fait naître de fleur si belle
Que j'en fais éclore pour vous ¹.

Ce que l'amour avait fait pour Julie d'Angennes, l'amitié le fit pour madame de Montausier. Le marquis de Salles par ses vers, et Fléchier par sa prose, ont rendu cette douce mémoire immortelle. On ne lit plus la *Guirlande de Julie*, mais tous les cours de littérature sont tenus d'en faire mention; on ne lit guère plus l'oraison funèbre que nous a laissée l'évêque de Nîmes, peut-être par la raison qu'on a dû l'apprendre par cœur au collège.

L'oraison funèbre de madame de Montausier fut prêchée dans l'église de l'abbaye d'Yères, près de Paris, en présence de deux sœurs de l'illustre défunte, l'une abbesse de Saint-Étienne de Reims, l'autre d'Yères.

1. Le manuscrit original de la *Guirlande de Julie* est entre les mains de M. le duc d'Uzès, qui compte parmi ses aïeux la fille unique de M. de Montausier et de Julie d'Angennes. C'est donc par erreur qu'on a dit que ce précieux document était passé en Angleterre.

L'oraison funèbre de madame de Montausier fait éclater plus qu'aucune autre le talent qu'avait l'auteur d'enrichir son sujet, tout en n'en sortant pas. Rien n'est simple, après tout, comme la vie de la première gouvernante du Dauphin, rien ne paraît moins se prêter aux magnificences de l'oraison funèbre. C'est ce que Fléchier n'a garde de méconnaître; et c'est pour n'avoir vu dans son héroïne que la « femme forte, » *mulierem fortem*, qu'y avait mise Dieu lui-même, et n'avoir employé, à la dépeindre et à la célébrer, que l'accent d'une modération pieuse et touchante, avec les couleurs les plus tendres et les mieux harmonisées, qu'il a réussi à faire un chef-d'œuvre selon l'art et l'Évangile.

« Le plus sage de tous les rois, éclairé des lumières de l'esprit de Dieu, inspiré de laisser à la postérité le portrait d'une femme héroïque, nous la représente revêtue de force et de bonne grâce; occupée à de grandes choses, sans sortir de la modestie de son sexe, comblée des biens mêmes de la fortune, mais toujours prête à les répandre dans le sein des pauvres; pénétrée de la crainte de Dieu et convaincue de la vanité des grandeurs humaines; tirant sa gloire d'une solide vertu et non de l'éclat trompeur d'une fragile beauté; mourant avec un visage tranquille et riant; digne d'être reçue dans le ciel, où elle se présente accompagnée de ses bonnes œuvres et chargée des trésors d'honneur et de grâce qu'elle a amassés; digne enfin, après sa mort, des regrets et des louanges de son époux, après avoir mérité sa tendresse et sa confiance pendant sa vie. »

Tel est le portrait de madame de Montausier elle-même; l'Esprit-Saint et l'histoire en fournissent toutes les parties; Fléchier n'y est que pour le style. Lui qui

« n'a jamais loué que la vertu, » se plaît tout d'abord à donner une haute idée de son héroïne dont la vie entière se passa dans la pratique du bien. *Sagesse, modération, patience*, correspondant aux trois faces de cette précieuse existence : sagesse dans la vie privée, modération dans la vie de cour, patience dans la vie souffrante :

« Voilà tout le sujet de ce discours, dit-il. Je n'ai besoin ni de paroles étudiées, ni de figures excessives, ni de louanges flatteuses. Je suis en présence du Dieu de la vérité; je parle à des âmes pures et sincères, qui ont horreur du soupçon même de la vanité et des mensonges, et je vous propose les vertus d'une vie dont je déplore en même temps les misères et la fragilité. »

Ce sont là de belles précautions oratoires et de nobles promesses, et Fléchier tient parole, du moins sur les principaux chefs : la vérité littéraire et la vérité historique. Si son discours est trop étudié, s'il est peut-être le plus étudié de ses discours, s'il y a dans le style trop de perfection, d'art et d'esprit; si l'antithèse et la symétrie s'y étalent plus qu'elles ne doivent et ne le feront désormais, convenons qu'il n'y a rien d'excessif dans le ton général et de flatteur dans le fond de l'éloge. Cette double vérité éclate à chaque pas dans les œuvres de Fléchier, notamment dans celle-ci; elle est une de ses puissances oratoires et sa principale éloquence auprès de la postérité, qui ne peut que le lire. Cette mesure parfaite et constante, sous laquelle viennent se ranger les mots, les images, les sentiments et les pensées, est la

marque des esprits supérieurs. Elle va souvent sans le génie ; mais elle le supplée quelquefois ; sa domination, pour ne s'établir que peu à peu, ne laisse pas d'être réelle ; si elle n'entraîne pas, elle captive ; si elle ne transporte pas, elle enchante. C'est ce qu'on éprouve à la lecture de la présente oraison funèbre. Il y a là une véritable séduction au profit du vrai, du beau et du bien, dont on ne se rend compte qu'en fermant le livre.

En recueillant ainsi ses impressions, on trouve cependant un vide : le cœur se demande pourquoi l'ami de madame de Montausier ne parle d'elle qu'en étranger. A propos de la sérénité de ses derniers moments, il dit : « Oublié-je ce que j'ai vu, ce que j'ai ouï ? » Mais que d'autres choses non moins intéressantes il avait vues de ses yeux, ouïes de ses oreilles, et dont il parle comme sur le témoignage d'autrui ! Nous l'avons fait observer. C'est peut-être là une des règles de ce genre officiel ; en tout cas, c'est trop la coutume de notre Orateur. Nous devons remarquer cependant que, dans l'oraison funèbre qui nous occupe, se trahissent quelques préoccupations personnelles. Ne faut-il pas voir, dans le beau parallèle de monsieur et madame de Montausier, rivalisant de courage et de vertus civiques, l'ami du cardinal de Retz, l'ancien commensal d'un autre Frondeur, M. de Caumartin, qui cherche à abjurer toute connivence rétrospective avec les rebelles, sur le tombeau de la gouvernante du Dauphin ? N'est-ce pas dans ce secret dessein qu'il loue si fort madame de Montausier de s'être acquittée de tous les devoirs « d'une fidèle sujette, » alors

que, peu auparavant, « dans des temps de confusion et de révolte, » d'autres femmes, mesdames de Chevreuse, de Longueville, etc., avaient ambitionné une gloire bien moins pure ?

« . . . Ayant enfin trouvé un mérite et un cœur dignes d'elle, il y eut des dangers qu'elle craignit plus que les siens mêmes, il y eut une vie qui lui fut plus chère que la sienne propre.

« Vous pensez déjà aux combats, aux blessures, aux victoires de son illustre époux ; vous repassez dans votre mémoire ces exemples de fidélité qu'ils ont donnés dans des temps de confusion et de révolte ; l'un forçant des villes par sa valeur, l'autre gagnant des cœurs par son adresse ; l'un rangeant des rebelles à leurs devoirs, par la terreur et par l'effort de ses armes, l'autre excitant la fidélité dans l'esprit des peuples par la vénération qu'on avait pour elle ; l'un perçant lui seul des escadrons entiers, sans craindre ni la force, ni la multitude, ni le danger, ni la mort même ; l'autre le voyant revenir, après un glorieux combat, tout couvert de sang et de plaies, sans que l'affliction domestique l'empêchât de travailler elle-même à la sûreté et au repos de la province.

« Jamais cœur ne fut pressé d'une plus vive douleur que le sien ; jamais cœur ne fut si constant. Sa tristesse n'empêchait pas sa prévoyance. Ce qu'elle allait, ce semble, perdre, ne lui faisait pas oublier ce qu'elle devait conserver. La tendresse pour son époux s'accordait en elle avec les soins pour la république. Soulageant les blessures mortelles de l'un et calmant les mouvements dangereux de l'autre, elle s'acquittait en même temps de tous les devoirs d'une fidèle épouse et d'une fidèle sujette. »

N'est-ce pas le lecteur du Dauphin qui suit avec une respectueuse tendresse les progrès de l'enfant royal ? N'est-ce pas lui qui parle dans cette ravissante pein-

ture de la jeunesse des princes, à propos de la vigilance toute maternelle que madame de Montausier avait fait paraître dans ses fonctions de gouvernante du fils de Louis XIV?

« Mais qui pourrait exprimer la douleur qu'elle ressentit, lorsque la Providence de Dieu la retira de cet emploi, où elle était autant liée par l'inclination et par la tendresse que par la fidélité et par le devoir?

« En effet, il n'y a rien de si aimable que l'enfance des princes destinés à l'empire, lorsqu'ils donnent des marques d'un naturel heureux. On voit en eux des rayons de la majesté de Dieu, tempérés des ombres de la faiblesse des hommes. Ce sont des soleils dans leur orient, qui réjouissent les yeux et ne les éblouissent pas encore; chacun cherche sur leur visage des présages de leur bonheur à venir. On croit trouver, dans toutes leurs petites actions, des fondements des espérances publiques. Ils sont d'autant plus aimés qu'ils n'ont rien qui les fasse craindre, et ils règnent d'autant plus fortement dans les cœurs qu'ils ne règnent pas encore dans leurs États.

« La majesté des rois inspire plus de respect que de tendresse; c'est une espèce de religion civile et de culte politique qui nous fait révéler ces traits que la main de Dieu a gravés sur le front de ceux à qui elle daigne communiquer sa puissance. Ils ont beau descendre jusqu'à nous, nous n'osons nous élever jusqu'à eux. Quoiqu'ils soient les pères des peuples, ils en sont les maîtres et les souverains. Quelque faiblesse qu'ils puissent avoir, l'homme se cache, pour ainsi dire, sous le monarque; et quelque bonté qu'aient les rois, ils ont toujours l'éclat et la pompe de la royauté. Mais lorsqu'ils n'ont que ces agréments que l'âge donne, qu'on ne voit dans leurs yeux et sur leur visage que des traits de douceur et d'innocence; qu'ils sont encore assez dociles pour entendre la vérité, et qu'au lieu d'une grâce qu'un ancien disait que Dieu donne à chaque souverain pour tempérer l'austérité du commandement, il semble que

toutes les grâces ensemble les accompagnent ; alors il se fait des impressions d'amour et de tendresse dans les cœurs de ceux qui les voient, et beaucoup plus de ceux qui les gouvernent et qui doivent être les instruments de la félicité publique. »

Enfin voici l'abbé de cour, dans le bon sens du mot, trouvant sans doute fort agréable de résider à Saint-Germain ou à Versailles, mais jugeant déjà cette vie en philosophe qui en a senti le vide, en chrétien qui en voit les périls, en prêtre, qui n'aura nulle peine à oublier ce brillant tourbillon, dans la solitude d'un évêché de province. Madame de Montausier, assez gravement malade, quitte la cour :

« Qu'il est difficile, dit son panégyriste, de se réduire à la solitude, lorsqu'on a vécu longtemps dans la cour des rois ! Les yeux accoutumés à voir la figure de ce monde, qui passe, par les endroits les plus éclatants, sont toujours prêts à se fermer lorsqu'ils ne trouvent rien qui flatte leur curiosité ou leur convoitise. L'esprit, rempli d'idées magnifiques, qui se plaît à se perdre dans de vastes pensées, s'ennuie dès qu'il se trouve renfermé en lui-même, et resserré en un petit nombre d'objets languissants qui ne le frappent que faiblement. L'âme, accoutumée à être émue par de grandes passions qui l'excitent vivement, n'est plus touchée de ces impressions faibles et légères qu'elle reçoit dans la retraite. De là vient l'attachement qu'on a à cette vie, quoique difficile et tumultueuse. Ceux qui s'en plaignent tous les jours le plus éloquemment ne laissent pas enfin de s'y plaire. La patience y est soutenue par le désir, et le désir par l'espérance. C'est cet enchantement dont parle le Sage. Il s'y fait un engagement presque involontaire. On y reconnaît sa servitude, et l'on n'y craint rien tant que sa liberté ; quelque peine qu'on ait à y être, il est insupportable d'en être éloigné. Il n'appartient qu'à vous, mon Dieu, de briser les chaînes

de ces esclaves, de rompre le charme qui les éblouit, et de remplir de vos vertus adorables des esprits et des cœurs que le monde, que vous avez vaincu, occupe de ses vanités. »

Le succès de ce discours fut grand. Ceux qui l'entendirent, trompés sans doute par la majesté du débit, crurent y voir le pendant de l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, prêchée deux ans auparavant; et là prit naissance le parallèle impossible qui fut une des erreurs littéraires de l'opinion, dans le siècle du goût et du génie; ceux qui le lurent l'estimèrent à sa valeur, déclarant que la chaire n'avait encore rien produit de plus chrétien et d'aussi français. Le bon et savant Huet, point orateur lui-même, mais excellent juge des discours des autres, fut ravi de celui de son aimable ami, comme nous avons vu qu'il l'appelait — *jucundissimus amicus*, — Bossuet, l'oracle du genre et le commensal de Fléchier, consulté par celui-ci, se garda bien de répondre comme Corneille avait fait à Racine. Son génie n'était pas tellement d'une pièce, qu'il ne s'accommodât de beautés qu'il eût au besoin négligées pour lui-même; il comprit qu'on pouvait être vaincu par son incomparable éloquence et « avoir encore des titres à la gloire, » et il accorda son suffrage à celui qui le lui demandait comme à un maître. Quant à M. de Montausier, le cœur et l'esprit lui révélèrent du premier coup que l'immortalité de celle qu'il pleurait dépendait désormais de ces pages, et il en exigea l'impression. De fait, grâce à ce spin intelligent autant que pieux, madame de Sévigné

1. *Lettres de Fléchier*, 3 mars 1672 (minute originale).

pourra écrire, dix-sept ans plus tard : « Nous relisons aussi, au travers de nos grandes lectures, des rogatons que nous trouvons sous notre main ; par exemple, toutes les belles oraisons funèbres de... M. Fléchier... Nous repleurons... madame de Montausier... Ce sont des chefs-d'œuvre d'éloquence qui charment l'esprit : il ne faut pas dire : oh ! cela est vieux ; non, cela n'est point vieux, cela est divin ¹. »

Peu après, l'Académie française appelait Fléchier à siéger dans son sein ; grand honneur que cette distinction, depuis que la célèbre société avait pris un caractère vraiment national. Quarante années d'existence officielle au milieu des salons quelque peu exclusifs et éphémères de l'époque ; les illustrations de tous genres briguant l'honneur d'en franchir le seuil, et abjurant là toute divergence littéraire en faveur d'une grande et immuable doctrine : celle du goût français ; une protection bien supérieure à celle du cardinal Richelieu, la protection de Louis XIV, qui n'avait pas craint d'ouvrir les portes du Louvre aux séances solennelles de la Compagnie ², voilà où en était l'Académie française, lorsque Fléchier fut jugé digne d'un de ses fauteuils.

1. 11 janvier 1690.

2. « Quel heureux changement dans la fortune des gens de lettres ! Autrefois ils révéraient de loin la grandeur et la majesté des rois, qu'ils ne connaissaient que sur la foi de la renommée. A peine le son de leur voix arrivait-il jusqu'aux oreilles de ceux dont ils chantaient les victoires. Ils entraient quelquefois dans le cabinet de quelque Mécène, mais ils n'approchaient presque jamais du palais d'Auguste... Il était réservé au plus grand des rois de rétablir l'honneur des lettres en votre faveur, de vous ouvrir son propre palais. » — Fléchier, *Discours de réception. OEuvres complètes*. t. IX, p. 48.

Il y fut reçu le 12 janvier 1673, le même jour que Racine. Pour la première fois, le public fut admis à ces sortes de cérémonies, et comme il est toujours arrivé depuis, à la réception des hommes illustres, le monde élégant envahit le sanctuaire des lettres. La cour et la ville se disputaient les places. Quoique l'auteur d'*Andromaque* n'ait pas obtenu de ses contemporains la justice qu'il méritait; quoique, à la veille de sa réception à l'Académie et au lendemain de *Bajazet*, madame de Sévigné ait pu écrire, au nom de l'ancienne école trop exclusivement admiratrice de Corneille, dont faisait partie madame Deshoulières, et que Saint-Evremond lui-même ne désavouait pas : « Racine fait des *comédies* pour la Champmélé, ce n'est pas pour les siècles à venir¹; » quoique le poète lui-même souffrit profondément de ces dédains systématiques, et qu'il eût besoin d'en être consolé par Boileau, l'oracle de l'école nouvelle et définitive², de vives sympathies s'attachaient à sa personne. Bien des gens n'étaient pas d'avis de lui égaler Pradon³, et l'avaient mis au nombre des *Immortels*, malgré madame de Sévigné, bien avant les Quarante.

1. « Vous avez jugé très-bien de *Bajazet*... Je voulais vous envoyer la Champmélé pour vous réchauffer la pièce... Il y a... des choses très-agréables, mais rien de parfaitement bien, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine... » — Lettre de madame de Sévigné, 11 mars 1672.

2. Voir l'*Épître* à M. Racine :

Ne crois point toutefois, par tes savants ouvrages,
Entrainant tous les cœurs gagner tous les suffrages...

3. On sait que madame Deshoulières, l'amie de Fléchien, fit presque échouer l'*Andromaque* de Racine, pour faire triompher celle de Pradon.

Ils avaient pour cela de bonnes raisons qui échappaient au parti contraire, mais que la postérité a confirmées d'un jugement sans appel, tout en s'écriant, à son tour : « Vive donc notre ami Corneille ! »

Quant à Fléchier, les sentiments étaient moins partagés. Une estime générale pour l'homme et le prêtre, à laquelle se mêlait de l'admiration pour le prédicateur et l'écrivain, poussait à son discours de réception. Nous ne savons, quelque grande que fût dès lors sa réputation ¹, si l'on commençait à le comparer à Racine, comme on le fit plus tard, et aussi imprudemment qu'on l'avait comparé à Bossuet ; mais son habileté dans la louange et les choses qu'il avait à louer ne furent pas étrangères au brillant concours qui, le 12 janvier 1673, vint réjouir les yeux des graves académiciens. La position du récipiendaire à la cour lui marquait son sujet d'avance ; et au bonheur de sa situation, à la souplesse de son esprit il joignait celui d'être l'écho d'un enthousiasme universel pour le prince que l'Europe entière allait appeler *le Roi*. Louis XIV revenait alors de Hollande où il avait laissé Turenne et Condé pour achever sa conquête. Paris voyait joyeusement s'élever dans ses murs les monuments de ces rapides victoires, n'ayant pas l'air de se douter que l'imprudence du roi ² les avait déjà compromises et que l'on travaillait à nous en ravir les fruits. La France et Paris surtout n'y regardent pas de si près en fait de gloire militaire ; l'odeur de la poudre,

1. *Mémoires de Trévoux*, novembre 1711.

2. On sait que Louis XIV rendit impossible, par des conditions inacceptables, la paix que lui demandait de Witt.

l'éclat des armes et le bruit des fanfares l'exaltent au point de lui faire perdre de vue le côté sérieux de l'entreprise. D'ailleurs, que nous importaient à nous, qui sortions à peine de nos déchirements intérieurs, le plus ou moins d'à-propos et même de légitimité des conquêtes du jeune roi? On ne voulait voir qu'une chose dans cette politique brillamment aventureuse et dont l'issue devait nous coûter tant de larmes : la prépondérance de la France. Or, ce point était atteint, et c'est ce que disaient assez haut notre préséance diplomatique rétablie; l'Empereur, secouru contre les Turcs (1664), le Portugal contre l'Espagne (1665), la Hollande contre l'évêque de Munster (1665); la Flandre conquise, en trois mois, sur un enfant, il est vrai; et du consentement secret de son protecteur-né, le chef de la maison d'Autriche (1667); la Franche-Comté, prise en trois semaines; la Hollande subitement envahie (1672); et toutes ces choses accomplies dans le silence de l'Europe intimidée ou achetée, sans opposition intérieure, en vertu d'un absolutisme qui se rachetait, auprès de notre susceptibilité civique, par la nouveauté, la magnificence, la gloire.

Fléchier répondit parfaitement à ce sentiment et à l'attente de ses auditeurs. Il parla le premier; et, soit l'à-propos de son discours, soit la manière dont il le lut, son succès fut si grand que Racine, point habitué à parler en public, quoique récitant lui-même très-bien ses vers, ne sut que balbutier après lui, au grand étonnement de l'illustre assemblée. Corneille, dans une circonstance semblable, avait eu moins de succès encore

que Racine. « Les deux grands poètes, qui avaient su si bien faire parler les personnages fameux de l'histoire, ne surent pas parler d'eux¹. »

Fléchier fit l'éloge du roi et de l'Académie. « S'il sait l'art de régner, dit-il, vous savez l'art d'écrire son règne..., et où peut-il trouver que dans vos ouvrages l'immortalité que ses grandes actions lui ont méritée? Les statues érigées dans les places publiques, les inscriptions gravées sur des colonnes, les trophées élevés sur un champ de bataille, les surnoms empruntés des villes ou des provinces conquises, sont de glorieux monuments qui conservent la réputation et la mémoire des princes. Mais outre que ce ne sont que des éloges muets, des titres vides et des représentations imparfaites, ils ne peuvent être qu'en peu de lieux et ne durent que peu de siècles. Le temps consume les métaux les plus durs, efface les caractères les mieux gravés, et renverse les plus beaux trophées.

« Il n'y a que les ouvrages de l'esprit qui puissent donner une véritable gloire. Ils tiennent de la nature et de l'excellence de leurs principes, et sont presque aussi vifs et aussi immortels que l'esprit même qui les a produits; ils recueillent tous les mouvements du cœur et de l'âme des héros; ils en forment de vives images qui excitent partout l'estime et l'émulation, et, passant de mémoire en mémoire jusqu'à la dernière postérité, ils leur font comme un triomphe perpétuel par tous les climats et dans tous les pays². »

1. Poujoulat, *Littérature contemporaine*, art. FLÉCHIER.

2. *OEuvres complètes*, t. IX, p. 50.

Fénelon reprendra ce thème, en 1693, devant l'Académie; il y mettra autant de courtoisie et guère plus de littérature¹. On a voulu expliquer le succès de Fléchier par l'à-propos de son sujet et l'art de sa diction; nous l'expliquons ainsi nous-même, tout en n'admettant pas, avec d'Alembert et ceux qui ont reproduit son jugement, que le discours du concurrent de Racine soit très-médiocre. Ce discours est ce qu'étaient les discours de réception de ce temps : un échange de politesses littéraires. L'élu venait faire son « remerciement, selon la coutume, » et rien de plus. *Nous avons changé tout cela*, pour la plus grande gloire des lettres, il est vrai.

D'Alembert nous raconte que Racine prit une solennelle revanche, lors de la réception de Thomas Corneille (1685). « On lit chaque jour encore, dit-il, la réponse de Racine au frère du grand Corneille, et tout le monde a oublié le discours de Fléchier. » Il n'y a pas lieu de s'en étonner. L'auteur d'*Athalie* avait à louer l'auteur de *Polyeucte* auprès du frère de celui-ci : ce sont des circonstances heureuses et des sujets d'un éternel à-propos. Si Fléchier eût eu jamais à faire l'éloge de Bossuet devant l'Académie française, nul doute qu'il ne se fût surpassé à sa manière et que nous n'eussions eu à relever, dans son discours, de bien autres beautés que celles dont il orna sa réponse à l'abbé Huet, par exemple, reçu à son tour académicien, le 13 août 1674.

Cependant nous trouvons ici des choses charmantes, entre autres le compliment adressé au récipiendaire, et le souvenir donné aux fondateurs de l'Académie :

1. Fénelon, *Discours de réception*.

« Monsieur, l'Académie n'entreprend pas de répondre aux louanges que vous lui avez données, ni de vous donner celles que vous méritez vous-même... Elle a bien prétendu vous faire honneur, mais elle n'a pas cru vous faire grâce. Elle regrettait la perte qu'elle avait faite ¹, et ne pensait qu'à la réparer. Vous le savez, Monsieur, elle voit avec douleur céder à la nécessité fatale des ans ces hommes choisis qui présidèrent à sa naissance, qui formèrent sa première réputation, qui ont suivi toutes ses fortunes, et qui l'ont relevée par leurs ouvrages jusqu'au degré de gloire où elle est montée; ces hommes de ce premier âge, où les lumières étaient si pures, la société si douce, l'émulation si noble, la vie si tranquille et si innocente; ces hommes qui, ayant reçu pour ainsi dire les prémices de l'esprit académique, l'ont entretenu dans la compagnie; et qui, joignant la raison à l'usage et les réflexions à l'expérience, ont été tout ensemble nos compagnons et nos maîtres, et nous ont laissé des règles et des exemples de bien parler, de bien écrire et de bien vivre ². »

La même année, il haranguait le roi, au nom de l'Académie, sur la seconde conquête de la Franche-Comté. Louis XIV, pour avoir voulu garder trop de places en Hollande, contrairement à l'avis de Turenne et de Condé, s'était vu contraint d'évacuer la République (1673); de plus le prince d'Orange avait réussi à tourner l'Europe contre la France. Nous avions maintenant sur les bras tous nos alliés de la veille; mais le gouvernement du roi dominait la coalition. Partout attaqué, dit Voltaire, il attaquait lui-même partout, aussi bien sur mer que sur terre; et Louis, sentant la nécessité de frapper un nouveau coup de sa propre main au mi-

1. Gomberville.

2. Œuvres complètes, t. IX, p. 54.

lieu de ce bruit d'armes, allait de sa personne vers la Franche-Comté et l'emportait en six semaines, aidé de Vauban, du jeune duc d'Enghien, sous les yeux de son propre fils, auquel il était bien aise « de montrer la guerre, » comme le lui dit Fléchier. Le *lecteur* du Dauphin rappelle ce détail de la campagne d'une façon fort heureuse. « Vous fûtes, Sire, en cette occasion, toute son étude, et il vit en vous quelque chose de plus grand que ce qu'il lit dans les histoires. On remarqua dans ses yeux et sur son visage la joie qu'il eut d'être témoin de vos victoires, et l'impatience qu'il avait de les imiter¹. » Toute cette harangue est bien pensée et bien écrite. L'histoire n'a pas à réformer les jugements de l'académicien ; elle est d'accord avec lui pour affirmer que le prestige militaire et gouvernemental dont jouissait Louis XIV, naissait en grande partie du contraste que faisaient, avec son activité dans le conseil et sur les champs de bataille, l'oisiveté et la pusillanimité des princes alors régnants. « Louis était en Europe comme le seul roi. En effet, l'empereur Léopold ne paraissait pas dans ses armées ; Charles II, roi d'Espagne, fils de Philippe IV, sortait à peine de l'enfance ; celui d'Angleterre ne mettait d'activité dans sa vie que celle de ses plaisirs². » — « Vous suivez, Sire, de plus nobles

1. Fléchier avait pu faire lui-même cette remarque ; car il était de la suite du prince lorsque celui-ci, mandé par le roi, arriva de Dijon, où il avait séjourné quelque temps avec son gouverneur et ses maîtres, sous les murs de Dôle. La ville se rendit peu après ; et le Dauphin vit avec des transports de joie la garnison espagnole sortir de la place, enseignes baissées. *Gazette de France* du mois de juin 1674.

2. Voltaire, *Siccle de Louis XIV*.

maximes ;... pouvait donc dire Fléchier ; votre camp et votre cour, ce n'est pour vous que la même chose.... Aussi tout cède à vos troupes invincibles et infatigables. Elles se font à l'envi un chemin à la victoire par le fer et par le feu ; et chacun, prodiguant son sang, pense plus à la fortune de vos armes qu'à la sienne propre. »

Nous ne louerons pourtant pas l'orateur de l'Académie plus qu'il ne s'est loué lui-même ; et nous n'avons aucune peine à convenir que les « actions » du roi étaient destinées à faire « plus de bruit que » les « louanges » dont on les honorait, et qu'il était de ceux qui ne doivent qu'à eux-mêmes « toute leur immortalité »¹.

Cependant Fléchier, mis à la mode par tous ces succès, qui en présageaient de plus grands, ne se laissait pas entraîner aux soins du monde extérieur. « Le monde avait beau le rechercher, il ne se livrait point au monde »². Ses relations de bienséance ou de littérature, l'Académie, aux séances de laquelle Bossuet lui-même ne dédaignait pas de se montrer assidu ; la chaire enfin, ne lui prenaient pas tout son temps³ ; il en avait encore pour les devoirs de sa charge, qui n'était pas tellement une sinécure, qu'il ne dût y consacrer bien des heures ; il en avait pour

1. Fléchier, *Oeuvres complètes*, t. IX, p. 58-60.

2. *Mémoires de Trévoux*, loc. cit.

3. Fléchier était obligé de se dérober à l'empressement du public, à cause de son emploi à la Cour et aussi par raison de santé, tant de travaux ayant affaibli son tempérament, d'ailleurs très-fort. Il s'en explique lui-même avec beaucoup de simplicité et de modestie à son ami Huet :

« J'ai bien du déplaisir, Monsieur, de n'être pas en état d'entre-

ceux de l'étude et de la piété. La cour et ses dissipations brillantes n'étaient pas plus de son goût, dès cette époque, qu'elles ne l'étaient de celui de Bossuet, toujours prêt à fulminer contre elles du haut de la chaire de Versailles. Aux amusements, même permis, il préférerait se promener avec le précepteur du Dauphin dans l'allée des *Philosophes*, ou causer avec M. de Montausier, alors plus austère que jamais. « Dans les heures que son emploi et son assiduité lui laissent libres, écrit-il à l'abbé de Hautefontaine, il est accoutumé à s'entretenir avec moi, et je ne crois pas qu'il fût à propos de l'abandonner à la solitude où il se trouve, et de s'éloigner de lui en un temps où personne presque n'en approche ¹. »

Ces longues conversations n'avaient pas seulement pour objet leurs fonctions auprès du Dauphin et les ouvrages que Fléchier préparait pour lui sous l'inspiration du gouverneur; on parlait aussi religion, piété, solitude, toutes choses qui allaient aux âmes blessées de ce temps, et surtout au deuil de M. de Montau-

prendre l'oraison funèbre de madame de... Je sais combien vous l'honorez, et je sais à quel point elle méritait d'être honorée; et quelque sujet que j'eusse de me défilier de mes forces, j'aurais reçu de grands secours de la grandeur du sujet. Mais ni les occupations dont je suis chargé présentement, ni ma santé qui me réduit à prendre du lait pour rétablir ma poitrine affaiblie, ne me permettent pas de prêcher de longtemps.

« Ayez la bonté, Monsieur, de recevoir mes excuses et de les faire agréer aux dames qui m'avaient fait l'honneur de jeter les yeux sur moi... — Paris, 14 avril. » (Inédite). Bibliothèque impériale de Paris, cabinet des titres, t. I, n° 15188.

1. 3 juin 1673.

sier. Lui-même, Fléchier, tout lancé qu'il paraissait être dans le monde littéraire, avait des retours vers la vie religieuse qui avait charmé sa jeunesse; et s'il écrivait encore à mademoiselle de la Vigne de ces billets et de ces vers où il ne faut voir qu'un spirituel témoignage de sa fidélité à un monde évanoui, toute sa correspondance sérieuse est empreinte d'une religion douce et grave, d'un esprit véritablement sacerdotal. Il écrit à l'abbé de Hautefontaine ' qu'il lui tarde d'aller faire à son abbaye le pèlerinage qu'il lui a promis ;

« Mais la providence de Dieu m'arrête ici (à Saint-Germain), dit-il. Je vous avoue que c'est avec peine que je diffère ce voyage, et que je me prive de toutes les douceurs que j'espérais dans notre désert. Mais Dieu, qui semble nouer mes liens, les rompra, et me fera bientôt la grâce de passer quelque temps avec vous, hors de tout engagement du siècle, dans la sainte liberté des enfants de Dieu. »

Le même solitaire lui ayant envoyé un livre, à lui, sur l'*Oraison dominicale*, Fléchier lui répond :

« J'ai voulu connaître le prix de cet ouvrage si solide et si édifiant, avant de vous en rendre grâce. Je l'ai lu et relu avec attention et avec plaisir, et j'ose même espérer que ce ne sera pas sans profit. Vous ne pouviez mieux employer les précieux moments de votre retraite qu'à nous expliquer les mystères de la prière de Jésus-Christ, et à nous découvrir ce fond de misère et de nécessités spirituelles qui nous oblige à recourir incessamment à Dieu et à la grâce... Nous sommes ici (Saint-Germain) dans une région d'orgueil, où les faiblesses des hommes se cachent sous de vaines apparences de grandeur... Que je voudrais qu'ils voulussent apprendre dans votre ouvrage la soumission ou la dépendance qu'ils exigent des autres et qu'ils re-

connaissent leurs besoins spirituels... Je vous demande toujours un peu de part... en vos prières ¹. »

Bien plus loin que Hautefontaine, à Béziers, en Languedoc, était une âme avec laquelle il entretenait un commerce de piété plus touchant. On n'a pas oublié, et nous retrouverons plus tard, cette excellente religieuse que Fléchier avait prise pour confidente et pour conseil au début de sa carrière. Si cette correspondance nous était parvenue tout entière, nous y aurions trouvé l'expression non équivoque d'une vie de piété qu'on aime tant à placer à côté de ces existences en apparence un peu mondaines. Nous en jugeons par ce que Fléchier écrira plus tard à sa sœur après avoir été nommé aumônier de la Dauphine :

« ... Vous jugez bien, ma chère sœur, qu'elles (vos prières) me sont plus nécessaires que jamais, étant engagé présentement à la cour par état et par obligation. La charge que le Roi m'a fait la grâce de me donner m'engage à être toujours auprès de madame la Dauphine, qui est une jeune princesse très-pieuse. Mes fonctions ne regardent que les soins de la servir dans ses exercices de piété. Ainsi, nous ne tenons à la cour que par des obligations toutes spirituelles. Cependant, comme le monde est un pays de malignité et de contagion et qu'on y est souvent plus attaché qu'on ne pense, il est juste que des âmes qui en sont entièrement éloignées prennent le soin de prier pour ceux qui sont engagés à y demeurer et qui sont en danger de s'y perdre. Je suis bien persuadé, ma chère sœur, que vous ne manquez pas d'offrir à Dieu pour moi une partie de vos plus tendres prières. J'espère encore que vous me procurerez une partie de celles de votre communauté, en qui j'ai une très-grande confiance, et à qui j'attribue une partie des grâces que Dieu me fait ². »

1. 16 décembre 1675.

2. A Fontainebleau, 27 mai 1681.

Son esprit de foi ne le portait pas à se recommander lui seulement à ces saintes prières; la même correspondance nous apprend qu'il en recherchait le bénéfice pour plusieurs de ses amis, dans des occasions de quelque importance. Le succès obtenu, il ne manquait pas de l'attribuer aux oraisons de sa bonne sœur et de ses compagnes. « L'affaire a réussi comme nous pouvions le souhaiter, écrit-il, et j'attribue ce succès à la ferveur de vos oraisons. »

Ce n'était pas seulement avec sa sœur, religieuse, qu'il parlait de piété. Il tenait le même langage à ceux de ses parents qui vivaient dans le monde, ne se laissant pas imposer par les liens du sang et visant ainsi à passer pour prophète bien mieux que dans son pays. Cette haute prétention, justifiée d'ailleurs par les résultats, se rencontre dans une suite de lettres intimes qu'il écrivait à ses parents de Pernes, durant son séjour à la cour. Lettres *inédites* qui jettent du jour sur la vie de famille de notre Auteur ¹.

A cette piété il joignait une haute estime pour son sacerdoce et pour l'Église. De tous les prédicateurs de son temps, nous le verrons bientôt, il est peut-être celui qui a le plus tonné contre les vocations forcées ou calculées, qui étaient encore la plaie de ce siècle de foi. La pensée d'un si grand mal l'obsédait véritablement, si l'on en juge par toutes les tirades et les invectives qu'elle amène sous sa plume ou sur ses lèvres. Il avait un grand respect pour l'Église et se

1. Voir 64 lettres, la plupart autographes, de Fléchier à divers membres de sa famille. (Bibliothèque d'Avignon, fonds Giberti.)

montrait jaloux de sa gloire ; comme il y était entré par la véritable porte, il n'en sollicita jamais les dignités ; et quand celles-ci furent venues le chercher, il n'eut garde de les faire servir outre mesure à des usages terrestres, à l'avancement des siens, par exemple. Pour ne pas nous écarter beaucoup de la période où nous sommes entrés, citons ces lignes significatives, adressées à sa sœur, Agnès Fléchier, en 1682.

« . . . Vous me parliez dans votre lettre de mon frère et de l'embarras où il se trouve. J'ai fait ce que je pouvais pour le soulager. Je lui ai fait, depuis la mort de mon frère, une donation entière de tout le bien que j'avais reçu de mon père et de ma grand'mère, et je lui ai remis tout ce que je tenais de la maison. Pour le reste, vous savez l'usage qu'on est obligé de faire des biens de l'Église. »

Ce n'est point qu'il n'aimât les siens, que le sacerdoce, en élevant son âme, eût altéré dans son cœur une affection si légitime et si sainte, ni que ses succès dans le monde et à la cour lui eussent fait oublier le toit paternel. La correspondance dont il vient d'être parlé, nous a révélé là-dessus des secrets que l'histoire écrite avait trop gardés jusqu'ici ; avec quel bonheur n'avons-nous pas vu le brillant abbé se souvenir toujours, au milieu des fêtes et des triomphes, de l'humble foyer domestique ; lui faire en quelque sorte, de loin, la confidence de ses joies et de ses espérances ; en recevoir des nouvelles avec attendrissement ; en suivre d'un œil inquiet les destinées trop souvent douloureuses, s'efforçant de les rendre meilleures, s'il ne peut les changer ? Ce qui lui tient au cœur, c'est, par-dessus tout, l'union

s siens; et il ne cesse de la réclamer de ceux qui uvent y contribuer. « J'avais toujours espéré, écrit-son beau-frère, que j'aurais du moins la consolation voir notre famille, sinon opulente, du moins unie. vous voulez me faire plaisir, vous vivrez dans une is grande intelligence et vous vous réconcilierez de ne foi dans ce temps de Pâques¹. » Ses conseils de x ont-ils l'air d'avoir été bien accueillis, il se hâte n transmettre ses remerciements au même, disant que 'union de » sa « famille doit attirer sur elle les édiction du Ciel; » et il ajoutait avec amabilité : ous me ferez bien la grâce d'assurer ma sœur de n affection et d'embrasser pour moi mes petites ces². »

avoir ses parents unis, c'était beaucoup pour lui ; s il eût aussi bien désiré s'arracher au tourbillon isien et à la cour pour les aller voir dans leur « pro-e. » Il se plaint souvent de ses chaînes dorées, qui i sont pas moins des chaînes. « Je ne sais même quand je pourrai avoir la liberté de vous aller voir³, » t-il à M. de Baculard, son beau-frère. Et à l'un de amis d'Avignon : « Je vous rends très-humbles es, monsieur, de la bonté que vous avez de m'offrir ne loger dans votre maison, si mes affaires me nettent de faire le voyage d'Avignon. Il est vrai j'ai souvent pris la résolution d'aller voir ce qui este de parents et d'amis dans la province, et de

Versailles, 30 mars. (Inédite.)

A M. de Baculard, Versailles, 26 août. (Inédite.)

Versailles. (Inédite.)

passer quelques mois dans mon pays, après en avoir été éloigné durant tant d'années. Je n'ai jamais trouvé de conjoncture favorable, et j'ai toujours été obligé de remettre la partie à un autre temps. Je n'espère pas que je puisse être plus heureux cet été... Ma destinée m'attache encore ici ¹. • La Providence prendra soin bientôt de le rapprocher de son berceau; en attendant, nous aimons à le voir soupirer vers lui, et nos lecteurs nous sauront gré de mêler parfois de ces détails intimes aux données officielles de l'histoire.

Nous avons dit, en outre, que Fléchier savait prendre sur le monde de longues heures pour l'étude. A mesure que son rôle grandissait, il jugeait plus insuffisante son instruction première, laquelle ne manquait pourtant pas d'étendue. Il avait beaucoup lu, la plume à la main, avait fait de nombreux extraits des auteurs profanes et des écrivains ecclésiastiques. Ses notes sur les Pères de l'Église, étaient, paraît-il, très-précieuses; et c'est pour cela même que quelqu'un les aura volées, afin de se les approprier après sa mort. Mais le soin qu'il avait donné à ses lectures, la méthode si claire, si précise qu'il apportait à tout, ne le rassuraient pas entièrement sur la valeur de ses connaissances. Il les estimait « encore mal digérées, » et il s'efforçait d'y introduire, par ses propres réflexions et par les conseils des amis qu'il sollicitait humblement ², cette clarté, cette harmonie, qui devenaient de plus en plus la passion

1. A. M. de Benoît. Paris, 31 mars. (Minute originale.)

2. Lettre à M. Le Roi, 3 juin 1673.

on intelligence et le trait distinctif de sa ma-

même temps il composait divers ouvrages et traitait à une histoire, pour servir à l'instruction du bin, dont il sera question plus tard, et que, à cette (1673), il jugeait lui-même devoir être « utile, ble et pieuse. »

mort de la duchesse d'Aiguillon ¹, vint pour un ent jeter un trouble de quelque éclat dans cette de. Celui qui avait si bien loué la dame d'honneur rrie Thérèse fut appelé à prononcer l'oraison fu-

de l'ancienne dame d'honneur de Marie de Mé-Fléchier remonta donc en chaire le 12 janvier , pour s'y distinguer une seconde fois dans son de prédilection. Avouons tout d'abord qu'il fut

heureux que pour madame de Montausier. à célébrer une autre *femme forte*, il ne sut pas ent se soustraire au souvenir de la première, qu'il un peu servir les traits de celle-ci au portrait de la de. Son sujet est bien divisé; il l'est naturellement étiennement, l'orateur excellant non à tourner la on sujet, mais son sujet à la foi; le malheur est que division rappelle trop celle du discours précéd- bien d'autres similitudes se rencontrent dans les oppements. La physionomie de l'héroïne ne nous

Marie Vignoral du Pont de Courlay, marquise de Combalet, chesse d'Aiguillon, née en 1604, morte en 1675. Elle était e Richelieu, dame d'honneur de la reine mère; elle fut dispar celle-ci à cause du Cardinal, qui lui acheta la terre d'Ai- avec le titre de marquise, après la mort de M. de Combalet.

paraît pas assez accusée ; du moins ne vit-elle pas sous la plume de son panégyriste, comme y vivait madame de Montausier. On dirait que le cœur n'y est point ; ou bien que la figure de l'oncle¹, planant sur tous ces souvenirs de grandeur et de charité, préoccupe le prédicateur aux dépens de la nièce. Enfin le côté politique de cette existence virile est laissé dans une ombre trop discrète. Bossuet eût plus franchement abordé ce point ; il est vrai que de telles choses allaient à son génie et qu'il possédait le don merveilleux de mêler le profane au sacré. Fléchier, plus timide à cet endroit, ne faisait pas seulement de la piété ; il faisait aussi de la prudence.

Il y a cependant d'excellents détails dans l'oraison funèbre de madame d'Aiguillon. L'exorde en est magnifique, et n'a que le tort de trop promettre. Ces paroles majestueuses étaient dignes de servir de prélude à l'éloge, non d'une femme, mais d'un grand roi.

« Qu'attendez-vous de moi, Messieurs, et quel doit être aujourd'hui mon ministère ? Je ne viens ni déguiser les faiblesses, ni flatter les grandeurs humaines, ni donner à de fausses vertus de fausses louanges. Malheur à moi si j'interrompais les saints mystères pour faire un éloge profane, si je mêlais l'esprit du monde à une cérémonie de religion, et si j'attribuais à la force ou à la prudence de la chair ce qui n'est dû qu'à la grâce de Jésus-Christ. Je cherche à vous édifier plutôt qu'à vous plaire. Je viens vous annoncer avec l'Apôtre que tout finit, afin de vous ramener à Dieu qui ne finit point, et vous faire souvenir de la fatale nécessité de mourir pour vous inspirer une sainte résolution de bien vivre.

1. Le cardinal de Richelieu.

Les tristes dépouilles d'une illustre morte, les larmes de qui la pleurent, des autels revêtus de deuil, un prêtre offre attentivement le sacrifice que l'Église appelle terrible, le prédicateur qui, sur le sujet d'une seule mort, va décrier le sort de tous les mortels, tout cet appareil de funérailles a sans doute déjà touchés. A la vue de tant d'objets funestes, la nature se trouve saisie, un air triste et lugubre se répand sur tous les visages ; soit horreur, soit compassion, soit pitié, tous les cœurs se sentent émus, et chacun, regrettant son sort d'autrui et tremblant pour la sienne propre, reconnaît que le monde n'a rien que de faible, rien de durable, et que ce n'est qu'une figure, et une figure qui passe.

Oui, Messieurs, les plus tendres amitiés finissent ; les honneurs sont des titres spécieux que le temps efface ; les plaisirs des sentiments qui ne laissent qu'un long et funeste repentir ; les richesses nous sont enlevées par la violence des hommes, nous échappent par leur propre fragilité ; les grandeurs tombent d'elles-mêmes ; la gloire et la réputation se perdent enfin dans les abîmes d'un éternel oubli. Ainsi, le torrent du monde coule, quelque soin qu'on prenne à le retenir. Tout est emporté par cette fuite rapide des moments qui passent ; et, par ces mutations continuelles, nous arrivons souvent, sans y avoir pensé, à ce point fatal où le temps finit et où l'éternité commence.

Heureuse donc l'âme chrétienne qui, suivant le précepte de Jésus-Christ, n'aime ni ce monde ni tout ce qui le compose, qui s'en sert comme de moyens par un usage fidèle, sans s'y attacher comme à sa fin par une passion déréglée ; qui sait se tenir sans dissipation, s'attrister sans abattement, désirer sans inquiétude, acquérir sans injustice, posséder sans orgueil, et vivre sans douleur ! Heureuse, encore une fois, l'âme qui, s'élevant au-dessus d'elle-même, et, malgré le corps qui l'appesantit, se reportant à son origine, passe au travers des choses sans s'y arrêter, et va se perdre heureusement dans le sein de son Créa-

Les imitateurs, les plagiaires, nous ont gâté cet exorde ; mais au temps où il fut prononcé, et sur les lèvres de Fléchier, il dut paraître superbe.

Le portrait de Richelieu, quoique d'une touche un peu molle ; le tableau de la mendicité à Paris, dans la première moitié du dix-septième siècle ; celui des désastres, causés par nos guerres civiles de cette époque ; celui des missions étrangères, malgré l'absence de couleur locale, sont aussi de beaux morceaux.

Mais l'oraison funèbre de Turenne allait éclipser tout cela, et laisser loin derrière elle celle même de madame de Montausier.

Lorsque Fléchier haranguait Louis XIV sur sa campagne de Hollande, il ne se doutait pas qu'un guerrier d'un plus grand génie travaillait, en quelque manière, à mériter de sa part des louanges bien autrement célèbres. Turenne, malgré le Roi et son ministre, mais soutenu de l'admiration de la France, défendait avec vingt mille hommes nos frontières contre soixante mille Impériaux (1674-1675), et se faisait appeler le *Père des soldats*, sinon le père des peuples ¹. Peut-être aussi l'incendie du Palatinat était-il la seule digue à opposer à l'invasion ; et si la philanthropie condamne Turenne, le patriotisme n'est pas éloigné de l'absoudre. Quand il tomba sous le boulet de Saltzbach, la nation poussa un grand cri ; ce fut un deuil comme pour Duguesclin et Henri IV. Le roi s'écria : « Je perds le plus grand capitaine et le plus honnête homme de mon royaume ; » et il

1. Voltaire.

ensevelir à Saint-Denis avec les rois de France. Mais l'expression la plus éloquente de cette douleur est renfermée dans une des lettres de madame de Sévigné. Sans s'en apercevoir, cette femme admirable écrit en quelques lignes l'une des plus belles oraisons funèbres du héros. Fléchier épuisé pour le rival de Montécuculli toutes les ressources de l'art, et, dans un magnifique discours, fera plus penser à lui qu'à Turenne ; madame de Sévigné, ne s'inspirant que de son cœur et du cœur de la France, parlant à sa fille et non pas à une assemblée de lettrés, nous dit la grande nouvelle avec un accent de consternation où semblent passer toutes les larmes que les soldats et les prêtres répandirent sur ce cercueil ¹.

On voit que madame de Sévigné tint M. de Turenne suffisamment loué par son immortelle lettre. Quand Mascaron eut prononcé l'oraison funèbre du grand capitaine, elle se hâta d'écrire à sa fille : « Ne m'a-t-on pas envoyé l'oraison funèbre de M. de Turenne ? M. de Coulanges et le petit cardinal m'ont déjà

« Je pense toujours, ma fille, à l'étonnement et à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne. Le cardinal de Bouillon est si sensible. Il apprit cette nouvelle par un gentilhomme de M. de Louvois, qui voulut être le premier à lui faire son compliment ; il arrêta l'arrosée, comme il revenait de Pontoise à Versailles : le cardinal comprit rien à ce discours ; comme le gentilhomme s'aperçut de son ignorance, il s'enfuit. Le cardinal fit courir après, et sut ainsi la terrible mort. Il s'évanouit ; on le ramena à Pontoise, où il a passé plusieurs jours sans manger, dans des pleurs et dans des cris continuels. On paraît fort touché dans Paris de cette grande mort. Nous avons donc avec transissement le courrier d'Allemagne. Montécuculli, si l'en allait, sera bien revenu sur ses pas, et prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les soldats faisaient des cris qui retentissaient de deux lieues ; nulle considération ne pouvait les rete-

ruinée en ports de lettres ; mais j'aime bien cette dépense. Il me semble n'avoir jamais rien vu de si beau que cette pièce d'éloquence. On dit que l'abbé Fléchier veut la surpasser, mais je l'en défie. Il pourra parler d'un héros, mais ce ne sera pas de M. de Turenne ; et voilà ce que M. de Tulle a fait divinement à mon gré. Je vous avoue que j'en suis charmée ; et, si les critiques ne l'estiment plus depuis qu'elle est imprimée,

Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain ¹. »

Deux mois après, elle mandait à la même : « Je n'ai point eu encore l'oraison funèbre de M. Fléchier. Est-il possible qu'il puisse contester à M. de Tulle ? Je dirais là-dessus un vers du Tasse, si je m'en souvenais. » Et enfin, le 28 mars 1676 : « En arrivant ici, madame de Lavardin me parla de l'oraison funèbre *du* Fléchier. Nous la fîmes lire, et je demande mille et mille pardons

nir ; ils criaient qu'on les menât au combat, qu'ils voulaient venger la mort de leur père, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur ; qu'avec lui ils ne craignaient rien, mais qu'ils vengeraient bien sa mort ; qu'on les laissât faire, qu'ils étaient furieux, et qu'on les menât au combat. Ceci est d'un gentilhomme qui était à M. de Turenne, et qui est venu parler au Roi. Il a toujours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis, et les détails de la mort de de son maître. M. de Turenne reçut le coup en travers du corps : vous pouvez penser s'il tomba de cheval, et s'il mourut. Cependant le reste des esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas, et que même il serra la main par convulsion ; et puis on jeta un manteau sur son corps... Tous ceux qui aimaient M. de Turenne sont fort à plaindre (2 août 1675).

1. 1^{er} janvier 1676.

de Tulle; mais il me parut que celle-ci était au-dessus de la sienne. Je la trouve plus également belle par là. Je l'écoutais avec étonnement, ne croyant pas qu'il fût possible de dire les mêmes choses d'une manière si nouvelle. En un mot, j'en fus charmée. »

L'impression de madame de Sévigné fut celle de tout le monde, comme son incrédulité à l'endroit de la supériorité présumée du discours de Fléchier avait été le sentiment du public. Il ne paraissait pas que le doux égyptiste de madame de Montausier pût trouver dans son âme assez d'énergie, et dans son imagination assez d'ampleur et de vivacité, pour peindre et célébrer un héros tel que Turenne, et pour s'élever dans cet éloge plus haut que Mascaron. L'émotion fut donc grande à Saint-tache, le 10 janvier 1676, lorsque Fléchier prononça son oraison funèbre. On trouva que le prédicateur s'était élevé au-dessus de lui-même, et que toute couleur publique avait passé dans son discours. Et donc était mieux fait que Fléchier pour louer Turenne? La tristesse solennelle de son action répondait au deuil universel; d'autre part, il semblait avoir dans sa composition quelque chose de la façon de Turenne. Il y était concerté, suivi, calme, ferme, et à la fin terminant comme la tactique de l'émule de Condé. Par un hasard singulier, ces deux grands hommes ont trouvé dans leurs panégyristes un genre d'éloquence analogue à leur caractère ¹. » Entre l'oraison funèbre de Turenne par Fléchier, et celle de Condé par Bos-

¹ Thomas, *Essai sur les éloges*, t. II, p. 101.

suet « il y a la même différence qu'entre les deux héros. L'une a l'empreinte de la fierté, et semble l'ouvrage d'un instinct sublime. L'autre, dans son élévation même, paraît le fruit d'un art perfectionné par l'expérience et par l'étude ¹. »

« L'oraison funèbre de Turenne n'en est pas moins un des monuments de l'éloquence française. L'exorde sera éternellement cité pour son harmonie, pour son caractère majestueux et sombre, et pour l'espèce de douleur auguste qui y règne. Les deux premières parties peignent avec noblesse les talents d'un général et les vertus d'un sage; mais, à mesure que l'orateur avance vers la fin, il semble acquérir de nouvelles forces. Il peint avec rapidité les derniers succès de ce grand homme; il fait voir l'Allemagne troublée, l'ennemi confus, l'aigle prenant déjà l'essor et prête à s'envoler dans les montagnes, l'artillerie tonnant de toutes parts pour favoriser la retraite, la France et l'Europe dans l'attente d'un grand événement. Tout à coup, l'orateur s'arrête, il s'adresse à Dieu qui dispose également et des vainqueurs et des victoires, et se plait à immoler à sa grandeur de grandes victimes. Alors il fait voir ce grand homme étendu sur ses trophées; il présente l'image de ce corps pâle et sanglant, auprès duquel, dit-il, fume encore la foudre qui l'a frappé, et montre dans l'éloignement les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. « Turenne meurt, tout se confond, la « fortune change, la victoire se lasse, la paix s'éloigne,

1. Thomas, *Essai sur les éloges*, t. II, p. 101.

courage des troupes est abattu par la douleur et animé par la vengeance; tout le camp demeure immobile ¹. »

Voltaire a donc raison d'appeler cette oraison funèbre le *grand chef-d'œuvre de Fléchier*. C'est pour-
i nous ne la louerons pas davantage, et nous n'en
rons que peu de chose, parce qu'elle est dans toutes
mémoires. Passons plutôt à la critique.

Le premier reproche que l'on ait fait à ce discours,
est de ne point retracer Turenne tel que la simple
et froide histoire nous le donne, et de rester ainsi,
sans son grand art et son incontestable éloquence, au-
dessous de la légende du grand homme et des quelques
vers que lui consacre l'un de ses plus pâles biogra-
phes : l'abbé Raguenet ².

Il me semble, dit Maury, que cette oraison funèbre
ne fait pas connaître suffisamment les vertus privées et
le caractère antique du héros, dont on n'apprécie point
assez, à mon gré, ni la belle âme ni les grandes
qualités, après cette lecture éblouissante. C'est toujours
un anégyriste que je vois, quand je ne voudrais n'être
qu'un héros de Turenne. » Il faut convenir, en effet,
qu'il y a des mots qui disent
plus que vingt pages, et des faits qui sont au-dessus de
tous les orateurs. On voudrait retrouver, dans
ce admirable discours de Fléchier, ce mot de Saint-Hilaire
blessé à son fils : *Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer,
mais ce grand homme*; cette réponse de Turenne

¹ Thomas, *Essai*, etc.

² Maury, *Essai sur l'éloquence de la chaire*, t. I, p. 182 et suiv.

à celui qui lui demandait comment il avait perdu la bataille de Rethel, *par ma faute*; et cette lettre après une victoire : « Les ennemis sont venus nous attaquer ; nous les avons battus : Dieu soit loué. J'ai eu un peu de peine. Je vous souhaite le bonsoir. Je vais me mettre dans mon lit ; » et ce fermier de Champagne qui vient demander la résiliation de son bail, persuadé que, Turenne mort, on ne pouvait plus ni semer ni moissonner ; et ce soldat, assis au pied d'un arbre, accablé de fatigue, et à qui Turenne donne son cheval, se condamnant à le suivre lui-même à pied ; et d'autres traits, et d'autres paroles, dont les prédicateurs d'aujourd'hui, quoique n'égalant pas ceux du grand siècle, ne laisseraient pas le bénéfice à la seule histoire. Maury fait remarquer qu'une biographie de Plutarque en dit plus sur la vie d'un héros que la plus pompeuse oraison funèbre ; et il a l'air d'en faire porter la peine au talent de l'orateur plus qu'à la fatalité du genre, si nous osons parler ainsi. Cette observation nous semble manquer de profondeur. Lui-même, Maury, n'était qu'un magnifique rhéteur, capable de rester non en deçà de son sujet, comme Fléchier, mais plutôt d'aller au delà ; ce qui n'est pas d'un meilleur effet oratoire. Tout en admettant que l'oraison funèbre peut comporter plus de vérité, nous croyons qu'elle sera toujours inférieure sur ce point capital à un simple récit. Les personnages d'imagination seuls sont du pur domaine de la poésie ou de l'éloquence ; au contraire, les grandes figures historiques doivent être laissées à elles-mêmes, se trouvant déparées à raison de la magnificence du cadre

on leur donne. Théodose, par exemple, nous saisit davantage dans les pages que lui a consacrées Flé-
 r d'après les auteurs contemporains, que dans l'é-
 ment discours que saint Ambroise prononça sur sa
 be ; et l'inspiration qui éclate dans l'oraison funèbre
 fondé nous parle de Bossuet plus que du vainqueur
 tocroi. Il faut en prendre son parti : c'est le mal-
 r de l'art et rien de plus. Que ceux qui ne veu-
 pas de la séduction au profit de l'auteur se con-
 tent à n'aller chercher le héros que dans les mé-
 res et les chroniques du temps.

u reste, pour en revenir à l'*Oraison funèbre de*
enne, le reproche dont il s'agit ne nous paraît fondé
 dans une certaine mesure. Après tout, qu'on veuille
 nous dire si Turenne n'est pas tout entier dans le
 nifique exorde de ce discours ; si l'on ne le sent pas
 e dans les pages qui suivent, et notamment dans
 e-ci, que Laharpe estime digne des anciens et de
 suet pour le sens et la vérité de l'expression¹ :

Cet honneur, Messieurs, ne diminua point sa modestie.
 mot, je ne sais quel remords m'arrête. Je crains de publier
 es louanges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser après sa
 une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie. Mais accom-
 ons la justice, et louons-le sans crainte, en un temps où
 ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de
 té. Qui fit jamais de si grandes choses ? Qui les fit avec plus
 etendue ? Remportait-il quelque avantage ? A l'entendre, ce
 it pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'était trompé. Ren-
 il compte d'une bataille ? Il n'oubliait rien, sinon que c'é-
 lui qui l'avait gagnée. Racontait-il quelques-unes de ces

La Harpe, *Cours de littérature*.

actions qui l'avaient rendu si célèbre? On eût dit qu'il n'en avait été que le spectateur, et l'on doutait si c'était lui qui se trompait ou la renommée. Revenait-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel? Il fuyait les acclamations populaires, il rougissait de ses victoires, il venait recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osait presque aborder le Roi, parce qu'il était obligé de souffrir patiemment, par respect, les louanges dont Sa Majesté ne manquait jamais de l'honorer.

« C'est alors que, dans le doux repos d'une condition privée, se dépouillant de toute la gloire qu'il avait acquise pendant la guerre et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, il s'exerçait sans bruit aux vertus civiles : sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre ; il marche sans suite et sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent ; tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent ; il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité, et moins il est superbe, plus il devient vénérable. »

L'abbé Maury adresse un autre reproche à Fléchier ; c'est d'avoir parlé de la conversion de Turenne comme de toute autre conversion, sans rappeler deux circonstances mémorables : le refus préalable de l'épée de connétable que le maréchal fit signifier à Louis XIV, la veille de son abjuration, par l'intermédiaire de Bossuet, et la part qui revient à celui-ci dans ce célèbre retour au giron de l'Église. Tout le monde pensait dans l'auditoire de Fléchier, que si le Roi n'avait pas, à sa majorité, créé Turenne connétable, selon la pro-

asse qui avait été faite pendant la Fronde, c'est que le maréchal était encore protestant ; et que, si cette dignité ne lui fut pas donnée après sa conversion (1668), fut peut-être parce qu'il ne la voulut pas.

Vaincu par sa propre conscience autant que par l'immirable ouvrage de Bossuet¹ et les entretiens de lui-ci, en annonçant au précepteur du Dauphin qu'il était prêt à faire son abjuration, il lui dit ces belles paroles dont font foi les mémoires du temps² : « Le roi a daigné m'insinuer plus d'une fois qu'il me ferait connétable, le jour où j'abjurerais ma religion ; dites-moi ma part que je vais y renoncer, mais qu'en devenant catholique par pure conviction, je ne dois et n'entends recevoir aucune récompense sur la terre. Assurez-le moi que je ne mets point ma conscience à prix et que je compte assez sur l'estime de Sa Majesté pour être sûr certain qu'elle ne m'en parlera jamais de la charge de connétable ; je n'ai pas voulu l'accepter jusqu'à présent par principe de conscience, et je crois me devoir moi-même de la refuser toute ma vie, par un sentiment d'honneur. » On se demande donc pourquoi Fléquier, en racontant tout au long cette conversion obscure, n'a parlé ni de la part qu'y eut Bossuet, son maître, et en ce moment son auditeur, ni de cette épée de connétable si noblement offerte et plus noblement reçue. Mascaron, lui, n'avait rien dit de Bossuet à qui, avec Dieu, les contemporains faisaient honneur de

Exposition de la foi.

Voir sur toute cette affaire le président Hénault, Ramsai, Ragueau, Dangeau et Pélisson.

l'abjuration de Turenne; mais il n'avait eu garde d'oublier le reste. Là-dessus, l'abbé Maury écrit, contre son compatriote Fléchier, des pages véritablement indignées, dans lesquelles nous ne voyons guère que l'amplification d'un sublime écolier¹. Relativement à Bossuet, le panégyriste de Turenne n'a pu se taire, ni par oubli, étant en position mieux que personne de savoir le rôle que l'évêque de Condom avait joué dans cette affaire; ni par jalousie, Fléchier n'ayant jamais souffert les atteintes de ce vice à l'égard de qui que ce fût et particulièrement de Bossuet. Lui qui n'envia jamais « la gloire de personne², » ne devait pas tenir à amoindrir celle de Bossuet, qui était dès lors celle de l'Église de France. Au contraire, lorsque l'occasion lui en a semblé favorable, il s'est fait un devoir de rendre hommage à ce grand génie. Dans un traité en vers sur le *Quiétisme*, il fait dire à Flavie, qui soutient la bonne doctrine contre Clarice :

Mais Bossuet, jaloux de la gloire divine,
Se plaint de sa conduite (de Fénelon) et blâme sa doctrine.
Des règles de l'Église exact observateur,
Prédicateur habile et célèbre docteur,
Il l'accuse, dit-on, avecque vraisemblance,
De vouloir abolir la vertu d'espérance.
Je ne sais point pour moi quels sont ces différends,
Mais enfin cet évêque est l'oracle du temps.

.....
On voit fuir l'hérésie au nom de Bossuet³.

1. *Essai sur l'éloquence de la chaire*, t. I, p. 196 et et suiv.

2. Voir son *Portrait* par lui-même.

3. *Mélanges* de Fléchier.

Dans l'*Oraison funèbre de la Dauphine*, en 1690, Bossuet étant encore au nombre de ses auditeurs, Fléchier ne manque pas de lui adresser un compliment. Parlant de la piété avec laquelle la Dauphine avait reçu le saint viatique, il dit : « Que n'êtes-vous ici à ma place dans cette chaire, éloquent et pieux prélat, qui portiez ce pain vivant avec la parole de vie ? » Enfin, en 1704, au lendemain de la mort du grand évêque, il écrit à l'abbé Bossuet :

« J'ai été sensiblement touché, Monsieur, de la mort de M. l'évêque de Meaux, votre oncle. La perte que vous avez faite et la douleur que vous en avez vous sont communes avec nous, qui l'avons particulièrement aimé et respecté pendant sa vie ¹, et avec tous ceux qui aiment l'Église, dont il a été très-fidèle et très-zélé défenseur. On peut dire qu'une grande lumière est éteinte en Israël. Ses mœurs étaient aussi pures que sa doctrine, et je ne puis me souvenir de cet air de candeur et de vérité qui accompagnait ses actions et ses paroles, et qui le rendait si honnête et si agréable, que je ne regrette le temps que j'ai passé loin de lui. La religion avait encore besoin de son secours ; mais il avait consumé sa vie à travailler pour elle, et il était temps qu'il reçût la récompense de ses travaux ²... »

Si telle était la pensée de Fléchier sur Bossuet, il n'est donc pas permis de chercher l'explication de son silence dans un sentiment peu avouable ³. Maury la trou-

1. Ce n'est point la simple politesse ; Ménard parle à plusieurs endroits de l'amitié étroite et respectueuse de Fléchier pour Bossuet.

2. Nîmes, 23 avril 1701.

3. Encore une fois, rien n'autorise à croire que Fléchier ait jamais eu de ces sentiments à l'égard de Bossuet. Je ne pense pas non plus qu'il lui gardât rancune de l'avis favorable qu'il avait donné dans l'affaire de la nomination de l'abbé Fleury au poste de précepteur des

verait-il mieux dans la forme officielle sous laquelle l'évêque de Nîmes concevait l'oraison funèbre et qui lui faisait abandonner les côtés vivants de ses sujets pour le choc harmonieux des figures et le nombre souvent assez vide de la phrase? C'est ainsi qu'il explique les pages « vides, ternes ou languissantes, » d'après lui, que l'orateur consacre à la conversion de Turenne.

Pour nous, tout en regrettant que Fléchier n'ait pas fait intervenir Bossuet dans le récit de cette abjuration, nous ne songeons pas à lui en faire un crime. Il n'y a là ni faute de cœur ni faute d'esprit. Le « commensal journalier de Bossuet, son collaborateur dans l'éducation du Dauphin » devait, à ces titres mêmes, des ménagements à la modestie du grand docteur, lequel, on le sait, garda toujours lui-même le plus scrupuleux silence sur ce triomphe de son apostolat. Et puis, malgré l'éclat de sa renommée, eût-il été de bon goût de le mettre en scène pour un fait pareil, en un pareil siècle, devant un pareil auditoire? Maury l'eût fait avec avantage, cinquante ans après la mort de l'évêque de Meaux. Mais, si grand qu'il fût en 1676, Bossuet n'avait pas l'auréole que lui ont donnée la mort et sa place restée vide.

Quant à l'épée de connétable, si Fléchier n'en parle point, c'est qu'il a pour cela des raisons de cour, sinon des raisons d'État. M. de Montausier, à qui l'oraison funèbre fut tout d'abord communiquée, n'eût pas man-

enfants de la princesse de Conti (1672). Fléchier, ayant été proposé aussi pour cette place importante, Louis XIV lui avait préféré Fleury, dont Bossuet, consulté par le Roi, avait fort vanté les mérites. — Voir M. Floquet, *Bossuet, précepteur du Dauphin*, etc., p. 129-133.

qué, comme militaire, de relever un tel oubli, s'il n'avait eu des motifs plus ou moins secrets de le laisser passer et même de le conseiller. Mascaron avait mentionné ce fait, très-honorable pour la mémoire de son héros; mais Mascaron n'était pas dans les secrets de la cour; et, quand même il y eût été, sa position ne lui interdisait pas de déplaire au profit de Turenne. Si donc Fléchier se tait ici, c'est peut-être qu'il n'était pas bien persuadé de la sincérité du refus du maréchal, ou du moins de son authenticité; c'est, mieux encore, qu'il croyait savoir que Louis XIV n'avait jamais songé sérieusement, ou ne songeait plus lors de l'abjuration de Turenne, à rétablir la charge de connétable, pas plus que celle de premier ministre, s'adjugeant à lui-même ces deux fonctions, comme indispensables à la majesté royale.

Autre critique. Tout le monde était d'accord pour placer parmi les meilleurs ouvrages du genre l'*Oraison funèbre de Turenne*, lorsque, en 1702, le P. Houdry, jésuite, professeur au collège Louis-le-Grand, dans son *Traité sur la manière d'imiter les bons prédicateurs*, crut devoir relever, dans le chef-d'œuvre de l'évêque de Nîmes, certains plagiats, dont il ne craignit pas de féliciter l'auteur. Il prétendait que le mérite de l'évêque de Nîmes était « assez connu sans qu'il fût nécessaire de faire son éloge; » et que le public lui était redevable « d'avoir, dans les excellents discours qu'il avait mis au jour, enseigné la manière de bien imiter. » On peut voir, dans Maury¹, le détail de ces prétendus

1. *Essai*, t. I, p. 449 et suiv.

vols faits à Lingendes et autres auteurs plus oubliés. L'auteur de l'*Essai sur l'éloquence de la chaire* fait bonne justice des imputations peu gracieuses du P. Houdry. Il démontre, pièces en main, que Fléchier, en pillant trois ou quatre fois de vieux auteurs, leur a fait plus d'honneur qu'il ne s'est fait de tort à lui-même ; il ajoute d'ailleurs que ces imitations, dont Fléchier eût pu parfaitement s'abstenir, et qui, bien que légitimes, ne sont pas toujours très-adroites, n'ont pas été relevées sans une secrète justice. « Instruction singulière, dit-il, bien propre à dégoûter les plagiaires ! Fléchier emprunte d'un orateur oublié, trois ou quatre fois dans l'un de ses discours, environ dix lignes très-peu saillantes qui, loin de concourir à son succès, compromettent jusqu'à son goût en lui attirant les plus sévères critiques, et l'on se prévaut de cette découverte pour lui enlever, pour attribuer même à l'auteur ainsi copié, tous les traits les plus originaux du meilleur de ses ouvrages ¹ ! »

Voltaire, qui étudiait au collège Louis-le-Grand quand le *Traité* du P. Houdry parut, ayant conservé le souvenir du bruit que firent ces étranges découvertes parmi les jeunes admirateurs de l'évêque de Nîmes, mais n'ayant plus le texte de son professeur sous les yeux, écrivit sur Fléchier, vers 1740, cette grosse calomnie accompagnée d'une bévue : « Jean de Lingendes, évêque de Mâcon, aujourd'hui inconnu parce qu'il ne fit pas imprimer ses ouvrages, fut le premier orateur qui parla dans le grand goût ; ses sermons et ses orai-

¹ Maury, *Essai*, t. I, p. 463, 464.

sons funèbres, quoique mêlés encore de la rouille de son temps, furent le modèle des orateurs, qui l'imitèrent et le surpassèrent. L'oraison funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, surnommé le Grand dans son pays, prononcée par Lingendes, en 1630, était pleine de si grands traits d'éloquence, que Fléchier, longtemps après, en prit l'exorde tout entier, aussi bien que le texte et plusieurs passages considérables, pour en orner sa fameuse oraison funèbre du vicomte de Turenne ¹. »

La bévue consiste en ce que Voltaire confond Jean de Lingendes avec Claude de Lingendes, jésuite, premier réformateur de l'éloquence de la chaire ; en ce que l'oraison funèbre dont il parle n'est pas celle de Charles-Emmanuel, mais bien de son fils Victor-Amédée, et qu'elle fut prononcée, non en 1630, mais en 1637 ; enfin que ce discours parut dans les recueils du temps, alors qu'on dit que l'auteur *ne fit point imprimer ses ouvrages*. La calomnie, c'est d'affirmer que Fléchier a pris à Lingendes plusieurs passages *considérables* parmi lesquels *l'exorde tout entier*, ainsi que le *texte*. Rien de plus faux que cette double allégation : ni le texte, ni l'exorde, ni le plan du discours ne sont empruntés à Lingendes.

En tout cela, l'évêque de Maçon diffère complètement de l'évêque de Nîmes, et il n'y a aucune comparaison possible entre le discours du premier et celui du second. C'est ce que les auteurs de dictionnaires biographiques

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

cessent pu constater avant Maury et Dacreux¹, s'ils n'avaient trouvé plus facile de répéter sans contrôle la critique de Voltaire, que de remonter aux sources. Un seul trait de ce beau morceau appartient à Lingendes, non à son exorde, mais au corps du discours; c'est celui qui commence par ces mots : « Puissances ennemies de la France, vous vivez, etc. » Cette figure très-vantée et juste *belle et pathétique en elle-même*, par Voltaire², qui en blâme l'emploi, a le tort d'être copiée presque mot pour mot de celle de Lingendes, jusqu'à certaines négligences du texte original.

Telles sont les critiques les plus saillantes qu'on a faites de l'oraison funèbre de Turenne. Nous avons cru devoir les rappeler, parce qu'elles appartiennent à l'histoire littéraire et que d'ailleurs elles ont quelque fondement. Le discours de Fléchier n'en demeure pas moins un chef-d'œuvre et un monument de notre langue. Quand il parut, il souleva l'admiration de la France entière; on sembla, un moment, ne plus hésiter à mettre son auteur en parallèle avec celui de l'oraison funèbre de Condé. Mais l'esprit français se platt à la réaction.

Le Roi voulut entendre Fléchier. Celui-ci fut donc retenu pour le discours de la *Cène* qui devait se prêcher le samedi saint de la même année 1676. Ce sermon, qu'on demandait d'ordinaire à ceux que l'on destinait aux hautes fonctions de l'Église, était pour notre prédicateur l'annonce de son prochain épiscopat. L'opinion

1. Œuvres complètes de Fléchier, t. IV, p. xxii-xxiii.

2. *Mélanges*, t. I, p. 316, édit. de 1775.

publique, « la voix du peuple ¹, » comme dit Fléchier, le faisait déjà évêque ; et nous verrons bientôt la raison flatteuse que le Roi lui donna de son retard à récompenser ainsi ses mérites.

Nous aurons à qualifier les talents de Fléchier dans le sermon ; pour le moment, contentons-nous de dire qu'il répondit assez bien à l'attente de la cour, le samedi saint 1676. Le sujet, parfaitement approprié à la circonstance, fait honneur à la piété des rois de France aussi bien qu'au caractère des prédicateurs qu'ils admettaient à prêcher devant eux :

1° Les personnes élevées en dignité sont obligées d'être humbles à l'exemple de Jésus-Christ ;

2° C'est en cette humilité que consiste leur véritable grandeur.

Ces deux points sont développés avec courage et modestie. La doctrine est abondante et bien distribuée ; le style cherche à être ferme et sobre ; l'accent ne manque pas toujours de grandeur.

« Sire,

« J'adresse à Votre Majesté les paroles de Jésus-Christ, et je lui propose ses exemples. Il est la vérité quand il parle, il est la sainteté quand il agit, et c'est le devoir des princes chrétiens de l'écouter et de le suivre. Déjà Votre Majesté prévient mon

1. « Quoique la voix du peuple, Monsieur, soit ici, soit dans les provinces, m'ait déjà fait plusieurs fois évêque, je ne suis encore qu'abbé. Je laisse à la Providence à faire de moi tout ce qu'elle voudra, et dans le temps qu'elle aura marqué. Je suis pourtant bien aise de voir les souhaits de mes amis et la bonne opinion qu'on donne de moi à ceux dont je n'ai pas l'honneur d'être connu... »

Lettre de Fléchier. — A Saint-Germain, 21 décembre. (Minute originale.)

discours. Je la vois prête à imiter l'action la plus humble de Jésus-Christ : à mettre à ses pieds la couronne qu'elle porte ; à lui consacrer les lauriers qu'elle a cueillis, et à se décharger en ce jour, selon sa coutume, de tous ces précieux trésors de gloire qu'elle amasse toutes les années. Vous excitez, Sire, à vous suivre dans vos exercices de religion, ceux qui vous suivent dans le cours de vos conquêtes ; et, par un changement heureux que produit la force de votre exemple, vous faites aujourd'hui, d'une cour fière et magnifique, une cour charitable et humiliée. Ainsi, donnant sans cesse à l'univers de grands spectacles, tantôt de valeur, tantôt de piété, tantôt de générosité royale, tantôt d'humilité chrétienne, vous apprenez aux rois, à la tête de vos armées, comment il faut acquérir la gloire, et vous venez leur apprendre ici le bon usage qu'il en faut faire. »

Et à la fin :

« Fasse le ciel que vous soyez aussi grand devant Dieu par votre humilité, que vous êtes grand devant les hommes par votre gloire ; que vous remportiez autant de victoires sur vous-même, que vous en remportez sur vos ennemis ; que vous ne cueilliez de lauriers que pour en faire des couronnes au Dieu des armées ; que le bruit de vos louanges, dont tout l'univers retentit, réjouisse les uns, étonne les autres, et n'importune que vous seul ; et qu'au milieu de tant de grandeurs, que tout le monde admire en vous, vous soyez le seul qui puissiez oublier que vous êtes grand, afin que vous le deveniez un jour dans le ciel ! »

Le prix de ce discours paraît avoir été le don de l'abbaye de Saint-Séverin, en Poitou. M. de Montausier fut pour quelque chose dans cette largesse de Louis XIV. Fléchier accepta le présent avec d'autant plus de reconnaissance que ses ressources pécuniaires ne s'étaient pas accrues en proportion de ses succès littéraires et de ses faveurs de cour. Soit que sa position élevée l'obli-

geât à certains frais de représentation, soit que dès lors, comme nous l'avons insinué plus haut, il se crût avant tout le débiteur des pauvres : son état de gêne persévéra jusqu'en 1682, au point qu'il dut s'interdire les libéralités les plus chères à son cœur. Sa sœur lui ayant demandé quelques ornements pour sa chapelle, il lui répondait : « Vous pouvez bien juger, ma très-chère sœur, que je n'ai pas été dans l'opulence, puisque je ne vous ai pas envoyé les ornements que vous m'aviez demandés¹. »

Fléchier recevra d'autres abbayes sans en devenir bien plus riche. Que s'il bénéficie de la *commende*, « cette triste conséquence du concordat de François I^{er} et de Léon X, » il en comprend les devoirs mieux que d'autres. Et, pour ne toucher ici que le côté de l'intérêt matériel, tandis que, « sous un régime comme celui de la commende, qui, en instituant, dans le sein même de l'Église, une lutte d'intérêts entre l'élément séculier et l'élément régulier..., acheva de ruiner les forces vives de l'état monastique², » d'autres laissent s'écrouler les monastères, lui s'occupe d'abord de relever les murs de ses abbayes. Nous le verrons, sinon résider dans ces lieux austères, du moins veiller avec une sollicitude paternelle sur eux et sur ceux qui les habitent ; et les pauvres de ses abbayes trouver place jusque dans son testament.

1. A Versailles, 3 juin 1682. Ses émoluments pouvaient s'élever à 5,000 livres.

2. M. Germer-Durand, *le Prieuré et le pont de Saint-Nicolas-de-Campagnac*, in-8, Nîmes, 1864.

CHAPITRE SIXIÈME

Histoire de Théodose. — De la critique historique au dix-septième siècle. — Rapports avec mademoiselle Deshoulières. — Apogée de la réputation de Fléchier. — Portrait de Fléchier par lui-même.

C'était le plan de M. de Montausier, d'autres disent du Roi lui-même, de faire compléter l'éducation du Dauphin par l'histoire de souverains illustres ; et on avait confié la rédaction de ces biographies à des hommes dont le talent et le caractère inspiraient le plus de confiance ¹. Une seule fut publiée : celle de Théodose par Fléchier. Nous avons dit plus haut qu'elle avait dû être terminée vers 1674 ; mais elle ne parut qu'en 1679, après avoir servi à l'instruction du jeune prince, et quand cette éducation célèbre touchait à sa fin. L'auteur, dans une préface qui serait exquise, si, à propos des soins donnés au Dauphin, elle renfermait un mot d'éloge pour Bossuet dont les services furent bien supérieurs à ceux de M. de Montausier, nous dit lui-même l'origine de son travail. A en croire sa modestie, il s'en

1. De Cordemoy, de Sacy, Tillemont, Jean Rou.

serait « trouvé chargé, presque sans y penser ; » et il tient à ce que l'on soit persuadé qu'il n'a pas entrepris cet ouvrage « témérairement. » « Le lecteur jugera de tout le reste, ajoute-t-il ; et j'aime mieux lui laisser la satisfaction d'excuser par bonté les fautes qu'il trouvera dans cette histoire, que de prévenir son jugement par des justifications ennuyeuses de ce que j'y trouve moi-même de défectueux ¹. »

L'heureux Fléchier avait-il besoin, pour lors, de se prémunir contre la critique ? La postérité s'est montrée sévère à son égard, beaucoup trop sévère même ; mais ses contemporains accueillirent presque toujours ses ouvrages avec la plus grande faveur. La publication de l'*Histoire de Théodose* doit être mise au nombre de ces succès mérités, quoique faciles en apparence. Il se fit plusieurs éditions de ce livre ; les journaux du temps le louèrent ; les salons, alors bien plus puissants et bien autrement éclairés que les gazettes, l'honorèrent d'une véritable faveur ². Dix ans plus tard (novembre 1689), madame de Sévigné le mettait encore au nombre des livres sur lesquels elle aimait à revenir, et se consolait du style de Maimbourg par « le beau style de Fléchier. » — « Nous lisons la vie de Théodose, écrit-elle un autre jour ; ... c'est en vérité la plus belle chose du

1. *Histoire de Théodose*, avertissement.

2. « L'histoire de Théodose ayant, en 1679, été mise en lumière, Bayle, prévenu favorablement par ce qu'il en avait ouï dire, « on l'estime fort, écrivait-il, tant par la belle élocution, que pour les beaux événements dont elle donne le détail ; » et ce que bientôt il en écrivit à son frère, après que, à son tour, il l'eut pu lire, témoigne assez de la satisfaction que lui avait causée, à lui aussi, cet ouvrage. » *Bossuet, précepteur du Dauphin*, par M. Floquet, p. 100.

monde et d'un style parfait. Mais un tel livre ne dure que deux jours; je l'avais lu, il m'a été nouveau. Je serais fâchée, par exemple, que Pauline n'eût point de goût pour une si belle vie; les romans ne doivent pas gâter ces sortes de beautés, ou ce serait mauvais signe¹. »

Le dix-huitième siècle ne partagea pas à beaucoup près l'enthousiasme de madame de Sévigné pour l'*Histoire de Théodose*. Le héros de Fléchier, avec ses sentiments chevaleresques et chrétiens, n'étant pas du goût des prétendus philosophes, on accusa son historien de l'avoir trop flatté; et, conséquence assez logique de cette première erreur, d'avoir substitué à la simplicité du style historique, l'art du rhéteur². Cette double accusation n'a presque rien de fondé. L'*Histoire de Théodose*, quelque élégamment écrite qu'elle soit, ne pèche point contre le genre historique; elle en a la gravité, l'ampleur, la majesté; rien ne rappelle mieux la manière des anciens. C'est du Xénophon et du Tite-Live. D'ailleurs on peut se demander si l'histoire, toute grave qu'elle est, dédaigne le secours de l'art; si les grands historiens, tant anciens que modernes, n'ont pas été de grands artistes en style. Ici comme ailleurs, le suprême de l'art n'est pas de n'en avoir point, mais de le dissimuler. Or, c'est en quoi Fléchier ne réussit pas toujours, même dans ses meilleures pages; ce qui ne veut pas dire cependant que l'*Histoire de Théodose* ne soit, pour la forme, une des choses les plus finies de la langue française, digne encore, aussi bien que les

1. *Lettres de madame de Sévigné*, t. VII, p. 251-253, édit. de 1786.

2. D'Alembert, *loc. cit.*

oraisons funèbres, d'être mise au nombre des ouvrages classiques¹. Il n'est rien sorti de la plume de Fléchier de plus pur, de plus égal, de plus varié, de mieux tissu. L'art des transitions, plus difficile en histoire que partout ailleurs, y est poussé à un degré qu'il n'avait pas encore atteint parmi nous, et qui n'a pas été dépassé depuis. De là nait, en grande partie, l'intérêt de cet ouvrage. On le lit sans fatigue, presque d'un trait, et l'on regrette à la fin, avec madame de Sévigné, « qu'un tel livre ne dure que deux jours. » Dès la première page, vous sentez la touche du maître. Il est difficile de ne pas songer au magnifique début du *Discours sur l'histoire universelle*, qui parut deux ans plus tard, mais que Fléchier devait connaître bien avant cette date, en lisant l'exposition suivante du sujet, adressée au jeune prince :

« Monseigneur,

« J'entreprends d'écrire la vie de l'empereur Théodose-le-Grand, que les auteurs païens ont élevé au-dessus des princes qui l'avaient précédé, et que les Pères de l'Église ont proposé pour exemple aux princes chrétiens qui devaient le suivre.

« Cette histoire, Monseigneur, renferme de grands événements, et l'on en peut tirer des instructions très-importantes. Vous y verrez, d'un côté, des barbares repoussés jusque dans leurs anciennes limites, des rebelles ramenés par la douceur ou réduits à l'obéissance par la force ; des tyrans punis de leur cruauté et de leur perfidie, et l'Empire trois fois rétabli par la valeur de Théodose ; de l'autre, l'hérésie abattue, l'idolâtrie ruinée, les abus du siècle réformés, et l'Église, après avoir été

1. On nous a affirmé que M. l'abbé Auguste Deplace lui avait donné ce rang auprès de M. le duc de Bordeaux, dont il était le précepteur.

opprimée durant plusieurs règnes, remise dans sa première liberté par les édits de ce sage et pieux empereur.

« Vous y remarquerez, Monseigneur, l'esprit et le caractère d'un prince qui tempère sa puissance par sa bonté, qui ne sépare jamais les intérêts de la religion de ceux de l'État, qui sait donner des lois aux hommes et s'assujettir à celles de Dieu, qui triomphe de ses ennemis autant par sa foi et par ses prières que par son courage et par ses armes, et qui allie en sa personne la valeur et la piété, la grandeur du siècle et la modération chrétienne.

« Je ne doute pas, Monseigneur, que vous n'admiriez les différentes vertus qu'il pratiqua dans les différents états de sa vie. Il servit les empereurs, dès qu'il fut en âge de porter les armes. A peine eut-il servi quelque temps dans les armées, qu'on le trouva capable de les commander. La réputation qu'il s'acquit dans les grands emplois lui attira l'envie et la disgrâce de ceux mêmes qui devaient le protéger; mais il supporta la mauvaise fortune sans faiblesse, comme il sut jouir de la bonne sans orgueil. Il parvint à l'empire en un temps où il fallait non-seulement le gouverner, mais encore le rétablir, et ses premiers soins furent de rendre ses sujets heureux. Il aima la paix, et craignit moins de souffrir une injustice que de la commettre; il termina plusieurs guerres par sa valeur, et n'en entreprit aucune par ambition; il fut toujours plus porté à pardonner qu'à punir, et, s'étant une fois abandonné à sa colère, il expia, par une pénitence publique, la faute qu'il avait faite par la persuasion de ses ministres plutôt que par aucun dérèglement de son cœur.

« Cette longue suite d'actions éclatantes pourrait vous faire croire, Monseigneur, que j'écris l'éloge de cet empereur et non pas son histoire; mais vous verrez que je n'exagère point ses vertus et ne dissimule point ses défauts, et que, sans sortir des bornes qui me sont prescrites, j'expose les faits que j'avance comme des vérités fondées sur les témoignages des anciens auteurs, et non pas comme des idées de perfection que j'ai moi-même imaginées.

« Il serait à souhaiter que la manière d'écrire répondît à la dignité du sujet ; mais j'espère, Monseigneur, que vous excuserez ce qui manque à l'une et que vous approuverez le choix que j'ai fait de l'autre. Pour moi, je ne prétends qu'à la gloire d'avoir apporté, dans l'exécution de mon dessein, tout le soin et toute l'exactitude dont je suis capable. Heureux si je puis faire croître en vous, par l'exemple d'un prince dont la sagesse et la piété égalèrent la puissance et par l'émulation qu'il doit vous inspirer, les vertus qu'un bon naturel y a commencées, qu'une sage et noble éducation y fortifie tous les jours, et que l'âge et les occasions vont faire éclater, soit dans la paix, soit dans la guerre, sous la conduite du plus grand roi et du meilleur père du monde. »

Ce qui suit n'est pas et ne doit pas être de cette majesté ; c'est partout une dignité qui touche à l'élévation ; et l'on admire la souplesse de l'auteur, qui, sans jamais cesser d'être élégant et noble, sait toujours varier son ton selon les choses et les circonstances, oubliant qu'il est prédicateur « de son métier, » n'excellant pas moins à débrouiller une intrigue de palais qu'à exposer l'état de l'Eglise en ce siècle des hérésies ; à décrire une bataille qu'à faire un portrait ; à fouiller dans les mœurs des barbares et à suivre leurs incursions désordonnées qu'à tracer le tableau des résistances glorieuses de la civilisation romaine et de ses dernières splendeurs. Sur tous ces points nous aurions de beaux morceaux à citer ; mais Fléchier nous étant déjà suffisamment connu comme théologien, comme peintre des mœurs et des caractères, nous aimons mieux insister ici sur son talent propre d'historien et le montrer dans le récit d'une bataille. Choisissons entre autres celles que se livrèrent Arbo-

gaste et Théodose. On ne raconte pas un grand combat avec plus de clarté, de rapidité, d'intérêt, de calme éloquence.

« En descendant des Alpes vers Aquilée, on découvre une grande plaine capable de contenir plusieurs armées, coupée d'un côté par le fleuve Frigidus, et bornée de l'autre par des montagnes qui sont comme de seconds remparts que la nature semble avoir faits pour la sûreté de l'Italie. Ce fut là qu'Arbogaste attendit Théodose pour le combattre. Il apprit sans s'émouvoir que les passages étaient forcés, et rassura ses troupes, qu'une action si résolue avait un peu ébranlées. Il étendit dans la plaine cette armée de barbares qu'il avait emmenés des Gaules, laissant Eugène sur des hauteurs avec les légions romaines pour les soutenir. Après avoir donné ses ordres partout et représenté aux troupes la confiance qu'il avait en leur valeur, la nécessité de vaincre, l'importance de la victoire et les récompenses qu'elles devaient espérer, il se mit à la tête de quelques bataillons français, auxquels il avait donné l'avant-garde, et attendit quel mouvement ferait l'ennemi.

« Théodose ne perdit point de temps, et, pour garder le même ordre de bataille, il fit descendre dans la plaine, avec une diligence incroyable, toutes ses troupes étrangères, et se réserva, avec les corps des soldats romains, sur les éminences voisines. Quelque ardeur qu'on remarquât dans les deux armées, elles se donnèrent le temps de se mettre en ordre et de prendre leurs avantages, jusqu'à ce que Théodose fit donner le signal pour marcher. Gaïnas fut le premier à la charge avec les Goths qu'il commandait. Arbogaste leur opposa des troupes françaises, qui le reçurent avec beaucoup de courage et de fermeté. Le combat s'échauffa. Les deux partis, assistés des corps qu'on avait détachés pour les soutenir, disputèrent longtemps la victoire ; mais enfin les Goths furent ébranlés, et, se voyant affaiblis par la perte de leurs principaux officiers et de leurs plus vaillants soldats, et accablés par le nombre de troupes qui leur

tombaient à tous moments sur les bras, ils commencèrent à plier, et, se renversant les uns sur les autres, mirent toute l'armée en désordre.

« Arbogaste, profitant de la confusion où ils étaient, les poursuivit avec quelques escadrons de réserve, et en fit un horrible carnage. Dix mille Goths y furent tués sur la place; le reste fut presque mis hors de combat, et toute cette multitude de barbares allait être entièrement défaite. Théodose, qui d'une hauteur découvrait la déroute de ses gens et voyait sa perte inévitable, si Eugène venait à fondre sur lui avec ses légions romaines, eut recours à Dieu en cette extrémité, et, levant les mains au ciel, il fit cette prière : « Vous savez, mon Dieu, que j'ai entrepris cette guerre au nom de Jésus-Christ, votre fils ; si mes intentions ne sont pas aussi pures que je pensais, que je périsse. Si vous approuvez la justice de ma cause et la confiance que j'ai en vous, secourez-moi, et ne permettez pas que les gentils disent : Où est le Dieu des chrétiens ? »

« A peine eut-il achevé ces mots, qu'il descend dans la plaine avec les Romains, qu'il excitait par sa piété et par son courage, et s'avance pour arracher aux ennemis une victoire qu'ils croyaient assurée. Cependant Bacurius donnait des marques d'une fidélité et d'une valeur extraordinaires ; car, après avoir rallié les fuyards et s'être mis à la tête avec les Ibériens, il soutenait tout le poids du combat, essayant tous les traits des ennemis, qui le chargeaient de tous côtés, et arrêtant leur furie jusqu'à ce que Théodose fût arrivé. Alors le combat recommença. L'un et l'autre parti s'efforçait de vaincre ; les uns, enflés de leurs premiers succès, les autres animés par la présence de l'empereur. On attaquait, on résistait sans craindre le péril, sans reculer de part ni d'autre. Mais, quelque effort que pût faire Théodose, il ne put jamais remporter aucun avantage sur Arbogaste, qui se soutenait par sa valeur, par sa conduite, par la multitude et le courage de ses troupes. Enfin la nuit termina le combat, et chacun fut obligé de se retirer dans son camp. La perte ne fut pas considérable du côté d'Eugène, et Théodose

perdit plusieurs officiers, et surtout le brave Bacurius, qui, après avoir écarté plusieurs fois les ennemis et percé leurs escadrons l'épée à la main, fatigué du travail de cette journée, affaibli par les blessures qu'il avait reçues, vint tomber enfin, à la vue de l'empereur, sur un tas de barbares qu'il avait tués de sa propre main.

« Les deux empereurs passèrent la nuit bien différemment. Eugène fit allumer des feux par tout son camp, distribua des récompenses à ceux qui s'étaient distingués par quelque action éclatante, et crut avoir remporté une entière victoire. Il ne douta pas même que Théodose ne se sauvât à la faveur de la nuit avec les troupes qui lui restaient.

« Théodose, de son côté, ayant regagné son camp sur la montagne, assembla les principaux chefs de son armée et tint conseil de guerre. Timase et Stilicon furent d'avis de céder au temps, et de pourvoir promptement à la sûreté de la retraite. Ils représentèrent qu'après la perte qu'on venait de faire, il ne fallait penser qu'aux soins de se rétablir; que c'était assez d'avoir été vaincus, qu'il fallait se garder d'être entièrement défaits; que ce serait sacrifier les restes de l'armée, que de l'exposer au hasard d'un second combat, et qu'il y aurait de la témérité à vouloir forcer, avec un petit nombre de soldats rebutés, des ennemis qui se confiaient en leur multitude et en leur valeur, et qui venaient de remporter un avantage si considérable; qu'il valait mieux se renfermer dans les bonnes places de l'Empire, afin d'assembler de nouvelles troupes pendant l'hiver, et de se remettre en campagne au commencement du printemps, pour recommencer la guerre à forces égales.

« L'empereur rejeta leur conseil, et, les regardant avec quelque indignation : « A Dieu ne plaise, leur dit-il, que la croix de Jésus-Christ, qui paraît dans mes drapeaux, fuie devant les statues d'Hercule et de Jupiter, qu'on porte parmi les enseignes des ennemis ! » Ces paroles, dites avec une grande confiance, inspirèrent à ses capitaines la constance qu'il leur souhaitait. Il donna les ordres nécessaires pour le lendemain, et se retira

•

dans une chapelle proche du lieu où il était campé, pour y passer le reste de la nuit en prière.

« On rapporte que, s'étant endormi vers le matin, il vit en songe deux cavaliers, montés sur deux chevaux blancs, qui l'engageaient à combattre et lui répondaient du succès de la bataille, assurant qu'ils étaient Jean l'Évangéliste et Philippe, apôtres de Jésus-Christ, envoyés de Dieu pour marcher devant ses enseignes, et pour marquer à ses soldats le chemin qui devait les conduire à la victoire. Soit que ce songe ne fût qu'un effet de l'imagination de ce prince encore échauffée du dernier combat, et d'un nouveau désir de vaincre avec l'assistance du ciel; soit que ce fût un témoignage sensible de la protection de Dieu sur lui, il raconta, en s'éveillant, ce qu'il avait vu, et sortit de la chapelle, accompagné d'une partie de ses officiers, pour aller mettre son armée en bataille. On lui présenta, dans ce même temps, un soldat qui avait eu une vision semblable à la sienne. Il l'interrogea, lui fit redire plusieurs fois toutes les circonstances de ce songe; et, prenant de là occasion d'encourager son armée, il dit à ses capitaines « qu'ils ne pouvaient plus douter du succès de la bataille, après ce nouveau témoignage; qu'il l'avait résolue contre leurs avis; mais que c'était par un ordre secret de Dieu, qui leur envoyait des chefs invisibles pour les conduire; que toutes les forces humaines n'étaient plus à craindre, puisque le ciel était pour eux; qu'ils combattissent vaillamment sous de si puissants auspices; et qu'ils regardassent leurs protecteurs et ne comptassent point leurs ennemis. »

« Cette nouvelle, s'étant répandue par toute l'armée, releva le courage des soldats; et, comme il n'y a point de plus forte confiance que celle qui est fondée sur la religion, ils ne demandèrent plus qu'à combattre. Ils croyaient voir tout le Ciel armé pour leur défense et s'attendaient, non pas à un combat douteux, mais à une victoire certaine. Théodose profita de cette ardeur, et les fit descendre promptement dans la plaine.

« Comme il achevait de donner ses ordres, il reçut des lettres de quelques officiers de l'armée ennemie qu'on avait postés sur

les montagnes, qui lui promettaient de se ranger de son parti, s'il voulait leur accorder les mêmes honneurs et le même rang qu'ils avaient sous Eugène. L'empereur, ayant pris des tablettes de quelqu'un de ceux qui étaient près de lui, leur marqua les emplois qu'il leur destinait, s'ils s'acquittaient de leurs promesses; après quoi il marcha droit à l'ennemi, se munissant du signe de la croix, qui fut le signal de la bataille.

« Cependant Arbogaste se disposait à le recevoir, et, ne sachant d'où pouvait venir cette assurance à des gens vaincus, à qui il ne restait que peu de troupes, il détachait à tous moments des escadrons pour se saisir des postes avancés, et rangeait son armée, en sorte qu'il put l'étendre dans la plaine pour envelopper l'ennemi. Eugène, du haut d'une colline, où l'on avait dressé son pavillon, haranguait ses soldats, et leur remontrait qu'ils n'avaient plus que cette fatigue à essuyer, qu'il était aisé de rompre ce gros de désespérés, qui venaient plutôt pour mourir que pour combattre; qu'ils verraient plier, à la première attaque, ce reste d'armée qu'ils avaient défait le jour précédent, s'ils voulaient le charger courageusement, et achever une victoire qui était déjà bien avancée. Il leur promit à tous des récompenses, et donna ordre aux officiers de prendre Théodose, et de le lui amener vif et chargé de fers.

« Comme les armées furent en présence, Théodose remarqua que son avant-garde, à la vue d'une si grande multitude d'ennemis, marchait un peu trop lentement; et, craignant qu'Arbogaste ne profitât de cette lenteur, il descendit de cheval, s'avança lui seul vers les premiers rangs, et, s'écriant avec une sainte confiance : *Où est le Dieu de Théodose?* il ranima ses troupes et les mena lui-même au combat.

« Il se déchargea d'abord de part et d'autre une grêle de flèches et de traits, qui obscurcirent l'air. On se mêla peu de temps après. L'exemple du prince et l'espérance du secours du ciel excitaient les uns; la colère et l'indignation poussaient les autres à faire des efforts extraordinaires. L'ardeur était pareille dans les deux partis, et il n'y avait encore aucun avantage con-

sidérable. Les choses étaient en cet état, dans l'aile droite où Théodose combattait, lorsqu'on vint lui donner avis que ses troupes auxiliaires, qui composaient l'aile gauche, étaient vigoureusement attaquées par Arbogaste, et qu'elles commençaient à s'ébranler, si elles n'étaient soutenues.

« Théodose monta promptement à cheval, et courut, suivi de quelques-uns des siens, vers ces barbares, pour se mettre à leur tête et les encourager par sa présence. Mais il aperçut un gros de cavalerie ennemie qui, s'étant avancé par les détroits des montagnes, s'était jeté dans la plaine et venait fondre par derrière sur son armée. Il s'arrêta, et se mit en état de se défendre avec le peu de gens qui l'accompagnaient. Le comte Arbétion, qui commandait ces escadrons ennemis, était prêt à tomber sur Théodose, et l'aurait infailliblement accablé avant qu'il pût être secouru ; mais, soit que la contenance fière et majestueuse de ce prince lui eût inspiré du respect et de la vénération pour sa personne, soit qu'il fût venu dans le dessein de suivre le meilleur parti, il baissa les armes et se rangea avec ses troupes près de l'empereur, pour le suivre et pour lui obéir.

« Théodose, se voyant non-seulement délivré d'un grand danger mais encore renforcé d'un secours considérable, tourna du côté de son aile gauche, qu'il rassura par sa présence. Mais quelque effort qu'il fit, dans ce combat sanglant et opiniâtre, où la valeur était si grande dans les deux partis et le nombre si inégal, le courage et la prudence d'Arbogaste, la vigueur et l'obstination de ses troupes, les ressources qu'il trouvait dans la multitude de ses soldats, allaient sans doute ruiner l'armée de Théodose. Elle s'affaiblissait insensiblement, et allait sans doute être, sinon vaincue, du moins fatiguée par la longueur de la bataille, lorsque le ciel se déclara pour cet empereur, par une merveille que les païens mêmes n'ont pu dissimuler.

« Il se leva du sommet des Alpes un vent impétueux entre l'orient et le septentrion, qui, soufflant tout à coup sur les escadrons d'Eugène, les mit dans un étrange désordre. Ils étaient ébranlés, quelque effort qu'ils fissent pour demeurer fermes.

exemple, où il rapporte fidèlement, mais froidement, la lutte de Symmaque avec saint Ambroise ¹. M. Villemain raconte bien autrement ces mêmes choses ²; et généralement nous savons aujourd'hui, mieux qu'au dix-septième siècle, dramatiser les récits de l'histoire, leur restituer leur physionomie primitive, leur donner ce que nous appelons la couleur locale.

Quant aux éloges que Fléchier prodigue à son héros, ils ont pu déplaire à la philosophie voltairienne, mais ils ne sont pas contredits par l'histoire. Lebeau l'a parfaitement reconnu, et il n'a pas craint de faire, en plein dix-huitième siècle, un portrait de Théodose aussi flatteur que celui qu'en avait tracé le lecteur du Dauphin, d'après tous les historiens du temps, un seul excepté, Zosime, « déclaré contre tous les princes qui ont travaillé au progrès du christianisme ³. » De toutes les imputations de Zosime contre Théodose, il n'en est que deux qui paraissent mériter quelque attention. Ce grand empereur eut peut-être le tort de multiplier à ce point les charges dans son armée, et même dans l'État, que les finances et les caractères durent en souffrir. Chose non moins grave, et qui, comme la première, semble avoir échappé à la sagacité de Fléchier, il ne sut pas résister à la nécessité où il se trouva d'admettre dans son armée, à titre de troupes auxiliaires, les hordes barbares qui lui vinrent d'au delà du Danube. N'était-il pas manifeste qu'une telle mesure devait affaiblir la dis-

1. *OEuvres complètes*, p. 141 et suiv.

2. *Tableau de l'éloquence sacrée au quatrième siècle*.

3. *Histoire du Bas-Empire*, t. IV, p. 7 et 9. Edit. de 1788.

cipline des légions et initier l'ennemi au secret d'un art dont il importait de garder pour soi toutes les ressources?

Notre siècle a placé un autre reproche à côté des reproches du siècle de l'*Encyclopédie*; il a accusé Fléchier d'avoir manqué de critique historique. Quelque fondée que soit cette accusation, il ne faut pas la faire peser d'un trop grand poids sur la mémoire de l'auteur de l'*Histoire de Théodose*. Son talent pour écrire l'histoire ne saurait le mettre au nombre des grands historiens, chez qui le style est toujours uni à une vaste et judicieuse érudition. Avec son incomparable génie, Bossuet sut jeter sur l'histoire universelle un de ces regards auxquels rien n'échappe, et qui sont comme des éclairs au milieu des ténèbres. Mais Fléchier n'était pas tenu d'aborder l'histoire de Théodose avec une telle puissance. Il y apporta des connaissances réelles, quoique point assez approfondies, du discernement; mais ses études n'avaient pas été tournées vers l'histoire au point qu'il pût montrer, dans cette biographie, le talent de critique que quelques-uns de ses contemporains avaient fait servir à l'étude de nos origines religieuses et nationales. D'autre part, il n'avait pas pu profiter des travaux les plus importants de la grande école critique du dix-septième siècle. La *Diplomatique* de Mabillon ne parut qu'en 1681, et l'*Histoire des empereurs*, de Tillemont, ainsi que ses *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, en 1692 et 1693. La *Vie de Théodose* fut donc ce qu'elle pouvait être, en 1679, de la part d'un homme

qui écrivait l'histoire plus en moraliste et en littérateur qu'en érudit, selon le but qui lui avait été indiqué et l'idée qu'il se faisait lui-même de la mission de l'historien. Il exigeait de ceux qui se consacraient à ce genre mieux que de l'érudition, telle qu'on la pratiquait alors, c'est-à-dire sans chaleur et sans harmonie avec la science générale ; il exigeait beaucoup de sagesse et un grand amour de l'art. « Je sais bien, disait-il, qu'il n'est pas malaisé de tracer de ces histoires qui ne sont qu'un amas indigeste d'événements, et qui, n'ayant ni l'ordre ni le discernement nécessaires, ne font pas beaucoup d'honneur ni à ceux qui les composent, ni à ceux qu'elles louent. Mais lorsqu'il s'agit d'entrer dans les secrets de la politique, de juger des conseils et d'écrire des histoires qui vivent plus longtemps que leurs auteurs, et qui soient une possession perpétuelle de gloire, selon les termes de Thucydide, je suis de l'avis de Lucien, qu'il n'est rien qui demande tant d'art, tant de soin et tant de prudence... » Plus loin, il se plaint de ce que l'on voit, de son temps, « tant d'histoires et de mémoires, qui, comme des corps sans âme, n'inspirent aucun sentiment généreux, et ne valent guère mieux que ces gazettes froides et ces nouvelles ennuyeuses, qui sont des persécutions qui se font toutes les semaines ¹. »

Ce dédain, un peu haut peut-être, pour les travaux d'érudition pure, mais qui allait très-bien à sa nature oratoire et poétique, ne l'empêchait pourtant pas de rendre

1. *Lettre sur les qualités de ceux qui écrivent l'histoire.*

hommage aux grandes recherches historiques qui contribuèrent, même de son temps, à rabaisser l'*Histoire de Théodose*. Il connut et estima Ducange et Tillemont; il voulut conserver des rapports avec Mabillon, presque jusqu'à la fin de ses jours, affirmant qu'il n'était « aucune rencontre, en matière de science et de piété, où l'illustre religieux ne lui fût présent ¹. »

Nous ne clorons pas nos remarques sur l'*Histoire de Théodose* sans faire observer, quant à nous, qu'il y a dans cet ouvrage quelques tendances gallicanes, d'autant plus surprenantes qu'elles précèdent de plusieurs années la fameuse déclaration de 1682, et que Bossuet lui-même ne paraissait point partager dans ce même temps, bien que plus versé que Fléchier dans les conseils de l'État.

Tout le monde sait que les conciles généraux, depuis le premier, ont été présidés par les papes ou par leurs légats, et que, si plusieurs conciles d'Orient, à cause des difficultés matérielles des temps, furent présidés par des patriarches, leurs décrets ne furent obligatoires qu'après l'acceptation de l'Église d'Occident et la confirmation du Pape. Or, Fléchier, parlant du concile de Constantinople, réuni par les soins de Théodose en 381, et présidé par Méléce, évêque d'Antioche, ne dit rien du pape Damase. « L'Orient le reconnut pour œcuménique, dit-il en terminant sa relation, d'ailleurs très-limpide, et « le pape saint Grégoire » le mit, depuis, au nombre des quatre qu'il révérait comme les quatre Évangiles ². »

1. Lettre au R. P. Mabillon, 20 avril 1705.

2. *Histoire de Théodose*, t. I, p. 110.

Du pape Damase, pas un mot. Bossuet, n'ayant que deux lignes à consacrer au même concile, n'a garde, tout courtisan qu'il parait, de se dispenser d'indiquer à son royal élève un point essentiel de doctrine. « Il ne s'y trouva que l'Église grecque, dit-il; le consentement de tout l'Occident et du pape saint Damase le fit appeler second concile général ¹. »

Un peu plus loin, Fléchier nous raconte que les évêques d'Italie demandèrent à Théodose de vouloir bien envoyer à Rome les évêques d'Orient, pour un autre concile (382). *Les évêques d'Italie*; du Pape, il n'en est pas question. Encore une fois, ce sont là des oublis que l'on prendrait pour des tendances qui présagent 1682, et qui surprennent chez un écrivain si modéré et si prudent. Ces faiblesses nous étonnent de la part d'un homme d'un si noble caractère, qui tant de fois ne craignit point de proclamer les droits de l'Église dans ses rapports avec l'État. Pour ne parler que de l'histoire qui nous occupe, n'y trouve-t-on pas, à l'endroit des démêlés de Valentinien avec saint Ambroise, des pages d'une dignité vraiment sacerdotale, surtout si l'on se souvient qu'elles sont écrites pour le fils de Louis XIV? Il ne cherche pas à lui voiler les ridicules et les torts du jeune empereur à l'égard d'Ambroise, et il fait de la fermeté de l'évêque de Milan un tableau qui ressemble assez à une leçon, et qui laisse entendre que lui-même, Fléchier, un jour évêque, ne s'inspirera que de son devoir, en face des puissances temporelles.

1. *Discours sur l'histoire universelle.*

Mais l'ordre chronologique et le besoin de sortir un peu de cette région officielle, où nous nous sommes engagé à la suite de notre Auteur, nous ramènent au Fléchier des *ruelles*. Nous laisserons là, pour un moment, le prédicateur et l'historien, pour revenir au spirituel, à l'aimable correspondant de mademoiselle de La Vigne, alors supplantée, paraît-il, par mademoiselle Deshoulières.

Fléchier hantait les salons de madame Deshoulières, depuis son arrivée à Paris. Mais si la mère fut toujours l'objet de sa respectueuse amitié, la fille lui inspira tout d'abord une de ces inclinations littéraires qui n'aurait pas duré plus de trente ans (1677-1709) et survécu à toutes les vicissitudes heureuses ou malheureuses, si elle n'avait été, comme on pourrait le croire, qu'un stérile et passager échange de politesses galantes, de tendretés dans le goût des héros de *bergeries*. Il y a cela sans doute ; et c'est cela même qui fait le fond de cette longue correspondance ; toutefois, sous ces dehors frivoles, qui n'ont pas permis à Fléchier de signer ces lettres, sauf trois ou quatre billets du temps de son épiscopat, nous n'avons pas de peine à découvrir une amitié vraie, profonde, chrétienne. L'auteur de *Gen-séric* ne méritait pas moins que cela. Si mademoiselle Deshoulières est un peu déchue de sa gloire littéraire, du moins son cœur et sa vertu sont arrivés jusqu'à nous avec les éloges des contemporains. Il ne paraît pas que la poésie de son temps, en lui permettant une tendresse factice, ait porté atteinte à la simplicité et à la pureté de ses sentiments. Si elle

parla et souffrit qu'on lui parlât comme on parlait encore autour d'elle, ce langage ne fut pour elle, aussi bien que pour Fléchier, qu'une forme convenue de l'affection la plus respectable. C'est ainsi que, à vingt-six ans, elle appellera Benserade, un vieillard de soixante-seize, son amant. Elle donne ce nom, et cette fois en toute sincérité, à monsieur Caze; elle lui envoie même des billets fort tendres; mais quand, à la veille de devenir son époux, Caze tombe sur un champ de bataille, elle se rend ce témoignage qu'un si rude coup n'est pas un pur châtement de son amour.

Cependant cet amour, si fidèle et si tendre,
Toujours sur mon devoir a réglé ses désirs.

Les relations écrites de Fléchier et de mademoiselle Deshoulières commencent vers 1678. Celle-ci n'a guère que quinze ans; mais cet âge, chez la fille de la *dixième Muse*, est rehaussé par une éducation qui, jointe à son esprit et à la bonté de son âme, la rend digne d'entrer en commerce de lettres avec les hommes célèbres. Fléchier était donc son maître, son *Mentor*, bien plus que son ami; et il est aisé de se convaincre, en parcourant ses billets à cette *enfant sublime*, que l'amitié qu'il lui témoigne sans cesse est une affection toute paternelle, qui s'efforce de se cacher sous un autre nom pour se faire mieux accepter. Sans doute on parle à chaque ligne le langage douceâtre des beaux esprits du temps; sans doute, on se dit qu'on n'a plus ni repos, ni sommeil depuis qu'on se connaît et qu'on « s'estime; » que le monde et ses plus chers intérêts

disparaissent devant celui-là ; que la Cour elle-même, avec ses fêtes et ses courses à la suite ou au travers des victoires, n'est plus que tristesse et que désert ; on parle même de jalousie, on rompra, si l'on n'a rompu, pour se lier de plus belle l'instant d'après ; mais au milieu de tous ces badinages étranges, la note fondamentale revient toujours. Sur cent cinquante lettres qui nous restent de Fléchier à mademoiselle Deshoulières, il n'y en a pas dix où ne se trahissent des tendresses et des alarmes paternelles. Les joies de la « bonne fille, » nom qu'aime à lui donner Fléchier ; sa santé, surtout, font, aussi bien que « l'amitié tendre, » le fond, toujours ancien par lui-même et toujours rajeuni par un rare bonheur d'expression, de cette charmante correspondance.

La piété non plus n'en est pas absente. Il est souvent question de cérémonies religieuses et de retraites. L'aimable et paternel Abbé gronde même quelquefois sa jeune amie sur les austérités d'un zèle qui ne lui paraît pas toujours selon la science, moins encore selon « le cœur. » Jaloux des hommes, des poètes, des abbés, des moines et des évêques qui, en son absence, font leur « cour » à sa spirituelle correspondante, Fléchier prétend l'être aussi de Dieu ; et il ose parfois venir troubler, par un malencontreux billet dont on aura l'air de se plaindre, et pour lequel il s'excuse d'avance, le silence du cloître.

Au surplus, peu ou point de signatures à ces billets. Au bas de la lettre, un petit signe cabalistique, dont le sens n'échappait point à la destinataire des missives, et la dédommageait amplement de ne pouvoir

reposer son regard sur un nom chéri autant que vénéré. Ce n'est pas que Fléchier craignit de la compromettre. Lui qui, dans cette correspondance, s'amuse éternellement de la prudence simulée de son amie, de ses craintes, de ses scrupules apparents, savait très-bien que ses lettres, confiées les unes à la poste, les autres à des messagers souvent peu scrupuleux, pouvaient au besoin porter son nom et soutenir le regard du public. S'il ne signe pas, c'est qu'il dédaigne de placer, au bas de ces choses intimes, qu'il emprunte, dit-il, bien moins à son esprit qu'à son « cœur, » un nom maintenant célèbre dans l'Église comme dans le monde. L'auteur de l'oraison funèbre de Turenne s'amusait de ce commerce épistolaire, où pas une rature ne se montre, où les mots courent, se précipitent avec la pensée et le sentiment; il se plaisait à le rendre fréquent jusqu'à simuler la plus forte préoccupation, écrivant billets sur billets; il aimait à jeter ainsi dans la perplexité l'esprit et le cœur d'une enfant qu'il avait vue naître et dont les frayeurs naïves l'égayaient fort; il souriait de se voir traiter, sérieusement ou non, d'outré, d'emporté dans ses affections, lui qui connaissait toute la tranquillité de son cœur, « son indifférence, » comme il dit; et d'avoir l'air de mettre tout son esprit, qu'il n'employait que dans les « occasions de gloire, » à imposer, dans une certaine mesure, à une jeune fille. Mais il avait des ménagements à garder avec cette même gloire, et il croyait s'acquitter envers elle en ne signant pas ces jolies fadaïses.

La postérité devait partager ces scrupules, dans l'intérêt de ceux qui ne veulent rien que de grand chez les

hommes célèbres, aussi bien que par respect pour les faibles. Ducreux appelle « respectable » et déclare inattaquée jusqu'à lui l'amitié de Fléchier pour mademoiselle Deshoulières. Il dit qu'il a dans les mains « plus de cent lettres, écrites par l'évêque de Nîmes à cette demoiselle ; » que, s'il publie ces lettres, dans sa collection ou séparément, « ce ne sera pas la partie la moins attrayante de son commerce épistolaire ; » et les lettres ne parurent pas. Elles sont demeurées inédites jusqu'à ce jour ; mais nous avons été assez heureux pour les retrouver à Orléans, entre les mains de M. L. de Buzonnière, telles que les avait eues Ducreux, « en original. »

M. de Buzonnière les publiera peut-être un jour. En attendant, il a bien voulu les mettre à notre disposition, et nous devons à son obligeance les extraits suivants, les seuls, à peu près, que le cadre de notre ouvrage nous ait paru comporter.

Nous sommes donc en 1678. L'amitié de Fléchier pour mademoiselle Deshoulières est déjà profonde, si nous en jugeons par ce billet de bonne année, qui en suppose d'autres :

« Ce mercredi, premier jour de l'an.

« Je croirais, Mademoiselle, que cette année me serait funeste, si je ne la commençais pas par les nouvelles assurances que je vous donne ici du respect, de l'estime et de l'amitié que vous savez que j'ai pour vous. Je ne compte presque plus ma vie que du temps que j'ai l'honneur de vous connaître. Il me semble quelquefois... qu'il n'y a que deux ans qu'il est bon pour moi d'être au monde. Je ne sais ce que vous pensez là-dessus ; mais je sais bien que vous me trouverez en tout temps le même... »

Comme il est convenu que la vie publique qu'il a menée jusque-là s'efface devant cette nouvelle existence toute d'intimité, de modestie et de sensibilité, les applaudissements qu'il n'a point dédaignés se taisent pour faire place à la douce admiration de son amie :

« Je vous envoie quatre petits livres, Mademoiselle, qui pourront vous entretenir pour moi durant mon absence. C'est tout ce que j'ai pensé de plus raisonnable, avant que j'eusse l'honneur de vous connaître ; et, si vous y trouvez seulement de quoi vous amuser, je serai mieux payé que je n'espérais de toutes mes études passées. J'aime mieux avoir travaillé pour vous que pour le public, et la plus grande gloire que je prétends de retirer de ces ouvrages, c'est de les avoir mis entre vos mains. Recevez-les donc, Mademoiselle, non pas comme des productions de mon esprit, mais comme des marques de mon amitié... »

Mademoiselle Deshoulières a-t-elle daigné lui faire connaître qu'elle n'est pas insensible à ces hommages ? Aussitôt de lui répondre :

« Ce mercredi, au soir.

« Que j'ai passé une agréable journée, Mademoiselle ! Vous m'écrivez un billet aujourd'hui, et vous m'en promettez un autre pour demain. A moins que d'avoir l'honneur de vous voir et de vous parler, je ne sache rien de plus heureux ni de plus touchant... Mais ce qui m'a le plus réjoui, c'est la diminution de votre mal et l'assurance que vous me donnez de votre prochaine guérison. J'en étais extrêmement en peine, et me voilà présentement en repos. Vous avez une mère qui est une fort jolie personne ; elle a de l'esprit et de la raison ; elle pense bien et s'exprime bien ; et qui peut mériter mieux qu'elle d'avoir une fille telle que vous ? »

La jeune Deshoulières est touchée de ces com-

pliments ; mais la célébrité de l'homme qui les lui adresse, le tour trop ingénieux qu'il leur donne, font naître dans son esprit des soupçons vrais ou simulés. Elle est ravie de ces attentions, et elle a l'air de les proscrire, en s'en déclarant indigne. Fléchier répond :

« A Saint-Germain, ce 24 octobre environ 1679.

« Encore que vous m'ayez dispensé pour toujours, Mademoiselle, de vous écrire, et que vous ayez presque autant de peur de mes billets que de moi, je ne veux ni me servir des dispenses que vous m'accordez, ni me rebuter des défiances que vous paraissez avoir de moi, soit que je parle, soit que j'écrive. Je m'étonne que vous n'ayez déjà connu, vous qui avez tant de discernement et de pénétration, combien je suis sincère à votre égard. C'est la seule louange, Mademoiselle, que je mérite de vous, et c'est pourtant celle que vous me refusez opiniâtrément... L'esprit n'y a point eu de part (à un billet précédent), c'est le cœur qui me l'a dicté... Mais je ne veux plus me justifier là-dessus, et je prétends jouir de toutes les consolations que donne aux gens de bien une bonne conscience, qui n'a rien à se reprocher. »

Et une autre fois :

« Ne vous plaignez pas que mes billets soient bien écrits, et ne reprochez pas à mon esprit le peu de part qu'il y a... C'est par hasard qu'il y mêle quelque chose du sien. Il y a des occasions de gloire où je l'emploie comme je puis ; mais pour tout ce qui vous regarde, c'est mon soin favori, que je ne confie qu'à mon cœur. Ainsi, Mademoiselle, n'en soyez point épouvantée, et recevez avec confiance ce que je vous écris par amitié. Ce n'est pas mon dessein de me faire craindre, ni de me faire admirer de vous. Je choisis mieux que cela, et j'ai d'autres intentions. »

Mademoiselle Deshoulières ne tarda pas à se laisser persuader. Alors Fléchier laisse éclater sa joie, comme s'il s'agissait de la chose la plus sérieuse du monde :

« Ce mardi matin, à 11 heures, environ 1680.

« Que j'aime votre bon naturel, Mademoiselle, et que je suis content de voir que vous ne vous abandonnez pas trop à votre sévère raison, et que les sentiments de votre cœur se mettent enfin au-dessus des réflexions de votre esprit. Je vois bien qu'il ne faut pas tant m'effrayer des menaces que vous me faites, que je n'espère toujours un peu en votre bonté... Monseigneur l'évêque de N*** vous donne de grands exemples d'une fidèle et tendre amitié. Je dis de celle qu'il a pour moi : il ne saurait m'en donner une preuve plus sensible que celle de me céder votre cœur. Vous savez de quelle importance est pour moi le présent qu'il me fait... »

Il revient sur le même sujet avec complaisance :

« Il faut être juste et vous louer comme vous le méritez. Oui, vous êtes une bonne et aimable fille de m'écrire, de me croire et de me traiter comme un bon et fidèle ami. Quoique je n'eusse pas besoin que vous prissiez la peine de réveiller mon souvenir, j'ai été ravi de recevoir des marques du vôtre... Que j'aime cette résolution que vous avez prise de goûter le repos si souhaité ; mais je vous prie de le fonder sur la confiance que vous devez avoir en ma fidélité, plutôt que sur cette bonne simplicité dont nous nous glorifions si souvent. Continuez à vous bien porter, et à dormir tranquillement. Quand vous auriez pourtant quelques légères inquiétudes, et quand votre sommeil serait interrompu par quelques visions agréables, je ne vous en tiendrais pas plus malheureuse, et je n'en serais pas moins content de votre santé. Bonsoir, Mademoiselle, encore une fois.

« Ce lundi, 23 juin. »

pliments ; mais la célébrité de faire le Roi, qui, après adresse, le tour trop ingénieux avec sa cour, sous prétexte naître dans son esprit de surer ses frontières du côté lés. Elle est ravie de ce mais l'ami de mademoiselle Des-les proscrire, en s'en absent de cœur :

« A »

« A Tournai, ce 3 août.

« Encore que je ne suis pas un homme de crainte, Mademoiselle, que je n'ai reçu de vos lettres, de vous me sujet de craindre que votre santé ne vous ait de mes billes de m'écouter, ou que votre cœur ne vous ait pas que vous ne me consolerais pas aisément ni de l'un ni l'autre. Partons après-demain pour Valenciennes. Depuis ton temps, nous ne voyons que troupes, que fortifications, ces crânes... Je vous avoue que je commence à m'ennuyer de toutes ces images militaires, et qu'il siérait mieux à un homme pacifique comme je le suis, d'être dans votre appartement, où je trouve tant de douceur et de repos, que de marcher sur des remparts et des contrescarpes, où il me semble que j'entends toujours le bruit des armes. Je commence à me consoler par l'espérance de vous revoir... »

« A Briassac, ce 17 octobre.

« Vous vous imaginez peut-être, Mademoiselle, que je suis fort occupé de la diversité des lieux où je passe et des objets qui se présentent en voyageant. Il est vrai que, si je n'avais rien laissé à Paris qui me fût cher, je trouverais à me divertir en ce pays-ci, ou pour le moins de quoi m'amuser. Mais ma curiosité a beau être satisfaite, mon amitié ne l'est pas... Je regarde, de ma fenêtre, des montagnes qui sont comme des barrières que la nature a mises entre la France et l'Empire. Je vois ce Rhin dont on a tant parlé, qui semble avoir perdu toute sa fierté et baissé ses eaux à l'approche du roi. Je considère ces campagnes, si souvent teintes du sang français ou allemand, qui sont présentement fertiles et si cultivées... Tout cela aurait pu me diver-

« ... quand je pense que je suis à plus de cent lieues, le plus beau paysage me paraît triste, et les plus vertes ne valent pas, à mon gré, un vieil et aride de Fontainebleau... Il y a, partout où je me trouve, une petite région cachée où vous réglez absolument, où l'on ne voit et n'entend que vous, et d'où j'espère que vous ne sortirez jamais... »

L'illustre voyageur ne laisse pourtant pas de citer quelques épisodes de ses courses :

« ... Depuis hier, je me repose à Strasbourg. Quelle ville, Mademoiselle ! Belles rues, bonnes maisons, riches marchands, beau peuple, tout y sent son bien. Monseigneur l'évêque de Strasbourg y fit hier son entrée, entre deux compagnies de cuirassiers du Roi. Il était dans une espèce de char de triomphe, suivi d'un grand nombre de carrosses assez semblables à des chariots et remplis de toutes sortes de gens ramassés. Mais en récompense les trompettes et les tambours faisaient beau bruit. Aujourd'hui il a béni la grande église avec autant de bruit pour le moins. On y a dit la messe solennellement, et c'a été une consécration pour les luthériens... »

« A Strasbourg, ce 26 octobre.

« Je viens de faire une cérémonie solennelle dans la cathédrale de cette ville. J'y ai reçu l'abjuration d'une fort jolie demoiselle, sœur du résident du Roi, dont apparemment vous verrez un article dans la *Gazette*. Comme c'est la première convertie, depuis que la religion est rétablie en ce pays, la Reine et Madame la Dauphine ont assisté à la profession de foi, et l'assemblée a été noble et nombreuse. Vous m'eussiez vu revêtu pontificalement, assisté d'une partie du clergé de Strasbourg et de la cour, faire l'office d'un patriarche, prêcher, bénir et absoudre, présage certain de ce que je dois être sur mes vieux ans. »

« A Stenay, ce 6 novembre.

« Ce fut hier une journée d'aventures pour la cour. Jusque-là le voyage s'était passé sans aucun incident fâcheux ou plaisant. Nous allions, depuis quelques jours, par les chemins qu'une longue pluie avait rompus. Les équipages étaient arrivés à Thionville avec assez de peine, et la marche du lendemain était plus longue qu'on ne pensait, soit parce que le Roi devait en passant visiter une de ses places, soit parce qu'on avait compté le nombre des lieues et non pas leur longueur. Le Roi partit dès le grand matin, la reine quelque temps après. En marche, le vent se lève, la pluie redouble. Les carrosses se dispersent, selon qu'ils sont bien ou mal attelés, les chevaux s'embourbent, les charrettes versent et les charretiers jurent de tous côtés. Dans cette confusion, dina qui put. Enfin, le jour s'avança, et, la pluie continuant, la plupart désespérèrent de pouvoir arriver au gîte. Le roi, après avoir fait le tour des fortifications de Lonwic, voulut aller au village de Longuyon où était son logement; mais la nuit le surprit, les guides l'égarèrent, et il se trouva, avec une troupe de courtisans, au milieu d'un bois, percé de la pluie, et crotté comme un postillon, à quelques lieues de Luxembourg, où les Espagnols ont une forte garnison. Le roi délibéra s'il coucherait dans le bois, personne ne pouvant lui enseigner le chemin. Quelques gardes, ayant couru de côté et d'autre, trouvèrent enfin la route, allumèrent quelques feux de paille, et, par ce moyen, le Roi gagna son logement sur les huit à neuf heures de nuit. La reine n'y était pas encore arrivée; ce qui mit le roi dans une assez grande inquiétude. Il attendit quelque temps, et, comme on n'en avait aucune nouvelle, il remonta à cheval avec tous les courtisans, pour aller au-devant des princesses, qu'il trouva à près de deux lieues de là, guidées par quelques paysans qui allumaient de la paille pour éclairer, car les officiers n'avaient pu suivre; et, comme on n'avait pas prévu que la journée dût être si longue, on n'avait pas pris la précaution d'avoir des flambeaux. La Reine pleurait et pleure encore aujourd'hui.

Vous jugez bien que l'on fut assez mal couché. Les seigneurs et les dames dormirent sur la paille, et madame de Montespan eut bien de la peine à trouver un méchant matelas pour mademoiselle de Nantes, qu'elle avait amenée avec elle. Pour moi, Mademoiselle, j'étais parti de fort bon matin, à dessein d'aller coucher à l'abbaye de Châtillon où l'abbé de l'ordre de saint Bernard, homme de grand mérite et que j'ai autrefois connu, m'attendait avec impatience, et s'était fait un plaisir de me bien régaler. Je m'attendais à trouver bonne chère et bon feu ; mais, après avoir marché tout le jour, la nuit me surprit à une lieue de Châtillon ; et, la pluie étant plus forte, le chemin mauvais, et le carrosse hors d'état d'aller plus loin, je pris le parti de m'arrêter au premier village qui fût sur ma route, où, ayant trouvé avec assez de peine à coucher sur la paille et à manger du pain bis, je passai la nuit à attendre le jour, et à songer à ce qu'il me plut. Enfin nous arrivons à Stenay. Ce qu'il y a eu de plus triste à tout cela, c'est que la cour est obligée de séjourner ici demain, pour attendre les équipages qui sont demeurés, et qu'ainsi le voyage sera plus long d'un jour, et qu'au lieu de vous voir samedi, je n'aurai cet honneur que dimanche. Vous croyez que ce n'est rien ; et moi, je compte pour beaucoup ce retardement. Je viens de recevoir votre lettre du 30.

« Je suis tout à vous, mais tout. »

Du retour d'Alsace à 1686, alors que Fléchier est nommé évêque, la correspondance se ralentit et semble se refroidir. C'est que les affaires sérieuses sont venues se jeter à la traverse, et exigent de Fléchier autre chose que de beaux sentiments. C'est l'époque des conseils et des prières. On en jugera par la lettre suivante, relative à un projet de mariage où mademoiselle Deshoulières avait été engagée par la volonté de ses parents :

« J'ai passé deux ou trois jours dans une grande inquiétude sur votre affaire, mademoiselle. Le billet que vous m'avez écrit ne me disait rien, et je vous en avais écrit un de même. Enfin, M. votre père consent à tout, et votre mariage est conclu. Vous savez l'intérêt qu'une vraie et sincère amitié me fait prendre à tout ce qui vous touche; jugez par là même de mes sentiments; et, parmi tous les compliments qu'on vous fait, faites-vous le mien, je vous prie. Il me semble aussi bien qu'à vous que Dieu a conduit cette affaire... Ma sœur vient de m'écrire qu'il y a plusieurs saintes qui prient avec affection, selon mes souhaits et les vôtres, et me fait entendre qu'elle espère que Dieu exaucera leurs prières... Plusieurs personnes m'ont parlé de votre affaire, et toutes avec un éloge de votre vertu et de votre mérite. Je voudrais que vous sussiez combien profondément va dans mon cœur l'approbation qu'on vous donne devant moi. Jamais louange qu'on m'ait donnée ne m'a tant plu que le bien qu'on me dit de vous... »

Nommé à l'évêché de Lavaur en 1686, Fléchier continuera d'écrire, quoique rarement, à son ancienne amie; même il ne dédaignera point, par un reste de coquetterie innocente, de se plaindre de l'oubli dans lequel on le laisse, et de ce que sa place à Paris, qui devait rester vide, a été sitôt prise :

« Ce jeudi, 16 janvier.

« ... Je sais le concours de monde qui tous les jours aborde chez vous, les abbés et les cavaliers, les gens d'épée et les gens de robe vous font la cour assidûment. C'est à qui viendra le premier et à qui sortira le dernier de cette bienheureuse chambre. Vous ménagez tout cela avec cet esprit adroit que la nature vous a donné, et qu'une expérience plus grande qu'on ne pense a formé, malgré votre solitude, au commerce du monde. Vous charmez l'un par votre entretien, l'autre par votre bonté,

et vous recevez l'encens de tous... Bonsoir, Mademoiselle, souvenez-vous que vous me devez un peu d'amitié, parce que je suis à vous plus que qui que ce soit, sans exception. »

Avec les années, l'éloignement et les préoccupations épiscopales les plus graves, la correspondance se ralentit davantage. Onze lettres suffisent à remplir l'espace qui sépare 1695 de 1709. Le ton aussi a changé beaucoup. C'est le père seul qui parle, et à ce titre, toutes les lettres sont datées et signées. Nous ne citerons que la dernière, faite dix mois seulement avant la mort du prélat, d'une écriture un peu tremblante, mais toujours nette :

« A Nîmes, ce 23 avril 1705.

« On voit toujours, Mademoiselle, dans tout ce que vous faites votre bon esprit et votre bon cœur. Les vers que vous avez eu la bonté de m'envoyer marquent bien votre politesse et votre reconnaissance. Vous avez bien rendu à M. Corneille l'honneur qu'il vous avait fait et qu'il s'était fait à lui-même en vous citant dans ses écrits. Votre nom doit faire valoir un livre, et il n'y a point d'auteur qui ne voulût à ce prix-là s'attirer un remerciement. Je vous en fais un de vous être souvenue de moi dans cette occasion. Vous savez quelle estime j'ai pour tout ce qui vient de vous, et avec quelle considération je suis, mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« † ESPRIT, évêque de Nîmes.

« Mademoiselle Deshoulières. »

Au point où nous sommes arrivés, Fléchier est en possession de toute sa renommée, comme prédicateur et comme écrivain ; et, si de nobles côtés de son talent et de son caractère attendent encore des années et des

événements leur relief définitif, nous pouvons dire cependant que sa physionomie littéraire et morale a atteint son complet développement. Nous voudrions donc tracer ici son caractère, son portrait, contrairement à la pratique des biographes qui aiment à réserver ce morceau pour la fin, comme le résumé logique de l'ouvrage. Nous avons une autre raison pour agir différemment : c'est que notre Auteur a cru devoir ne pas attendre lui-même ses dernières années, pour poser devant son impartial jugement, et donner à ses amis, dans des pages d'une grande finesse, une appréciation candide de sa personne, de ses défauts aussi bien que de ses qualités. Peu après l'*Oraison funèbre de Turenne*, dans tout l'éclat de sa gloire, il écrivit, selon le goût du temps, et surtout selon le goût de la Cour, son propre portrait, ayant l'air de parler d'un ami, et se rendant à la prière de mademoiselle Deshoulières.

Nous plaçons le *caractère* de Fléchier par lui-même vers l'année 1681, apogée de la gloire littéraire de l'auteur. Cette date nous est fournie par la correspondance de Fléchier avec mademoiselle Deshoulières. De même donc que celui-ci se crut en droit de se crayonner à cette époque, pour ses amis, nous pensons pouvoir le résumer en quelque manière, pour nos lecteurs, qui ne sauraient trop bien le connaître dès à présent. Or, cette tâche nous est rendue facile par les soins de l'évêque de Nîmes. Pour le peindre, nous ne chercherons pas à nous inspirer de La Rochefoucauld, auquel il put penser lui-même, en se décrivant, plus

encore qu'à mademoiselle de Scudéry ; ni à La Bruyère qui, dix ans plus tard , devait atteindre l'idéal du genre ; nous transcrivons tout simplement ici les pages mêmes de Fléchier. Ce portrait a été jugé ressemblant par tous les critiques, et, quant au style, on nous permettra de nous en référer à un juge compétent, et qui n'appartient pas à l'âge héroïque des admirateurs de l'évêque de Nîmes.

« Fléchier a donné de lui-même, dit M. Sainte-Beuve, un portrait accompli et dont on serait embarrassé de rien retrancher. Ducreux l'a publié en entier, pour la première fois (1782) ; seulement il avoue qu'il a cru devoir, en quelques endroits, substituer quelques termes à ceux de l'original ; « non qu'ils aient rien de messéant, dit-il, mais nous avons pensé que cette attention était due aux personnes d'une imagination qui se blesse aisément, et qui découvre, sous les expressions les plus innocentes, des sens détournés et peu modestes dont ne se doutaient pas ceux qui les ont employés. » Quel dommage pour les connaisseurs et les amateurs de la pure langue, que, cédant à de si vains scrupules, l'éditeur ait mis je ne sais quoi du sien dans ce portrait qui, tel qu'il est, nous paraît si charmant et de toute perfection, mais qui serait plus juste encore, si l'on n'y avait rien changé ! car la diction de Fléchier, c'est la finesse, la justesse et la propriété même ¹. »

Voici donc ce portrait, non tel qu'on nous l'a donné jusqu'ici, mais comme il est sorti de la plume de Flé-

1. Introduction aux *Grands-Jours d'Auvergne*, p. xv.

chier, copié scrupuleusement sur le texte original et autographe, dont M. L. de Buzonnière est encore en possession. Il est adressé à mademoiselle Deshoulières et non pas à mademoiselle de Lavigne, ainsi qu'on se plaît à le dire de nos jours, après M. Charles Labitte¹. L'éditeur de 1782, qui en a eu entre les mains une copie autographe, le croit fait pour mademoiselle Deshoulières. Nous pensons qu'il faut revenir à son opinion, pour les raisons suivantes. D'abord le ton simple, modeste de ces pages est loin de la façon cavalière, moqueuse, qui distingue les éptres de Fléchier à mademoiselle de Lavigne. Jamais celle-ci n'aurait paru mériter une confiance aussi sincère. De plus, l'autographe que possède M. de Buzonnière lui est arrivé comme faisant partie de la correspondance avec mademoiselle Deshoulières, sous le même format et la même signature de convention, portant cinq à six ratures qui semblent indiquer un texte original plutôt qu'une copie. Enfin, voici qui nous paraît sans réplique. Dans la même correspondance inédite, nous voyons que Fléchier dit à mademoiselle Deshoulières : « Je suis le même que j'étais il y a deux jours, lorsque je vous faisais mon portrait. » Et ailleurs : « Pour l'autre compte que vous me demandez, je vous le rendrai exactement, et je m'assure qu'il sera très-avantageux, et qu'il ne vous sera peut-être pas désagréable que je me fasse connaître à vous tel que je suis. » Enfin il dit encore : « Je travaille à l'ouvrage que vous m'avez commandé, et j'espère que je vous le porterai tout com-

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1846.

posé et tout écrit, et que vous connaîtrez que je ne manquerai jamais à rien de ce qui pourra vous plaire. »

Nous avons reproduit, pour plus de fidélité, la ponctuation de l'auteur. Les trois points que l'on verra presque après chaque phrase n'indiquent pas qu'il y ait suppression.

« Vous voulez donc, Mademoiselle, que je vous trace le portrait d'un de vos amis et des miens, et que je vous fasse une copie d'un original que vous connaissez aussi bien que moi. Je sens le plaisir qu'il y a de vous obéir, mais je connais la difficulté de vous satisfaire. Comment vous le représenterai-je ? Si je dissimule ses défauts, je suis peu sincère ; si je les découvre, je suis peut-être peu discret. Si je vous expose ses vertus, je serai suspect ou de trop d'amitié pour lui, ou de trop de complaisance pour vous. Mais enfin vous l'ordonnez, et j'espère que vous reconnaîtrez ce qu'il a de bonnes qualités, que vous lui pardonnerez volontiers ce qu'il en peut avoir de mauvaises, et que vous me saurez quelque gré de vous l'avoir représenté tel qu'il est.

« Sa figure, comme vous savez, n'a rien de touchant ni d'agréable, mais elle n'a rien aussi de choquant. Sa physionomie n'impose pas, et ne promet pas, au premier coup d'œil, tout ce qu'il vaut ; mais on peut remarquer dans ses yeux et sur son visage, je ne sais quoi qui répond de son esprit et de sa probité...

« Il paraît d'abord trop sérieux et trop réservé ; mais après, il s'égaie insensiblement, et qui peut essayer ce premier froid s'accommode assez de lui dans la suite. Son esprit ne s'ouvre pas tout d'un coup, mais il se déploie petit à petit, et il gagne beaucoup à être connu... Il ne s'empresse pas à acquérir l'estime et l'amitié des uns et des autres ; il choisit ceux qu'il veut connaître et qu'il veut aimer ; et, pour peu qu'il trouve de bonne volonté, il s'aide après cela de sa douceur naturelle et de certains airs de discrétion qui lui attirent la confiance.... Il n'a ja-

moins digne de souffrance : il a voulu être estimé par raison, non pas par raison. Sa reconnaissance n'a jamais été à charge à ses amis, et il a peu voulu qu'à lui-même. Quand il a été louable, il a laissé aux autres le soin de le louer. Il sait se servir de son esprit, mais il ne sait pas s'en prévaloir et pourquoi se sent et qu'il s'estime de qu'il veut il laisse à chacun son jugement. Si l'on a bonne opinion de lui, il en est reconnaissant comme si l'on lui faisait grâce. Si l'on ne juge pas de lui comme on doit, il se rendrait en lui-même et se rend la justice qu'on lui refuse. Il a un caractère d'esprit net, aisé, capable de tout ce qu'il entreprend. Il a fait des vers fort heureusement ; il a réussi dans la prose ; les savants ont été contents de son latin. La cour a loué sa jeunesse, et les dames les plus spirituelles ont trouvé ses lettres piquées. Il a écrit avec succès. Il a parlé en public, même avec applaudissement....

« Sa conversation n'est ni brillante, ni ennuyeuse ; il s'abaisse, il s'élève quand il faut. Il parle peu, mais on s'aperçoit qu'il pense beaucoup. Certains airs fins et spirituels marquent sur son visage ce qu'il approuve ou ce qu'il condamne, et son silence même est intelligible...

« Quand il n'est pas avec des gens qui lui plaisent, il demeure au dedans de lui-même ; quand il est avec ses amis, il aime à discourir et à se répandre au dehors. Il est pourtant toujours maître de son esprit : lorsqu'il parle, on voit bien qu'il saurait se taire, et lorsqu'il se tait, on voit bien qu'il saurait parler... Il écoute les autres paisiblement, et les paye souvent de la patience ou de l'attention qu'il fait paraître à les écouter... Il leur pardonne aisément d'avoir peu d'esprit, pourvu qu'ils ne veuillent pas lui faire accroire qu'ils en ont beaucoup... Ce qui fait qu'il est bien reçu dans les compagnies, c'est qu'il s'accommode à tous, et ne se préfère à personne. Il ne se pique pas de faire valoir ce qu'il sait, il aime mieux leur donner le plaisir de dire eux-mêmes ce qu'ils savent... Il n'est pas fort vif au dehors ; mais il a beaucoup de vivacité au dedans, et peu de chose échappe à ses réflexions... Il n'est pas naturellement

inquiet, il ne s'amuse pas à deviner les secrets d'autrui; mais pour peu d'ouverture qu'on lui donne, il va de conjecture en conjecture, et quand il veut, il n'y a guère de mystère qu'il ne découvre... Il voit tout d'un coup le ridicule des hommes, et jamais personne ne remarqua plus promptement une sottise...

« Il est naturellement paresseux, mais quand il est pressé, il trouve en lui des ressources dont il a été souvent étonné lui-même... Quoiqu'il perde beaucoup de temps, il se rencontre qu'il en a toujours assez; et, tout lent qu'il paraît, il y a peu de gens qu'il ne rattrape, quelque diligents qu'ils puissent être.

« Pour son style et pour ses ouvrages, il y a de la netteté, de la douceur, de l'élégance; la nature y approche de l'art, et l'art y ressemble à la nature. On croit d'abord qu'on ne peut ni penser ni dire autrement; mais après qu'on y a fait réflexion, on voit bien qu'il n'est pas facile de penser ou de dire ainsi. Il y a de la droiture dans le sens, de l'ordre dans le discours et dans les choses, de l'arrangement dans les paroles et une heureuse facilité, qui est le fruit d'une longue étude. On ne peut rien ajouter à ce qu'il écrit sans y mettre du superflu, et l'on ne peut rien en ôter, sans y retrancher quelque chose de nécessaire. Enfin, votre ami vaudrait encore mieux, s'il pouvait s'accoutumer au travail et si sa mémoire, un peu ingrate, mais non pas infidèle, le servait aussi bien que son esprit. Mais il n'y a rien de parfait au monde, et chacun a ses endroits faibles.

« Pour son cœur, où je crois que vous vous intéressez davantage, il n'est pas si aisé de le connaître : il se modère quand il veut, il est secret et circonspect, il se cache souvent sous les voiles d'une tranquillité et d'une indifférence apparentes. Mais je l'ai vu dans son naturel, je l'observe depuis longtemps, et je suis dans sa confidence : ainsi, Mademoiselle, je vous ferai part de mes connaissances. Il n'aurait pas de peine à vous faire lui-même sa confession; et il est juste que vous sachiez comment est fait et comment se gouverne un cœur que je suis persuadé que vous possédez.

« Ce cœur donc, Mademoiselle, n'est pas indigne de vous... Il

a de la grandeur et de la générosité. Aucun intérêt ne le touche, et il ne voudrait avoir du bien que pour être en état d'en faire. Son plus sensible plaisir, c'est de pouvoir obliger ses amis ou de pouvoir reconnaître les obligations qu'il leur a. Il aimerait pourtant mieux avoir des grâces à faire que d'en recevoir. Il a toujours cru que le mérite pouvait se passer de la fortune ; il s'est contenté de l'un et ne s'est point inquiété de l'autre.

« Rien n'est tant contre son humeur que d'être à charge à qui que ce soit : dans ses besoins, il n'a recours qu'à sa patience ; et quand il serait plus éloquent qu'il n'est, il ne sait plus parler, quand il s'agit de demander... Tous les honneurs du monde lui paraîtraient trop achetés, s'ils lui avaient coûté quelque bassesse. Il n'aime pas à contredire, mais il aime encore moins à flatter. Quoiqu'il n'y ait guère d'hommes qui sachent mieux louer que lui, il n'a jamais voulu vendre, ni même donner mal à propos ses louanges...

« Il sait, quand il le faut, jeter quelque grain d'encens odoriférant qui récréé et qui n'étourdit pas ; aussi n'en reçoit-il pas qui ne soit aussi fin que celui qu'il donne...

« Il a de l'ambition, non pas de celle qui s'empresse et s'agite pour parvenir ; mais de celle qui attend paisiblement la justice qu'on doit lui rendre, qui ne cherche pas les voies les plus courtes, mais les plus honorables, et qui veut toujours mériter, longtemps avant que d'obtenir, ce qu'il peut légitimement prétendre. Il se console aisément de n'être pas heureux, pourvu que le public l'en juge digne, et il travaille à se faire considérer par lui-même, plutôt que par l'état où on l'aura mis...

« Il n'envie la gloire de personne, mais il aime à jouir de la sienne. Quoiqu'il n'ignore pas les talents qu'il a, il estime ceux que les autres ont ; ainsi il a le plaisir que donne l'honneur, sans faire souffrir aux autres les incommodités que donne l'orgueil. Il est sensible aux approbations sincères et désintéressées. Un homme qui le loue sans le connaître, un auditeur qui s'écrie, un passant qui le montre et qui dit : *c'est lui*, ce sont les éloges qui le touchent davantage. Quand on l'élève, il se

tient dans une honnête modération, et sa pudeur est embarrassante; mais si l'on veut l'abaisser, il lui prend une fierté qui le met au-dessus de tout. Il est facile, populaire, officieux à ceux qui sont au-dessous de lui, commode à ses égaux; pour les grands qui se prévalent de ce qu'ils sont, il les respecte de loin et les abandonne à leur propre grandeur. Il se possède dans les occasions, et les passions ne peuvent rien sur sa raison, si elle n'y consent ou si elle n'est surprise... Il lui importe plus qu'à d'autres de bien considérer le parti qu'il prend, parce que difficilement il se résout de s'excuser ou de se dédire.

« Il est de bonne foi et il croit aisément que tout le monde est de même; mais si l'on vient à lui manquer, on ne regagne plus sa confiance: ainsi, il ne trompe jamais personne, et n'est jamais trompé qu'une fois... S'il a donné quelque sujet de plainte à quelqu'un, il n'oublie rien pour le satisfaire: mais si l'on se plaint de lui sans raison, il a une innocence fière qui ne descend pas aux éclaircissements et aux justifications, et rien ne lui coûte tant que de faire son apologie¹. Quand on l'offense, il a le ressentiment vif, mais il ne dure pas longtemps. L'envie lui déplait, mais elle ne l'afflige pas. Il souffre avec peine une injustice, mais il pardonne. Mais l'infidélité d'un ami est le péché irrémissible pour lui. Lorsqu'on en use mal à son égard, il

1. Il la faisait pourtant quelquefois, et dans des circonstances, des conditions et des termes qui prouvent qu'il ne ment pas, quand il parle de sa fierté mêlée de condescendance. J'en citerai un exemple emprunté à son épiscopat et à sa vie intime. Il s'agit d'un de ses neveux, dont il sera question plus tard, et il écrit à une demoiselle dont nous aurons aussi à nous occuper. La lettre est inédite: je transcris ces fragments sur la minute originale:

« Par quelques mots, Mademoiselle, que M. l'abbé Poquelin me dit et que vous me redites à peu près dans votre lettre sans me rien expliquer, je n'ai pu deviner sur quoi vous me parliez de M. le marquis de Tornac (un parent de la demoiselle). J'ai tant fait que j'ai su qu'il se plaignait de moi de ne lui avoir fait aucune honnêteté, au sujet d'une commission qu'un de mes neveux avait eue pour une compagnie dans son régiment, et qu'il passait même un peu au delà des plaintes.

« Vous me connaissez assez pour juger que je ne suis ni difficul-

y a peu d'excuses qui le satisfassent, et il a d'autant plus de peine à se réconcilier avec ceux qui l'ont fâché, qu'il prend plus de précautions pour ne fâcher personne.

« Il n'a pas de grands attachements au monde; comme il n'y a pas beaucoup à gagner, ni beaucoup à perdre, il n'a ni de grands chagrins ni de grandes joies... Les devoirs extérieurs et les bienséances de la vie lui sont à charge. Les visites qu'on se rend, les lettres qu'on s'écrit, et ce commerce de société inévitable entre gens indifférents, sont des contraintes de sa part, et des importunités de la part des autres... Il ne compte avoir vécu que le temps qu'il a passé avec ses amis ou avec lui-même, et ses meilleures heures sont celles de ses entretiens familiers ou de ses libres rêveries... Le nombre de ses amis est, comme celui des élus, fort petit; il ne les choisit pas légèrement, mais il les ménage et il les conserve soigneusement, quand une fois il les a choisis; et s'il en a peu, au moins a-t-il cet avantage qu'il n'en perd point. Il est avec eux gai sans emportement, libre sans indiscrétion, familier sans incivilité, complaisant sans faiblesse et sage sans austérité. C'est ainsi qu'il est fait pour ses amis, et c'est ainsi qu'il souhaite que ses amis soient faits pour lui.

« Il ne reste plus, Mademoiselle, qu'à vous parler de sa ten-

tueux, ni capable de certains petits points d'honneur qui ne conviennent guère entre honnêtes gens, moins encore entre amis. J'ai vécu assez longtemps et en assez bon lieu pour avoir appris à rendre à chacun ce qui lui est dû, et cela ne me fait aucune peine. Il est bon que vous sachiez le peu de part que j'ai eue à cette affaire... »

(Suit le détail de l'affaire.)

« J'ai été bien aise, ajoute Fléchier, de vous informer de cette petite affaire, parce que j'ai appris que, dans l'occasion, vous aviez eu la bonté de vous y intéresser, et que je n'aimerais pas que vous eussiez mauvaise opinion de moi. Il faut savoir excuser ses amis, quand même ils auraient tort, surtout quand on ne leur croit pas le cœur mauvais. M. le marquis de Tornac, le père, m'aurait rendu plus de justice que le fils.

« Je suis, Mademoiselle, etc. »

(Archives du château de Ville-Vieille, près Sommières.)

dresse, et vous montrer sa méthode, et pour ainsi dire, son art d'aimer. Ce sont des secrets que peu de gens ont découverts et qu'il a confiés à peu de gens. Pour moi, qui connais son cœur comme le mien propre, je vous exposerai ses sentiments et sa conduite dans ses amitiés privilégiées, non pas pour vous apprendre rien de nouveau, car votre expérience ne laisse là-dessus aucun lieu à votre curiosité, mais pour vous donner le plaisir de voir qu'il y a des cœurs que vous avez sujet d'aimer, et qui vous aiment comme vous pouvez le désirer.

« On dirait d'abord que votre ami n'est pas capable de tendresse, mais quand on fait tant que de le toucher, il n'y a guère d'homme plus sensible. Il ne prend pas de ces feux subits qui s'éteignent presque aussitôt qu'ils sont allumés. Il va pied à pied et laisse mûrir l'amitié. Il ne s'engage pas sans savoir bien à qui il s'engage, son cœur lui est trop cher pour le donner au hasard... Pour aimer, il ne se fie pas à son inclination, il consulte son jugement. Son amour veut toujours être fondé sur l'estime, et quelque passion qu'il ait, il a toujours commencé par sa raison. La beauté peut le surprendre, mais elle ne l'attache pas. Le mérite le gagne et la beauté le retient. La douceur, l'honnêteté, la bonne conduite sont les premiers agréments qu'il cherche ; il faut pourtant que la personne soit agréable ; et bien que la raison soit la maîtresse, il faut que les yeux puissent être contents. La précipitation en matière de tendresse lui est suspecte : mais aussi trop de lenteur et de difficulté le rebute. Il laisse aux autres pour délibérer, le temps qu'il prend pour lui-même ; mais si l'amitié se lie avec tant de peine, il y a un terme de patience au delà duquel il ne va point... Quand l'affaire est une fois conclue et qu'il s'est donné, c'est pour toujours et sans réserve ; aussi, il veut qu'on se donne de même, et croit qu'un cœur qui se partage ne vaut pas le sien tout entier... Il est capable de jalousie, et, quoi qu'il arrive, il veut être l'heureux et le préféré. Il est de l'humeur de ce prince : ou *César* ou *rien*... Son amitié languit, si l'on ne la nourrit de quelques douceurs, et il n'aime rien tant que de sentir qu'il aime, et de connaître

qu'il est aimé. Il voudrait toujours pouvoir être là où est son imagination. Il s'entendrait à cœur ouvert. Il est en pleine confiance. Il ne se pique pas de briller comme il ferait dans une compagnie plus indifférente. et l'on dirait qu'il donne son esprit à ses amis, mais qu'il garde son cœur pour ses amis. Aussi son amitié n'est pas de ces passions discoureuses qui s'évaporent en beaux sentiments : il sent beaucoup plus qu'il ne dit ; pourvu qu'il se fasse bien entendre, il ne se met pas en peine de se faire admirer...

« Il observe tous les soins qu'on prend et tous les pas qu'on fait pour lui ; et dans l'impuissance où l'on est de se rendre de grands services, il sait qu'il y a une espèce de fidélité et d'exactitude dans les moindres choses, qui répond de celle qu'on aurait dans les grandes, et que tout se doit compter entre amis... Il est délicat et difficile sur ce qu'on se doit quand on s'aime ; il veut qu'on s'entende à demi-mot, qu'on se prévienne et qu'on devine ce qui peut plaire, mais il n'exige rien d'autrui qu'il ne s'impose à lui-même, et s'il se plaint pour peu de sujet qu'il en ait, il souffre aussi qu'on se plaigne pour peu de sujet qu'il en donne. Il a quelquefois des absences d'esprit qui le font soupçonner d'avoir quelques intervalles d'indifférence ; mais il répare cela par des redoublements de tendresse qui lui prennent de temps en temps.

« Quand on vient à diminuer de l'affection qu'on a pour lui, il la compte pour entièrement passée. Il tient que l'amitié, comme la dévotion, se perd dès qu'on se relâche. Il serait moins fâché de tomber tout d'un coup, que d'avoir le déplaisir de descendre par degrés, et il est bien près de ne plus aimer, quand on commence à l'aimer moins. S'il s'aperçoit qu'on l'abandonne, il s'en afflige quelque temps, trainant les restes de son amitié jusqu'à ce qu'elle soit entièrement consumée, et il a toujours la consolation d'être le dernier à aimer. Quoi qu'il en soit, quand il s'y trouve obligé, il délie sa chaîne et ne la rompt jamais avec éclat, et se venge de l'injustice qu'on lui fait, non pas par la colère ou par la haine, mais par une profonde indifférence.

« Voilà, Mademoiselle, quelles sont les mœurs et les habitudes de notre Ami. Si la peinture que je vous en ai faite répond à l'idée que vous en aviez, je ne me repentirai pas de vous avoir obéi : sinon, tenez-vous-en à l'image que vous vous en êtes formée vous-même, et laissez à votre cœur le soin de vous le représenter avec les qualités que vous lui souhaitez. Surtout, faites-lui un secret de cet écrit que je vous envoie. Tenez toujours un voile tiré sur son portrait, et ne me brouillez pas avec un homme qui rougit de ses vertus comme de ses défauts, et qui, faisant parler les autres de son mérite, n'en parle lui-même jamais. »

Tel est le portrait de Fléchier par lui-même. Il n'y a, croyons-nous, rien à ajouter, rien à retrancher ; et cela ne fait pas moins d'honneur au jugement du spirituel abbé, qu'aux dons qu'il avait reçus de la Providence. Sans doute, la postérité a le droit et presque le devoir d'apprécier avec quelque sévérité l'emploi parfois peu sérieux de si rares qualités. Tant d'esprit, de bonté, de grâce, dépensé, par exemple, à égayer une jeune personne, s'appelât-elle mademoiselle Deshoulières, et en eût-elle mille fois les talents et les vertus, nous parait chose frivole au moins autant qu'innocente. Pour goûter le charme de ces billets, de ce *caractère*, il faut se souvenir un peu qu'ils ne sont, dans la vie de l'évêque de Nîmes, qu'un épisode de fantaisie littéraire, tel que s'en passaient la plupart des illustres de son temps ; il faut se rappeler aussi les heures de solitude, de piété et d'étude, sur lesquelles nous avons pris soin d'appeler l'attention du lecteur. Si Massillon a pu dire de Bossuet : *un évêque au milieu de la cour*, nous pouvons

dire de Fléchier : *un prêtre au milieu de la cour* : un prêtre par la gravité de sa vie et le sérieux de ses études. Le commensal de Montausier et de Bossuet pouvait-il être moins que cela ? Aussi le voyons-nous non-seulement empressé à s'entretenir plusieurs fois le jour avec l'austère gouverneur ; mais attentif à ne perdre aucun des oracles qui tombaient chaque jour aussi des lèvres de l'évêque *ancien* de Condon. Il était de ses disciples, mieux encore, de ses amis ; il figurait aux premiers rangs des *pères du petit concile*, qui tenait ses séances à Saint-Germain-en-Laye (1673-1686), et dans lequel, sous la présidence de Bossuet, on commentait, on annotait l'Ancien et le Nouveau-Testament, aux applaudissements de l'Église de France. Grand honneur, que le modeste et candide Bossuet n'entendait pas garder pour lui seul, qu'il faisait rejaillir avec soin, avec amour, sur ses collaborateurs et ses conseils : d'où, trente ans plus tard, notre Fléchier pouvait écrire qu'il ne se souvenait pas de M. de Meaux, « sans regretter le temps » qu'il avait « passé loin de lui. »

CHAPITRE SEPTIÈME

Des panégyriques des saints avant le siècle de Louis XIV. — Origine probable des panégyriques de Fléchier. — Fléchier maître du genre. — Appréciation de Ducreux. — Des panégyriques de Bossuet, de Bourdaloue, de Massillon, de Maury. — Principaux panégyriques de Fléchier. — Fléchier et Maury dans le panégyrique de saint Louis. — Panégyrique de saint Vincent-de-Paul. — Oraison funèbre de Lamoignon.

Les soins de sa charge auprès du Dauphin, les études auxquelles le soumettaient ces hautes fonctions, et les ouvrages qui en étaient le résultat éclatant, ne distrayaient point Fléchier du ministère de la prédication. Il savait, dans l'intérêt des âmes et de sa gloire, sortir de la cour, où il faisait sa résidence habituelle, pour aller édifier et charmer Paris par ses discours. Nous l'avons entrevu dans le sermon, nous l'avons suivi dans l'oraison funèbre et nous l'y retrouverons ; étudions-le maintenant dans le panégyrique, genre difficile, auquel il a consacré les dix plus belles années de sa carrière oratoire (1675-1685).

Ainsi que l'oraison funèbre, le panégyrique des

saints ne date véritablement chez nous que du règne de Louis XIV. Saint Bernard, dans son livre de la *Considération*, avait, d'une main ferme, esquissé quelques grandes figures de l'histoire ecclésiastique ; mais ce mémorable exemple n'avait rien inspiré de beau et même de convenable dans la chaire chrétienne. L'exagération, la partialité, le pédantisme et la rudesse du langage avaient fini par rendre odieux un genre de prédications puisé aux sources mêmes de la foi et de la piété, susceptible des plus belles formes oratoires, fécond en heureux résultats. Un panégyrique, avant Louis XIV, n'était qu'un long et pompeux galimatias de sacré et de profane, de banalités morales et de miracles plus ou moins légendaires. Défaut plus insupportable : il était d'usage de louer son héros selon les besoins de l'église où l'on faisait son panégyrique, ou de la congrégation à laquelle on avait l'honneur d'appartenir. On introduisait ainsi dans le ciel des classifications aussi indécentes qu'arbitraires ; on laissait son auditoire non moins sceptique à l'endroit de la gloire du saint que peu édifié de la modestie et de la sincérité de son panégyriste, et presque aussi dégoûté de l'un que de l'autre.

Frappé de ces aberrations, dont il nous a laissé lui-même une fine critique dans la préface de ses panégyriques, Fléchier ne jugea pas digne de son caractère de consacrer son talent pour les éloges aux grands du monde seulement ; il voulut encore le faire servir aux saints du ciel. C'était aller à de nouveaux succès, nul genre de discours n'étant mieux de son domaine,

après l'oraison funèbre ; c'était bien mériter de l'Église qu'on enrichissait ainsi d'une gloire nouvelle, sous le rapport de l'éloquence et même au point de vue de la foi. Le catholicisme était intéressé au triomphe des saints de tout le discrédit que la Réforme s'efforçait de jeter sur le culte que nous rendons à ces augustes mémoires. Et peut-être que Fléchier, stimulé par la lutte de Bossuet avec le protestantisme, mais ne se sentant pas armé de la même façon pour prendre part au combat, désireux néanmoins de mettre un pied dans cette grande lice, s'inspira autant de son zèle pour l'Église que de son amour pour l'éloquence, en se livrant « au genre panégyrique. » Nous aimons à chercher de saints motifs aux actions d'un homme qu'on a trop considéré comme un rhéteur et dont la piété fit pourtant l'édification de son siècle et du siècle suivant, qui était celui de Voltaire. La belle préface que notre Auteur mit plus tard en tête de ses panégyriques nous fournirait au besoin la preuve de notre assertion. La première partie, toute consacrée à la légitimité du culte des saints, ne paraît être qu'un souvenir des préoccupations que ce controversiste académique avait l'habitude de porter en chaire, lorsqu'il y montait pour louer les saints. Si cela n'est pas tout à fait indiqué dans ces pages éminemment théologiques, si le protestantisme même n'y est pas nommé, c'est que Fléchier n'aimait point la controverse directe, et que sa modestie lui interdisait d'assigner à ses œuvres une origine tant soit peu capable de leur donner une importance qu'il ne leur reconnaissait point lui-même. C'est ainsi qu'il ne craindra pas

de nous dire, avec une simplicité que ses détracteurs de seconde main lui soupçonneraient trop peu :

« J'ai longtemps hésité si je donnerais au public ces *Panegyriques*, et je ne m'y suis enfin déterminé qu'après en avoir vu courir quelques éditions sous mon nom, où je n'avais nulle part, où je voyais des sujets que je n'avais jamais traités ; et où je ne trouvais de moi que quelques endroits peu fidèles et peu corrects, que les copistes prennent à la hâte quand on les prononce. J'ai vu avec quelque peine la liberté que l'on se donne de disposer des ouvrages d'autrui ; et la honte de voir mes sermons ainsi défigurés m'a donné la faiblesse ou le courage de les publier tels qu'ils sont. Heureux si le ciel daigne y répandre ses bénédictions, et s'ils peuvent servir à l'instruction ou à l'édification de ceux qui les liront¹. »

Au surplus, voici qui ne laisse guère de doute sur les intentions que nous avons aimé tout d'abord à présenter à cet apologiste : « Je vous envoie, Monsieur, quelques panégyriques des saints, que j'ai fait imprimer moi-même récemment. Je vous demande de vous montrer indulgent pour ces discours à cause des intentions que j'y ai mises. Si la véritable éloquence n'y gagne pas beaucoup, je m'imagine que la piété ni la foi n'y perdent rien et que l'Église peut même trouver en eux, en ces temps de révolte, comme une sorte de secours : l'a-

1. Le privilège que Fléchier obtint à Paris pour l'impression de ses *Panégyriques* est du 14 septembre 1695. Il y est défendu à tous les libraires d'imprimer et de distribuer ceux qui avaient paru furtivement en France et à l'étranger. Ces ouvrages lui étant faussement attribués, il les désavouait et ne reconnaissait que ceux qui seraient imprimés chez Jean Anisson. — Voir *Panégyriques de Fléchier*, 3 vol. in-12. Paris, 1696.

pologie de ses saints n'étant autre que sa propre apologie ¹. ».

Œuvres de controverse ou non, dans la pensée du Prédicateur, il n'en est pas moins certain que ces discours élevèrent le panégyrique à sa véritable hauteur. Personne avant Fléchier n'avait atteint ce point. S'il eut des maîtres dans l'oraison funèbre, ainsi que nous n'avons pas craint de l'affirmer, contrairement à des assertions autorisées, il ne nous est pas permis de ne pas le reconnaître lui-même pour le créateur, en notre langue, du genre dont nous parlons. Nous devons ajouter que ses contemporains les plus illustres, Bossuet, Bourdaloue, etc., ne l'égalèrent que rarement et ne le dépassèrent jamais dans ces sortes de discours ; et que le dix-huitième et le dix-neuvième siècle, pour avoir fourni quelques panégyriques isolés, supérieurs à ceux de Fléchier, ne l'en ont pas moins laissé maître du genre, quoi qu'en ait pu dire l'abbé Maury, dans l'intérêt de ses propres ouvrages. « Les panégyriques de Fléchier, dit cet auteur, vantés pendant si longtemps comme des chefs-d'œuvre dans les rhétoriques des collèges, sont étrangement déçus aujourd'hui de la gloire qu'ils avaient usurpée². » Cela s'imprimait en 1777 ; et en preuve que c'était au moins une assertion en l'air, une de ces phrases à réaction dont le succès est malheureusement trop commun en France, c'est qu'un critique plus modeste, moins éloquent que Maury, et, par

1. Lettre inédite. Nîmes, 20 juin 1697.

2. *Essai*, t. I, p. 175.

là même peut-être plus impartial, pouvait écrire cinq ans plus tard :

« ... Nous croyons que, s'il était vrai que les panégyriques de Fléchier fussent *étrangement déchu*,... ce serait tant pis pour notre siècle. Cet aveu ne servirait qu'à prouver que la véritable éloquence de la chaire, et la connaissance des règles du goût qui lui sont propres, seraient *étrangement déchues* parmi nous¹. »

La réclamation fut impuissante à faire rendre aux panégyriques de Fléchier la gloire qu'ils avaient conquise et non *usurpée*. D'Alembert, ayant des raisons à lui pour ne pas aimer les saints ni leurs panégyristes, avait d'ailleurs répété et consacré de toute l'autorité de sa renommée, en 1778, le jugement de Maury. Tous les critiques venus depuis, Laharpe excepté², ont fait *chorus*; et le public, s'en rapportant à des hommes qui n'avaient pas lu ces discours, s'est peu à peu dispensé de les lire lui-même, partant de les estimer.

Pour nous, ennemi des réhabilitations systématiques, mais partisan de la justice avant tout, il nous est impossible de ne pas en appeler à nos propres lecteurs d'un arrêt aussi partial, d'une part, et aussi aveugle de l'autre. Les panégyriques de Fléchier sont là; qu'on les lise, et l'on pourra se convaincre que la *gloire* dont ils étaient en possession au siècle du goût et du génie chrétiens, ils ne l'avaient point *usurpée*. Nous ne sau-

1. Ducreux, Œuvres complètes de Fléchier, t. V, p. 13.

2. « Les meilleurs panégyriques sont de Fléchier. » — Cours de littérature.

rions mieux appuyer d'abord notre façon de voir qu'en reproduisant ici l'appréciation générale que l'éditeur de 1782 fait de ces mêmes panégyriques.

L'autorité de Ducreux est encore reconnue des gens de lettres, et son impartialité n'a jamais fait doute pour eux. D'ailleurs les pages qu'on va nous permettre de citer se recommandent d'elles-mêmes à l'attention du lecteur.

« Nous sommes persuadé, dit Ducreux, que tous ceux qui reliront les panégyriques de M. Fléchier finiront par en porter le même jugement que nous. Ils y découvriront des beautés qui ne les ont pas frappés dans une première lecture. Ce qu'ils remarqueront surtout dans chaque panégyrique, c'est l'heureuse distribution du sujet, et de tous les faits, dont la vérité ne peut être contestée; la manière dont le détail de ces endroits, tirés de l'histoire, est amené, tantôt pour servir de preuves aux propositions principales, qui sont comme la base et le point d'appui de tout le discours, tantôt pour augmenter l'intérêt et soutenir l'attention de l'auditeur; enfin l'art admirable avec lequel ces différentes parties se trouvent placées précisément où il faut, et le fil caché, ou, pour mieux dire, l'ordre habilement voilé des idées, qui s'enchaînent et se succèdent les unes aux autres, sans qu'on aperçoive ni l'analogie qui sert d'occasion et de moyen à l'orateur pour les rapprocher, ni l'intervalle qui les séparerait avant qu'il les eût réunies dans une même suite de raisonnements ou de tableaux. Ils remarqueront encore cet ingénieux tissu qu'il a su former des traits historiques et des ré-

flexions morales ; ces récits mêlés de pensées touchantes, qui ramènent l'homme tantôt à son cœur, à ses devoirs, à l'intérêt de son salut, tantôt à Dieu, source du vrai bonheur, auteur de tout bien, premier principe et dernière fin des créatures intelligentes ; ces moralités prises dans le fond des choses qui s'appliquent aux besoins de l'âme, à ses erreurs, à ses vices ; et la doctrine et l'exemple des saints, en un mot ; tout cet ensemble si riche et si varié d'images, de vérités, d'intentions, de reproches, les uns tendres et touchants, les autres forts et pathétiques ; et cette agréable diversité, qui est pour l'esprit, dans le discours, ce que sont pour les yeux, les fleurs d'une belle prairie où la vue se promène toujours avec plaisir.

« Mais ce qui ne peut échapper à la pénétration d'un lecteur attentif, c'est la profonde connaissance du cœur humain que M. Fléchier avait acquise.... M. Fléchier avait étudié, en philosophe et en théologien moraliste, tous les différents symptômes des maladies de l'âme, et toutes les nuances infiniment variées dont les passions les plus secrètes se revêtissent tour à tour, depuis l'instant où elles ne font que d'éclore, jusqu'au temps où elles se manifestent, en déchirant les cœurs qui ont été leur berceau, et en détruisant tout ce qui s'oppose à leurs ravages. Il remonte jusqu'à leur source.... ; il les suit dans leurs accroissements.... ; il avertit du danger.... ; il offre le remède ; mais quand le poison mortel a déployé toute son activité, il ne sait plus d'autres moyens, pour en arrêter les suites funestes, que de s'armer du fer et du feu.... Mais soit qu'il

prenne le ton de l'insinuation et de la douceur, soit qu'il emploie le langage effrayant de la terreur et de la menace, en comparant notre vie avec celle des héros chrétiens dont il retrace l'histoire, la sainteté de leurs exemples avec les dépravations de nos mœurs, leurs vertus avec nos vices, leur pénitence avec notre mollesse et notre éloignement pour tout ce qui s'appelle austérité, contrainte, privation : il ne se trompe jamais sur la route qu'il doit choisir pour aller droit au cœur. Quelquefois ce sont des détails de morale où il entre, qu'il étend, qu'il particularise, sans qu'aucune circonstance essentielle soit oubliée ; des raisonnements suivis et développés, dont il expose avec soin toutes les parties, et dont il tire ensuite des conséquences justes et frappantes, qui retombent de tout leur poids sur le pécheur qu'il veut émouvoir et confondre ; mais quelquefois aussi ce n'est qu'un trait vif et rapide, qu'il lance en passant, et comme sans dessein ; et ce trait pénètre l'âme, y jette l'effroi ou la confusion, et fait briller la vérité dans tout son éclat, au milieu des ténèbres dont la conscience de l'homme coupable est enveloppée.

« A cette connaissance parfaite du cœur humain et des passions qui le gouvernent, Fléchier en joint deux autres également nécessaires à l'orateur qui consacre ses talents à l'éloge des saints ; nous voulons dire la connaissance des devoirs attachés à chaque état, à chaque vocation et celle des voies particulières où l'esprit de Dieu fait entrer ses élus, selon les desseins de miséricorde qu'il a sur eux, et la mesure des grâces

qu'il leur accorde. Chacun des panégyriques composés par ce grand orateur peut être considéré comme un traité séparé des obligations imposées à la profession du saint qui en est l'objet; en sorte que les personnes engagées dans le même état, y trouvent, non-seulement des exemples et des modèles propres à exciter leur émulation, mais encore un exposé fidèle et complet des devoirs qu'elles ont à remplir. C'est là que l'orateur fait usage de ce riche fond de doctrine qu'il avait amassé par l'étude et la méditation, sur la sainteté du christianisme, sur l'étendue des engagements que l'on contracte en se soumettant aux lois de l'Évangile et sur les pratiques destinées à servir d'aliment et de soutien à la piété. Les ministres des autels, les vierges, les pénitents, les religieux, les simples fidèles y trouvent, chacun suivant sa destination et ses besoins, tout ce qui convient à sa vocation et aux règles de conduite qu'il doit suivre pour se sanctifier : maximes générales, préceptes, conseils, décisions lumineuses, principes sûrs et d'une vérité sensible, qui s'appliquent à toutes les situations, à tous les cas particuliers. Malgré la variété presque infinie des circonstances, tout y est éclairci, fixé, développé avec une précision et une clarté qu'on ne trouve pas toujours dans les écrits où les mêmes objets sont discutés avec plus d'étendue.

« Mais c'est principalement lorsque M. Fléchier traite des sujets à peu près semblables qu'on a lieu d'admirer la fécondité de son imagination, et, si nous pouvons parler de la sorte, l'heureuse souplesse de son génie. En effet, la plus grande difficulté de l'art

consiste, suivant l'observation d'Horace, non pas à peindre les choses avec des couleurs vives et brillantes, mais avec des couleurs vraies, qui aient, comme dans la nature même, la teinte et la nuance propre de l'objet qu'on veut représenter. Ce n'est pas encore assez : il faut que, dans la multitude des objets qui ont entre eux une ressemblance vague, l'orateur, comme le poète et le peintre, saisisse et prononce les traits distinctifs qui font que tel objet n'est pas tel autre, et qu'on ne les confond jamais, malgré tout ce qu'ils ont de commun entre eux. Voilà, au sentiment d'Horace, ce qui annonce le grand maître dans l'art de la parole : *difficile est proprie communia dicere* ; et c'est, nous osons l'assurer, dans cette partie si difficile et néanmoins si précieuse, que M. Fléchier l'emporte sur presque tous les orateurs de son temps et du nôtre. Saint Paul et saint Thomas sont des apôtres ; saint Antoine, saint Benoît et saint Bernard sont des solitaires ; saint Augustin, saint Charles Borromée et saint François de Sales sont des évêques ; saint François de Paule, saint Ignace et saint Philippe de Néri sont des fondateurs d'ordres ; saint Joseph et saint Louis sont des justes que la grâce a sanctifiés dans l'état du mariage, et dans la classe des simples fidèles : la vocation, le ministère, les devoirs et les vertus principales, ils ont entre eux tout cela de commun et de ressemblant ; mais, sous les pinceaux de Fléchier, l'apostolat de Paul n'est pas celui de Thomas ; la solitude d'Antoine, de Benoît et de Bernard n'est pas la même ; et, quoiqu'ils aient passé leur vie tous trois dans le désert à méditer les vérités éternelles et à ré-

quaire leur corps en servitude par les pénitences, leurs contemplations et leurs austérités ne se ressemblent pas. L'épiscopat d'Augustin, de Charles Borromée et de François de Sales est distingué par des caractères qui conviennent à chacun de ces grands hommes.... François de Paule, Ignace et Philippe de Néri donnent naissance à des ordres nouveaux dans l'Église ; mais ils n'ont tous trois ni les mêmes vues dans l'établissement de ces nouvelles sociétés, ni les mêmes principes dans leur manière de les gouverner, quoiqu'ils tendent au même but.... Enfin saint Joseph et saint Louis, l'un et l'autre dans l'ordre des simples laïques, vivant l'un et l'autre dans les embarras du siècle et soumis au joug du mariage, donnent au monde l'exemple des vertus propres à leur état, dans le degré le plus héroïque ; mais cet héroïsme est fort différencié dans l'éloge de ces deux saints, par le rapprochement des circonstances où la Providence les a placés.... Nous le répétons, parce que c'est un point sur lequel on ne peut trop insister : dans cette partie de l'art, la plus difficile de toutes, il n'a pas encore paru d'orateur évangélique qui ne l'ait cédé à M. Fléchier....

« Le style de M. Fléchier, dans ses panégyriques, est peut-être moins élevé, moins périodique et moins nombreux que dans ses oraisons funèbres ; mais il est également pur, élégant, noble et soigné. Il est même plus varié dans ses formes, dans la tournure et la chute des phrases et dans l'harmonie qui en résulte ; ce qui le rend plus rapide et moins monotone. Mais on y retrouve ce goût des contrastes et des oppositions, tant

dans les idées que dans les termes, qu'on lui a reproché comme un défaut....

« Tous les panégyriques de M. Fléchier ne sont pas également travaillés, également finis. Il en est même que l'on pourrait appeler faibles, en comparaison des autres ; mais c'est le plus petit nombre, et l'on pourrait encore les proposer pour modèles, s'ils ne se trouvaient pas réunis avec beaucoup d'autres qui sont de vrais chefs-d'œuvre¹. »

Nous n'hésitons pas à croire qu'on se rangera, avec nous, à l'opinion de Ducreux, si l'on veut bien relire les panégyriques dont il fait une appréciation vraiment classique.

L'éditeur de 1782 se place, pour juger les œuvres de Fléchier, au point de vue de l'Orateur et du siècle qui l'admira, siècle assez littéraire pour comprendre que la beauté d'une composition est dans l'ensemble harmonieux des pensées, des sentiments, des expressions et de leurs combinaisons savantes ; qu'elle résulte moins de la spontanéité, qui n'a souvent que des éclairs, que d'une étude approfondie des secrets de l'art, toujours fournis par la nature. De nos jours, nous tenons trop peu de compte des *rhétoriques*, où nos pères avaient la simplicité d'aller chercher les règles du vrai, du beau et même du sublime ; car le sublime relève encore de l'art, dans une certaine mesure. Nous croyons à l'électricité, à la vapeur : nous ne croyons pas à la patience ; nous improvisons : nous ne composons

1. Ducreux, Œuvres complètes de Fléchier, préface du t. V.

pas. De là ces faux brillants, que nous prenons pour la *splendeur du vrai*; ces mirages de l'imagination, que nous regardons comme les horizons de l'idéal; ces exclamations calculées, que nous acceptons comme les cris du cœur; de là ce dédain des œuvres simples, soutenues, calmes, profondes, qui ont pourtant marqué la borne de l'art.

Nous n'osons pas affirmer que les panégyriques de Fléchier soient de ces œuvres; mais c'est un fait assez constaté et assez significatif, croyons-nous, que l'évêque de Nîmes n'a pas été égalé comme panégyriste. Quelques-uns de ses contemporains et de ceux qui l'ont suivi dans la carrière ont pu le surpasser par moment; aucun ne le vaut d'ensemble.

Bossuet a travaillé ses panégyriques plus que ses sermons; assez souvent il s'y est montré sublime: dans les panégyriques de saint Paul et de saint André, par exemple. Mais outre qu'on remarque dans ces discours des endroits languissants et une ordonnance parfois arbitraire et forcée, on doit convenir que le saint n'y occupe pas en général une place suffisante, que sa physionomie n'y rayonne pas assez de sa propre lumière; que la théologie y est plus explorée, plus exaltée que la vie du saint, que la grâce y absorbe la nature; enfin que Dieu, bien plus que l'homme, se trouve être le héros de ces éloges magnifiques.

Bourdaloüe, considéré nous ne savons pourquoi par l'Abbé Maury¹, comme le premier de nos panégyristes,

1. *Essai*, t. I, p. 157 et suiv.

s'est rendu justice à lui-même par l'intitulé de ses discours¹. Il est dans l'éloge des saints ce que nous l'avons vu dans l'oraison funèbre: logicien ferme, impitoyable, moraliste profond et varié, apôtre irrésistible, écrivain austère, et trop austère; mais son héros semble lui échapper, et lui-même n'a pas l'air de s'en plaindre. En quoi il excelle, c'est à féconder un sujet, à le diviser, à l'exploiter; à faire cadrer une vie avec les données les plus naturelles et les plus hautes de l'Évangile, comme dans les panégyriques de saint Jean-Baptiste et dans celui de sainte Madeleine. Et toutefois, ce ne sont point là des éloges, ce sont des *discours de religion*², et des plus beaux, mais non des panégyriques. Maury le reconnaît et le regrette lui-même, sans s'apercevoir qu'il se contredit.

De Massillon, il ne faut point parler, si ce n'est pour dire que ses panégyriques ne sont que des banalités bien écrites, selon le sentiment commun.

Reste l'abbé Maury, qui, avec des vues souvent justes, quelquefois neuves, toujours chaleureusement exprimées, a écrit du genre en homme qui essayait de se placer sur un terrain nouveau, et n'a fait à Bourdaloue la part si belle qu'afin de s'en préparer une plus belle à lui-même, en se dispensant de rendre justice à qui de droit. Il a déclaré, en 1777, que la France attendait encore un *orateur panégyriste*; mais au ton dont il en parle, aux qualités qu'il lui voudrait, aux écueils qu'il lui signale, il est aisé de voir qu'il consen-

1. *Sermon pour la fête de..... et non panégyrique.*

2. *Sermon pour la fête de saint Paul.*

tirait à en tenir lui-même la place, que semblent lui assurer d'ailleurs ses éloges sacrés de saint Louis et de saint Augustin prononcés, le premier en 1772, le second en 1776.

Ces panégyriques et celui de saint Vincent de Paul, prêché dix ans plus tard, sont, de fait, remarquables à plus d'un titre. Il y a de la vie, du caractère, de la doctrine, des vues, de l'éclat, de larges divisions et une sorte de rajeunissement général, qui en marque bien la date. Un siècle s'est écoulé entre ces discours et ceux de Fléchier : les idées ni les sentiments ne sont plus les mêmes ; la théologie a fait place au philosophisme, Jésus-Christ à l'*Être suprême* ; l'éloquence de la chaire a dû se séculariser à demi, pour se faire accepter encore. Tel est précisément le caractère des panégyriques de Maury. Ce que nous y remarquons de nouveau provient de l'esprit du siècle, et non d'une connaissance plus profonde de l'art sacré. L'homme y est loué plus que le saint, de quelques précautions pieuses que soient entourés ces hommages¹ ; et l'on sent qu'il ne manquerait à ces discours, pour être des éloges purement académiques, que moins d'enflure littéraire et moins d'étalage religieux. Maury, dans la chaire, n'eut qu'une éloquence de théâtre. Sa place était à la tribune.

Les plus beaux panégyriques de Fléchier sont ceux de saint François de Paule, de sainte Thérèse, de saint Charles Borromée, de saint François de Sales et de saint Louis.

1. Voir surtout le panégyrique de saint Louis.

Le panégyrique de saint François de Paule est d'un magnifique ensemble¹. Si tout y est égal, trop égal peut-être, du moins tout y est ferme, nourri, élégant. La question du surnaturel, qui fait le fond de la vie de François de Paule, est discrètement et franchement abordée. La foi et la critique sont les deux flambeaux qui éclairent toujours notre prédicateur, le long de ces existences merveilleuses; et c'est à cette double clarté qu'il a dû de ne pas donner dans le travers de ses prédécesseurs, lesquels étouffaient la vérité sous la légende; et dans celui de ses successeurs, qui ont cru souvent devoir remplacer, par de belles tirades philosophiques, le langage bien autrement éloquent des œuvres de Dieu par ses Saints. Ainsi ne procède point Fléchier. S'il ne s'abandonne pas à sa « propre imagination, » s'il ne prend pas pour « fondement de » son « discours une tradition superstitieuse, » il ne marchande ni la place, ni l'enthousiasme au surnaturel; ayant à louer un grand thaumaturge, il en esquisse ainsi la figure :

« Je n'ai d'abord qu'à parcourir tout cet univers, et à vous découvrir tout d'un coup toute la face de la nature. On eût dit que Dieu l'en avait fait le seigneur et le maître. Est-il besoin de confirmer la vérité? Faut-il instruire, secourir ou édifier le prochain? Tout cède à sa foi, sa charité n'a point de bornes; les éléments, pour lui obéir, rompent leurs liens et perdent leurs qualités les plus naturelles. Les astres arrêtent leur cours et détournent leurs malignes influences. Les vents étouffent leur souffle fatal et s'apaisent. La mer brise ses flots écumants et se calme. La terre force les saisons et devient fertile en tout

1. Prêché à Paris, en 1681.

temps ; des sources d'eau vive sortent des veines d'un rocher aride, à la parole de ce Moïse. Le feu divise ses flammes et les amortit, quand cet Ange du Seigneur va descendre dans la fournaise. Le ciel s'ouvre ou se ferme, retient ou répand ses rosées à la prière de cet Élie. Les montagnes s'ébranlent, et ces masses sans soutien demeurent suspendues par la force de la foi de ce thaumaturge. Les créatures les plus insensibles s'arrêtent, se meuvent à la volonté d'un homme mortel ; et toute la nature, étonnée, attentive, obéissante, reconnaît en lui le pouvoir de son créateur, et révere sa sainteté et son innocence. »

Bossuet a traité deux fois ce même sujet. Comme perfection du genre, nous n'hésitons pas à donner la préférence à Fléchier. Il y a de magnifiques considérations dans les deux discours de Bossuet ; il y a de l'éclat, et ce suprême dédain du style qui est chez lui l'idéal même du style ; mais celui de Fléchier est, pour l'oreille, l'imagination, l'esprit et le cœur, d'un charme si soutenu, il y règne partout une chaleur si douce et si pénétrante, il est empreint de tant de dignité et de religion, que l'éloquence suit naturellement ; et si vous n'êtes pas transporté, du moins sentez-vous en votre âme une impression profonde. Prononcé sur la tombe même de saint François-de-Paule, au lendemain de sa mort, en forme d'oraison funèbre, le panégyrique de Bossuet l'emporterait sans doute ; prêché des siècles après, celui de Fléchier nous paraît mieux dans les conditions du genre.

Voilà pour l'ensemble. Quant aux détails, il nous semble que l'évêque de Nîmes nous donne, des mœurs de la cour et de Louis XI, une peinture supérieure à

celle que nous a fournie l'évêque de Meaux. En outre, le parallèle que Bossuet essaie entre le Roi et le saint ne laisse pas d'être froid pour la circonstance et de sentir le recherche. A cet endroit, Fléchier n'a voulu être qu'historien ; c'est pourquoi il a été éloquent.

Dans sainte Thérèse¹, Fléchier voit trois choses : 1° des connaissances sublimes ; 2° des désirs héroïques ; 3° des promesses extraordinaires. Ce panégyrique brille par la connaissance de la vie mystique. Il n'est secret de la piété et du cloître qui n'y soit abordé avec pénétration et délicatesse. Ce qui frappe surtout, c'est la façon vraiment chrétienne dont Fléchier parle de ces saints mystères du cœur. Point de ce style fade, exagéré, dont on use aujourd'hui en pareille matière, qui est devenu toute une littérature, et que des âmes pieusement romanesques avaient dès lors soupçonné ; mais un langage doux et austère tout ensemble, comme celui de la Croix.

Le plan de Bossuet est meilleur. La vie de sainte Thérèse n'ayant été qu'un effort vers le ciel, on aime à voir l'Aigle de Meaux suivre le vol de cette ardente colombe, et nous la montrer tendant vers Dieu : 1° par son espérance ; 2° par ses désirs ; 3° par ses souffrances, lesquelles achèvent de rompre les liens de sa captivité. Pourquoi faut-il que les développements ne répondent pas à la beauté du plan ? La vie de sainte Thérèse n'est point assez accusée. C'est que la passion de la doctrine emporte le panégyriste et le possède aux dé-

1. Prêché à Paris, en 1679.

pens de son héros, à moins que son héros ne soit un héros d'oraison funèbre. Ici le spectacle du deuil et de la douleur retient ou rappelle Bossuet; tout en planant dans les hauteurs, son œil ne perd point de vue la terre.

Le panégyrique de saint Charles¹ ne le cède en rien au précédent; il lui est même supérieur pour le plan : 1° saint Charles a édifié son peuple par ses exemples; 2° il l'a réformé par ses instructions; 3° il l'a nourri par ses aumônes. Il y a, en outre, dans ce discours, sur le népotisme, sur le faste et la corruption du clergé à cette époque, sur la doctrine et la charité d'un évêque, des choses d'une grande vigueur, et d'une vérité d'accent qui fait penser à ce qu'allait être Fléchier lui-même, sous ces divers aspects; nous y trouvons aussi un reflet de ses sentiments d'alors à l'égard de Rome. Nous l'avons vu se taire mal à propos sur les prérogatives des Papes, dans l'histoire de Théodose; nous jugeons qu'il parle ici trop à découvert des désordres de la cour romaine, « où la pompe, la vanité et toute la dissolution des cours séculières, dit-il, s'étaient introduites. »

Au point de vue littéraire, si Fléchier suit encore, dans ce discours comme dans les précédents, des errements d'un autre genre, tout cela est amplement racheté par des beautés réelles et nombreuses. Quel tableau de la charité de saint Charles!

« Il (saint Charles) croit qu'un évêque doit se rendre vénérable, non pas par la magnificence de son train ou par l'é-

1. Prêché à Paris, en 1684.

clat de sa dignité, mais par l'exercice de la charité et par les fonctions de son ministère. Ce fut là toute sa gloire; et l'Église, depuis longtemps, n'a rien vu de plus grand qu'un archevêque, un cardinal, un neveu de pape, de très-riche devenu pauvre, non pas par de folles dépenses, mais par une sainte profusion de tous ses biens pour Jésus-Christ et pour ses pauvres.

« Qu'il est grand, lorsqu'après avoir travaillé toute la journée à la vigne du Seigneur sans relâche, et porté le poids du jour et de la chaleur, il trouve à peine un morceau de pain à son retour, pour réparer un peu ses forces, et soutenir pour le lendemain un reste de vie! Qu'il est grand, lorsqu'après avoir donné les meubles de sa maison, les ornements mêmes des autels, et s'être réduit à un rochet de grosse toile, et à une crosse faite de bois, il donne à l'Église de Jésus-Christ la joie de revoir encore une fois l'heureuse simplicité et la riche pauvreté de ses premiers pères! Qu'il est grand, lorsqu'il vend son propre lit pour assister des malades, et qu'il couche depuis sur la dure, également content et d'avoir exercé la charité et de pratiquer la pénitence! Qu'il est grand, enfin, lorsque, manquant de tout, il se voit avec plaisir le premier pauvre de son diocèse! Mais qu'il est grand, lorsque, dans le fort d'une peste allumée dans l'Italie, après s'être dépouillé de tout, il donne encore sa vie pour son troupeau, et qu'il dit avec l'Apôtre, dans l'ardeur de son zèle : *Nous voulions non-seulement vous communiquer l'Évangile, mais encore vous livrer notre propre vie.*

« Représentez-vous ce temps malheureux, où les astres versent de malignes influences, où l'air qu'on respire est mortel, où la terre est maudite et sèche, et où toute la nature porte les marques de la colère de Dieu, offensé des péchés des hommes. Temps funestes, où l'on souffre sans espérance, où l'on vit sans secours, et où l'on meurt sans consolation; où l'on se craint et l'on se fuit, quoique l'on s'aime; où le danger évident semble dispenser de la loi d'assister ses frères, et où, quelque pitié qu'on ait pour autrui, on garde toute sa charité pour soi-même. Telle était la misère du peuple de Milan. Cette ville, si

marquer par une peinture on ne peut plus fine de ce qu'il y a dans ce sujet de plus *nouveau*, de plus *singulier*; le cœur de saint François de Sales est très-bien analysé. La piété, la patience, la charité, la douceur sont décrites admirablement, par le côté qui les a rendues personnelles au saint.

« Il faisait les mêmes choses que les autres, dit Fléchier; mais il les faisait autrement qu'eux; l'écorce était pareille, mais la racine était différente; et, la charité conduisant jusqu'aux moindres actions de sa vie, il ne faisait rien d'extraordinaire, et c'était cela même qui était extraordinaire en lui¹. » Suit une page charmante sur les *petites* vertus, qui « furent l'amour de saint François de Sales, » pour lesquelles « il eut toujours une affection tendre et particulière... parce qu'elles ne se font pas voir de loin, qu'elles croissent au pied et à l'ombre de la Croix². »

Bossuet avait prêché le panégyrique de saint François de Sales avant sa canonisation. Il parle excellemment de cette *lumière ardente et luisante*, qui était celle même de notre saint; mais son discours n'est qu'un éloquent commentaire du texte de saint Jean. Saint François de Sales n'est rappelé qu'à titre d'exemple. Le « visage » de « ce grand homme, » où Bossuet voit le vivant reflet de la douceur, vertu de saint François de Sales, n'y brille pas assez de son propre éclat. La grande figure de Bossuet, à l'insu du panégyriste, se substitue à celle du héros, au travers des con-

1. Tome V, p. 402.

2. Ibid.

sidérations grandioses sous lesquelles semblent succomber les rares détails biographiques du discours. On a dit que, dans ses éloges, en général, Fléchier n'avait pas su se faire oublier lui-même au profit de son héros ; c'est de Bossuet bien plutôt qu'il faudrait affirmer cela. Chez Fléchier, les préoccupations de l'art, quoique visibles, tendent à rehausser le héros au moins autant que l'orateur ; chez Bossuet, point de recherches personnelles, si vous le voulez : mais le génie écrase tout, efface tout ; et l'on n'est pas assez transporté par le naturel de ces sublinités, qui naissent moins du sujet qu'elles ne s'imposent à lui, pour oublier le prédicateur.

Terminons cette revue sommaire des panégyriques de Fléchier par celui de saint Louis, son chef-d'œuvre¹. Ce discours est l'éloge de la sainteté de la royauté. Jamais cœur de roi ne fut étudié plus soigneusement à la lumière de l'Évangile, ni célébré avec un accent plus chrétien. Toute la royauté, dans son idéal religieux, et toute la vie de Louis IX, viennent, avec une docilité parfaite et une ravissante harmonie, se ranger sous ces trois chefs principaux, qui font la division du discours : 1° un cœur tendre pour son peuple ; 2° un cœur modéré pour lui-même ; 3° un cœur soumis et fervent pour Dieu. Le style est à la hauteur du sujet et de la manière large et féconde dont le sujet est envisagé. Moins solennel que dans les oraisons funèbres, il n'a pas pour cela moins de justesse, de dignité, de coloris ; et il a plus d'ampleur, de nerf et d'élévation que dans les autres panégyriques. A ces titres, un semblable discours

1. Prêché à Paris, en 1681.

mériterait d'être rangé parmi les classiques. Tout est beau ici, rapide, éloquent : non de cette éloquence qui entraîne, qui transporte et que nous ne pouvons demander à Fléchier ; mais de cette éloquence qui plait, émeut et subjugue, et à laquelle son action oratoire prêtait un si grand secours.

Entendez-le s'écrier, vers la fin de son discours, avec une sainte tristesse, et d'une voix quelque peu funèbre :

« Mais pourquoi perdrais-je saint Louis de vue ? Je me hâte de vous le représenter dans le véritable état de sa gloire ; non pas dans ces temps heureux, où il portait dans tout l'Orient l'honneur de la nation et la fortune de ses armes ; non pas dans ces deux grandes batailles, où perçant, comme un prodige de valeur, les rangs des troupes infidèles, il obligea ses ennemis à souhaiter d'avoir un tel maître ; mais dans l'époque de la mauvaise fortune ; dans la constance et la soumission aux ordres de Dieu, qu'il témoigna dans l'affliction de sa défaite, de sa prison, de ses maladies. Qui n'eût dit que le ciel seconderait les bonnes intentions de ce prince ? que le succès de cette guerre serait aussi heureux que le dessein en était juste, et que Dieu combattrait pour lui, comme il allait combattre pour Dieu ? N'eut-il pas droit de se promettre que, dans l'extrémité des affaires, la Croix lui apparaîtrait comme à Constantin, les vents s'élèveraient comme en faveur de Théodose, et qu'il aurait les mêmes secours, puisqu'il défendait la même cause ? Mais Dieu, qui lui destinait d'autres couronnes, et qui demandait de lui d'autres victoires, permit qu'il fût défait, et qu'il tombât lui-même sous la puissance de ceux qu'il avait tant de fois vaincus. Sages du monde, qui ne connaissez d'autres félicités que celles qui sont l'ouvrage de la fortune, arrêtez vos raisonnements et vos pensées ; laissez-nous juger par la foi d'un si funeste événement. »

Ce panégyrique n'est cependant point parfait. La grande question des croisades, quoique n'ayant pas encore donné lieu aux apologies que nous avons eues depuis, pouvait être traitée de plus haut, même sans s'écarter du point de vue chrétien, cher à ce siècle et particulièrement à Fléchier. Les démêlés prétendus de saint Louis avec le Pape ne sont pas éclairés de la vraie lumière historique, et vont visiblement au gallicanisme du prédicateur. Enfin, l'accent français ne vibre pas dans ces pages, fort nobles d'ailleurs, autant qu'on le désirerait en un sujet où tout parle du « plus beau royaume du monde, » de sa mission civilisatrice et chrétienne, et selon qu'on serait en droit de l'attendre d'un cœur toujours ouvert au bonheur de la patrie, d'une voix souvent consacrée à en célébrer les gloires.

Sous ce rapport, le panégyrique de saint Louis par l'Abbé Maury est supérieur à celui de Fléchier. Le sentiment national anime partout ce discours et lui donne de l'éclat et de l'attrait. C'est avant tout le panégyrique de la royauté française. Cette donnée, qui nous paraît cependant trop dominer dans un discours religieux, mais qui semblait indiquée par l'auditoire de Maury¹, a permis fort heureusement au prédicateur de fouiller le côté en apparence profane de son sujet, et de tracer, de saint Louis législateur et croisé, un portrait immortel. Toutefois le plan de Maury est plus philosophique que chrétien ; et, quand on y regarde de près, on voit qu'il le cède encore à celui de Fléchier pour la vérité histo-

1. Le panégyrique de saint Louis fut prêché devant l'Académie française.

rique. Si c'est ingénieux et hardi de considérer saint Louis, non-seulement comme bienfaiteur de son siècle, mais encore comme bienfaiteur des siècles qui l'ont précédé et de ceux qui l'ont suivi, c'est aussi plus ambitieux que juste, au moins quant à la seconde partie.

Ce discours devait plaire au dix-huitième siècle, par son style autant que par ses allures philosophiques et philanthropiques. Maury se souvient ici de Rousseau, et prélude, sans s'en douter, aux harangues du Constituant. Il y a dans son langage de la facilité, de la verve, mais plus d'emphase que d'éloquence. L'interrogation, l'exclamation, la métaphore, l'apostrophe, la prosopopée... sont ses machines favorites ; et si l'on veut bien se souvenir qu'il n'est pas toujours d'une correction et d'une propriété de termes irréprochables, on sera moins étonné que nous ne placions pas son panégyrique de saint Louis au-dessus de celui de Fléchier, contrairement à l'opinion qui a prévalu, même dans les rhétoriques.

Le triomphe de Maury dans la chaire chrétienne, c'est son panégyrique de saint Vincent-de-Paul. On a dit avec raison que ce discours avait révélé saint Vincent de Paul à la France ; et s'il ne marque pas, selon nous, « la borne de l'art, » ainsi que l'affirme un historien de Maury¹, il la porte fort loin ; et personne ne l'a égalé, dans un sujet si bien fait pour ce talent et pour ce siècle.

Fléchier eût pu louer Vincent de Paul, avant que l'Église ne l'eût placé sur ses autels, ainsi que Bossuet

1. M. Poujoulat, *Le cardinal Maury*.

avait fait pour saint François de Sales. Que s'il ne nous pas laissé de panégyrique de cette gloire de l'Église de France, nous savons que ce fut lui-même qui, en 1704, fut chargé par l'épiscopat français de demander à Rome la béatification du saint Prêtre. On jugea que celui qui, pendant dix ans, avait si bien loué les saints, était digne de porter la cause de *M. Vincent* aux pieds de Clément XI. La belle lettre latine de Fléchier vaut donc tout un panégyrique. Du moins pouvons-nous juger par elle, ainsi que par le caractère de l'auteur, de la manière dont l'évêque de Nîmes eût envisagé ce sujet. Son admiration pour Vincent de Paul est sans limites : *Ignosce, beatissime pater, nostris in eum virum affectibus, cujus merita, cujus exempla hac nostra ætate mirati sumus*. Sa vénération est plus grande encore : *Viget apud nos venerabilis Vincentii memoria. Spirat adhuc recens virtutum odor, quo totam Galliam perfuderat*. Il eût vu en Vincent de Paul le zèle avant la bienfaisance, le père des âmes avant celui des pauvres ; le saint avant l'homme, si admirable qu'il ait été. Maury a loué particulièrement en Vincent de Paul « un indigent » devenu le « meilleur et » le « plus magnifique ami » des malheureux, « l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité souffrante¹. » La plupart de nos prédicateurs en renom ont adopté ce point de vue, excellentement propre au dix-huitième siècle, sans s'apercevoir peut-être qu'ils contribuaient, par un tel plagiat, à confirmer le monde dans la préférence qu'il tend à donner à la charité corporelle sur la spirituelle.

1. Panégyrique de saint Vincent de Paul.

Tels sont les panégyriques de Fléchier. On pourrait leur faire un reproche qui leur serait commun avec tous les panégyriques, celui que semblait leur adresser Fénelon, à la fin de ses dialogues sur l'éloquence de la chaire.

Le spirituel réformateur de la prédication fait dire à l'un des interlocuteurs qu'il met en scène :

« Ah ! monsieur, j'oubliais un article important : attendez, je vous prie...

« — Faut-il censurer encore quelqu'un ? demande-t-on.

« — Oui, les panégyristes... »

Suit la théorie de Fénelon, d'après laquelle un bon panégyrique ne doit pas être un sermon subtilement divisé en deux ou trois points ; mais un récit concis de la vie du saint, pressé, vif et mêlé de réflexions.

Cette façon de procéder serait plus naturelle et plus éloquente que l'autre, si elle était possible. Il n'y a que la passion de Notre-Seigneur qui puisse être ainsi racontée.

Au milieu de ce concert de saintes louanges, Fléchier dut placer un discours plus profane, et par cela même encore plus remarqué : l'oraison funèbre de Lamoignon. Il la prononça à Paris, dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, le 18 février 1679, quand l'éducation du prince touchait à sa fin. Tout le temps que dura cette mémorable éducation, Bossuet, absorbé par sa charge, ne parut pas en chaire. Bourdaloue le suppléait, et, pour le sermon, le surpassait même, quoi qu'on en ait dit, depuis que les sermons de Bossuet ont obtenu parmi

nous une légitime faveur. Fléchier, moins occupé auprès du Dauphin, continua de prêcher, comme nous l'avons vu. Le silence de Bossuet lui fut, à coup sûr, très-favorable. Si les succès inouïs de Bourdaloue arrêtaient pour un temps les siens, dans le sermon du moins, il fut sans rival dans le panégyrique, où il sut se renfermer pendant la période qui va de 1675 à 1682, et où il se surpassa de 1682 à 1685. L'oraison funèbre elle-même était devenue momentanément son domaine, soit par le succès de celle de Turenne, soit que Bossuet, obstiné à se taire, semblât ne plus trouver de héros digne de lui, depuis la Reine d'Angleterre et la duchesse d'Orléans.

Le premier président Lamoignon, mort en 1677, lui eût pourtant offert un champ dans lequel son esprit et son éloquence ne se fussent point trouvés à l'étroit. Les circonstances désignèrent Fléchier pour cette œuvre. Il s'en acquitta avec succès, sinon avec éclat. Aussi bien, n'était-ce pas un écueil pour le panégyriste de Turenne, que d'avoir à célébrer la vie calme d'un simple législateur au milieu de tant de bruits de guerre, et les pacifiques conquêtes de la justice parmi les victoires du canon? Si au lieu de M. de Lamoignon, la mort de quelqu'un des maréchaux créés après Turenne, pour remplir du moins par le nombre, comme on le disait malicieusement, la place laissée vide par le grand capitaine¹, eût permis à Fléchier, en retraçant une vie

1. Ces nouveaux maréchaux étaient Luxembourg, d'Estrades, de Navailles, de Duras, de Lafeuillade, de Rochefort, de Schomberg, de Vivonne. On les appela *la monnaie de M. de Turenne*.

glorieuse, de reprendre l'histoire de nos triomphes militaires où il l'avait laissée avec le héros de Saltzbach, et de la continuer jusqu'à la paix de Nimègue (1678), nous aurions eu un tableau plus saisissant, plus cher à l'orgueil national, mieux noté dans les fastes de l'éloquence. Les places de la Flandre s'ouvrant l'une après l'autre à Louis XIV; les généraux du grand roi faisant en Allemagne contre Charles V de Lorraine, en Flandre contre le prince d'Orange, au pied des Pyrénées et en Sicile, des prodiges plus éclatants encore; l'Europe recevant enfin de nous, à Nimègue, « des lois et la paix : » voilà bien de quoi faire retentir la chaire française, en un temps où elle était plus que jamais associée aux triomphes de la patrie.

Avec M. de Lamoignon, un autre horizon s'offre à nous, moins splendide, mais aussi plus calme, plus serein, plus profond; et, disons-le bien vite, plus digne d'un pinceau chrétien comme était celui de Fléchier. Si Louis XIV n'avait été qu'un homme de guerre, il n'aurait légué à la France, qui le tiendra longtemps pour le plus grand de ses rois, que de glorieuses ruines ou d'onéreuses conquêtes; mais rien ne fut étranger à cette organisation vraiment royale, l'amour et la science de la justice moins que toute autre chose. Lorsque le Roi voulut gouverner par lui-même, ce qui parut le frapper d'abord fut le besoin qu'avaient ses États de réformes judiciaires. De là les *Grands-Jours*, dont nous avons parlé. Mais ce n'était qu'un commencement, et Fléchier, en écrivant sur les *Grands-Jours d'Auvergne* avec un mélange de légèreté et de bon sens, ne se dou-

est peut-être plus destiné à retracer d'une tout autre manière le développement relativement considérable des réformes projetées. Les 1663, l'année même des *Grands Jours d'Auvergne*, Colbert sort de sa propre inspiration, comme le veut un historien du jour¹, soit plutôt sous l'inspiration de Louis XIV et par ses ordres, selon l'opinion de Voltaire, plus favorable au Roi que ses modernes disciples, écrivait un *projet de réforme dans l'administration de la justice*², qui fait le plus grand honneur à ce temps, mais qui ne devait être pleinement exécuté qu'après 1789. On se proposait de « réduire en un seul corps d'ordonnances tout ce qui » était « nécessaire pour rendre la jurisprudence fixe et certaine, et réduire le nombre des juges, » comme moyen « d'abrégier les procès³. » Un grand conseil de justice fut créé à cet effet. Le conseiller d'État Pussort, oncle de Colbert, Séguier, Lamoignon, Talon, Colbert, etc., en firent partie. S'il faut en croire un historien de Lamoignon⁴, le premier président aurait eu les mêmes idées de réforme que le ministre, avec un plan plus vaste et plus savamment combiné. D'après cette version, les nouvelles vues que Colbert exposa dans la séance d'ouverture du grand conseil de justice, n'auraient été que la traduction plus officielle de la pensée de Lamoignon. Le ministre demandait au Roi « de ré-

1. M. Henri Martin, *Histoire de France*, t. XIII.

2. Publié dans la *Revue rétrospective*, n° XI, deuxième série, 3 novembre 1835.

3. *Projet de réforme*, etc.

4. Gaillard, de l'Académie française. Paris, 1782.

duire tout son royaume sous une même loi, même mesure et même poids¹, » comme Louis XI et Henri IV en avaient formé le dessein. La réalisation complète de cette grande idée était réservée à un autre siècle ; néanmoins, le président Lamoignon a laissé plus qu'une ébauche de son vaste plan dans le recueil de ses *Arrêtés*, publiés pour la première fois en 1702, et qui servirent dès lors de règle aux jurisconsultes et aux magistrats, sans avoir reçu le caractère de lois solennelles.

Fléchier, dès 1679, avait très-bien compris la valeur de ce travail. Louant d'abord le jurisconsulte en M. de Lamoignon, il dit qu'il avait « une parfaite connaissance du droit humain et du droit divin, une intelligence profonde des lois et de la coutume, un usage familier des formalités et des procédures ; » puis il ajoute : « Savants et immenses recueils, où il renferma la jurisprudence ancienne et nouvelle, vous pourriez être des témoins publics de ce que je dis : du moins serez-vous entre les mains de ses descendants comme un dépôt sacré, et un monument précieux de son esprit et de son travail. » Le rôle de Lamoignon dans tout ce qui se fit alors pour la réformation de la justice, n'a d'ailleurs que ce peu de mots. Fléchier a presque sacrifié le côté social et politique de son sujet, alors peut-être moins apprécié que de nos jours, à la peinture des vertus privées et publiques de son héros. Son esprit d'analyse et le tour religieux qu'il se faisait un devoir de donner à ces sortes de discours l'inclinaient à ce parti. Justice, bonté,

1. *Projet de réforme*, ibid.

piété, voilà toute l'oraison funèbre de Lamoignon. Pas de grands mouvements, peu de chaleur; c'est un éloge bien plus qu'une oraison funèbre. La mort de M. de Lamoignon, arrivée deux ans auparavant, ayant déjà été « pleurée, » il ne vient pas en renouveler « le souvenir. » Il laisse aux « infidèles ces longues et sensibles douleurs que la religion ne modère pas. Comme leurs pertes sont irréparables, leur tristesse peut être sans bornes; et comme ils n'ont point d'espérance, ils n'ont pas aussi de consolation ¹. » Pour lui, admis autrefois, par l'intermédiaire des Caumartin, dans la société de M. de Lamoignon, en compagnie de Bourdaloue, de Racine, de Boileau et autres, il veut se le représenter, non avec l'auréole de la mort qui ennoblit encore les grandes figures, mais tel qu'il l'a connu, tel qu'il l'a vu dans la simplicité de son savoir et de sa vertu. Si l'orateur ne dédaigne pas de faire preuve d'une connaissance approfondie de la matière, s'il parle en homme qui sait à fond les devoirs des juges et les embarras de la justice ²,

1. Oraison funèbre de M. de Lamoignon.

2. Voici comment un diocésain de Fléchier, M. de Trinquelague, d'abord avocat distingué, ensuite magistrat éminent, appréciait ce côté de la présente oraison funèbre, devant l'*Académie royale de Nîmes*, en 1776 : « Mais tout à coup la scène change; Fléchier se trouve au milieu du temple de la justice. Ne craignons point pour sa gloire; aucun des objets qui l'entourent ne lui est étranger. Déjà, les parcourant tous, il a rassemblé les traits qui doivent former le chef du premier tribunal de la nation; déjà il a compté les vertus qu'il devait avoir, les écueils qu'il devait éviter. Il a connu combien il lui fallait de science dans une place, où souvent il faut la suppléer dans les autres, et quelquefois la combattre; de force, pour vaincre le dégoût de ces discussions arides et obscures, où il ne peut être soutenu que par le sentiment de bien faire; de courage, pour faire à l'austé-

on voit bien qu'il se complait surtout aux détails plus intimes de son sujet. Il aime à faire revivre, dans certains de ces tableaux, les douces heures qu'il a passées dans l'intimité de son héros ; et peut-être la scène suivante n'est-elle que la prophétique image de ce que fera lui-même un jour l'évêque de Nîmes, au milieu des nombreux et accablants devoirs d'une charge pastorale exercée en un pays et dans des conjonctures qui devront la rendre fort lourde.

rité du devoir le sacrifice des plaisirs ; de fermeté, pour résister à toutes les séductions du vice, et, ce qui est plus difficile encore, à celles de la vertu. Il a senti que c'était peu d'avoir assez de grandeur dans l'esprit pour atteindre aux matières les plus élevées, s'il n'avait encore assez de souplesse pour descendre aux détails les plus minutieux ; qu'il fallait joindre à la facilité de tout concevoir, le talent de tout exprimer ; être l'organe des peuples, sans être ni le flatteur, ni le censeur des rois ; veiller à la garde de ces bornes trop souvent déplacées, qui séparent l'empire et le sacerdoce, et ne céder ni à la faiblesse de les laisser franchir, ni à l'orgueil plus dangereux de les reculer ; faire suivre les formes, mais surtout empêcher d'en abuser ; ne pas penser que la *justice doive être toujours effrayante et toujours armée* ; ne pas croire l'humanité hors de ses devoirs ; ne pas oublier que le malheureux qui se consume à une porte inaccessible, a le droit d'être écouté ; travailler sans cesse à maintenir l'ordre que l'intérêt cherche sans cesse à rompre ; reconnaître le point où la liberté de la défense va être étouffée, et lui prêter des forces ; celui où elle va se changer en licence, et la contenir ; éviter avec autant de soin cette célérité précipitée, qui ôte à la vérité le temps de se connaître, que cette lenteur éternelle qui la lasse et la décourage ; ne pas se contenter d'être fidèle à son ministère, mais savoir encore enchaîner au leur les compagnons de ses travaux, par les liens de l'honneur et de l'émulation, bien plus forts que ceux de l'autorité. C'est d'après ces idées, c'est sur le résultat de ces réflexions approfondies, que Fléquier célèbre un magistrat que l'on révère encore... » — *Éloge d'Esprit Fléquier*, évêque de Nîmes. Discours qui a remporté le prix de l'Académie royale de Nîmes, en 1776. Par M. de Trinquelague, avocat. Nîmes, 1776.

« Que ne puis-je vous le représenter (M. de Lamoignon) tel qu'il était, lorsqu'après un long et pénible travail, loin du bruit de la ville et du tumulte des affaires, il allait se décharger du poids de sa dignité et jouir d'un noble repos, dans sa retraite de Basville ? Vous le verriez, tantôt s'adonnant aux paisibles plaisirs de l'agriculture, élevant son esprit aux choses invisibles de Dieu par les merveilles visibles de la nature ; tantôt méditant ses éloquents et rares discours, qui enseignaient et qui inspiraient tous les ans la justice, et dans lesquels, formant l'idée d'un homme de bien, il se décrivait lui-même sans y penser ; tantôt accommodant les différends, que la discorde, la jalousie ou les mauvais conseils font naître parmi les habitants de la campagne ; plus content en lui-même, et peut être plus grand aux yeux de Dieu, lorsque, dans le fond d'une sombre allée et sur un tribunal de gazon, il avait assuré le repos d'une pauvre famille, que lorsqu'il décidait des fortunes les plus éclatantes, sur le premier trône de la justice.

« Vous le verriez recevant une foule d'amis comme si chacun eût été le seul ; distinguant les uns par la qualité, les autres par le mérite, s'accommodant à tous et ne se préférant à personne. Jamais il ne s'éleva sur son front serein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance ; jamais il n'exigea ni de circonspection gênante, ni d'assiduités serviles. On l'entendit, selon les temps, parler des grandes choses, comme s'il eût négligé les petites ; parler des petites comme s'il eût ignoré les grandes. On le vit, dans des conversations aisées et familières, engageant les uns à l'écouter avec plaisir, les autres à lui répondre avec confiance, donnant à chacun les moyens de faire paraître son esprit, sans jamais s'être prévalu de la supériorité du sien. »

Le doux et grave Fléchier, à l'exemple de son héros, se décrit ici « lui-même, sans y penser, » ainsi que nous pouvons le juger par ce que nous connaissons

déjà de son esprit, de son cœur, de son caractère, et surtout par ce que la suite de cette histoire se réserve de nous en apprendre. C'est le témoignage qu'un illustre ami lui rendra sur sa tombe¹; et, coïncidence touchante, cet ami sera M. de Lamoignon-Basville, intendant de Languedoc, cinquième fils du premier président, dont il fait l'oraison funèbre.

1. On sait que M. de Basville voulut composer lui-même l'épithaphe de Fléchier, et que ce fut là la plus belle oraison funèbre de l'évêque de Nîmes.

CHAPITRE HUITIÈME

L'éducation du Dauphin touche à son terme. — Fléchier est nommé aumônier ordinaire de la Dauphine. — Il est pourvu de divers bénéfices. — Sermons à la cour. — Avent de 1682. — Bourdaloue et Massillon comparés à Fléchier. — Déclaration théologique de 1682. — Oraison funèbre de Marie-Thérèse. — Fléchier, docteur en Sorbonne. — Révocation de l'édit de Nantes. — Missions de Bretagne. — Fléchier est nommé à l'évêché de Lavaur.

Quelques mois après ce discours, se terminait l'éducation de M. le Dauphin. Le pape Innocent XI, quoique en délicatesse avec la cour de France, jugea qu'il n'était pas sans intérêt pour la société et pour la religion « de conserver un monument durable du système d'instruction » qu'on « avait adopté et suivi¹ ; » et c'est pourquoi, cette même année 1679, il provoqua, de la part de Bossuet, cette fameuse lettre latine qui devait être pour la postérité le récit authentique et éloquent de tout ce qu'avait coûté de patience et de génie l'éducation du fils du grand roi². On avait cru jusqu'ici, sur la parole

1. De Bausset, *Histoire de Bossuet*, t. I, p. 303, édit. de 1814.

2. *De institutione Ludovici Delphini, Ludovici XIV filii, ad Innocentium XI, Pontificem Maximum*. Œuvres de Bossuet, t. IX, p. 161, édit. Déforis.

de Saint-Simon, le calomniateur d'un régime qui n'avait pas satisfait son orgueil, que l'élève n'avait point correspondu aux soins de ses maîtres et particulièrement à ceux de Bossuet, le maître des maîtres. La cause principale « de l'obscurité qui suivit une éducation qui aurait dû laisser tant d'éclat », dit M. de Bausset, parait avoir été le « *défaut d'attention*¹ » de la part du Dauphin. « Il y a bien à souffrir avec un esprit si inappliqué, » écrivait Bossuet lui-même, en 1677².

M. Floquet ne nie pas ce défaut d'attention dans son récent ouvrage sur l'éducation du Dauphin ; mais il prouve, d'une façon assez péremptoire, que les conséquences qu'on a voulu en tirer sont très-exagérées. Les contemporains du prince, en France et à l'étranger, se montrèrent unanimes à louer ses lumières et à célébrer le succès de ses maîtres. Si le duc de Saint-Simon fit entendre une note discordante au milieu de ce concert d'éloges, c'est qu'il avait ses raisons pour exalter le duc de Bourgogne aux dépens de son père, et les maîtres de celui-là aux dépens des maîtres de celui-ci³.

Pour le cœur, on convient généralement que le fils de Louis XIV parait avoir été mieux doué. Il avait en partage la bonté, la loyauté et la modestie, jointes à cet amour de la gloire militaire qui fut toujours le propre de nos rois, et dont il trouvait de si grands exemples parmi les siens. C'est le témoignage que lui rend Vol-

1. *Histoire de Bossuet*, ibid., p. 412, 417.

2. *OŒuvres de Bossuet*, t. IX.

3. *Bossuet, précepteur du Dauphin*. première partie.

taire. Fléchier avait de bonne heure discerné ces nobles instincts, et il écrivit au Dauphin, au lendemain de ses premières victoires :

« Monseigneur,

« Nous avons appris, avec une extrême joie, les glorieux succès dont Dieu vient de bénir vos premières armes. *Personne n'en a été plus touché que moi*, et n'en a rendu grâce au ciel de meilleur cœur. La paix depuis longtemps était à charge à votre courage... Vous avez commencé, Monseigneur, comme les autres finissent... Mais quelque gloire que vous ayez acquise par vos exploits militaires, votre vigilance, votre libéralité, votre douceur, votre bonté, votre modestie ne vous ont pas moins fait d'honneur, que votre intrépidité et votre valeur ; et nous estimons vos vertus du moins autant que vos victoires... Agrérez, Monseigneur, qu'ayant eu l'honneur de voir croître, dès votre enfance, tant et de si grandes qualités, je m'y intéresse plus qu'un autre ¹... »

Cependant Louis XIV songeait à marier son fils. Il eût voulu lui donner *Marie-Louise*, fille de *Monsieur* ; la politique en décida autrement ; ce fut la *Princesse de Bavière* qui fut fiancée à l'héritier du royaume de France (1679). A cette nouvelle, tout Paris s'émut,

1. Nîmes, 19 décembre 1683.

Il est à remarquer que les succès militaires du Dauphin avaient été déjà l'objet du premier mandement de Fléchier à Nîmes. La prise de Philisbourg, que « Monseigneur le Dauphin... par sa valeur et par sa prudente conduite » avait « contraint... à se rendre, après dix-neuf jours de tranchée ouverte, » lui fit rompre le silence. Il ordonna donc un *Te Deum*, moins peut-être pour obéir aux ordres de « Sa Majesté, » que pour le plaisir de glorifier celui qu'il appelait un peu son royal élève. — *Archives de l'évêché de Nîmes, expéditions du secrétariat ; actes épiscopaux de Fléchier*, t. I, p. 81.

la cour plus encore que la ville. Ici, s'agitait la curiosité, là, les ambitions. Qui composerait la maison de la princesse, et qu'était cette princesse ? Madame de Sévigné a là-dessus des mots, des *on-dit* charmants. Ses lettres sont comme autant de portes entr'ouvertes dans ces salons du dix-septième siècle où il fallait avoir à tout prix de la beauté et de l'esprit. — Madame la Dauphine en aura-t-elle ? — Les avis sont partagés, d'après madame de Sévigné, du moins quant à la beauté. Nous pensons que *Monsieur* Fléchier, toujours bien informé, mais toujours fort discret, et, par là même, fort interrogé, dans un certain monde où nous avons dit qu'il allait encore, dut subir maintes questions à ce sujet délicat. Derrière le panégyriste de Turenne se cachait, pour les nombreux initiés, l'auteur des *Mémoires sur les Grands-Jours*. Un de ces bonheurs auxquels il était accoutumé, vint le tirer d'embarras en rendant ses réponses officielles comme sa position : il fut nommé, en février 1680, aumônier *ordinaire* de Madame la Dauphine. Bossuet était premier aumônier. La nouvelle charge de Fléchier, « très-honorable et de très-grand prix », l'attachait à la cour et prouvait assez combien on y avait été déjà content de lui. Il partit, quelques jours après, avec toute la maison de la princesse, pour aller au-devant de celle-ci vers la frontière. On dit que la Dauphine fut ravie du grand air sacerdotal de Bossuet et de son génie ; nous avons lieu de croire que Fléchier, à son tour, ne lui déplût point. Bossuet le lui présenta lui-même

1. Lettre de Fléchier. Saint-Germain, 1680.

avec des paroles très-flatteuses, si nous en croyons une lettre d'Agnès Fléchier à sa sœur, Madame de Baculard. « ... Vous aurez appris la grâce que Sa Majesté a faite à notre honoré frère, en lui donnant la place d'aumônier de Madame la Dauphine. Il vous mandera, je pense, bientôt lui-même le bon accueil que lui a fait la princesse, sur ce que M. l'abbé Bossuet a bien voulu lui dire de flateur à son endroit ¹. »

Pour la princesse, à laquelle Fléchier était destiné à rendre un jour le même service qu'à Turenne, après avoir vécu dans son intimité spirituelle et de ses royales faveurs, elle fit l'admiration de la France entière. « Madame la Dauphine est une merveille d'esprit, de raison et de bonne éducation, écrit madame de Sévigné, de cette même plume qui avait d'abord cherché à médire... Il est vrai que j'ai eu la curiosité de la voir ². »

Quelque temps après, Fléchier la donnait à sa sœur, la religieuse, pour « une jeune personne très-pieuse ³; » et cela valait encore mieux et pour la France et pour l'aumônier ordinaire. En ce siècle où le choix d'un confesseur, et plus encore celui d'un directeur, était une si grande affaire, on se préoccupa, dans un certain monde, des intentions plus ou moins avouées de madame la Dauphine à cet endroit. « Elle voulait se confesser, la veille de la dernière cérémonie de son mariage, écrit madame de Sévigné; elle ne trouva point de jésuite

1. Lettre d'Agnès Fléchier. Béziers, 1682. (Inédite.) — Archives de la famille Fléchier.

2. Lettres de madame de Sévigné. Paris, 12 avril 1680.

3. Lettre de Fléchier. Fontainebleau, mai 1681.

qui entendit l'allemand. Le P. de La Chaise y fut attrapé ; il croyait avoir mené son fait, ce fut un embarras. On y mettra ordre promptement ; car cette princesse ne cède point à la Reine pour communier souvent. Le Bourdaloue n'aura point son âme. » *Le Bossuet* l'eut ; et peut-être cette haute influence fut-elle pour beaucoup dans le changement qui ne tarda pas à s'opérer dans les goûts de la princesse, d'abord toute ouverte aux plaisirs de la cour, malgré sa dévotion. Le Roi et le Dauphin ne purent l'empêcher de se prendre d'un grand amour pour la solitude ; et jusqu'à sa mort, cette sainte passion ne la quitta plus.

Fléchier, s'il fut étranger à ce changement, en profita plus que Bossuet. Outre qu'un tel genre de vie rendait très-faciles ses relations quotidiennes avec madame la Dauphine, sa piété en était consolée, fortifiée même. La cour était presque devenue pour son âme un lieu de retraite, après lequel nous l'avons vu soupirer ; et, les années et la grâce de Dieu aidant, il pouvait se préparer efficacement à l'épiscopat, dont l'opinion publique et ses propres mérites ne cessaient de le menacer.

En attendant, par l'entremise de M. de Montausier, qui lui fut fidèle jusqu'au dernier jour, et à la prière de la Dauphine, qui s'empressait de reconnaître des services rendus avec tant d'assiduité, de délicatesse et de zèle, le Roi daignait le pourvoir de l'abbaye de Baignes¹, au diocèse de Saintes, et du prieuré de Pey-

1. Fléchier fut le treizième abbé de Baignes.

rat (1681)¹. Entre autres avantages, ces maisons avaient celui d'être situées sur les terres de M. de Montausier.

Saint-Séverin, Baignes et Peyrat, sans lui donner de « l'opulence, » pour nous servir de l'expression de Fléchier lui-même, le mirent en état de paraitre dignement à la cour, et de faire quelques largesses qui étaient de son rang et allaient à son caractère.

En outre, ces diverses maisons étant assez voisines, il ne perdait pas trop de temps à les visiter. Il allait de l'une à l'autre, dans les rares circonstances où il pouvait se dérober à ses hautes fonctions; et non-seulement il ne gaspillait pas dans ces tournées des heures précieuses, mais c'était pour lui l'occasion quelquefois de composer un nouvel ouvrage², toujours de se perfectionner dans l'exercice du zèle et de la charité. D'une main, il répare les brèches que le temps et l'incurie de ses prédécesseurs ont faites à ces vieilles retraites, désormais associées à l'immortalité de son nom; de l'autre, il en rouvre les portes à tous les pauvres d'alentour. A cette nourriture matérielle, il a soin de joindre la spirituelle. Il monte en chaire : et la foule accourt à ses instructions. Catholiques et protestants se pressent dans le lieu saint, également touchés de la douceur et de la majesté de son éloquence; de l'église il passe dans

1. L'auteur de la *Gallia christiana* place l'installation de Fléchier, comme abbé de Baignes et prieur de Peyrat, en 1684. Giberti, dans son histoire manuscrite de Pernes; Germain, dans son *Histoire de l'Église de Nîmes*, et autres, donnent la même date. Nous n'avons point adopté cette version, parce qu'elle est en contradiction avec la correspondance de l'évêque de Nîmes.

2. Par exemple, l'*Oraison funèbre de Marie-Thérèse*.

la chaumière du pauvre, dans les salons des grands. Là encore sa présence est une prédication. On travaillait dès lors à l'unité de « créance : » les catholiques sont par lui raffermis dans la foi, les protestants lui exposent leurs doutes, quelques-uns traitent ou font traiter avec lui l'affaire de leur conversion. De la sorte il prépare, sans s'en douter, le terrain sur lequel son zèle aura bientôt à s'exercer d'une manière plus générale et plus autorisée ¹.

« Je suis revenu depuis huit jours de mon voyage de mes abbayes; écrira-t-il alors; j'ai été près de deux mois en chemin, à cause des affaires de religion où je me suis trouvé engagé. Toute la noblesse des provinces par où j'ai passé voulant se convertir entre mes mains, et conférer avec moi, j'ai reçu sur ma route plus de neuf cents abjurations ². »

Mais avant d'évangéliser les protestants « de par » le Roi *très-chrétien*, Fléchier devait évangéliser le Roi lui-même et sa cour. L'aumônier de la Dauphine n'avait encore prêché à la cour que des sermons isolés. Le dernier avait été celui de la Pentecôte, donné dans la chapelle de Versailles, en présence de Louis XIV, en 1684. La péroration toute seule vaut un discours, et des meilleurs. Peu de morceaux de ce genre font autant d'honneur au talent et au caractère de Fléchier. On croirait entendre Bossuet, pour la hauteur du sentiment :

1. Voir, sur tout cela, la correspondance de Fléchier. Œuvres complètes, t. X.

2. De Fontainebleau, 28 oct. 1685. (Minute originale.)

rat (1681)¹. Entre autres avantages
celui d'être situées sur les terres

Saint-Séverin, Baignes et

« l'opulence, » pour nous

Fléchier lui-même, le roi

ment à la cour, et de faire

de son rang et allai

En outre, ces

il ne perdait point sa couronne, au milieu de tant de prospé-

de l'une à l'autre, il honore son règne; il ne nous reste plus à

vait se décerner, que ce qu'il vous demande lui-même : son

il ne gaspille, avez affermi son trône contre tant de puissances

cieuses qui l'attaquaient, affermisiez son âme contre tant

comme de passion qui l'environnent. Il a des victoires à gagner

plus importantes que celles qu'il a gagnées; et vous avez des

travaux à lui donner, plus précieuses que celles qu'il porte;

serait peu de cette immortalité que tous les siècles lui semblent

promettre, s'il n'avait celle que vous seul pouvez lui donner au

dela de tous les siècles. Consacrez tant de vertus royales, donnez-

lui un cœur docile pour accomplir vos volontés, une tendresse

et une *soumission de fils pour votre Église* et des entrailles de

père pour son peuple. Étendez en lui ce fond de religion que

vous avez gravé dans son âme, et faites-le du moins, aussi saint

que vous l'avez fait grand. Puisse sa reconnaissance répondre à

la grandeur de vos bienfaits. Puisse-t-il, après avoir fait croître

en lui ces vertus, les voir renaître dans les enfants de ses

enfants. Puisse-t-il, enfin, après avoir régné longtemps heu-

reusement par vous, régner enfin éternellement avec vous¹.

On aura remarqué ces mots : *Une soumission de fils pour votre Église*. A la veille des fameuses déclarations de 1682, il y avait du courage à faire de tels souhaits à

1. Œuvres complètes, t. VII, p. 56-57.

seul trait nous prouverait que Fléchier
Bossuet en matière de gallicanisme,
de Harlay.

la flatterie, il souffrait qu'on
austère de la religion ; il en
cette époque, qui est celle du
sa conversion. Madame de Mainte-
ment providentiel de ce retour à Dieu, ne
point, pour sa part, d'autres compliments à
qui l'honorait de sa royale confiance et de son
amitié. Fléchier fut donc retenu pour prêcher à la cour
l'Avent de 1682. Connaissant mieux que personne son
infériorité relative dans le sermon, le panégyriste de
Turenne et de saint Louis fut plus effrayé qu'ébloui de
cette faveur. Fournir une station devant le premier
auditoire du monde, et après Bossuet et Bourdaloue,
lui parut une tâche fort lourde. Ne pouvant s'y sous-
traire, il eut recours, selon sa coutume, aux prières de
sa bonne sœur.

« Je connais le crédit que votre Communauté a auprès de
Dieu ; je vous prie, ma très-chère sœur, lui écrit-il, de lui
bien demander mon salut, et celui de ceux à qui je dois annoncer
sa parole, cet Avent prochain... Priez le Seigneur que je m'ac-
quite heureusement pour sa gloire de mon ministère ¹. »

Ces prières furent exaucées. La station de l'Avent
de 1682, reçut les applaudissements de toute la cour.
Madame la Dauphine, qui saisissait toutes les délica-
tesses de notre langue, fut ravie d'une parole si pure,

1. Paris, septembre 1682.

si élégante; et les courtisans étaient près de lui dire ce qu'ils disaient au P. de La Rue : « Continuez à prêcher comme vous faites; nous vous écouterons avec plaisir tant que vous nous présenterez la raison, mais point d'esprit. » Non que l'esprit soit absent de ces sermons, mais il s'y étale moins que dans les discours qui les ont précédés. Le goût de Fléchier, sans s'abandonner, s'épurait avec le siècle; et si l'Avent de 1682 sent encore le *vieil homme*, il y a progrès pour tout ce qui n'est qu'ornement. Le fond répond à la forme. L'évêque de Nîmes ne s'éleva jamais plus haut dans le sermon de morale. Justesse et clarté dans les plans; force et bonheur dans les preuves; richesse et intérêt dans les détails; exactitude et application irréprochables dans les principes théologiques : telles sont les principales qualités qu'une impartiale critique doit reconnaître à ces discours. Du Jarry les a trop loués¹; mais s'il est exagéré de dire que rien de plus parfait n'est sorti de la plume de Fléchier, et d'insinuer qu'il n'a rien été fait de plus beau dans le genre, il serait injuste de ne point placer ces sermons au nombre des meilleurs titres de leur auteur.

Il commença très-probablement à Fontainebleau, et non pas à Versailles², le jour de la Toussaint³.

1. Préface des *Sermons*, édit. de 1774.

2. L'édition de 1782 porte Versailles; cependant nous lisons, dans une lettre de Fléchier : « Ce sera là (Fontainebleau) que je prêcherai. » 30 septembre 1682. — L'Avent a donc été commencé à Fontainebleau, et continué dans les autres résidences royales.

3. D'après l'édition de 1782, Fléchier aurait aussi prêché, ce jour-là et cette même année, à Fontainebleau. Nous pensons que ce discours isolé a été donné à Fontainebleau, mais en 1685.

L'exorde de ce premier discours est magnifique. Il y a là le plus beau tableau de la gloire et du bonheur de Louis XIV, gloire et bonheur qui ne sont, aux yeux du prédicateur, que l'ombre du bonheur et de la gloire qui nous attendent au ciel. La division est naturelle, sans offrir rien de remarquable : 1° Une volonté forte ; 2° une volonté entière ; 3° une volonté efficace d'être saint. Le troisième point pourrait être plus développé. Il est à remarquer que la fin des discours de Fléchier, de ses panégyriques en particulier, est presque toujours écourtée. Est-ce paresse, est-ce manque de souffle, est-ce crainte d'être long ? Peut-être y a-t-il un peu de tout cela ensemble, et un peu plus du dernier motif. En général, notre prédicateur se fait remarquer par une brièveté assez rare en son temps ; il parle, dans ce premier discours, de ces sermons « qu'on entend souvent avec dégoût, et dont on craint toujours la longueur. » En tout cas, son auditoire ne dut pas le trouver trop long, cette fois. Sa marche est rapide, quelquefois entraînante ; quand il se complaît dans un développement, dans une analyse, un tableau, c'est avec une observation si fine, une vérité si propre au sujet et à l'auditoire, qu'on s'oublie aisément à l'écouter.

Et toutefois, si ceux qui étaient là, et qui avaient jadis entendu Bossuet sur le même sujet, avaient eu assez de bienveillance pour songer à une comparaison entre les deux discours, Fléchier leur eût semblé languissant.

Le premier dimanche de l'Avent, il prêcha, d'après l'Évangile, sur le jugement dernier, qu'il considère

1^o comme un jour de révélation; 2^o comme un jour de justice. Force et harmonie dans les preuves, ampleur de développements, voilà ce qui distingue ce discours. Il n'y a rien de faible; il n'y a rien non plus de bien saillant, si l'on excepte le tableau des révélations du dernier jour¹, et le portrait de ces pécheurs qui s'ingénient à s'aveugler². Tout ce qui tient aux mœurs est du domaine de Fléchier; s'il ne crée pas, il observe. Au premier abord, ses sermons paraissent tout simples de visée et de structure; mais insensiblement on s'aperçoit que c'est un maître qui parle; surtout on sent que c'est un prêtre, un vrai ministre de Jésus-Christ. Voici le langage qu'un courtisan ose tenir à des courtisans :

« Que ne puis-je vous dire, Messieurs, ce que Jésus-Christ disait à ses disciples : Pour vous, quand ces choses arriveront, regardez en sûreté et levez vos têtes : *Respicite et levate capita vestra*. Mais je crains que vous n'avez pas sujet d'avoir en vos cœurs cette confiance...

« Il vous jugera, Messieurs, selon vos qualités et selon vos charges. Vous lui répondrez de sa grandeur, dont vous avez été la représentation et l'image; de sa puissance, dont vous êtes les dépositaires; de sa justice, dont il vous avait faits les ministres; de sa religion, dont vous deviez être les protecteurs. Vous rendrez compte des passions qu'on vous inspira, et de celles que vous fîtes naître; des péchés que vous avez faits, et des grâces qu'il vous a faites; des soins que vous avez eus pour vous, de l'indifférence et du mépris que vous avez pour les autres; de ce que vous fîtes aimer, de ce que vous fîtes souffrir; de ce que vous accordâtes à la faveur, de ce que vous re-

1. Œuvres complètes de Fléchier, t. VI, p. 39.

2. Ibid., p. 41.

fusâtes au mérite ; de la dissipation de vos biens et des charités qui s'en pouvaient faire ; des vices que vous pouviez arrêter par votre autorité , des vertus que vous pouviez produire par vos exemples. Votre chute sera plus grande, parce que vous avez été plus élevés... L'excellence de votre condition ne fera que vous rendre plus punissables. Les flatteries qu'on vous dit et que vous cherchez ne feront qu'augmenter votre confusion, et l'impunité dont vous jouissez ne fera que renforcer vos supplices. Ne prétendez donc pas de distinction ni de faveur du Souverain juge. »

Fléchier fut encore plus beau, le second dimanche, sur le scandale, que dans les deux sermons précédents. Il prit pour texte ces paroles : *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me*. Trois sortes de personnes se scandalisent de Jésus-Christ : 1° les uns s'offensent de sa foi et de sa doctrine ; 2° les autres de ses exemples ; 3° plusieurs enfin de sa mort et de sa croix. C'est irrésistible de logique ; c'est chaleureux de sentiments et d'imagination ; c'est presque irréprochable de style. On lit ce sermon d'un trait ; on voudrait pouvoir le citer tout entier, dans l'embarras où l'on se trouve pour choisir parmi tant de beautés égales.

Le discours suivant, sur l'ambition, ne le cède pas à celui-là. Le sujet était digne de l'auditoire, et le prédicateur était fait pour le sujet. Peu ambitieux lui-même, il parle de ce vice des grands avec une liberté d'autant plus apostolique qu'elle ne s'écarte jamais du respect et qu'elle s'appuie constamment sur l'Écriture et les saints Pères, dont il fait un admirable emploi. L'orateur ne recule devant aucune laideur de l'ambition ; il analyse cette passion en elle-même, dans les ignominies

qui l'accompagnent et qui la suivent, et il met dans ses peintures cette vive pénétration, ce calme courage, cette finesse de style, cette dignité d'action qui ne l'abandonnent jamais.

Bourdaloue, traitant le même sujet¹, dit les mêmes choses, dans un ordre différent. Dans son plan, il n'embrasse pas mieux la matière que Fléchier, mais il est plus clair, plus précis, plus incisif ; dans les développements, le premier apporte une concision, une gradation, une force qui entraînent, et font contraste avec la manière un peu trainante du second. Les raisonnements de celui-ci persuadent ; l'argumentation de celui-là accable. Nous dirions volontiers, en nous servant du mot de Condé, que Bourdaloue procède en ennemi et Fléchier en ami. L'austère religieux ne cherche qu'à vaincre ; le pieux courtisan veut vaincre aussi, mais en se faisant pardonner sa victoire. L'un semble avoir davantage la passion de la vérité ; l'autre la passion de la vertu. Tous deux sont cependant un mélange d'énergie et de douceur. Bourdaloue touche à force de conviction ; Fléchier, à force de bonté. On entend bien que nous ne prétendons pas pousser plus loin le parallèle. Pour le sermon, Fléchier n'est guère plus à comparer à Bourdaloue qu'il n'est à comparer à Bossuet pour l'oraison funèbre.

Nous ne le comparerons pas mieux à Massillon, quoiqu'il y ait entre eux des points de contact. Ils se sont rencontrés en bien des sujets, notamment sur la *péni-*

1. Sermon pour le seizième dimanche après la Pentecôte.

tence, qui sert de thème à Fléchier pour le quatrième dimanche de l'Avent. Mais où l'évêque de Nîmes n'est que beau, celui de Clermont est magnifique ¹. Le plan de celui-ci est plus large, ses développements sont plus étendus, ses preuves plus concluantes, son style plus varié, plus chaud, plus entraînant; ses images plus vives, plus grandes, ses sentiments plus profonds. Pour se faire une idée de la différence qui existe entre ces deux talents, dans le sermon, on n'a qu'à rapprocher l'endroit de leur discours où se trouve réfuté ce prétexte de différer sa conversion : *Je suis trop jeune*. Fléchier a là-dessus des choses vraies, élégantes, nobles et rehaussées par les témoignages de l'Écriture et des Pères; et il nous laisse froids. Massillon fait valoir les mêmes arguments, mais avec un tour si oratoire, une imagination si éclatante et si sobre à la fois, un accent si pathétique qu'il vous remplit d'une sainte et salutaire tristesse.

Tel autre sermon de Fléchier pourrait, cependant, figurer à côté de ceux de Massillon sans trop de désavantage. Massillon n'est parfois qu'un Fléchier plus chaleureux. Celui-ci paraît plus instruit; celui-là tire mieux parti de sa science. L'évêque de Nîmes sait le monde plus que le cœur; l'évêque de Clermont sait le cœur plus que le monde. Le premier n'abonde pas en idées et se répète; le second n'est pas plus riche, mais dissimule mieux sa pauvreté. L'un a trop d'esprit, trop d'harmonie, et pas assez d'abondance; l'autre trop

1. Massillon, *Sur le délai de la conversion*.

de redondance, de fluidité, et pas assez de nerf. Massillon nous fait penser à saint Jean Chrysostôme, Fléchier à saint Grégoire de Nazianze.

Fléchier avait mieux commencé son Avent qu'il ne le termina. Le discours de Noël, à part quelques considérations sur *l'abaissement volontaire* de Jésus-Christ, n'est guère qu'un retour à ce qui a été dit précédemment. La péroraison serait très-belle si, à une phrase près, elle n'était la reproduction textuelle d'un passage que nous avons cité, et qui sert de péroraison à un sermon de la Pentecôte, prêché aussi devant le Roi. Évidemment, Fléchier n'a pas pu dire deux fois le même morceau, et un morceau aussi saillant, devant le même auditoire, à quelques mois de distance. Il faut donc conclure de ce double emploi que l'édition de 1782, quoique la meilleure, n'a pas été bien collationnée sur les manuscrits originaux. Fléchier, dans ses dernières années, sentant que ses discours de morale n'étaient pas ce qui assurerait l'immortalité à son nom, avait entrepris de les revoir, ainsi que nous l'avons déjà dit, et de les copier de sa propre main, en y faisant des changements, des transpositions. La mort le surprit dans ce travail. De là, pensons-nous, les passages répétés qui paraissent avoir échappé à l'éditeur. On aura imprimé les sermons recopiés sans avoir recours aux textes primitifs, et le texte primitif des sermons non recopiés aura été donné avec les emprunts qui leur avaient été faits, et auxquels l'auteur n'a pas eu le temps de suppléer. Nous insistons sur cette observation, parce que le même fait se

reproduit pour plusieurs autres sermons, et parce qu'il en coûterait trop à l'historien d'un si beau talent d'avoir à lui reprocher de telles pauvretés ¹.

Nous ne parlerons que d'une manière générale des autres sermons de Fléchier. Il n'a point laissé de carême ; il n'a laissé que des sermons détachés, qui ne sont pas tous arrivés jusqu'à nous. Ce que nous avons dit de l'Avent de 1682 s'applique à tous les autres sermons. « Les sujets sont du même genre, et l'orateur les a traités de la même manière... avec simplicité, mais avec noblesse. Il y a répandu, comme dans ceux qui composaient son Avent, « plus de sentiments que d'images, plus d'onction que de chaleur, plus de ces vérités utiles, de ces détails de morale qui instruisent et qui touchent, que de ces mouvements pathétiques et de ces traits hardis qui étonnent, qui frappent, mais qui ne laissent pas dans l'âme une impression durable. On le sait, et nous l'avons déjà remarqué plus d'une fois, l'éloquence douce et persuasive, qui parle au cœur, qui combat et détruit les passions, en faisant aimer le devoir et la vertu, était celle qu'il avait adoptée, celle qui convenait à son génie, à son caractère, et à l'habitude, qu'il avait contractée de bonne heure, de rapporter tout aux mœurs plutôt qu'à la spéculation ². »

Il ne faudrait pas cependant conclure de là que les

1. Les éditeurs venus après Ducreux ont suivi les mêmes errements. Pour nous, nous nous contentons de les indiquer au futur éditeur. Les manuscrits originaux ont été détruits pour la plupart en 1789. Cependant il n'est pas impossible d'en retrouver quelques-uns ; et nous en avons eu dans les mains.

2. Ducreux, *OEuvres complètes de Fléchier*, t. VII, p. 5.

sujets dogmatiques n'étaient point de son ressort. Sans y être porté par la pente naturelle de son esprit, il les traitait convenablement, quelquefois d'une manière remarquable. Lisez, par exemple, ses sermons sur la Résurrection, la Pentecôte, la Messe : vous vous convaincrez qu'il n'y a rien de plus clair, de plus sûr, de plus simple et de plus persuasif. Le sermon sur la sainte Messe est, en outre, d'une habileté remarquable sous le rapport de la controverse. Où les autres auraient fait de la science qui dépasse, et de la polémique qui aigrit, lui ne fait que du sentiment; et catholiques anciens et nouveaux, mêlés dans son auditoire, sont également satisfaits, parce qu'ils sont également touchés.

Tel est Fléchier dans le sermon; tel est-il dans son Avent, sa principale gloire en ce genre.

Il est à remarquer que cet Avent, prêché au lendemain de l'Assemblée du clergé¹, ne renferme pas même une allusion à cette trop mémorable circonstance, où le Roi avait vu l'Église plier, elle aussi, pour ne pas rompre, sous son despotisme. Cette victoire ne paraissait-elle pas digne, au prédicateur, de figurer parmi les victoires de toute sorte dont il aimait à faire le tableau; ou bien le vainqueur lui-même, un peu embarrassé de son triomphe (ce que l'aumônier de la Dauphine était en position de savoir), l'eût-il été aussi du compliment? Ces deux suppositions ensemble ne sont pas sans fondement. D'ailleurs, quelque attaché que nous ait déjà parut Fléchier aux *maximes* jusque-là reçues, sinon

1. Le Roi avait séparé l'Assemblée par une lettre du 29 juin. Voir *Procès-verbaux du Clergé*, t. V, p. 554, édit. de 1772.

formulées en France, la connaissance que nous avons en même temps acquise de son caractère suffit à nous faire penser que, dans le secret de son âme, il devait regretter l'éclat du 19 mars. Il n'était pas pour les partis violents, extrêmes. Si la politique du Pape ne lui plaisait pas toujours, il n'exprimait qu'à demi son mécontentement ; il n'eût fait, ni approuvé explicitement aucun acte de nature à contrister Rome ; et nous n'hésitons pas à dire que, ne se sentant pas capable d'exercer, à l'égal de Bossuet, dans l'Assemblée de 1682, une influence que l'histoire a jugée salutaire, il eût redouté d'y figurer, comme député du second ordre, si on l'y avait appelé. Dès 1681, l'orage était dans l'air ; et l'on voit bien que Fléchier avait des appréhensions, lorsque, le jour de la Pentecôte de cette même année, il osait souhaiter au Roi *une tendresse et une soumission de fils pour son Église*¹. Peu après, Bossuet lui-même avouait qu'il avait « beaucoup de crainte »².

Le grand évêque « qui eût présidé à Nicée et à Éphèse, » redoutait, il est vrai, moins les dispositions du Roi, qui n'étaient hostiles à la papauté qu'à la surface, que la courtoisane et l'ambition de deux ou trois prélats, capables de pousser à « des choses dont ils auront peine à se laver dans la postérité »³. » « Les autres, fait-on dire à Colbert, s'adressant au Roi, dans son Testament politique, les autres qui composaient cette assemblée étaient à peu près de même trempe, et si dé-

1. Sermon pour le jour de la Pentecôte.

2. Lettres de Bossuet, septembre 1681.

3. Testament politique de Colbert, chap. V.

voués aux volontés de Votre Majesté que si elle eût voulu substituer l'Alcoran à la place de l'Évangile, ils y auraient aussitôt donné les mains¹. » Ce jugement, très-curieux d'ailleurs de la part d'un homme qui, au dire de Bossuet, aurait été l'instigateur principal de toute cette affaire², est sans doute entaché d'exagération. La vérité se trouve entre ce pessimisme de Colbert mourant, et peut-être repentant³, et l'optimisme assez naïf du cardinal de Bausset. « Les plus grandes difficultés, dit ce prélat, pouvaient venir de plusieurs évêques très-vertueux, très-éclairés, sincèrement attachés à la religion, à l'Église et à l'État; mais que le mouvement des esprits pouvait entraîner à des mesures extrêmes, qu'ils seraient peut-être les premiers à regretter d'avoir prises, et dont ils auraient à déplorer trop tard les suites funestes et irréparables⁴. »

A vrai dire, on fut bien complaisant pour le pouvoir, tout en affectant le plus grand respect pour la personne du Pape; et l'œuvre de conciliation, si heureusement conduite par Bossuet, eût peut-être échoué, sans le bon sens et la religion de Louis XIV, qui, cédant aux inspirations du cardinal d'Estrées, son ministre à Rome, s'para fort à propos l'assemblée. On s'étonna de cette résolution; Bossuet lui-même ne se résigna pas sans quelque peine à ne point envoyer réponse au bref du 11 avril sur la Régale. Le grand homme ne subis-

1. Testament politique de Colbert. . .

2. Journal de Ledieu, 17 janvier 1700.

3. On sait que Colbert mourut mécontent de son maître et inquiet de son propre salut.

4. *Histoire de Bossuet*, t. II.

sait-il pas là une illusion d'amour-propre ? Qui pourrait dire les conséquences désastreuses d'une assemblée continuant à tenir ses séances après les fameuses *déclarations* et la publication d'un manifeste où il était affirmé que le bref du Pape, cassant la décision du clergé de France, était *nul par lui-même* ? L'irritation d'Innocent XI ne pouvait être plus grande ; un mot de part et d'autre suffisait à précipiter dans le schisme. Louis XIV aura l'honneur de l'avoir compris mieux que l'Église gallicane, si éclairée et si vertueuse fût-elle alors. Il poussa la prudence si loin qu'il « fit entendre qu'il ne jugeait pas encore à propos qu'on rendit public et qu'on imprimât le procès-verbal de l'Assemblée de 1682. » Il y a plus, ce procès-verbal ne fut pas même déposé aux *archives* du clergé, et il ne l'a été qu'en 1710.

On comprend donc le silence absolu de Fléchier. Louer le Roi de son triomphe, c'eût été rappeler des choses sur lesquelles il semblait qu'on voulût appeler l'oubli ; le louer de sa modération, c'eût été blâmer l'Assemblée de 1682, qui ne l'avait pas suffisamment appréciée pour l'honneur de son indépendance et de son orthodoxie. Telle est du moins l'opinion que nous osons prêter à Fléchier, après une étude approfondie de ses écrits, de ses actes et de son caractère. Quoique point ennemi des prétentions gallicanes, il put être frappé de ce fait que, « soixante-sept ans auparavant, le clergé de France s'était soulevé contre cette doctrine formulée

1. *Procès-verbaux du Clergé*, *ibid.*

par le tiers-état, et la couronne avait reculé ¹. » Il put entrevoir aussi l'abus que l'on ne tarderait pas de faire des *quatre* articles. Quelque soin qu'eût pris Bossuet, « en parlant des libertés de l'Église gallicane, d'en parler sans aucune diminution de la vraie grandeur du Saint-Siège, » et « de les expliquer de la manière que les entendent les évêques, et non pas de la manière que les entendent les magistrats², » « la déclaration de 1682 devait finir par être un mot d'ordre dans la magistrature, dans l'Université, dans la philosophie et dans les lettres, pour quiconque ferait la guerre à l'Église, et non-seulement à l'Église, mais à la royauté même³. »

Plusieurs sermons de l'Avent de 1682 avaient été prêchés devant la reine Marie-Thérèse; elle en avait paru charmée, tant pour eux-mêmes qu'à cause du prédicateur, qui lui était sympathique. Or, celle qui avait jadis figuré d'une manière si touchante dans les poésies de Fléchier, qui plus tard n'avait pas rencontré sans intérêt l'aimable et spirituel abbé auprès de ses enfants, et qui, hier encore, applaudissait à sa douce et noble éloquence, venait de descendre au tombeau, le 30 juillet 1683. — « La mort commençait à frapper des coups autour de Louis XIV. *C'est le premier chagrin qu'elle m'ait donné*, dit le Roi; parole froide, qui pourtant était un hommage. Marie-Thérèse avait

1. Henri Martin, *Histoire de France*, t. XIII, p. 623.

2. *Histoire de Bossuet*, liv. VI.

3. Laurentie, *Histoire de France*, t. VII, p. 338.

supporté avec calme le triomphe des mattresses¹. »

« Elle mourut au moment où son cœur s'ouvrait pour la première fois au bonheur, et où elle voyait luire l'espoir d'un avenir doux et tranquille, qui allait succéder à des chagrins que le respect et la crainte avaient toujours comprimés, et à des douleurs qui avaient tenu une grande place dans sa vie. Les soins délicats de madame de Maintenon avaient ramené auprès d'elle Louis XIV, qui se montrait touché de ses vertus. La Providence venait même d'adoucir ses peines, en lui donnant la consolation de voir sa postérité affermie sur le trône. Son fils avait eu un fils qui promettait une longue suite d'héritiers². »

Bossuet, qui avait recouvré sa grande voix, depuis que l'éducation du Dauphin était terminée, prononça l'oraison funèbre de la Reine, à Saint-Denis, en présence de son élève. Fléchier fut réservé pour un moins grand théâtre. Il fallait à l'Aigle de Meaux les voûtes de Saint-Denis, et cette triste majesté qui plane sur les sépultures royales; à celui que nous oserions appeler le Cygne de Nîmes, tant il rappelle le Cygne de Cambrai, un monastère de religieuses, dans lequel eût voulu reposer, loin d'un faste menteur et souillé, un cœur de pieuse reine, convenait mieux. C'est pourquoi, le 24 novembre de la même année, une autre oraison funèbre de Marie-Thérèse fut prononcée à Paris, dans l'église des religieuses du Val-de-Grâce où reposait son cœur, par Fléchier, en présence du Dauphin, de

1. Laurentie, *Histoire de France*, t. VII, p. 338.

2. M. de Bausset, *Histoire de Bossuet*, liv. VIII.

Monsieur, de Madame, de Mademoiselle, et des princes et princesses du sang.

Un très-estimable écrivain de ce temps a dit : « Nous n'avons jamais compris que Fléchier eût prononcé les oraisons funèbres de Marie-Thérèse d'Autriche et du chancelier Le Tellier après que Bossuet avait passé par là ¹. » On nous permettra, quant à nous, de ne point partager cet étonnement. Une oraison funèbre n'est point une œuvre qui s'impose : elle est demandée ; et ce n'est pas un médiocre honneur pour Fléchier d'avoir été prié, par le Roi lui-même ², de prendre ici la parole, après Bossuet, pour des auditeurs tels que ceux que nous venons de nommer. La cour de Louis XIV a seule assumé cette responsabilité littéraire ; or, il n'est pas démontré qu'elle pèse trop lourd sur sa mémoire. Mascaron, La Rue, qui avaient peut-être quelque chose de Bossuet, eussent, par cela même, bien moins justifié le choix de la cour. Avec Fléchier, si l'on n'était pas en droit de s'attendre à du génie, moins encore à une contrefaçon du génie, du moins pouvait-on compter sur un discours parfaitement différent de celui de M. de Meaux. L'aumônier ordinaire de la Dauphine n'était pas si sot que de se comparer à Bossuet ; mais il se sentait assez riche de son propre fonds, pour intéresser, plaire et toucher où le grand orateur avait ému, ravi, enlevé. Dans la présente oraison funèbre, il y a, entre Fléchier et Bossuet, la même différence qu'entre Isaïe et Jérémie. Dès le début, Bossuet nous emporte avec saint Jean,

1. Poujoulat, *Littérature contemporaine*, p. 27.

2. Lettre de Fléchier. Versailles, 26 oct. 1683. (Minute originale.)

qui lui sert de guide, au troisième ciel. Quel tableau à offrir à la douleur d'un fils que celui de sa mère, *marchant avec l'Agneau* dans le ciel, et de quelle main ce tableau est-il tracé ! — « Monseigneur, ouvrez les yeux à ce grand spectacle. Pouvais-je mieux essuyer vos larmes... qu'en vous faisant voir, au milieu de cette troupe resplendissante et dans cet état glorieux, une mère si chérie et si regrettée¹ ? »

Tout cet exorde est magnifique. Il a un défaut, cependant : celui d'écraser le reste du discours, qui ne répond pas à tant de splendeur. Fléchier promet moins. Il ne vient pas « ici désabuser des grandeurs humaines, » ce qui est toujours le triomphe de Bossuet, mais nous « montrer le bon usage qu'on en peut faire. » Il ne veut pas qu'on pleure « une reine ; » mais qu'on imite « une sainte... » « Intrigues de cour, s'écrie-t-il, affaires du monde, raisons d'État, vous n'aurez point ici de part ; et c'est la grandeur de mon sujet d'être renfermé dans une vie toute chrétienne². »

La division de Fléchier, qui a été beaucoup imitée depuis, vaut mieux que celle de Bossuet.

Nous ajouterons, au grand scandale de ceux qui pensent que la gloire de l'évêque de Meaux serait compromise, si tout n'était chez lui également incomparable, que l'évêque de Nîmes le surpasse, dans la première moitié du premier point. Il y a ici plus de rapidité, de style, de conduite, d'élévation même. Le tableau du règne de Louis XIV est un peu long dans

1. Bossuet, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse*.

2. Fléchier, *Œuvres complètes*, t. IV.

Bossuet, tout d'une pièce et trop flatté. Notre Auteur n'eût pas dit : « Nos vrais ennemis sont en nous-mêmes; et *Louis combat ceux-là plus que les autres* ¹. » Il est vrai que Bossuet savait dans l'occasion rabattre de ses éloges, reconnaître les faiblesses du grand Roi, ainsi que ses défaites morales. Fléchier distribue d'une main plus heureuse les diverses parties de la gloire de l'époux rejaillissant sur l'épouse. On voit d'abord la Providence qui se plait à préparer de loin ces deux royales destinées pour n'en faire qu'une; puis Marie-Thérèse, sortant, « comme la colombe de l'arche, de ce petit espace de terre ² que les flots respecteront éternellement, pour annoncer aux provinces leur félicité, et porter partout... la paix et la joie dans les cœurs des peuples³; » la Reine servant de bouclier à Louis par sa prière; et enfin le Roi, trouvant, à son heure, dans sa religion, de quoi récompenser tant de vigilance, de tendresse et de patience.

Il y avait un autre point délicat, celui des relations de la Reine avec le Dauphin et la Dauphine. Là encore, Fléchier nous paraît supérieur à Bossuet.

Partout ailleurs, Bossuet laisse Fléchier loin derrière lui. Ils disent les mêmes choses, entrent dans les mêmes détails, et les plus petits; mais avec cette différence que le premier a de vives couleurs, des paroles brûlantes, des cris pathétiques, là où le second ne met que de l'onction, de la dignité et du style. Sublime au com-

1. Bossuet, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse*.

2. L'île où se conclut la paix des Pyrénées.

3. *Oraison funèbre de Marie-Thérèse*.

mencement, Bossuet sait l'être encore à la fin, dans le récit de la mort de son héroïne. Fléchier finit comme il a commencé : modestement, mais heureusement. Il n'a pas de grands mouvements, il n'en doit pas avoir, après Bossuet ; et toutefois sa piété, sa douceur, son style magique, son tact exquis ne l'abandonnent point ; et il a l'honneur d'avoir fait passer dans l'histoire les paroles de Louis XIV que nous avons citées plus haut, et qui, toutes froides qu'elles sont, valent à elles seules une oraison funèbre.

« Vous-même, grand Roi, unique objet de son respect et de sa tendresse, auguste témoin de sa vertueuse et sage conduite, vous l'avez aimée, vous l'avez pleurée, vous l'avez louée. Vous l'avez dit : *Je n'ai jamais reçu de chagrin d'elle que celui de l'avoir perdue*. Et si, parmi les joies du ciel, il reste encore aux saintes âmes quelques sentiments pour les consolations de ce monde, elle est touchée de celle-ci ; et il me semble que je vois ce cœur, tout insensible qu'il est, se réveiller et s'attendrir à cette parole. »

Cependant Fléchier, sentant s'approcher chaque jour davantage le temps qu'il n'enseignerait plus seulement du haut de la chaire évangélique, comme un simple prédicateur, mais encore du haut d'un siège épiscopal, comme membre de ce clergé du premier ordre dont les lumières faisaient la gloire de la France depuis Richelieu, voulut donner à sa science théologique une sanction souveraine au dix-septième siècle. Il se fit recevoir docteur de Sorbonne, le 2 mai 1685¹. Les circonstances

1. Giberti dit 1686. *Histoire manuscrite de Pernes*. — Il y a là, croyons-nous, un de ces petits anachronismes dont cet auteur n'a pas toujours su se garantir.

ne l'avaient probablement pas porté jusque-là à se munir d'un grade devenu, à ce moment, à peu près indispensable.

Quoique théologien, Fléchier, se voyant né pour la littérature, se laissa d'abord absorber par elle. Mais la controverse théologique, qui fut la passion de ce temps, parce que là seulement était la liberté, prenant sans cesse de nouvelles proportions¹, force fut à l'auteur de l'*Histoire de Théodose* et de l'*Oraison funèbre de Turenne*, de se mettre en mesure d'y prendre part d'une façon plus autorisée. Qui sait si cette lacune, qu'il avait laissée subsister dans son éducation ecclésiastique, n'avait pas été une des causes qui firent préférer à son nom illustre des noms inconnus, pour figurer dans les rangs du clergé du second ordre, à la fameuse Assemblée de 1682 ? Jusque-là, nous semble-t-il, ce n'eût pas été un grand mal à Fléchier de n'être point docteur ; mais une occasion plus heureuse de montrer sa science sacrée allait lui être fournie. Avant d'avoir à combattre le protestantisme en évêque, il allait l'attaquer en missionnaire ; et certes, avec un parti qui comptait dans ses rangs des théologiens raffinés, selon l'expression de Bossuet, ce n'était pas trop de joindre au prestige de l'éloquence la plus persuasive, celui de la doctrine la plus étendue, la plus sûre, la plus reconnue.

Le gouvernement n'avait jamais perdu l'espoir de ramener la France à l'unité de religion. Or il serait bien

1. Voir l'excellent travail de M. l'abbé Duillié de Saint-Projet : *Des études religieuses en France*, etc., couronné par l'Académie française. Paris, 1861.

aveugle celui qui ne verrait, dans cette ambition de nos rois, à côté des exigences les plus honorables de la conscience, le conseil d'une sage politique. L'Espagne et l'Italie, pour avoir su opposer des barrières infranchissables à l'invasion protestante, étaient pour nous un objet d'envie; et quand même la liberté de conscience, que l'on n'entendait pas alors comme aujourd'hui, eût condamné ce sentiment, l'attitude des puissances protestantes, cherchant à se débarrasser à tout prix du catholicisme, l'eût justifié. C'est à quoi l'on ne réfléchit pas assez, même après les pages lumineuses qui ont été écrites sur ce point¹. Au fond, les moyens d'arriver au but commun ne différaient plus d'état à état que le but lui-même. La guerre par les armes avait été la première voie que catholiques et protestants avaient cru devoir suivre, afin d'arriver à la destruction de la doctrine adverse; la seconde voie fut, pour la France, la guerre par les arrêts. Celle-ci s'ouvrit, en 1648, après la paix de Westphalie, qui avait mis fin aux guerres de religion proprement dites. Les États protestants, pas plus que Richelieu, n'abandonnèrent alors leur projet d'unité de culte². Le gouvernement français, quoi qu'en ait dit une certaine école

1. Si cet aveuglement est celui de bien des gens aujourd'hui, les contemporains de Louis XIV en jugeaient autrement. On ne voulait pas de conversions forcées, mais on désirait l'unité religieuse, affirmant que « jamais chose n'eût mieux convenu au royaume. » Vauban, *Mémoire pour le rappel des huguenots*.

2. Voir surtout M. de Beausset, *Histoire de Bossuet*, liv. XI, et M. de Noailles, *Histoire de madame de Maintenon*, t. II, ch. 4 et 5, deuxième édition.

historique, fut même beaucoup plus modéré et plus pacifique que le reste de l'Europe dans la tactique qu'il employa à le poursuivre. Richelieu pensait que, là où les canons avaient été impuissants, les armes de la persuasion par la parole et le bon exemple auraient plus de résultats. De là, les missions organisées au sein des provinces protestantes, les établissements protecteurs pour les nouveaux convertis, fondés à Paris ; et cet épiscopat, qui, malgré ses complaisances pour un pouvoir fascinateur, devait jeter sur l'Église gallicane un si grand éclat de patriotisme, de science et de vertu. Mazarin ne s'occupa point de religion ; mais du moins il ne contraria pas ce système ; et Louis XIV le continua, du milieu de ses fêtes et de ses triomphes.

Il est vrai que, parallèlement à cette tactique toute chrétienne, marchait celle des arrêts de plus en plus restrictifs des libertés et garanties de l'Édit de Nantes. Vint même une heure (1685), que pas un article du célèbre traité n'était debout, qu'il n'existait plus que le nom et l'ombre du traité lui-même. Était-ce là une conduite sans exemple en Europe ? Les historiens catholiques affirment le contraire, et leurs adversaires, depuis Voltaire jusqu'à M. Henri Martin¹, sont contraints d'avouer que les gouvernements protestants ne respectaient pas mieux, si tant est qu'ils la respectassent autant, la liberté de conscience. Et puis, faut-il donc oublier que les Huguenots de France eux-mêmes avaient fourni au gouvernement l'occasion des rigueurs

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, ch. 36 ; — Henri Martin, *Histoire de France*, t. XIII.

dont il usait envers eux? On a prétendu que le gouvernement avait été trop encouragé dans ses vues par les *remontrances* incessantes du clergé, lequel s'efforçait de couvrir sa haine pour l'Édit de Nantes sous le prétexte des prétendues infractions dont cet édit était l'objet de la part des réformés. A vrai dire, le clergé de France ne se sentait pour l'Édit ni amour ni haine; seulement, puisqu'on en avait fait une loi fondamentale de l'État, il tenait à ce qu'il fût pris au sérieux par ceux à qui il avait été octroyé, à titre de faveur toute gratuite. Si le désir de la paix et l'amour qu'avait su lui inspirer Henri IV ne lui avaient pas permis de se plaindre de telles concessions en 1598¹, et lui avaient même arraché des paroles de gratitude², il n'en était que plus en droit de se montrer exigeant relativement au respect que les protestants devaient à chaque article du traité. Or, il est démontré pour tous ceux qui ont pris la peine de parcourir les *procès-verbaux* des assemblées du clergé, depuis 1600 jusqu'à 1685, que les réclamations de ces assemblées au sujet des protestants n'étaient que l'expression de ces légitimes exigences, et ne tendaient pas du tout à la révocation de l'édit³. Les évêques « purent l'accueillir avec joie, comme un moyen dont la Providence allait se servir pour ramener à leur bercail des brebis longtemps infidèles; mais ils ne

1. Voir *Actes du Clergé*, assemblée de 1598.

2. Voir *Recueil des remontrances et harangues du clergé*, in-fol. (1640), p. 250; *Actes du clergé*, t. I, p. 650.

3. Voir les études de M. l'abbé de Cabrières, intitulées : *Martyrs et persécuteurs*, dans la *Revue catholique du Languedoc*, t. II.

l'avaient ni sollicitée, ni même espérée ¹. » Il y a plus : ils étaient si sûrs que leurs doléances ne pouvaient recevoir d'autre interprétation, que, à la veille de la révocation de l'édit (25 mai 1685), ils affirmaient tout d'une voix « que leurs très-humbles prières » n'étaient « pas pour la révocation d'aucun édit ². »

« Le zèle de sa majesté » ne tarda pas d'aller « au delà de leur demande ³. » Le 22 octobre de la même année, le parlement de Paris enregistrait la révocation de l'édit, aux applaudissements de la France entière.

Il faut juger des actes d'un gouvernement par l'esprit du temps qui les lui a inspirés. Il peut donc être permis de regretter aujourd'hui une décision qui n'eut pas tous les résultats heureux qu'en attendaient ceux qui la prirent ; mais il ne faut pas oublier que, s'il y eut faute, les complices furent innombrables. Outre que le Roi fut préalablement trompé par la plupart de ses ministres et de ses intendants sur l'état des esprits dans le protestantisme et sur la valeur des nombreuses conversions que l'ambition, l'avarice et la peur faisaient parmi les calvinistes, il put croire longtemps ne s'être point trompé en leur retirant toute tolérance, quelque désastreux résultats qu'eût, sous ses yeux, par la faute de Louvois ⁴, l'arrêt d'octobre 1685. De fait, tout ce

1. *Revue catholique du Languedoc*. t. II, p. 297.

2. *Actes et procès-verbaux du clergé*, t. V, pièces justificatives, p. 284.

3. *Ibid.*

4. Dans son *Histoire de Louvois*, M. C. Rousset a bien établi la part qui revient au célèbre ministre dans la politique suivie à l'égard des

qu'il y avait alors de plus autorisé et de plus indépendant, sauf, peut-être, les chansonniers anonymes cités par le moderne historien de Louvois, était unanime à louer le Roi. Madame de Sévigné, écho de la haute société du temps, écrit, le 28 octobre 1685 : « Vous avez vu sans doute l'édit par lequel le Roi révoque celui de Nantes. Rien n'est si beau que tout ce qu'il contient, et jamais aucun roi n'a fait et ne fera rien de si mémorable. » « Le Roi fait des merveilles contre les huguenots, dit à son tour mademoiselle de Scudéry (18 novembre 1685); cela lui attirera bien des bénédictions du ciel. » La Bruyère, point courtois et point dévot, s'exprime dans le même sens¹. La Fontaine, encore moins assidu à l'église et à la cour, ne craint pas de dire de Louis XIV :

Il veut vaincre l'erreur; cet ouvrage s'avance.

Il est fait, et le fruit de ces succès divers

Est que la vérité règne en toute la France,

Et la France en tout l'univers².

Quinault, madame Deshoulières³ et une foule de poètes moins en renom⁴ chantent les mêmes louanges; et, témoignage plus sérieux, le docteur Arnauld, vic-

huguenots. Il n'en fait pas un *convertisseur* quand même; il nous le montre enclin tout d'abord à la douceur et blâmant les violences des intendants trop zélés. Ce qui le mit hors de lui et causa les vraies dragonnades, ce fut la révolte des protestants du Midi en 1683. Louvois cherchait avant tout le respect dû à la volonté de son maître.

1. *Caractères : Du Souverain et de la République.*

2. Épître du 5 février 1687.

3. Poésies de madame Deshoulières. Paris, 1692, p. 105.

4. Voir le *Mercurie galant*.

time, lui-même, de l'intolérance religieuse, écrit du fond de l'exil : « On a été bien surpris ici (Bruxelles) de la déclaration ; comme on est bon catholique, on s'y est fort réjoui...¹ » — Les harangues littéraires, les monuments élevés, les inscriptions académiques, etc., disent aussi la joie de la France, et prouvent que la révocation de l'Édit de Nantes « fut unanimement regardée comme un des grands et heureux actes du règne². » Enfin, la chaire elle-même, quelque réserve qui lui fût imposée en pareille circonstance, ne resta point muette. Bossuet, bien que n'ayant pas été consulté³ sur la révocation, s'en montre après coup le partisan, dans l'oraison funèbre du chancelier qui voulut, en mourant, y attacher son nom. « Ne laissons pas... de publier ce miracle de nos jours ; faisons-en passer le récit aux siècles futurs, » s'écrie l'évêque de Meaux. Et Fléchier :

« Quel spectacle s'ouvre ici à mes yeux, et où me conduit mon sujet ? Je vois la droite du Très-Haut changer, ou du moins frapper les cœurs, rassembler les dispersions d'Israël, et couper cette haie fatale qui séparait depuis longtemps l'héritage de nos frères d'avec le nôtre. Je vois des enfants égarés revenir en foule au sein de leur mère ; la justice et la vérité détruire les œuvres de ténèbres et de mensonge ; une nouvelle église se former dans l'enceinte du royaume, et l'hérésie, née dans le concours de tant d'intérêts et d'intrigues, accrue par tant de factions et de cabales, fortifiée par tant de guerres et de révoltes, tomber tout d'un coup comme une autre Jéricho, au bruit des

1. 29 juillet 1690.

2. *Histoire de madame de Maintenon*, t. II, p. 443.

3. Bausset, *Histoire de Bossuet*, liv. XI.

trompettes évangéliques, et de la puissance souveraine qui l'invite ou qui la menace. Je vois la sagesse et la piété du prince excitant les uns par ses pieuses libéralités, attirant les autres par les marques de sa bienveillance, relevant sa douceur par sa majesté; modérant la sévérité de ses édits par sa clémence; aimant ses sujets et haïssant leurs erreurs; ramenant les uns à la vérité par la persuasion, les autres à la charité par la crainte; toujours roi par autorité, et toujours père par tendresse.

« Il ne restait qu'à donner le dernier coup à cette secte mourante '... »

On aura pu remarquer que Fléchier parle de la destruction de l'hérésie en homme qui a vu de ses propres yeux ce travail de sainte dissolution, qui y a coopéré même, en qualité de missionnaire. L'Aumônier *ordinaire* de la Dauphine avait eu l'honneur, lorsqu'il prononçait ces paroles, d'évangéliser « par ordre du Roi » ceux qui allaient bientôt se donner pour des martyrs. Fléchier fut un de ces instruments pacifiques que le Roi, dans son amour pour ses sujets et son respect pour la conscience, employa de préférence au grand œuvre de l'unité religieuse. Il partagea cette gloire avec Fénelon et Bourdaloue envoyés, le premier dans le Poitou et la Saintonge, le second à Montpellier « et dans ces provinces où tant de gens se sont convertis sans savoir pourquoi, » dit madame de Sévigné. On a écrit que l'Aumônier de la Dauphine avait dû, lui aussi, évangéliser le Poitou; mais il nous est à peu près démontré que ce ne fut pas d'une manière officielle. Nous avons vu que ses divers voyages à ses abbayes, situées dans ces parages, n'avaient pas été infructueux

1. *Oraison funèbre de Letellier.*

pour la foi catholique. Il en est un, celui de l'été 1685, qui fut plus fécond que les autres, à cause des circonstances alarmantes où se trouvait l'hérésie, et qui a pu passer pour une véritable mission. Toutefois, si nous en jugeons par la correspondance de Fléchier, il n'est permis de voir là qu'un voyage ; et s'il mit « près de deux mois » à revenir à Fontainebleau, ce fut « à cause des affaires de religion où il se trouva engagé » non comme missionnaire, mais comme prêtre, dont la science et la vertu ne faisaient point de doute ; et peut-être aussi comme aumônier de la Dauphine, les nouveaux convertis comptant sur son crédit auprès de ceux auxquels ils entendaient se recommander par leur douteuse abjuration ¹. Seulement, de tels succès désignaient de plus en plus l'Abbé de Baignes à la confiance du gouvernement. Lui-même le sentait bien. « Je ne sais, écrit-il ², si je ne partirai pas bientôt par ordre du Roi pour aller travailler à la conversion des provinces des environs de Paris. » Il ne se trompait pas. Dans le même temps (octobre 1685) le marquis de Sourches écrivait : « Le Roi envoie M. le duc de Chaulnes en Bretagne, apparemment pour travailler, comme les autres gouverneurs de province, à la conversion des huguenots qui restent encore dans la sienne ; le gouverneur mène avec lui M. Fléchier, aumônier de madame la Dauphine, qui est fort capable par son éloquence de persuader ³. »

1. *Œuvres complètes*, t. X, p. 48, 49.

2. 28 octobre 1685.

3. *Mémoires du marquis de Sourches*, cités par M. de Noailles.

C'est probablement dans l'intervalle qui sépara son retour de ses abbayes et son départ pour la Bretagne, que Fléchier prêcha à Paris cette belle exhortation en faveur *des pauvres du Poitou*, que l'on trouve au tome septième de ses œuvres. Son cœur d'apôtre y éclate ; on sent que la double misère dont il parle, misère corporelle et misère spirituelle, il l'a vue de ses yeux, il l'a touchée de ses mains. Rarement fut-il plus vrai, plus saisissant dans ses peintures, plus simple, plus pathétique dans ses exhortations. Ce discours peut nous faire juger de l'accent apostolique qu'il sut apporter dans ces sermons de mission, dont il ne nous a presque rien laissé. Il ne vient pas demander l'aumône « pour un hôpital chancelant, pour une fondation naissante, pour une communauté ruinée ; » mais « pour une province entière » en proie aux tentations de la misère et de l'hérésie. De toute part on y retourne au giron de l'Église, comme au sein de sa mère ; mais encore faut-il protéger ces conversions contre les défaillances de la faim et les séductions de la charité huguenote. Or, tous les fléaux sont venus s'abattre sur ces contrées, en sorte que les anciens catholiques eux-mêmes paraissent ébranlés dans leur foi.

« Représentez-vous ces pays, que les grêles et les sécheresses ont désolés ; dont la terre et le ciel semblent avoir conspiré la ruine, où l'on ne peut ni recueillir, ni même semer ; où l'on n'a ni assistance pour le présent, ni ressources pour l'avenir ; et où la misère est d'autant plus grande qu'on ne voit pas le moyen de la soulager, ni d'espérance d'en sortir. Représentez-vous quarante paroisses dans la disette générale de toutes choses, qui n'ont pour toute nourriture que le pain de leur

douleur et l'eau de leur larmes; où ceux qui donnaient autrefois l'aumône sont obligés de la demander, sans que personne la leur donne; et où tant de familles malheureuses, n'ayant ni la commodité de vivre, ni la force de travailler, ne peuvent qu'implorer votre secours pour dernier remède. Figurez-vous des malades dans la dernière extrémité, n'ayant pour soutenir leur défaillance qu'un peu de pain, capable de les étouffer, mourir de faim plutôt que de maladie, pour aller rendre compte à Dieu de leur patience, et pour aller peut-être accuser votre insensibilité, si vous refusez de les assister. Quelle pitié de voir des enfants de quatre mois sevrés par nécessité, à qui les mères affligées n'ont à donner pour tout aliment qu'un peu de pain noir trempé dans l'eau, perdre la vie presque aussitôt qu'ils l'ont reçue : heureux de mourir dans un âge innocent, et malheureux d'être les victimes de la dureté et de l'inhumanité des riches. »

Nous ne savons si, en acceptant de Louis XIV, pour théâtre nouveau de son apostolat, la province de Bretagne, Fléchier demanda, lui aussi, à ne point partager avec les *dragons*, ces missionnaires de Louvois, l'honneur des conversions qui allaient s'opérer sur ses pas. Quoi qu'il en soit, il pensait alors comme Fénelon qu'il fallait attaquer les protestants avec les seules armes de la persuasion; et si, plus tard, il se montra un peu plus dur, un peu moins évangélique à ce même endroit, ne faut-il pas l'attribuer aux circonstances malheureuses dans lesquelles il se trouva placé? Il écrivait en 1682 à un avocat protestant, qui habitait dans le voisinage de ses abbayes, et qui l'avait consulté sur les moyens les plus propres à réunir les deux communions : « J'avoue que la violence et l'oppression ne sont pas les voies que l'Évangile nous a marquées, et dont Jésus-Christ.

s'est servi pour gagner les âmes et pour établir la foi. Nous savons que la religion se persuade et qu'elle ne se commande point; qu'il faut gagner le cœur par le cœur, et que rien ne conduit si naturellement à la vérité que la charité. Nous sommes assurés que le Roi ne prétend faire aucune peine à ses sujets, et que, si sa piété lui fait souhaiter avec passion de les ramener à la pureté et à l'unité de la religion, sa bonté lui fera toujours prendre les moyens les plus doux et les plus justes pour y réussir¹. »

Fléchier avait soin de mettre ses actions d'accord avec ses principes. On le savait, en Bretagne, et les succès du Poitou en firent présager d'aussi grands pour les nouvelles provinces qu'il allait évangéliser. Dès les premiers jours de novembre 1685, il était à Nantes. Nous ne le suivrons pas dans cette sainte campagne. Les détails manquent; ses lettres de Bretagne sont d'un lachisme regrettable. Fléchier n'avait pas l'expansion de Fénelon. Réservé en conversation, il l'était bien davantage en écrivant; et cependant qui, mieux que lui, eût pu nous faire le tableau de ces étranges missions? Mais si le missionnaire s'est tu, le bien qu'il a fait parle pour lui. « Son nom, comme celui de Fénelon, a été longtemps cher aux peuples des provinces où ils avaient porté tous les deux la lumière de l'instruction avec l'exemple des vertus²; » et si la Bretagne fait encore notre admiration par l'énergique sim-

1. Œuvres complètes, t. X, p. 32.

2. Ducreux, *Œuvres de Fléchier*, t. I, p. xxxiii.

plicité de sa foi, peut-être en doit-on quelque chose à Fléchier ¹.

Une circonstance « des plus importantes » était venue donner à la parole du missionnaire une autorité plus irrésistible : il avait été nommé évêque de Lavaur, le 9 de novembre 1685. Fléchier se réjouit avec sa famille de « la grâce que le Roi » lui a « faite ; » il appelle cette circonstance une « occasion des plus importantes ² ; » mais il ne se dissimule pas la gravité de sa nouvelle position. On aime à surprendre, sous la plume d'un *abbé de cour*, ces mots que l'on doit croire d'autant plus sincères qu'ils sont adressés à une intime, madame de Richemont :

« Je n'ai pas douté, Madame, que vous ne prissiez part à la grâce que le roi m'a faite, en me nommant à l'évêché de Lavaur. Toutes les marques de bonté que j'ai reçues de vous en tant de rencontres, me répondaient de celle-ci. La providence de Dieu gouverne tout ; et comme il ne faut pas briguer les

1. Benserade, dans une galerie des membres de l'Académie française, publiée dernièrement, a dit de Fléchier :

Comme apôtre Fléchier prêche,
Comme apôtre Fléchier pêche.

Cela signifie que les fruits pouvaient ne pas répondre toujours au talent de l'Orateur, son genre n'étant pas parfaitement *apostolique*.

Que si le poëte a écrit ces vers avec l'ancienne orthographe (ce qui est probable), nous avons un sens opposé et tout à fait en harmonie avec les succès de Bretagne :

.....
..... Fléchier *pesche*.

2. De Saint-Malo, 2 janvier 1686. (Inédite.)

honneurs, il ne faut pas aussi refuser le travail. L'Église a plus besoin que jamais de bons et fidèles ministres ; il est juste que ceux qui s'intéressent à mon bien, comme vous faites, prient Dieu que je le devienne. Il n'importe guère en quelle place nous soyons, pourvu que nous remplissions bien celle qui nous est échue... Vous savez que c'est une charge terrible ¹... »

Avec madame Deshoulières, son amie de cœur, et qui craignait de le perdre tout à fait, il se laisse un peu plus aller, et nous rappelle agréablement quelque chose du Fléchier des *bergeries* :

« ... Ne croyez pas, quelque éloigné que je puisse être, que je sois perdu pour vous. Nous traiterons à loisir le chapitre de la résidence que vous craignez ; et vous verrez que, dans un temps où l'on ne donne point de bulles, dans une province où l'on tient les États tous les ans, la résidence n'est pas si terrible ². »

Ces choses se disaient entre littérateurs ; mais, une fois à son poste, le nouvel évêque n'eut pas de plus grande « passion » que la passion de la résidence.

Fléchier ne crut pas devoir abréger le temps de ses missions pour venir à Paris remercier le Roi et se disposer à partir pour Laval. Il pensait, avec raison, que c'était une heureuse préparation à l'épiscopat, qu'un hiver tout entier passé à « courir la campagne ³, » dans l'intérêt des âmes. De retour à Paris, vers la fin du mois de janvier, il fut chez le Roi, qui lui dit ces paroles si souvent citées : « Je vous ai fait trop atten-

1. De Nantes, 18 novembre 1685.

2. De Rennes, 17 décembre 1685.

3. Lettre du 17 décembre 1685.

dre ce que vous méritez depuis longtemps; mais c'est que je ne voulais pas me priver de l'impression que me font vos discours, en vous éloignant de moi¹. » « Ce mot obligeant mérite autant d'être conservé pour l'honneur du prince dont il exprime les sentiments, que pour celui du sujet qui ne les aurait pas inspirés à un tel prince, s'il n'eût été qu'un homme ordinaire². »

Le Roi ne s'en tint pas à ces belles paroles. Sur la demande de M. de Montausier, le protecteur infatigable du nouvel évêque, il fut permis à celui-ci de vendre sa charge d'aumônier ordinaire de la Dauphine. Les vingt-cinq mille écus qu'il en tira de M. l'abbé de la Luzerne³, lui permirent de subvenir aux premiers frais d'établissement; de sorte qu'il ne fut pas, comme tant d'autres, obligé de s'endetter en devenant plus riche. La Dauphine, très-fâchée de le perdre, voulut ajouter aux libéralités du Roi, en lui faisant présent d'une partie de sa chapelle.

1. Telle est la version qui nous a paru la plus authentique. D'après d'Alembert, le Roi aurait dit : « Je vous ai fait un peu attendre une place que vous méritez depuis longtemps; mais je ne voulais pas me priver si tôt du plaisir de vous entendre. » *Histoire des membres de l'Académie*, t. I, p. 414.

2. Ducreux, *Discours sur la vie de Fléchier*, p. XXXIII.

3. Gilberti, *Histoire manuscrite de Pernes*.

CHAPITRE NEUVIÈME

Oraison funèbre du chancelier Letellier. — Fléchier se rend à Laval. — Entrevue avec sa sœur à Béziers. — Succès à Laval. — Fléchier est transféré à Nîmes. — Lettre mémorable. — Adieux à Laval. — État du diocèse de Nîmes en 1687.

Peu avant de quitter Paris pour son diocèse¹, Fléchier prononça l'oraison funèbre du chancelier Letellier, dans l'église de l'hôtel royal des Invalides. Bossuet, deux mois auparavant, avait célébré le même personnage, et il faisait ici fonction de prélat officiant. « Sacré ministre de J.-C., qui, dans la chaire évangélique, avec une éloquence vive et chrétienne, avez avant moi, lui dit l'évêque de Laval, consacré la mémoire immortelle de ce grand homme, achevez d'offrir pour lui cette hostie innocente et pure qui lave tous les péchés et les fragilités du monde. »

Fléchier fut académique. Sa nouvelle oraison funèbre est un éloge plutôt qu'un discours, à quelques rares morceaux près. Le style y paraît d'ailleurs dans sa plus haute maturité. C'est déjà l'évêque qui parle; désor-

1. 22 mars 1686.

mais ce ne sera guère que lui, quelque souvenir agréable des « stances et des idylles¹ » que l'orateur ou l'écrivain puisse garder sous la mitre.

Le sujet touchait à bien des points délicats, entre autres la Fronde, la déclaration de 1682 et la révocation de l'édit de Nantes ; mais Fléchier était la délicatesse même et la mesure. S'il parle de la révocation de l'édit avec un accent d'approbation, que ses récentes missions autorisent aussi bien que l'opinion générale, il se tait sur la déclaration de 1682, moins dans l'intérêt de ses bulles, qu'il sait devoir attendre longtemps encore, que pour les motifs énoncés plus haut. Enfin, il se tire de la Fronde en homme non moins habile, et comme il convient à son passé et à son ministère. L'ami de M. de Caumartin et du cardinal de Retz n'eût pas été à l'aise dans le tableau de cette triste époque, et le ministre des autels pouvait mieux employer son temps. Que nous aimons bien mieux l'entendre dire, mettant sa réserve au compte de son seul patriotisme :

« Ne craignez pas, Messieurs, que je vous fasse un triste récit de nos divisions domestiques, et que je parle ici de rétablissements et d'éloignements, de prisons et de liberté, de réconciliations et de ruptures. A Dieu ne plaise que, pour la gloire de mon sujet, je révèle la honte de ma patrie²... »

Bossuet n'avait pas hésité, lui, à faire de la Fronde une « gloire » pour son « sujet. » « Si aujourd'hui je

1. Lettre à madame Deshoulières, Nîmes, 25 mai. (Minute originale).

2. Tome IV, p. 130.

me vois contraint de retracer l'image de nos malheurs, je n'en ferai point d'excuse à mon auditoire, où, de quelque côté que je me tourne, tout ce qui frappe mes yeux me montre une fidélité irréprochable, ou peut-être une courte erreur réparée par de longs services¹. » Ces sortes de choses étaient du goût de Bossuet; et il faut avouer qu'il avait reçu du ciel le talent et la mission pour les dire. Fléchier le savait bien. Il ne put donc pas lui venir en pensée de mettre, dans son silence à lui, un blâme à l'adresse de son illustre collègue. Il est cependant à remarquer que, parlant devant Bossuet, il s'excuse en termes assez énergiques. « A Dieu ne plaise que pour la gloire de mon sujet, je révèle la honte de ma patrie ! » Peut-être aussi estimait-il que ce n'eût été là qu'une gloire médiocre, à en juger par le succès de Bossuet lui-même. Le grand évêque n'avait pu, de fait, donner à cette lutte mesquine les proportions qu'aimait son génie ; il n'y a là de vraiment digne de sa large manière que ce qu'il dit de Mazarin. Tout le reste est long, froid et forcé, surtout les applications de l'Écriture sainte. La Fronde était trop chétive pour avoir préoccupé l'Esprit-Saint de près ou de loin. Fléchier put donc conclure, de ces efforts assez stériles, qu'après tout, il ne renonçait pas à grand'chose, en renonçant à parler de la Fronde ; sa précaution oratoire pour s'en taire étant peut-être à elle seule plus éloquente que le récit dont il privait son auditoire. Ce n'est pas que Fléchier reculat d'impuissance devant un tableau de la Fronde. Le

1. Bossuet, *Oraison funèbre de Letellier*.

peu qu'il en dit prouve qu'il n'était pas au-dessous de cette tâche, s'il avait jugé à propos de se l'imposer :

« Que dirai-je donc ? Dieu permit aux vents et à la mer de gronder et de s'émouvoir, et la tempête s'éleva. Un air empoisonné de factions et de révoltes gagna le cœur de l'État, et se répandit dans les parties les plus éloignées. Les passions que nos péchés avaient allumées rompirent les digues de la justice et de la raison ; et les plus sages eux-mêmes, entraînés par le malheur des engagements et des conjonctures contre leur propre inclination, se trouvèrent, sans y penser, hors des bornes de leur devoir. L'inquiétude naturelle de l'esprit humain, l'ignorance où l'on est des véritables intérêts de l'État, la confiance qu'inspirent la naissance, la capacité, les services, les mouvements de l'ambition, et, plus encore, la main du Seigneur qui s'appesantit quand il veut et se sert, pour la punition des hommes, de leurs propres dérèglements, furent les causes des partis formés et de l'autorité souveraine blessée enfin en la personne du premier ministre. »

Dès ce jour, à de rares exceptions près, Fléchier, comme Bossuet, ne fit servir son éloquence qu'à évangéliser les peuples que la Providence avait confiés à sa sollicitude pastorale.

L'évêque de Lavaur se hâta de partir pour son diocèse en qualité de vicaire capitulaire, empressé de suppléer, quant à l'administration du moins, les bulles que la cour de Rome s'obstinait à refuser aux évêques français, depuis l'affaire de 1682. Fléchier dut passer par Pernes, en se rendant à son poste ; de là, par Béziers, où était sa sœur Agnès. Le désir de revoir les siens et cette petite ville, assise aux pieds des Alpes, où il avait pris naissance, et qui, dans son silence et sa solitude,

semble rêver encore de cette gloire, le tourmentait depuis longtemps. La Providence voulut qu'il ne réalisât ce doux projet que bien tard ; mais ce fut dans des conditions exceptionnelles. Le prédicateur célèbre, l'écrivain en renom, l'aumônier de la Dauphine n'eussent pas égalé l'évêque à Pernes et à Béziers. La mitre était la plus belle couronne qui pût ceindre son front, aux yeux de ces âmes chrétiennes.

Nous aimons surtout à suivre l'évêque *nommé* chez cette religieuse de Sainte-Claire qu'il appelait souvent son ange gardien, avec laquelle il avait toujours eu un commerce suivi de lettres et de prières, et qu'il lui était enfin donné de revoir et d'entretenir de vive voix. Il nous reste de cette visite un monument qui en marque le caractère surnaturel et la fait ressembler à des visites bien autrement célèbres dans l'histoire de l'Église. Le prélat, que nous avons vu attribuer aux prières de sa sœur et à celles de sa communauté la plupart des faveurs qu'il recevait du ciel, demanda comme une grâce que la bonne religieuse lui permît de publier un précis de l'histoire de son couvent et des austérités qui s'y pratiquaient, relation qu'elle lui avait envoyée elle-même en 1680, et dont il l'avait alors beaucoup remerciée¹.

Agnès Fléchier, étant une femme supérieure autant par l'esprit que par le caractère², avait répondu

1. Fléchier à sa sœur, Saint-Germain, 16 décembre 1680 :

« Je vous rends très-humbles grâces de la relation que vous m'avez envoyée ; elle est très-édifiante, et vous ne sauriez croire avec quelle tendresse de cœur je l'ai lue. »

2. Giberti, *Histoire manuscrite de Pernes*.

à l'appel de son illustre frère d'une manière digne de lui. Elle revit son travail, après la visite de l'évêque de Lavaur, et celui-ci le publia en 1686¹, voulant faire participer ainsi le public à l'édification qu'il avait lui-même reçue de ces saintes confidences.

« Je n'ai rien dit qui ne soit très-véritable et qui ne me soit très-connu, dit la sœur Agnès; et quand chaque religieuse devrait me désavouer pour elle, elle serait obligée d'en convenir pour les autres².

« Pour moi, mon très-cher frère, qui suis bien éloignée d'avoir leur vertu, je vous confesse, avec une très-grande sincérité, que c'est bien à ma grande confusion que j'ai écrit les saintes pratiques de cette maison, en comparant en moi-même ma tiédeur avec la sainteté des autres, qui remplissent si exactement tous leurs devoirs, pendant que je perds le temps et les occasions de me perfectionner comme elles font. Cette pensée me fait souvent trembler devant Dieu, et m'aurait empêchée d'écrire cette relation... si j'étais en état de vous refuser quelque chose. »

Fléchier fut de Béziers à Lavaur, et entreprit, aussitôt après son arrivée dans la ville épiscopale, une visite de son diocèse³. Il apporta dans l'accomplissement de ses nouveaux devoirs l'exactitude qu'il mettait à tout. Il fut aisé de voir, dès ses premiers actes épisco-

1. Œuvres complètes de Fléchier, t. IX, p. 400.

2. Les Clairistes de cette maison font encore l'édification de la ville de Béziers. Tout dernièrement leur couvent a failli être détruit par un incendie. Le souvenir d'Agnès a été rappelé dans cette circonstance. — Voyez *Le Publicateur de Béziers*, 3 février 1865.

3. Correspondance de Fléchier.

paux, qu'il y avait en lui de quoi faire un excellent administrateur. Son diocèse offrait des difficultés analogues à celles dont il devait triompher à Nîmes. Il avait six mille convertis à « gouverner. » Quelques douteuses que lui parussent ces abjurations, l'évêque *nommé* fit semblant de les prendre au sérieux, prêchant pour les nouveaux catholiques comme pour les anciens, avec un tact si parfait, une douceur si séduisante, que tout le monde était disposé, non-seulement à l'écouter, mais encore à le croire. On ne peut témoigner plus de joie et plus de confiance que ces peuples ne lui en témoignèrent. Dès sa première visite, il n'y eut pas quinze convertis qui ne se confessassent et ne communiasent avec les dispositions, « au moins au dehors, » telles qu'il les pouvait souhaiter¹.

Une fois assuré des fidèles, l'évêque se tourna vers les prêtres, dont il ne tarda pas à gagner le cœur par ses bontés et l'aménité de ses manières.

Fléchier se hâta de profiter de ces heureuses dispositions pour introduire dans le sanctuaire la discipline telle qu'il l'entendait, et pour les mœurs et pour les études, deux choses sur lesquelles nous allons le voir insister à Nîmes avec un véritable succès. Le clergé de Lavaur ayant « toujours été assez réglé², » accepta facilement les mesures qu'on lui proposait pour la plus grande gloire de Dieu et de son Église. Les exercices spirituels se multiplièrent, les études refleurirent, sous l'impulsion et la

1. Lettre du 20 avril 1687.

2. Lettre du 26 août 1686.

présidence d'un prélat savant et pieux. Dieu bénissait visiblement les travaux de Fléchier, ainsi qu'il le reconnaissait lui-même ; le petit diocèse de Lavaur, avec ses soixante-six cures, tout entier dans la main de son évêque, « soit pour le spirituel, soit pour le temporel¹, » était déjà cité comme une terre de bénédiction dans l'Eglise gallicane.

Fléchier, cependant, quoique attaché à un diocèse qui lui faisait honneur et consolait son âme de prêtre, paraissait ne pas s'habituer sans peine à la vie de province. Chez l'évêque, il y avait encore le courtisan et le littérateur, qui se trouvaient un peu dépaysés à Lavaur. Il se plaint « des mauvaises compagnies de ce pays ; » et « le repos où la rigueur de la saison et la docilité de » ses « nouveaux convertis » le retiennent, dans sa « ville épiscopale, » semble lui être à charge.

Il était fait pour un plus grand théâtre.

Sous l'impression des succès dont nous venons de parler, peut-être aussi à la demande de l'intendant de Languedoc, M. de Basville, un ami de l'évêque de Lavaur et qui venait de renouer connaissance avec le prélat aux États tenus à Nîmes, sur la fin de l'année 1686², le Roi transféra Fléchier de Lavaur à Nîmes. Le grand âge de l'évêque Séguier ne permettant plus à ce prélat de rester à la tête d'un diocèse aussi considérable et aussi difficile à gouverner, vu le grand nombre des nouveaux convertis, il avait offert sa démission, vers le mi-

1. Lettre du 26 août 1686. (Minute originale.)

2. Lettre du 3 décembre 1686. (Minute originale.)

lieu de l'année 1687¹. Le Roi l'avait acceptée, et immédiatement avait nommé Fléchier à Nîmes. La modestie de l'évêque de Lavaurs s'alarma de cette nouvelle; et de là une lettre, souvent citée, qui serait honneur aux premiers siècles de l'Église :

« Sire,

« J'ai reçu, avec toute la reconnaissance que je dois, la grâce que V. M. m'a faite de me nommer à l'évêché de Nîmes; et cette marque précieuse de son souvenir a renouvelé dans mon cœur tous mes sentiments de respect et de vénération pour son auguste personne, et toute l'ardeur du zèle que j'ai toujours eu pour son service. Mais, Sire, V. M. me permettra de lui représenter, avec toute la confiance que me donnent ses bontés, que j'ai regardé le premier choix qu'elle a bien voulu faire de moi pour l'évêché de Lavaur, comme ma première vocation; que j'y ai travaillé, comme n'en devant point sortir, et qu'une marque que Dieu me voulait en ce lieu, c'est qu'il y bénissait mes travaux, et que les peuples m'écoutaient avec plaisir, quand je leur prêchais l'obéissance qu'ils doivent à Dieu, et la fidélité qu'ils doivent à V. M. J'avoue, Sire, que j'ai une grande passion d'achever l'ouvrage que j'ai commencé, et que ce serait une grande grâce de me laisser entretenir et augmenter les bonnes dispositions où je vois les nouveaux convertis de mon diocèse. Je ne doute pas que le successeur que V. M. m'a destiné n'ait plus de talent et de capacité que moi; mais l'application que j'ai eue à les instruire et la confiance qu'ils ont prise en moi, me donnent des facilités qu'on n'a pas dans le commencement d'un évêché. L'évêché de Nîmes, Sire, est vaste et difficile à

1. Louis XIV dédommagea Séguier par le don de l'abbaye de Lyre, au diocèse d'Évreux, et de celle de Livry, au diocèse de Paris. Séguier partit de Nîmes, le 4 de septembre 1687. Il se retira à Paris. Il mourut, le 8 novembre 1689, dans sa terre de la Verrière, et fut inhumé dans l'église de Ménil-Saint-Denis.

gouverner, et je ne me sens ni assez de force ni assez d'adresse pour cela. Je sais qu'il est plus riche et plus honorable que le mien ; mais V. M. m'a déjà donné tant de bien, que je n'en souhaite pas davantage ; et l'honneur qu'elle m'a fait de me croire capable et digne d'être dans cette place-là me vaut mieux que la place même. J'y serais plus proche de mon pays et de ma famille, mais je ne dois point avoir de plus forte affection que celle de servir Dieu et V. M. Je crois que je ne lui serai pas inutile en ce pays-ci. Je me jette donc aux pieds de V. M., pour la supplier de me laisser dans ce diocèse, où elle m'a envoyé, et où je puis plus tranquillement prier Dieu qu'il continue de répandre abondamment ses bénédictions sur Elle. Je ne l'ai jamais importunée pour lui demander du bien ; je crains que je l'importune en lui disant qu'elle m'en fait. C'est une grande preuve de votre bonté, Sire, que vous me réduisiez à ne vous demander que la diminution de vos bienfaits et de vos grâces. J'attendrai les ordres de V. M., quoi qu'elle ordonne, et je les exécuterai avec toute la soumission et la fidélité que lui doit, Sire, son très-humble serviteur, etc. ¹. »

Cette lettre ne fit que confirmer le gouvernement dans le choix qu'il avait fait de Fléchier pour l'évêché de Nîmes. Il fallut donc obéir.

Sur ces entrefaites, les consuls de la ville de Nîmes ayant adressé des félicitations à leur nouveau pasteur, celui-ci, déjà tout dévoué aux âmes qui lui étaient confiées par la Providence, leur répondit la lettre suivante, digne de celle qui précède :

« Messieurs,

Il serait difficile de réparer la perte que vous avez faite de votre sage et vertueux prélat. Tout ce que je puis faire, c'est

1. A Lavaur, 27 août 1687.

de chercher les moyens de vous en consoler, en vous renouvelant ses instructions et suivant moi-même ses exemples. Il ne sera pas moins difficile de réparer la perte que je fais d'un peuple qui m'écoutait et qui me croyait; qui ne refusait point de connaître la vérité et de la suivre, et qui, après avoir été ma joie par sa docilité et son obéissance, devient aujourd'hui le sujet de ma douleur, par la nécessité où je suis de m'en éloigner pour aller à vous. J'espère, Messieurs, que vous me consolerez de cette séparation, en vous unissant à moi de cœur et d'affection, pour profiter des soins que je prendrai et des lumières que Dieu me donnera pour votre conduite. Je ne mets point ma confiance aux paroles d'une sagesse humaine, mais en la vertu et en l'efficacité de la parole de Dieu, qui seule peut toucher les âmes. Sa providence, m'appelle lorsque j'y pense le moins, et (si j'ose dire) presque malgré moi, dans votre ville, pour en être, sans doute, le consolateur et le père. Quel bonheur pour moi, si je puis endormir vos peines, éclairer vos esprits, gagner vos cœurs et porter le calme et la paix dans des consciences encore agitées ! Je vous prie d'assurer vos habitants, qui seront désormais mon peuple, que je n'ai d'autre intention que celle de leur procurer et le repos et le salut ; qu'ils trouveront en moi un pasteur qui saura compatir à leurs faiblesses ; et que la douceur de la charité, dans mes discours et dans mes actions, tempèrera l'ardeur du zèle. Je me disposerai à partir d'ici dans quelque temps, et j'espère que vous connaîtrez que, si vous pouviez avoir de plus grands et de plus illustres prélats, vous n'en pouviez rencontrer un plus porté à vous aimer et à s'attacher à vous que moi, qui suis, Messieurs, votre, etc. ¹. »

Aux chanoines de Nîmes, il écrivait :

« ... J'espère que je m'attirerai par mes soins la soumission et la déférence que vous m'offrez déjà par avance, et que vous connaîtrez que, si vous avez perdu un pasteur et un père qui vous

1. A Lavaur, 8 septembre 1687.

aimait, vous avez retrouvé en moi un cœur pour vous qui ressemble au sien ¹... »

Le même jour, le pieux prélat remercie Huet de l'avoir félicité sur sa nomination ; et, à la manière dont il le fait, on voit bien que sa modestie n'était point feinte. Le langage de l'intimité la plus étroite n'est pas autre, ici, que celui du monde officiel.

« Monseigneur,

« Je suis si persuadé de la bonté de votre cœur, que je prends les compliments que vous me faites sur ma nomination à l'évêché de Nîmes, non pas pour un devoir de bienséance, mais comme un office d'ancienne et sincère amitié. Je dois regarder avec reconnaissance et avec respect cette marque d'estime que le Roi a bien voulu me donner en cette rencontre ². »

Fléchier, avant de partir pour son nouveau poste, eût bien désiré être muni de ses bulles, et pouvoir ainsi se présenter à Nîmes avec tout le prestige épiscopal ; les nouvelles brouilleries survenues, cette année là-même, entre Innocent XI et Louis XIV ne lui permirent pas de nourrir longtemps cet espoir. On sait que, d'après un antique usage, la maison des ambassadeurs était un asile à Rome. Les abords du palais, et peu à peu le quartier même avaient joui du privilège. Innocent XI voulut extirper un droit barbare. Plusieurs royaumes y consentirent ; mais Louis XIV entendit maintenir ces

1. A Lavour, 12 septembre 1687.

2. A Lavour, ce 12 septembre 1687. (Bibliothèque impériale de Paris, cabinet des *Titres*, t. 1, n° 15188. — Inédite.)

franchises ; et son nouvel ambassadeur, Lavardin, reçut ordre d'aller braver le Pape et ses excommunications. Les évêques nommés subirent en partie les conséquences de cet outrage, assez puéril pour un roi de France.

Fléchier se résolut donc à aller gouverner le diocèse de Nîmes, comme il avait fait celui de Lavaur, et se disposa à partir. Prêtres et fidèles se fussent volontiers mis sur son passage, afin de le retenir. L'amour qu'il avait témoigné pour son diocèse, son diocèse le témoigna hautement pour lui ; et, si nous en jugeons par la lettre suivante, la scène de ses adieux, dans sa cathédrale, fut une scène antique. C'est Agnès Fléchier qui écrit, de son couvent, à madame Baculard, sa sœur. « Vous allez donc avoir près de vous, ma très-chère sœur, notre très-honoré frère, M. de Nîmes. C'est un bonheur que je vous envie, et qui fait, paraît-il, bien des jaloux au diocèse de Lavaur. Il nous est arrivé de ce pays, notamment de Lavaur même, des nouvelles tout à fait touchantes à ce sujet, et qui nous marquent à un point qu'on ne pourrait croire l'affection de ces bonnes gens pour le prélat qu'ils perdent. C'était pitié, dit-on, de voir comme on pleurait, tant du côté des nouveaux catholiques que du côté des anciens, le jour que notre très-honoré frère leur a fait ses adieux en sa cathédrale. On disait tout haut que ce n'était point justice que le Roi les dépouillât d'un si bon et si savant pasteur ; que c'était, au surplus, compromettre parmi eux la religion, beaucoup de bien restant encore à faire, et Mgr Fléchier mieux qu'un autre pouvant l'accomplir, lui qui avait si bien commencé. L'émotion a gagné le prélat

lui-même, qui s'est attendri sur ses anciennes ouailles et qui n'a pu achever son discours que par ses larmes.

« Voilà ce qu'on nous a mandé, ma très-chère sœur, et ce que vous serez aise d'apprendre. Ne voyons cependant, en tout cela, que la gloire de Dieu, et gardons-nous de nous laisser aller, quant à nous, aux mouvements de l'amour-propre ¹..... »

Fléchier arriva à Nîmes dans les premiers jours d'octobre, ainsi qu'on peut le conclure du registre de ses *Actes épiscopaux*, lequel commence au 18 de ce mois. Il prit le titre, non de vicaire général du *Chapitre*, comme à Laval, mais de *Mgr Séguier*, qui, par suite de la mésintelligence avec Rome, n'était démissionnaire qu'aux yeux du gouvernement. La situation de Fléchier ne pouvait donc être identiquement la même qu'à Laval, le siège de Nîmes n'étant pas vacant. Il ne fut grand vicaire *capitulaire* qu'à la mort de Séguier (8 novembre 1689 ²). Cette différence semble avoir échappé à Ménard ³.

Et maintenant, où en était le diocèse de Nîmes, quand Fléchier y arriva ?

Nîmes était, de même qu'aujourd'hui, le boulevard du protestantisme. L'avarice et la peur avaient pu y faire des conversions hypocrites ; la foi calviniste n'avait, au fond, rien perdu de son aveuglement, de son obstination.

1. Béziers, septembre 1687. (Inédite.)

2. Voir les *Archives de l'évêché de Nîmes* ; *Expéditions du secrétaire* ; *Actes épiscopaux de Fléchier*, 4 vol. in-4 ; t. I, p. 1 et 121. (Manuscrits.)

3. Ménard, *Histoire de la ville de Nîmes*, t. VI, p. 302.

Les nouveaux convertis qu'y trouvait l'évêque nommé ne lui parurent pas valoir ceux qu'il laissait à Lavatir. Il avouera lui-même bientôt que, dans son nouveau diocèse, « l'hérésie n'avait presque perdu que son nom ¹. » Un peu plus tard, l'intendant de Languedoc nous montre les convertis « faisant entre eux des prières secrètement, et s'éloignant, par leur inclination naturelle et par les préjugés de leur naissance, de tout ce qui pouvait les porter à être catholiques ². » Le maréchal de Villars ne verra pas les choses sous un jour plus favorable. « Quant aux nouveaux convertis, écrit-il, j'ai su de gens sensés, ecclésiastiques, grands vicaires et autres, que sur mille il n'y en avait peut-être pas deux qui le fussent véritablement. » La suite de cette histoire ne nous prouvera que trop l'exactitude de telles affirmations, et déjà nous pourrions en pressentir toute la justesse, si nous jetons un coup d'œil sur les trois ou quatre ans qui précédèrent l'épiscopat de Fléquier.

L'appel aux protestants, rédigé par l'assemblée du clergé de 1682 ³, et publié dans le consistoire de Nîmes,

1. *Archives de l'évêché de Nîmes, expéditions du secrétariat, registres manuscrits.*

2. *Mémoires pour servir à l'histoire du Languedoc*, dressés en 1698, par ordre du Roi, pour servir à l'instruction du duc de Bourgogne. (Manuscrit de la Bibliothèque de Nîmes, n° 13,843.)

3. L'assemblée du clergé, jugeant que l'édifice du protestantisme était « ébranlé par les édits de S. M., » cherchait à le « détruire, pour édifier sur ses ruines le temple de l'unité. » Elle rédigea donc un *Avertissement pastoral*... « à ceux de la R. P. R., pour les porter à se convertir et à se réconcilier avec l'Eglise. »

« Il y a longtemps, N. T. C. Frères, disaient les prélats, que toute l'Eglise de Jésus-Christ est pour vous dans les gémissements, et que

le dimanche 4 juillet 1683, fut un vrai scandale pour les calvinistes de la ville et pour ceux des environs. On se souleva dans le Vivarais et dans les Cévennes ; la révolte menaça de s'étendre jusqu'à Nîmes. Le danger parut si grand que le Roi ordonna le désarmement de tous les habitants sans distinction de culte ¹. Mais comme il devenait chaque jour plus manifeste que Louis XIV persévérât dans son projet de conversion générale, les protestants résolurent, dans une assemblée secrète ², de tenter un dernier effort pour sauver ce qu'il leur restait de liberté, en se rendant maîtres de la ville (avril 1685). La conspiration échoua, par la trahison de l'un des conspirateurs, et grâce à une pluie battante, qui ne permit pas aux conjurés de faire un seul mouvement. Les principaux coupables furent jugés par contumace ³.

cette mère... vous voit, avec une extrême douleur, toujours égarés et comme perdus dans l'affreuse solitude de l'erreur.

« Pourquoi délibérez-vous, et comment est-ce que vous résistez encore ? Est-ce que vous avez honte de reprendre la qualité d'enfants de l'Église, pendant que Louis-le-Grand, son fils aîné, fait le capital de sa gloire d'élever tous les jours de nouveaux trophées à l'honneur d'une si digne mère !... Ce grand prince s'est expliqué depuis peu à nous-mêmes sur les souhaits qu'il fait de votre retour... » (Procès-verbaux des Assemblées générales du clergé, t. V, p. 552, et p. 272 et 273, des pièces justificatives.)

1. 1^{er} novembre 1683. De plus, le mercredi, 3 du même mois, on fit une recherche d'armes dans toutes les maisons. On y en trouva treize charretées. (Mémoires manuscrits du temps ; *apud* Ménard, t. VI, p. 277.)

2. Ménard, t. V, prem. journ., p. 18, col. 2 ; *Mémoires de madame du Noyer*, t. I.

3. Les chefs du complot étaient les quatre ministres de Nîmes ; l'un d'eux, Pérol, dut son salut à la charité d'un chanoine, qui le cacha dans sa maison et le fit s'évader ensuite, travesti en lavandière.

La terreur était grande. Les huguenots voulurent chercher leur salut dans l'émigration ; mais on garda les passages. Peu après, on leur fermait tous leurs temples ; le marquis de Montanègre, lieutenant en Languedoc, apposait les scellés sur celui de Nîmes, tandis que le duc de Noailles, commandant de la province, donnait, au nom du Roi, huit jours aux protestants pour se convertir (septembre 1685).

M. d'Aguesseau, intendant de Languedoc, se retira devant cette injonction, une mesure aussi extrême n'ayant pas à la modération de son caractère. Il voulait l'unité religieuse, mais par des moyens paisibles et conciliants. Or, comme cette tactique n'était point celle des conseillers de Louis XIV, que déjà il s'était attiré la colère de Louvois pour n'avoir pas exécuté ses ordres rigoureux dans l'affaire du Vivarais (octobre 1683¹), il déclina sa part de responsabilité dans la nouvelle campagne, annoncée par M. de Noailles.

Nicolas de Lamoignon de Basville lui succéda. Il arrivait du Poitou, province difficile à cause des nombreux hérétiques qu'elle renfermait, et où il avait aussi exercé les fonctions d'intendant. C'était le cinquième fils du grand Lamoignon. D'un esprit fin et cultivé, d'un caractère énergique et souple, il excella parmi les intendants de cette époque ; « les affaires de sa province ne tenaient pas plus de place dans sa tête que ses affaires domestiques² ; » et s'il n'eut pas les scrupules de d'A-

1. Voir une lettre de Louvois à Noailles, citée par M. C. Rousset.

2. Valette, *Histoire des prophètes des Cévennes*. (Manuscrit de la Bibliothèque de Nîmes, n° 13,848, t. 1, p. 214.)

guesseau, s'il accepta dans le Languedoc une mission qui a paru odieuse, du moins la remplit-il avec une rare habileté, et un vrai sentiment du devoir. D'autres, comme Foucault, se signalèrent par les excès d'un zèle outré, cupide ; lui, au contraire, ne porta dans tous ses actes que le respect de la loi et de la volonté du souverain, joint à l'amour de la religion. Il fut sévère, « moins peut-être de caractère que de système ¹ : » profondément convaincu, pour l'avoir expérimenté, de l'insuffisance des moyens de douceur envers des gens qu'on avait peut-être eu tort d'exaspérer par les mille vexations que l'on sait, mais qui, dans la lutte présente, ne reculaient devant aucune atrocité, et ne tendaient à rien moins qu'à la ruine de l'État, tout en feignant de ne poursuivre que le rétablissement de leurs temples. Basville a été beaucoup trop loué d'abord et beaucoup trop blâmé ensuite ; la vérité ne serait-elle pas dans ce jugement d'un philosophe du dix-huitième siècle ? « Basville, avec des vertus, des lumières dans l'administration, et de l'intégrité dans les fonctions de sa place, ne s'est rendu que trop fameux, dans les annales protestantes, par sa sévérité inexorable à l'égard de ceux que l'erreur avait séduits. Mais ce magistrat, d'ailleurs très-estimable, attaché à tous les principes du pouvoir absolu, se croyait obligé, par le devoir de sa place, d'exécuter avec la rigueur la plus inflexible les édits émanés du trône contre les protestants ; édits qu'il prenait pour la volonté du Roi, et qui n'étaient le plus souvent que celle de ses

1. Valette, *Histoire des prophètes*, etc.

ministres¹. » Ce jugement nous paraît confirmé par les *Mémoires* mêmes de Basville, où il est dit expressément que la violence est contraire aux principes du christianisme, et par l'amitié respectueuse et tendre dont le plus doux et le plus sage des évêques, Fléchier, honora toujours le célèbre intendant. On a dit de Basville qu'il haïssait le clergé : il n'y paraît pas trop, à en juger par ses rapports avec les évêques de sa province, particulièrement avec celui de Nîmes, qui fut toujours son conseil dans les choses qui touchaient à la religion, et l'un de ses amis les plus intimes.

Lamoignon de Basville étant arrivé à Nîmes, le 3 octobre 1685, avec M. de Noailles, l'abjuration générale commença le lendemain, « *encouragée* par la présence de trois régiments d'infanterie². » Les protestants semblaient obéir toutefois à une impulsion plus haute. Il y avait un certain enthousiasme dans leur retour à la foi de leurs pères. « On les voyait, hommes et femmes.... courir en foule et en confusion à l'église. Les femmes y allaient, les unes portant leurs enfants sur leurs bras, et les autres les menant par la main³. »

Alors parut la révocation de l'édit de Nantes. Aussitôt des missionnaires, pris ailleurs que dans les rangs de l'armée, furent envoyés à Nîmes, pour y terminer une œuvre qui paraissait si avancée (1686). — On remarque, parmi ces apôtres dont le souvenir vivra longtemps à Nîmes, Armand de Montmorin, qui devint évê-

1. d'Alembert, *Hist. des membres de l'Académie*, t. I, p. 419.

2. M. Germain, *Histoire de l'Eglise de Nîmes*, t. II, p. 384.

3. Ménard, *Hist. de Nîmes*, t. VI, p. 286.

que de Die, et ensuite archevêque de Vienne; Joachim-Joseph d'Estaing, plus tard évêque de Saint-Flour; Ignace de Mérez, qui fut successivement chanoine de Nîmes, vicaire général, prévôt d'Alais, abbé de Sauve, et qui refusa l'évêché d'Alais, en 1712; l'abbé de la Dobiaye; enfin l'abbé Tribolet, docteur en Sorbonne, qui nous a laissé, sur la mission de Nîmes, des *Lettres instructives et historiques* du plus haut intérêt¹. L'abbé de Montmorin dirigeait la mission.

Les commencements furent difficiles; les protestants se défiaient des missionnaires, presque autant que des dragons. Ils les considéraient « comme des loups cachés sous la peau de brebis. » Bientôt cependant ces préjugés tombèrent: et l'on vint en foule assister aux conférences, au nombre de quatre par jour. Mais comme on ne touchait pas à la controverse, la curiosité se lassa; les missionnaires commencèrent à prêcher dans le désert. Alors l'abbé de Montmorin eut l'heureuse pensée d'envoyer ses missionnaires deux à deux, comme Jésus-Christ ses Apôtres, dans les familles les plus obstinées, avec ordre de leur dire tout ce que le Seigneur leur inspirerait. Le succès fut si grand, que les conférences reprirent leur premier éclat. La foule devint même telle², qu'on fut obligé de distribuer les missionnaires dans les principales maisons de tous les quartiers de la ville, où ils faisaient chacun jusqu'à six conférences par jour. A la campagne, on montrait le même empressement³.

1. Dijon, 1709. Ce livre est devenu fort rare.

2. Tribolet, *Lettres instructives et historiques*, p. 138.

3. Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. VI, p. 290.

L'abbé Tribolet fut le héros de ces missions à domicile. « Comme je ne suis pas un grand prédicateur, écrit-il, et que d'ailleurs j'étais peu occupé, j'approuvai fort ce dessein (d'aller à domicile). Je me mis le premier à ce nouvel emploi, avec M. l'abbé Dobiaye, qui voulut bien me servir de second ; et, dès ma première sortie, j'eus la consolation de faire une conférence avec bon nombre d'auditeurs. » Peu après, il était le missionnaire le plus couru. « On m'arrêtait par les rues, dit-il, on me forçait d'entrer dans les maisons, et j'ai fait quelquefois cinq ou six conférences par jour. » Les hautes classes, aussi bien que le peuple, étaient ravies de cette façon de prêcher. « Ne vous imaginez pas, Monsieur, ajoute le pieux docteur, que je n'ai affaire qu'à des esprits grossiers. Il ne s'en trouve guère à Nîmes de ce caractère ; c'est l'élite et la fleur des beaux esprits, et ces académiciens de Nîmes, qui s'assemblent quatre fois par semaine chez M. de La Baume, conseiller au présidial ¹. »

1. Tribolet, *Lettres* VI, VII, VIII. *Passim*.

M. Germain, doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier, a fait récemment un tableau de l'histoire littéraire de Nîmes, dans une conférence donnée à la Mairie de cette même ville. Le professeur avait à parler du rôle de la ville de Nîmes dans le développement intellectuel de la France. Nos Nîmois n'auront pas entendu sans orgueil des paroles comme celles-ci :

« Mais quelle terre exceptionnellement fameuse que la vôtre ! Montpellier n'existait pas encore, quand vous comptiez déjà huit ou neuf siècles de gloire historique. Vous êtes de beaucoup les aînés ; vous étiez jadis les dominateurs, sur cette partie de la plage méditerranéenne. Vos écoles ne rivalisaient-elles pas, dès le temps des premiers Césars, avec celles de Marseille, de Narbonne, de Toulouse, et de Rome elle-même ? N'ont-elles pas donné à la capitale du monde

L'historien de Louvois prétend que les évêques ne favorisaient pas les missionnaires, et cela pour des raisons d'amour-propre ou d'intérêt, obligés qu'ils étaient de faire les frais de la mission, et un peu humiliés d'avoir à accepter les secours d'un zèle étranger à leur diocèse. Du moins, le prédécesseur de Fléchier fit-il exception, étant constamment le conseil et le soutien des missionnaires, veillant « partout avec un zèle et une application infatigables. » Aussi eut-il une grande part dans les conversions sincères qui s'opérèrent alors.

M. Germain voit la cause de l'enthousiasme provoqué par Séguier et ses missionnaires, dans l'ignorance

d'alors, des orateurs, des consuls, des magistrats de divers ordres ? les Domitius Afer, par exemple, et les Aurélius Fulvius ? Et n'est-ce pas de ces derniers qu'est issu l'un des principaux bienfaiteurs de votre ville, l'une des grandes figures de l'histoire, Antonin le Pieux ?...

« Le rôle de Nîmes est désormais arrêté : Nîmes se dévouera spécialement à l'étude de l'antiquité et de tout ce qui en émane. Nîmes fournira des archéologues, des érudits, des littérateurs, pendant que Montpellier continuera à produire des médecins et des légistes. Il y aura des exceptions, sans doute ; Nîmes pourra revendiquer à son tour des juristes, des naturalistes, des mathématiciens ; mais là, comme ailleurs, les exceptions servent à confirmer la règle générale.

« Et puis, voici venir pour Nîmes une nouvelle phase. Au sein de la vieille ville romaine, déjà vouée par le grandiose de ses monuments au culte de l'érudition, le calvinisme va élire domicile, et se poser comme dans une capitale. Le collège lui-même, que François 1^{er} a érigé en « Eschola et Université en toutes facultés de grammaires et des arts, » se protestantise : j'ai marqué de quelle manière, et par quelle progressive transformation, dans le second volume de mon *Histoire de l'Eglise de Nîmes*. Je pourrais le redire autrement aujourd'hui : la forme de ce livre est un peu jeune ; mais je n'aurais rien à y changer, quant au fond : je n'aurais qu'à maintenir l'exactitude des recherches qui y sont consignées,

« Votre collège, Messieurs, a commencé à se protestantiser sous la

religieuse où les ministres laissaient leurs ouailles, et dans la faim que celles-ci avaient de la doctrine chrétienne. « J'en ai trouvé, dit Tribolet, des plus polis, et hommes et femmes, qui savaient presque tout Jurieu par cœur, qui étaient prêts d'entrer en dispute contre tout le monde, sur la présence réelle, sur les images, et qui ne savaient pas les premiers éléments du christianisme... Cela fait bien voir que les ministres protestants de France regardaient leur religion plutôt comme un parti qu'il fallait défendre devant les hommes, qu'ils ne l'envisageaient comme une source de salut¹. » Aussi ne paraissait-on pas tenir à sa religion,

direction de Claude Baduel et de Guillaume Bigot, et il a vu s'achever l'œuvre lorsque, en 1561, Guillaume Manger et Pierre Viret se sont mis à y enseigner.

« De là est sortie votre académie protestante, fameuse dans l'histoire des lettres et de la théologie. Qui ne connaît ses Alizier de Langlade, ses Samuel Petit, ses David Derodon, ses Jean Claude, ses Gibbes? Les étudiants y accouraient, non seulement de toute la France, mais aussi de l'Allemagne et de la Hollande.

« Cette brillante école s'effaça, au commencement du règne de Louis XIV, et elle ne s'est pas rétablie. Nîmes n'a conservé, durant la seconde moitié du dix-septième siècle, que son collège pour l'instruction secondaire.

« L'éclat de cette grande école survécut, toutefois, et la Société littéraire qui se constitua, en 1682, sous le titre d'*Académie royale de Nîmes*, en recueillit les derniers rayons...

« Mais l'Académie royale de Nîmes avait compté sans le Roi; et il lui fallut se restreindre, lorsque survint la révocation de l'édit de Nantes...

« Plusieurs de nos académiciens furent, par suite de la révocation de l'édit de Nantes, réduits à fuir ou à se cacher; et la mort, pendant ce temps-là, se chargeait d'éclaircir les rangs parmi les autres. Au milieu du dix-huitième siècle, l'Académie royale de Nîmes n'existait plus qu'à l'état de souvenir. »

1. Tribolet, lettre X.

ou, si l'on y tenait, c'était comme à un parti. « J'ai trouvé parmi les protestants, ajoute l'abbé Tribolet, un grand zèle pour leur parti, de grandes alarmes pour tout ce qui pouvait le ruiner, un grand soin pour le soutenir et le défendre; mais je ne me suis pas aperçu d'un zèle du Seigneur ¹. »

La passion qui agitait ces peuples était donc plus politique que religieuse. Le triomphe du parti, voilà ce qu'ils poursuivaient sous le nom de liberté de conscience, voilà ce qui les fascinait, même après leurs conversions plus ou moins hypocrites. « A peine avaient-ils abjuré, que, séduits par des prophéties mal entendues, ou plutôt emportés par leur légèreté naturelle, ils se repentaient de n'être plus dans le schisme, ils se flat- taient de mille vaines espérances, ils regardaient le prince d'Orange comme un second messie, qui devait détruire l'empire de l'Anti-Christ (c'est de ce nom qu'ils appelaient le Pape.) On devait voir cette révolution générale, l'an 1699; et l'explication de l'Apocalypse de Dumoulin leur promettait un si prompt secours que beaucoup des leurs voulaient demeurer dans l'incertitude et attendre le temps à se déterminer. On ne parlait à Nîmes que du treizième chapitre de l'Apocalypse, et les femmes, aussi bien que les hommes, l'expliquaient, au four et au moulin, comme dans les assemblées les plus considérables². »

Ces folles espérances, et l'appel incessant que les

1. Tribolet, lettre XIV.

2. Ibid., p. 99.

cours étrangères adressaient aux protestants donnèrent le branle à l'émigration. On fit garder les frontières ; mais un grand nombre réussirent à sortir du royaume. Au dire de Ménard, qui nous paraît en opposition avec les calculs de M. de Basville¹, Nîmes perdit beaucoup de monde et une partie de ses richesses. « Le commerce en souffrit » longtemps, « de même que les arts et les métiers². » Quelques-uns pourtant furent pris au passage et expièrent leur coupable témérité par une captivité qu'on leur fit subir à Aigues-Mortes, dans la *tour de Constance*. Les modernes historiens du protestantisme ont fort déclamé contre cette prison, oubliant que leurs *martyrs* n'avaient pas cette résignation, cette charité, ce courage qui eussent fait tomber leurs

1. D'après les *Mémoires pour servir à l'histoire du Languedoc*, il ne sortit de cette province que quatre mille protestants, dont six cents rentrèrent avant 1698 ; ce qui fait pour Nîmes un contingent assez minime.

2. Ménard, t. VI, p. 291. L'historien de Nîmes a peut-être subi l'influence de son temps, dans l'appréciation des suites économiques de la révocation de l'édit. On n'a songé que longtemps après à attribuer à l'émigration protestante le chômage que subirent les arts, les métiers et le commerce après 1685, et dont la guerre avait été la véritable cause. M. de Noailles, et plus récemment l'évêque catholique de Charleston, ont démontré que l'émigration n'alla pas au delà de 200,000 personnes ; et que l'absence de cette partie de notre population ne dut pas beaucoup influer sur la richesse publique, vu qu'elle ne se composait pas en majorité d'ouvriers et de commerçants. Le protestantisme n'était pas encore à la tête du commerce, et les corporations d'ouvriers ne comptaient que très-peu de huguenots, en vertu d'une loi qui les en excluait dans une certaine mesure. Pour ne parler que du Midi, rappelons qu'un arrêt du Conseil, du 24 avril 1667, réduisait au tiers les artisans calvinistes dans certaines communautés de Languedoc. Au reste, ce que M. de Basville disait du commerce protestant, en 1697, prouve que l'éclipse ne fut pas longue.

chaines, ou qui, du moins, les eussent illustrées. Tribolet les avait vus dans la tour de Constance, les y ayant suivis pour les prêcher et les consoler comme à Nîmes; or, il s'écrie, à ce souvenir : « Est-ce ainsi qu'étaient les saints Martyrs?... Je n'ai pas vu un de ces prisonniers qui pût souffrir un moment de conversation sur la patience. Je n'ai découvert que de la faiblesse; jamais moins de véritable vertu. Quelques-uns, à la vérité, récitaient des passages des Psaumes, non pas pour pleurer leurs péchés et en obtenir miséricorde, mais pour déclamer des vengeances contre ceux qui les avaient réduits en cet état, et pour prédire d'un ton prophétique la désolation future dans le royaume¹. »

Le Roi n'en poursuivait pas moins son œuvre; aux missionnaires dont nous venons de parler, il ajouta des missionnaires d'une autre sorte, qui devaient surtout s'occuper des enfants : ce furent les sœurs des écoles royales, fondées à Paris par le P. Barré. Leur mission était « de travailler à l'instruction des nouvelles converties de tout âge et de toute condition, et de les nourrir dans la foi de l'Église et dans la pratique des vertus chrétiennes et civiles. » Elles arrivèrent à Nîmes, au commencement de l'année 1687. Une ordonnance de M. l'Intendant (4 février) les mit à la charge de la ville. Elles firent beaucoup de fruit.

Cependant le reste du diocèse n'était pas moins surexcité que Nîmes. Les Cévennes, favorables par leurs montagnes à ces sortes d'insurrections, s'agitaient étran-

1. Tribolet, p. 164.

gement et donnaient assez de craintes au gouvernement pour le provoquer à des mesures sévères, trop sévères sans doute. En 1686, on faisait des assemblées, appelées *assemblées du désert*, qui ne se dissipaient que devant les dragons. Beaucoup étaient écrasés par les chevaux ou tombaient sous le fer des soldats; d'autres, faits prisonniers, étaient ensuite pendus ou envoyés aux galères.

« Sa Majesté ordonne, écrivait Louvois, que tous ceux qui se trouveront dorénavant à de pareilles assemblées seront punis de mort¹. » Cependant Basville ne juge une telle rigueur ni humaine ni politique. — « Je crains que tant de condamnations à mort, dans une affaire mêlée de religion, n'irritent les esprits, et n'endurcissent tous les mauvais convertis par un si méchant exemple². » Noailles est du même avis que l'intendant. Il avoue l'insuffisance de ces « châtimens rigoureux ; » et il propose de « changer » seulement « quelques peuples des Cévennes³. » Le gouvernement entre dans ces vues. Louvois répond qu'il serait difficile de changer de place les populations, mais qu'on devra envoyer les meneurs « dans les îles de l'Amérique et dans le Canada, où ils pourront être suivis par leurs femmes, si elles le désirent⁴. »

La Trousse et Basville se mirent donc en devoir de dresser une liste de proscription. La Trousse surtout

1. Louvois à La Trousse, 26 juillet 1686.

2. Basville à Louvois, 29 octobre 1686.

3. Noailles à Louvois, 29 octobre 1686.

4. Louvois à Noailles, 19 novembre 1686.

paraissait se plaire à cette tâche. « Je prends la liberté de vous dire, mandait-il à Louvois, qu'il est impossible de travailler avec plus de diligence que nous faisons, M. de Basville et moi, à connaître les personnes que l'on doit envoyer à l'Amérique... Les habitants de Nîmes ont une telle peur, qu'ils courent en foule aux églises; ils demandent et voudraient qu'on leur donnât tous les sacrements en un même jour, croyant par là se mettre à couvert de l'orage qu'ils croient être prêt à tomber sur leurs têtes... Ce sont des canailles dans le fond, qui ne valent rien, et qui sont mal intentionnés¹. » Cinquante hommes et femmes de Nîmes furent en effet déportés en Amérique; mais on se proposait « de sortir au moins trois cents personnes de cette province... dont l'esprit mutin et dangereux les porterait toujours à troubler les cantons dont on les tire². » Louvois abandonne cependant à regret son système de la peine de mort. « Sa Majesté n'a pas cru qu'il convînt à son service, écrit-il, de se dispenser entièrement de l'exécution de la déclaration qui condamne à mort ceux qui assisteront à des assemblées. Elle désire que de ceux qui ont été à l'assemblée d'auprès de Nîmes, deux des plus coupables soient condamnés à mort, et que tous les autres hommes soient condamnés aux galères. Si les preuves ne nous donnent point lieu de connaître qui sont les plus coupables, le Roi désire que vous les fassiez tirer au sort pour que deux d'iceux soient exécutés à mort³. » A La

1. La Trousse à Louvois, 3 et 7 janvier 1687.

2. La Trousse à Louvois, *ibid.*

3. Louvois à Basville, 10 janvier 1687.

Trousse il écrit qu'il ne faut point accoutumer les rebelles au pardon, qu'ils « doivent être abymés de manière que l'état où ils demeureront serve d'exemple à tous les autres nouveaux convertis¹. »

Ces mesures ne parurent pas suffisantes pour contenir les Huguenots du diocèse de Nîmes. Afin de prévenir le mal dans sa source, le Roi ordonna la construction d'une citadelle qui commandât à la ville et la tint en bride (9 mai 1687). On ne mit guère plus d'un an à la bâtir. Des régiments entiers y travaillèrent; et tous ceux, femmes ou enfants, qui apportaient du moellon aux ouvriers, avaient un denier pour chaque pierre.

Alais et Saint-Hippolyte furent dotés de semblables ouvrages.

Les protestants parurent vaincus; « mais le protestantisme restait intact. Pour le vaincre à son tour, il fallait d'autres armes que celles de la royauté : à l'Église seule il appartient d'instruire et de baptiser les nations². » Fléchier fut donc appelé au siège de Nîmes. Nul n'était plus propre à ce ministère de paix auquel s'était usé son prédécesseur. Entrons, sans plus tarder, dans le récit de cet épiscopat, l'un des plus honorables qu'offrent les annales de l'Église, et qui ne nous paraît pas assez connu, même de ceux qui en ont hérité le plus directement et les bienfaits et la gloire.

1. Louvois à La Trousse, 28 janvier.

2. Germain, *Hist. de l'Église de Nîmes*, t. II, p. 395.

CHAPITRE DIXIÈME

Arrivée à Nîmes. — Prédications familières. — Missions. — Soins donnés aux enfants des nouveaux convertis. — Catéchisme diocésain. — Fléchier cherche à former un clergé modèle. — Assemblées synodales. — Discours synodaux. — Conférences ecclésiastiques. — Discours aux chanoines. — Fléchier et les religieuses. — Nouvelles communautés à Nîmes. — Confréries ouvrières. — Affaires des Pénitents blancs. — Fermeté de Fléchier.

Fléchier fut reçu à Nîmes avec toutes les démonstrations d'un respectueux dévouement. On y était déjà persuadé « par la renommée » qu'on aurait en lui un excellent prélat, rempli de zèle, de prudence et de douceur¹. On ne se trompait pas. A peine le vicaire général de Mgr Séguier fut-il installé que, n'ayant rien tant à cœur que le salut de ses nouvelles ouailles, tant anciens que nouveaux catholiques, il se mit à les évangéliser, comme il avait fait ceux de Laval, et précédemment ceux de Bretagne. Il était de l'école de Bossuet, qui avait pris « avec son peuple, » en présence de plusieurs évêques, « l'engagement de se consacrer tout entier à son instruction². »

1. Ménard, *Vie de Fléchier*.

2. De Bausset, *Histoire de Bossuet*, t. II, p. 234.

Le prédicateur du monde élégant et de la cour, le fin diseur des salons et de l'Académie disparaît tout à fait dans le missionnaire. Montant en chaire jusqu'à trois fois par semaine¹, ne touchant que les points élémentaires de la doctrine, parlant à des gens pour la plupart sans instruction religieuse et sans lettres ; leur parlant non pour en être admiré, mais pour en être compris, il laissa de côté tout discours étudié, et prêcha souvent sur des notes. Ainsi avait-il fait dans ses missions et à Lavaur, très-attaché à la perfection du langage, à l'ordre de la composition ; mais sachant se contenter, dans l'occasion, de beautés moindres et plus rares, pourvu que Dieu y trouvât sa gloire. Aussi ne nous reste-t-il rien de ses discours de missions, rien de ce qu'il a prêché à Lavaur, presque rien de ce qu'il a donné à Nîmes. D'ailleurs, l'on ne sait pas assez que l'orateur compassé des oraisons funèbres improvisait, au besoin, avec une merveilleuse facilité, et avec d'autant plus de suite, de correction, de solidité, qu'il avait commencé par tout écrire et tout apprendre. Sa conversation elle-même se ressentait de ce travail primitif ; il n'y avait plus trace d'effort, et l'on eût pu l'imprimer telle quelle.

Les grands hommes sont assez malheureux de n'arriver à la postérité que par leurs œuvres écrites ; ce n'est là que la moitié d'eux-mêmes, quelquefois le côté le moins vrai de leur personne. C'est bien que de les lire ; et toutefois il eût mieux valu peut-être les entendre, alors qu'ils ne songeaient point à poser. Nîmes

1. Ménard, *Vie de Fléchier*.

eut le bonheur de lire Fléchier et celui de l'entendre dans les épanchements de son amabilité et de son zèle. C'est pourquoi notre ville a conservé du grand évêque un souvenir plus complet que le reste de la France, qu'il avait aussi rempli du bruit de son nom. Tandis qu'ailleurs ce nom ne parle qu'à l'esprit, ici il parle au cœur ; il est synonyme, non d'académicien, mais d'apôtre. C'est peut-être ainsi que s'explique le peu de traces que l'éloquence de Fléchier a laissé dans l'esprit du peuple nimois, encore tout rempli de la bonne odeur de sa vertu. Ce qu'on admira dans ses prédications fut moins le talent, auquel on s'attendait trop, que le ton apostolique, auquel on ne s'attendait pas assez ; et Fléchier n'ayant voulu être qu'évêque, cette première impression est restée : on l'a pris au mot.

Le zèle de Fléchier ne produisit pas, cependant, de grands fruits parmi les protestants, « tant ils étaient endurcis et obstinés. Mais comme il les instruisait avec beaucoup de douceur et une affabilité véritablement paternelles, il se concilia toute leur vénération¹. » Il avait la précaution, dans ces discours, d'éviter certains points de controverse qui eussent pu aigrir ; ou s'il y touchait, c'était toujours avec une prudence, une mesure, une délicatesse admirables. Il se tenait aux vérités capitales, laissant à ses auditeurs le soin d'en déduire toutes les autres vérités particulières capables de les diviser. Ses expositions reposaient sur des preuves solides, lumineuses ; il en bannissait impitoyablement

1. Ménard, *Vie de Fléchier*.

toute expression dure, toute observation amère, toute saillie blessante. Il s'abandonnait ensuite à la sensibilité de son cœur. Il exhortait, il pressait les errants d'ouvrir les yeux à la lumière, par l'intérêt de leur salut, et même par celui de leur bonheur temporel : c'était la bonté, la charité, qui s'exprimaient par sa bouche ¹.

Pour les autres villes de son diocèse, il se donna des coopérateurs distingués dans le ministère de la parole. Avec quelques membres de son chapitre et quelques religieux appartenant aux diverses congrégations qui se partageaient la ville², il organisa des missions qui, durant la première moitié de son épiscopat, évangélisèrent successivement et régulièrement les principaux points du diocèse. Lui-même avait soin, toutes les fois qu'il n'en était pas empêché, d'assister à l'ouverture ou à la clôture des exercices. Il prêchait dans toutes ces missions, au moins une fois, et sa parole faisait toujours l'admiration et l'édification de son auditoire. On le comprendra facilement, si l'on veut bien relire le sermon de clôture qu'il prononça dans les premières années de son épiscopat, et qui se trouve au tome septième de ses œuvres ³. Nous estimons ce discours un des meilleurs de l'auteur. Il y a de la grâce, de fines peintures, de charmantes comparaisons, de la

1. Ducreux, *Discours sur Fléchier*, p. XLII.

2. Certains missionnaires de 1686 étalent encore à Nîmes. Fléchier accepta leurs nouveaux services. L'abbé Tribolet fut envoyé à Saint-Cosme et à Clarensac.

3. Cette mission fut, vraisemblablement, donnée à Anduse, vers 1690.

chaleur, quelquefois une éloquence vraiment apostolique. Écoutons-le, s'adressant aux nouveaux convertis, qui vivaient dans une souveraine indifférence, et aux anciens catholiques, que ce triste exemple commençait à jeter dans une sorte de torpeur morale :

« Pensez-vous que Dieu laissera vos ingratitude et vos négligences impunies ? Il me semble que j'entends, du fond de ces autels, la voix du Seigneur, qui, tout invisible qu'il est, entre en jugement avec vous. Rendez compte de l'usage que vous avez fait de la mission que je vous ai envoyée ; des sermons que vous avez ouïs, et plus encore peut-être de ceux que vous n'avez pas ouïs ; de ces vérités si claires et si touchantes, dont la lumière pénétrante perçait les ténèbres de votre esprit, pour y porter ses évidences efficaces ; de ces raisons si convaincantes, qui vous ont forcés de condamner vous-mêmes votre conduite, comme injuste et déraisonnable ; de ces sentiments des Pères de l'Église, que la sainteté de leur vie n'autorise pas moins que la pureté et la profondeur de leur doctrine ; de ces exemples qu'on vous a mis devant les yeux, qui sont pour vous des sujets d'une louable émulation, ou d'une confusion salutaire ; de ces paroles de l'Écriture que l'Esprit de Dieu lui-même a dictées, et surtout de ces paroles de Jésus-Christ, qui sont les paroles de la vie éternelle. Que répondrez-vous au Seigneur ? Écoutez ce que dit le Sauveur, dans le douzième chapitre de saint Jean : *Qui me spernit et non accipit verba mea, habet qui judicet eum* ; quiconque me méprise et ne reçoit pas mes paroles, qu'il sache qu'il a un juge qui le jugera. Quel est ce juge ? Dieu, vengeur de sa doctrine et de ses vérités méprisées ; sa sainte parole négligée fournira les accusations et se justifiera par elle-même : *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum*. Tel sermon que vous avez ouï, sera témoin, accusateur, juge contre vous, devant le tribunal de Dieu. Il demeurera gravé, pour ainsi dire, dans l'histoire de votre vie, pour être présenté, quand Dieu révélera les secrets des consciences, et pour

servir d'accusation et de reproche. Le prédicateur ~~des~~ de chaire, se retirera et vous oubliera dans sa retraite, mourra ; mais le sermon vivra, et restera jusqu'à la fin des siècles : *Vivus est enim sermo Dei.* »

Dans les villages, Fléchier était non moins pressant, mais plus simple encore, plus populaire. On eût dit d'un père parlant à ses enfants. Il traitait les sujets les plus élémentaires, les plus pratiques ; s'il abordait les hautes questions de la théologie, il le faisait avec des expressions si simples, si usuelles, avec des comparaisons si justes et si bien prises dans les mœurs et les usages de ses auditeurs, qu'il était aisément entendu et goûté de tous.

Fléchier, comme Bossuet, ne cessa jamais d'employer contre les *nouveaux convertis* le glaive de la parole sous toutes ses formes ; jugeant bien « que l'instruction était la voie la plus efficace pour les ramener ¹. » Quelque faibles que lui parussent les progrès de l'œuvre entreprise par le Roi, il ne se découragea pas un seul jour. D'abord les *nouveaux convertis* venaient l'entendre, lui et les missionnaires qu'il leur envoyait, la peur et la curiosité leur tenant lieu de zèle ; mais au bout de quelques années, et missionnaires et évêque ne firent plus d'impression sur cette partie du troupeau. Fléchier en accusa particulièrement les gentilshommes de campagne, surtout leurs femmes, lesquelles donnaient sur la religion de très-mauvais exemples. Les missions ne laissèrent pas de continuer

1. Fléchier au marquis de Châteauneuf, 4 juin 1690.

et de faire beaucoup de fruit parmi les anciens catholiques (1699). Dans la ville épiscopale, un cours de conférences avait été établi à la cathédrale, et confié à un très-habile missionnaire, qui prêchait, toutes les fêtes et les dimanches, après-dîner. Les *nouveaux convertis* y vinrent d'abord et approuvèrent; puis, tout d'un coup, ils laissèrent l'auditoire libre aux anciens catholiques¹. Fléchier n'en poursuivit pas moins son œuvre. Dans tous les synodes qui suivirent, aussi bien que dans ceux qui avaient précédé, il insista, auprès de ses curés, sur la « manière de traiter les *nouveaux convertis*, » surtout sur la manière de les instruire².

Le nouvel évêque de Nîmes ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il n'y avait pas beaucoup à attendre des personnes qui avaient vieilli dans l'hérésie et la haine de l'Église. Aussi se hâta-t-il de diriger une partie des efforts de son zèle vers les enfants, « que leur âge, écrit-il, rend plus dociles et plus susceptibles des impressions de religion qu'on veut leur donner³. » Il prit un soin particulier de leur instruction, tant pour eux-mêmes que pour leurs familles, où plusieurs exerceraient ensuite une sorte d'apostolat. « Autrefois, disait-il, il fallait faire instruire les enfants par les pères, et nous éprouvons aujourd'hui qu'il faut faire instruire les pères par les enfants⁴. »

1. Fléchier à Châteauneuf, 4 juin 1699.

2. Archives de l'évêché de Nîmes. — *Livre des assemblées du clergé*.

3. Ménard, *Vie de Fléchier*.

4. Fléchier au marquis de La Vrillière, 6 novembre 1700.

Dans ce but, il fonda à Nîmes et dans le reste du diocèse un assez grand nombre d'écoles catholiques ; encouragea celles qui existaient déjà et veilla, de toute l'autorité que lui donnaient les lois du temps, à ce que les maîtres et les maîtresses se montrassent dignes, par leur instruction comme par leur conduite, de la haute mission qui leur était confiée. Il se montra même sévère sur ce point ¹. Les *dames des Écoles royales*, ainsi que les Ursulines ², lui donnèrent beaucoup de consolations, les premières s'occupant avec le plus grand succès des petites filles du peuple, les secondes, de celles qui appartenaient aux classes moyennes ou aristocratiques. Les écoles et les pensionnats se remplirent, non sans beaucoup de peine ; car les parents s'appliquaient à empêcher leurs enfants d'aller à l'église et de s'instruire de la religion catholique ³. Mais, en vertu des édits, on arracha plus d'une fois les enfants au foyer paternel, pour les placer temporairement sous la tutelle de maîtres ou de maîtresses catholiques.

1. Archives de l'évêché de Nîmes. — *Actes épiscopaux de Flé-
chier*, passim.

« Esprit Fléchier, etc... — Sur ce qui nous a été représenté que plusieurs personnes s'ingèrent d'enseigner sans avoir été examinées par nous ou par nos grands vicaires... nous défendons, par ces présentes, à toutes personnes d'enseigner la jeunesse, soit en public, soit en particulier... sous quelque prétexte que ce soit, sans une permission expresse et approbation en bonne forme, signée de notre main ou de nos grands vicaires. Et voulons qu'en cas de contravention, il en soit informé à la diligence de notre promoteur, pour être décerné telle peine qu'il appartiendra. 2 janvier 1692. » — *Actes épiscopaux de Flé-
chier*, registre I, p. 201.

2. Les Ursulines avaient trois maisons dans le diocèse.

3. Fléchier à Châteauneuf, 1699.

Les jeunes filles fournirent un contingent assez considérable. Aidé de l'intendant, Fléchier en mit un bon nombre dans ses couvents d'Ursulines, et ne les rendit à leurs parents que quand il put les croire assez affermies dans la foi catholique. L'évêque de Nîmes mandait au ministre Chateauneuf, qu'il avait « reconnu qu'il n'y avait pas de moyen plus utile que de mettre les jeunes filles dans les couvents, pendant quelques mois, pour y être instruites. Elles y reçoivent, dit-il, des impressions de foi et de piété, que les mères tâchent d'effacer, mais qui fructifient après, en leur temps... Il serait à souhaiter qu'il y eût autant de collèges, où l'on pût faire élever les garçons. »

La pension était à la charge des parents, quand ils pouvaient la payer.

Dans les premiers temps, il n'usait de cette autorité que vis-à-vis des jeunes filles âgées de moins de douze ans, selon le désir du Roi; vers 1697, il étendit ses pouvoirs au delà de cette limite, estimant que, quand on laissait les filles depuis l'âge de douze ans ou au-dessus, sur leur bonne foi, ou sur celle de leurs parents, on ne pouvait guère compter sur leur conversion¹. Le Roi lui en fit faire une douce remontrance par son ministre La Vrillière, sous prétexte que de si grandes filles pouvaient « détourner les religieuses; » mais en réalité parce qu'il était revenu à des sentiments beaucoup plus modérés à l'endroit des calvinistes. Fléchier répondit avec fermeté, protestant de son

1. Fléchier à La Vrillière.

respect pour les ordres de sa Majesté ; et toutefois insistant beaucoup sur « les avantages » qu'il avait « retirés de cette conduite, et sur la confiance qui est due au zèle et à l'expérience d'un évêque. »

« L'expérience, dit-il, doit quelquefois régler la raison. Un évêque, qui réside et qui veille sur son troupeau, en doit connaître les dispositions et la portée. Nous sommes dans une espèce d'Église naissante, où, par l'établissement et le progrès de la religion, il faut, à l'exemple de saint Paul, passer quelquefois par dessus certaines disciplines, qui ne sont pas essentielles.

« J'ai cette confiance, Monsieur, que le Roi ne doute pas que nous n'employions tous nos soins pour seconder ses saintes intentions.

« ... Nous sommes ses serviteurs fidèles, et, de plus, ministres de Jésus-Christ ; et l'une et l'autre de ces qualités nous oblige à travailler avec zèle, et pourtant avec prudence, à la conversion sincère de ses sujets, qui sont nos ouailles.

« Sa Majesté n'a qu'à donner ses ordres ; personne ne les exécutera plus ponctuellement que moi. »

Cette instruction forcée, donnée à leurs enfants, fut très-odieuse aux prétendus convertis. Ils y virent une insulte à leur liberté, un très-grand danger pour leur religion secrète ; et, en 1702, ils en firent l'un des sujets de leur révolte. Fléchier n'y perdit pas cependant de sa popularité. Sa douceur, sa charité à toute épreuve innocentèrent jusqu'à un certain point ces mesures de rigueur. On lui pardonna même de se montrer plus sévère que Bossuet. Mais comme il fallait que quelqu'un portât la peine due à cette conduite, on accusa les subalternes, particulièrement les missionnaires. Le zèle

du clergé parut plus indiscret, plus violent que celui de l'évêque; vint un moment où on le proclama insupportable, et la guerre éclata.

En attendant cette heure sinistre, Fléchier continuait de travailler à l'instruction religieuse des jeunes générations confiées à ses soins. A l'exemple de la plupart des évêques de son temps, qui avaient cru devoir donner à leurs diocèses un catéchisme propre, soit pour répondre aux besoins particuliers de leurs ouailles, soit pour établir parmi elles l'unité de l'enseignement élémentaire, il fit composer un catéchisme pour l'église de Nîmes. Il le publia par une ordonnance, le 16 avril 1698, le jour du synode diocésain. « Étant d'une extrême conséquence que la doctrine de la foi soit uniforme dans ce diocèse, dit-il, et que ceux qui sont unis par les liens d'une même charité aient aussi le même esprit, les mêmes sentiments et le même langage, nous vous ordonnons de faire enseigner le présent catéchisme aux enfants.... et défendons très-expressément.... de se servir d'un autre ¹.... »

Ce livre n'est point l'œuvre de Fléchier. Il a été *composé par son ordre*, non par lui-même; aussi ne se trouve-t-il dans aucune édition de ses œuvres. C'est donc à tort, croyons-nous, que Mgr de Chaffoy, dans l'édition qu'il en publia en 1825, le lui attribue. Les éloges qu'il donne à ce propos au célèbre prélat ne paraîtraient pas justifiés par le catéchisme de Nîmes, œuvre incomplète en ce qui ne touche pas aux points

1. Catéchisme... composé par ordre de messire Esprit Fléchier, in-18. — Nîmes, 1817.

qui confinent au protestantisme. Il ne renferma d'abord qu'un résumé de la doctrine, assez clair et méthodique, mais sommaire et tronqué en plusieurs endroits essentiels. Plus tard, après Fléchier, un curé de Nîmes y fit des additions qui parurent en petit caractère, à côté du texte primitif; vint ensuite *l'explication des fêtes et solennités de l'année*; enfin, sous l'épiscopat réparateur de Mgr de Chaffoy, on en fit une édition augmentée encore et presque refondue, au moins pour le plan. Ces corrections successives, en accusant le vice d'origine du catéchisme de Fléchier, ne l'en ont pas guéri tout à fait. Les prêtres du diocèse sont unanimes à émettre le vœu d'un remaniement nouveau.

Le catéchisme de Meaux, véritablement de la main de Bossuet, a été parfait du premier coup, comme toutes les œuvres de ce grand génie. Fléchier n'a fait que revoir et approuver celui qui porte son nom; l'eût-il composé lui-même, ce catéchisme fût resté loin de celui de Meaux; car l'évêque de Nîmes, avec tous ses mérites, ne fut pas un *docteur* de l'Église; il n'eût pas, comme Bossuet, *présidé à Nicée*, il n'en eût pas davantage exprimé la doctrine avec cette précision qui, au dix-septième siècle, a fait à l'évêque de Meaux plus d'honneur que ses oraisons funèbres et son discours sur l'histoire universelle.

Si grands que fussent les efforts personnels de Fléchier pour ramener, par la prédication et par l'instruction, les protestants à la foi et aux pratiques de l'Église, ils seraient demeurés trop infructueux, sans le secours des prêtres et des religieuses du diocèse. C'est pourquoi

l'évêque de Nîmes se préoccupa tout d'abord d'avoir un clergé modèle et des religieuses exemplaires. Heureusement, sous ce double chef, il n'eut qu'à continuer le bien que ses prédécesseurs avaient accompli pendant un demi-siècle.

Cohon et Séguier n'avaient rien négligé de ce qui pouvait contribuer à l'honneur du sanctuaire. Sous leur administration, la ville épiscopale et le diocèse s'étaient successivement enrichis de fondations pieuses de toutes sortes, d'établissements de charité et d'instruction, de maisons religieuses d'hommes et de femmes. Tenus en échec par le protestantisme, sous la surveillance continue de deux prélats aussi pieux qu'éclairés, tous ces couvents s'étaient maintenus dans l'esprit de leur ordre; et tels quels, ils pouvaient être encore pour Fléchier de puissants auxiliaires. Le clergé séculier offrait aussi des ressources, malgré le vice d'une organisation qui venait à peine d'être améliorée par Louis XIV¹. Non-seulement les paroisses n'étaient plus abandonnées à des vicaires salariés par les *décimateurs*, amovibles à leur gré, et par là-même recrutés dans les rangs des ecclésiastiques *à bon marché*; mais l'on avait encore, dans le diocèse de Nîmes, des hommes de régularité et de savoir, dont plusieurs élèves du séminaire diocésain, fondé depuis longues années par Mgr Cohon, et confié aux Doctrinaires. On comprendra sans peine que cette maison, alors que les séminaires étaient rares encore, eût fait du clergé de Nîmes, sinon un clergé tout à fait

1. On sait que la déclaration qui établit les vicaires *perpétuels* et leur accorda un traitement fixe, appelé *pension congrue*, est de 1682.

à part, du moins honorable, et, en bien des endroits, à la hauteur de sa mission exceptionnelle. Disons aussi qu'à cette source de science et de mœurs sacerdotales, Cohon et Séguier avaient ajouté les synodes, qui se tenaient assez fréquemment, et où les ecclésiastiques venaient se retremper dans la doctrine et la piété¹.

Non que tout fût pour le mieux chez le clergé de Nîmes, lorsqu'il passa dans les mains de Fléchier. Il y avait des prêtres ignorants, inutiles, dérégés, pour nous servir des expressions mêmes d'un biographe de Fléchier; le clergé des campagnes laissait à désirer pour la science et pour les mœurs; et, à en juger par ce qu'en insinuait l'intendant de Languedoc, vers 1700, le mal fut lent à disparaître. Là, comme ailleurs, les abus s'étaient glissés. La discipline subissait des infractions peu en rapport avec la réserve, la tenue qu'exigeaient les lieux et les circonstances. L'habit ecclésiastique n'était pas assez porté, la résidence assez gardée. On ne se faisait aucun scrupule « d'aller à la chasse, de boire et manger dans les cabarets. » C'est ce que Fléchier tout d'abord reprocha à ses prêtres, dans son ordonnance du 23 février 1688², ordonnance sévère, qui montrait bien qu'il y avait chez l'évêque nommé, à côté de beaucoup d'indulgence et de douceur, un attachement inviolable aux canons de l'Église et aux règles de la vie sacerdotale. Au reste, son premier synode (5 mai 1688) eût dissipé tout doute sur ses intentions, s'il en avait

1. Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. VI, *passim*.

2. Archives de l'évêché. *Actes épiscopaux de Fléchier*, registre h, p. 55.

existé. Dès cette première assemblée, il s'expliqua nettement « sur plusieurs points de la discipline ecclésiastique, » et il déclara qu'il les ferait « observer dans le diocèse » avec fermeté¹. Il revint sur ce sujet dans plusieurs synodes qui suivirent, et il rappela constamment l'ordonnance du 23 février.

Fléchier attendait beaucoup de ces assemblées synodales. Ses prédécesseurs, Cohon et Séguier, les avaient tenues assez souvent ; pour lui, il crut devoir s'en imposer une chaque année. Bossuet lui en donnait l'exemple à Meaux. Comme ce grand évêque, celui de Nîmes mit les synodes au nombre de ses obligations les plus sacrées, ne s'en dispensant pas même aux plus mauvais jours de la guerre des Camisards, alors que beaucoup de ses prêtres étaient retenus loin de Nîmes par les Fanatiques².

1. Archives de l'évêché. *Assemblées du clergé*, année 1688.

2. Le seizième synode, tenu par Fléchier, le fut en 1703, 8 novembre. Il est dit au procès-verbal que le curé de Montpezat, archiprêtre du département de Sommières, qui devait prononcer l'oraison, « étant renfermé dans ledit lieu de Montpezat, avec les prêtres, curés et catholiques de son canton, pour la défense et le soutien de la religion, n'a pu se rendre avec sûreté... pour assister au synode. » — *Registre des assemblées du clergé*, année 1703. — Quelques jours auparavant, Fléchier convoquait ce synode en ces termes :

« Esprit Fléchier, etc. — Nous avons toujours espéré que les troubles et les désordres causés par les fanatiques, qui nous ont empêché de tenir nos assemblées ecclésiastiques selon l'ordre établi dans notre diocèse, cesseraient enfin par les vœux ardents des fidèles, et par la vigilance et la valeur des troupes du Roi... et que nous pourrions rassembler tous les pasteurs de notre diocèse dispersés et errants en divers endroits. Cependant..., nous avons jugé qu'il ne convenait pas de différer davantage à tenir notre synode, et que, ne pouvant rassembler tous nos ecclésiastiques, nous pourrions le former de ceux qui sont dans cette ville, ou qui peuvent s'y rendre en toute sûreté... »

Tous les ans donc, à partir du 3 mai 1688, et même deux fois par an¹, lorsque les circonstances n'avaient pas permis de s'assembler au temps ordinaire, Nîmes avait son synode, auquel assistaient, sur l'invitation de l'évêque, les curés et les députés des chapitres du diocèse. L'assemblée se tenait à la cathédrale, à 9 heures du matin ; il y avait grand'messe, procession, oraison synodale prononcée par un membre de l'assemblée, avis et discours de l'évêque, révision d'affaires, etc. Le tout se terminait dans une séance et par la bénédiction épiscopale².

Les *discours synodaux* de Fléchier nous sont parvenus au nombre de neuf seulement. Ce sont des compositions courtes, mais substantielles ; pleines de sens, d'observation, de doctrine ; d'une parfaite justesse dans les appréciations, d'une grande modération dans les jugements ; d'une sobriété, d'une fermeté de style éminemment épiscopales. Résidence, prédication, bon exemple ; ministère de la confession ; instruction et conduite des nouveaux convertis ; catéchisme, etc., etc., tels sont les sujets sur lesquels aime à s'arrêter l'évêque de Nîmes, sur lesquels il revient avec complaisance, toujours pour le plus grand bien de ses auditeurs.

Nous avons dit que, pour si bon qu'il fût, le clergé

Nîmes, 2 novembre 1703. — *Actes épiscopaux de Fléchier*, registre II, p. 234, 235.

1. Ibid., année 1691.

2. « Et plus avant n'a été procédé par Monseigneur, lequel ayant donné sa bénédiction, un chacun s'est retiré. » — Ibid.

de Nîmes ne laissait pas de tomber dans quelques écarts ; ces discours ne le prouvent que trop.

A propos de la résidence, assez mal observée d'ailleurs en ce temps-là, même et surtout par le haut clergé, Fléchier, fort de son amour exceptionnel pour une vertu si apostolique, parle de ces curés :

« Qui ne se plaisent ni à leur séjour, ni à leurs fonctions ; qui, par inquiétude ou par ennui, sortent souvent de leurs paroisses, tantôt dans les foires et dans les marchés, couverts d'une indécente poussière, et poussés d'une avide cupidité ; qui se mêlent avec les mercenaires et déshonorent, par un vil métier, la dignité de leur sacerdoce ¹. »

Et dans un autre discours :

« Pasteurs inquiets, qui se trouvent toujours mal là où ils sont, la résidence leur est à charge ; les fonctions de leur ministère leur sont un poids insupportable. Comme ils n'ont pas la satisfaction que donne l'accomplissement de leurs devoirs, ils traînent, autant qu'ils peuvent, hors de leurs paroisses leur conscience inquiète... Il n'y a point de partie qu'ils ne fassent pour se divertir..., point de marché où ils n'aillent pour exercer un avare commerce ; point de visites qu'ils ne fassent, pour passer en amusements un temps qu'ils doivent à leur ministère. Un chrétien pêche, un chrétien languit, un chrétien meurt, et le curé se divertit et se promène ². »

D'autres résidaient, mais s'endormaient dans une coupable oisiveté :

« Quelle pitié de voir des curés tièdes et négligents passer les semaines entières sans exercice, sans action, sans application à aucun de leurs ministères, retirés en eux-mêmes, et

1. Premier discours.

2. Sixième discours.

comme enveloppés dans leur paresse, se réveiller à peine, le dimanche, pour dire une messe de nécessité, non de dévotion, à regret, et quelquefois même avec précipitation, usant de la diligence en cela, pour rentrer plus tôt dans leur oisiveté ordinaire. La lecture les incommode, l'étude les ennuie, l'oraison leur est inconnue, toutes les fonctions de la cure leur sont à charge. Les anciens catholiques se dérèglent, les nouveaux convertis n'avancent pas ; point de catéchisme, point de prône, point de vêpres, les autels négligés, les ornements jetés au hasard, les vases sacrés même tenus sans décence et sans soin... Ne craignent-ils pas que Dieu leur dise par son prophète : *Quis tu hic? Aut quasi quis hic?* — Qui êtes-vous, que faites-vous ici, et quel fantôme êtes-vous dans cette paroisse ? »

Il y en avait qui, sans se laisser aller à cette triste indolence, traitaient négligemment certains de leurs ministères, entre autres celui de la prédication, auquel Fléchier tenait beaucoup :

« Avec quelle justice et quelle conscience un pasteur peut-il s'appliquer le revenu de sa cure (leur demandait l'éloquent prélat), s'il ne s'acquitte des fonctions de son ministère?... Comment ces pasteurs lâches et silencieux peuvent-ils réparer la perte des âmes qu'ils laissent périr faute d'instruction?... »

« Je sais qu'il s'est répandu dans vos paroisses, par le mélange des deux religions, une espèce d'irrégion, commune aux anciens et aux nouveaux catholiques, que nos églises sont presque désertes, que les voies de Sion pleurent de ce que personne ne vient aux solennités, et que les prêtres du Seigneur ne trouvent presque plus qui les respecte et qui les écoute. En cela, je plains votre sort, et je ne puis que réveiller votre zèle et votre patience. »

« Mais ce peut être la faute du peuple et celle du pasteur aussi : l'un n'a pas beaucoup de zèle pour entendre la parole de

Dieu, et l'autre n'en a pas beaucoup pour l'annoncer. L'indifférence est presque égale ¹... »

Plusieurs ont un zèle mal éclairé, indiscret, et travaillent, à leur insu, à fournir bientôt des prétextes au soulèvement des religionnaires. Ce sont ceux qui veulent

« Forcer, pour ainsi dire, la providence de Dieu, et réduire à leur point, dans les moments qu'ils ont marqués, des hommes libres, à qui Dieu laisse le temps et la liberté de se convertir; qui, n'ayant pour leurs paroisses ni le cœur de pasteur ni les entrailles de père, endureissent, par une indiscrète rigueur, ceux qu'il faudrait amollir par une charité patiente; qui affectent un air de domination, qui révolte au lieu de corriger...

« Que peut-on espérer pour le progrès d'une paroisse qui tremble à la vue de son curé?... Il faut de la charité pour ramener les pécheurs... *Instruite in spiritu lenitatis*. Il faut traiter ainsi les nouveaux convertis ². »

Ce qui ressort de ces passages et de bien d'autres que nous pourrions citer, ce n'est pas seulement le mauvais état du clergé, lequel (avons-nous dit) ne tombait dans ces fautes que par quelques-uns de ses membres, c'est aussi le ton vraiment épiscopal avec lequel Fléchier parlait à ses prêtres. Peu ou point de précautions oratoires, point de fard, point d'esprit, point d'excuse, point de flatterie; la vérité pure et simple, et parfois les saintes colères d'un saint zèle. Ce côté du caractère épiscopal de Fléchier éclatera surtout, quand nous aurons à parler de ses mandements, vrais chefs-

1. Quatrième discours.

2. Premier discours.

d'œuvre du genre, dont plusieurs eussent fait honneur à Bossuet, à saint Jean Chrysostôme et à saint Grégoire de Nazianze.

Aux synodes pratiqués avant lui, Fléchier ajouta les conférences ecclésiastiques, qui n'étaient pas encore établies dans le diocèse¹. On commença par Nîmes². Les conférences se tinrent, une fois le mois, au séminaire. Les curés et les vicaires de la ville et de la banlieue y assistaient, sous la présidence de l'évêque, qui se faisait rarement remplacer dans cette fonction. Il y avait d'abord une homélie ; on discutait ensuite des points de morale et des cas de conscience ; après venait l'explication de l'Évangile. Chacun des assistants était tour à tour appelé à prendre la parole ou à lire un travail sur ces matières importantes. Fléchier, se réservant pour la fin, récapitulait avec précision et clarté les discussions diverses, approuvait ou improuvait avec politesse et liberté ce

1. Ménard, *Vie de Fléchier*.

2. Bientôt l'institution s'étendit à tout le diocèse, et Fléchier se montra sévère pour ceux qui ne la prirent pas au sérieux.

« Esprit, etc... Étant informé que certains prieurs, vicaires et curés s'absentent des conférences, sous divers prétextes et sans cause légitime, et que quelques autres font difficulté de manger en commun, nous leur enjoignons à tous de s'y trouver exactement, à l'heure marquée; sous peine de trois louis d'amende, applicables en aumônes... Leur ordonnons pareillement, à tous et sous la même peine, de manger en commun le jour de conférence... Enjoignons à notre promoteur de tenir la main à l'exécution de la présente ordonnance. — Nîmes, 28 juin 1693. » *Actes épiscopaux de Fléchier*, registre I, p. 249.

N. B. Ménard (*Histoire de Nîmes*) place l'établissement de ces conférences en 1695. C'est une erreur ; elles remontent à 1690 ou 1691.

qui lui paraissait digne de blâme ou d'éloge; et, en maître plein de bonté, entrait dans l'examen détaillé du travail ou des paroles de chacun, pour lui en faire voir les négligences et les inexactitudes¹.

« Les fruits de cet enseignement, donné par un si grand maître, se firent bientôt sentir à tout le diocèse. Jamais prêtres, chargés du soin des âmes, n'y avaient été si éclairés, ni les diocésains si édifiés et si instruits². »

Les protestants eux-mêmes rendaient témoignage à l'administration de Fléchier.

L'impartiale histoire nous oblige pourtant d'avouer que, malgré les améliorations apportées par le zèle du prélat dans l'état de ses prêtres, le clergé de Nîmes n'était point parfait. Nous avons trouvé, dans la collection de M. de Buzonnière (d'Orléans), une ordonnance synodale du 28 avril 1700, qui ne figure pas dans les registres de l'évêché de Nîmes, et qui prouve que, à cette date et à la veille de la guerre des Camisards, trop de curés de campagne oubliaient encore quelques-uns de leurs devoirs : soin des églises et des malades, instructions et catéchismes, habit ecclésiastique, résidence, etc., etc. Sur tous ces points, Fléchier constate avec douleur une certaine négligence, et il en tire une ordonnance, composée de 22 articles, qu'il oblige ses curés de lire au prône, « dans chaque église, le dimanche après sa réception, » afin que, les fidèles connaissant bien ces obligations, les pasteurs soient engagés d'autant à ne plus s'y soustraire.

1. Ménard, *Vie de Fléchier*.

2. Ibid.

Du clergé inférieur la sollicitude du prélat montait au clergé supérieur. Les chanoines qui, selon le droit-canon et les usages du temps, étaient une puissance dans le diocèse, y balançant quelquefois l'autorité de l'évêque, n'échappaient point à la direction de Fléchier. Il s'attacha d'une manière particulière, dit Ménard¹, à les maintenir dans l'amour et l'observance de leurs devoirs, et à les rendre les modèles du troupeau.

Ses *discours aux chanoines*, dont quelques-uns nous sont parvenus, et qu'il prononçait à l'assemblée de leur chapitre général, témoignent hautement de son zèle².

Ce sont des allocutions dans le genre de celles dont nous venons de parler. Tous les devoirs d'un chanoine y sont passés en revue et touchés avec finesse et autorité. Ici encore, absence complète de bel esprit : de la délicatesse, de la grâce, de l'imagination, mais nulle recherche, à moins qu'on ne la veuille voir dans l'harmonie symé-

1. *Vie de Fléchier.*

2. Voici, d'après Fléchier lui-même, en quoi consistaient les assemblées du chapitre général, et pourquoi le pieux évêque s'y montra toujours attaché :

« Elles sont instituées pour entretenir la paix et l'union d'une étroite fraternité, par la communication des affaires communes, et des bienveillances mutuelles.

« Pour prévenir ou réformer les abus qui se glissent facilement dans les ministères spirituels, ou dans les administrations temporelles.

« Pour régler la décence des autels, la régularité du service divin, et toute l'économie du culte extérieur.

« Pour exercer, dans les rencontres, un jugement de correction sur ceux qui troublent l'ordre et la discipline du chœur, ou qui font un mauvais usage des revenus ecclésiastiques. » — Premier discours, copié sur le texte original. Collection Buzonnière.

trique des périodes et des développements, sur nature de laquelle nous avons insisté ailleurs. L'étude, et en particulier, celle de l'Écriture sainte, la tenue sacerdotale, l'assistance à l'office, la concorde, le bon exemple, l'importance des assemblées capitulaires, etc., etc., servent de thèmes à ces exhortations, que Fléchier appelait à bon droit des *remontrances paternelles*.

Il veut des chanoines *occupés*, et qui, par leur amour de l'étude, leurs bonnes œuvres, imposent silence aux préjugés du monde.

« Les gens du monde regardent ordinairement les chapitres comme la partie la plus noble, mais aussi la moins occupée du diocèse... On les voit (les chanoines) assister, quelquefois même manquer au service divin; remplir dans un chœur des chaises commodes; joindre à peine leur voix aux prêtres inférieurs, qui chantent pour eux les louanges de Dieu ¹. »

Il veut des chanoines qui servent d'exemple au reste du clergé et de lumière à tout le troupeau.

« D'où est-ce que doit sortir la lumière de la vérité sur l'horizon, pour ainsi dire, de ce diocèse, sinon du haut de cette église principale, qui est comme le soleil de toutes les autres? D'où est-ce que doivent couler les eaux salutaires de la sagesse et de la grâce divines, que de ces sources du Sauveur, où vous les puisez les premiers avec joie, pour les répandre sur le reste du clergé? D'où est-ce que doivent descendre ces influences de doctrine et de discipline qui doivent rendre les paroisses de la campagne fertiles en bonnes œuvres, sinon de vous, qui êtes

1. Premier discours.

les premiers astres attachés, pour ainsi dire, au ciel de cette cathédrale ¹ ? »

Aussi leur recommande-t-il sans cesse la modestie la plus parfaite dans leurs conversations, leurs fonctions et leurs personnes.

« La modestie, dit-il, doit régner dans toutes les personnes ecclésiastiques. Que votre vie soit une odeur céleste, qui parfume toute l'Église; qu'il s'exhale de votre marche, de votre contenance, de vos paroles et de vos actions, une vapeur de vie... Quel désordre serait-ce, si le peuple était plus... modeste que les prêtres ² ? »

L'assistance au service divin lui tient aussi grandement au cœur. Il ne craint pas de dire aux vénérables chanoines :

« Vous êtes proprement les domestiques de Dieu, élevés à l'adorer de plus près, et à passer une partie de vos jours en sa maison et en sa présence. L'Église vous a commis pour annoncer aux peuples, par des chants joyeux ou lugubres, les mystères de son triomphe, ou ceux de sa pénitence. La libéralité des fidèles vous a, pour ainsi dire, soudoyés pour nourrir leur piété par vos prières et par vos exemples; et ce sont autant de titres de religion et de justice, qui vous obligent à l'assiduité et à l'affection pour les offices ecclésiastiques ³. »

Revenant plus tard sur ce sujet, il dit la manière d'assister à l'office et de le réciter : *attente, digne ac devote*. C'est de la haute piété. On voit qu'il apportait en toute chose, avec son esprit d'ordre, de régularité, de détail,

1. Premier discours.
2. Second discours.
3. Troisième discours.

un grand esprit de foi. La rubrique, le chant, les cérémonies sont, à ses yeux, dignes de toute attention, de tout soin, de tout respect ; rien ne lui paraissant petit de ce qui a été prévu et prescrit par l'Église et de ce qui peut servir à rehausser l'office divin. Ces sentiments, qui sont ceux d'un bon prêtre, n'étaient point rares, en ce temps, chez les plus grands esprits. On dit que Bossuet, du haut de sa gloire incomparable, ne se fût pas senti la conscience en repos, s'il eût manqué sciemment à la plus minime rubrique.

Le septième discours nous prouve que le chapitre de Nîmes, si honorable qu'il fût d'ailleurs, ne se montra pas toujours tel que l'eût désiré le zélé prélat, et qu'il eût pu l'attendre des soins spirituels qu'il lui donnait. Vers 1700, nous entendons celui-ci adresser aux chanoines ces dures paroles :

« Me trouvant aujourd'hui dans ce chapitre général, après en avoir tenu tant d'autres, que dois-je souhaiter que d'être plus heureux que je n'ai été, de voir refleurir la discipline des mœurs dans cette Église ? »

Il leur reproche de ne pas prendre au sérieux les assemblées du Chapitre général, de s'en absenter par paresse ou par orgueil, de n'y assister point avec un esprit d'humilité et de charité. Mais où il les accable, et nous révèle des sentiments d'indignation qui étonnent dans un si doux caractère, c'est quand il flétrit l'esprit de chicane qui (paraît-il) s'était introduit dans le vénérable chapitre.

1. Septième discours.

« Qu'eût-il dit (saint Charles Borromée), s'il eût vu des chanoines se citer devant les tribunaux séculiers, s'entre-accuser de mauvaise foi, et dépenser en procès un argent qu'ils refusent aux réparations de l'église ou à la subsistance des hôpitaux, contre l'intention des fondateurs qui le leur ont laissé ? On a des amis, on a des confrères, on a des supérieurs qui peuvent sans bruit décider ces différends. On aime mieux, devant une justice étrangère, au déshonneur du sacerdoce de Jésus-Christ, révéler leurs hontes secrètes, et pourquoi ? pour une affaire de rien. Ce sont des scandales qu'on croit nécessaires ; mais malheur à ceux par qui ces scandales viennent !... Est-on chrétien, est-on prêtre ? au lieu de parler de charité, on ne parle que de procès ; au lieu de sentences de l'Écriture, on ne nous cite que des arrêts du Parlement : *Nos talem consuetudinem non habemus, neque Ecclesia Dei*. Adoucissons-nous, revenons à notre cœur, reprenons cette union qui rend les compagnies saintes et florissantes ¹. »

L'impartiale histoire nous faisait un devoir de ne point taire ce blâme, si sévère qu'il puisse paraître. Et puis faut-il juger d'un corps par les éclipses rares et passagères qu'a pu subir sa gloire, à travers de longs siècles ? Le chapitre de Nîmes, si vénérable et si vénéré de nos jours, et dont nous avons parcouru les annales aux archives de l'évêché, nous a semblé assez riche d'honneur et de vertu, pour que nous n'ayons pas cru le diminuer en appelant l'attention de nos lecteurs sur une heure de défaillance, stigmatisée par l'éloquence du plus célèbre de nos évêques.

Malgré ce nuage qui paraît s'être glissé dans les relations de Fléchier avec ses chanoines, Ménard a pu écrire qu'il « les aimait toujours et leur donna, dans tous

1. Septième discours.

les temps, des marques de la plus grande affection ; » et qu'il ne manqua aucune occasion de soutenir les intérêts et l'honneur de leur compagnie. C'est ainsi, pour ne citer que ce trait, que, le gouverneur de Nîmes ayant prétendu que le prédicateur devait lui faire le salut avant que de le faire au chapitre, Fléchier ne craignit pas de prendre en main la cause de ses chanoines, dans un mémoire qu'il rédigea lui-même en leur faveur et qui parut décisif au gouvernement.

Mais quand Fléchier prononça le discours précédent, n'était-il pas sous une impression fâcheuse ? L'abbé de Nobilé, son compatriote et son parent, était en procès pour un canonicat qu'un autre lui disputait par la voie de la justice séculière, tandis qu'il eut dû (semblait-il) en référer au jugement des supérieurs naturels, ou à celui de la compagnie elle-même (1700). L'évêque de Nîmes se montrait froissé de ce que l'on osait disputer ainsi une stalle de sa cathédrale à son parent, lequel paraît avoir été un homme de mérite ; il était surtout affligé de ce qu'une fraction du chapitre, sans doute en haine du népotisme, inclinait à prendre parti pour le compétiteur de M. de Nobilé. Cependant que faire ? exhaler sa plainte, en termes plus ou moins voilés, en assemblée générale du chapitre, écrire des choses aimables à son candidat, qui était en instance auprès du Roi, et lui donner des assurances.

« 12 septembre 1700.

« J'ai été touché du retardement de votre procès, tant parce que vous demeurez dans l'inquiétude, que parce que nous serons

plus longtemps sans vous voir. Faites-nous savoir souvent de vos nouvelles ¹. »

Et plus tard :

« S'il y a quelque négociation à faire, elle doit se faire ici. Tenez-vous en repos, nous avons du temps, tout ira bien. Vous devez aller trouver le P. de La Chaise, lui renouveler le souvenir de la grâce que le Roi vous a faite, à ma recommandation et par son entremise, de vous donner un canonicat; lui représenter qu'on vous dispute votre droit et que vous êtes en procès pour cela, et le prier de faire en sorte que le Roi ne fasse pas de nouvelles nominations, ayant rempli son tour par la vôtre, en vous la réservant pour cette présente vacance; car si quelqu'un obtenait encore un brevet du Roi, ce serait une horrible confusion ². »

La passion, ou plutôt la manie des procès fut encore longtemps à disparaître, dans le chapitre de Nîmes. Huit ans plus tard, à la veille de sa mort, Fléchier la lui reprochait avec une sainte mélancolie :

« Le devoir dont je m'acquitte ordinairement de vous représenter les vôtres dans nos chapitres généraux, mes très-chers frères, me serait bien doux et bien agréable, si le ciel répandait ses bénédictions sur mes paroles...

« Je verrais mon Église religieusement servie, ses ministres régulièrement assidus à leurs fonctions, les offices célébrés non-seulement avec décence, mais encore avec majesté, avec piété; le chœur retentissant d'une modeste et touchante mélodie, la religion honorée et tout le peuple édifié.

« Mais Dieu m'a refusé jusqu'ici l'entière consolation que je me promets tous les ans. Le *procès*, qui l'aurait pu croire? cet

1. Communiquée par M. le marquis Camille de Valfons. (Inédite.)

2. Nîmes, 29 octobre 1700. Communiquée par M. le marquis de Valfons. (Inédite.)

ennemi de la paix et de l'ordre dans les compagnies, dérange depuis quelque temps la discipline de la nôtre, et ternit pour ainsi dire, la gloire et la beauté de Sion. »

Suit une paternelle et ferme instruction sur le procès, considéré en soi-même et dans ses rapports avec le sanctuaire. Le prélat, paisible et équitable entre tous, laisse aller son cœur dans ce dernier discours, et il est vrai de dire que jamais l'accent de son cœur ne fut plus persuasif, plus touchant. Fénelon, mourant, eût-il mieux pris congé de ses frères? —

« Tels sont, Messieurs, les conseils paternels que nous avons jugé utile de vous donner. Dieu veuille y répandre sa bénédiction et les graver dans vos cœurs! C'est peut-être pour la dernière fois que vous entendez notre voix en ce lieu, car le poids des années nous avertit que nous approchons du terme de notre carrière, et nous pouvons bien dire, avec l'apôtre saint Pierre : *Ego autem jam delibor, et tempus resolutionis meae instat.* »

Soigneux de son clergé, Fléchier devait l'être aussi de ses religieuses. Nous l'avons vu plein d'une naïve confiance dans les prières de sa sœur de Béziers et dans celles de sa communauté; cette vénération ne fit que grandir en lui avec l'épiscopat qui, doublant ses charges, multipliant ses devoirs, lui fit sentir d'autant sa faiblesse. Les religieuses de son diocèse partagèrent avec celles de Béziers les témoignages nombreux de son zèle et de son affection paternelle; celles de Sommières furent particulièrement l'objet de ses pieuses attentions. C'était une maison d'Ursulines, qui existe encore et qui n'a pas depuis cessé de faire du bien à la ville de Sommières et d'édifier le diocèse. En ce temps-là, elle était com-

posée de religieuses appartenant, pour la plupart, à la plus haute aristocratie de la province, et formant ainsi « une société aussi édifiante qu'agréable. Fléchier avait conservé l'amour de la conversation, où il avait brillé avec tant d'éclat, en Auvergne et à la cour. » Lors donc qu'il allait à sa campagne de Sommières, appelée *Bousquéri*, se reposer de ses fatigues, il aimait « à visiter ses chères Ursulines, dont l'esprit orné, le langage poli, les bonnes manières et la piété lui plaisaient. Cette maison renfermait aussi un pensionnat, où étaient élevées les jeunes filles les plus distinguées de la province et du diocèse. La gaieté de ces enfants, leur naïve affection réjouissaient le cœur du prélat, si souvent contristé par la nouvelle du soulèvement des fanatiques; il se laissait aller à jouir du spectacle de leurs jeux, et il ne dédaignait pas de causer avec elles et de contribuer ainsi à la formation de leur esprit et de leur cœur'. »

Sauf une *lettre pastorale*, dont nous parlerons en son temps, Fléchier n'a pas, comme Bossuet, ni comme Fénelon, composé de traité pour les religieuses. Toute son action sur cette partie bien-aimée du troupeau se bornait à une vigilance intime, obscure, à des visites réitérées et bienveillantes, à des conversations pieuses, à des lettres mêlées de politesses et de direction. Au premier aspect, on ne voit, dans ces longs et fréquents rapports, qu'une « âme fatiguée du monde, de ses vanités, de ses agitations, qui vient se reposer et oublier parmi les colombes de la solitude; » mais, en y regardant de

1. M. l'abbé de Cabrières, *Annales catholiques de Nîmes*, première année, p. 38 du tome premier.

plus près, en suivant cette correspondance spirituelle, qui ne cesse qu'à la mort du prélat, où pas une dissonance ne se rencontre, ni une lassitude, le côté surnaturel vous frappe et vous séduit. Ce n'est point le dogmatisme de Bossuet ; ce n'est point l'ardeur mystique de Fénelon ; mais c'est la prudence, la bonté, l'abandon d'un père qui croit n'avoir besoin que de paraître tel pour régner en N. S. J.-C. sur le cœur de ses enfants « privilégiés », et qui, à vrai dire, n'est pas fâché de n'avoir que ce peu de frais à faire. On ne l'a pas oublié : Fléchier était paresseux et ne se donnait point la peine de dissimuler sa paresse. Voici quelques traits de cette partie de la correspondance spirituelle de l'évêque de Nîmes.

Une communauté avait perdu sa supérieure :

« Saint-Germain-en-Laye, 16 juin 1695.

« Vous ne doutez pas, mes chères filles, leur écrit-il, que je n'aie été sensiblement touché, et pour vous et pour moi, de la perte que nous avons faite de votre vertueuse supérieure... Il ne faut plus penser qu'à prier pour elle, et à imiter sa patience et sa charité. Je voudrais être auprès de vous pour vous donner les consolations dont vous avez besoin, dans une si triste occasion. »

A la nouvelle supérieure :

« Paris, 3 août 1695.

« J'apprends avec beaucoup de joie, ma chère mère, que votre élection s'est faite conformément à mes intentions et aux règles de votre institut. C'est à vous de demander à Dieu tous les jours les grâces et les lumières dont vous avez besoin, non pas tant pour gouverner les autres que pour vous gouverner

vous-même. Faites qu'à mon retour je trouve toutes les bénédictions que je souhaite depuis longtemps à votre monastère. »

Il avait passé quelque temps à *Bousquéri*, auprès des Ursulines de Sommières :

« Nîmes, 20 octobre 1696.

« Je suis bien aise, Madame, écrit-il à l'une d'elles, que mon départ de Sommières vous ait fait quelque peine. J'aimais cette ville, où je pouvais avoir la satisfaction de vous voir souvent ; mais il a fallu préférer son devoir au plaisir. Ce qui me console, c'est que je vous ai laissée dans la disposition de vous perfectionner dans votre état, et de demander à Dieu que je me sanctifie dans le mien. Cependant l'hiver passera et l'été ramènera ses chaleurs, que je ne trouve supportables que sur les bords du Vidourle, dans le voisinage de votre maison. »

La supérieure de Sommières est-elle malade ?

« Nîmes, 20 février 1698.

« On ne peut être plus touché que je le suis, mes chères sœurs, des afflictions que Dieu vous envoie. Je ressens vos peines comme je dois, et comme il convient à un pasteur et à un père qui sait compatir aux infirmités de ses filles ; et je n'oublierai aucun moyen de les adoucir. Cependant je vous prie, mes chères sœurs, et je vous ordonne même de modérer vos afflictions et de vous soulager les unes les autres dans vos veilles et vos fatigues. Ménagez-vous pour entretenir le service de Dieu dans votre monastère. »

Et quelques jours après :

« Nîmes, 25 février 1698.

Madame la présidente de M... va vous voir ; je lui ai donné permission d'entrer dans le couvent. Elle vous donnera de bons

avis pour vous soulager, et pour vous empêcher les unes et les autres d'être malades. »

Mais voir sa chère communauté de ses propres yeux, lui faire du bien de sa propre main, et au besoin en recevoir soi-même de son pieux voisinage, voilà son désir cent fois exprimé en termes charmants.

« Nîmes, 8 janvier.

« J'aurais bien souhaité que la saison eût été moins rude et les chemins plus praticables, pour aller vous voir et vous féliciter des progrès que vous avez faits dans la vertu, depuis mon absence. Mais je n'ai pu satisfaire mes désirs, et je puis dire, mon impatience. Le temps se radoucira, j'irai passer quelques beaux jours auprès de vous ; et, si la visite que j'ai à vous rendre n'est pas si prompte, du moins sera-t-elle plus longue. Faites que j'y trouve toutes les satisfactions que cherche un pasteur dans la partie de son troupeau qui lui est plus chère, et que, vous voyant touchées des devoirs de votre vocation, je vous regarde, selon les termes de saint Paul, comme ma couronne et ma joie. »

Cependant le surnaturel est toujours au fond de ces sollicitudes. Si les religieuses de Sommières ont pu tirer vanité d'une circonstance imprévue, il se hâte de leur écrire :

« Nîmes, 3 mai 1703.

« J'ai appris avec plaisir l'honneur que M. le maréchal de Montrevel et M. de Basville vous ont fait de vous aller voir dans votre monastère. Cette visite s'est passée comme je l'avais souhaitée, avec beaucoup d'honnêteté de leur part et beaucoup de modestie de la vôtre. Je m'y étais bien attendu. Il y a quelque satisfaction à des filles, quoique retirées du monde, à être honorées par le monde même. Mais il ne faut pas prendre

ces complaisances de civilité et de bienséance pour des louanges de vérité et de mérite; et la différence qu'il y a entre ces Messieurs et vous, c'est que vous ne devez pas croire tout le bien qu'ils ont dit de vous, et que vous avez dû leur faire penser plus de bien qu'ils n'en ont vu ¹. »

Fléchier correspondait aussi avec le couvent de Béziers, où étaient sa sœur et mademoiselle de Camaret, sa compatriote. Rien de bon, d'édifiant comme les lettres qu'il écrivait à cette dernière, du milieu de ses travaux. Le pieux évêque suit chacun de ses pas dans la vie religieuse, pour la diriger et la soutenir. Sœur Angélique du Saint-Esprit ne grandit pas dans le cloître directement pour l'honneur du diocèse de Nîmes; mais elle priera pour lui et pour la province ecclésiastique, elle sera une gloire mystique de l'Eglise de France, si chère à Fléchier. Ces intérêts, joints à l'affection privée de l'évêque, suffirent à lui faire prendre un soin tendre et assidu de cette sainte âme, depuis son entrée en religion, à laquelle il n'avait pas été étranger, jusqu'à ses derniers jours

1. Fléchier, malgré sa condescendance, se montrait sévère sur les rapports des religieuses avec le monde. D'abord assez facile pour permettre l'entrée de leur monastère, il se ravisa bientôt :

« Esprit, etc... Sur ce qui nous a été représenté par notre promoteur que... sans avoir égard à la révocation que nous avons faite de toutes les permissions ci-devant accordées, quelques personnes se donnent la liberté d'entrer dans les monastères des religieuses de notre diocèse... et qu'il arrive même quelquefois que les religieuses favorisent ces entrées irrégulières... Nous défendons, sous peine d'excommunication, etc... Entendons que les religieuses qui favorisent directement ou indirectement de pareilles entrées, encourront la même peine... » Nîmes. 17 août 1693, *Actes épiscopaux de Fléchier*, registre I, p. 262, 263.

à lui, jours si remplis et si attristés par les mille désolations de son diocèse.

« Il me semblait bien aussi, ma chère sœur (lisons-nous dans une de ses dernières lettres à mademoiselle de Camaret), qu'il y avait longtemps que je n'avais reçu de vos nouvelles, et j'étais en peine de votre santé ; car je ne doute ni de votre souvenir, ni de votre zèle à prier le Seigneur pour moi. Priez-le qu'il confonde les méchants, qu'il protège nos églises, qu'il réunisse le troupeau et surtout qu'il sanctifie le pasteur. J'espère que j'aurai quelque occasion de vous revoir encore une fois ¹. »

Celles qui aspiraient à la vie religieuse lui inspiraient autant d'intérêt que les religieuses mêmes. Il trouvait du temps, de la patience, de la piété et de l'affection à donner à ces âmes, qui ne suivaient quelquefois que très-tard ses sages conseils. De ce nombre fut mademoiselle de La Fare-Montclar, du diocèse d'Alais, dont M. l'abbé de Cabrières a raconté la vocation, dans les *Annales catholiques de Nîmes*². Fléchier fit sa connaissance au pensionnat des Ursulines de Sommières, vers 1696. Il ne la perdit plus de vue jusqu'en 1710, époque de la mort du prélat. Ce long espace de temps est rempli de lettres spirituelles, dans lesquelles l'illustre évêque ne craint pas de jouer le rôle d'un obscur directeur, et (qui plus est) d'un directeur assez souvent délaissé. Dans ses éternelles hésitations, mademoiselle de La Fare va d'un confesseur à l'autre. Il n'est si petit moine, il

1. Nîmes, 29 octobre.

2. Voir plus haut.

n'est prédicateur si inconnu qu'elle ne les prenne pour juges de sa vocation, en référant toujours cependant à son directeur avoué, lequel connaît trop le cœur humain et a trop bon cœur lui-même pour se méprendre ou se fâcher. Il lui écrit :

« Nîmes, 16 mars 1706.

« Nous vous envoyons, ma chère fille, puisque vous voulez bien que je vous donne ce nom, dont j'ai déjà l'amitié pour vous depuis longtemps, le P. Roussi, jésuite, votre prédicateur et le nôtre. Il me paraît qu'il va vous voir aussi volontiers que vous le reverrez. Il vous dira que, dans les entretiens qu'il peut avoir avec moi, il est toujours fait quelque agréable et honnête mention de vous. Ce bon père prendra la direction de vos innocentes consciences, durant le cours de cette sainte semaine. Ne vous prendra-t-il jamais envie de venir aux solennités de ce pays-ci ? Il y a des prédicateurs et des directeurs ¹. »

En réalité, ce ne fut point Fléchier qui donna le coup décisif ; mais bien M. l'abbé de Mérez, dont nous avons déjà parlé. L'évêque de Nîmes trouva cela tout simple. Ce qui lui importait, c'était le bien de celle qu'il appelait sa *chère fille*. Celle-ci en usait très-librement avec lui. En la personne de ce directeur illustre, mais peut-être un peu lent, elle ne voyait qu'un excellent père. Peu avant son départ pour le couvent, elle lui envoya un souvenir qui nous peint à merveille la nature de leurs rapports : des oiseaux qu'elle avait elle-même élevés.

1. Copiée sur la minute originale.

« Nîmes, 24 août 1708.

« Vous m'avez envoyé les plus jolis oiseaux du monde, lui répond le doux vieillard; vous leur avez donné de bonnes leçons : le premier qui sortit de la cage me fit vos compliments en battant des ailes, et, prenant congé de moi, s'envola sans que nous pussions le reprendre. Les deux autres sont auprès de moi et très-souvent sur moi, en bonne amitié ¹. »

C'est qu'il y avait entre Fléchier et mademoiselle de La Fare plus que de la piété et de l'ascétisme; il y avait de l'amitié, une amitié tendre et respectueuse; une amitié simple, naïve, comme on en rencontrait beaucoup alors dans l'Église. On en jugera par les lettres suivantes ² :

« Nîmes, ce 20 mai 1701.

« Il est vrai, Mademoiselle, j'avais fait quelque projet d'aller passer environ un mois d'été dans les montagnes, pour y être à couvert des chaleurs excessives de ce pays; mais j'ai reconnu, après y avoir bien pensé, que c'était une tentation, et qu'il ne convenait pas de faire cette infidélité à Sommières. Je me suis donc remis dans les voies ordinaires, et j'ai réduit tous mes voyages à celui de Bousquéri et de quelques endroits du voisinage. Le temps approche, et je souhaite que vous le trouviez un peu long. Je soupire après le doux loisir de la campagne. Ne m'oubliez pas, surtout dans vos entretiens et dans vos prières !... »

« A Nîmes, ce 10 novembre 1706.

« J'avais espéré, ma chère fille, que j'aurais l'honneur de vous voir ici et de vous recevoir chez moi. Vous me l'aviez comme

1. Copiée sur la minute originale.

2. Inédites; communiquées par M. le vicomte de Beauregard. (Archives du château de Ville-Vieille.)

promis; mais je vois bien que vous n'êtes pas maîtresse de vous-même, et que Dieu ne m'accorde pas toutes les consolations que je souhaite. Ma dernière ressource est Sommières. Ce sera un grand plaisir pour moi de vous y trouver et de vous y renouveler, ma chère fille, tous les sentiments d'une cordialité paternelle. »

A Nîmes, ce 8 février 1707.

« . . . Me voici revenu des États avec ma santé, grâce à Dieu, tout entière, ni rhume, ni fluxion, ni fatigue. Je suis chez moi, et toute la peine que j'y ai, c'est que vous soyez à Alais. J'avais eu quelque envie de passer par Sommières en m'en retournant, mais j'appris que les chemins étaient impraticables. Si vous eussiez attendu mon passage chez vos amies, il aurait eu beau pleuvoir, je crois que je n'aurais pas laissé de trouver les chemins bons. Quoi qu'il en soit, la Providence, qui nous sépare, pourra bien nous rejoindre un jour. Le temps viendra... que Dieu vous conduira où il vous appelle. Je voudrais fort que ce ne fût pas loin de nous, afin d'être plus à portée, dans le peu de vie qui me resté, de vous être utile et de vous témoigner, par mes soins et mes petits conseils... l'attachement sincère et affectueux avec lequel je suis, ma chère fille, etc... »

« A Nîmes, ce 7 février 1708.

« Vous m'avez envoyé, ma chère fille, trois bouteilles d'eau de framboise, dont je vous suis très-obligé. Je m'en servirai en son temps, et je ne doute pas que ce sirop, venant de vous, ne soit très-doux et très-salutaire...

« J'arrivai ici des États deux jours après qu'ils furent finis. L'engagement que j'avais pris avec madame la comtesse de Calvisson de passer à Marsillargues, m'empêcha d'aller vous attendre à Sommières. Je vous avoue qu'on a quelque plaisir, après plus de deux mois d'absence, de se retrouver chez soi, loin de ces grandes compagnies qui fatiguent avec le temps, et de ces tables magnifiques qui nuisent presque toujours à la

santé. J'ai pourtant eu, depuis mon retour, des passages continuels d'évêques ou autres personnes de qualité. J'attends, dans peu de jours, madame la marquise de Toiras et toute sa famille, qui demeureront une semaine avec moi. Pourquoi n'y seriez-vous pas à votre tour ? Quels sont ces liens si étroits qui vous retiennent ?... »

A Cavairac, ce 17 mai 1708.

« J'avais espéré, ma chère fille, de vous voir avant mon départ, mais j'avais compté que vous viendriez plus tôt. Je suis ici dans une belle retraite, un peu en repos jusqu'ici, c'est-à-dire depuis hier. Vous pouvez croire que j'aurais grand plaisir de vous voir. Si l'on n'avait mis mes chevaux au vert, je vous aurais envoyé mon carrosse ; outre cela, vous me mandez que vous attendez mademoiselle votre sœur ; vous serez toujours ici très-désirée et très-bien reçue, qui que vous ameniez, étant, ma chère fille, entièrement à vous. »

Quand on visite le château de Ville-Vieille, près Sommières, il n'est pas rare qu'on vous fasse remarquer, sur la porte intérieure d'un grand salon d'hiver, au milieu d'une foule de portraits de famille plus ou moins effacés par le temps, une figure de jeune religieuse, fratche et riante, comme si elle était sortie d'hier des ateliers du peintre. C'est mademoiselle de La Fare. Elle est assise dans un jardin, en costume d'ursuline, quoiqu'elle ait été carmélite. Dans le lointain brillent les flèches de quelque monastère ; et la jeune religieuse semble rêver du temps où, ancienne élève des Ursulines, elle venait d'Alais à Sommières, et de Sommières au parc de Ville-Vieille, causer avec ses cousines, et parfois avec son père en Dieu, « M. l'évêque de Nîmes. »

Fléchier ne se contenta pas de veiller aux vocations religieuses de son diocèse et aux couvents établis, il en fonda de nouveaux, selon les circonstances. Ses prédécesseurs lui avaient laissé peu à faire sous ce rapport ; mais au sein de cette richesse dont il était l'heureux héritier, son cœur trouva place pour trois fondations nouvelles : Les *Bénédictins*, les *Religieuses de N.-D. du Refuge*, et les *Filles de la Charité*.

Les Bénédictins de la Chaise-Dieu avaient, près de Nîmes, une maison préposée à la garde du culte de saint Bausile, apôtre de la cité. Les fanatiques ayant détruit ce couvent, Mgr Séguier transféra le service du monastère dans son ancienne maison épiscopale. Mais le personnel étant réduit à un seul religieux, par la mort de Dom Pinot, et les pères de la Chaise-Dieu négligeant de faire remplir les places, « les habitants, toujours zélés pour le culte de leur saint patron, » dit Ménard, eurent recours au duc de Noailles, lieutenant général en Languedoc. Celui-ci se concerta avec Fléchier, qui, par une ordonnance du 9 avril 1689, appela de nouveaux bénédictins à Nîmes¹. Et ce fut là, dit Ménard, « la dernière époque de l'affermissement du service rétabli dans Nîmes pour le culte de S. Bausile. »

1. « Esprit, etc... Permettons au père supérieur dudit monastère de la Chaize-Dieu, ou au visiteur de la congrégation de Saint-Maur, d'envoyer des religieux dans ladite maison de cette ville, et consentons qu'y vivant régulièrement, ils jouissent des privilèges accordés à leur ordre et à leur première maison. » (*Actes épiscop. de Fléchier*, registre I, p. 101. — Voir, aux *Archives de la préfecture du Gard*, H. 1679, les pièces relatives à cette affaire ; voir aussi, *Notice sur la légende de saint Bausile*, par M. Aug. Pelet, Nîmes, 1864.)

A son arrivée à Nîmes, Fléchier avait aussi trouvé une maison de Refuge, établie en 1680, dans laquelle on retirait les filles de mauvaise vie afin de leur inspirer des sentiments de piété et les rendre bonnes et sages chrétiennes. De l'aveu du nouvel évêque, cette maison, quoique naissante, produisait d'assez grands fruits ; mais pour la mettre en état d'être plus utile encore, il crut devoir en ôter la conduite à des personnes séculières, « qui servent par occasion ou par intérêt, » et la donner à des religieuses, qui agissent pour Dieu, et qui ont, « pour ces sortes de gouvernements, et de l'expérience, et une vocation particulière ¹. » Il s'adressa donc à Mgr Fieschi, archevêque d'Avignon, lui demandant deux de ses religieuses de Notre-Dame du Refuge ², pour leur donner la direction du Refuge de Nîmes (26 oct. 1696). Sa demande fut bien accueillie. Les deux religieuses arrivèrent, prirent provisoirement la direction de l'établissement ; et deux ans après, elles étaient reconnues par la ville et dotées par elle d'une très-belle maison ³, « sur la demande de M. l'évêque de Nîmes, veillant et s'appliquant toujours au bien et à la conservation des maisons de charité ⁴. »

1. Fléchier à monseigneur Fieschi, 26 octobre 1696.

2. Cette congrégation avait été fondée à Nancy, en 1624, par Marie-Élisabeth de la Croix-de-Jésus ; le but de l'institut était de retirer les filles débauchées.

3. Cette maison servait alors d'Hôtel-de-ville. Elle est située rue du Refuge et surmontée de l'horloge de la ville.

4. *Conseil ordinaire*, tenu dans la maison consulaire de Nîmes, samedi, 18 juillet 1699. Archives de l'Hôtel de ville, registre du dix-septième siècle.

Ce même esprit de charité, auquel les consuls de Nîmes se plaisaient à rendre hommage, en tenant à honneur de s'y associer, lui fit demander les *Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul*, en 1707. Celui qui, trois ans auparavant, avait écrit au Pape, au nom de l'épiscopat français, pour la béatification de Vincent-de-Paul, ne pouvait tarder davantage d'appeler ses filles dans son diocèse. La congrégation des dames de Miséricorde ne suffisant plus au nombre de familles pauvres confiées à leurs soins, ces dames s'entendirent avec leur évêque ; et celui-ci chargea son grand vicaire, M. l'abbé Robert, en ce moment à Paris, de traiter avec les *Filles de la Charité* du faubourg Saint-Lazare, assistées de François Watel, leur supérieur (21 janvier 1707 ¹). Dès cette même année, deux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul vinrent commencer à Nîmes le bien que leur institut n'a pas cessé d'y faire depuis.

Fléchier étendait ces goûts d'association aux personnes du monde elles-mêmes. En présence des protestants avoués et des prétendus convertis, il semble qu'il se

1. De ce contrat, dont copie est encore aux archives des *Sœurs de saint Vincent-de-Paul de Nîmes*, Ménard a semblé conclure (*Hist. de Nîmes*, t. VI, p. 423) que c'était les dames de Miséricorde, établies à Nîmes depuis 1670, qui avaient appelé les *Filles de la Charité*, et non pas Fléchier. Officiellement, ce furent en effet ces dames qui, pour des raisons d'intérêt, traitèrent avec la maison de Saint-Lazare ; mais, en réalité, c'est à Fléchier qu'en est due l'initiative, comme le prouve une donation de 3,000 livres faite par lui en 1705 aux Dames de la Miséricorde, en vue des sœurs qu'elles se proposaient dès lors de s'adjoindre ; et comme le porte un écrit du temps, également conservé aux archives des *Filles de la Charité* et ayant pour titre : *Revenus et charges de la Miséricorde de la ville de Nîmes*.

soit efforcé de grouper, par des liens religieux, les catholiques sincères, comme pour leur faire traverser en bon ordre une armée ennemie. Sans parler des congrégations de femmes, qu'il honora sans cesse de ses exhortations, ni des tiers-ordres de Saint-François et de Saint-Dominique, dont il favorisa le développement ; il rendit beaucoup d'ordonnances relatives à des associations d'artisans ; et pour ne nous occuper que des artisans de Nîmes, nous voyons, dans les registres de ses *Actes épiscopaux*, qu'il établit, confirma ou réorganisa bon nombre de *confréries*, dont nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'importance, en ces temps d'effervescence religieuse et de malheurs publics¹. En excellent administrateur, le prélat a soin de régler toutes les cérémonies auxquelles devront assister les *confrères*, et d'énumérer leurs charges et privilèges, voulant éviter, avant tout, les contestations et les brouilleries auxquelles pourrait donner lieu un texte tronqué ou amphibolo-

1. 1^o 18 février 1692, confirmation de la Confrérie des tailleurs, établie par Cohon. — *Actes épiscopaux de Fléchier*, registre I, p. 216.

2^o 27 janvier 1696, établissement de la Confrérie des maîtres tourneurs, ébénistes, vitriers et faiseurs de chaises. — *Ibid.*, registre II, p. 18.

3^o 20 février 1699, établissement de la Confrérie des broquiers. — *Ibid.*, registre II, p. 83.

4^o 21 février 1700, établissement de la Confrérie des teinturiers. — *Ibid.*, registre II, p. 114.

5^o 17 août 1700, établissement de la Confrérie des boulangers. — *Ibid.*, registre 2, p. 121.

6^o 30 mars 1702, établissement de la Confrérie des traiteurs. — *Ibid.*, registre II, p. 164.

7^o 17 septembre 1707, établissement de la Confrérie des tisserands de toiles. — *Ibid.*, registre III, p. 100.

gique¹. Ce n'est pas sans édification qu'on voit un esprit aussi distingué descendre à des détails qui paraissent paraitre de peu d'importance, s'ils n'intéressaient le bien des âmes et de l'Eglise. Fléchier croyait qu'il ne fallait rien laisser au hasard dans le gouvernement d'un diocèse ; il n'aimait pas l'a peu près, le sans gêne dans les affaires ; et, tout en ne cessant pas d'être père,

1. Voici une de ces ordonnances :

« Esprit Fléchier, etc... A tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut : Vu l'ordonnance de feu messire Anthime-Denys Cohon, évêque de Nîmes, et la requête à nous présentée par les maîtres tailleurs d'habits de la ville de Nîmes, tant anciens que nouveaux catholiques, tendant aux fins ci-après mentionnées, nous avons ordonné et ordonnons, par ces présentes, conformément au zèle et aux pieuses intentions des suppliants, et à leurs anciens statuts et privilèges, qu'il sera permis auxdits tailleurs de célébrer et de solemniser la fête de sainte Luce, leur patronne ; de faire dire, ledit jour, une grande messe, à laquelle il sera donné un pain bénit, et fait une exhortation par le sieur curé de la paroisse, ou autre prédicateur par nous approuvé, et ensuite la procession, suivant l'ancienne coutume de leur Confrérie ; consentons que, pendant le cours de l'année, lesd. maîtres tailleurs fassent dire, à ladite paroisse, tous les seconds dimanches de chaque mois, une messe basse, à laquelle il sera aussi offert un pain bénit ; que, lorsqu'on portera le Saint-Sacrement à un des susdits maîtres malade, deux de leur corporation soient nommés pour l'accompagner, avec chacun un flambeau de cire blanche ; et finalement que, pour tout ce que dessus, il soit établi entre lesdits suppliants une espèce de congrégation. En foi de quoi, nous avons fait expédier ces présentes lettres et y avons fait apposer le sceau de nos armes. — Donné à Nîmes, dans notre palais épiscopal, le dix-huitième février mil six cents quatre-vingt-douze.

« Signé

« † ESPRIT FLÉCHIER,

« N. Év. de Nîmes. V. G.

et plus bas :

« Pour Monseigneur,

« BÉGAULT. »

(*Actes épiscopaux de Fléchier*, registre I, p. 216.)

il traitait souvent les choses et les personnes administrativement.

Cette ardeur à discipliner ses ouailles, à les enrôler sous diverses bannières, comme sous autant de signes auxquels il pût les reconnaître et les retrouver aux jours du péril, ne lui ôtait pas l'esprit de discernement en matière d'association. Toutes ne lui paraissaient pas bonnes; quelques-unes même, qui avaient trouvé grâce et faveur auprès de vénérables évêques de la province, n'eurent jamais le bonheur de lui plaire. De ce nombre étaient les confréries de pénitents en général. « Il avait pour maxime que la religion ne doit rien admettre, dans son culte, qui ne soit grave et majestueux comme elle, et qu'en fait de pratiques extérieures, il faut s'en tenir à celles que l'Église a consacrées par un long usage, que leur antiquité rend vénérables, et qui sont conformes à son esprit ¹. » Croyant pouvoir appliquer ses réflexions à une confrérie de pénitents blancs, que de pieux laïques voulaient introduire dans Nîmes, au temps de la guerre des Camisards; jugeant aussi que, dans un pays rempli de gens dont la foi était toujours feinte et dissimulée, les cérémonies n'avaient pas besoin de prêter au ridicule², il s'opposa de toutes ses forces à l'établissement de cette congrégation, d'ailleurs fort louable en soi et très-autorisée. En effet, après la cessation des troubles, ces *Camisards* d'une autre espèce s'adressèrent directement au pape Clément XI, et en obtinrent une bulle portant établissement de leur

1. Ducreux, *Discours préliminaire sur la vie de Fléchier*, p. 41.

2. Ménard, *Vie de Fléchier*.

confrérie dans Nîmes. Aussitôt de retenir la chapelle du Présidial pour leurs exercices, et d'aller trouver l'évêque, afin de lui donner connaissance de la bulle et de lui en demander l'exécution. Fléchier se contenta de répondre qu'on s'était longtemps passé dans Nîmes de ces sortes de congrégations, et qu'il ne croyait pas que l'établissement en convînt ni à la religion de son diocèse, ni peut-être aux affaires présentes de la ville et de la province.

Nos bons Nîmois ne se tinrent pas pour battus ; ils firent faire « trois significations à M. l'évêque, » et même allèrent jusqu'à le citer au parlement de Toulouse. Alors, dans un mélange d'indignation et de pitié, Fléchier écrivit à M. de Basville, intendant de la province, la lettre suivante, vrai chef-d'œuvre du genre :

« A Nîmes, ce 17 novembre 1707.

« Il a pris ici, à nos gens, Monsieur, une nouvelle espèce de folie, dont vous allez être surpris. Nous en avons vu de fanatiques, d'autres ont vécu et vivent encore en athées ; en voici qui veulent, à quelque prix que ce soit, se faire pénitents blancs. Il y a quelques années, dans le temps même des troubles, on me fit pressentir si je voulais établir une confrérie de pénitents ; qu'il était honteux que Nîmes n'eût pas de gens de cette dévotion et de cet habit ; que cet ordre était fort du goût des nouveaux convertis ; qu'au reste, en faveur de mon nom, on les appellerait les *Confrères du Saint-Esprit*. Comme c'était alors la mode des imaginations et des fantaisies, je pardonnai celle-là, et je me contentai de leur dire que des assemblées de nouvelle institution, et des processions masquées n'étaient guère de saison en ce pays-ci. J'avais cru que l'affaire finirait là ; j'appris dans la suite que la ferveur de ces gens de bien ne faisait que

croître ; qu'ils tâchaient sourdement de s'attirer des camarades ; qu'ils avaient retenu la chapelle du Présidial ; qu'ils sollicitaient une bulle à Rome, et qu'ils espéraient que le Saint-Père aurait pitié de la ville de Nîmes, et lui accorderait, pour la rendre sainte, une compagnie de pénitents. J'écoutais encore ces discours comme des contes faits à plaisir, lorsque je vis venir chez moi cette vénérable troupe destinée à réparer par sa piété tous les péchés commis par les hérétiques et même par les catholiques. Les deux chefs de ces messieurs étaient M... qui portait la bulle et qui me la présenta, homme qui n'avait jamais donné de ces espérances de religion, qui n'a pas laissé d'avoir ses aventures scandaleuses, et dont la vie aurait à la vérité besoin d'être pénitente ; l'autre est le sieur ... qui, n'ayant pu vivre en repos dans la confrérie du Saint-Sacrement, dont il était, voudrait se faire fondateur d'une autre, dont il fût le maître. Ils m'expliquèrent leur désir, et je leur répondis qu'on s'était passé si longtemps dans Nîmes de ces sortes de congrégations ; qu'il y avait d'autres moyens de se sanctifier ; qu'ils avaient leurs paroisses, où ils pouvaient assister aux saints offices ; que le nom de pénitents n'était rien, si l'on ne faisait pénitence, et que, pour se disposer à la pénitence, il fallait quitter les mauvaises habitudes et les mauvais commerces qu'on avait. Qu'à l'égard de la compagnie qu'ils voulaient établir, je croyais que cet établissement ne convenait ni à la religion de mon diocèse, ni peut-être aux affaires présentes de la ville et de la province. Je pris la bulle où le pape leur accorde ce qu'ils ont demandé pour l'érection de leur confrérie ; je la leur rendis, et leur conseillai de n'y plus penser. Depuis ce temps-là, ils ont eu l'insolence de me faire faire trois significations, dont je me suis moqué. Mais enfin ce dernier acte, que j'ai l'honneur de vous envoyer ¹, m'a paru aller un peu trop loin. Je sais bien que ni le pape ni le parlement ne me peuvent obliger d'établir une confrérie dans mon diocèse malgré moi. Mais les tracasseries sont toujours désagréables, et je crois que vous aurez la

1. Citation au Parlement de Toulouse.

bonté d'arrêter ces fous par autorité : citer incessamment devant vous le sieur ... et ceux qui sont nommés dans l'acte ; faire entendre que vous vous informerez des autres, leur faire une bonne réprimande, leur ordonner de me venir faire satisfaction, et de se désister de cette folle prétention. M. le D. de R... ¹ voudra bien, si le cas y échoit, leur faire aussi sa petite correction. Je suis, etc.... »

Soit que les pieux rebelles aient fait d'eux-mêmes leur soumission, soit qu'ils aient attendu, pour se désister, la réprimande du sévère intendant, l'affaire ne paraît pas avoir eu d'autres suites. Nous ne voyons du moins pas que l'établissement de ces pénitents blancs ait alors eu lieu ².

L'inflexibilité, la hauteur dont Fléchier fit preuve en cette occasion, auraient lieu de surprendre de la part d'un prélat si doux et en apparence si accommodant, si l'on ne savait que, nonobstant sa débonnaireté, il ne souffrit jamais qu'on méconnût sa dignité d'homme ou d'évêque. Humble avec ceux qui lui rendaient les hommages dus à son talent et à son caractère, il devenait très-fier avec ceux qui avaient l'air de vouloir le rabaisser. « C'est que, fait très-bien observer d'Alembert à ce sujet, la vraie modestie est comme la vraie bravoure, qui jamais n'outrage personne, mais qui sait repousser les outrages, au moins quand celui qui les fait n'est pas assez vil pour ne mériter que le mépris. »

— Groupons ici quelques traits.

Nous avons dit qu'on le croyait fils d'un marchand de

1. Le duc de Roquelaure, commandant de la province.

2. Ménard, *Vie de Fléchier*.

chandelles. Or, un jour, un prélat courtisan, « n'ayant que ses aïeux pour mérite, » se trouvait déshonoré d'avoir en Fléchier un confrère que « Dieu avait fait éloquent, charitable et vertueux, mais n'avait pas fait gentilhomme ; » et il ne craignait pas de laisser percer son mécontentement devant Fléchier lui-même. « Avec cette manière de penser, lui dit l'Évêque de Nîmes, je crains, monseigneur, que si vous étiez né ce que je suis, vous n'eussiez fait que des chandelles. »

On raconte aussi que le maréchal de la Feuillade, qui se dédommageait de ses adulations pour le Maître par ses airs de hauteur avec ceux qu'il croyait devoir les souffrir, osa dire à Fléchier : « Je ne vois en vous, monsieur, qu'un petit bourgeois de Nîmes. Avouez que votre père serait bien étonné de vous voir ce que vous êtes. » — « Peut-être moins étonné qu'il ne vous semble, répondit Fléchier ; car ce n'est pas le fils de mon père, c'est moi qu'on a fait évêque ¹. »

Fléchier n'était pas moins soigneux de sa dignité avec ses diocésains, de quelque rang qu'ils fussent. Il était à peine arrivé à Nîmes, qu'il eut un différend avec Balthazar Rippert d'Alausier, gouverneur de la ville, au sujet des préséances. Il s'agissait de savoir lequel, du gouverneur ou de l'évêque, devait avoir le pas, aux assemblées de ville et aux réunions pour les élections consulaires. Chacun envoya son mémoire à la cour. Le roi, sur le rapport de Châteauneuf, secrétaire d'État, dans un règlement daté de Versailles, 25 janvier 1689,

1. D'Alembert, *Éloge de Fléchier*.

où l'on avait eu soin d'écarter toute question de personne, se prononça en faveur des prétentions du gouverneur. Que « si Fléchier ne réussit pas dans ce différend, il lui est toujours glorieux de l'avoir soutenu et de s'être montré ferme et courageux contre son compétiteur. Au surplus, la cour jugea à propos de donner quelque relief au gouverneur d'une ville encore toute remplie de protestants¹. »

Son amitié et son respect pour M. de Basville ne le firent non plus ni s'abaisser, ni faiblir devant le célèbre intendant. On en jugera par le trait suivant.

Après la guerre des Camisards, M. de Basville, le même dont il venait de réclamer l'intervention dans l'affaire des pénitents blancs, rendit une ordonnance (1708) aux termes de laquelle les communautés étaient obligées, sans distinction de culte, de relever à leurs dépens les églises détruites par les fanatiques. C'était confondre les catholiques avec les protestants, les sujets fidèles avec les révoltés, les victimes avec les meurtriers ; et faire porter la peine des excès des Camisards à ceux-là mêmes qui les avaient subis. Fléchier d'élever la voix en faveur de ses ouailles. Il écrivit plusieurs fois à l'intendant, le priant de rapporter son ordonnance ; mais ses instances furent vaines. L'évêque se sentit blessé dans son cœur de père et dans sa dignité de prélat. Vinrent les États de la province assemblés à Montpellier ; Fléchier se borna aux devoirs de la stricte étiquette. Il fit sa visite aux commissaires royaux, parmi lesquels était M. de

1. Ménard, *Vie de Fléchier*.

Basville, et ne parut plus à l'intendance. Le magistrat s'étonna de cet éloignement, s'en montra même affligé, et voulut en savoir la cause, qu'il pouvait d'ailleurs soupçonner, connaissant la noble susceptibilité de son ami. On s'interposa ; une entrevue eut lieu , dans laquelle l'évêque de Nîmes exposa ses griefs, et déclara ne vouloir aucun accommodement, avant qu'on n'eût fait droit aux réclamations contenues dans ses lettres à M. l'intendant. M. de Basville se rendit aux raisons de l'évêque, promettant de faire tout ce qu'il voudrait, à la seule condition qu'il viendrait, le lendemain, dîner chez lui. Au dîner, M. de Basville fut le premier à parler de la réconciliation. « M. de Nîmes, dit-il en souriant, a fait de moi tout ce qu'il a voulu, et m'a fait changer du blanc au noir. » — « Dites donc du noir au blanc, » lui répliqua l'évêque¹.

Les parlements ne l'intimidaient pas davantage. C'est ce que l'on peut conclure d'une affaire qu'il eut au parlement de Toulouse, en 1708. Lui qui avait toujours témoigné de l'horreur pour les procès, se vit traduit, sur ses vieux jours, devant « messieurs de Toulouse ; » et cela par un de ses diocésains, et pour peu de chose, paraît-il. Ayant été condamné une première fois, l'affaire fut reprise, on ne sait trop pourquoi ; et ce qui paraît avoir le plus froissé Fléchier, c'est qu'on ait voulu le faire comparaitre, malgré sa dignité épiscopale, et contrairement aux usages, à l'audience du sénéchal, pour y prêter serment, au lieu que celui-ci eût dû venir le recevoir à l'Évêché.

1. Ménard, *Vie de Fléchier*.

« A Nîmes, 9 mars 1708.

« Il a fallu, écrit-il à l'abbé de Nobile, alors à Toulouse pour suivre cette affaire, que j'aie trouvé un homme qui, sans honnêteté, sans raison, sans intérêt ni avantage pour sa cause, étant mon diocésain, veut me faire conduire, à la vue de tout mon diocèse, au travers d'une foule de plaideurs, et qu'il se trouve des gens sages qui le soutiennent. Cette affectation de m'attirer à l'audience, cet appel de l'offre que le juge fait de venir recevoir le serment de son évêque ... ne méritaient guère d'être approuvés.... On dit que les évêques ont trop d'autorité : ils n'en ont pas trop, s'ils en usent bien ; et ce n'est jamais une raison de droit, moins encore de religion, de vouloir les abaisser comme évêques¹. »

Le *diocésain* de Fléchier pouvait bien n'être qu'un instrument entre les mains de ses juges, secrètement désireux d'humilier l'épiscopat en la personne d'un de ses membres le plus en renom. Ceci ressort assez clairement de deux autres lettres écrites au même. Dans la première², il est dit que le juge s'offrait à venir chez lui « recevoir » son serment.

« Mais le sieur Fauquet me chicane, ajoute-t-il ; la procédure étant finie et fermée, son *confrère* la lui ouvre. Il représente le danger qu'il y a de venir dans ma maison : mon suisse, mes domestiques..... peu s'en faut qu'il ne dise mes gardes. Je n'ai jamais passé pour si terrible³. »

1. Minute originale.

2. Communiquée par M. le marquis de Valfons. (Inédite.)

3. Dans une autre lettre il parle encore de ce Fauquet d'une façon charmante :

« ... Le sieur Fauquet n'a d'autre satisfaction que celle d'avoir un procès ici et au parlement. Il veut que je jure ; je le veux. Il sait

mois auparavant à mademoiselle de La Fare : « Mon procès n'est rien ¹; » sa tendresse pour sa « chère fille, » qu'il ne voulait pas alarmer, lui faisait dissimuler une partie de sa pensée.

Tel était Fléchier dans l'occasion : d'une douceur parfaite, mais d'une fermeté inébranlable, parfois même d'une fierté déconcertante.

1. De Montpellier, 16 janvier 1708. (Inédite.)

CHAPITRE ONZIÈME

Patriotisme du clergé de France sous Louis XIV. — Mandements relatifs aux affaires de l'État et correspondance politique de Fléchier. — Fléchier aux États de Languedoc. — Sermons prêchés aux États. — L'Académie royale de Nîmes et Fléchier. — Oraison funèbre de la Dauphine. — Oraison funèbre de M. de Montausier. — Retour à Nîmes. — Académie privée. — L'abbé Bégault et l'abbé Ménard. — Agrégation de l'Académie de Nîmes à l'Académie française. — *Histoire du cardinal Ximènes.*

L'évêque va bientôt reparaitre en la personne de Fléchier ; considérons, en attendant, le citoyen.

Mais ici encore l'évêque se montre tout entier. Citoyen et évêque, c'étaient deux choses qui ne se séparaient guère, en ces glorieuses années de la monarchie. Si l'union du trône avec l'autel avait ses dangers pour la liberté de l'Église gallicane et la dignité sacerdotale, il faut convenir aussi qu'elle était la source de ce patriotisme qui fera l'éternel honneur du haut clergé au dix-septième siècle. De toutes les classes de la société, le clergé était celle qui comprenait le mieux la politique nationale du gouvernement, et qui, dans les revers

comme dans les succès, prêtait au Roi le concours le plus spontané et le plus généreux. Non que l'Église de France ait approuvé toutes les ambitions plus ou moins légitimes de Louis XIV, qu'elle n'ait pas gémi sur des guerres quelquefois problématiques dans leurs origines et désastreuses dans leurs suites. Les *Te Deum* avec lesquels on célébrait nos victoires, étaient accompagnés de soupirs et de larmes, et mêlés de prières pour la paix ; mais comme le drapeau était en avant, tout bon Français devait suivre ; or le clergé, comptant pour beaucoup dans l'État, était Français plus qu'il ne peut l'être, depuis la Révolution. Il suivait donc, non seulement de ses applaudissements et de ses prières, mais encore de ses subsides librement offerts, largement comptés. Grand corps de l'État et grand propriétaire, comment eût-il pu décliner toute solidarité avec le gouvernement ; et comment cette solidarité n'eût-elle pas commandé ses largesses ?

L'épiscopat, naturellement, était l'avant-garde de cette grande armée, dont les gouvernements modernes peuvent parfois regretter le licenciement.

Or, au premier rang de la cohorte sacrée, brille l'évêque de Nîmes. A peine arrivé dans son diocèse (10 nov. 1688), il élève la voix en faveur de nos triomphes militaires. Il remercie Dieu, par ordre du Roi, mais d'un cœur vraiment patriotique, d'avoir donné la victoire à « Monseigneur le Dauphin, » sous les murs de Philisbourg, de l'avoir préservé « des périls où il s'est exposé dans sa première campagne ; » d'avoir béni, « en même temps, les armes du Roi, par les grands avanta-

ges que ses troupes ont remportés du côté du Rhin, en réduisant, en moins d'un mois, plusieurs villes importantes sous son obéissance ¹... » alors qu'il a l'Europe entière sur les bras, et une armée de quatre cent mille hommes à diriger sur toutes les frontières. — Trois ans plus tard (28 octobre 1694), la guerre ayant pris un caractère plus sérieux, à cause de la réapparition de l'ex-prince d'Orange dans les Pays-Bas, le cœur de Fléchier s'émeut des victimes immolées et à immoler à la colère des rois de France et d'Angleterre. Le pieux évêque écrit à ses diocésains, leur demandant des prières en faveur « de ceux qui, animés d'un zèle ardent pour la patrie et pour la véritable religion, en deviennent les victimes publiques, en répandant leur sang pour en soutenir la gloire et les intérêts... » Il est juste, dit-il, « qu'ayant été tous protégés par la valeur de ces généreux guerriers, qui ont été comme ensevelis dans leur triomphe, nous leur donnions des preuves solides de notre reconnaissance ²... » Ces prières, unies à celles de beaucoup d'autres diocèses, semblent avoir profité à la gloire de ceux qui survivent comme à celle de ceux qui sont morts. Pendant quinze ans, la victoire nous a été fidèle sur terre et sur mer ; et les jours de paix qui ont brillé sur la patrie n'ont pas été moins radieux que les jours de victoire. Mais notre étoile pâlit en Espagne dans la grande guerre de la succession.

1. *Archives du secrétariat ; Actes épiscopaux de Fléchier*, registre I, p. 83-84. (Ne se trouve pas dans les *Œuvres complètes*.)

2. *Ibid.*, p. 194-195-196. (Ne se trouve pas dans les *Œuvres complètes*.)

A la suite de l'Archiduc Charles, les Anglais font irruption sur nos armées et sur nos conquêtes. Fléchier, plus voisin que d'autres de ces revers, et encore tout épouvanté du sang répandu autour de lui dans la guerre des Camisards, se hâte d'appeler la paix sur la France, tout en continuant de demander à Dieu « la prospérité des armes de Sa Majesté. » (6 août 1705.)

« ... Après qu'il a plu à Dieu, dit-il, de faire cesser par sa miséricorde les désordres causés par la fureur des fanatiques..., nous n'avons rien à désirer avec plus d'ardeur que de voir rétablir la paix, et la tranquillité dans toute l'Europe. Nous voyons avec une extrême douleur les princes chrétiens armés les uns contre les autres ; la discorde allumée partout ; les nations émues ; les armées prêtes à se choquer ; tant de sang répandu, tant de sang qui va se répandre... Il ne nous reste, M. T. C. F., qu'à nous humilier devant le Seigneur et à lui demander, par nos larmes, autant que par nos prières et nos vœux, cette paix tant désirable que le monde ne peut pas donner... ¹. »

Un an après (23 septembre 1706), il revient sur le même sujet, et avec quels accents de patriotique et sainte tristesse !

« Il semble, M. T. C. F., que le Seigneur ait retiré de nous ses bénédictions accoutumées. Les ennemis, qui fuyaient autrefois devant nous, prévalent aujourd'hui sur nous... Dieu afflige, depuis quelques années, un royaume qu'il avait rendu lui-même si florissant... Malheur à nous, parce que nous avons péché. Nous ne manquons ni de force, ni de courage ; le feu de la nation n'est pas ralenti ; la puissance qui nous gouverne n'a jamais eu plus de grandeur, de sagesse et de piété... Cependant, nos

1. *Actes épiscopaux de Fléchier* ; registre III, p. 22-23-24-25. — (Ne se trouve pas dans les *Œuvres complètes*.)

et de l'espérance. Mais, une fois arrivée dans l'église, et
à la vue de la multitude, l'âme se sent émue par les sa-
créments.

« Vous ne pouvez pas savoir ce que j'éprouve de l'incertitude
de la vie, de la mort, de la résurrection, et de tout ce qui
est au-delà de la tombe. »

Tout ce que les voix plaintives, qui s'élevaient dans
les salles de l'assemblée, lui répétaient, était l'épave
des maux de son peuple. Il lui demandait un Jubilé
au pays pour le rétablissement de la patrie. Il lui lire, au
nom même des larmes amoncelées de l'évêque de
Nîmes, le mandement pour la jubilation de ce Jubilé.

1^{er} avril 1707. Le maître et vieux vicillard sem-
ble pour l'évêque à l'évêque d'une si douce. La plupart
des évêques et d'ailleurs sont singulièrement dépassés par
celui de Nîmes : Fénelon lui-même, une âme tendre
cependant, et pour son pays, une plume éloquent
presque à l'égal de celle de Bossuet, est laissé bien loin².
La lecture de ces pages devait arracher des larmes ; et
cependant, cela est si plein d'amour pour la patrie, de
vénération pour le prince, et d'adoration pour les des-
seins de Dieu, qu'il ne saurait provoquer un sentiment
d'amertume.

« ... Nous vous avons souvent exhortés à la demander, M.
T. C. F., cette paix... Vous l'avez fait dans vos afflictions ; nous
avons vu couler de vos yeux des larmes de pénitence ; nous
croyions lire sur vos visages les sentiments et les affections de
vos cœurs ; nous avons été touchés de vos voix plaintives, et

1. *Oeuvres complètes*, t. VIII, p. 118 et suiv.

2. Voir le *Mandement* de Fénelon pour le jubilé de l'année 1707.

nous espérions que le Seigneur le serait aussi par sa miséricorde : cependant il a rejeté nos prières, et nous a laissés dans l'horreur d'une guerre impitoyable... »

Hélas ! cette paix « si désirable » et si désirée fuyait toujours ; et l'évêque de Nîmes, qui, plus qu'un autre, l'avait appelée de ses vœux pour le bien et l'honneur de sa patrie, ne devait point la voir de ses yeux. Peu avant sa mort (10 juillet 1709), il levait encore vainement ses mains au ciel, avec le Roi et toute la France. Les Pays-Bas, qu'on avait autrefois injustement foulés, se dressaient maintenant avec des airs superbes devant notre diplomatie suppliante, et, par le refus de lui accorder une paix acceptable, mettaient le grand roi à deux doigts de sa perte.

« Nous n'osons presque, M. T. C. F., dit Fléchier, vous exposer les lois honteuses et tyranniques qu'ils ont voulu nous imposer : vous les avez apprises avec horreur....

« Il fallait, pour les satisfaire, les rendre maîtres de nos frontières, démolir nous-mêmes nos places et combler nos ports à leur fantaisie ; leur abandonner les villes que nous avions fortifiées pour notre défense ; sous prétexte de leur donner des sûretés, nous ôter les nôtres, et livrer le royaume à leurs irruptions et à leurs caprices ; interdire au Roi la liberté de protéger une famille royale, respectable par son rang, par sa piété, par la persécution même qu'elle souffre ; et après l'avoir dépouillée de ses états, vouloir encore lui enlever sans pitié l'asile et la protection qui lui reste ; proposer de faire descendre du trône un roi solennellement reconnu, régnant, établi, aimé des siens ; et l'arracher de son royaume, et, pour ainsi dire, du cœur même de ses sujets ; et ce qu'il y a de plus inhumain, prétendre de s'aider des conseils et des armes mêmes du père, pour déshonorer son propre fils, et violer en même temps les règles

de la justice, des droits de la royauté et ceux du sang et de la nation; enfin pour ne rien oublier d'odieux, renvoyer à leur jugement la cause de Dieu, et soumettre notre religion à leur pitié.

« Ce n'est pas cette paix, M. T. C. F., que nous vous exhortons à demander dans vos prières !... »

Voilà de belles paroles dans la bouche d'un vieil évêque, et dignes de celles qu'un autre vieillard prononçait, en même temps, en conseil des ministres : « Puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants. » La nation qui les entendait et les acceptait, au sein des calamités de tout genre de l'année 1709, était belle aussi. C'est qu'alors le peuple français aimait ses rois, en même temps qu'il était docile à la voix de l'Église, qu'on ne lui faisait pas encore un point d'honneur et une obligation de dédaigner.

Ce qu'il était dans ses mandements, Fléchier l'était dans ses lettres privées. Si c'est là qu'il faut chercher les vrais sentiments d'un homme, là est la preuve la plus éclatante du patriotisme de Fléchier. Cette noble préoccupation perce dans toutes ses lettres, du billet le plus humble à la missive la plus élevée. En première ligne se place la lettre qu'il écrivait à Louis XIV², pour

1. *OEuvres complètes*, t. VIII, p. 143 et suiv.

2. Cette pièce se trouve au t. IX des *OEuvres complètes*, p. 84, sous le titre de *Harangue au Roi*. C'est peut-être ce qui a fait dire à Ménard (*Vie de Fléchier*) que l'évêque de Nîmes avait été chargé par l'assemblée du clergé de faire un discours au Roi. La lecture de ce morceau prouve que ce n'est qu'une lettre personnelle, et rien, dans les procès-verbaux du clergé, n'indique le contraire.

le féliciter de nous avoir donné la paix de Ryswick, « par religion ou par grandeur d'âme, » et non par politique, les secrètes espérances que faisait concevoir la prochaine succession d'Espagne n'ayant nullement influé, quoi qu'on en ait dit, sur la générosité du Roi. Nous citerons ensuite sa correspondance avec l'archevêque de Saragosse, de 1703 à 1708, où revivent les péripéties de la guerre de la succession, dans un langage assez dramatique, et celle avec le duc de Villars, qui renferme autre chose que des compliments au pacificateur des Cévennes. Enfin, l'intimité du foyer domestique ne rend pas ici un moins éloquent témoignage. L'évêque de Nîmes avait engagé plusieurs de ses neveux dans la carrière des armes. L'un d'eux, meilleur campagnard peut-être que vaillant soldat, faisait de la villégiature à Pernes, pendant que les Anglais bombardaient Toulon (1707). Fléchier lui écrit :

« . . . Il me paraît que vous vous disposez à faire vos vendanges bien en repos, mon cher neveu, tandis que vos camarades essuient le feu de l'ennemi sous les murs de Toulon. Un soldat se doit aux affaires de la patrie plus qu'aux siennes propres... J'aimerais mieux vous voir faire votre devoir... ¹. »

Sévère pour ceux des siens qui oubliaient leur devoir envers la patrie, il ne manquait jamais d'adresser des félicitations aux officiers de sa connaissance qui s'étaient distingués dans quelque affaire. Il faisait plus. Au té-

1. A Nîmes, environ 1707. Inédite. (Je cite de mémoire.)

moignage de Ménard, si l'un d'entre eux venait à être blessé et qu'il fût pauvre, il lui envoyait des secours proportionnés à ses besoins, et l'obligeait de les accepter.

Ce qui précède nous conduit directement aux assemblées politiques, dans lesquelles l'évêque de Nîmes fut appelé à jouer un rôle important : nous voulons parler des *États de Languedoc*.

La première ébauche des États de Languedoc remonte à 1356 (26 mars), sous le roi Jean, qui les convoqua dans la ville de Toulouse, afin d'en obtenir des secours pour faire face aux Anglais, notamment au prince de Galles. Nîmes y envoya trois députés ¹. Mais les États ne furent véritablement organisés que sous Charles VII, vers le milieu du quinzième siècle, époque à laquelle on leur donna même à peu près la forme qu'ils ont gardée jusqu'à la fin ².

1. Les commissaires du Roi furent Bertrand, évêque de Nevers; Jean Charlemart, président au parlement de Paris; Robert de Clermont, maréchal, duc de Normandie.

Le procès verbal commence par ces mots :

« *In nomine domini, amen. Per hoc præsens publicum instrumentum noverint universi, etc.. Quod cum certarum bonarum villarum et locorum notabilium occitanciæ Linguz universitates, sub certa forma, de mandato regio, ad ipsius honorem utilitatemque rei publicæ et privatæ, Tolosæ fuerunt evocatæ, ut die vigesima sexta mensis Martii nuper præteriti ibidem comparerent...* »

(Archives de l'Hôtel de Ville de Narbonne. Apud dom Vaissette, *Histoire générale de Languedoc*, t. IV. p. 232 des *Pièces justificatives*.)

2. La forme des États variait un peu de province à province. Voici

Les États votaient d'abord le *don gratuit*, représentant les impôts et contributions que le roi faisait lever,

celle qu'avaient les nôtres, arrêtées par eux-mêmes, vers la fin du quinzième siècle.

Les États de Languedoc se composaient des trois ordres : le clergé, la noblesse, le tiers.

L'archevêque de Narbonne était président-né des États. Les autres évêques se plaçaient par rang d'ancienneté. Ensuite venaient les nobles, selon l'ordre de leur noblesse et de leurs dignités.

Le tiers nommait des députés.

Les seuls comtes, vicomtes, barons, étaient admis aux États; les seuls archevêques ou évêques avaient droit d'y assister, eux et leurs grands-vicaires. Ils ne pouvaient s'y faire représenter que par des prêtres *notables*.

« Quant aux opinions, disent les *procès-verbaux*, il opine un de l'Eglise, un des nobles, et après, deux du commun État ».

Les États de Languedoc se tenaient, à peu près tous les ans, dans une des *sénéchaussées* de la province, rarement à Toulouse.

1° Le gouverneur de la province ou l'intendant faisait l'ouverture.

2° Les commissaires royaux, dont ces Messieurs faisaient partie, présentaient à l'archevêque-président la *lettre close* de S. M., portant convocation des États.

3° Lecture de la lettre royale par le secrétaire des États.

4° Discours du gouverneur; discours de l'intendant.

5° Réponse de l'archevêque: ouverture de l'assemblée.

6° Sortie des commissaires; remerciement des États à l'archevêque « pour le zèle avec lequel il a si bien représenté, à messieurs les commissaires du Roi, les sentiments de la province pour le service de S. M. ».

7° Messe du Saint-Esprit, à laquelle assistent les commissaires, et où se fait le sermon d'ouverture.

8° Séance chaque jour, sauf le dimanche, pour lequel on lit invariablement: « Les États ne se sont point assemblés ».

9° Visite aux commissaires.

10° Procession des États.

11° Nomination de quatre députés: Un évêque, un noble, et deux du tiers, pour porter le *cahier* des délibérations à S. M.

12° Clôture des États. *Te deum*.

(Voir *Procès-verbaux des États de Languedoc, commencés en 1501*, t. I, *Manuscripts du marquis d'Aubais*. Biblioth. de Nîmes.)

par les gens de ses finances, dans les provinces qui n'étaient point pays de *franchises*. La principale affaire des commissaires royaux, celle qui préoccupait le gouvernement et le tenait souvent dans l'anxiété, c'était le débat de la quotité du *don gratuit*¹. Pendant ces débats, le ministère recevait dépêches sur dépêches, comme s'il se fût agi d'une grande bataille et de ses péripéties. Les commissaires gagnaient là leurs galons ou les perdaient, selon qu'ils avaient bien ou mal conduit l'affaire, réussi ou non, par leur éloquence ou leurs intrigues, à faire voter selon les vœux de Sa Majesté.

Que si les États de Languedoc furent les plus importants des États provinciaux, ils ne furent ni les moins généreux ni les moins dociles. Dans un discours d'ouverture, Fléchier pouvait leur dire :

« Toutes les fois que nous avons l'honneur de présider à cette auguste Assemblée et d'y porter les ordres du Roi, nous avons aussi le plaisir de remarquer sur vos visages l'affection et le zèle que vous avez pour son service. Cette province, si considérable par l'étendue de son pays, par la douceur de son climat, par la politesse de ses peuples, ne l'est pas moins par les marques d'estime qu'elle a toujours reçues de Sa Majesté, et par les preuves de fidélité qu'elle lui a toujours données.

« Elle s'assemble, tous les ans, pour écouter avec respect ses volontés et pour les suivre avec exactitude. Elle va, tous les ans,

1. Le *don gratuit* se montait, d'ordinaire, à six millions de francs. Il appartenait ensuite aux États eux-mêmes de le lever, ainsi que de pourvoir aux dépenses de la province : frais de sessions, gratifications plus ou moins abusives, votées à des membres des États et aux grands fonctionnaires, pour des services rendus à la province.

au pied de son trône, et ral-
 le son souverain, le feu de
 rement les bons con-
 du royaume ; c'est
 our le soutien et pour
 plus doux et plus agréa-
 dants, mais encore libres et

evendication armée de leur pré-
 franchises²», les États de Langue-
 ent nul souci à la cour, sous Louis XIV
 jamais. C'est que le clergé, très-influent
 guedoc, était aussi très-dévoué au gouverne-
 . Ce n'était pas cependant de la part de nos pré-
 s une unanimité inintelligente ou servile : on savait
 avoir une opinion personnelle, et on la défendait
 avec un certain courage. De ce nombre parait avoir
 été l'archevêque de Toulouse. Il apportait aux États les
 habitudes parlementaires de sa ville archiépiscopale.
 Chose moins fière assurément, il ne manquait jamais
 de se trouver là quelqu'un d'assez officieux pour en ins-
 truire le gouvernement ; et le délateur était quelquefois

1. (Inédit.) Collection Buzonnière. Voir l'Appendice, n° II.

2. Quoi qu'en dise Dom Vaissette (*Histoire générale de Lanque-
 doc*), il ne paraît pas certain que notre province ait jout, de plein
 droit, des franchises dont elle se montrait si fière. Les gouvernements
 qui se sont succédé depuis Charles VII, lui ont disputé ce droit de
 diverses manières. Montmorency a payé de sa tête l'appui donné, les
 armes à la main, à cette prétention ; enfin, Basville, étudiant la
 question en intendant, sans doute, mais en homme parfaitement
 instruit de l'histoire de sa province, s'est prononcé pour la négative.
 (*Mémoires pour servir à l'Histoire de Languedoc.*)

évêque lui-même¹. Ajoutons tout de suite que cet évêque n'était pas celui de Nîmes. Ennemi né de la discussion, nature calme et pacifique, s'il fut trop libéral pour se réjouir du mutisme imposé aux États pendant la dernière moitié du règne de Louis XIV, Fléchier fut trop philosophe pour s'en plaindre. Un évêque de la province, qui n'avait pas craint d'ailleurs de porter ses doléances jusqu'au pied du trône, admirant un jour la résignation de l'évêque de Nîmes, celui-ci lui répondit en souriant : « Monseigneur, j'ai mes raisons pour me consoler du gouvernement des *parleurs*. Et puis j'estime, quant à moi, plus agréable de parler du haut de la chaire que sur un banc de député² ».

1. Je lis dans la *Collection des documents inédits pour servir à l'histoire de France*, la lettre suivante du chancelier Pontchartrín à l'évêque de Castres :

« A Versailles, le 8 décembre 1700.

« Vous me faites plaisir de m'apprendre ce qui s'est passé dans l'assemblée des États. Je vois, par ce que vous me dites de M. l'archevêque de Toulouse, qu'il sera toujours lui-même, et que la triste expérience d'être toujours seul de son avis, ne l'obligera point de changer de manière ni de sentiments. De votre côté, soyez en repos sur tout ce qui vous regarde personnellement, et comptez qu'un *provincial* comme vous est toujours présent à l'esprit et au cœur de ceux qui l'estiment ».

Voyez *Correspondance administrative du règne de Louis XIV*, t. I, p. 314.

2. Le tiers-état, en Languedoc, paraissait ne plus tenir, lui aussi, au droit de discussion. Nous lisons, dans les registres des *délibérations du conseil* de Nîmes, que La Baume, un ami de Fléchier, ayant été député en 1696, comme membre du tiers, afin de porter le *cahier* au Roi, dut lui-même haranguer S. M., en l'absence de l'évêque de Béziers, malade, et du marquis de Caylus, occupé à son régiment. Sa

Les longs *procès-verbaux* des États, qui mentionnent à chaque page les diverses motions des évêques, ne parlent en effet que très-peu de celles de Flé-

harangue, fort bien écrite d'ailleurs, témoigne hautement de la *fidélité*, pour ne pas dire de la servilité du tiers.

« ... La maladie ou l'absence de ceux qui devaient marcher à notre tête, dit La Baume, fournit une occasion précieuse au tiers-état de vous offrir lui-même le tribut solennel de notre fidélité... »

« Sire,

« C'est par ce langage (celui du cœur), que le tiers-état prétend le disputer aux autres ordres de notre province. Il leur cédera toujours la gloire de l'éloquence, et souvent même celle de la valeur, mais il ne leur cédera jamais celle de la fidélité... »

Les consuls de Nîmes partageaient si bien ces sentiments de leur député aux États, qu'ils jugèrent à propos de faire transcrire, dans leurs registres, la harangue de M. de La Baume, « afin, disent-ils, qu'il en soit fait mémoire à l'avenir... »

(Archives de l'Hôtel de ville, *Délibérations du Conseil*, registre XXX, p. 22, 23, 24.)

Nous plaçons ici, pour le public nîmois, dont nous cherchons toujours à tenir grand compte dans cette histoire, une *lettre inédite* de Fléchier à La Baume, au sujet de cette harangue. On y verra, en même temps, l'estime du grand prélat pour un homme qui est une des gloires de notre ville.

« A Sommières, ce 24 août 1696.

« J'apprends avec beaucoup de joie par votre lettre, Monsieur, votre heureuse arrivée à Paris, et les grandes et glorieuses occupations que vous y avez trouvées en arrivant. Je suis bien aise que le Roi vous ait reçu favorablement, et qu'il vous ait voulu entendre parler au nom de la province, quand il recevra le *cahier*. Il vous faut une occasion extraordinaire comme celle-là, pour faire paraître votre esprit et la connaissance que vous avez des affaires de la province. Le présidial et l'Académie de Nîmes vous seront obligés de l'honneur que vous leur ferez. J'ai grand regret de ne pouvoir être de vos auditeurs, et de ne pouvoir vous témoigner, du moins par mon approbation, que je suis, Monsieur, etc... »

(Inédite. — Collection Buxonnière.)

chier. En revanche, il est souvent question de ses « compliments » faits, au nom des États, aux principaux commissaires du Roi, le comte de Peyre, le comte du Roure, M. de Basville, etc. ; de ses harangues et surtout de ses prédications. Outre les sermons d'ouverture, que nous possédons au nombre de quatre, Fléchier parait avoir souvent occupé la chaire, pendant les États, les dimanches ordinaires. On lit à tout instant dans les procès-verbaux : « Dimanche.... l'évêque de... officia, et l'évêque de Nîmes prêcha ».

Fléchier ne nous a laissé, de ses discours donnés aux États, à part deux harangues, dont une jusqu'à ce jour inédite, que les sermons d'ouverture, prêchés à Nîmes, 1688 ; à Montpellier, 1691 ; à Narbonne, 1693 ; à Montpellier, 1704.—Il y a de la doctrine, de la noblesse, du patriotisme et de l'éclat dans tous ces sermons ; la forme en est ferme, sobre, épiscopale comme celle des mandements et discours synodaux. On a insinué que ce genre de prédications¹ était une invention du despotisme, une machine de guerre destinée à préparer le vote du « don gratuit ». En tous cas, Fléchier ne nous parait pas avoir joué ce rôle, dans ses discours d'ouverture. Nous y voyons le respect du pouvoir, le dévouement au prince, l'amour de la patrie, et la glorification de tous les sacrifices que ces sentiments commandent ; mais nous y découvrons aussi une sainte indépendance, une critique du gouvernement d'autant plus sérieuse qu'elle parait plus respectueuse, plus impartiale, et qu'elle s'inspire

1. Depping, *Correspond. administ. du règne de Louis XIV*, t. I^{er}, introduction.

des préceptes de la religion et des maux de la patrie. Nous y admirons enfin un profond amour du peuple sur lequel vont peser, en partie, les largesses des États. Le passage suivant nous dira la noble attitude de l'évêque de Nîmes, en face des droits du Roi et des droits du peuple :

« C'est à vous à prendre en main la balance du sanctuaire, pour peser ce que la nécessité exige, et ce que la charité demande; ce que vous devez à César, comme tributaire de sa puissance, et ce que vous devez à Dieu, comme redevables à sa justice; ce que la raison veut que vous laissiez à la commodité des particuliers, ce que la politique veut que vous destiniez au salut public. C'est à vous qui venez ici, comme ces hommes sages et désintéressés, reconnus tels, chacun dans leur tribu, que Moïse choisit autrefois pour régler les affaires d'Israël; c'est à vous, dis-je, à discerner la cause du pauvre, à ménager le sang du peuple, pour ainsi dire, goutte à goutte, à proportionner ses devoirs, non pas à ses désirs, qui sont infinis, mais au peu de force qui lui reste; à rendre le joug qu'il porte aussi aisé, s'il se peut, qu'il est volontaire, et à compatir du moins aux peines que sa soumission n'empêche pas de sentir, et que les conjonctures fatales du temps ne vous permettent pas de lui épargner ¹ ».

Mais le thème favori du prédicateur des États de Languedoc, ce qui lui fournit l'explication de tous les maux de son temps et de son pays, ce qui lui donne le droit de les déplorer avec une égale indépendance, en face des gouvernants et des gouvernés, ce sont les désordres de son siècle, dont il fait sans cesse le tableau.

1. Premier discours prêché à Nîmes, 1688.

« Que dirai-je de ces guerres qui font gémir aujourd'hui et qui ébranlent, pour ainsi dire, toutes les parties de la terre? On en raisonne selon les règles de la prudence et de la chair, non pas selon les règles du christianisme. On dit tous les jours : Otez une douzaine de politiques qui soufflent dans l'esprit des princes les haines, les ambitions, les jalousies et les vengeances : la paix est faite. Otez un homme qui sacrifie tout à ses intérêts; qui, par des ressorts secrets de religion et de politique, fait mouvoir cette redoutable machine de confédérations et de ligues, et se plaint de voir à ses pieds une troupe de souverains qu'il a rendus les confidents de son orgueil, et les complices de son injustice; ôtez cet obstacle au repos public, et tout se remettra dans l'ordre. On se trompe, Dieu n'ignore pas les moyens de calmer les troubles du monde. Quand les moments que sa providence a marqués seront arrivés, il saura bien jeter au feu les verges dont il nous châtie. Que ne dit-on plutôt : Otez du monde les péchés qui nous attirent ce fléau de Dieu, et le monde s'apaisera¹. »

A l'honneur de prêcher des sermons et de faire parfois des harangues d'ouverture, en qualité de président, se joignit une fois pour Fléchier l'honneur de porter le *cahier* (1693). Les États s'étaient tenus à Pézenas. Comme on sait, la faveur de porter le *cahier* des délibérations à Sa Majesté était ardemment briguée, du moins en Languedoc, et, faut-il le dire, même dans les rangs des vénérables évêques. Celui de Nîmes n'eut que médiocrement cette ambition-là. Il était « trop heureux de demeurer dans » son « diocèse, d'être occupé de » ses « devoirs et de rendre » sa « résidence... nécessaire², » pour se mettre en quête de toute occasion honorable de

1. Deuxième discours prêché à Montpellier, 1691.

2. Lettre de Fléchier à Le Pelletier, Nîmes, 1700.

quitter son poste, et d'aller faire sa cour au Roi. Il accepta donc, avec une satisfaction très-modérée, le mandat de l'assemblée de Pézenas ; bien décidé cependant à le remplir de son mieux ¹.

Sa « harangue au Roi » fut magnifique, et parut telle à tout le monde. Il parla de la fidélité du Languedoc, dans un langage rendu plus éloquent encore par les délibérations contenues dans le *cahier* des États ; et il put dire en toute sincérité, que « notre respect, notre zèle et notre reconnaissance » croissaient, chaque année, avec la gloire de Louis XIV. La prise de Namur fit les principaux frais de ce discours. Ici encore, le citoyen éclatait sous l'évêque. « Quelque expérience, Sire, quelque confiance que nous ayons, vos entreprises surpassent toujours notre attente, et rien ne nous semble digne de vous, que ce qui paraît impossible aux autres. »

Ayant terminé sa mission, Fléchier se hâta de retourner dans son diocèse, pour y combler les vides que son absence avait pu faire dans l'administration ².

Mais, tout en cherchant à rendre sa résidence « nécessaire, » Fléchier, comme il l'avouait lui-même, ne négligeait rien pour la rendre « agréable. » En tête des

1. Il disait, dans son discours de remerciement aux États : « Que je serais heureux, Messieurs, si vous me donniez vos lumières en me confiant vos affaires, et si votre choix, qui me rend content, pouvait aussi me rendre habile ! »

2. Je lis au procès-verbal du synode de 1694, 13 mars : « Monseigneur aurait dit qu'ayant été député en cour, la dernière année, pour porter le cahier des États de la province, et n'ayant pu tenir le synode au jour ordinaire, il avait jugé à propos de le convoquer à ce jourd'hui. » — *Archives de l'évêché. Assemblées du clergé. Reg. II.*

agréments dont il savait l'entourer, nous devons placer la littérature, aux douceurs de laquelle il ne se croyait pas obligé de renoncer, quoique évêque, et relégué au fond d'une province.

Nîmes (nous l'avons dit) n'était pas un pays sans culture intellectuelle. Alors comme aujourd'hui, ville intelligente, active, douée d'une émulation féconde et d'un patriotisme énergique¹; alors comme aujourd'hui, cité monumentale, et stimulée par ces magnifiques débris d'une magnifique civilisation, elle n'avait garde de laisser périr le feu sacré dans son sein. C'était afin de l'y mieux entretenir, au contraire, que, cinq ans avant l'arrivée de Fléchier, après trente ans d'essais, sous l'inspiration « de grand nombre de gens d'esprit et de savoir², » une société s'était formée à Nîmes, sur le modèle de l'Académie française, n'aspirant à rien moins qu'à en devenir comme une succursale, à cette extrémité de la France, sous un ciel fait, semble-t-il, pour n'éclairer que les combats de gladiateurs et les courses de taureaux³. Cette heureuse initiative fut

1. M. de Pontmartin, *Correspondant* du 25 juin 1864, art. sur J. Reboul.

2. *Actes et délibérations de l'Académie du Gard* (manuscrit).

3. « ... Il s'est formé, dans notre ville de Nîmes, en Languedoc, une compagnie de gens d'esprit et de savoir, lesquels se sont particulièrement appliqués à l'étude de l'antiquité, pour l'intelligence de ce qu'il y a de plus rare et de plus obscur dans les débris qui lui restent des ouvrages des Romains, dont les fameux monuments attirent dans ladite ville des curieux de toute part; et ils ont cru qu'il était de leur honneur de joindre la pureté du langage français à la connaissance de l'ancienne histoire, et de parler la langue de notre cour, de même que leurs ancêtres parlaient la langue de Rome. » (*Lettres patentes*, Versailles, août 1682. *Archives de l'Académie du Gard*.)

l'œuvre du marquis de Péraud, maréchal des camps et armées du Roi, homme qui avait « toujours extrêmement considéré les gens de lettres... et entretenu un long commerce avec les plus beaux esprits du royaume¹ ». La première séance eut lieu chez ce gentilhomme, le 28 mars 1682. M. de La Baume, conseiller au présidial, qui nous a laissé une précieuse relation manuscrite de la guerre des Camisards, fut nommé directeur ; M. de Péraud, secrétaire ; on résolut d'offrir à Séguier, alors évêque de Nîmes, le titre de protecteur². Le pieux et savant prélat accepta sans hésitation un protectorat que son successeur allait illustrer ; et il ouvrit la première séance régulière, le premier avril 1682, par un discours plein de modestie et d'urbanité³. Quatre mois après, l'Académie de Nîmes était reconnue par le Roi, et des lettres patentes étaient gracieusement accordées en conseil de ministres, portant que les assemblées tenues à Nîmes sous le patronage de monseigneur Séguier, continueraient sous le titre « d'Académie royale de Nîmes⁴. » De si heureux commencements excitaient l'ambition de

1. Actes et délibérations de l'Académie, aux mêmes archives.

2. On « proposa en même temps de choisir un *protecteur* dont la naissance, le rang et la vertu servissent d'appui et d'ornement à la compagnie. Et comme tous ces avantages se rencontraient en la personne de Mgr l'évêque de Nîmes, on résolut de lui demander sa protection. » — Ibid.

3. Voir ce discours aux archives de l'Académie, registre des *Actes et délibérations*, in-fol.

4. Le principal agent de cette négociation fut Faure de Fondamente, conseiller au parlement de Toulouse, originaire de Nîmes et membre de l'Académie de cette ville. La *Biographie universelle*, dans son *supplément*, fait beaucoup d'éloges du savoir de ce magistrat.

Malgré les ardeurs de Nîmes¹, ils osèrent demander à l'Académie française de vouloir bien s'agréger la leur. L'Académie, qui, en sa qualité de languedocien et de parvenu d'ill. des principaux membres de l'Académie de Nîmes², avait prêté son concours dans l'affaire des lettres patentes, l'offrit encore pour celle-ci ; l'abbé Flé-

1. Les membres actifs de l'Académie royale de Nîmes étaient au nombre de vingt-six, tous résidents. La plupart des anciens académiciens ayant été les amis de Fléchier, et d'après Ménard (*Vie de Fléchier*), ayant joui longtemps d'une grande célébrité dans la république des lettres, nous croyons devoir donner ici la liste de ceux de la première création :

Jacques Saurin, évêque de Nîmes, protecteur.

François-Arthéal de Rochemore, président, juge-mage et lieutenant général en la sénéchaussée et siège présidial de Nîmes.

Jacques de La Baume, conseiller du roi en la sénéchaussée et siège présidial de Nîmes.

Jean Saurin, docteur et avocat.

Claude Rouverié, seigneur de Cabrières.

Jean Ménard, prieur d'Aubert.

Pierre Causse, second archidiacre de Nîmes.

Charles Restaurand, docteur et avocat.

Antoine Rouvière, docteur et avocat.

Claude Maltrait, docteur et avocat.

Jean-Antoine de Digoine, procureur du Roi en la sénéchaussée et siège présidial de Nîmes.

Honoré Trimond, prêtre, conseiller clerc en la sénéchaussée et siège présidial de Nîmes.

Jean-Pierre Chazel, conseiller en la sénéchaussée et présidial de Nîmes.

François Graverol, docteur et avocat.

Louis Trimond d'Aiglun, chanoine de Nîmes.

Pierre Chazel, docteur et avocat.

François de Faure de Fondamente.

Marquis de Péraud.

Henri de Cassagnes, conseiller honoraire en la sénéchaussée.

Henri Guiraud, conseiller au parlement d'Orange.

2. François Faure de Fondamente.

chier, également du pays, ne se doutant pas alors qu'il allait travailler pour lui-même, donna généreusement le sien. Malgré ces deux appuis et quelques autres non moins puissants, l'Académie française passa poliment à l'ordre du jour (décembre 1682).

Nos académiciens n'en continuèrent pas moins leurs travaux avec courage et même avec succès, si nous en jugeons par les trop courtes indications que nous a laissées Ménard, au tome sixième de son histoire de Nîmes. Si le registre des procès-verbaux, somptueusement commencé en 1682, n'avait pas été brusquement interrompu, et s'il nous offrait autre chose que des pages blanches sur ces premières années, nous pourrions mieux apprécier la dépense d'esprit et de savoir qui dut se faire dans la jeune Compagnie.

Ces heures de ferveur n'étaient point passées, lorsque Fléchier vint à Nîmes. Au dire de Ménard, l'Académie était alors dans toute sa vigueur, malgré l'absence des membres protestants qu'avait fait s'exiler la révocation de l'édit de Nantes; et l'arrivée d'un évêque aussi distingué fut pour elle « le sujet d'une extrême joie ». Aussi, monseigneur Séguier, son protecteur, étant mort, eut-elle hâte de nommer Fléchier en la même qualité (11 janvier 1690), en ayant soin de déclarer, chose très-flatteuse pour le nouveau protecteur, qu'elle n'avait pas égard, pour remplir cette place, à la dignité épiscopale, mais au seul mérite personnel du sujet¹.

1. « La compagnie a nommé, tout d'une voix, M. Esprit Fléchier pour protecteur. Mais en même temps elle a délibéré que cette nomination ne tirerait pas à conséquence pour ses successeurs à l'évêché,

Le secrétaire fut chargé d'informer l'évêque de Nîmes en quoi on lui venait de faire de sa personne pour protéger une compagnie qui lui était d'autant plus chère, que plusieurs de ses membres appartenaient à son diocèse. Le prélat reçut cette nouvelle avec joie, en témoigna sa reconnaissance, et pria le député d'assurer l'Académie qu'il traitait lui-même sous peu lui faire agréer ses remerciements ; ce qui eut lieu le 14 février, avec les cérémonies d'usage.

Flecher devait peu après jeter un nouveau lustre sur la Compagnie qui avait eu l'heureuse idée de le nommer son protecteur : le Roi lui-même¹ le mandait à Paris, afin qu'il y prononçât l'oraison funèbre de la Dauphine, morte le 20 avril 1690.

La santé de madame la Dauphine allait en s'altérant depuis 1686, époque à laquelle elle avait mis au monde le duc de Berry, avec des douleurs plus qu'ordinaires. Son goût pour la solitude, que de bonne heure elle avait puisé à la cour de Munich, n'en devint que plus prononcé ; elle passait les journées entières à travailler pour les pauvres ou pour les autels, heureuse de penser à sa fin prochaine, n'eût été la douleur de quitter le Roi et le Dauphin. Bossuet, son confesseur, l'entendait trois fois par semaine, et de sa puissante parole, surtout

attendu que, quelque respect qu'elle ait pour le caractère épiscopal, ce n'est pas le motif qui a déterminé son choix ; n'ayant été poussée à le faire que parce qu'elle trouvait en sa personne l'homme de France le plus poli, le plus éloquent, et des plus savants ». — *Délibérations de l'Académie royale de Nîmes*, apud Ménard, t. VI.

1. Voyez *Archives de l'évêché*, registre des Assemblées du clergé, année 1691.

par la sainte communion qu'il lui portait fréquemment, il la soutenait dans cette magnanime résignation. Ce qui avait le plus attristé ses derniers jours, c'avait été la défection de son frère, l'électeur de Bavière, lequel, étant entré dans la fameuse ligue d'Augsbourg, avait dû être combattu par le Dauphin lui-même.

La mort de cette princesse fut un deuil pour la France entière ; elle fut particulièrement douloureuse à Fléchier, qui, plus qu'un autre, avait été l'objet des attentions de madame la Dauphine, et en position de connaître et d'admirer ses vertus. Ce qui tempérerait sa tristesse, c'était de pouvoir « l'exhaler sur le tombeau » de l'illustre et chère défunte, comme il le déclara lui-même, en apprenant la nouvelle qu'on l'avait désigné pour l'oraison funèbre.

Fléchier fut-il aussi heureux dans l'éloge de sa seconde protectrice qu'il l'avait été, dix-huit ans auparavant, dans celui de sa première, madame de Montausier ? Les salons parisiens l'affirmèrent ; et il ne paraît pas qu'ils se soient trompés, de quelque exagération qu'aient pu être entachées leurs louanges. Il y a peut-être moins de passages saillants dans l'oraison funèbre de 1690 que dans celle de 1672 ; mais le style est plus sévère, les pensées plus hautes, le sentiment plus chrétien. 1° une vie courte, réglée par la sagesse ; 2° une longue mort, soutenue par la résignation et la patience : tel est son plan, qu'il remplit avec aisance, distinction et simplicité. Point d'effort, point d'exagération, point d'emphase : la vérité toute seule, avec les charmes et la majesté dont elle s'est revêtue dans la vie d'une princesse et d'une

sainte. Bossuet a beau être là : on ne sacrifiera point à son genre ; on ne verra « dans ce discours ni ces digressions politiques qu'on accommode au sujet avec art, et qu'on ramène à la religion avec peine ; ni les portraits ingénieux où l'imagination vive et hardie fait voir, comme en éloignement, les agitations présentes du monde, avec les intérêts et les passions des grands hommes qui le gouvernent¹ ».

Les premières années de la Dauphine, son éducation, son mariage, ses vertus naturelles, sont touchés avec une exquise finesse, sans trop d'art ni d'esprit, dans le goût des hommes de cour plus que dans celui du monde élégant. La période de douleur et de résignation n'est pas moins bien réussie. Il n'y a là rien de fortement concentré, de poignant, ainsi qu'on eût pu l'attendre d'une âme plus profonde que celle de Fléchier ; et toutefois il règne, dans ces pages, je ne sais quelle douceur mêlée de tristesse qui, sortant du sujet et s'exprimant dans un style simple, paraît sincère et va au cœur. Combien ces doux accents, sur les lèvres saintement mélancoliques de l'évêque de Nîmes, devaient charmer et attendrir tour à tour l'auditoire ! Qu'on aime encore à relire cette page !

« Je ne crains pas d'avancer ici le pitoyable récit de ses peines. Pourquoi ne dirais-je pas sans crainte ce qu'elle a prévu, ce qu'elle a souffert sans faiblesse ? Elle fit de tous ses maux, comme l'épouse des Cantiques, un faisceau de myrrhe, qu'elle reçut des mains de son bien-aimé, et qu'elle mit dans son sein,

1. Oraison funèbre de la Dauphine, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 143.

comme une marque précieuse de son amour et de ses volontés sur elle. Elle attendit ces mauvais jours que le ciel lui préparait, pour en composer avec soumission les exercices de sa piété, et le cours de sa pénitence. Elle vit toutes les dimensions de sa croix, et résolut de s'y laisser attacher sans se plaindre, et de faire, du supplice de ses péchés, un sacrifice volontaire de sa vie. Prévenue des bénédictions et des miséricordes du Seigneur, au travers même des nuages qu'un corps corruptible et mourant élève jusque dans l'esprit, les yeux éclairés de sa foi découvrirent la main paternelle qui la frappait, pour éprouver sa fidélité et sa confiance. »

Ce discours fut prêché dans l'église de Notre-Dame, le 16 juin 1690, en présence du duc de Bourgogne, de Monsieur, et des princes et princesses du sang.

Deux mois après, Fléchier rendait le même service à M. de Montausier, son Mécène, mort, le 17 mai 1690, entre ses bras. Madame Deshoulières, l'amie commune de ces deux grands hommes, avait en vain promis... « encore plus d'une automne¹, » à l'illustre et cher malade. Elle dut recevoir les derniers adieux du vertueux époux « de l'incomparable Julie, » et demander à autre chose que la poésie de la consoler d'une perte si douloureuse.

L'évêque de Nîmes considéra cette mort comme un coup de la Providence ; il lui sembla que Dieu l'avait conduit à Paris afin de rendre à son protecteur, par les secours de son ministère, tout le bien qu'il en avait reçu ; et pour mettre le sceau à une illustre et immortelle amitié, par un discours immortel aussi, et

1. Épître à M. le duc de Montausier, 1689.

sainte. Bossuet a beau être là : on ne sa
genre ; on ne verra « dans ce disco
politiques qu'on accommode au
ramène à la religion avec peir
nieux où l'imagination vive
en éloignement, les agitati
les intérêts et les passai
gouvernent¹ ».

Les premières an
son mariage, ses
une exquise fine
goût des homr
élégant. La r
pas moins b
centré, d.

âme plu
il règr
de t
un
t
de Montausier, et il semble qu'il ait em-
de cette fois quelque chose de son caractère¹. Et
Jeanmoins, si l'orateur a su faire passer ici dans son
témoignage et dans son style la vérité, l'une des faces
du caractère de son héros, il a moins réussi à y intro-
duire l'autre, qui était la vigueur. On a très-bien dit
que l'éloquence de Fléchier était plus dans son imagi-
nation que dans son âme ; et que ce n'était point à
Atticus à faire l'éloge de Caton² ; ce qui n'empêche
pas qu'il n'y ait de beaux passages dans l'oraison funèbre

1. Laharpe, *Cours de littérature*.

2. Thomas, *Essai sur les éloges*.

Montausier, et un ensemble de modestité, où paraît revivre comme la grand caractère. Toutes ces qualités d'estime et d'une certaine valeur avait eu peu de temps son âge, le regret d'avoir absorbait tout entier.

« ... dit-il en commençant, pensez qu'il y a je ne que les grands sujets c'est ici une effusion de méditation de

« ... lui-même ce qui manquait à ce qu'il l'envoyait à son ami Huet, avec ces « ... suppléer, par la connaissance que vous avez de mon sujet, à la faiblesse de mes expressions et de mes idées. »

Avec cette permission, Huet, par la *connaissance* qu'il avait du *sujet*, eût pu suppléer, par exemple, au silence de Fléchier sur les services du précepteur du Dauphin mis en face de ceux de son gouverneur. Il est étrange que l'évêque de Nîmes ne dise rien ici de Bossuet à qui, bien plus qu'à Montausier, revenait l'honneur de la célèbre éducation. Fléchier, aveuglé par la reconnaissance et l'amitié, ne craignit pas de dire que « le Roi, donnant au gouverneur toute la conduite de son fils, lui recommanda le soin de l'instruction, lui laissant, par là, les espérances du siècle à venir. »

Le véridique Fléchier s'était donc un peu oublié cette fois.

L'Abbé Anselme, faisant à son tour l'oraison funèbre du même personnage, vengea Bossuet.

Les deux dernières oraisons funèbres de Fléchier furent imprimées à Paris¹, pendant l'été de la même année, et envoyées en hommage à l'*Académie royale de Nîmes*; celle de la Dauphine en août, et celle de monsieur Montausier en septembre². Le secrétaire de l'évêque de Nîmes, l'abbé Bégault, membre aussi de l'Académie, faisait cet envoi de Paris même, l'accompagnant d'une lettre très-flatteuse pour les académiciens, dans laquelle il leur confirmait, par des détails intéressants, le beau succès du « protecteur. » L'académie se hâta de faire transmettre à l'abbé Bégault l'expression de sa reconnaissance, et elle s'occupa officiellement des deux oraisons funèbres, en attendant qu'il lui fût permis de mêler, en présence de l'orateur lui-même, ses applaudissements aux « applaudissements universels » que lui avaient attirés ces derniers fruits de son éloquence. C'est ce qui arriva, le 14 octobre de la même année (1690)³.

De retour dans son diocèse, Fléchier continua de tra-

1. In-4. J'ai vu quelques exemplaires de cette édition à Pernes, dans la maison de Fléchier; ils sont reliés avec luxe.

2. Délibérations de l'Académie royale de Nîmes. Apud Ménard, p. 154, 155 des *Pièces justificatives*.

3. « Le sieur de La Baume a rendu compte à la compagnie du compliment qu'il avait fait de sa part à M. l'évêque de Nîmes, comme son protecteur et de la réponse obligeante qu'il en avait reçue, pleine d'estime, de considération, et de reconnaissance. » — Procès-verbal de l'Académie, apud Ménard.

vailler avec une ardeur nouvelle « à la vigne du Seigneur, » selon l'expression d'un de ses biographes. Parmi les actes saillants de son ministère à cette époque, nous remarquons la bénédiction qu'il fit d'une église que les Augustins venaient de construire dans la célèbre *Maison-Carrée*. Quoique artiste, et jugeant la Maison-Carrée « un des plus agréables monuments de l'antiquité, par la beauté de l'ordre d'architecture, par la régularité de ses parties, et par la délicatesse de la sculpture ¹, » l'évêque de Nîmes vit avec plaisir cette pieuse métamorphose, qui nous ramenait aux premiers triomphes de l'Église ². Il bénit solennellement l'église des Augustins, le 26 janvier 1691, entouré de l'élite de la population nîmoise, en présence de M. de Basville, à qui les Pères Augustins étaient en grande partie redevables de la faveur royale.

Ce n'est pas que Fléchier ait fait ou ait eu beaucoup à faire, dans son diocèse, pour le temple matériel du Très-Haut. Soit abondance d'églises, avant les ruines amoncelées par les fanatiques, soit difficulté d'en construire, pendant la disette effrayante qui suivit les troubles religieux de la contrée, il ne parait pas que l'illustre évêque ait tourné l'activité de son zèle de ce côté. Et peut-être nous livrait-il là-dessus toute sa pensée

1. Dissertation historique sur la ville de Nîmes, et ses antiquités. *Oeuvres complètes*, t. X, p. 375.

2. On avait pratiqué, dans l'intérieur du temple païen, un chœur, une nef et des chapelles. On voit encore, sur le mur extérieur, des traces de fenêtres à ogives. Louis XIV voulut que cette église fût dédiée aux trois rois. Sur le tableau du maître-autel était cette inscription : *Regi regum*.

lorsque, en 1709, il écrivait à un supérieur de couvent, qui lui demandait des secours pour sa nouvelle église :

« Les aumônes de l'assiette sont réduites à si peu de chose, et la misère du temps est devenue si grande qu'il ne s'y peut rien ôter aux pauvres. Je conviens que c'est une bonne chose de bâtir des églises, mais les pauvres, qui sont les temples vivants du Saint-Esprit, sont préférables... Pourquoi vous piquez-vous de la gloire d'avoir achevé votre église? David laissa le temple à bâtir à Salomon... Craignez qu'il n'entre dans votre dessein autant d'amour propre que de zèle pour le service de Dieu. »

Lui-même, quand il avait agrandi sa cathédrale par la construction de la modeste chapelle du saint sacrement (1705), n'avait cédé qu'à la plus pressante nécessité, et avait cru devoir s'en expliquer auprès de ses diocésains, dans une lettre pastorale, véritablement édifiante ¹.

Pendant, Fléchier, du sein de ses préoccupations épiscopales, continuait de suivre le mouvement des lettres et d'en entretenir le culte autour de lui. Sa correspondance avec l'abbé Ménard, un académicien de Nîmes, momentanément transplanté à Paris, nous le montre sans cesse à la recherche de tout livre nouveau,

1. « ... Quoique nous ne puissions douter que nos diocésains n'approuvent notre dessein, et n'en reconnaissent les avantages, etc... »

Lettre pastorale pour l'agrandissement de l'église cathédrale, etc. Oeuvres complètes, t. X, p. 372.

Fléchier posa la première pierre de cette chapelle, qui devait lui servir de tombeau, le 11 mai 1705. Elle porte cette inscription : *Hunc primum lapidem angularem sacelli Eucharistiæ sacramento dicti illustramus ac reveramus d. nus D. Spiritus Flechier, Episcopus nemosensis, fundator consecravit et posuit anno Dni. 1705, die vero 11 a maii. (Actes épiscopaux de Fléchier, registre 3, p. 19.)*

toujours empressé de savoir des nouvelles « de la république des lettres. »

Or, ces nouvelles, comme celles de l'État, ne lui apportaient pas une joie sans mélange. Là, comme ici, la France semblait s'être épuisée à vaincre. *Esther*, *Athalie*, *Télémaque*, étaient encore de grandes victoires, mais des victoires isolées ; le mouvement conduit, dominé, absorbé par Louis XIV, était accompli. Les puissances intellectuelles, aussi bien que les puissances politiques, travaillaient à secouer le joug doré du grand roi. L'aurore du dix-huitième siècle se levait ; et déjà quelques-uns des grands astres du dix-septième s'étaient éteints. C'était l'heure où l'on fait le froid bilan de sa fortune, où l'on analyse plus qu'on ne produit, où l'inspiration fait place à la critique, le bon sens au paradoxe ; l'heure où une question oiseuse tient en émoi tout un peuple de beaux esprits : c'était l'heure de la « querelle des anciens et des modernes. »

Loin du champ de bataille, et suivant, d'un œil moins inquiet que malin, les péripéties, Fléchier continue paisiblement sa vie littéraire au fond de la province. L'éloquence et la poésie se disputent ses attentions et ses faveurs. Les vers français, ceux de ses amis du moins, ne le trouvaient pas insensible. Pour ne citer qu'un exemple, nous avons sous les yeux une lettre autographe et inédite¹ dans laquelle l'évêque de Nîmes daigne faire des remarques critiques sur des œuvres posthumes de madame Deshoulières, que sa

1. Collection Buzonnière, à Orléans.

filles lui avait envoyées, en lui demandant son avis. A quoi Fléchier répond, après des consolations sur la mort de son ancienne amie :

« J'ai lu les trois psaumes que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Ils tiendront bien leur place dans le nouveau volume des poésies de madame votre mère, et feront honneur à sa mémoire, par la beauté des vers et par des sentiments de piété dont elle a relevé ceux de David, auteur de ces cantiques. J'ai regardé ces trois petits ouvrages comme achevés, et je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire d'y rien changer. Cependant, pour satisfaire encore aux devoirs de l'amitié, et pour marquer que je n'ai oublié ni le zèle que j'avais pour la gloire de cette illustre amie, ni la confiance dont elle m'honorait, je veux bien vous envoyer quelques petites remarques, comme je les lui aurais envoyées à elle-même. »

Suivent une quinzaine de remarques que le prélat appelle, non sans raison, des « minuties et plutôt des scrupules que des censures et des corrections ; » mais dont mademoiselle Deshoulières tint compte, dans l'édition qu'elle donna des œuvres posthumes de sa mère.

Mais c'est aux vers latins que Fléchier s'attachait de préférence. Les vers latins ayant commencé sa réputation, il leur avait gardé je ne sais quelle reconnaissance ; et soutenu, applaudi lui-même autrefois en tant que favori des muses latines, il ne marchandait ni ses éloges ni sa protection à ceux qui lui avaient succédé dans la carrière. Il faut lire la délicieuse lettre qu'il écrit à Santeuil, au sujet de la pièce de celui-ci, intitulée « Sainte-Hunégonde : »

« Monsieur le Pelletier m'envoya, il y a quelque temps, votre plainte de sainte Hunégonde, Monsieur, et je la reçus avec d'au-

tant plus de joie, que je l'avais attendue avec impatience. Tout ce qu'il y a de savants et de polis soupirent après vos poésies; et les ministres d'État mêmes se font un plaisir et un honneur de les distribuer. Je vous avoue que votre Sainte est une jolie personne; elle a de l'esprit, de la délicatesse, de la sensibilité, plus que sainte du Paradis. Que je la trouve aimable dans tout ce qu'elle dit d'elle et de vous! Je lui sais bon gré surtout de connaître ce que vous valez, et de vous représenter tel que vous êtes; quand vous touchez et retouchez vos nobles ouvrages. Qu'elle me plait, quand elle gronde son Abbé, quand elle se moque des vieilles hymnes qu'on lui chante, et quand elle pleure le tort qu'on lui fait de la priver de l'honneur qu'elle doit recevoir des vôtres. Vous seul pouvez donner de l'inquiétude aux bienheureux, qui n'en ont point. Continuez à leur faire ouïr agréablement leurs louanges, ou plutôt celles de Dieu, et ne manquez pas de m'envoyer ici tout ce que vous composez en leur honneur. J'en aurai autant de plaisir qu'eux, et je ferai autant d'éloges de vos poésies, que vous en aurez fait de leur sainteté.»

On sait que Bossuet et Fénelon faisaient aussi grand cas des pièces religieuses du fameux chanoine de Saint-Victor, et que c'est au premier que nous devons d'avoir en Santeuil autre chose qu'un poète néo-païen. « M. de Meaux, lui écrivait Fénelon, à propos de la pièce sur sainte Hunégonde, ne peut plus se plaindre sur le mélange des fausses divinités. Pour moi, monsieur, je trouve que vos vers ont une politesse qui ne devrait point craindre celle que vous dites qui est à Versailles. »

Que si tous les vrais poètes latins avaient droit aux éloges de Fléchier, ceux de sa province étaient l'objet de ses prédilections. Vanière, le plus célèbre d'entre eux¹, se

1: Jésuite, né à Causse, près de Béziers, en 1664, mort en 1739.

constitua le disciple de l'évêque de Nîmes. Son *Prædium rusticum*, un petit chef-d'œuvre dans le genre des Géorgiques de Virgile, qui parut peu après la mort de Fléchier, portait en marge plusieurs corrections dues à cette fine plume. L'évêque de Nîmes avait particulièrement insisté sur l'emploi de fables, à titre d'épisodes, qui lui paraissait trop fréquent dans le *Prædium*. Vanière tint compte de cette observation, aussi bien que des critiques de détail ¹. Les États de Languedoc ayant délibéré s'ils décerneraient une pension au poète Toulousain ou à un certain astronome de mérite, il ne tint ni à Fléchier, ni à son ami Basville, cet autre grand protecteur des gens de lettres en Languedoc, qu'il ne fût le préféré. Toutefois, ce que les États refusèrent, l'évêque l'accorda sur sa propre cassette; il fit à Vanière une pension que celui-ci touchait trois fois par an, et dont il nous a transmis le discret souvenir, dans la dédicace de ses épigrammes à l'évêque de Nîmes :

Nec sterili tantum stimulus me laude poetam,
Otia sed largo facis ære, nec annua Janus
Tempora, ver flores, spicas constantior æstas
Adducit, tua quam referat ter dona quotannis
Fundus, ut appellas, non mendax ².

Bien d'autres poètes latins lui dédiaient leurs ouvrages, sans y être provoqués par ses libéralités, mus par sa seule réputation littéraire. Le midi surtout, depuis

1. *Histoire du P. Vanière*, par le P. Lombard.

2. Voir *De la poésie latine en France, au siècle de Louis XIV*, par l'abbé Vissac. Paris, 1862, in-8, p. 206.

qu'il était évêque de Nîmes, le regardait comme le régent du Parnasse. De tous côtés, on lui adressait des pièces plus ou moins dignes de Virgile ou d'Horace, avec des éptres plus ou moins pompeuses ou délicates. Dès 1687, nous voyons un lettré de la ville d'Aix lui faire hommage d'une églogue latine, intitulée *Damon et Coridon*. Il est dit dans l'envoi : « *Tibi transmittendum (poema) continuo censui, qualecumque sit; mihi enim potius semper erit meam a te in scribendo elegantiam desiderari, quam in parendo observantiam*¹. »

Cette réputation de poète latin survécut, chez Fléchier, même à l'affreuse guerre des Camisards. Un curé du diocèse de Séez, ayant eu l'idée de mettre ces « boucheries » en vers latins, et de les envoyer au pasteur dont le troupeau venait d'être décimé, celui-ci les lut « avec plaisir, » déclarant que, si « le sujet » en était « triste, » il ne laissait pas « de fournir des idées et des peintures poétiques, » et s'offrant, pour le fond historique, à donner de plus amples renseignements à l'auteur².

Mais c'était dans son diocèse et dans sa ville épiscopale que l'influence littéraire de Fléchier se faisait le plus sentir. Outre celle qu'il exerçait à l'*Académie royale*, il attirait dans ses salons les plus distingués d'entre les jeunes ecclésiastiques et les jeunes gens du monde. C'était là comme une seconde académie, dans les rangs de laquelle la première put se recruter plus

1. *Poètes vauclusiens*, in-4; biblioth. d'Avignon.

2. A Nîmes, 4 novembre 1704.

tard, et où se formèrent, sous les yeux et par les leçons de Fléchier, de jeunes orateurs et des écrivains qui se rendirent ensuite utiles à l'Église ¹.

De ce nombre fut l'abbé Bégault, dont nous avons déjà parlé, qui se glorifiait d'être l'humble disciple de Fléchier. Membre de l'*Académie royale*, il était de plus l'âme de celle que son maître avait établie dans son palais. Né en 1660, « il doit être compté au nombre des orateurs chrétiens qui se distinguèrent dans le passage du dix-septième au dix-huitième siècle. ² » Il prêcha avec succès à Paris et dans la province. Ses discours, sermons et panégyriques, imprimés à Paris, peu après la mort de Fléchier, sont tout à fait dans le genre de ceux de l'évêque de Nîmes. Ils en ont les défauts, que leur reproche Goujet ³, et quelquefois les qualités : au point qu'un critique du temps a pu se demander s'il y avait entre eux une différence réelle. A cette exagération dans l'éloge a succédé l'exagération dans l'oubli. Moréri ne parle pas de Gilles Bégault; le pays où nous écrivons ce livre, et que cet ecclésiastique a évangélisé pendant trente ans, comme secrétaire de l'évêché, chanoine et archi-diacre de la cathédrale, ne possède peut-être pas un exemplaire complet de ses œuvres; et nous avons dû demander à la Bibliothèque impériale de Paris les titres oratoires d'une célébrité nimoise.

La supériorité de Fléchier ne se plaisait pas seulement parmi des disciples, elle savait encore se faire

1. *Biographie universelle*, de Michaud.

2. *Ibid.*, *supplément*, art. Bégault.

3. *Bibliothèque française*.

des amis et trouver des charmes à leur société. La plus touchante de ces liaisons, à la fois littéraires et épiscopales, est bien celle qu'il eut avec l'abbé Ménard, prieur d'Aubort, près de Nîmes. Cet ecclésiastique, recommandable à la fois par sa science et par sa piété, avait joui de la confiance de Mgr Séguier, qui l'avait fait promoteur de son diocèse. Fléchier ne l'eut pas plutôt vu qu'il conçut pour lui toute l'estime dont l'avait honoré son prédécesseur. « Il le reconnut, dit Ménard, son parent, pour un homme vrai, plein de candeur, et qui agissait sans déguisement. » De l'estime, l'on passa vite à l'amitié ; et le prieur d'Aubort vint, plusieurs fois par semaine, s'entretenir avec son évêque dans une intimité qui ne devait être rompue que par la mort. La politique, l'éloquence, les sciences sacrées faisaient le principal sujet de ces conversations, auxquelles se mêlaient souvent l'abbé Bégault et tous les familiers littéraires de l'évêché. Les sermons de Jean Ménard, toujours si suivis à Nîmes¹ et ses autres ouvrages se sentaient de ces causeries. Son œuvre principale², la seule qui ait été imprimée et qui a pour titre :

1. « Il prêcha en divers endroits du diocèse, et principalement à Nîmes, avec beaucoup de succès... Le souvenir n'en est pas perdu, et l'on en parle encore avec éloges. » — Ménard, *Histoire de la ville de Nîmes*, t. VI, p. 434.

2. Les œuvres inédites de Ménard se composent : 1° D'un assez long travail intitulé : *Paraphrases sur les sept Psaumes de la pénitence de David, avec sept oraisons tirées du fond de ces mêmes psaumes, pour servir de consolation aux âmes pieuses, et pour aider à la conversion des pécheurs* ; 2° d'un opuscule intitulé : *Pensées et réflexions morales et chrétiennes sur les quatre fins de l'homme, pour servir de sujet aux méditations d'une retraite*.

Paraphrase sur l'Ecclésiastique fut composée presque sous les yeux de Fléchier, « qui se faisait un plaisir de l'examiner, à mesure qu'elle avançait ¹. »

L'absence ne refroidissait point nos deux amis. L'abbé Ménard ayant été obligé de faire un séjour de plusieurs années à Paris, l'excellent prélat ne l'oublie pas un instant. Il lui écrit très-assidûment, et d'un style qui fait plus supposer qu'il ne dit. Les nouvelles de la littérature, de la paix et de la guerre font les frais de cette longue correspondance, intéressante en ce sens qu'elle reflète à demi la physionomie du temps, qu'elle est une preuve authentique d'une longue fidélité ; mais un peu froide pour les cœurs d'aujourd'hui. L'étiquette du grand siècle était là. L'inexorable « monsieur » auquel se tenaient des amis intimes déconcerte notre laisser aller.

1. Cet ouvrage fut publié à Paris, en 1710, après la mort du prieur Ménard, in-8.

Le *Journal de Trévoux* (novembre 1711) en parle en ces termes :

« La *Paraphrase sur l'Ecclésiastique* sera une suite naturelle de la paraphrase des Proverbes et de l'Ecclésiaste que nous a donnée, il y a plusieurs années, sous le titre de *Morale du sage*, l'excellente plume de feu madame l'abbesse de Malnouë ; et quoiqu'il soit dangereux pour un livre, quelque bien écrit qu'il soit, d'être mis en parallèle avec la *Morale du sage*, cependant l'ouvrage de M. le prieur d'Aubort sera lu avec plaisir par ceux même qui passeront de la lecture des paraphrases de l'abbesse à celles de l'ecclésiastique. »

L'œuvre de Jean Ménard est dédiée à Fléchier. Le bon prieur termine ainsi son épître dédicatoire, où il vient d'accumuler les éloges les plus exagérés :

« Je n'en dirai pas davantage, Monseigneur... je crois qu'on trouvera que je n'ai fait qu'ébaucher faiblement un portrait que les plus habiles maîtres n'oseraient entreprendre de finir. »

Fléchier, devenu vieux, ne dédaignait point, paraît-il, les compliments, et n'était point suffoqué par la fumée d'un encens moins discret que le sien.

« A Nîmes...

« ... Il est bien juste, Monsieur, que je vous souhaite la bonne année; vous n'en avez guère eu jusqu'ici de celles-là... »

« A Nîmes, 2 mars 1694.

« Conservez-moi votre amitié... et jouissez en paix du repos et du loisir que Dieu vous donne.... »

« A Nîmes, 14 mars 1697.

« Nous avons eu un très-mauvais hiver. Enfin, je vois mon parterre refléuri; il ne me manque qu'à m'y promener avec vous....

« Aimez-moi toujours, etc..... »

Ces *a-parte* littéraires ne distraient point le protecteur de l'*Académie royale* des soins qu'il devait à cette compagnie. Comme c'était en elle, après tout, que résidaient les plus sérieuses espérances des lettres nîmoises, il voulut ajouter au prestige que lui donnait sa protection le prestige d'une alliance avec ses collègues de l'Académie française, et il reprit le fameux projet abandonné quelques années auparavant. L'Académie de Nîmes, ravie du dessein de son protecteur, le pria de le mettre à exécution, dans un voyage qu'il allait faire à Paris (1692). En même temps, elle chargea l'abbé Bégault, qui devait accompagner l'évêque de vouloir bien donner tous ses soins à cette affaire.

Le succès fut complet. Dans sa séance du 2 octobre 1692, l'Académie française, d'une voix unanime, accorda à Fléchier, évêque, ce qu'elle avait refusé jadis à Fléchier, abbé. Il fut décidé que les députés de l'Académie de Nîmes seraient admis à siéger au bout de la table; et le 30 du même mois, l'abbé Bégault vint, au nom de ses collègues, et en présence de Fléchier,

prononcer un discours de remerciement ¹. La réponse de M. de Turreil, alors directeur, fut remplie de politesse et de cordialité pour l'Académie de Nîmes; mais surtout d'estime et d'admiration pour le protecteur.

« Messieurs, dit-il, les paroles vagues et flatteuses, que la politesse prodigue indifféremment dans les occasions de cérémonie, répondraient mal aux témoignages éloquents et sincères de votre reconnaissance. Ils demandent, et ils le méritent bien, que nous parlions aussi, de notre côté, le langage du cœur, tel que l'entendit l'illustre prélat (monsieur l'évêque de Nîmes) témoin de nos premiers mouvements, sur la proposition qu'il

1. Ce discours est d'un vrai disciple de Fléchier. La prise de Namur, le grand événement de l'année, y est décrite dans le style de l'oraison funèbre de Turenne. Mais l'abbé Bégault est loin de la mesure qui caractérise son maître. Ses éloges sont exagérés, ses compliments manquent de naturel. Il a des mots plus grands que les choses; ses épithètes sont trop multipliées et point assez justes. Quelque talent que ce discours même révèle, on peut dire que l'orateur de l'Académie de Nîmes sent son midi et sa condition de disciple gagé.

En présence de Bossuet, il ne craint pas de parler de Fléchier, comme « d'un illustre prélat dont » il louerait « volontiers les vertus extraordinaires, le sublime génie, et cette éloquence *plus qu'humaine*, qui fait l'admiration et le désespoir de tous les orateurs français, si sa présence et sa modestie, aussi grande que son mérite, » ne lui imposaient un silence respectueux.

De l'Académie française, il dit: « ... Quel avantage, Messieurs, d'être associés à tant de grands hommes, en qui la vertu sincère, le véritable mérite, l'érudition profonde, la grandeur et la gloire de tous les ordres de l'Eglise et de l'Etat se réunissent; de pouvoir entretenir un commerce d'esprit avec un illustre corps qui est comme le centre de la pureté, de la délicatesse, de la politesse et de l'éloquence de notre langue! Quel honneur d'entrer en quelque partage de la gloire qui vous environne, d'être admis quelquefois dans ce sanctuaire, et d'y recueillir vos oracles! » (*Harangues prononcées par MM. de l'Académie française. Paris, 1698. In-4, p. 113 à 119.*)

nous fit en votre faveur. Il eut, quand il nous sollicita pour vous, un plaisir qui lui est assez familier, de se voir universellement applaudi; mais à dire le vrai, votre réputation, Messieurs, lui laisse si peu à faire, que je doute qu'il ait alors senti le doux ascendant qu'il a sur nos suffrages ¹.

On est heureux de retrouver, dans les procès-verbaux de l'Académie française, les traces d'une séance qui fait honneur à l'Église de Nîmes. M. de Nesmond, archevêque d'Albi, qui succéda à Fléchier en qualité d'académicien, ne manqua pas de la rappeler, dans son discours de réception; et il le fit en des termes charmants. « Au milieu des soins d'un diocèse pénible et agité, dit-il, il conserva toujours le souvenir et l'amour de vos exercices. A l'ombre de sa protection et sous ses yeux, il s'éleva dans Nîmes une société d'hommes choisis, que vous favorisâtes de votre adoption; et il leur procura la gloire et l'honneur de votre alliance. Il voulut que ses citoyens fussent tout ensemble savants et vertueux; que les lettres fussent cultivées sous un ciel si serein et si lumineux; que l'esprit d'une nation vive et ingénieuse fût dirigé par les préceptes et par les exemples; que l'art perfectionnât en elle tous les dons de la nature; et qu'une ville, si célèbre par tant de monuments de l'antiquité, le devînt aussi par le savoir et par l'éloquence. »

Dans ce même temps, et comme pour doter d'une autre gloire l'académie de Nîmes, dont il se déclarait si hautement le protecteur, Fléchier se mettait en me-

1. *Harangues prononcées par MM. de l'Académie française.*

sur le livre imprimé une *Histoire du cardinal Ximénès*, qu'il avait depuis plusieurs années en portefeuille. La couverture de ce livre lui était tombée dans les bras d'une façon singulière, en quelque sorte providentielle. Un jour qu'il venait de prêcher un de ses nombreux panégyriques, au moment où il descendait de chaire et traversait la foule tout émue de son discours, un vieillard, qui lui était inconnu, et qu'il ne devait retrouver que bien après, s'approche mystérieusement de lui, lui remet une liasse de manuscrits, le priant d'y donner son attention en temps opportun, et disparaît¹. C'étaient des matériaux pour servir à une histoire du cardinal Ximénès. Cet écrit excita la curiosité de l'auteur de l'*Histoire de Théodose*; il s'affectionna peu à peu à la réputation et à la gloire du grand ministre espagnol; et il se détermina à écrire sa vie d'autant plus volontiers, qu'il y trouvait partout des vertus sublimes et édifiantes². Le saint, avant le politique; l'évêque, avant le ministre : tel est en effet le point de vue de l'historien français de Ximénès, point de vue très-conforme à la vérité, si l'on en croit les biographes les plus autorisés du grand cardinal, et l'opinion publique en Espagne.

1. *Journal de Trévoux*, novembre 1711. En 1695, deux ans après la publication de l'*Histoire de Ximénès*, Fléchier, étant à Paris, reçut une lettre de ce religieux. C'était le père Souhaiti. « Je vous avoue que je suis bien aise de vous retrouver après tant d'années, lui répondit Fléchier, et de savoir que c'était vous qui m'aviez inspiré le dessein d'entreprendre un ouvrage qui contient de si grands exemples... Je vous pardonne les petites tromperies que vous m'avez faites pour m'engager à ce travail... »

2. *Histoire du cardinal de Ximénès*, avertissement de l'éditeur.

Michel Baudier, de Languedoc, avait publié, en 1635, un abrégé de la vie du même cardinal ; mais soit que Fléchier n'en eût pas connaissance, soit qu'il le jugeât insuffisant, il se mit courageusement à l'œuvre, ne se bornant pas aux données fournies par le moine inconnu, s'aidant de tous les meilleurs auteurs espagnols, qui avaient écrit sur le sujet. Cette histoire fut terminée avant son épiscopat ; et si l'admirable prélat eût pu concevoir quelque scrupule de se livrer, au milieu des soins de sa charge, à un travail qui lui était étranger¹, du moins ne se priva-t-il point de revoir son œuvre pendant les premières années de son séjour à Nîmes, et de lui donner, par la facilité de ses relations avec l'Espagne, une exactitude de renseignements qui pouvait ne pas se rencontrer au même degré dans l'*Histoire de Théodose*, en même temps qu'une perfection de forme qui ne le cédât point à cet écrit, le plus académique qu'il nous ait laissé.

L'*Histoire du cardinal Ximénès* parut vers le mois de juillet 1693, chez Anisson, à Paris. Elle était attendue avec impatience du public lettré, comme tout ce qui sortait de la plume de l'évêque de Nîmes. Dès le 22 juin de la même année, le *Journal des savants* disait : « La fortune, qui s'est accordée avec la vertu pour élever le cardinal Ximénès, semble avoir encore soin de son nom après sa mort, et lui susciter de nouveaux écri-

1. « Il y a quelques années que je composai l'*Histoire du cardinal Ximénès*, dans un temps où, n'étant chargé que de ma propre conduite, je n'avais à rendre compte de mes études et de mon loisir qu'à moi-même. » *Préface de l'auteur*.

vains pour le rendre de jour en jour plus célèbre. Nous attendons incessamment son portrait d'une main qui ne fait que des chefs-d'œuvre.¹ » On ne tint pas un autre langage, en présence du *portrait* ainsi annoncé. « Cette histoire fut partout bien accueillie. On la regarda en France comme un des meilleurs ouvrages de notre langue, écrit purement et avec la plus noble simplicité.² » En Italie, on s'empressa de la traduire; en Espagne, elle reçut les faveurs qui s'attachent à un monument national. L'archevêque de Saragosse, Mgr de la Herrera, dont il a été déjà question ici, la fit traduire en sa langue, et en prit occasion de se lier avec l'auteur. Ce fut, depuis, entre l'archevêque de Saragosse et l'évêque de Nîmes, un échange régulier de politesses, de vues religieuses ou politiques, de mandements et autres écrits. De l'Aragon, la réputation de Fléchier gagna l'Espagne entière, au point que ses dernières productions y étaient entre les mains de tout le monde. Le roi Philippe V les recevait régulièrement, à mesure qu'elles paraissaient, et les faisait traduire en espagnol par l'abbé Veyrat, l'un de ses aumôniers, français de nation, mais possédant très-bien les deux langues, et qui avait acquis quelque renom par divers ouvrages aujourd'hui oubliés. L'admiration produisit l'estime et l'amitié; plus d'un grand seigneur espagnol voulut avoir des rapports avec l'éminent prélat, devenu, en quelque sorte, l'ornement des deux couronnes; et quand le cardinal d'Estrées revint de la cour d'Espagne,

1. *Journal des Savants*, t. XXI, p. 412, Amsterdam.

2. Ménard, *Vie de Fléchier*.

où Louis XIV l'avait envoyé afin d'assister Philippe V de ses conseils, il ne fit pas difficulté d'avouer que l'évêque de Nîmes lui en avait ouvert les portes, en lui donnant les amis qu'il y possédait¹.

Par une coïncidence que le hasard ne saurait expliquer tout seul, quelques jours avant que l'*Histoire de Ximénès*, par Fléchier, fût livrée au public, paraissait une autre histoire du même personnage, signée par un chanoine d'Uzès, veuu de Paris, l'abbé de Marsolier². Le point de vue n'était pas le même entre les deux biographes ; c'est pourquoi le succès fut divers. L'évêque de Nîmes, ayant fait dans la vie de Ximénès la part de la sainteté et celle de la politique, de manière à ce que l'une ne fût pas sacrifiée à l'autre ; mais de telle sorte cependant que la sainteté primât la politique, la dirigeât, l'inspirât : conquît les suffrages de tout le public sérieux et chrétien. Marsolier, immolant le saint au politique, et faisant cet holocauste sans trop de larmes³, pouvait s'attendre à plaire aux libertins, comme dit Bossuet, à ce parti des philosophes qui commençait de lever la tête ; et, en général, son succès devait éclipser celui de son noble rival, du moins en

1. Ménard, *Vie de Fléchier*.

2. *Histoire du cardinal de Ximénès*, archevêque de Tolède, et régent d'Espagne, où l'on voit l'origine de la grandeur de la monarchie d'Espagne, les causes de sa décadence, et l'histoire particulière de la conquête des royaumes de Grenade et Navarre, et d'une partie de l'Afrique. In-12, à Toulouse, et se trouve à Paris, chez Edme Couterot, 1693.

3. « Cette histoire, moins bien écrite que celle du même ministre donnée par Fléchier, passe pour plus impartiale, parce qu'elle est un peu satyrique. » — *Biographie universelle* de Michaud.

crottre; qu'ils tâ
 qu'ils avaient re
 une bulle à Ro
 pitié de la ville
 sainte, une con
 cours comme
 chez moi cette
 tous les péchés
 tholiques. Les
 tait la bulle et
 donné de ces e
 ses aventures
 besoin d'être p
 vivre en repos
 était, voudrait
 maître. Ils m'e
 s'était passé si
 gations; qu'il
 avaient leurs p
 ces; que le ne
 pénitence, et q
 quitter les mau
 avait. Qu'à l'é
 croyais que c
 mon diocèse,
 de la province
 ont demandé
 et leur conseil
 eu l'insolence
 suis moqué.
 vous envoyer
 que ni le pape
 une confrérie
 ries sont tou

« current » si, au lieu de considérer Ximénès comme un politique, il en avait fait un homme d'État, faisant habilement servir à ses vues les intérêts, et maniant avec adresse, pour le bien, les armes que la religion rendait à la disposition de ce ministre. »

Marsolier n'est en rien supérieur à Fléquier, il y a pas dans le premier ce que dans le second, plus de variété, plus de généralités ; en retour, il y a bien plus de simplicité, d'impartialité et de style. Le style de Marsolier offre parfois de l'intérêt, de la chaleur, du naturel ; mais il est inégal, diffus, souvent commun.

La publication simultanée de ces deux histoires ne fut pas sans prêter à des commentaires. On se demanda comment il avait pu arriver que deux auteurs aussi voisins se fussent exercés sur le même sujet, à l'insu l'un de l'autre, de manière, cependant, à publier le fruit de leurs études la même année, le même mois. La charité ne voulut voir là qu'un simple hasard¹ ; mais l'histoire a d'autres interprétations. Marsolier, voisin de Nîmes, et membre correspondant de l'Académie de cette ville, visitait assez souvent Fléquier, dans les premières années de son épiscopat, et rendait justice à son talent². Celui-ci prit plaisir à la conversation d'un ecclésiastique instruit et parfaitement au courant des délicatesses de la société polie, en sa qualité de gentilhomme parisien.

1. Ménard, *Vie de Fléquier*.

2. Voir un manuscrit attribué à Marsolier. — Archives de l'ancienne cathédrale d'Uzès.

Le discret et prudent évêque n'alla pas pour cela jusqu'aux confidences littéraires avec le chanoine d'Uzès; mais l'abbé Bégault n'eut pas la même réserve pour son collègue à l'Académie. Il ne manqua point de lui parler tout bas d'un écrit sur Ximénès, que monseigneur tenait encore sous clef, mais qui ne tarderait pas à voir le jour; il lui en dit les sources et le plan. Il n'en fallait pas davantage à Marsolier. Avidé de célébrité et l'esprit tourné au paradoxe¹, il comprit de suite qu'en s'y prenant comme nous l'avons vu, il y avait place pour un succès à côté de celui que monsieur de Nîmes pouvait se promettre. Dès 1689, au lendemain de la publication de son *Histoire de l'origine des dîmes*, il se mit à l'œuvre. Il fit si bien, qu'il réussit à arriver quelques jours avant Fléchier, ni trop tôt, ni trop tard, juste à l'heure la plus propre à intriguer le public.

L'évêque de Nîmes reçut le coup dans l'ombre et se tut. On parla pour lui, notamment en 1708, dans une critique de l'histoire de Ximénès par Marsolier, ayant pour titre : *Marsolier découvert et confondu dans ses contradictions*. Cette critique, assez fondée, mais passionnée dans la forme, et bien plus sévère que nous dans l'interprétation des intentions de Marsolier², aura été inspirée involontairement par Fléchier lui-même. Sans

1. Marsolier avait plus de savoir que de jugement et de principes. Il chercha quelquefois plus à se distinguer qu'à dire le vrai. Témoin son *Histoire de l'Inquisition*, où il n'a pas craint de copier le protestant et socinien Limborch, et son *Apologie d'Érasme*, qui fut un scandale.

Marsolier mourut à Uzès, en 1724, à l'âge de 78 ans.

2. *Marsolier découvert*, etc., *passim*, et surtout vers la fin.

nom d'auteur, sans indication d'imprimerie, elle ne peut être que d'un ami ou d'un courtisan de l'évêque de Nîmes. Dans d'autres conditions, qui aurait pris la plume pour défendre la mémoire d'un cardinal espagnol, et surtout pour la défendre de ce style? Une circonstance, entre autres, qui nous fait incliner vers cette opinion, c'est que, dans le *factum* anonyme, il n'est pas même fait une allusion à la véritable histoire de Ximénès, qui était, en France, celle de Fléchier, pour laquelle on combattait, en réalité, plus que pour Ximénès lui-même. Ce silence serait inexplicable s'il n'était maladroït.

Marsolier ne répondit pas ; mais le dard s'est fixé dans ses chairs. Presque partout, à côté de l'*Histoire du ministère de Ximénès*, se trouve, à peu près dans le même format, un *Marsolier découvert et confondu*.

De nos jours (1844), un savant professeur de l'université de Tubingue a donné une nouvelle histoire du cardinal Ximénès que l'on a traduite en français. Le docteur Héfèle a cru, avec raison, que, après l'espagnol Gomès et « le célèbre évêque français Fléchier, » on pouvait encore écrire l'histoire du grand et saint ministre. La façon plus large de concevoir ce genre de travail, qui est propre à notre siècle ; les progrès, les découvertes de la critique historique ; le besoin d'opposer aux grands hommes du paganisme, pour lesquels on se passionne aujourd'hui, les grandes figures de l'Eglise ; enfin le désir de montrer aux politiques contemporains que le sacerdoce n'est pas un brevet d'incapacité pour le

manement des affaires temporelles : tels sont les motifs qui ont déterminé le nouvel historien de Ximénès.

Mais si son point de vue est supérieur à celui de Fléchier, nous devons dire qu'il ne fait pas mépris de l'ouvrage de l'évêque de Nîmes. Au contraire, il le prend souvent pour guide, il le suit, il le cite presque à toutes les pages. De Marsolier, il n'est point question.

CHAPITRE, DOUZIÈME

Fléchier obtient ses bulles. — Il est sacré à Paris. — Entrée solennelle à Nîmes. — Visite générale du diocèse. — Érection de l'évêché d'Alais. — Assemblée générale du clergé de France. — Fléchier et la reine d'Angleterre. — Retour à Nîmes. — Naufrage sur le Rhône. — Actes divers. — Simplicité et grandeur de Fléchier. — Ses pauvres et ses parents. — Mademoiselle Charlotte de Baculard. — Dialogues sur le quiétisme. — Condamnation du livre des *Maximes des Saints*. — Cérémonies chinoises. — Mandement sur le jansénisme.

Mais ces intérêts littéraires n'avaient pas seuls conduit Fléchier à Paris ; il y était allé pour recevoir la consécration épiscopale, après laquelle il soupirait depuis longtemps, ainsi que nous en pouvons juger par sa correspondance familière ¹.

Tous les autres évêques, nommés depuis la déclaration de 1682, et par là même privés de bulles, commençaient à trouver, comme celui de Nîmes, leur situation intolérable. Le pontificat d'Alexandre VIII

1. « Je vous rends mille grâces, Monsieur, de... la nouvelle que vous me donnez du départ du nonce de Rome (pour Paris)... Je ne laisse pas de vous être sensiblement obligé de l'intérêt que vous prenez à l'avancement de mon sacre. J'espère que nos vœux seront bientôt tous accomplis... » — A Paris, 12 mai 1692. (Inédite.)

les avait laissés dans un découragement d'autant plus profond, qu'il leur avait fait concevoir d'abord de plus grandes espérances; et bien que ces espérances se fussent réveillées à l'avènement d'Innocent XII, on ne laissait pas de dire que la négociation en cour de Rome, conduite par le cardinal d'Estrées, trainait fort en longueur. Les évêques nommés étaient disposés à donner au Pape toutes les assurances qu'il pourrait exiger d'eux en retour de leurs bulles; mais le gouvernement hésitait, ne sachant encore ni s'il se déciderait à une soumission, ni quelle serait cette soumission. Alors les évêques nommés qui, n'ayant pas fait partie de l'assemblée de 1682, n'avaient pas encouru directement la colère du souverain Pontife, firent arriver au Roi, Fléchier en tête, que la permission de demander leurs bulles à Rome leur paraîtrait une grâce insigne (1691). L'affaire fut portée en conseil « secret ¹. » Après bien des hésita-

1. Le marquis de Croisy consulta là-dessus, au nom du Roi, leur demandant « un secret impénétrable, » les archevêques de Paris et de Reims. Pour lui, il leur déclarait être d'avance pour la négative, comme le portait un mémoire au Roi, où il avait mis les « raisons qui lui tombèrent dans l'esprit, à la première ouverture de cette affaire. » Croisy disait qu'il ne fallait pas abandonner les évêques compromis dans l'affaire de 1682.

Les archives secrètes ne nous livrent pas la réponse des archevêques. Peut-être le mémoire anonyme qui se trouve dans la collection Depping, t. IV, p. 168, est-il l'œuvre de l'un d'eux. On y lit :

« ... Mon sentiment est donc qu'il est de la gloire de Dieu de ne pas abandonner ceux qui ont été à l'assemblée; que, dans l'état présent des affaires, ce serait les abandonner que de demander des bulles pour les autres évêques... »

(Depping, *Documents inédits*, p. 167, 168.)

tions, Louis XIV, à qui la fausseté de la situation échappait moins qu'à personne, se décida à faire ce premier pas pour en sortir, et le cardinal d'Estrées reçut ordre de proposer en consistoire les évêques nommés qui n'avaient point pris part à la déclaration de 1682. On sait comment ceux qui avaient siégé à la même assemblée, et qui depuis avaient été nommés évêques, obtinrent leurs bulles un peu plus tard.

Fléchier fut ainsi préconisé le 9 janvier 1692¹. Peu après il reçut ses bulles, et se rendit à Paris pour s'y faire sacrer. La cérémonie eut lieu, le 24 août de la même année, dans l'église du Val-de-Grâce; elle fut faite par le cardinal de Bonzi, archevêque de Narbonne, assisté des évêques d'Uzès et de Viviers. Il y eût presque autant de monde qu'on en avait vu dans le même lieu, quelques années auparavant, lorsque le prélat y avait prononcé l'oraison funèbre de Marie-Thérèse.

Cette année fut vraiment une année sainte pour les Nimois, selon l'observation d'un historien. Quelques mois avant la consécration de leur évêque, ils avaient eu le bonheur d'assister à une procession générale pour l'ouverture du Jubilé accordé par Alexandre VIII; le 23 mars, et le 20 mai, ils avaient pu vénérer, dans la maison des Bénédictins, une relique de saint Baudile, leur patron, apportée récemment d'Aniane, et déclarée authentique par Fléchier. Nîmes était dans la jubilation de pouvoir se prosterner devant les restes d'un Saint

1. *Gallia Christiana*, t. VI, p. 464.

qui lui sera toujours si cher. Nos archives locales renferment encore des monuments plus ou moins remarquables de cette pieuse allégresse. Il nous reste, entre autres choses, une *Élégie historique*, composée par un bénédictin, « en l'honneur de saint Baudile, sous-diacre d'Orléans, martyr, apôtre et patron de Nîmes, » que l'on peut regarder comme étant l'expression du sentiment public dans cette circonstance ¹. Si ces vers furent montrés à l'auteur du *Cursus Regius*, il put ne pas en admirer la correction, ni l'élégance ; mais il dut ne pas être insensible à ce compliment du bon moine :

.
Sitique nemausensis populus, duce *Fléchier* uno,
Fortis ut apta acies, mitis ut agmen apum.

c'était délicat et vrai ; Fléchier, évêque, ne fut-il pas lui-même fort comme une armée, et doux comme le miel ?

L'évêque de Nîmes prit possession de son siège par « procuration, » le 19 septembre 1692 ², demeura à Paris jusqu'aux premiers jours d'octobre : après quoi, il vint par Blois visiter ses abbayes, et par Limoges assister aux États de Pézenas. Ce furent ces États qui le déléguèrent pour porter le *cahier* au Roi, ainsi que nous l'avons vu.

Cependant Nîmes se réjouissait, par avancée, de la prochaine entrée solennelle de son évêque. Jusque-là,

1. *In honorem sancti Baudelii, seu Bodilii, aurelianensis subdiaconi, martyris et patroni nemousensis apostoli, Elegia historica, correcta ab auctore.* — Archives de la préfecture du Gard, H. 179.

2. Archives de la préfecture du Gard, G. 22. La procuration était donnée à l'abbé Robert.

si grand qu'eût été l'empressement autour du bon pasteur, on n'avait pu le traiter en évêque, lui montrer, dans les splendeurs d'une ovation populaire, l'espèce de culte que catholiques et protestants professaient pour sa personne vénérable. Aussi monseigneur ayant fait connaître à son chapitre, par un mandement daté de la mi-janvier 1693, le jour de son arrivée, et les consuls en ayant été prévenus, ceux-ci se hâtèrent-ils de lui écrire pour lui annoncer « qu'ils se disposaient à le recevoir le mieux qu'il leur serait possible ¹. »

Cette réception, dont nous avons des relations très-détaillées aux archives de l'évêché et dans celles de la ville, eut lieu le 25 janvier 1693, un dimanche, après-midi. Nous rappelons cette date avec complaisance, parce qu'elle nous a paru marquer un des jours de triomphe de la foi à Nîmes, et qu'à ce jour de joie universelle vont succéder bientôt des jours de deuil. Toute la ville et la banlieue étaient là. De la porte de la *Couronne*, par où se faisaient les entrées solennelles, jusqu'à la cathédrale, les rues avaient été tapissées aux frais de la ville²; les quatre consuls, dont deux étaient allés attendre Sa Grandeur jusqu'à Milhaud, portaient le dais; de nombreux et brillants cavaliers, fournis par les classes les plus élevées de la cité et des environs, ouvraient la marche. Venaient ensuite les bannières, les ordres religieux, le clergé séculier et le chapitre. « Une grand foule de peuple » suivait; et pen-

1. Archives de l'Hôtel de ville de Nîmes, *Délibérations du Conseil*, dix-septième siècle, registre 29, p. 247.

2. *Délibérations du Conseil*, *ibid.*, p. 248.

dant la marche, on entendait « la grosse cloche accompagnée du carillon, » les chants de la grande liturgie romaine, et les accords « d'une nombreuse et belle musique ¹, » que couvraient de temps à autre les acclamations d'une foule enthousiaste.

De nos jours, Nîmes, encore dévoué à ses évêques, a vu des ovations bien plus belles, d'un caractère tout particulier, et à peu près sans précédents dans le diocèse. Sans doute, les passions du moment n'auront ni arrêté, ni faussé la plume de nos annalistes officiels ; et l'historien qui, dans cent ans, compulsera nos archives, sera heureux de retrouver, sous un amas de cendres refroidies, quelques étincelles d'un feu qui peut offusquer certaines gens, mais qu'on n'éteindrait pas aisément.

Un des premiers soins de Fléchier, après son entrée solennelle dans sa ville épiscopale, fut la visite générale de son diocèse. Ce devoir, l'un des principaux de sa charge, lui fut sacré, dit Ménard ; il visita souvent son diocèse, considérant ces visites « comme le moyen le plus efficace pour la correction des mœurs, et pour le rétablissement de la discipline ; » mais ce fut partiellement et avec moins de solennité. Pour cette fois, au contraire, la visite fut générale, sévère et annoncée dans les termes les plus accentués. Il voulut commencer par la cathédrale « qui doit être, dit-il, la source des bénédictions et des bons exemples qui se répandent dans les

1. Registre de la *Visite générale du diocèse de Nîmes*, en 1693-1694, p. 4. — Manuscrits du secrétariat.

autres églises ' » (29 mai 1693). Les consuls avaient été priés d'assister à la cérémonie. Ils y vinrent en costume, portèrent le dais, et furent présents à leur banc ordinaire, tant que dura la visite de l'église². Les autres églises et chapelles de Nîmes suivirent; et cette première partie de la visite générale fut terminée le 17 juin de la même année³.

1. « Nous espérons que notre vénérable chapitre, étant la portion, la partie la plus noble du troupeau qui a été commis à nos soins, travaillera à s'en rendre la forme et le modèle. A cette fin... nous vous exhortons, et néanmoins vous ordonnons de vous disposer à recevoir... la visite de notre église-cathédrale... » — *Loc. cit.*

2. *Délibérations du conseil*, registre 29, p. 286.

3. Il peut ne pas être sans intérêt pour nos lecteurs nîmois de savoir que, au temps de Fléchier, il n'y avait qu'une paroisse à Nîmes, sous le titre de *Saint-Castor*, unie à la cathédrale. Les autres églises, non exemptes, étaient des *rectories*, au nombre de dix, mais n'ayant plus, pour la plupart, qu'une existence nominale. Le titulaire devait, chaque année, demander des pouvoirs pour administrer les sacrements.

La population catholique de la paroisse Saint-Castor paraît avoir été, vers 1700, de 24,000 âmes, dont 19,000 *communians*, sincères ou non, vu le nombre des nouveaux convertis. Il n'y avait qu'un curé et quatre vicaires pour cette population, personnel jugé très-insuffisant par les consuls d'alors, qui en demandèrent l'augmentation à l'évêque. — (Voyez *Archives de l'Hôtel de ville*, *Archives anciennes*, armoire 5, carton 28.)

L'église cathédrale, comme édifice, était à peu près ce qu'elle est aujourd'hui. Elle n'avait, de l'ancien monument détruit par les guerres de religion, que la tour qui sert de clocher; le corps de l'église avait été rebâti de 1640 à 1646.

Le Chapitre était composé de six dignités, ayant chacune un canonicat annexé, et de quatorze chanoines. L'évêque avait un canonicat annexé à son évêché, et le droit de présider à toutes les assemblées. Les quatorze chanoines étaient distingués en huit anciens et six jeunes, qui étaient les derniers reçus et auxquels incombaient les ministères les moins dignes et les plus onéreux. (Voyez *Archives de l'évêché de Nîmes*, registre de la *Visite* de 1693-1694. *Passim*.)

Le premier mai 1694, commença la visite du diocèse, paroisse par paroisse. Elle était annoncée par mandement, depuis le 15 avril. Aux termes de cet écrit, il est aisé de voir que Fléchier savait être ferme, et même rigide. Il veut que les fidèles eux-mêmes lui exposent leurs besoins ou leurs griefs, à la condition qu'ils le fassent sincèrement et charitablement¹. A cette fin, il pose d'avance trente « interrogats, » auxquels on répondra en public ; plus dix, qui demandent une réponse secrète. Le procès-verbal de cette visite, tout de la plume de l'abbé Bégault, demeure à l'évêché de Nîmes, par le nombre et la netteté de ses détails, comme la preuve la plus authentique que toutes ces questions n'étaient pas seulement posées pour la forme, et comme un monument du zèle et du talent d'administration d'un évêque en qui l'on n'a pas peut-être assez oublié le littérateur.

Cette visite ne fut pas poussée aussi loin qu'on aurait pu s'y attendre. Le démembrement du diocèse de Nîmes, projeté depuis plusieurs années par Louis XIV, comme le moyen le plus sûr d'atteindre les nouveaux catholiques des Cévennes, fut accompli dans ce temps-là même, juin 1694. Lors de son sacre, Fléchier ayant été officiellement averti de l'érection prochaine de la ville

1. « ... Vous ordonnons de la publier (la présente ordonnance) au prône..., de faire sonner les cloches extraordinairement, la veille du jour, afin que vos paroissiens, en étant avertis, s'y trouvent et exposent sincèrement et charitablement ce qu'ils croiront nécessaire pour le bien de la paroisse... Les prieurs, vicaires, curés ou autres préposés aux églises nous remettront... un certificat de la publication qu'ils auront faite de notre présente ordonnance. » *Loc. cit.*, p. 147 et p. 150.

d'Alais en évêché, son consentement fut aussitôt donné à une mesure inspirée par un véritable esprit de religion. Le diocèse de Nîmes, vu la conversion simulée de 130,000 protestants, dont 50,000 dans les Cévennes, et à cause de sa configuration topographique, ne pouvait être administré avec succès par un seul pasteur. Il était nécessaire d'établir dans les Cévennes, lieux écartés et inaccessibles en hiver, des secours spirituels qui fussent toujours prêts et partout présents. En outre, ce n'était pas trop de tout le zèle d'un homme apostolique, pour conduire des peuples qui avaient joint, jusque-là, à l'opiniâtreté que donne l'erreur, cette férocité qu'ont ordinairement les habitants des montagnes. C'est ce que Fléchier faisait observer, quelque temps après, à l'assemblée du clergé de France, à propos du partage de son diocèse.

Le chapitre de Nîmes, dont on demanda aussi le consentement, vit les choses du même œil que l'évêque. Après quelques pourparlers¹, il se rendit aux désirs de Louis XIV, sans autre réserve que le droit de préséance dans les assemblées du clergé de Nîmes, lorsqu'il s'y trouverait un ou plusieurs délégués de celui d'Alais.

Ces préliminaires adoptés, Innocent XII, auprès de qui le Roi avait fait agir par le cardinal de Janson, donna une bulle, le 17 mai 1694, qui érigea la ville d'Alais en évêché². Louis XIV confirma cette bulle par des lettres patentes, signées à Versailles, au mois de juin suivant.

1. *Archives de l'évêché de Nîmes, registre des délibérations capitulaires.* — 7 octobre 1693, et 16 janvier 1694.

2. *Gallia Christiana*, t. VI, *Instrum.*, p. 229.

Le premier évêque d'Alais fut François Chevalier de Saulx, docteur de Sorbonne, d'une ancienne famille du Poitou, ecclésiastique « que son savoir, sa piété et son zèle dans les missions, avaient rendu digne de ce ministère, » au témoignage de Fléchier. Ce prélat fut sacré à Montpellier, le 29 août de la même année, par le cardinal de Bonzi, dont il était le suffragant ; et dès lors, Fléchier n'eut plus sur les bras que la moitié de sa famille spirituelle, grande décharge pour sa responsabilité, grand honneur pour sa foi et sa piété, et qui lui mérita les éloges de l'assemblée du clergé¹. Là où d'autres eussent pu voir matière à s'attrister, lui ne vit que sujet de se réjouir. Celui qui n'avait accepté l'évêché de Nîmes qu'en tremblant, fut ravi qu'on lui en diminuât la charge. Il s'en ouvrit, paraît-il, à sa sœur de Béziers, dans l'âme de laquelle il n'avait pas cessé d'épancher ses joies et ses tristesses².

1. Le diocèse de Nîmes ne se composa guère plus que de 88 paroisses. Le nouveau diocèse fut formé de la partie nord-ouest de celui de Nîmes, y compris toutes les Cévennes, à partir de Sauve et de Vézénobre. On dota cette église naissante de l'abbaye de Psalmody, située dans Aigues-Mortes, d'environ 20 mille livres de revenu.

A la demande de Fléchier, la séparation des diocèses de Nîmes et d'Alais fut approuvée quant au temporel, par l'assemblée du clergé de 1695.

(*Procès-verbal des assemblées du clergé de France*, t. VI, p. 253.)

2. « ... Monseigneur de Nîmes... m'écrit assez souvent, et avec une grande cordialité. J'ai tout le sujet du monde d'être très-satisfaite de lui. Prions Dieu, ma chère sœur, qu'il nous le conserve. »

(*Agnès Fléchier à mademoiselle de Baculard de Fléchier*, 1^{er} janvier 1692. (Inédite.) — Bibliothèque d'Avignon.)

Et plus tard :

« ... Monseigneur de Nîmes m'a écrit son contentement de l'érec-

Sur ces entrefaites, l'assemblée provinciale du clergé fut convoquée à Narbonne, pour les premiers jours de janvier 1695, à l'effet de nommer des députés du premier et du second ordre pour l'assemblée générale, qui devait avoir lieu à Paris, cette année-là même. Agnès Fléchier, qui soupirait après les visites de son frère, eut le bonheur de voir l'évêque de Nîmes, à son retour de Narbonne, et d'apprendre que la province l'avait délégué tout d'une voix, pour la représenter à l'assemblée générale du clergé de France. Jacques-Antoine de Phélyppeaux, évêque de Lodève, accompagnait Fléchier, en qualité de représentant du premier ordre. Pour le second, avaient été nommés Pierre-Armand de La Croix de Castries, grand archidiacre de l'église primatiale de Narbonne, et Vitalis-Joseph de Roux, abbé de Villelongue, au diocèse de Carcassonne.

On sait que les assemblées du clergé se tenaient à Paris, tous les cinq ans; qu'elles avaient pour but de renouveler avec le roi le contrat des décimes ordinaires, et de lui accorder des secours extraordinaires, proportionnés aux circonstances. Le gouvernement tolérait ces assemblées, consentait même à en écouter les *remontrances*; mais bien moins par respect pour la liberté de l'Église gallicane, qu'en vue du *don gratuit* qu'il en attendait, intriguant, d'ailleurs, d'une façon plus ou moins

tion de l'évêché d'Alais, par laquelle il se trouve allégé de la moitié de son fardeau. Nous devons remercier Dieu, ma chère sœur, de l'esprit de foi qu'il lui a plu donner à notre vénéré frère, dans toutes les conjonctures délicates... »

(*La même à la même.* — Sans date, inédite.)

ouverte, soit dans les assemblées provinciales, pour la nomination des délégués à l'assemblée générale, soit dans le sein de l'assemblée générale elle-même, dont les délibérations échappaient difficilement à la surveillance et à l'inspiration du pouvoir¹. Cette influence devint tout à fait manifeste dans la dernière moitié du règne de Louis XIV. Les assemblées du clergé se montrèrent alors aussi dociles, pour ne pas dire aussi empressées que les États provinciaux. Elles subissaient en cela l'entraînement général; et, en ce qui touchait à la question temporelle, elles faisaient preuve de patriotisme plus que de servilité.

C'est du moins ce qui arriva en 1695. Cette assemblée, où nous avons le plaisir de rencontrer l'évêque de Nîmes et de le voir occuper un rang considérable, est l'une des plus importantes des assemblées appelées du *Contrat*. Quoique dans une position financière très-critique, par suite de l'exécution des édits d'amortissement, du rachat de plusieurs charges établies dans les diocèses, du don gratuit de 1690, de l'affaire des bois de 1693, l'assemblée de 1695, ne consultant que les intérêts de la patrie, donna dix millions au Roi, et s'engagea à lui fournir un secours annuel jusqu'à la fin de la guerre. Aussi Louis XIV, qui savait mieux que personne la ruine dont l'État était menacé, qui avait épuisé tous les expédients financiers, sans pouvoir porter remède à la situation créée par une guerre gigantesque et interminable, se montra-t-il reconnaissant à

1. Depping, Correspondance administrative du règne de Louis XIV. *Documents inédits*, t. I, *passim*.

l'assemblée de 1695, affirmant qu'il n'avait jamais été « si content d'aucune assemblée ¹. »

Mais les libéralités du clergé furent aussi indépendantes que patriotiques. C'est ainsi que cette même assemblée ne voulut pas se soumettre à la *capitation* proposée par les Etats de Languedoc après la prise de Namur par le roi Guillaume, capitation qui devait atteindre le clergé en 1696. Se fondant sur les privilèges et immunités de l'Église, elle offrit *volontairement* un subside annuel qui ne serait levé que par les officiers du clergé; ce qui ayant été agréé par le Roi, elle s'obligea de contribuer, chaque année, pour quatre millions, jusqu'à la conclusion de la paix.

Une autre gloire de l'Assemblée de 1695, dont Fléchier, si attaché à la liberté de l'Église, put revendiquer sa part, c'est d'avoir obtenu l'enregistrement de l'édit du mois d'avril 1695, concernant la juridiction ecclésiastique. Depuis Charles IX, les assemblées du clergé n'avaient cessé de faire des remontrances à nos rois sur la juridiction de l'Église gravement atteinte par l'ordonnance de Villers-Cotterets; mais elle n'avait pu obtenir de jurisprudence constante et uniforme que par l'édit d'avril 1695, qui réglait la juridiction volontaire, la juridiction contentieuse et enfin les droits, honneurs et prérogatives du clergé. Ce fut donc un vrai triomphe, pour l'Assemblée de 1695, d'obtenir l'enregistrement d'une telle ordonnance ².

A l'honneur d'avoir pris part à toutes ces nobles

1. *Procès-verbaux du clergé*, t. VI, p. 284.

2. *Ibid.*, p. 75 et suiv.

choses vint s'ajouter, pour Fléchier, celui de haranguer, au nom de l'Assemblée, la reine d'Angleterre, femme de Jacques II. L'évêque de Nîmes n'était pas inconnu des illustres fugitifs ; en 1690, il avait prêché, devant ces majestés déclinées, un discours sur les afflictions, qui avait plu et consolé.

« Sire, avait-il dit, vous avez su monter sur le trône, et y soutenir les droits de Celui par qui vous régniez ; et ce qui vous est plus glorieux, vous avez su même en descendre pour la gloire de Jésus-Christ et pour la défense de son église. Vous n'avez pas cru que ce fût assez pour votre zèle, de consacrer par vos vertus les couronnes que vous portiez, vous les avez jetées au pied de l'Agneau, à l'exemple de ces rois de l'Apocalypse ; et comme si c'était peu pour votre zèle d'être l'appui et le protecteur de la religion, vous avez voulu en être encore la victime. »

Fléchier avait donné plus que des consolations au roi et à la reine d'Angleterre. En 1693, il leur avait envoyé, en son nom et au nom de son clergé, des secours pour ceux de leur suite que la fidélité avait jetés dans la misère ¹. Il fut donc accueilli avec une distinction toute particulière, quand il se présenta, en 1695, à la tête de la députation du clergé, pour haranguer Sa Majesté britannique. Nous ne citerons pas le discours qu'il prononça dans cette circonstance solennelle ; c'est un de ses meilleurs, mais les mérites qu'il y fait paraître nous sont assez connus. Cette pièce a eu l'honneur d'être

1. Voir, à ce sujet, la lettre que Fléchier écrivit à la reine d'Angleterre, Œuvres complètes, t. X, p. 60. Nous avons trouvé, dans des papiers de la famille Fléchier, une copie de cette lettre écrite de la main de l'abbé Bégault, Giberti, le parent du prélat, devant l'avoir demandée.

insérée au procès-verbal de l'Assemblée de 1695¹, et dans les *Mémoires du clergé*, où, comme on sait, n'ont été admises à figurer que les pièces les plus importantes.

Dès que l'Assemblée eut terminé ses travaux, Fléchier quitta Paris, qu'il ne devait plus revoir, et retourna dans son diocèse. Au moment de remettre le pied sur cette terre où son apostolat allait s'exercer désormais sans partage, il faillit périr. Il allait débarquer à Beaucaire, à quatre lieues de Nîmes, après avoir été trois jours sur le Rhône. La barque de son équipage venait après lui, à l'entrée de la nuit; et, soit que le patron « fût ivre, » soit qu'il n'eût pas bien pris sa route, il fut entraîné par le cours de l'eau que les pluies avaient notablement grossi ce jour là, et fit naufrage au port. La barque alla donner contre le pont, et se fracassa. Ce fut un terrible moment. Cependant, tout le monde eut le temps de se sauver; et onze chevaux, s'étant jetés dans l'eau, malgré la largeur et la rapidité du fleuve, gagnèrent le bord à la faveur des feux qu'on y avait fait allumer. Le carrosse de l'évêque de Nîmes fut à peu près perdu. Quant à lui, dans une lettre à l'abbé Ménard, son ami, où il nous donne tous ces détails, il déclare assez galement avoir été en péril. « On dit que j'ai couru moi-même un grand danger, mais je n'en sais rien.... Si l'on vous mande que je suis noyé, n'en croyez rien, et laissez demander mon évêché à ceux qui le croiront vacant. »

1, T. VI, p. 109 et suiv.

Dieu ne pouvait pas priver si tôt l'église de Nîmes des soins d'un si bon pasteur. Fléchier avait fondé ou réorganisé jusque là; il lui fallait à présent féconder toutes ces choses par quelques années d'une résidence plus absolue et moins agitée. Aussi de 1696 à 1702, époque de la guerre des Camisards, où le sage et courageux prélat va jouer un rôle inattendu, Fléchier se montre-t-il, à de rares exceptions près, tout renfermé dans ses préoccupations diocésaines et dans l'accomplissement des plus obscurs devoirs de sa charge. Capitulation du clergé et du diocèse, « ennuyeux travail, » écrit-il à l'abbé Ménard; visites pastorales, qui, de son propre aveu, ne le récréaient que médiocrement; conférences ecclésiastiques et académiques; synodes, assemblées du clergé et assemblées capitulaires; inspection des maisons religieuses; visites des hôpitaux et du séminaire; cérémonies religieuses : voilà où se dépensa la calme et régulière activité de l'évêque de Nîmes. Il avait l'œil à tout, du fond de son palais ou de sa maison de campagne, Bonsquéri, son séjour de prédilection; il aimait d'être consulté pour tout, d'être mêlé à tout; et quelquefois même il jugeait à propos de mettre de l'éclat et de la pompe à des choses qui eussent paru à d'autres n'en pas mériter ou n'en avoir pas besoin. Nous en citerons un exemple : le baptême d'un juif (1^{er} mars 1696). C'était, paraît-il, un homme d'un certain rang. Des affaires l'amenant à Nîmes depuis plusieurs années, il avait été touché de la foi de cette cité, de la distinction de son premier pasteur, et il avait abjuré. L'évêque de Nîmes voulut lui conférer lui-même le baptême, soit que le

néophyte lui en eût exprimé le désir, soit pour donner à ce retour vraiment spontané un plus grand éclat, dans un temps et dans un pays où l'on pouvait ne plus croire à la sincérité d'une conversion. Non-seulement Fléchier fit la cérémonie, mais il voulut l'entourer d'une pompe exceptionnelle. Une estrade fut dressée au milieu de la cathédrale; le juge-mage de Montclus et la marquise de Toiras furent parrain et marraine; les consuls assistèrent en robe rouge et en chaperon ¹; et l'évêque, après avoir répandu l'eau baptismale sur le front de Mardochée (c'était le nom du converti), lui adressa une allocution que l'on a plus tard jugée digne de figurer parmi ses œuvres complètes ².

Mais l'évêque de Nîmes ne mettait pas toujours autant de solennité à l'exercice de ses fonctions. Il savait descendre selon les circonstances; la simplicité, la bonté étaient ses vertus favorites. C'est surtout dans ses tournées pastorales qu'il faisait paraître cette aimable condescendance, cette charité vraiment évangélique. Un de ses plus anciens biographes nous raconte qu'il allait visiter les pauvres dans leurs cabanes; qu'il s'entretenait des heures entières avec eux sur leurs travaux, leurs besoins, leurs affaires, l'état de leurs familles, leur manière de vivre, et l'idée qu'ils avaient de leur condition. Il les encourageait, dit-il, les consolait; il mêlait souvent ses larmes avec celles que sa bonté leur faisait verser; et, pour assurer le succès de ses con-

1. Archives de l'Hôtel de ville de Nîmes, *Délibérations du conseil*, 17^e siècle, registre 30.

2. T. VII, p. 343.

seils et de ses exhortations, il y joignait toujours ses bienfaits. Quand il sortait d'un village pour passer dans un autre, tous les habitants le suivaient, les mains levées au ciel, lui souhaitant de longs jours.

Dans d'autres circonstances, Fléchier savait faire le grand seigneur, comme il convenait à un évêque de ce temps et à un homme qui avait passé la moitié de sa vie à la cour. Lorsque les États se tenaient à Nîmes, lorsqu'il recevait les grands dignitaires de la province, ou que quelque prince ou princesse venaient à passer, alors il laissait éclater toute sa munificence. Nul ne faisait les choses aussi largement que lui. Les grands en étaient dans l'admiration, et le peuple n'y trouvait pas à redire; car les pauvres n'étaient pas oubliés dans ces fêtes; et puis les affaires de l'évêque de Nîmes étaient si bien administrées, que ses aumônes plus qu'épiscopales n'eurent jamais à souffrir de ces somptuosités.

Une des plus belles occasions qu'eut Fléchier de montrer à ses diocésains comment il entendait les devoirs de sa place en présence de certains personnages, ce fut le passage à Nîmes du duc de Bourgogne et du duc de Berri, à leur retour d'Espagne, où ils étaient allés accompagner leur frère, le duc d'Anjou, héritier de ce royaume (mars 1701). Il présida aux préparatifs de ces fêtes qui durèrent plus d'un mois, inspirant les consuls, choisissant les inscriptions, corrigeant les harangues, et faisant « magnifiquement » orner son palais où devaient loger les princes¹. Ceux-ci s'établirent en

1. Ménard, *Vie de Fléchier*.

effet à l'évêché, tandis que Fléchier fut logé dans la maison du receveur des tailles du diocèse, où il tint, tout le temps du séjour des princes et pour les seigneurs de leur suite, trois tables splendidement servies.

L'évêque de Nîmes ne se distingua pas seulement par sa somptuosité : il fut sans cesse au premier rang, à côté des princes, qui lui témoignèrent beaucoup d'amitié et de déférence. Après les avoir reçus sur la porte de la cathédrale, et les y avoir harangués avec à-propos et dignité, il les accompagna dans la ville, et leur en fit en quelque sorte les honneurs, quoique M. de Basville fût là. C'était lui qui donnait aux princes tous les renseignements historiques dont ils pouvaient avoir besoin, dans la visite d'une cité riche en monuments et en souvenirs. Les princes se montrèrent si contents de cette explication verbale que Fléchier eut la pensée de la mettre par écrit. De là le petit ouvrage intitulé *Relation historique sur la ville de Nîmes, et ses antiquités* ¹. Fléchier avait fait des études spéciales sur les antiquités de Nîmes. La précision lumineuse de sa *Relation historique* témoigne de la profondeur de ses connaissances sur ce point. C'est probablement ce qui lui a fait attribuer un *Recueil manuscrit*, intitulé *Inventaire des antiquités de Nîmes*, in-fol., dont le véritable auteur est un nîmois nommé Anne Rulman ².

Au mois d'octobre de la même année, Fléchier recevait la nouvelle reine d'Espagne, Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, qui, n'ayant pu faire la traversée de Marseille

1. Œuvres complètes, t. X, p. 375.

2. Biblot. de Nîmes ; manuscrits, n° 13,835, fonds d'Aubais.

à Barcelonne, avait pris la voie de terre, et passait incognito. La femme de Philippe V se montra enchantée de l'hospitalité de l'évêque de Nîmes. La satisfaction fut réciproque. « J'ai eu l'honneur, écrit Fléchier à son ami Ménard, de voir la reine d'Espagne, et de la loger dans ma maison ..., elle est très-agréable et très-gracieuse¹. » Les consuls de la ville de Nîmes jugèrent de même. Admis à faire une visite officieuse, ils se rendirent à l'évêché en habit de ville, et furent ravis de l'accueil que daigna leur faire la jeune reine. Comme pour s'associer à l'hospitalité de leur évêque, et en témoignage de leur amour pour la royauté, amour touchant qui s'exprimait dans un langage plus touchant encore, ils offrirent à Sa Majesté des présents qu'elle accepta du même cœur qu'ils lui étaient faits. Ces présents seraient jugés bien modiques aujourd'hui; et cependant, ce n'est pas sans une sorte d'attendrissement que, en parcourant les archives de l'édilité nîmoise, parmi tant de nobles choses, votre regard vient à s'arrêter sur ce souvenir de la simplicité de nos pères².

Nouvelle bonne fortune pour Fléchier, le roi d'Espagne lui-même arrivait à Nîmes, le 4 décembre 1702, revenant d'Italie, et logeait à l'évêché. Mais, cette fois, l'incognito fut encore plus sévère.

L'évêque de Nîmes n'était pas moins magnifique

1. A Nîmes, 5 novembre 1701.

2. Les consuls lui firent « les présents de la ville, du temps qu'elle soupait, lesquels furent très-bien reçus, et qui consistaient en une corbeille de vin, de flambeaux, et une autre de confitures. »

(*Délibérations du conseil*, registre 30, p. 302.)

dans ses rapports ordinaires, toutes les fois qu'il pouvait croire sa dignité en cause ou celle de ses amis. On en jugera par le fait suivant, se rapportant aux dernières années de la vie du prélat, à cet âge où l'égoïsme et la défiance s'emparent si facilement d'une âme, sous le titre d'expérience.

M. de Gonthieri, récemment nommé à l'archevêché d'Avignon, était chargé de payer au prince Pamphile une pension de quinze cents écus romains, à prendre sur son archevêché. Il envoya donc à Rome (1707) au prince Pamphile, 3 à 400 louis, qu'il mit sur un vaisseau chargé en outre des effets les plus précieux du cardinal Gualtieri, lequel sortait d'exercer la vice-légation d'Avignon et retournait en Italie. Or, ce vaisseau fut pris par un corsaire, et tout fut enlevé. Ce qu'apprenant, l'évêque de Nîmes écrivit la lettre suivante à l'archevêque d'Avignon :

« A Nîmes, 12 février 1707.

« J'ai appris, Monseigneur, avec beaucoup de regret, la perte que vous avez faite de trois à quatre cents louis pris sur un vaisseau où vous les aviez confiés... Je ne sais si cette nouvelle est aussi certaine qu'on me l'a assurée, mais elle est très-désagréable. Ce n'est pas que je ne connaisse que Votre Excellence est au-dessus de pareilles pertes... Mais je sais aussi les dépenses excessives qu'on fait dans un nouvel établissement, quelques biens ou quelques secours qu'on puisse avoir, surtout quand on vit noblement, et qu'on fait les honneurs d'une ville comme vous les avez faits de la vôtre. Pardonnez-moi, Monseigneur, si j'entre ainsi dans ce détail, et si j'ose offrir à Votre Excellence, comme son serviteur et son voisin, une somme pareille à celle qu'elle a perdue, en attendant qu'elle ait réparé ce dommage et rétabli ses affaires. Ce ne serait point elle, ce serait moi qui lui

serais obligé, si elle voulait accepter ma bonne volonté, qui serait bientôt exécutée.... »

L'archevêque accepta avec reconnaissance et admiration, et la somme fut envoyée, le 17 mars suivant, accompagnée du billet le plus délicat.

A propos des rares procédés de Fléchier à l'égard de l'archevêque d'Avignon, qu'il nous soit permis de dire ici, sous forme de digression, combien l'évêque de Nîmes, sujet du pape par origine, demeura attaché, malgré le gallicanisme, à son pays et à ceux qui le gouvernaient au nom du pape. Magnifique et respectueux envers les archevêques d'Avignon, il fut d'une déférence filiale pour l'évêque de Carpentras, se considérant toujours comme « son diocésain ; » et il entretenait les plus gracieux rapports avec les vice-légats qui se succédaient sur le domaine pontifical. On en peut juger par ses lettres à l'un deux, M. de San-Vitale. Nous en avons eu cinq dans les mains, qui n'ont jamais été imprimées. Nous citons les trois suivantes :

« A Montpellier, ce 23 décembre 1702.

« Monseigneur,

« Je souhaite que V. Excellence passe ces saintes fêtes avec autant de joie et de satisfaction, qu'elle a accoutumé de les passer avec piété et avec édification. Je vois revenir avec plaisir ces jours heureux où je reçois des marques obligeantes de son souvenir et de sa bonté, et où je trouve les occasions de lui renouveler les assurances de mon attachement et de mon respect, autant par inclination que par devoir. Je vous supplie, Monseigneur, de m'honorer de vos commandements et de croire que personne ne peut être avec plus de vénération que je le suis... etc. »

« A Montpellier, 13 novembre 1702.

« Monseigneur,

« Je m'étais fait un grand plaisir de recevoir chez moi M. votre neveu, et M. le comte Calini qui l'accompagnait; de les retenir quelques jours, et de marquer à V. Excellence, en la personne de ces messieurs, la vénération que j'ai pour elle et la considération que j'aurai toujours pour tout ce qui pourra lui appartenir... Mais le désir de retourner en leur pays, ou plutôt l'impatience de revoir V. Excellence, nous a privés de la satisfaction que nous espérions. J'ai, Monseigneur, si peu d'occasions de vous témoigner mon zèle et ma passion pour votre service, que j'ai beaucoup de peine à les voir manquer, ou à les voir échapper si promptement... »

« A Nîmes, 5 avril 1703.

« Monseigneur,

« Je renouvelle à V. Excellence, à l'occasion de ces bonnes fêtes, le respect qu'elle sait que j'ai pour elle. Je l'assure en même temps qu'elle laisse dans mon esprit de si vives impressions de son mérite, que j'en conserverai toujours, quelque éloignée qu'elle soit, l'estime et le souvenir. J'apprends avec regret, Monseigneur, que vous allez quitter ce pays, où votre piété, votre justice et votre droiture faisaient désirer qu'on vous retint plus longtemps. Sa Sainteté vous rapproche d'elle... Je prendrai toujours part à toute la justice qu'on vous rendra¹... »

Reprenons la suite de notre récit.

Cette façon d'agir en grand seigneur ne diminuait ni ce qu'il devait aux pauvres, ni ce que les convenances l'obligeaient de donner à ses parents, lesquels, sans être pauvres précisément, avaient besoin de quelque secours pour faire une figure convenable dans le monde.

1. *Inédites*, collection Valfons.

Pour les pauvres, nous verrons bientôt ce que fit Fléchier dans les circonstances critiques, et ce qu'il leur laissa par testament. Contentons-nous de dire, en attendant, qu'il eut une attention toute particulière pour l'Hôtel-Dieu et l'Hôpital-Général, lequel reçut de lui plus de soixante mille livres durant son épiscopat. Disons encore que l'on sait, par de petits livrets sur lesquels il couchait et motivait même ses dons extraordinaires, que les aumônes particulières qu'il faisait aux pauvres mendiants ou à certaines familles honteuses, s'élevaient, chaque année, à quatre ou cinq mille livres.

Ses parents, nous l'avons vu plus haut, furent aussi l'objet de ses sollicitudes et de ses générosités, dans la mesure indiquée par les convenances et la religion, s'entend. Fléchier, évêque et dans l'opulence, fut pour les siens ce qu'il avait été avant les honneurs et l'argent. Seulement, si sa manière de voir resta la même, s'il fit passer les pauvres et sa dignité avant ses parents et leurs besoins plus ou moins impérieux, sa bourse put se délier plus souvent en leur faveur, sans s'appauvrir aux dépens d'intérêts plus hauts. Un moment, il eut six neveux à entretenir dans les armées, dans la marine, dans les collèges, à grands frais ; mais il n'oublia pas ce qu'il devait à sa dignité, et principalement aux indigents¹. Loin de l'accuser ici d'une sorte de népotisme, on l'admire, au contraire, dans les soins assidus qu'il prend de

1. « ... J'ai six neveux à entretenir dans les armées, dans la marine, dans les collèges, à grands frais. Je dois à ma dignité, je dois principalement aux pauvres... »

— *Fléchier à madame Giberti*. Nîmes, 11 juillet 1705. (Inédite.)

ces jeunes gens, de ces jeunes filles, qui gravitent autour de sa personne vénérable. Un père n'a ni plus d'abandon, ni plus de parcimonieuses largesses, pour ainsi parler. On le voit sans cesse occupé d'envoyer dans les collèges, les séminaires, les couvents et à Pernes, des conseils, des recommandations pieuses accompagnées de quelque argent, lequel est toujours entouré de précautions oratoires comme celle-ci : « Je n'ai que peu de bien... Je vous aiderai de mon *vivant*. Servez-vous du temps¹... »

Une de ses nièces paraît lui avoir été particulière-

1. Fléchier à madame de Baculard. — Nîmes, 1704. — Biblioth. d'Arignon. (Inédite.)

Lui souhaite-t-on la bonne année? Il se hâte de répondre, du milieu des États, et d'envoyer étrennes et compliments :

« ... A l'égard de votre royauté (de pension), je vous en félicite : c'est à vous à surpasser vos compagnes en vertus réelles, comme vous les surpassez en royauté imaginaire. Si j'avais été à Nîmes, je vous aurais envoyé quelque gibier. Je vous envoie à la place un louis d'or. »

(A sa nièce. Montpellier, 17 janvier 1708. Inédite.)

Son beau-frère est-il malade? A l'instant même, arrivent à Pernes des consolations et des secours :

« Je vous plains, ma chère nièce, et je vous loue de rendre vos devoirs à M. votre père, dans l'extrémité où il est. Je vous envoie vingt louis d'or... »

(A mademoiselle Charlotte de Baculard. — De Nîmes. 9 décembre 1705. (Inédite.)

Mademoiselle Charlotte répondit :

« Mon cher oncle,

« Je vous remercie de la bonté que vous avez eue de m'envoyer... votre présent, qui m'est venu fort à propos... Vous aurez sans doute... appris la mort de mon bon père ; je vous supplie de vouloir bien m'en servir et à mes sœurs aussi... » (Inédite.)

ment chère, soit par ses mérites, dont il fait souvent l'éloge, soit à cause de la fausseté de sa position dans le monde : cette nièce était mademoiselle Charlotte de Baculard. Du milieu des scènes ensanglantées de la guerre des Camisards, le regard attristé de l'évêque de Nîmes se porte vers Pernes, sa ville natale, où se meurt madame de Baculard, l'unique sœur qui lui restait¹. Il la recommande au docteur Giberti, avec ces paroles pour ses nièces :

« Je plains bien ces bonnes filles, que je crois fort affligées et fatiguées, surtout l'aînée (Charlotte), à qui je serais fort aise de faire du bien, et dont je souhaite l'établissement²... »

Madame de Baculard étant morte quelques jours après, Fléchier, après avoir consolé M. de Baculard³, se tourne vers ses nièces, dont les deux plus

1. « J'y suis d'autant plus sensible (à la mort de madame de Baculard), que c'était l'unique sœur qui me restait... »

(Fléchier à Giberti. — Nîmes, 20 avril 1705. (Inédite.)

2. Le même au même, 12 avril 1705. (Inédite.)

Deux ans auparavant, il parlait à sa sœur d'un projet de mariage pour cette même nièce, je crois; il disait : « ... Je vous aiderai, comme je vous l'ai promis, quoique les affaires de ce temps-ci m'aient mis à l'étroit. J'ai toujours mille écus à vous fournir d'argent comptant... »

— Nîmes, 22 août 1703. (Inédite.)

3. « J'ai été sensiblement touché, Monsieur, de la mort de ma sœur, comme vous l'avez été sans doute de votre épouse. Il faut nous affliger ensemble de notre perte, et nous consoler ensemble par la soumission que nous devons aux ordres de Dieu, qui a compté nos jours et qui nous appelle à lui, quand il lui plaît... Ma sœur a toujours eu beaucoup de piété, qu'elle a conservée jusqu'à la mort; et c'est la consolation la plus solide qu'elle nous laisse que ses exemples et l'espérance de son salut. Nous ne laisserons pas de faire prier Dieu pour elle... » (A. M. de Baculard. Inédite.)

jeunes se destinaient à la vie religieuse, leur parle de leur mère et du ciel, leur envoie des secours, et dit à Charlotte :

« Les bonnes relations qu'on m'a toujours faites de votre sagesse m'engagent à vous estimer et à contribuer à votre établissement, quand vous m'en donnerez l'occasion ¹... »

Là-dessus beaux projets de madame Giberti. Mademoiselle Charlotte, sa nièce, aidée d'un évêque de Nîmes, ne peut-elle pas prétendre à la main du plus riche héritier du Comtat ? Mais Fléchier voit d'un autre œil.

« ... Je veux bien contribuer à marier ma nièce, lui écrit-il ; mais je crains bien que vous ne vous trompiez dans vos prétentions. Les termes de gros *secours*, de *grosses dots*, d'*efforts qu'il faut faire* ne me conviennent pas comme vous pensez ²... »

Mais ces réserves, mal comprises à Pernes, ont-elles porté le trouble dans l'âme de mademoiselle Charlotte ? Aussitôt l'excellent oncle de lui écrire :

« ... Vous savez bien que je veux vous servir de père ; mandez-moi donc l'état où vous êtes, le bien que vous avez, la profession que vous voulez embrasser, et le parti que vous avez dessein de prendre, afin que je puisse vous être de quelque secours, aussi bien qu'à vos sœurs ; et croyez que je ne vous abandonnerai pas ³.... »

Il revient sur ce sujet quelques mois après, disant que le monde le blâme déjà de ne pas lui servir de père, qu'il n'a « que peu de bien » à lui laisser ; mais qu'il

1. De Nîmes, 20 avril 1705. (Inédite.)

2. A madame Giberti. — Nîmes, 11 juillet 1705. (Inédite.)

3. De Montpellier, 15 décembre 1705. (Inédite.)

l'aidera néanmoins dans le parti qu'elle voudra prendre, ne se proposant pas de la faire religieuse malgré elle¹. Bien au contraire : celui qui a tonné si souvent en chaire contre les vocations forcées, ne peut souffrir les hésitations de sa nièce, qui demeurerait au besoin avec ses sœurs, dans un couvent où l'on ne la veut pas.

« . . . Vous ne connaissez pas et vous ne méritez pas, si vous vous continuez, lui écrit-il, le bien qu'on veut vous faire : Vous m'obligez à vous parler ainsi avec quelque chagrin². . . »

Les choses traînèrent jusqu'au commencement de l'année 1708, époque du mariage de mademoiselle de Baculard avec un M. Pichony. Les vœux de Fléchier étaient enfin exaucés; et les inquiétudes de sa chère nièce apaisées³. Sous la bénédiction de l'évêque, la joie et la prospérité sont entrées dans le jeune ménage; il ne reste au pieux et doux vieillard qu'à continuer son œuvre, en acceptant par avance d'être le parrain de l'enfant qu'on lui annonce, et de la prochaine venue duquel il félicite madame Pichony :

« J'étais un peu en peine, ma chère nièce, de savoir des nouvelles de votre santé, dans l'état où vous êtes... Je suis fort obligé à la famille de l'honneur qu'elle me fait de me choisir

1. De Nîmes, 1^{er} juin 1706. (Inédite.)

2. 12 août 1706. (Inédite.)

3. Fléchier à M. Pichony, 1^{er} avril 1708. (Inédite.)

« J'ai été fort aise, Monsieur, d'apprendre par vous-même la satisfaction que vous avez de votre mariage avec ma nièce de Baculard. Je vous l'ai remise avec plaisir, persuadé qu'elle ne saurait qu'être heureuse avec vous... Je prie le Seigneur qu'il répande ses bénédictions sur votre mariage. Vous ne devez pas vous presser à me rendre votre visite. Pensez auparavant à régler les affaires de votre maison ; j'aurai en tout temps le même plaisir de vous voir... »

pour parrain de l'enfant que vous attendez... Je l'accepte bien agréablement avec madame votre belle-mère... Je suis toujours très-cordialement, ma très-chère nièce, votre très-humble et très-obéissant serviteur ¹. »

Le ciel s'assombrit un moment : M. Pichony est malade. Mais le nuage disparaît ; et Fléchier en est quitte pour écrire une lettre de condoléance affectueuse à la jeune épouse, à peine rassurée ².

Ses neveux ne lui étaient pas moins chers que ses nièces. Il s'en occupait en père, mais surtout en prêtre, faisant toujours passer la piété et la vertu avant les études et les succès. Cette tendre sollicitude nous a été particulièrement révélée par une correspondance inédite du prélat avec M. l'abbé Robert, son grand vicaire, durant un séjour que celui-ci fit à Paris. A peine sorti de la guerre des Camisards, Fléchier trouve assez de liberté d'esprit et de cœur pour descendre aux plus petits soins de ses chers neveux qui étudiaient à Paris. On nous permettra de citer une de ces lettres, reflet de toutes les autres, et de cette bonté de cœur, de cette simplicité, de cette piété qu'on aime tant à voir chez les grands hommes.

« J'ai été bien aise, Monsieur, de votre dernière lettre, tant parce que j'ai connu que vous étiez guéri de vos incommo-

1. A Nîmes, 16 novembre 1708. (Inédite.)

2. « Je vous ai bien plainte, ma chère nièce, durant la fâcheuse maladie de M. Pichony, et je vous ai bien louée de l'affection avec laquelle vous l'avez assisté. Dieu a voulu vous affliger, dans le commencement de votre mariage ; il prépare apparemment des consolations dans la suite... »

A Nîmes. 4 août 1708. (Inédite.)

diés, que parce que j'ai appris par elle des nouvelles de mes neveux, dont je n'en avais pas su depuis assez longtemps. Vous me consolez de m'assurer qu'ils profitent l'un et l'autre dans leurs études, et plus encore dans la piété.

« L'ainé m'écrivait, il y a quelque temps, qu'outre les dépenses qu'ils faisaient dans le collège, on voulait encore leur donner, comme philosophes, un inspecteur et répétiteur commun, outre le particulier qu'ils ont déjà. Cela grossirait encore la pension assez considérablement. Je lui ai su bon gré de sa petite économie, et j'ai bien jugé, comme lui, qu'il fallait un peu ménager l'argent ; mais après tout, j'ai considéré, moi qui paye, que ce n'est pas une si grande affaire que cinquante livres pour chacun, par an ; qu'étant dans une pension de collège, il y aurait quelque honte de ne pas faire comme les autres pensionnaires ; que, M. le proviseur les ayant reçus si honnêtement et si agréablement en ma considération, je désirais, quoi qu'il m'en coûtât, qu'il fût satisfait d'eux et de moi. Je vous prie, Monsieur, de raccommodez cela, de ne pas regarder à une petite épargne, et de dire de ma part à mes neveux qu'ils soient en repos là-dessus, et qu'ils connaissent, par ce que je fais pour eux, que je ne veux rien oublier ni rien épargner pour leur éducation, afin qu'ils me rendent un jour, en science et en vertu, ce que je dépense pour eux en argent.

« Je souhaite sur toutes choses qu'ils se fassent aimer, et de leurs compagnons et de leurs maîtres, et qu'ils se soumettent à toutes les règles et usages du collège, prières du matin et du soir, visites des supérieurs, solitude des chambres. Il ne convient pas à des gens sages comme eux de se distinguer, de se singulariser, de se soustraire. J'attends que vous aurez la bonté de leur donner ces petits avis, qu'ils les suivront, et que vous me croirez aussi parfaitement que je le suis, Monsieur, etc. ¹. »

Et un autre jour :

4. A Montpellier, ce 13 janvier 1704. (Inédite.)

« A Nîmes, ce 5 mai 1703.

« J'apprends que mon neveu le rhétoricien est mol et paresseux et qu'il n'étudie pas bien. Je vous prie de lui témoigner que je ne suis pas content de lui, que je lui retrancherai ses menus plaisirs et que je ne l'aimerai plus ¹... »

Mais ni les préoccupations domestiques, ni les affaires bien autrement sérieuses d'un diocèse, n'absorbaient Fléchier. Excellent citoyen, nous l'avons vu sans cesse attentif aux péripéties de la politique ; grand évêque, s'il ne se mêle pas directement, par caractère, aux querelles religieuses de son temps, il les suit et les juge, du fond de sa province, en théologien et en philosophe. Un moment cependant il eut la pensée d'intervenir dans l'affaire du Quiétisme, à côté de Bossuet et du cardinal de Noailles. En un temps où la curiosité se bornait « à entendre et lire les raisons de M. de Cambrai et de M. de Meaux ², » il n'eût pas été fâché de dire les siennes sur une question qui a pu paraître oiseuse à l'école de Voltaire, mais que l'Église prit alors au sérieux aussi bien que l'État, quelque pitié que lui inspirât le charmant auteur des « Torrents, » et quelque amour qu'elle eût pour le tendre et candide auteur des « Maximes des Saints. » En 1698, au plus fort de la dispute, Fléchier écrit au prieur d'Aubord, toujours à Paris :

« En vérité, il serait bien à souhaiter que cette affaire fût terminée. Si le livre de M. de Cambrai est condamné, je suis persuadé qu'il le condamnera lui-même ; et que, par une entière et sincère soumission, il édifiera l'Église, et apaisera

1. Inédite. Collection Buzonnière.

2. Fléchier à l'abbé Ménard, Nîmes, 27 juin 1698.

le zèle des prélats qui ont combattu sa doctrine comme nouvelle ¹. »

« Voici les chaleurs, ajoute Fléchier, et je vais bientôt gagner la campagne. » Là, voulait-il dire, probablement, sur les bords du Vidourle, qui seul sait me donner un peu de fraîcheur ; sous les beaux ombrages de Bousquéri², sous les murs du couvent de mes chères Ursulines, elles aussi peut-être assez chimériques dans leur piété pour caresser en secret la doctrine du *pur amour*, je glisserai tout doucement mon mot sur le Quétisme. Nous avons lieu de croire, en effet, que ce fut durant ce séjour à Bousquéri, que Fléchier composa son *Poème chrétien sur la béatitude*³. Ce sont quatre dialogues en vers français, ayant pour interlocuteurs deux dames de son diocèse, l'une appelée Clarice, et l'autre Flavie. La première, ancienne

1. Fléchier à l'abbé Ménard, Nîmes, 27 juin 1698.

2. En descendant de Ville-Vieille sur Sommières, on vous montre en face, de l'autre côté du Vidourle, une grande maison blanchie : c'est la campagne de Fléchier. Des beaux arbres qui l'entouraient il ne reste plus qu'un chêne, je crois, qui fait penser au chêne que l'évêque avait sur ses armoiries. Un autre ornement, dont le présaïme du siècle et de l'héralde n'a point dépouillé Bousquéri, c'est son ciel du Midi. Image inaltérable de cette autre partie des armoiries de Fléchier : trois étoiles sur un champ d'azur.

3. Œuvres complètes, t. IX, p. 197.

Fléchier travaillait, étant à Bousquéri, dans un petit cabinet attenant à sa chambre à coucher, qui formait l'angle du bâtiment du côté du levant, c'est-à-dire du côté de la route. En se couchant, il laissait souvent dans ce cabinet la lumière qui avait éclairé son travail de nuit ; elle durait parfois jusqu'au jour : et les paysans ou les gens de travail qui allaient à la journée, voyant le matin cette lampe encore allumée, s'écriaient avec naïveté : « Il n'est pas étonnant que notre évêque soit si savant, puisqu'il passe la nuit à étudier ! »

(Histoire de Sommières, par M. E. Boisson. In-8, p. 104.)

catholique et *quiétiste*, cherche à convertir la seconde, *nouvelle* catholique et tout bonnement orthodoxe. La donnée, comme on voit, ne laisse pas d'être piquante et vraie. L'évêque de Nîmes revêt la question d'une actualité de lieu qui lui assure, au moins en Languedoc, des lecteurs même après l'évêque de Meaux, lequel, de l'aven de Fléchier¹, a traité tout cela « d'une manière qu'on n'y peut rien ajouter. » La forme aussi porte sa nouveauté. Quoique la poésie fût alors « un peu déchue², » il n'était pas sans intérêt de voir un grave prédicateur, un saint prélat, reprendre le titre de poète, mêler « la lyre chrétienne avec la trompette évangélique³, » et répandre des fleurs sur des matières où MM. de Cambrai et de Meaux avaient rivalisé d'aridité. Les quelques amis que Fléchier voyait à Sommières se montraient, de fait, très-charmés de ces dialogues, qui leur étaient lus par l'auteur lui-même, à mesure qu'il les composait. Les dames, surtout, se félicitaient qu'on eût écrit de ces choses subtiles dans un langage qu'elles comprenaient et aimaient; l'engouement fut tel que, malgré l'évêque et par la trop grande complaisance d'un secrétaire chargé de transcrire ces *dialogues*, il s'en répandit plusieurs copies. Fléchier, qui n'aimait pas les indiscretions, de quelque nature qu'elles fussent, se fâcha beaucoup, et renonça même à publier son œuvre ainsi *déflorée*. Il ne parut alors que les deux premiers dialogues, que les pieux *voleurs* firent im-

1. Préface du *Poème sur la Béatitude*.

2. Ibid.

3. Ibid.

primer de leur chef. Le public applaudit au larcin, pensant avoir par lui l'œuvre entière¹ ; mais l'auteur fut inflexible, sa vie durant.

Le *Poème sur la Béatitude* n'est certes pas un chef-d'œuvre en soi ; et pourtant, n'en déplaise à d'Alembert, c'est le chef-d'œuvre de Fléchier dans la poésie française. Ici l'abbé Cotin a fait place à Boileau. Il y a du sens, du nerf, du naturel, de l'esprit comme le voulait La Bruyère et non comme on en avait fait jadis chez madame de Rambouillet ; des vers heureux, des tirades à la Molière, beaucoup d'aisance et de rapidité dans le dialogue ; enfin une véritable difficulté vaincue : celle de mettre en vers une semblable matière, et de mettre dans ces vers de la clarté et de l'agrément.

Veut-on voir comment *Flavie* juge le fond du Quétisme, au point de vue du sens pratique ?

Pour moi, je suis au rang de ces âmes traîneuses,
Qui, suivant du Seigneur les routes lumineuses,
Et jetant vers le ciel parfois quelque regard,
Marchent languissamment et n'arrivent que tard.
Dans la dévotion que j'ai dessein de suivre,
Je n'ai d'autre secret que celui de bien vivre :
Quiétude, abandon, spiritualités,

1. Je trouve, dans une édition des *Œuvres de Fléchier*, 1735, une poésie anonyme dans laquelle on conjure l'auteur du *Poème chrétien* de vouloir bien donner son œuvre entière au public :

Sans un heureux larcin, ce chef-d'œuvre pieux
Eût demeuré caché pour longtemps à nos yeux.

* * * * *

Attends-tu, grand prélat, qu'une Parque inhumaine
Arrache de tes mains ces doux fruits de ta veine ?

Raffinements d'amour que vous nous débitez,
 Sont pour moi jusqu'ici doctrines inconnues.
 Mon âme ne sait pas s'élancer dans les nues,
 L'extatique sommeil n'est pas selon mon cœur
 Et l'amour endormi répugne à mon humeur.
 Je ne sais point pousser vos immenses tendresses,
 Ni, pour mettre à couvert mes petites faiblesses,
 En vertu d'un traité dont on est convenu,
 Prolonger comme vous un acte continu.
 Je ne sais pas mourir, ni me perdre en moi-même,
 Et puis me retrouver dans l'essence suprême ;
 Et, confondant en Dieu mon être avec le sien,
 Me plonger dans le tout, me plonger dans le rien.
 Je ne me pique pas d'avoir au ciel ma place,
 Ni de voir comme vous le Seigneur face à face,
 Ni d'aller dans son sein vivre tranquillement
 Et régner avec lui familièrement.
 D'ailleurs je n'oserais me croire destinée
 A m'unir avec lui par le saint hyménée,
 Indigne de passer, dans des liens si doux,
 Des jours délicieux avec un tel époux.
 Cette doctrine douce étant peu praticable,
 Et ne sachant que trop de quoi je suis capable,
 Vu le peu de vertu que vous me connaissez,
 Je m'en départs, madame, et vous m'en dispensez.

La forme dont se revêt le Quiétisme n'est pas mieux
 du goût de la nouvelle catholique ; elle juge sévèrement
 ces *mignardises* de langage.

Citons encore ; car ceci semble écrit pour certains
 mystiques de nos jours, qui ont gardé le jargon des quié-
 tistes, ne pouvant en retenir les erreurs, et ont ainsi
 fondé cette hérésie littéraire si bien appelée la *Litté-
 rature des mois de Marie* :

L'amour divin s'exprime en paroles discrètes,
Et ne se traite pas comme des amourettes.

.....
On doit honorer Dieu d'un culte raisonnable,
Se faire un art d'aimer qui lui soit convenable ;
Purifier du feu d'une divine ardeur,
Quand on parle de lui, ses lèvres et son cœur ;
Et, pour représenter ses faveurs invisibles,
S'élever au-dessus des images sensibles.
A quoi bon cet heureux et tendre attachement
De l'épouse à l'époux, de l'amante à l'amant,
Ces caresses surtout, ce lit, ce mariage ?
Est-ce là le vrai tour du céleste langage ?
A force d'expliquer l'amour à votre gré,
De mêler le profane avecque le sacré,
Et de parler de l'un comme on parle de l'autre,
On ne sait presque plus quel amour est le vôtre.
Ce style inusité ne peut s'autoriser,
Et, croyez-moi, madame, on peut en abuser.
Par l'époux quelquefois une jeune mystique
Entend un autre époux que celui du Cantique,
N'exclut pas comme vous tout objet corporel ;
Et, suivant en secret son penchant naturel
Qui fait naître en son cœur une indiscrète flamme,
Ne s'en tient pas toujours aux tendresses de l'âme.

Tel est le ton général de ce poème : du bon sens, une légère raillerie pour les doctrines, avec beaucoup de modération et d'égards pour les personnes. Fléchier ne fut certainement pas du nombre des prélats dont Bossuet put présenter la signature au Roi, en signe d'adhésion à la guerre qu'il avait déclarée à Fénelon ; bien moins fut-il de ceux qui reçurent du pape lui-même ce compliment que, si l'archevêque de Cambrai

avait péché par excès d'amour de Dieu, ils avaient péché, eux, par défaut d'amour du prochain.

Nous avons vu que, loin de partager les alarmes plus ou moins sincères de quelques adversaires de Fénelon, Fléchier avait prédit sa soumission éclatante. On sait que la prophétie fut plus que réalisée, dès que parut la constitution du pape, en date du 12 mars 1699, portant condamnation du livre des *Maximes des Saints*. Fléchier fut l'un des premiers à se réjouir du grand acte de M. de Cambrai, et à le proclamer admirable. C'est ce qu'il fit à Narbonne, au printemps de la même année, dans l'assemblée provinciale du clergé. Quoique ami de la cour, l'évêque de Nîmes se montra partisan de Fénelon, autant que faire se put dans une circonstance aussi délicate. Grâce à lui, l'assemblée de Narbonne fut au nombre des huit assemblées métropolitaines qui ne demandèrent pas la suppression des ouvrages que Fénelon avait écrits pour sa défense, sur lesquels Rome avait gardé le silence, mais que l'assemblée provinciale de Paris avait condamnés. De plus, Fléchier éleva très-haut la soumission de l'archevêque de Cambrai, dans un discours qu'il fut chargé de prononcer en assemblée métropolitaine. Si, dans ce discours ¹, le Roi est loué pour son zèle à faire maintenir, autant qu'il est en lui, l'intégrité de la foi dans son royaume, et à y provoquer des assemblées provinciales où l'on se concertera sur les moyens de publier la Constitution du 12 mars dans les diocèses, l'archevêque de

1. Œuvres complètes, t. VII, p. 349.

Cambrai reçoit de non moins sincères éloges pour sa soumission au Saint-Siège :

« En le condamnant, dit Fléchier, nous avons sujet de le plaindre ; ses sentiments n'ont pas toujours été peut-être bien justes, mais ses intentions n'ont jamais été mauvaises... On peut... dire qu'il n'a manqué que par un trop grand désir de perfection, et que sa piété même a été la cause et l'origine de son erreur.

« Mais ce qui doit nous consoler, c'est que cet archevêque que nous condamnons est le premier à se condamner lui-même. S'il a eu la faiblesse de faillir, il a eu le courage de reconnaître qu'il s'est trompé. Dès qu'il a vu partir le coup qui le menaçait, il a baissé sa tête humiliée et nous a presque appris le décret de proscription fulminé contre son livre, par les marques publiques qu'il a données du repentir de l'avoir fait, et de sa soumission entière pour le Saint-Siège. »

Fléchier n'eût pas voulu qu'on publiât la Constitution en Languedoc, disant que cette province, par la vivacité de ses habitants et le mélange des anciens et des nouveaux catholiques, ne connaissait guère « ces pratiques de quiétude, » et s'était toujours tenue « dans la simplicité de la foi. » Mais son avis ne prévalut point, et la constitution fut publiée à Nîmes, le 20 octobre 1699. Chose assez singulière, le mandement du 20 octobre, portant publication de la bulle du pape, n'est guère que la reproduction à peu près textuelle du discours de Narbonne. L'évêque de Nîmes n'aurait-il pas voulu se donner la peine de faire un écrit *ad hoc*, pour une mesure qu'il n'approuvait point ?

Même attitude dans l'affaire des cérémonies chinoises, qui préoccupaient alors beaucoup l'Église, et

qui ont fourni un chapitre à Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV.*

On sait la dispute des jésuites et des dominicains au sujet du culte que les Chinois rendaient à leurs ancêtres, à Confucius, entre autres, et sur le sens de certaines cérémonies chères à ces peuples. Les jésuites, d'après la connaissance qu'ils avaient des Chinois et de leur langue, ne voyaient rien de sérieusement blâmable dans ce mélange de paganisme et de christianisme. Les dominicains, au contraire, criaient à l'hérésie, et même à l'idolâtrie. La question fut portée devant le Saint-Siège, et Alexandre VII donna son décret du 23 mars 1656. Or, la dispute s'était renouvelée, par l'intervention des supérieurs des Missions étrangères, prenant parti pour les dominicains contre les jésuites. Aucune décision nouvelle ne venait clore un débat qui ne laissait pas d'être scandaleux. Fléchier en gémissait, comme beaucoup d'autres évêques, mais à sa manière, avec cet air de modération qui procède de la connaissance des choses et des hommes, de l'horreur des partis extrêmes. Il avait vu tout d'abord le fond de l'affaire, il avait toujours cru que ce procès ne finirait que par une vérification du fait, et par une descente sur les lieux; mais l'issue lui paraissait, à bon droit, très-éloignée, et, n'y pouvant rien, il s'en consolait, selon sa coutume.

« Que vous êtes heureux, Monseigneur, écrivait-il à l'évêque de Montpellier, d'être aussi jeune que vous l'êtes; vous pouvez espérer sur vos vieux ans de voir la fin de cette controverse.... Pour moi, je suis assuré, à mon âge, de voir toute ma vie la

circulaire comme ordinaire. Il est vrai que les jésuites la soumettent :

« Et se triomphent par.

Sur ces circonstances, le P. de La Chaise, qui lui avait « toujours témoigné beaucoup d'amour » depuis 1676, évêque de Nîmes et d'ailleurs jésuite avait été appelé à diriger la conscience du Roi. Il écrit sur ce que beaucoup d'évêques français pressaient Clément XI de condamner les jésuites de la Chaise, et il lui demandait son avis sur cette grave affaire. La réponse de Fléchier est « admirative de sagesse et de vénération pour le Saint-Siège.

« ... Je n'ai point eu de part à ces lettres, dit-il; je ne suis qu'un des personnes qui les ont écrites... Je suis d'avis d'attendre cette occasion avec patience. Ces manières peu respectueuses de solliciter le Saint-Siège, ces menaces du soulèvement du peuple de France, également frivoles et indiscrettes, ces conclusions qu'on veut imposer à son juge, ne seroient pas facilement approuvées... Le Saint-Père craint que le décret qu'il va faire n'ait le même sort que celui de deux de ses prédécesseurs, qui ont décidé la question qu'on dispute encore devant lui. Il voit des gens de bien accusés, des gens de bien qui accusent, et ne peut croire que ni les uns ni les autres soient allés aux extrémités du monde, pour y rompre la charité, ou pour y favoriser l'idolâtrie... »

Comme on avait prétendu que le retard de la décision pontificale entravait la conversion des hérétiques français, l'évêque de Nîmes ajoute :

« Que ce retardement à décider sur les différends des missionnaires soit un obstacle à la conversion des hérétiques de

1. Janvier 1702.

2. Fléchier à l'abbé de Nobilé. Novembre 1700. (Inédite.)

France, je ne m'en suis point aperçu dans mon diocèse... Ce qui se passe en Chine n'étant d'aucune conséquence pour le rétablissement de leur religion, ou ils l'ignorent ou ils le regardent comme étranger et indifférent. Quoique mon sentiment ne soit pas de grand poids, je vous l'écris pour répondre à votre lettre ¹.»

Où Fléchier paraît s'être trompé, c'est sur les espérances qu'il avait conçues du caractère du cardinal de Tournon, chargé par le pape d'aller en Chine arranger cette affaire en qualité de légat ². Si le patriarche d'Antioche avait de bonnes intentions, on peut dire qu'il manqua de tact et que, par excès de zèle, il compromit le bien fait et à faire dans l'empire chinois (1705-1710).

Fléchier écrivit dans le même sens qu'au P. de La Chaise, à MM. Tiberge et Brisacier, supérieurs des Missions étrangères, qui l'avaient consulté. « Il aurait été à souhaiter, leur dit-il, que ces disputes n'eussent pas fait tant d'éclat, et que la vérité, jointe à la charité, les eût étouffées par une bonne foi et un aveu réciproque. »

De Cambrai, Fénelon adressait des paroles presque identiques aux supérieurs des Missions étrangères.

Enfin, le jansénisme lui-même, qui passionna tous les esprits au dix-septième siècle, et qui compte encore des partisans dans une certaine catégorie de lettrés, trouva Fléchier impassible, d'une impassibilité toute chrétienne, s'entend. Il put s'affliger, et il s'affligea de voir l'Église en proie à de si regrettables divisions, et la pure doctrine obscurcie par des intelligences auxquelles

1. A Nîmes, 29 septembre 1702.

2. Fléchier à l'évêque de Montpellier. 1702.

Dieu avait donné le pouvoir et la mission de la faire resplendir aux yeux des peuples. Mais, nous l'avons dit, il ne jugea pas de sa dignité de se donner à l'un ou à l'autre des deux partis, se contentant de croire ce que croyait l'Église et d'adhérer, dans son cœur ou publiquement, aux décisions de son chef. Cette réserve de Fléchier fait d'autant plus d'honneur à son caractère que la tournure de son esprit, le genre de son talent et la place qu'il prit d'abord dans les lettres, l'inclinaient du côté de Port-Royal. Comme Bossuet, il était séduit par le rare talent des Pascal, des Arnaud et de Nicole. Plus qu'à Bossuet même, leur façon d'écrire lui était sympathique par les affinités qu'il y avait entre sa manière et la leur. Rapproché de Port-Royal, il eût complètement dépouillé l'hôtel Rambouillet, si nous osons ainsi parler ; et de la sorte il eût participé, plus encore qu'il ne l'a fait, à la formation de cette belle langue française, qui fut l'œuvre de Pascal et de ses amis. Peut-être aussi y eût-il perdu quelque chose de lui-même, de ce qui lui a valu une place à part parmi ces nobles ouvriers des mains desquels notre prose n'est sortie que pour dégénérer. Mais au lieu d'un Fléchier ayant sa physionomie propre et enrichissant ainsi l'histoire de notre littérature d'une personnalité de plus, nous n'eussions eu qu'un second Nicole, c'est-à-dire, selon Fléchier lui-même, « un bon auteur, plein d'esprit et de réflexion, mais un peu sec et subtil, » ayant « plus de pénétration et de savoir que de sentiment et d'onction ¹. »

1. Lettre de Fléchier à mademoiselle de La Fare, Nîmes, 12 novembre 1707. (Inédite. Collection Beauregard.)

Nous avons vu Fléchier sourire de Port-Royal et des jésuites en tant que se faisant la guerre, une guerre tragi-comique. Il était alors à Clermont; c'était en 1665. On sait tout ce qu'il y eut encore d'agitation, jusqu'en 1669, autour du formulaire d'Alexandre VII, que les uns s'obstinaient à ne pas souscrire du tout, et que d'autres, en tête desquels quatre évêques des plus édifiants, ne voulaient signer qu'en renouvelant la fameuse distinction *du fait et du droit*, formellement condamnée à Rome. Enfin Clément IX monta sur la chaire de saint Pierre (20 juin 1667), et, par les pieuses intrigues de son nonce à Paris, parvint à arracher aux quatre évêques obstinés un acte de douteuse obéissance, dont on voulut bien se contenter, pour la paix de l'Église, qui fut appelée *la paix* de Clément IX (1669).

Cette paix dura trente-quatre ans, mais les *restrictions secrètes* de Port-Royal, plus que dignes sœurs des *restrictions mentales* des jésuites, finirent par rallumer la guerre. Les jansénistes, qui n'avaient fait peut-être tant de bruit que pour le plaisir d'écrire et d'occuper le public de leur talent, rompirent en 1696 le silence que leur avait imposé la *paix* de 1669. Peut-être aussi comptaient-ils un peu sur la débonnaireté optimiste du cardinal de Noailles. Mais l'attitude du pieux prélat en face du réveil janséniste ne répondit pas, en somme, à ces coupables espérances, et celle de la cour de Rome les déconcerta pleinement. Dès que le pape Clément XI eut connaissance du fameux *Cas de conscience*, imprimé en 1702, avec la signature de quarante docteurs, d'après lequel il suffisait d'un *silence respec-*

tureux sur la question de *fait*, pour rendre aux constitutions des papes contre le jansénisme l'obéissance qui leur était due, il le condamna avec les qualifications les plus sévères (12 février 1703). Peu après, le bref fut reçu et publié en France. Fénelon fut de tous les évêques celui qui se distingua le plus dans cette occasion par son *Instruction pastorale sur le jansénisme* (10 février 1704). Les amis de la secte ne lui pardonnèrent pas cette brillante campagne; et d'autres prétendirent, mais à tort, qu'un évêque qui avait lui-même erré eût été mieux dans son rôle en gardant le silence.

Quant à l'évêque de Nîmes, nous ne voyons pas qu'il ait même publié le bref du 12 février, tout entier qu'il était aux troubles religieux de son diocèse. Après ces troubles, en 1705, Clément XI ayant donné sa bulle *Vincent domini Sabaoth* (16 juillet), à la demande de Louis XIV, qui voulait mettre fin à une hérésie où il voyait aussi de l'agitation politique, Fléchier se hâta de la publier (24 novembre 1705). « L'objet de cette bulle était de forcer les jansénistes dans leurs derniers retranchements, et de leur enlever une ressource ou une défaite à la faveur de laquelle ils éludaient les lois de l'Église, et justifiaient, au moins en secret, un auteur qu'elle avait si expressément condamné ¹. »

« Pour ôter toute occasion de rappeler ces erreurs si authentiquement prosrites par l'Église, dit Fléchier ², il était

1. Œuvres de d'Aguesseau, t. XIII, p. 224.

2. Mandement de Mgr l'évêque de Nîmes, pour la publication de la

à propos que les constitutions des papes Innocent X et Alexandre VII, auxquelles on voulait donner atteinte, fussent confirmées et renouvelées par la décision du Saint-Siège. Il fallait, pour réunir tous les esprits, que la même autorité qui avait condamné, dans la naissance de ces constitutions, les cinq propositions extraites du livre de Jansénius, condamnât encore aujourd'hui les détours et les subtilités qu'on avait inventés pour mettre la doctrine de ce livre à couvert des censures de l'Église.

« L'oracle a donc parlé par la bouche du vicaire de Jésus-Christ. Pierre, qui doit affermir la foi de ses frères, a pros crit toutes les nouveautés profanes qui pouvaient altérer la vérité et troubler la paix. Le chef des pasteurs, excité par les prières, a dissipé, par sa constitution du 16 juillet dernier, tous les vains prétextes auxquels on avait recours pour se dispenser d'obéir aux décisions de l'Église. Il rappelle les brefs de Clément IX et d'Innocent XII, dont il fait voir la parfaite conformité avec les bulles d'Innocent X et d'Alexandre VII. Sa Sainteté prononce en termes exprès : « Que ne pas condamner intérieurement comme hérétique le sens du livre de Jansénius, condamné dans les cinq propositions, mais prétendre que le silence respectueux suffit, ce n'est pas renoncer à l'erreur, mais la cacher ; ce n'est pas obéir à l'Église, mais s'en moquer. »

« Sa Majesté ayant fait l'honneur à l'assemblée du clergé de lui envoyer cette constitution, les évêques qui la composaient ont reconnu, dans les décisions du Souverain Pontife, la doctrine que le clergé de France a toujours suivie, et la conduite que l'Église a gardée dans tous les temps. C'est dans cet esprit qu'ils l'ont reçue avec respect et soumission, et d'un consentement unanime. Et le Roi, toujours attentif à ce qui peut assurer la paix de l'Église, nous a fait l'honneur de nous écrire pour nous

Constitution de N. S. P. le pape Clément XI, etc. Archives de l'évêché ; actes épiscopaux de Fléchier, registre 3, p. 30 et suiv. (Ne se trouve pas dans les Œuvres complètes.)

exhorter à faire publier et exécuter cette bulle dans notre diocèse.... »

On le voit : toujours un peu de gallicanisme au milieu de beaucoup d'amour pour l'Église et de soumission, de respect pour son chef auguste.

CHAPITRE TREIZIÈME

Les origines de la guerre des Camisards. — Prophètes et prophétesses. — Changement de tactique à l'égard des nouveaux convertis. — Discussion théologique et politique entre Bossuet et l'intendant de Languedoc. — Mémoires de Fléchier et des autres évêques de la province à ce sujet. — M. de Nîmes n'a-t-il pas raison contre M. de Meaux? — Commencement de la guerre des Camisards et ses causes. — Recrudescence de l'esprit prophétique. — Meurtres et combats. — Attitude de Fléchier. — M. de Montrevel et l'insurrection. — M. de Villars et Cavalier. — Conduite de l'intendant.

En racontant l'épiscopat de Fléchier, plutôt selon l'ordre des choses, pour plus de clarté, que selon l'ordre chronologique, nous sommes arrivés à l'année 1705, ne laissant en arrière que la question protestante, laquelle du reste ne s'impose véritablement à notre récit que vers l'année 1702. Mais comme la guerre des *Camisards*, qui est le point culminant de l'épiscopat de Fléchier, n'éclata si fortement en 1702 que pour avoir été bien préparée, on nous permettra de revenir sur nos pas, afin d'en montrer les origines, et comme les premiers essais.

Nos frères séparés nous pardonneront ce chapitre,

écrit, ce nous semble, avec modération, uniquement dans le but de rendre hommage à la vérité, et avec une sobriété de détails dont ne sauraient ne pas nous tenir compte ceux même qui n'ont lu que dans les auteurs protestants le récit des événements qui vont suivre.

Nous avons dit que, après les échauffourées de 1685 et 1686, les huguenots, tant ceux qui réussirent à s'expatrier que ceux qui demeurèrent en France, ne cessèrent point d'espérer le rétablissement de leur culte, se fondant sur les prophéties de Dumoulin et de Jurieu. « Le fameux Jurieu, que tous les calvinistes, après la mort du ministre Claude, dit un historien du temps ¹, ont regardé comme leur Achille, lassé de composer des livres de controverse, qui étaient d'abord réfutés par nos docteurs; rebuté d'écrire des lettres pastorales, qu'il répandait de tous côtés, mais qui n'étaient pas capables de soulever le peuple, résolut de changer de batterie; et, voyant qu'il ne gagnait rien à être controversiste, s'avisa de s'ériger en prophète. » Il fit imprimer à Rotterdam (1686) une explication de certains passages de l'Apocalypse, où il voyait que la chute du *papisme* commencerait en 1689 ou 1690 ². Les protestants, parfois d'autant plus crédules qu'ils croient moins en général, selon la remarque de Fléchier,

1. *Histoire du fanatisme*, par de Brueys, de Montpellier. Paris, 1692. Ouvrage devenu fort rare.

2. *L'accomplissement des prophéties, ou la délivrance prochaine de l'Eglise*.

reçurent avec enthousiasme les prophéties de Jurieu ; et, en témoignage de leur foi et de leur gratitude, ils firent frapper en Hollande une médaille portant cet exergue : *Jurius propheta*.

Mais la parole du maître renfermée dans un livre, si éloquent fût-il, n'eût pas atteint le but qu'on se proposait. Il fallait à Jurieu des disciples qui portassent ses oracles commentés jusqu'au fond des montagnes, et qui, prophètes eux-mêmes par un mélange d'exaltation religieuse, de magnétisme et de supercherie plus ou moins libertine, joignissent à la prophétie l'agitation ; car le papisme ne devait pas tomber précisément de lui-même, ni les temples protestants se relever par miracle. De là les *voyants* qui coururent le Dauphiné, le Vivarais et les Cévennes, de 1688 à 1690, et dont Fléchier prit soin de raconter les prouesses à M. de Montausier, pour servir à l'instruction de ce grave personnage, et à l'édification de Jurieu, que les merveilles de son école jetaient dans l'extase ¹. Vainement Montausier avait-il entrepris de lui ouvrir les yeux ; il était sourd aux raisonnements, ne voulant entendre parler que des faits. A la prière de l'illustre ami de Fléchier, celui-ci se hâta de les fournir. Les informations de l'évêque de Nîmes sont sûres et nombreuses ; il envoie ses preuves à M. de Montausier ; ses jugements sont fermes, mais sans exagération ni amertume ; son récit est complet, rapide et spirituel. On sent la fine plume des *Mémoires sur les Grands-Jours*. Tous ces mérites n'ont pas valu

1. *Relation des fanatiques*, Œuvres complètes, t. IX, p. 340 à 381.

à cette *Relation* l'honneur d'être mise au nombre des sources indiquées par les modernes historiens de la France, au sujet des *voyants* huguenots. Le *Théâtre sacré*, où sont recueillies comme articles de foi toutes les folies des *prophètes cévenols*; les *Pasteurs du désert*, où M. Nap. Peyrat fait de l'histoire à la façon de l'auteur des *Puritains*; Court, un protestant nimois qui a écrit plus d'un demi-siècle après l'événement, etc., sont les seuls ouvrages qui méritent créance auprès d'une certaine école. Cependant Fléchier est contemporain de ce qu'il raconte et en position de tout savoir; il affirme n'écrire que sur des preuves authentiques; de plus il est, pour les calvinistes de son temps, un témoin respecté. Sa seule entrée en matière dut faire réfléchir Jurieu, supposé que, sans croire dans son for intérieur aux prophéties de ses rustiques disciples, il admit du moins leur sincérité, comme on le ferait volontiers aujourd'hui¹, en haine de l'Église plus que par amour du protestantisme :

« Je suis surpris, monsieur, aussi bien que vous, que M. Jurieu, avec tout son esprit et tout son savoir, veuille encore croire aux visions et aux prophéties du Vivarais. Il n'a pas tenu à vous qu'il n'en ait été désabusé. Il a reconnu de la raison et du bon sens dans vos réflexions; mais cette raison ne l'a pas convaincu, et sa théologie n'a pu s'accommoder de ce bon sens. Ils ont résolu, lui et son conseil, après avoir épuisé leurs raisonnements, de soutenir enfin leur religion par des aventures miraculeuses. Il leur semble que les prodiges et les dons de Dieu ne sont que pour eux. Les révélations de tant de saints person-

1. Henri Martin, *Histoire de France*, t. XIV, p. 399.

nages, qui ont passé leur vie dans la prière et les pratiques de la pénitence, sont des fraudes et des impostures de dévotion. Et celles de *quelques paysans ramassés* ou de *quelques femmes débauchées, qui ont vécu dans le crime et dans l'ignorance*, sont des grâces et des inspirations du Saint-Esprit. »

Et plus loin :

« Je n'avance rien dans ce récit qui ne soit vrai et fondé ou sur des actes juridiques ¹, ou sur des dépositions et des recherches faites sur les lieux par un grand nombre de personnes dignes de foi, dont la plupart disent avoir vu. J'aurais quelque honte d'avoir recueilli tant d'extravagances, si vous n'aviez voulu être informé. Il était juste, monsieur, de vous satisfaire; et d'ailleurs, il ne sera peut-être pas inutile de faire connaître à M. Jurieu et à ses confrères, quels sont ces prophètes qu'ils ont admirés, et ces martyrs dont ils grossiront un jour apparemment leurs chroniques. »

Fléchier prophétisait ici mieux que les prophètes dont il allait raconter les extravagances : tous ces *paysans ramassés*, toutes ces *femmes débauchées* sont aujourd'hui passés dans le martyrologe protestant.

C'est d'abord Dusserre, gentilhomme verrier, natif de Dieu-Le-Fit². Ce vieux fanatique avait été mandé à Genève par le conseil des réfugiés protestants, comme

1. Ces *actes juridiques* sur lesquels se sont appuyés la plupart des historiens de cette affaire, mais qu'ils n'ont pas cru devoir faire imprimer, parce qu'ils racontaient des choses contemporaines, se trouvent aux archives de la préfecture de l'Hérault, admirablement tenues par M. Thomas.

2. Valette, prieur de Bernis, nous a laissé un portrait de Dusserre : « ... Les années renforcèrent son huguenotisme, dit-il, et cette passion se fortifia en lui par l'affaiblissement de toutes les autres. S'il avait passé ses jours dans la société des hommes, peut-être qu'amusé par les scènes que lui aurait fournies le genre humain et livré au torrent du monde, il aurait laissé refroidir l'enthousiasme de

éminemment propre, à cause de sa sauvagerie et de son exaltation, au ministère de prophète-soldat qu'il s'agissait d'inaugurer et de propager en France, à la faveur des embarras que la coalition donnerait à Louis XIV, et, au besoin, par le secours armé des puissances protestantes ¹. Le conseil de Genève n'avait pas trop présumé de Dusserre. Sur un signe du fameux verrier, quinze jeunes garçons et autant de jeunes filles accoururent au haut de la montagne de Peyra, en Dauphiné, pour former la grande école de prophétie (1687). C'était des enfants sans naissance et sans culture, pour ne rien dire de plus ; mais le maître était persuadé que, « moins ils auraient les allures des prophètes, plus on les regarderait comme tels ². »

Il ne se trompait pas. Leur éducation prophétique terminée (et il faudrait en lire les détails dans le manuscrit de Valette), ayant pour bagage une manière de sommeil extatique, des postures capables d'attirer le respect et l'admiration du peuple, avec quelques formules de prédication qui contenaient quelques exhortations évangéliques, et beaucoup d'invectives contre l'Église catholique romaine, ils descendirent de leur montagne, et furent partout applaudis.

son éducation ; mais enseveli dans les rochers, enfoncé dans les bois... il fut toujours sans distractions vis-à-vis de ses premières idées, et la réflexion la plus continue et la plus mélancolique y mit la dernière main... » (*Histoire des prophètes des Cévennes.*) Manuscrits de la bibliothèque de Nîmes ; n° 13,848, 2 vol. in-4.

1. Brueys, *Histoire du fanatisme*, p. 81 et suiv. — Voyez aussi Fléchier, Valette, et la *Vie de Villars*, Paris, 1785.

2. Valette, t. I, p. 27.

Les deux principaux disciples de Dusserre étaient Gabriel Astier, du village de Clieu, en Dauphiné, et Isabeau Vincent, appelée la belle Isabeau ou la bergère de Crest, du village de Crest, au diocèse de Die. Fléchier lui a consacré les lignes suivantes :

« Elle fit ses premiers essais dans des maisons obscures, où, le voisinage étant assemblé, elle se jetait sur un lit, et dans un sommeil contrefait, elle prêchait et prophétisait à son aise. Tout son discours ne consistait d'abord qu'en quelques paroles mal arrangées, où il n'y avait ni suite, ni liaison: *Repentez-vous, mes frères, sortez de Babylone; c'est une idolâtrie d'aller à la messe*, etc. Cependant on criait partout au miracle; ceux qui l'entendaient l'admiraient; ceux qui ne l'avaient pas entendue l'admiraient encore davantage. Les relations coururent parmi les nouveaux convertis, et passèrent jusqu'à M. Jurieu, où se rendent, comme à leur centre, les illusions de cette nature. Cette fille, quoiqu'elle n'eût qu'environ seize ans, animée par sa réputation, enfla son style, et joignit, à quelques textes de l'Écriture qu'on lui avait inspirés, des lambeaux de sermons et des railleries froides contre l'Église romaine, sur lesquelles tous les assistants battaient des mains et se récriaient ¹. »

Par malheur pour la jeune prophétesse, M. Bouchu, intendant de la province, conçut quelque ombrage de sa réputation, la fit arrêter et lui donna l'hôpital-général de Grenoble pour prison. Bien lui en valut, puisqu'elle y trouva l'occasion et le moyen de se guérir de sa folie. M. Puaux, au tome VI^e de son *Histoire de la Réformation française*, lui prête au contraire une atti-

1. Fléchier, *Relation des fanatiques*. Voir aussi Moret, *Quinze ans du siècle de Louis XIV*, t. I, p. 297-298.

tude très-ferme et très-fièrè, et laisse entendre qu'elle ne rompit pas avec l'*Esprit*. Cette insinuation est, ce nous semble, en contradiction avec les faits.

Pendant ce temps, Gabriel Astier remplissait les montagnes du Vivarais du bruit de ses fougueuses prédications, et agitait le pays de ses assemblées nocturnes. D'abord composées des seuls parents ou affidés du prophète ¹, ces assemblées n'avaient rien de bien inquiétant pour l'ordre public ; mais bientôt la foule accourut ; tout le monde voulut voir, entendre les prophètes, tout le monde voulut être prophète. On s'étonnait alors, on s'étonne encore aujourd'hui bien mal à propos de cette multiplication de prophètes et de prophétesses, s'il faut en croire Fléchier. Ces pauvres gens, dit-il, n'entendant parler que de ces sortes de dévotions, leur imagination en était remplie ; ils voyaient dans les assemblées ces représentations dont ils s'entretenaient sans cesse eux-mêmes. On leur ordonnait de jeûner plusieurs jours ; ce qui leur affaiblissait le cerveau, et les rendait plus susceptibles de ces visions creuses et de ces vaines créances. Les courses qu'ils faisaient de paroisse en paroisse, de montagne en montagne, pour y passer les jours et les nuits, sans prendre d'autre nourriture que quelques pommes ou quelques noix ; la petite gloire d'être élevé sur un théâtre, d'être écouté comme un oracle, de faire tomber d'un seul mot mille personnes à

1. Parmi ces gens était « une certaine Marie avec laquelle il avait vécu dans un infâme commerce. » — Brueys, p. 119. — « Aux heures de son loisir, il instruisait ses amis et ses amies de débauche à prophétiser comme lui. » — Fléchier.

la renverse, de consacrer, pour ainsi dire, ses extravagances, et de rendre sa folie vénérable par le mélange de quelques textes de l'Écriture : c'était autant de causes de cette corruption presque générale. On leur soufflait l'erreur et dans le cœur et dans la bouche, ajoute l'évêque de Nîmes ; il se faisait une génération spirituelle de prophètes et de prophétesses par les yeux et par les oreilles, plutôt que par l'esprit et par la foi ; en sorte qu'ils devenaient tous ou trompés ou trompeurs par contagion.

Quoi qu'il en soit, ces assemblées ne tardèrent pas à s'ériger en émeutes permanentes et fort redoutables, malgré les ridicules et les folies qui en faisaient le fond, et peut-être à cause de cela même ; tant est à craindre la démence religieuse ! C'est ce que comprirent le comte de Broglie, commandant de la province, et M. de Basville. S'étant transportés dans le Vivarais, ils essayèrent, le dernier surtout, d'arranger les choses par la persua-

1. Valette fait un curieux tableau de ces assemblées. « ... Celui qui présidait... soit ministre, soit laïque, soit enfant, soit femme, placé au milieu et dans le lieu le plus éminent, tombait à deux genoux, en criant de toutes ses forces et à plusieurs reprises : *Miséricorde, miséricorde!* Tous les assistants l'ayant imité dans sa posture et dans ses hurlements, il récitait à haute voix la prière qui servait d'ouverture aux exercices de religion des protestants. La prière faite, il entonnait un psaume, que tous chantaient avec lui. On se taisait. Le prophète-ministre, élevant les yeux au ciel, battant des mains sur la tête, et ayant hurlé encore d'autres miséricordes, qu'on ne manquait pas de répéter sur le même ton, criait d'une voix forte : « Abattez-vous, peuple de Dieu, prosternez-vous humblement devant lui, et que votre aide soit au nom du Seigneur ! » Tout-à-coup l'assemblée tombait à la renverse. Alors commençait l'extase du ministre ; l'esprit s'emparait de lui, son estomac se gonflait, il se débattait la tête, s'agitait tout le corps, et s'assoupissait. Les personnes qui présidaient

sion et la douceur¹ ; mais ils ne tardèrent pas à voir qu'à des furieux on ne pouvait guère opposer que la force.

Vainement Astier prêchait-il que tous ceux qui auraient reçu l'esprit de prophétie « ne pourraient point être pris et seraient invulnérables. » Déjà M. de Folleville, qui commandait dans le Vivarais, avait chargé les *voyants* au fort de Gluyras ; et, en dépit des assurances d'Astier, quarante étaient restés sur la place. Le comte de Broglie les joignit à son tour, au village de Porchères. Aussitôt de s'écrier, selon leur usage : *Tartara ! tartara !* Satan, arrière de nous ! Satan, si Satan il y avait, ne se retira point devant cette formule d'imprécation et d'exorcisme inventée par Astier. L'attaque fut vigoureuse et décisive, malgré la résistance des *pieux* rebelles, qui se défendirent pendant quelque temps comme des enragés, dit Brueys

aux faveurs de l'esprit s'empressaient à qui lèverait de terre et posséderait sur ses genoux celui qui en était comblé. Celles qui avaient ce bonheur le remuaient en le roulant doucement, jusqu'à ce qu'il fût revenu de son accès. Les agitations devenaient alors moins fortes ; et, ayant poussé quelques sanglots, il commençait à prophétiser... Tous les prophètes qui étaient dans l'assemblée fournissaient le même spectacle... On voyait une foule de prophètes et de prophétesses étendus indifféremment sur les genoux des frères et des sœurs... » Manuscrit de la bibliothèque de Nîmes, t. I, p. 155 à 159.

1. Ils partirent de Montpellier, « après avoir mandé à M. de Viers, pour lors évêque de Lodève, de les venir joindre dans leur route, parce que leur dessein était d'employer plutôt les voies de la douceur que celles de la force ; et ils savaient que ce prélat, avant ces désordres, avait travaillé efficacement pour la religion dans ce pays, en la place du vieux évêque, son oncle, qui, à cause de son grand âge, était incapable d'agir. » — Brueys, p. 152. — Voir aussi Fléchier.

(février 1689). Astier, qui était parvenu à s'échapper, fut arrêté peu de temps après à Perpignan, et conduit à Nîmes pour y être jugé par le présidial. Il parut se repentir et revenir sincèrement au catholicisme; après quoi, il fut pendu et brûlé ¹.

« C'est ainsi, dit Fléchier, que cette folie, qui avait gagné d'un lieu à un autre avec une promptitude incroyable, fut arrêtée par les grands exemples que la nécessité obligea de faire.... La prudence et la vigilance de M. le comte de Broglie et de M. de Basville ont calmé tout ce pays-là, et rétabli l'ordre parmi ces peuples, qui seront raisonnables par remontrance, et sages par nécessité. »

Mais, tandis que le Vivarais était pacifié, la révolte gagnait les Cévennes (avril 1689). Le mouvement avait des ministres pour directeurs, prophètes armés comme ceux du Vivarais. Le premier était Vivens, natif de Val-leraugue. Fils d'un paysan, « un esprit vif et remuant, un cœur corrompu et cruel, un courage intrépide et soutenu, un zèle outré et vindicatif le portèrent à sortir de la vie commune..... Il n'était pas possible qu'il ne fût qu'un homme ordinaire.... Impudique et voleur, il se jeta dans le désert ², et brigua le ministère pour échapper au gibet ³. » Après la révolte de 1683, il se retira en Hollande, où il fut condamné. Étant rentré en France au moment de la ligue des puissances étrangères,

1. Brueys, p. 174-175, raconte un peu différemment l'arrestation et la fin d'Astier. J'ai cru devoir adopter la version de l'évêque de Nîmes.

2. On appelait les assemblées des Fanatiques *assemblées du désert*.

3. Valette, *loc. cit.*, t. I, p. 224-226.

afin d'y faire triompher, pour sa part, les espérances que le parti osait concevoir d'un abaissement de la patrie, il leva l'étendard de la rébellion à Florac, et fut battu par M. de Broglie. Découragé, non converti, il se retira dans les montagnes « avec ses quelques femmes ¹. »

Brousson vint à lui mystérieusement, pour relever son courage.

Claude Brousson était de Nîmes, et appartenait à une famille honorable et protestante. Avocat distingué, il se donna pour mission de défendre ses coreligionnaires, et il le fit souvent avec succès; d'abord dans la chambre mi-partie de l'édit de Languedoc, et ensuite au parlement de Toulouse, lorsque cette chambre y fut réunie. S'il faut en croire Valette, où « il déployait le plus la force de son éloquence et les ruses de sa profession, c'était lorsqu'il avait à défendre quelqu'un de ces temples usurpés contre les dispositions de l'édit. Plus d'une fois les juges prirent pour la justice même le fantôme qu'il faisait briller à leurs yeux, et furent sur le point de conserver des temples qui n'avaient d'autre mérite pour l'être, que celui que leur prêtaient les illusions de leur défenseur. Désespéré de les voir tomber par les lois, il voulut les soutenir par les armes ². » En 1683, il avait tramé, dans son propre cabinet, à Toulouse, la levée de boucliers à la suite de laquelle Vivens s'expatria; en 1689, il arrivait lui-même de Lausanne, où il s'était réfugié. La nouvelle que les Cévennes s'étaient

1. Valette. *Ibid.*, p. 229.

2. Manuscrit de la Bibliothèque de Nîmes, n°13, 848, t. I, p. 231-232.

soulevées à la voix de Vivens l'avait attiré. Il venait mettre au service d'un homme d'action les ressources de son esprit.

Brousson console et fortifie Vivens ; Vivens, à son tour, fait Brousson ministre et prophète, en lui imposant les mains, sans préambule ni cérémonies. Aussitôt, de traiter avec le comte de Schomberg, qui commandait en Savoie un corps de huguenots fugitifs (mars 1691). La trame est très-bien ourdie ; les deux chefs s'animent l'un l'autre par l'espérance d'un succès magnifique ; quelque chose de leur confiance se fait sentir dans l'air ; déjà les Cévennes recommencent de s'agiter. Mais Basville veillait. Le complot est découvert, Vivens est pris dans une caverne et perd la vie ; Brousson gagne de nouveau la terre étrangère (1693).

Brousson ne se découragea pas cependant. Il rentra en France, en 1695, pour instruire et consoler ses frères. Il y revint, toujours clandestinement, en 1697, et fit tout au monde pour soulever les Cévennes. Mais la paix générale, publiée cette année-là même, lui laissant peu d'espoir de réussir, il forma, peu après, le dessein de reprendre le chemin de l'exil. Il n'en eut pas le temps ; car il fut pris à Oléron, dans une course d'adieu parmi ses coreligionnaires des Pyrénées, jugé et condamné à Montpellier, par Basville (1698). Il se pourvut en grâce ; mais il paraît que sa supplique ne fut pas envoyée à Louis XIV, malgré cette apostille de Basville : « Soit montré au Roi ¹. » Brousson mourut courageuse-

1. Cette pièce se trouve dans les archives de la préfecture de l'Hérault. Voir l'*Histoire de l'Église réformée de Montpellier*, par Corbière.

ment, « estimé, dit-on ¹, chez les étrangers ; en France, respecté comme un martyr par les protestants ; méprisé comme un fanatique par les catholiques, et abhorré comme un séditieux par les bons citoyens ². »

Pour le moment, « ces châtiments en imposèrent. » Les soins que se donnaient ceux qui commandaient dans les provinces rebelles, y ramenèrent la soumission. Les princes qui, pour vouloir obscurcir la gloire de Louis XIV, en avaient redoublé l'éclat, étant forcés à demeurer tranquilles, ses sujets ne purent se dispenser de les imiter. On aurait dit que les protestants des Cévennes avaient eux-mêmes signé la paix de Ryswick ; mais, en devenant soumis, ils ne se dépouillèrent pas de tous les moyens qu'ils avaient pour cesser de l'être ³. » Surtout ils gardèrent leurs prophètes, dans l'ombre, pour un temps meilleur, qu'ils pensaient, avec raison, ne devoir pas être éloigné.

Les protestants des Cévennes et du Vivarais contents, désarmés ou punis, sans espoir désormais d'obtenir du dehors les secours qu'ils avaient attendus, laissaient à Louis XIV la liberté de n'écouter que sa justice et sa bonté.

Après avoir mis ordre à l'état économique de la France, gravement compromis par la dernière guerre, le gouvernement voulut régler l'état religieux, qui laissait aussi fort à désirer depuis la révocation de l'édit de Nantes. On consulta les intendants sur les *nouveaux*

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

2. Valette, t. I, p. 249.

3. Id. Ibid., p. 250.

convertis, de même qu'on les avait consultés sur les finances, le commerce, etc.; on demanda encore des renseignements et des lumières aux évêques, par l'intermédiaire du cardinal de Noailles. La réponse des évêques, comme celle des intendants, fut que, malgré le bien qui avait été réalisé, on était loin d'avoir atteint le but qu'on s'était proposé par la révocation de l'édit; que les nouveaux convertis manquaient essentiellement de sincérité, et n'attendaient qu'une occasion favorable pour redemander, les armes à la main, le rétablissement de leur culte. Le Roi se montra grandement déçu. D'abord indécis sur le parti à prendre, il céda à l'avis de MM. de Beauvilliers, de Pontchartrain, de Noailles et Bossuet, d'après lequel il fallait se montrer plus tolérant, au risque de se déjuger un peu.

Le gouvernement changea donc de tactique à l'égard des *nouveaux convertis*. Par une *déclaration* du mois de décembre 1698, le Roi confirmait la révocation de l'édit de Nantes; mais il n'*ordonnait* plus que les nouveaux convertis assistassent à l'office divin et observassent les commandements de l'Église; il se contentait de les y *exhorter*. De plus, on permettait à tous les sujets du Roi, *convertis* ou *non*, de jouir de leurs biens, et d'exercer leurs *commerces*, *à la charge seulement de se faire instruire*¹.

C'était une réaction contre la politique de Louvois, et la preuve manifeste que, en révoquant l'édit de Nantes, Louis XIV n'avait entendu ni violenter directe-

1. *Anciennes lois françaises*, t. XX, p. 314.

ment la conscience des protestants, ni les bannir de son royaume.

En même temps, les pouvoirs des intendants étaient amoindris. Une *instruction* à eux adressée leur faisait connaître que le Roi voulait que les *nouveaux convertis* relevassent désormais des officiers de justice; que les intendants devraient se borner à stimuler les tribunaux, et à demander pour eux-mêmes des pouvoirs extraordinaires, quand besoin en serait; qu'ils auraient à veiller sur les infractions publiques des *nouveaux convertis* à la loi de *révocation*, mais seulement pour en informer le gouvernement; enfin, qu'il leur était expressément défendu d'*obliger les nouveaux convertis à approcher des sacrements, comme quelques officiers, par un faux zèle, l'avaient fait en quelques endroits.*

Aux évêques, le Roi écrivait que c'était d'eux qu'il attendait le couronnement de l'œuvre de la réunion, et il leur demandait la permission de leur proposer, dans un *Mémoire*, quelques règles de conduite qui lui paraissaient devoir être suivies à l'avenir dans les rapports des pasteurs avec leurs nouvelles brebis. Ces règles sont l'expression de la charité évangélique elle-même, relativement à la propagation de la vérité; elles témoignent d'une volonté bien arrêtée de travailler désormais à la réunion des protestants, d'après des principes opposés à ceux qu'on avait suivis jusque-là.

Mais des objections s'élevèrent en Languedoc, province où il y avait plus de deux cent mille ¹ *nouveaux*

1. Voir les *Lettres* de M. de Basville à Bossuet. Oeuvres de Bossuet, édit. de Versailles, t. XXXVIII.

catholiques, et avec laquelle il fallait compter, par conséquent, dans l'exécution de la *déclaration* de 1698. On pensait en Languedoc que *exhorter* seulement les *nouveaux convertis* à aller à la messe et à observer les commandements de l'Église, ainsi que le portait la déclaration, ne suffisait pas à mener à bonne fin l'entreprise de 1685 ; mais qu'il fallait *ordonner*. C'était la manière de voir de l'intendant et des évêques de la province (1700). Ils pensaient que, si l'on n'obligeait pas les « nouveaux convertis » d'aller au moins à la messe, comme étant le principal exercice de la religion catholique et la source de toute lumière et de toute vertu, l'*instruction* elle-même, seule chose que le gouvernement demandait actuellement à ceux de la religion prétendue réformée, deviendrait à peu près impossible. Les *nouveaux convertis* (l'expérience l'avait démontré) ne se prêtaient à aucun autre genre de prédication. Ils étaient trop nombreux pour qu'il fût possible de les prêcher efficacement à domicile ; ils étaient trop prévenus pour assister à des sermons ou à des conférences données exprès pour eux. Ils ne prenaient de l'enseignement que ce qui leur arrivait comme par accident, surtout à l'occasion de la messe ; de plus, le saint sacrifice lui-même finissait par leur être une prédication excellente, alors même qu'ils n'y apportaient d'abord que de mauvaises dispositions. L'expérience venait encore à l'appui de ce fait, et cette expérience avait été faite particulièrement en Languedoc, boulevard du protestantisme dans le royaume.

Sur cela, Bossuet, qui avait inspiré au Roi la nouvelle

tactique à l'endroit des protestants, et qui avait même rédigé en grande partie les documents officiels ¹ où elle se trouvait proclamée et expliquée, entra en discussion avec la province de Languedoc. Selon cet oracle de l'Église gallicane, le prince peut forcer ses sujets *errants* d'entrer dans la véritable religion, sous certaines peines ; car il est ministre de Dieu pour procurer du bien à ses peuples, et le plus grand des biens, qui est le salut. Or, il y a deux sortes de sujets *errants* : ceux qui, par leur foi et leur conduite, sont dignes de nos mystères, et ceux qui en sont indignes par leur incrédulité et leurs mauvaises mœurs. Les premiers, dit Bossuet, doivent être reçus et même *contraints* à la messe ; les seconds peuvent être passibles de certaines peines, à raison de leur obstination publique, mais ne peuvent ni ne doivent être forcés d'*assister à la messe*, précisément parce qu'ils en sont indignes ².

M. de Basville adressa des lettres et des mémoires à M. de Meaux, dans lesquelles il soutient l'opinion contraire avec une modération qui prouve combien il était éloigné des violences qu'on lui prête, avec un sens pratique qui justifie ses actes en les expliquant, avec une connaissance des choses de la religion dont aurait pu s'honorer le premier évêque de sa province ³. Il est vrai que Fléchier, son conseil ordinaire en ces questions, avait été pour quelque chose dans ces sages et savants écrits. On y trouve souvent la trace des recherches, des

1. De Bausset, *Histoire de Bossuet*, t. IV, p. 102.

2. Bossuet à Basville, 11 juillet 1700. Voir *Œuvres complètes de Bossuet*, édit. de Versailles, t. XXXVIII, p. 96 et suiv.

3. Voir ces pièces dans *Bossuet*, t. XXXVIII.

arguments et des vues que l'évêque de Nîmes avait mis, deux ans auparavant, dans un *Mémoire* à l'archevêque de Paris ¹, et dans des *Réflexions* sur l'opinion de Bossuet, en date de 1700 ².

En 1698, à la veille de la *déclaration*, Fléchier remerciait M. de Noailles d'avoir bien voulu consulter, au nom du Roi, les évêques de Languedoc, et des autres provinces où se trouvaient des protestants, sur les nouvelles mesures qui étaient à l'étude ³.

« Pour obéir à ses ordres (du Roi), dit-il, je me sens obligé de lui représenter très-respectueusement qu'il s'agit d'achever un ouvrage qu'il a si glorieusement commencé, de conserver un peuple que ses soins et ses ordonnances lui ont acquis, et d'abjurer une hérésie que la coutume et la prévention retiennent dans les cœurs et dans les volontés de ceux qui l'ont abjurée, et qui ne peut s'éteindre que par des déclarations précises des intentions de Sa Majesté, et par une *contrainte salutaire* jointe à l'instruction et à la doctrine.

1. *Lettre en forme de Mémoire* à Mgr l'archevêque de Paris, concernant les *nouveaux convertis*. Œuvres de Fléchier, t. VIII, p. 149.

2. Voir ces *Réflexions* dans Bossuet, t. XXXVIII, p. 178.

3. M. de Noailles (*Histoire de madame de Maintenon*) donne le grand rôle, dans cette affaire des *nouveaux convertis*, à l'archevêque de Paris, tandis que M. de Bausset l'attribue à M. de Meaux. M. de Bausset ne parle pas assez de l'archevêque de Paris, et M. de Noailles pas assez de Bossuet. La vérité est entre ces deux exagérations; cependant, il paraît démontré que Bossuet a été le grand inspirateur de la déclaration de 1698, du côté des évêques. La faveur dont jouissait alors le cardinal de Noailles, son titre d'archevêque de Paris, sa naissance, lui ont assigné le rôle officiel sur Bossuet, que sa position mettait moins en évidence; mais l'action de celui-ci fut bien plus réelle; et il faut convenir que ses avis pesaient plus, auprès de Louis XIV, que ceux d'un prélat que sa science et sa piété n'ont pu préserver des actes les plus contradictoires.

« Je parle selon mes lumières, et plus encore selon mon expérience. Chargé dans mon seul diocèse de quarante mille nouveaux convertis, avec lesquels je converse depuis onze ans et dont je vois les dispositions présentes, je reconnais, comme saint Augustin le reconnut de son temps, que la prédication, la raison, la dispute, les conférences, et tous les offices de la charité et de la sollicitude pastorale n'avancent guère leur conversion, s'ils ne sont *soutenus de la crainte des lois et des ordonnances du Prince.* »

A l'appui de sa thèse, Fléchier disait qu'on ne devait pas s'attendre que des esprits que l'ignorance, le mensonge, le libertinage, et une habitude invétérée de schisme et d'erreur tenaient liés à leur fausse religion, revinssent d'eux-mêmes, sur quelques légères exhortations, à la vérité et à l'unité de Jésus-Christ, si l'obéissance qu'ils devaient au souverain ne les déterminait, et si la douleur ou l'appréhension des peines ne les y poussait; que ce qui restait du calvinisme n'étant plus une religion, mais un parti sans instruction religieuse et sans culte, il fallait du moins le *contraindre* à se faire instruire; que, selon saint Augustin, l'*instruction et la crainte* combinées étaient les deux moyens de ramener les hérétiques dans le sein de l'Église; car la lumière de la vérité chasse les ténèbres de l'erreur, et la force rompt les liens de la coutume; que la plupart, depuis la conclusion de la paix de Ryswick, n'ayant plus d'espoir de voir rétablir leur religion, n'étaient retenus que par des considérations humaines, et que beaucoup lui avaient témoigné n'attendre, pour se rendre tout à fait, que d'avoir pour prétexte la *volonté* du roi¹; qu'il

1. « Nous en avons même trouvé qui nous ont prié de leur faire

concluait, avec saint Augustin, que c'est aimer ses frères que de les émouvoir pour leur salut ; qu'il ne faut pas regarder si on les pousse, mais où on les pousse ; que ce père, placé, vis-à-vis des *donatistes*, dans des conditions absolument semblables à celles où se trouvaient présentement les évêques des pays protestants, avait d'abord été pour l'instruction et la douceur toutes seules ; mais qu'il avait reconnu par expérience et par réflexion qu'un peu d'autorité et quelques punitions discrètes et modérées étaient indispensables¹ ; que ces peines étaient applica-

donner quelque amende pécuniaire, n'osant se déclarer qu'à la faveur de quelque petite violence, et voulant bien sacrifier quelque portion de leur bien temporel, pour acquérir les biens spirituels que l'Eglise leur présente. Nous n'avons osé jusqu'ici ni parler ni agir avec assurance, puisqu'il ne paraît encore aucune déclaration des intentions de Sa Majesté, et que, lorsque nous les invitons aux exercices de la religion catholique, les méchants nous répondent : « Le Roi ne l'ordonne pas ; » et les bons : « Faites que le Roi l'ordonne. » Dieu veuille que ce retardement n'ait pas refroidi tant de bons désirs, et que, lorsqu'on sera déterminé à donner des ordres, nos gens soient encore aussi déterminés qu'ils le paraissent à les suivre. » (*Lettre à l'archevêque de Paris.*)

1. « Je n'entends point, par ce mot, des moyens durs et violents, mais des remèdes efficaces ; je parle d'une contrainte qui porte à la conversion, et non pas au désespoir, qui soit plutôt une correction qu'un châtimement, qui n'éloigne et n'aigrisse pas ceux qui sont méchants, et qui n'inquiète pas ceux qui sont ou qui veulent devenir bons... Il y a une espèce de peine médicinale, nécessaire pour guérir cette dureté de cœur qui, selon l'Ecriture, ne peut être corrigée par les paroles, mais qui peut l'être aisément, et sans blesser, par les petites sévérités de la discipline...

« Je crois qu'il faut de temps en temps, par des exemples justes et bien appliqués, tenir la multitude en crainte ; un exil de quelques mois, une petite amende bien ménagée, sont capables d'imprimer le respect des lois et d'entretenir, au moins pour un temps, la discipline parmi le peuple. » (*Lettre à l'archevêque de Paris.*)

« Je parle selon mes lumières et mon expérience. Chargé dans mon ministère de l'exercice de religion, et de la prédication des nouvelles paroles, en éloignent les nouveaux convertis, avec les paroles, en éloignent et dont je vois les dispositions. C'étaient l'affaire du pape saint Augustin le record. L'autorité ecclésiastique, le ministère de la raison, la dispute, le ministère de la sollicitude, un ministère de paix, et celui de la version, s'ils ne se mêlent pas à un ministère de protection et d'ordre ; que, dans les circonstances du Prémier Empire, il croyait que le Roi pouvait, et

A l'arrestation, il avait obligé les *nouveaux convertis* d'aller à la messe, pas s'écarter des instructions et assister à la messe, sur la messe étant le moment le plus favorable pour les instruire, et eux-mêmes ne pouvant pas être exclus de la messe, attendu qu'ils n'étaient ni des infidèles ni des hérétiques déclarés ; que si, comme pécheurs, les nouveaux convertis étaient généralement indignes de participer aux saints mystères, comme réunis par leur abjuration ils étaient capables d'y assister, ils y étaient même obligés ; que, s'il fallait s'en tenir à la discipline de la primitive Église et exclure de la messe tous ceux qui ne sont pas dignes d'y communier, les églises seraient désertes ; que, puisque l'on souffrait les mauvais catholiques dans les églises, on pouvait y souffrir les *nouveaux convertis* qui ne l'étaient que de nom ; que la crainte de faire par là des hypocrites ne devait pas arrêter le Roi, puisqu'elle n'avait pas arrêté saint Augustin, qui déclare que, dans une situation analogue, les donatistes lui avaient donné plus de consolations que de désagréments ; que les irrévérences, les scandales qui pouvaient résulter d'une assistance forcée aux saints mystères n'étaient pas non plus à redouter, rien de fâcheux ne s'étant passé dans le temps qu'ils croyaient

d'aller à la messe de par le roi ; que l'avertement aux convertis pour nos saints mystères leur si grande ; que plusieurs, qui allaient à la messe que par curiosité, par complaisance, par crainte, en sortaient très-édifiés de l'explication qu'on leur avait faite des prières et des cérémonies, et du fond même du mystère ; que, si l'on n'avait pas cru agir contre les règles de l'Église en les faisant entrer par *autorité* dans la communion catholique, on devait se croire en droit d'exiger, après leur abjuration, l'accomplissement de leurs promesses ; enfin, que n'espérer plus qu'en les enfants élevés de force dans la vraie religion, était se contenter de peu ; car l'expérience était là pour dire le peu de fonds qu'il faut faire sur une éducation opposée à celle du foyer domestique. « Les leçons de la maison, ajoute Fléchier, effacent bientôt celles de l'école ; et des catéchistes domestiques détruisent le soir ce que les maîtres ou les catéchistes de l'Église ont édifié pendant la journée. »

Tel était le sentiment de l'évêque de Nîmes. Nous ne savons si l'on y répondit, ni s'il eût été facile d'y répondre. Quoi qu'il en soit, d'après ce que nous avons vu, il n'en fut pas tenu compte dans la *déclaration* qui suivit ; et en cela le gouvernement se montra tout au moins inconséquent avec lui-même. Les concessions de 1698, au malheur d'être des concessions, ajoutaient celui d'être tardives.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que la théologie et la politique de Bossuet les aient dictées. Le grand évêque, que nous avons vu applaudir à la révocation de

l'édit de Nantes autant et plus que Fléchier, voulait-il se faire pardonner cette approbation trop solennelle ? Avait-il reconnu qu'il s'était trompé avec la France presque entière, et cherchait-il à réparer cette erreur, en rendant aux protestants, sinon leur culte, du moins la liberté de ne point en avoir d'autre ? Toujours est-il que son argumentation, d'ordinaire si sûre, hésite ici. C'est que son raisonnement péchait par la base. Il aurait fallu commencer par déclarer que la révocation de l'édit avait été une faute ; et Bossuet n'osait ni se contredire, ni contredire le Roi. Aux principaux évêques de Languedoc ¹ consultés par M. de Basville et dont on lui enverra les mémoires, il ne répondra point ; à l'intendant, reproduisant, à peu de chose près et quelquefois dans les mêmes termes ², la lettre de Fléchier à l'archevêque de Paris, ainsi que les nouvelles réflexions ³ du même évêque, il ne nous paraît répondre que faiblement. Fléchier, répondant, lui, pour M. de Basville, à une lettre de Bossuet en date du 11 juillet 1700, dans laquelle l'illustre prélat formulait, sur la question de *contraindre à la messe les réunis*, le jugement

1. Les évêques de Rieux, de Mirepoix et de Montauban.

2. Croirait-on que la principale différence qu'il y a entre les Mémoires de Fléchier et ceux de Basville consiste en ce que l'intendant se montre moins sévère que l'évêque ? Oui, tandis que le doux Fléchier veut qu'on punisse modérément et discrètement ceux qui n'iront pas à la messe, le terrible Basville se contente d'une simple volonté du Roi. « Que je puisse dire : *Le Roi le veut*. C'est tout ce que je demande ».

3. *Histoire de Bossuet*, t. IV, p. 123. — *Réflexions de Mgr l'évêque de Nîmes sur la Lettre de Mgr l'évêque de Meaux à M. de Basville*, etc...

énoncé plus haut, avait montré « autant d'esprit que de raison, dit M. de Bausset , autant d'expérience dans l'art de connaître les hommes, que dans celui de les gouverner. » L'évêque de Nîmes disait en substance :

M. de Meaux, en voulant qu'on contraigne à la messe les sujets errants déjà corrigés, et qu'on punisse ceux qui paraissent incorrigibles, sans toutefois les contraindre à la messe, se montre, en définitive, beaucoup plus sévère que nous. Pourquoi contraindre ceux qui, sortis des voies de l'erreur, ne sont plus dans le cas de la contrainte, et n'ont besoin que d'être reçus avec charité ? Et, d'autre part, n'est-ce pas plus dur de châtier les obstinés, sans leur fournir le vrai moyen de sortir de leur obstination, qui est la messe, que de les contraindre, avec ou sans châtiments, de prendre cet unique moyen de salut ?

« M. de Meaux ne connaît pas sans doute l'état présent des nouveaux convertis de cette province (1700). On n'y voit presque plus de ces opiniâtres déclarés, qui soient ouvertement opposés à la foi, et qui aient conservé dans leur cœur l'horreur qu'on leur avait donnée de nos mystères. Le temps ralentit les passions; les impressions d'erreur s'effacent, et une religion sans exercice s'affaiblit insensiblement. La plupart de nos nouveaux convertis ont perdu le zèle et la vivacité de leurs préventions : s'ils n'ont pas plus d'ardeur pour la religion catholique, ils sont du moins parvenus à n'en avoir point d'aversion; en s'approchant de nous, ils s'accoutument peu à peu à nos pratiques. Lassés de vivre sans culte et sans consolation spirituelle, et ne prévoyant plus rien qui puisse rétablir leurs temples, ils sont sur le penchant de venir chercher leur salut avec nous dans nos églises. Un peu d'autorité, un peu de contrainte est capable d'en déterminer la plus grande partie; ils commencent

eux-mêmes qu'ils ont besoin de ce secours, et nous l'éprouvons tous les jours. »

Il ne s'agit pas, poursuit Fléchier, de conduire au vrai culte quelques savants, ni même des gens à idées arrêtées ; mais bien des ignorants qui se rendent plus à la force qu'à la persuasion, tout un peuple qui n'a d'autres principes de christianisme que ses préventions, et qui ne demeure hors de l'Église que parce qu'il n'y est point poussé par l'autorité du prince.

En outre, le Roi s'est proposé d'abolir le protestantisme. Mais si leur seule obstination met ses sujets *errants* à couvert de l'autorité et de la contrainte, ils se croiront en droit de ne revenir jamais, et s'endormiront dans une fausse paix.

Les hommes ne reviennent d'une longue erreur qu'en se faisant violence ou en la subissant du dehors ; ils ont donc besoin d'être ébranlés, et ramenés par quelque violence étrangère.

La condescendance n'émeut point, et la crainte fait agir et produit des fruits de bonnes œuvres, du moins extérieures, dont le principe et le motif se purifient avec le temps.

En tous cas, il faut regarder l'entreprise des conversions comme une affaire générale, où l'on ne doit pas raisonner par des considérations particulières. L'abus d'une bonne chose ne milite point contre elle ; si la contrainte que nous demandons fait des hypocrites, elle fera, en plus grand nombre, avec le temps, des catholiques sincères et pieux.

La grande difficulté de M. de Meaux consiste à savoir

si l'on peut obliger d'assister à la messe ceux qui font une profession de ne pas y croire, qui refusent opiniâtrément d'y communier. Dans cet état, demande M. de Meaux, sont-ils capables de profiter de la messe, et n'expose-t-on pas le saint sacrifice à leur indifférence et à leur mépris? Nul doute à cela; mais M. de Meaux oublie que les lois actuelles du royaume ne souffrent pas ceux qui font profession publique de ne point croire, et que, de fait, il n'y a pas beaucoup de personnes de cette espèce.

Que s'il y en a, je ne dis pas qu'on les reçoive à la messe, à la communion, aux sacrements ¹, tandis qu'ils font profession publique d'une foi contraire; je dis qu'on les doit obliger de recourir à Dieu, de lui demander la foi; qu'il faut la leur supposer, même lorsqu'ils témoignent l'avoir déjà; et, dans cette disposition, les faire assister à la messe.

L'assistance au saint sacrifice agira sur leur âme naturellement d'abord, et surnaturellement ensuite, le sang de l'Agneau ayant bien quelque secrète puissance, même sur les plus endurcis, et la beauté de nos cérémonies faisant tomber bien des préjugés qui ne se fussent pas dissipés autrement.

1. C'est un fait bien certain que les *sacrements n'ont jamais été imposés en Languedoc*. Si M. Henri Martin s'était donné la peine de lire les Mémoires et les Lettres de l'intendant et des évêques de la province sur les *nouveaux convertis*, il n'aurait pas écrit, au tome XIV^e de son *Histoire de France*: « Basville et les évêques du Languedoc, renonçant à imposer les sacrements, firent les derniers efforts pour qu'au moins on obligeât les nouveaux convertis d'aller à la messe. » Page 348.

Basville, aussi bien que Fléchier, avait horreur du sacrilège.

De la sorte ils apprendront peu à peu à venir à nos saints mystères avec des dispositions convenables ; et de là aux autres actes de la religion, à la communion même, il n'y a qu'un pas.

Du reste, toutes les hérésies ont eu besoin pour finir de la sévérité des princes chrétiens, autant que de la vigilance et de la charité des pasteurs.

Si M. de Meaux voyait le nombre infini des nouveaux convertis de Languedoc venir à nous, les uns après les autres, par une nécessité qu'ils bénissent mille fois, et embrasser sincèrement et pieusement notre religion, il changerait peut-être d'avis ¹.

« Pourquoi donc, demande en finissant le judicieux prélat, avoir tant de ménagements au sujet de la religion, pour un peuple qu'on veut toujours regarder comme catholique ? Y a-t-il une occasion essentielle dans la vie où l'on n'exige d'eux qu'ils en fassent profession ? Sans cela, les charges interdites, les ordres de succession ôtés, les enfants enlevés, les mariages défendus et les biens confisqués s'ils ne reçoivent en mourant tous les sacrements de l'Église. On les contraint par tant d'endroits ; pourquoi ne les obliger point à s'accoutumer de faire, pendant leur vie, ce qu'on leur rend nécessaire à la mort ?

« M. de Meaux considérera sans doute qu'un penchant naturel a besoin, pour être redressé, d'un contre-poids violent ; qu'une conduite molle et relâchée est sans fruit et sans effet pour des esprits opiniâtres ; qu'il ne faut pas laisser ces errants dormir dans le sein de leur erreur ; que c'est les opiniâtrer da-

1. M. de Basville prétendait, en effet, que les protestants des environs de Paris étaient beaucoup plus obstinés que ceux de Languedoc, et que, dans cette province, on ne trouvait presque pas de ces *mécréants* qui, pour l'évêque de Meaux, faisaient le fond de la difficulté dans la question de la messe.

vantage que de faire servir leur opiniâtreté même à les mettre à couvert de toute contrainte; et qu'enfin, pour bien juger des moyens qui sont les plus efficaces pour les convertir, la meilleure raison est l'expérience. »

M. de Basville avait envoyé ce mémoire à Bossuet, vers le mois de septembre 1700, accompagné de quelques autres écrits moins importants des évêques de la province, et des réflexions que lui avait suggérées sa propre expérience. M. de Meaux répondit, de Germigny, le 12 novembre, que, dans sa solitude, il avait tâché, sur *ces beaux écrits* de personnes dont il *estimait tant les sentiments*, de former dans son esprit une résolution sur cette importante affaire; que, pendant ce temps, un ordre de la cour était arrivé, qui portait de se donner garde de *forcer personne à la messe*; qu'il se demandait cependant encore si l'on pouvait théologiquement, non pas contraindre en général les hérétiques à se conformer à la profession et aux pratiques de l'Église, mais en particulier d'aller à la messe; qu'il ne paraissait point que les princes, qui avaient mis fin aux hérésies par une certaine contrainte, eussent forcé particulièrement à la messe; que ce n'était pas dans la messe seule que consiste l'exercice de la catholicité; que forcer à aller à la messe des hérétiques qu'on ne force pas à se confesser et que l'on considère par là comme des mécréants, c'était les induire à commettre ce qu'ils jugeaient une idolâtrie; qu'on ne pouvait présumer de leur bonne foi que quand ils se soumettaient à tout l'exercice de la religion catholique; enfin, que ne les soumettre qu'à la messe, c'était leur faire croire que

l'exercice de la religion catholique consiste en un culte extérieur, auquel même on fait voir d'ailleurs qu'on ne croit pas.

« Cependant, Monsieur, ajoutait Bossuet, ne nous laissons point de traiter une matière si difficile, et en même temps si essentielle.... Si Dieu vous donne quelque chose sur cette lettre, ne me le refusez pas ; car je cherche : je vois la difficulté de tous ses côtés ; et je vous assure, Monsieur, que je suis disposé à profiter non-seulement des lumières de ces saints et savants prélats, mais encore et plus particulièrement des vôtres, par la connaissance que j'ai qu'ayant joint tant d'expérience au bon esprit, à la bonne intention et au savoir, vous êtes l'homme du monde le plus à écouter en cette occasion. »

M. de Basville répondit à cette lettre, le 16 janvier 1701. Il joignit à sa réponse les *mémoires* des évêques de Rieux et de Mirepoix sur la *lettre* de Bossuet, dit que M. de Montauban enverrait directement le sien à Meaux ; mais que, pour M. de Nîmes, il avait déclaré n'avoir *rien à ajouter* à ce qui avait été envoyé de sa part ¹.

Fléchier avait raison. La seconde lettre de Bossuet à l'intendant ne détruisait pas du tout les arguments que lui-même avait fait valoir auprès de l'archevêque de Paris et qu'il avait augmentés et développés dans

1. M. de Bausset range les *Réflexions* de Fléchier sur la *première Lettre* de Bossuet parmi les *mémoires* des autres évêques sur la *seconde*. C'est une erreur que l'éditeur de Versailles semble autoriser et que je relève ici, parce qu'elle amoindrit le rôle de Fléchier.

ses *Réflexions* sur la première lettre de M. de Meaux. Aussi M. de Basville, dans ses nouvelles réponses à Bossuet, ne fit-il que rappeler, expliquer, commenter les mémoires de son ami l'évêque de Nîmes ; et MM. de Rieux et de Mirepoix, en qui M. de Meaux avait toute confiance, n'apportèrent au débat aucune raison nouvelle, aucun point de vue négligé jusque-là.

Bossuet ne paraît pas avoir répondu à ces derniers mémoires ; et son silence honore infiniment l'évêque de Nîmes, qui aborda le premier cette matière délicate et qui la traita à fond.

Vaincu, nous semble-t-il, dans la discussion, l'évêque de Meaux ne voulut pas l'être dans les faits. Avant même d'avoir envoyé à M. de Basville la réponse que nous venons d'analyser, et en prévision des nouvelles lumières qu'il demandait à l'intendant et aux évêques de sa province, mais dont il désirait n'avoir point à user, il avait eu soin de faire clore le débat par « un ordre venu de la cour, » le 1^{er} novembre 1700. Cet ordre, Bossuet a l'air de le trouver prématuré, il annonce même qu'il le discutera respectueusement ; et, chose étrange, c'est lui-même qui paraît l'avoir dicté, comme il a dicté les premières *instructions* naguère envoyées aux intendants et aux évêques ¹.

M. de Torcy écrivait donc, à la date du 1^{er} novembre, aux intendants et aux évêques : « . . . Il faut sur toutes choses éviter que personne soit forcé d'aller à la messe... »

Hâtons-nous d'ajouter que les *mémoires* de Fléchier

1. Voir M. de Bausset, *Histoire de Bossuet*, t. IV.

et le Roi le lui fit parvenir en pour effet de placer le Languedoc en dehors des dispositions annoncées par M. le Duc. M. le Duc le fit valloir, qui avait cette province dans son département, arriva de son côté à l'intendant que le Roi tout en laissant qu'on apportât de grands amendements à l'ancienne législation concernant les revins, se confiait à sa sagesse et à sa discrétion sur le régime à suivre envers eux en Languedoc.

Malheureusement ce blanc-seing donné à celui qu'on a justement appelé depuis *le vice-roi de Languedoc*, ne produisit pas les effets qu'on en attendait. D'abord, l'intendant ne voulut pas en faire usage, et se borna à faire *exhorter* simplement les nouveaux convertis à assister à la messe, comme il était prescrit dans les autres provinces. Mais ces exhortations furent vaines¹. C'est probablement dans cette circonstance que Fléchier écrivait aux hérétiques :

« Mais le Roi, dites-vous, s'est contenté de nous *exhorter*; aimez-vous mieux qu'il vous menace? Les exhortations d'un Roi puissant et pieux sont-elles moins efficaces pour de fidèles sujets que ses ordonnances?

« Ne marque-t-il pas sa volonté quand il exhorte, comme quand il commande?

« Son autorité est-elle moindre, quand elle est tempérée par la clémence?

« Faut-il, pour être respecté, qu'il ait toujours la foudre en main, et ne voulez-vous lui rendre d'obéissance qui ne soit forcée?

« Ne peut-il pas vous dire, comme le Père de famille de l'É-

1. Labaume, *Relation historique de la révolte des Fanatiques ou des Camisards*. Manuscrit de la Bibliothèque de Nîmes, n° 13,846.

vangile : « Faut-il que vous soyez méchants, parce que je suis bon ? »

« Quiconque *exhorte*, approuve, conseille, désire, et, quand il est souverain, ordonne. Cependant vous n'assistez point à la messe, vous n'approchez point des sacrements, vous demeurez dans toutes vos préventions. Ferez-vous autre chose, si le Roi vous avait exhortés à n'être point catholiques ?

« Quoi qu'il en soit, il veut votre conversion, mais il la voudrait volontaire. Il cherche à gagner vos cœurs à Dieu, à faire de vrais chrétiens, et non pas des hypocrites. Il vous invite, il vous donne le mouvement, il voudrait vous pouvoir donner le désir et la volonté, et vous forcer en quelque façon, sans forcer votre libre arbitre ; mais il n'appartient qu'à Dieu de faire de pareils miracles¹. »

Les exhortations ne pouvant rien, on ordonna ; et cette mesure d'exception, rendue par cela même doublement odieuse, ne fut acceptée qu'avec rage, et avec l'intention bien formelle de s'y soustraire et d'en faire un prétexte à une plus grande rébellion, dès que l'occasion s'en présenterait. Les enfants que l'on continuait d'enlever momentanément à leurs parents, pour les faire instruire, étaient le second grief que l'on se proposait de mettre en avant dans une révolte, dont les bruits avant-coureurs étaient dans l'air. On se plaignait aussi, et non sans raison, particulièrement aux diocèses de Mende et d'Alais, des procédés peu charitables de quelques prêtres chargés de tenir la main aux instructions générales qui leur avaient été données². C'est ce qu'ils

1. Fragment inédit. Texte original, collection Buzonnière.

2. « Ces châtimens salutaires, qu'on n'employa que pour les forcer à connaître la religion catholique... ne servirent néanmoins

appelaient *la tyrannie des ecclésiastiques*. L'abbé du Chayla¹, inspecteur des missions des Cévennes, leur était odieux entre tous. Le trop zélé missionnaire avait le grand tort, aux yeux des calvinistes, de faire parvenir à Basville des rapports assez sévères sur leur conduite, lesquels n'étaient suivis, la plupart du temps, il est vrai, que de quelques amendes pécuniaires, mais qui ne permettaient pas à l'intendant de s'endormir sur ce foyer de la révolte. Aussi était-ce moins « à cause du mal que cet ecclésiastique leur faisait, que pour celui qu'il leur empêchait de faire, que les protestants l'honoraient de leur haine². » — « Ses soins et sa vigilance ne contribuèrent pas peu à contenir le pays des Cévennes dans l'obéissance, pendant la guerre » qui aboutit à la paix de Ryswick. C'est le témoignage que lui rend La Baume, dans sa relation *manuscrite* de la guerre des *camisards*, ouvrage d'une grande autorité, vu la haute position, le talent remarquable et la modé-

qu'à redoubler leur rage... Il est vrai, et c'est un fait qu'on ne saurait dissimuler, qu'il y eut plusieurs ecclésiastiques, de ceux qui étaient chargés de tenir la main aux instructions générales qui leur avaient été données, qui abusèrent de cette espèce d'autorité qu'on leur avait confiée. Ils les traitèrent avec si peu de charité, et quelquefois même avec tant de rigueur, qu'ils leur fournirent un des prétextes dont ils se servirent pour se soulever. »

La Baume, *Relation historique*, etc., p. 10 et 11.

1. François de Langlade du Chayla, prieur de Laval, archi-prêtre du diocèse de Mende, agrégé au séminaire des *Missions étrangères*, en 1647. Valette, historien assez tolérant, et écrivant longtemps après les événements, lui donne « toutes les vertus. » L'abbé du Chayla avait prêché à Siam. L'abbé de Choisy en fait beaucoup d'éloges, dans son *Journal du voyage de Siam*, p. 25-26. Paris, 1685, in-12, 1751.

2. Valette, *Histoire manuscrite des prophètes*, etc., t. 1^{er}, p. 282.

ration de son auteur. Si M. Michelet l'avait connu, il aurait pu se convaincre que les autres historiens catholiques et contemporains de ces regrettables scènes, pour n'être pas de son goût ¹, n'en sont pas moins très-véridiques, leur récit concordant en tout avec celui du grave magistrat. Mais l'école anti-religieuse des historiens français aime mieux se fonder sur le témoignage des auteurs protestants, et plus encore sur les rêves haineux de sa propre imagination, pour écrire des chapitres qu'elle intitule : *Histoire (impossible et sublime) des camisards* ². Cette critique très-éclairée lui permet d'écrire sur l'abbé du Chayla, par exemple, des lignes comme celles-ci, dont le lecteur voudra bien ne pas rougir : « Un abbé du Chayla, archi-prêtre des hautes Cévennes et inspecteur des missions, était, depuis quinze ans, le tyran de ces montagnes ; il y perpétuait les *dragonnades* ; il faisait de sa maison un cachot et un lieu de tortures ; il y renouvelait les atroces inventions des despotes féodaux, sans avoir même pour excuse l'austérité du fanatisme ; car il mêlait, dit-on, la luxure

1. « Ce qui me fait frémir dans ce clergé, c'est sa galeté étrange, la bouffonnerie de Brueys, les plaisanteries de Louvreleuil, la légèreté galante de l'évêque Fléchier. Toujours le mot pour rire, surtout quand il s'agit des femmes. » Michelet, *Louis XIV et le duc de Bourgogne*, 1 vol., in-8, p. 225.

M. Michelet ne croit pas d'ailleurs au témoignage de ces historiens. « Les perfides récits des bourreaux, dit-il, ont menti, obscurci tant qu'ils pouvaient. » Mais il avoue que « les récits protestants n'éclaircissent pas ; » c'est-à-dire qu'ils sont trop véridiques pour lui. « Ils ne rougissent pas de la vérité. » Les protestants qui, en 1707, écrivaient à Londres le *Théâtre sacré des Cévennes*, étaient trop près des événements pour mentir au gré de leur panégyriste moderne.

2. Id. Ibid., p. 462.

«... et les uns se faisaient à torturer chez eux dans la terre. La honte d'un homme lui amenait les femmes, les neveux, les frères. Quand, par les souffrances, les uns ou deux martyrs arrivaient à la mère, tous les autres se convertaient. Elles se donnaient pour le servir. Et encore elles n'étaient sûres de rien... Elles restaient seules, tristes, vides et désespérées². »

Cette haine des prêtres, bien plus explicable chez les révoltés, dès le 1791 que chez les historiens romanciers et pamphlétaires les plus fiers, fut donc ce qui alluma et entretint la guerre des *ouï-dorés*. Vainement l'évêque de Nîmes, par sa douceur, par sa charité qui le faisait toujours demander grâce à M. de Basville pour les nouveaux convertis, ne figurait-il pas sur la liste de proscription. La considération qui s'attachait à sa personne ne s'étendait à aucun de ses prêtres; celui qui, au plus fort de la révolte, devait arrêter de sa seule présence³ les bandes d'assassins, de démolisseurs et d'incendiaires, ne put préserver que sa propre personne et ses propres domaines, lesquels furent toujours respectés des fanatiques.

Et toutefois, cette haine des prêtres et des amis et soutiens des prêtres eût été impuissante, toute seule, à provoquer une nouvelle prise d'armes tant soit peu redoutable.

M. Michelet se laissait aller à la passion dramatique,

1. Henri Martin, *Histoire de France*, t. XIV, p. 400.

2. Michelet. *Ibid.*, p. 226.

3. Quand Fléchier arrivait près d'un groupe d'insurgés, il suffisait, pour que tout rentrât dans l'ordre, que quelqu'un s'écriât : *C'est l'évêque Fléchier !*

en affirmant que ce qu'il appelle le *miracle épouvantable* de la guerre des camisards ne fut pas *fait à la main*, ainsi qu'il le paraîtrait aux historiens catholiques, mais a été l'*effet monstrueux d'une pression épouvantable de douleur* ¹. La douleur des calvinistes était grande, nous n'en doutons pas, et certaines mesures dont ils étaient l'objet ne s'expliquent que par les idées du temps et les raisons de la politique ; mais il est à présumer que, sans l'espoir d'une résurrection par l'*étranger*, ils n'eussent pas donné ce tour à leur infortune, et se fussent résignés à cultiver leurs champs et à étendre leur commerce et leur industrie, comme ils y étaient déjà fort enclins, au témoignage de Basville ². D'ailleurs les mesures stratégiques prises contre eux par l'autorité locale les auraient maintenus dans le devoir. On avait eu soin de faire plus de cent chemins de douze pieds de large au travers des Cévennes et du Vivarais, pays auparavant presque inaccessibles, et où l'on pouvait maintenant faire « rouler du canon et porter des bombes. » De plus, on avait enrégimenté les anciens catholiques, dont le nombre était plus grand que celui des nouveaux convertis ; ce qui constituait des forces assez imposantes, commandées par des gentilshommes, ou par des officiers retirés du service ³. La revue générale de ces bataillons, que le commandant de la province

1. *Louis XIV et le duc de Bourgogne*, p. 222.

2. « ... Il y a un grand nombre de marchands fort riches ; mais ils ne feraient jamais rien qui les pût détourner de leur commerce... » *Mémoire de 1697*.

3. Cinquante-deux régiments, plus huit régiments de soldats payés par la province, « composés de ce qu'il y a d'hommes dans les pa-

faisait tous les ans sous les yeux des nouveaux convertis, leur donnait à entendre « que tout ce qu'ils pourraient entreprendre ne servirait qu'à les perdre ¹. »

Que si la *messe imposée*, et les *enfants* momentanément *enlevés* furent le prétexte de la révolte de 1702, la vraie cause en fut la guerre de la succession d'Espagne. Louis XIV, maître de l'Espagne contrairement aux renonciations et aux traités de partage, par un testament inouï de Charles d'Autriche, qui, d'une main défaillante, avait signé, sans motif apparent, la déchéance de sa maison et l'omnipotence de celle de France, jeta d'abord l'Europe dans un découragement mêlé de stupeur. Le roi Guillaume lui-même et la Hollande, déconcertés, reconnurent Philippe V (février 1701). Mais l'ex-prince d'Orange était trop ennemi de Louis XIV et du catholicisme pour ne point tramer une nouvelle coalition contre la grandeur de la France et de sa foi. Un traité d'alliance fut donc signé à la Haye entre l'Empereur, l'Angleterre, la Hollande et le Danemarck (septembre 1701). En même temps, comme il fallait encore créer des embarras à Louis XIV dans ses propres États, et, si c'était possible, sur la limite de la France et de l'Espagne, les ministres protestants réfugiés en Hollande et en Angleterre furent priés par le roi Guillaume d'écrire à leurs ouailles de France, pour les soulever. « Rien ne

roisses plus propres à servir. » Cela eut des effets épouvantables ! s'écrit M. Michelet. « Le curé capitaine, le capucin missionnaire, dans leur ardeur gasconne, fongueux, furieux, licenciens, se lâchèrent dans tous les excès, purent enlever qui ils voulaient et l'envoyer aux prisons de Montpellier. » Voilà nos illustres !

1. Basville, *Mémoire* de 1697.

pouvait mieux servir les desseins des puissances étrangères que le soulèvement des cévenols ; rien ne fut négligé par elles pour entretenir ce volcan incandescent au milieu du royaume. La Grande-Bretagne y voyait un moyen d'arriver dans l'intérieur des provinces par l'une et l'autre mer. D'un côté, elle ne désespérait pas, grâce à ce feu intérieur, de s'emparer des pays voisins de l'Océan et de se mettre en possession de la Guyenne, à l'égard de laquelle elle ne renonçait pas à ses anciennes prétentions ; et d'un autre côté, en donnant la main aux camisards, elle n'avait, pour ainsi dire, qu'à descendre de ses vaisseaux dans la Méditerranée pour prendre terre sur les caps des Cévennes. Elle le supposait du moins, et on pouvait croire, au milieu des malheurs où se débattait la France, qu'il suffisait à l'étranger d'une surprise, d'un coup de main, avec l'aide des montagnards, pour s'emparer d'abord d'Agde et de Cette, et pour mener de là une armée d'embarcation dans les montagnes qui relient les Alpes aux Pyrénées. Sa marine et celle des Hollandais tenaient, d'ailleurs, occupée sur d'autres points la flotte française. La Savoie n'avait qu'un pas à faire pour mettre le pied en Dauphiné ; d'autant plus disposée à s'avancer, que le feu du Vivarais était toujours mal éteint et toujours prêt à se rallumer, et à ouvrir une ligne plus large de Nîmes à Genève ; réunissant ainsi de fait, comme elles l'étaient de sentiment, les Cévennes et la Suisse, qui recueillait tous les cévenols fugitifs, prêts à les déverser sur le terrain brûlant de la France ¹. »

¹ *Un agent des Alliés chez les Camisards*, par M. Eugène Thomas,

Les autres peuples les considéraient donc de nouveau la frontière, puis pressantés que jamais¹. De son côté, le roi d'Espagne envoyait des émissaires qui disaient à nos cavaliers : « Que s'ils s'unissent avec les alliés en prenant les armes, ils seront non-seulement engagé à les assister pendant la guerre, mais encore de les faire comprendre dans le premier traité de paix qui se fera, hors de laquelle ils obligeront le Roi de leur accorder la *liberté de conscience* ; qu'on n'avait pas pu en parler, en traitant celle de Ryswick, parce qu'ils n'avaient fait aucun mouvement pour y être compris. »

Ces excitations et ces espérances aidant, bien plus que la *douleur* dont parle M. Michelet, et que l'Esprit-Saint, dont il n'est pas éloigné de leur attribuer les faveurs, les prophètes reparurent plus nombreux et plus extravagants que jamais. A vrai dire, cette étrange secte n'avait jamais complètement disparu. Ainsi que nous l'avons fait remarquer, elle était tenue en réserve pour les besoins de la cause. Peu de temps avant la recrudescence prophétique dont il est présentement question (septembre 1700), une vieille fille, tailleuse d'habits, avait débité des oracles sur les limites des diocèses d'Uzès et de Viviers ; et ses succès lui avaient donné des imitateurs de l'un et de l'autre sexe. Mais, sur la fin de 1701 et au commencement de 1702, l'*esprit prophétique* sembla s'emparer de tous. Excepté les riches, qui ne

archiviste du département de l'Hérault. *Mémoire extrait de l'Académie des lettres de Montpellier*. In-4°, 1859, p. 6.

1. Valette, *Histoire manuscrite des prophètes*, t. I, liv. II.

se sentaient pas grand attrait pour ce dur métier, tout, jusqu'aux enfants à la mamelle, se prit à prophétiser ¹.

« Une troupe de fanatiques s'est glissée dans nos diocèses depuis quelque temps, écrit Fléchier. Ils se sont appliqués à pervertir la jeunesse, sur laquelle nous fondions nos espérances pour la religion. Ils ont gagné les enfants, sous prétexte de leur communiquer le Saint-Esprit, et leur ont appris quelque jargon tiré de l'Écriture, qui leur faisait attendre la délivrance d'Israël. Ils appuyaient cela du passage de Joël, que le temps était venu que les garçons et les filles prophétiseraient. Ces enfants joignaient à leurs discours des convulsions et des tremblements qu'on regardait comme les opérations de l'esprit de Dieu. Les pères étaient ravis d'avoir des petits prophètes dans leurs familles. Les voisins s'assemblaient pour les ouïr, le libertinage s'y mêlait, et les gens même d'ailleurs raisonnables croyaient voir quelque chose de miraculeux dans ce qui favorisait leur religion. »

M. de Basville s'émut. Que faire contre des enfants ? M. Michelet prétend qu'on en fit « de grandes razzias, » et qu'on « n'imagina pas autre chose pour arrêter la contagion ². » La vérité est qu'on envoya aux galères, pour l'exemple, quelques-uns des plus âgés, et qu'on réunit jusqu'à trois cents des plus jeunes dans les prisons d'Uzès, afin de les intimider et de les soumettre à l'examen des médecins de Montpellier. Dès que ceux-ci entrèrent dans la prison, les petits *voyants* se mirent gravement à les prêcher. La Faculté les déclara atteints de fanatisme, sorte de folie religieuse. L'explication ne satisfait pas M. Michelet. Pour nous, nous croyons

1. La Baume, *Relation manuscrite*, etc., p. 13.

2. Michelet, *Louis XIV et le duc de Bourgogne*, p. 223.

qu'elle fut tout ce qu'elle pouvait être, un peu du style des médecins à la Molière, pas plus singulière, toutefois, que la question qui l'avait provoquée. Basville avait-il besoin des lumières de la Faculté pour juger ce phénomène? Mais le « dur légiste, à cent lieues de la nature, » dirait M. Michelet, voulait procéder en formes.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter, dans ses détails, la guerre des Camisards, qui s'ouvre, en juillet 1702, par le meurtre de l'abbé du Chayla, et se termine, au mois de juin 1704, mois heureux qui vit disparaître, par ordre du commandant de la province, l'échafaud et la potence qu'on avait dressés à Nîmes pour les insurgés fanatiques. Nous ne considérons ces déplorables événements que par le côté qui touche à Fléchier; nous ne ferons revivre de ces scènes épouvantables, que ce qui peut mettre en lumière la figure du *bon pasteur*, sa douleur de Rachel, son éloquence, renouvelée des pères de l'Église et des prophètes, son action protectrice, paternelle, sa charité inaltérable. L'attitude de l'évêque de Nîmes reçut alors d'unanimes applaudissements. Les protestants eux-mêmes, loin de s'en plaindre, lui rendirent hommage. Ils se sont un peu ravisés de nos jours, et ils ont écrit que « la crosse épiscopale » de Fléchier « ne fut entre ses mains que le bâton brutal d'un exacteur de Pharaon ¹. »

Les Camisards, ainsi appelés parce que « c'était

1. M. Piaux, *Histoire de la Réformation française*, t. VI, p. 246. Paris, 1863.

un ramassis de paysans qui portaient la plupart des habits de toile ¹, » ayant inscrit sur leur drapeau cette devise peu évangélique : *Liberté de conscience, et point d'impôts*, se mirent en campagne, sous la conduite d'Abraham Mazel ² et du prophète Séguier ³. Comme on pouvait s'y attendre, ils marquèrent leurs premiers pas par le massacre de l'abbé du Chayla, qui tomba dans sa maison de Pont-de-Montvert, pendant la nuit, sous le coup de cinquante-deux blessures, après avoir refusé d'apostasier (24 juillet 1702). Basville, rendant compte de cette affaire au ministre, l'appelle « une désagréable aventure pour l'abbé du Chayla ⁴. »

« Les vainqueurs, au nom du Seigneur (c'est Mazel qui parle), passèrent le reste de la nuit à chanter ses louanges, et à lui rendre des actions de grâces pour le

1. La Baume, p. 4. M. Henri Martin donne une étymologie plus poétique, mais moins vraisemblable.

2. La Baume dit que Laporte, d'Alais, fut le premier chef des Camisards; Valette, au contraire, nomme Abraham Mazel, d'après le *Théâtre sacré*. Le fait est que Laporte, étranger à l'assassinat de l'abbé du Chayla, fut le premier chef avoué des Camisards. Voir Court, t. I, p. 57.

3. Chaque troupe avait son prophète. C'était l'oracle des expéditions, rien ne se faisait sans lui. Les principaux prophètes furent, pour la troupe de Mazel, Esprit Séguier; pour celle de Roland, Moïse; pour celle de Cavalier, Daniel Brillard. Mazel était prophète aussi. C'était son premier métier.

Chaque troupe avait aussi son ministre; car tout s'accomplissait au chant des psaumes et était suivi d'actions de grâce.

A côté des prophètes et des ministres, marchaient les *exterminateurs*, « gens dont les entrailles ne s'étaient jamais émues. » Il y en avait un certain nombre pour chaque troupe.

On ne massacrait pas le dimanche.

4. *Archives de la guerre*, t. 1614, n° 183.

succès qu'il avait donné à la première entreprise de ses *serviteurs*¹. »

Quelques jours après, le curé de Saint-André-de-Lancise, un autre ecclésiastique, et la famille de La Devèze, étaient aussi massacrés, au chant des psaumes. Le comte de Broglie dissipa aisément ces meurtriers; mais soit qu'il manquât d'ordres ou de troupes, ne pouvant « faire aucun usage des milices bourgeoises pour le service ordinaire, » parce, que ne recevant point de solde, on ne pouvait « les détourner de leur travail que pour de grandes affaires², » on jugea qu'il n'étonnait pas les rebelles par des châtiments assez éclatants. La panique s'empara d'une partie du clergé des hautes Cévennes, plusieurs curés quittèrent leurs paroisses. Ce triste exemple fut imité par des prêtres du diocèse de Nîmes, que les *Camisards* ne faisaient encore que menacer. D'autres cependant demeuraient au poste, et fortifiaient de là, comme d'une citadelle, les pasteurs et les fidèles d'alentour. Parmi ces prêtres saintement énergiques, brillait M. Terrien, curé de Montpezat, près Sommières. Il ne voulut jamais quitter sa paroisse, d'où il rendit les plus grands services à la bonne cause³. Fléchier lui écrivit souvent pour le soutenir ou le consoler. Dès le mois d'octobre (1702), M. Terrien mande à son évê-

1. Valette, t. 1, p. 307. Voir le rapport de Broglie à Chamillard, *Archives de la guerre*, t. 1614, n° 35. — Ibid., deux lettres de Basville sur cette affaire, n°s 184, 185.

2. Basville à Chamillard, *Archives de la guerre*, t. 1614, n° 184.

3. « M. Terrien donnait sans cesse des avis; et les avis les plus fidèles qu'on ait reçus pendant le cours de la révolte sont venus de sa part. » La Baume.

que que des désordres se sont produits dans son voisinage, et que plusieurs prêtres se sont réfugiés chez lui.

« J'avoue que les jours sont mauvais, lui répond Fléchier... mais il faut avoir du courage... et attendre que Dieu, à qui nous sommes, accomplisse sa volonté en nous... Ces scélérats sont vivement poursuivis... Les troupes se multiplient, et les ordres sont donnés pour en assembler de nouvelles... Pour moi, je me ferai toujours un plaisir de vous envoyer tous les secours dont vous pourrez avoir besoin. Confirmez vos frères ¹. »

Fléchier vit du coup toute l'importance de l'insurrection, tandis que M. de Basville espérait l'étouffer sans bruit; que, dans cette attente, Chamillard et madame de Maintenon laissèrent ignorer à Louis XIV l'état du Languedoc. Pendant les six premiers mois des troubles, l'évêque de Nîmes, si doux fût-il, n'attendait le salut que de la force. Il se plaignit de la mollesse des troupes, surtout des milices catholiques, qui ne tenaient pas devant l'ennemi, loin de lui être aussi terribles que le veut M. Michelet, et que l'avait espéré d'abord M. de Basville ². Il applaudit donc à l'initiative de Poul, ancien soldat, natif de Carcassonne, auquel l'amour des aventures avait inspiré de venir faire la guerre de partisans parallèlement à M. de Broglie. Poul eut bientôt des succès qui le firent avouer par le gouvernement; et la cour qui, ne voyant la révolte que de loin, avait d'abord refusé des troupes à Broglie, finit par en accorder à Poul. En attendant, la province levait de nouvelles

1. A Nîmes, 1^{er} novembre 1702.

2. Basville à Chamillard, *loc. cit.*

milices, et le roi se disposait à envoyer un maréchal de France.

L'évêque de Nîmes avait pourtant grand'peine à protéger ses curés. M. de Basville se montrait avare de soldats.

« Jamais temps ne fut plus malheureux que celui-ci, écrit Fléchier au curé de Montpezat, 3 janvier 1703. Les dangers deviennent toujours plus grands, et il semble qu'on ait toujours plus de peine à être assisté. Rien ne coûte à ces scélérats pour faire le mal, et tout coûte, quand il faut secourir des gens de bien. Ceux qui gouvernent sont bien embarrassés, quelque bonne intention qu'ils aient. Il sort des ennemis de tout côté, et il n'y a pas assez d'argent ni assez de troupes pour les réprimer... Je loue votre courage et celui de vos confrères, qui sont avec vous... Je vous envoie dix louis d'or, dont vous vous servirez pour payer vos soldats. »

Cette lettre seule prouverait jusqu'à l'évidence, que ni le clergé, ni les fidèles, n'étaient armés pour la lutte; qu'ils ne faisaient pas peser *une pression épouvantable de douleur* sur les calvinistes, et que, au lieu d'être *bourreaux*, ils ne furent longtemps que victimes. C'est ce qui ressort, d'ailleurs, des faits eux-mêmes. Pendant la première période de la guerre des Camisards, les catholiques ne surent qu'être martyrs, et leurs églises en feu ne servirent qu'à éclairer de leurs flammes les terribles exploits des *fanatiques*. Au commencement de l'année 1703, « on comptait deux cent trente-trois églises brûlées, depuis Anduze jusqu'à Florac; ce qui fait huit lieues d'étendue et autant en travers, dit La Baume. En un mot, toutes les églises de ce canton furent brû-

lées, à la réserve de celles de Saint-Étienne de Valfrancesque, de Saint-Germain-de-Barre, de Saint-Jean-de-Gardonenque et de Lasalle... où il y avait des troupes. On pourrait comparer la rage dont ils (les Camisards) étaient animés à un grand incendie qui brûlait et qui détruisait tous les endroits faibles et dégarnis¹.» Une seule chose pouvait consoler de tant de maux et en faire présager la fin ; la fermeté des catholiques. Une infinité, de tout âge et de tout sexe, furent tentés dans « des supplices non-seulement cruels et affreux, mais inouïs la plupart jusqu'alors : » pas un ne chancela dans sa foi.

Toutes ces choses reçurent, dans le temps même, une éclatante et douloureuse notoriété d'une *Lettre pastorale de Fléchier aux fidèles du diocèse de Nîmes, au sujet des fanatiques* (23 mars 1703). De telles pages devraient être citées tout au long :

« ... On ne peut se représenter sans horreur les cruautés que ces hommes de sang exercent impunément contre les catholiques. L'on voit presque partout des prêtres, ministres du Seigneur, égorgés entre le vestibule et l'autel; des pères égorgés entre les bras de leurs enfants; des enfants arrachés du sein de leurs mères; des familles entières sacrifiées à une religion barbare; des hommes percés de mille coups, devant et après leur mort; plusieurs hachés en pièces et par morceaux; quelques-uns meurtris, écrasés, brûlés tout ensemble, comme s'il fallait plus d'un genre de supplice et plus d'une mort pour un catholique. Et tout cela, le plus souvent, sur la bizarre et fatale décision d'une prophétesse qui, par ses tremblements affectés et ses paroles entrecoupées de sanglots, prononce les

1. La Baume, *Replution manuscrite*, etc., p. 27.

jugements qu'on lui suggère, et se sert du nom de l'esprit de Dieu pour autoriser la fureur des hommes.

« Ce n'est pas notre dessein, mes très-chers frères, de vous irriter par ces funestes idées; à Dieu ne plaise que nous veuillions jeter dans vos esprits des motifs de vengeance et de haine. Nous laissons au Seigneur le soin de venger le sang de nos frères... Nous laissons au Roi, à qui Dieu n'a pas mis sans raison le glaive en main, à le tourner contre ces rebelles... Nous exerçons un ministère de paix et de charité, et nous vous exhortons à prier, à gémir, à désirer la conversion plutôt que la mort des pécheurs...

« Nous avons pourtant cette consolation, et nous devons en rendre à Dieu d'éternelles actions de grâces, que nous pouvons dire, avec Jésus-Christ, que nous n'avons perdu aucun de ceux qu'il nous a donnés ou que nous n'avons appris aucune chute qui doive nous faire rougir.

« On a vu des prêtres, déjà blessés de plusieurs coups, et prêts à consommer leur sacrifice, rappeler ce peu qui leur restait encore de vie, pour embrasser leur meurtrier et pour baiser la main déjà levée pour leur donner le coup mortel; des laïques s'exposer à toute la rage de ces barbares, plutôt que de livrer les vases sacrés; des mères, comme celle des Machabées, exhorter leurs enfants au martyre, offrir avec leur sang celui de ces innocentes victimes... des soldats, dans nos hôpitaux, mêler à la douleur qu'ils avaient de leurs péchés la joie d'avoir répandu leur sang pour les expier. »

Suivent des consolations, des exhortations, des conseils où la prudence le dispute au courage, la piété à la charité. Surtout point de haine, point de vengeance; la prière et le pardon.

« Pour nous, dit-il en terminant, nous les (les nouveaux convertis) assurons de ne perdre jamais les sentiments de charité qu'ils ont trouvés dans notre cœur, lorsque nous avons pu

leur en donner des marques. Les portes du bercail sont toujours ouvertes pour recevoir ces brebis égarées ¹... »

Cependant le maréchal de Montrevel avait été envoyé pour commander en Languedoc et y étouffer la sédition (février 1703). Son arrivée à Nîmes avait rempli de joie les catholiques, et répandu la terreur parmi les calvinistes ². C'est que le *fanatisme* était aux portes de Nîmes depuis le mois de septembre 1702; la Vaunage en était infectée; l'inspecteur de ce pays, M. de Saint-Côme, avait été massacré; et un nouveau chef camisard, nommé Roland, qui devait jouer un grand rôle, avait soulevé des applaudissements dans toute la contrée, en y faisant des enrôlements pour le compte de Laporte, son parent, et jusque-là son supérieur. « C'était un jeune homme d'environ trente ans, marqué de petite vérole, qui avait les cheveux châtons, les yeux

1. Archives de l'évêché de Nîmes. *Registres manuscrits du secrétariat*, t. II, p. 187 et suiv.

2. L'avocat Caumette, un des habitués des salons de l'évêché, adressa une ode à Montrevel, qui fut imprimée alors, et qui peut passer pour l'expression des idées du moment, dans le camp catholique.

.
Montrevel, de qui la gloire
Vole par tout l'univers,
Et qu'a chéri la Victoire
Dans mille combats divers,
C'est à toi de les réduire.
Achève de les détruire;
Tout se rend à ta valeur.
Le ciel à ton grand courage
A réservé l'avantage
D'en être le seul vainqueur.

(*Manuscrits de la Bibliothèque de Nîmes*, n° 13,850.)

vifs, le visage blanc, rond et plein. Sa taille était médiocre, mais bien prise. Froid et taciturne, ne manquant ni d'esprit ni d'adresse pour conduire une affaire, ce jeune homme, hardi et entreprenant, disposa sans peine les nouveaux convertis à prendre les armes; les grandes séditions sont d'ordinaire excitées par des gens de néant; car pourvu qu'un coquin ait le talent de parler, la canaille est toujours prête à l'écouter¹. » Roland prit bientôt après le titre de *comte*, et se fit appeler *Monsieur*; ce qui ne déplut pas à la démocratie qui le suivait.

Trois mois après Roland (décembre 1702), Cavalier était entré dans les camisards. Il était de Ribaute, où « il avait gardé les cochons, » et avait vingt-cinq ans.

Cavalier était bien proportionné. « ... Une tête grosse et enfoncée dans les épaules, un visage large et rougeâtre, des yeux grands et vifs, des cheveux blonds, longs et abattus, un air plat et une mine basse lui donnaient une figure qui n'aurait paru que ce qu'elle était, si la rusticité de celles de ses frères ne l'avait embellie². »

Louis XIV haussa les épaules, quand il le vit.

Cavalier manquait de probité et n'avait qu'une modestie feinte; le commandement et le ministère étaient réunis en sa personne. On l'a appelé le « favori des

1. La Baume, *Relation manuscrite*, p. 21.

M. Michelet a dit de Roland: « L'organisateur, le beau, noble, généreux Roland, où l'insurrection eut son idéal. Il y eut ici fanatisme, mais grand, lucide et sage, l'organisation dans l'esprit. »

2. Valette, *Histoire manuscrite des prophètes des Cévennes*, t. I, p. 377.

faibles, » et l'on a eu raison. Les siens le considéraient « comme un homme envoyé de Dieu. » Ils disaient hautement que le doigt du Seigneur était visiblement marqué sur lui. Les plus zélés le comparaient à Gédéon, les autres à Macchabée; et ceux qui savaient un peu l'histoire disaient que c'était un second Zisca... ou le Ragtzi du Languedoc¹.

Cavalier reçut les basses Cévennes, la Vaunage et les environs de Nîmes pour son département. Il trouvait là tout ce qu'il fallait pour se faire un nom : un peuple immense, des protecteurs puissants, un conseil éclairé, de grandes intelligences avec l'étranger; des forêts, des rochers, des villages sans nombre; partout des maisons de campagne, le voisinage de la mer; un pays, à la vérité, plus ouvert et moins bien défendu que les Cévennes, mais des troupes plus nombreuses, plus agiles, plus guerrières, mieux pourvues..., et aussi infatigables, aussi cruelles, aussi fanatiques².

Tels étaient les hommes que Montrevel avait à combattre. Le maréchal ne perdit pas de temps. Homme de plaisirs et de bonne chère, mais point *ivrogne*, quoi qu'en dise M. Michelet, il était aussi soldat. Il ne s'épargnait point, et n'épargnait point les autres. Il lui tardait d'avoir une occasion de relever le moral des catholiques, en vengeance un échec que le comte de Broglie venait d'éprouver, le 12 janvier, à Aubort, dans la banlieue de Nîmes. Poul avait été tué là par les gens de Cavalier; M. de Broglie avait été réduit à ne pas sortir de la dé-

1. Valette, *ibid.*, t. I, p. 392-393.

2. La Baume, *Relation manuscrite*, p. 24.

fensive, et le jeune chef camisard, enivré de ce double succès, ravageait tous les environs. L'occasion cherchée par Montrevel ne se fit pas attendre. Les rebelles ayant paru en nombre, le 20 février, sur les hauteurs de la Calmette, à Barutel, le maréchal fondit sur eux à l'improviste et les écrasa.

M. de Montrevel parcourut aussitôt après la province, pour la mettre en état de défense.

Mais ni le maréchal promenant son épée de la Vau-nage à la cime des Cévennes, ni l'intendant, jugeant à Nîmes, assisté du présidial, les fanatiques qu'on avait arrêtés, et les exécutant, n'intimidèrent la rébellion¹.

Fléchier écrivait que toute la campagne était soulevée; que ces gens-là avaient partout des troupes qui étaient nombreuses, et qui grossissaient à tous moments. « Ils parlent bien insolemment dans les villes, ajoutait-il; nos troupes viennent lentement. Dieu veuille y mettre la main². »

1. On amenait des fanatiques de toutes parts; c'était tous les jours de nouvelles exécutions en cette ville. On trouvait, sur la plupart, des médailles de cuivre où il y avait d'un côté un lion tenant un loup dans ses pattes et au-dessus une couronne royale avec ces trois lettres : C. R. S., ce qui signifiait *christiani, romanos sacrificare* · Chrétiens, sacrifiez les catholiques romains. Sur le revers, on voyait deux piques en sautoir, avec une couronne ducale, et ces six lettres répandues dans l'entre-deux des piques, J. O. V. R. S. M : *Juvenes, offerte veræ religioni sacrificium magnum*. Jeunes gens, offrez un grand sacrifice à la vraie religion.

Cette médaille avait été frappée en pays étranger. — Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. VI, p. 384. Louvreuil donne de cette médaille une description un peu différente, t. I, p. 193.

2. A Nîmes, ce 24 mars 1703. — *Inédite*, communiquée par M. d'Anglas.

« Ces insensés.... dit un chroniqueur du temps ¹, semblables aux arbres dont le tronc rude et noueux s'est durci par le mauvais temps, et ne peut se redresser,.... ne pouvaient plus se plier eux-mêmes contre la mauvaise habitude, qui les tenait comme enchaînés au mal. »

Parmi les condamnés, quelques-uns abjuraient leurs erreurs ; un plus grand nombre mouraient avec des airs de martyr, d'autre, avec cynisme ². En attendant, le diocèse de Nîmes était désolé par des bandes en quelque sorte invisibles. Tantôt les insurgés ne marchaient que la nuit, brûlant les églises, massacrant hommes, femmes

1. *Le Fanatisme renouvelé*, par le R. P. Louvroleuil, prêtre de la Doctrine chrétienne, ci-devant curé de Saint-Germain-de-Calberte, 3 vol. in-18, 2^e édit. Avignon, 1704.

Louvroleuil est le premier qui ait écrit l'histoire des Camisards. Il a été mêlé à la plupart des événements qu'il raconte. C'est un témoin éclairé, qui s'efforce d'être impartial. Fléchier estimait son livre.

2. Nous citerons la mort de Jean Védel, un des principaux martyrs camisards. « Quand on le conduisait à l'échafaud, dit le *Manuscrit de La Baume*... il parlait et répondait sans émotion. Le curé lui représentant que, n'ayant que quelques moments à vivre, il devait en profiter pour implorer la miséricorde de Dieu et détester ses crimes et son erreur, ce malheureux lui répondit en souriant : Monsieur le curé, je veux vous donner un meilleur conseil : faites-vous ministre et prenez une femme ; c'est le moyen d'être heureux en ce monde et en l'autre. Le curé ne se rebuta pas, il continua à l'exhorter à embrasser la religion catholique, mais il lui *cracha au nez*, et ne voulut plus rien répondre. Sur l'échafaud il dit : Messieurs, je vais mourir ; mais je ressusciterai dans trois jours, et viendrai, avec vos frères, vous délivrer de la tyrannie des prêtres ! » *Relation historique*, p. 53.

M. Puaux, *Hist. de la Réformation française*, dit que Védel « fut grand et sublime » devant la mort. Villars parle d'un nommé Maillé qui sut être courageux et digne devant la mort, quoique obstiné. *Vie de Villars*, t. 1, p. 330.

et enfants, et se trouvant le matin à six lieues de là ; tantôt ils tombaient à l'improviste sur les communautés où ils avaient eu soin de se créer des intelligences. Sous leurs ordres, les complices de l'endroit faisaient le coup de main et se retiraient chacun chez soi. Les troupes, accourues au bruit, trouvaient les coupables, sans les connaître, qui travaillaient à leurs terres d'un air si tranquille qu'il était impossible de les soupçonner. Quant aux vrais camisards, ils se réfugiaient dans les bois, où les troupes pénétraient difficilement. Au reste, tout le pays était pour eux. Ils recevaient, partout où ils passaient, et surtout des châteaux protestants, des vivres pour leur subsistance, et des avis pour leur sûreté. Les paysans, tout en travaillant leurs terres, les bergers, du milieu de leurs troupeaux, leur servaient de sentinelles et d'espions.

Dans cet état de choses, « les anciens catholiques étaient réduits, pour garantir leur vie, à abandonner le travail de la campagne. Leur négoce cessa, leurs terres demeurèrent en friche ; et, pour comble de malheurs, il fallut qu'ils montassent la garde dans la ville et dans les villages ; tandis que les nouveaux convertis, sans être exposés à aucune fatigue, continuaient leur commerce et travaillaient sans crainte à la campagne. Dure et triste condition pour des sujets fidèles à Dieu et à leur prince, qui gémissaient sous le poids de toute sorte de tribulations, dans le temps qu'ils voyaient prospérer les rebelles, qui se faisaient gloire de commettre les crimes les plus horribles ¹. »

1. La Baume. Ibid., p. 31.

Une ordonnance royale, que M. de Basville fit publier dans le mois de mars 1703, ne put rassurer les catholiques, quelque terrible qu'elle fût pour les camisards. Ils avaient un peu raison, puisque, nonobstant ces sévérités tardives, on comptait, au mois d'avril, suivant plus de trente prêtres massacrés, près de deux mille catholiques égorgés, et que l'exercice de la religion catholique était à peu près aboli dans trois diocèses : Nîmes, Alais et Mende ¹.

M. de Montrevel ne restait pourtant pas inactif. De retour de sa tournée militaire, pendant laquelle il avait trouvé le moyen de battre Roland à Pompignan, et de lui tuer 600 hommes² (mars), il convoquait à Nîmes une assemblée de gentilshommes et « seigneurs de place, » tant nouveaux qu'anciens catholiques des diocèses ravagés, les caressait, dit Fléchier, et tâchait de leur relever le cœur par ses discours vifs et gracieux. L'évêque de Nîmes jugeait peut-être de l'éloquence du maréchal par la sienne propre. S'il faut en croire Court, qui rapporte cette harangue plus ou moins bien retenue par les auditeurs, le commandant fut assez roide; et d'après La Baume, il aurait été sévère. Il reprocha à ces gentilshommes leur apathie en face des camisards et quelquefois leur complicité secrète; ils auraient pu étouffer la

1. Fléchier à un ami. Nîmes, 25 avril 1703.

2. « M. le maréchal de Montrevel... est tombé sur une troupe de mille fanatiques, écrit Fléchier; il en est demeuré près de cinq cents sur la place... Le nombre de ces rebelles grossit tout les jours. Ils brûlent, ils massacrent, ils pillent et tiennent tout le pays dans une grande consternation... »

A Nîmes, 10 mars. — Inédite, collection Valfons.

révolte dans ses commencements, s'ils avaient pesé sur leurs paysans; il était temps qu'ils ouvrirent les yeux et prissent des moyens pour triompher de ces barbares, les seules troupes du Roi ne suffisant pas présentement à cette tâche ¹; ils devaient faire porter dans leurs châteaux toutes les provisions de leurs paysans, lesquels ne recevraient que pour leur subsistance de chaque jour; lui-même leur donnera des soldats pour les aider et les protéger au besoin, etc.... La harangue se terminait par des menaces.

Mais le maréchal n'entendait pas se reposer uniquement sur ces messieurs. C'est ce qu'on vit bien, le 4^{er} avril 1703, dimanche des Rameaux, à deux heures de l'après-midi. Les camisards ayant osé tenir une assemblée de religion dans un moulin à eau, situé hors des murs de Nîmes, à peine l'assemblée eut-elle été découverte, que l'alarme se répandit dans la ville, et jusque dans la cathédrale, où l'on disait vêpres, au milieu d'un grand concours d'anciens catholiques. L'office divin fut interrompu. Pensant être attaqués aux pieds des autels, plusieurs coururent à la porte de l'église pour en défendre l'entrée aux fanatiques. Le trouble fut tel, que l'évêque, ne pouvant prêcher lui-même par raison de santé, fit monter l'abbé de Beaujeu en chaire, afin de chercher à calmer les fidèles.

Montrevel, averti de son côté, hésita un moment; puis, considérant que le peuple de Nîmes était à la veille

1. Montrevel avait à peu près dix mille soldats tirés des armées d'Allemagne et d'Italie, vingt canons et six cents miquelets roussillonnais.

de s'ameuter et de se soulever ouvertement ; que d'ailleurs il s'était déjà tenu dix à douze assemblées dans ce même moulin, il y fit mettre le feu. De la sorte, tout ce qui se trouva dans le moulin périt par les flammes, ou de la main des soldats, qui eurent ordre de tuer ceux qui en sortiraient. M. Michelet affirme qu'il périt là trois cents personnes ; Fléchier et Ménard, mieux informés que lui, et pas plus partiaux, en portent le nombre à *quatre-vingts*, à peu près ¹.

« Cet exemple était nécessaire pour arrêter l'orgueil de ce peuple, écrit Fléchier à un ami. Mais, Monsieur, le cœur d'un évêque est bien touché, et ses entrailles bien émues, quand il voit, d'un côté, verser le sang des catholiques, et de l'autre celui des méchants, qui, tout méchants qu'ils sont, font une partie de son troupeau ²... Je suis assuré que vous aurez la bonté de me plaindre, aussi bien que mes confrères qui sont dans le même cas. Nous voyons tous les fruits de nos travaux de dix-sept ans perdus, nous n'entendons parler que de meurtre et de carnage. Nous sommes les témoins de la désolation des peuples que Dieu a commis à nos soins ; réduits à voir

1. Fléchier à un ami, 25 avril 1703. Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. VI, p. 388. — Louvreuil, plus éloigné du théâtre de la guerre, dit qu'il y eut cent cinquante morts, t. I, p. 171. — Voir le rapport de Montrevel à Chamillard, Archives de la guerre, t. 1707, n° 171.

2. Fléchier revient souvent sur cette pensée dans ses lettres. « On vous a sans doute mandé, écrit-il à l'abbé de Nobilé, que M. le maréchal de Montrevel a défait une troupe de huit cents fanatiques, qu'il en est resté quatre cents bien complés sur la place, sans compter les blessés, et que le reste s'est dispersé. L'enlèvement qu'on avait fait, quelques jours auparavant, de plusieurs personnes dans les villages, et cette expédition venue à propos a consterné ces gens-ci. A quoi sommes-nous réduits ! A nous réjouir de la mort de ces malheureux qui, tout méchants qu'ils sont, sont une portion de nos troupeaux. »

A Nîmes, ce 4 mai 1703. *Inédite*, collection Valfons.

périr beaucoup d'innocents sans ressource et beaucoup de pécheurs sans conversion, à pleurer les maux qui nous accablent, et à craindre même les remèdes, qui ne peuvent être que violents ¹. »

Au nombre de ces remèdes violents, mais presque nécessaires, l'évêque de Nîmes plaçait les enlèvements que le maréchal fit faire dans vingt-deux paroisses du diocèse. Un très-grand nombre de personnes de toute condition furent envoyées dans les prisons du Roussillon, ou en Amérique, sur de vieilles tartanes. Les calvinistes en furent consternés. Cet expédient n'était pas nouveau; il devait se reproduire bientôt encore. L'abbé Poncet, vicaire général et neveu de l'évêque d'Uzès, prêtre distingué par sa naissance, son savoir et ses vertus, ne savait, quelques mois plus tard, de moyens plus efficaces pour extirper la révolte.

« Un enlèvement est le plus doux remède pour trois raisons, dit-il. La première est qu'il évite l'effusion du sang des sujets du roi, et la longueur des procédures; la seconde est qu'il prévient la mauvaise volonté qu'ont les protestants, depuis un temps considérable, de se soulever; la troisième est qu'il assure les prêtres dans leurs paroisses, qui, sans cela, trembleraient toujours, se voyant environnés de leurs ennemis². » Fléchier, lui-même, n'était point ennemi de cette façon d'agir. Il s'étonnait, au mois d'octobre 1703, qu'on ne l'eût pas pratiqué sur une plus grande échelle, et il écrivait à Montrevel :

1. Fléchier à un ami, 25 avril 1703.

2. Louvroleuil, *le Fanatisme renouvelé*, t. II, p. 183.

« Je vous ai vu, Monsieur, assez porté pour cela, et peut-être avez-vous eu les mains liées. La cour en viendra peut-être à la fin à des remèdes plus violents que ceux qu'elle a rejetés. Mais il ne m'appartient pas de faire de la politique; vous connaissez l'affaire. Je m'assure que vous en sentez le poids, et que votre application autant que votre courage sont nécessaires pour la terminer. »

De leur côté, les ministres réfugiés à l'étranger écrivaient une lettre collective à leurs ouailles de Languedoc, dans laquelle ils s'efforçaient d'augmenter l'odieux des mesures de répression par le blâme hypocrite qu'ils jetaient sur les crimes qui les avaient provoquées. Eux qui, par leurs lettres, avaient fomenté la révolte, ils en déploraient à présent les excès, comme s'ils n'avaient pu les prévoir.

« Mes très-chers frères, nous apprenons avec douleur, qu'après avoir commencé par l'esprit, vous finissez par la chair, et que vous vous mettez en danger de perdre tout le fruit de vos souffrances. Un bruit public et *certain*, nous a fait savoir qu'il y a parmi vous des incendiaires et des meurtriers; mais tels qu'on n'en voit pas *parmi les idolâtres et les infidèles*. On nous confirme de toutes parts, que vous tolérez parmi vous, non-seulement des filles libertines travesties en garçons, qui contrefont les fanatiques d'Écosse; mais encore des trou-pes de furieux qui osent se vanter d'être inspirés du Saint-Esprit, et de professer notre sainte religion, et qui cependant courent toutes les nuits, le fer et le feu à la main, pour se venger eux-mêmes de ceux qu'ils regardent comme leurs ennemis; qu'ils les égorgent dans

les bras du sommeil ; qu'ils brûlent leurs maisons ; en sorte que, au lever du soleil, on ne trouve sur leurs traces qu'édifices embrasés, et que sang humain impitoyablement répandu...

« Que vous êtes éloignés de la conduite de J. C., malheureux incendiaires, cruels meurtriers, hommes sanguinaires, femmes et filles aveuglées par le démon d'orgueil, et par la langue de malice !... »

L'Église catholique allait avoir à déplorer, à son tour, les violences de ses propres enfants. « Cessons désormais d'admirer les catholiques, dit l'abbé Valette, dans son *Histoire manuscrite* ; jusqu'ici leur patience a été l'objet de notre vénération, nous leur avons vu les vertus des martyrs de la primitive Église ;... mais ils cessent d'être chrétiens pour redevenir soldats... leur gloire finit où leurs exploits commencent. »

Le prieur de Bernis, séparé par cinquante ans des violences des camisards, a pu en parler à son aise, ne pas comprendre qu'on ait dû enfin repousser la force par la force, et tenir, en plein dix-huitième siècle, ce langage parfaitement humanitaire. Le très-évangélique Fléchier en avait jugé autrement, ainsi que nous allons le voir.

Les camisards continuant de ravager tout le plat pays, les anciens catholiques se lassèrent d'être leurs inutiles victimes ; et, puisque les troupes régulières et les anciens régiments catholiques étaient impuissants à contenir les rebelles, ils décidèrent de former eux-mêmes

1. *Apud* Louvreuil, t. I, p. 203. Voir La Baume, p. 55.

une nouvelle milice (avril 1703). C'était une troupe de sept à huit cents jeunes gens sortis des villages des environs de Nîmes, « tous pleins de cœur. » Montrevel se hâta de discipliner les *Camisards blancs* ou les *Cadets de la croix*, comme on les appelait à cause d'une croix blanche qu'ils portaient à leurs chapeaux. Il en forma plusieurs compagnies dont il nomma lui-même les commandants. Le plus célèbre d'entre eux fut l'ermite de Prime-Combe, près Sommières, gentilhomme du Dauphiné, « d'esprit, de cœur, d'expérience, vif, plein de feu, d'une taille médiocre, dit Louvreuil... Il avait été, pendant vingt ans, capitaine dans un vieux corps. Mais, désabusé du faux éclat du siècle présent, il s'était retiré dans cette solitude, et y vivait austèrement sous le nom de frère François-Gabriel. » L'ermite de Prime-Combe hésitait à reprendre l'épée, même pour une sainte cause ; mais Fléchier, qu'il consulta, approuva son zèle, et dès le mois de mai suivant, le pape lui envoyait des indulgences. Sans chercher à renouveler la *Croisade albigeoise*, ainsi qu'on l'a prétendu, l'ermite, redevenu soldat, sut se rendre redoutable aux camisards.

Ce secours venait à propos pour relever un peu les catholiques. Pendant un an, frère Gabriel et les siens rendirent de véritables services à la cause de l'ordre, en combattant à côté des troupes royales, qui ne faisaient pas toujours très-bien leur devoir. Les protestants se plaignirent des prétendus excès de l'ermite ; ils trouvèrent même des catholiques pour l'accuser aux États de Languedoc. La preuve cependant que la coopération du chef improvisé ne fut, à peu près, que

ce qu'elle devait être, en ces temps malheureux où il fallait opposer la violence à la violence, c'est que Fléchier le défendit. « Il faut donner courage à Fr. Gabriel, écrivait-il après au curé Terrien (février 1704); on tâche de le décrier, lui et sa troupe; nous l'avons bien soutenu. »

A cette levée de boucliers, qui paraît à nos historiens anticatholiques marquer le plus haut point de l'extermination des protestants, les camisards répondirent par de nouvelles fureurs. Tandis que le maréchal avait amené une grande partie de ses soldats sur les côtes de la Méditerranée, pour y prévenir une descente de l'étranger, qui faisait toute l'espérance des fanatiques (septembre 1703), les rebelles brûlèrent, tuèrent, pillèrent tout autour de Nîmes. De là ils passèrent dans la Vaunage et dans les environs de Sommières, où ils commirent, notamment à Aubais et à Saturargues, de véritables monstruosité¹.

Cependant, la terreur étant à son comble, on voyait, depuis quelque temps, grand nombre de curés désertir leurs paroisses, se réfugier à Nîmes, et y demander assistance et protection. On leur assigna pour asile le grand séminaire, autant que faire se put; on leur donna du pain², et l'espérance de les rétablir bientôt au milieu de leurs ouailles, que leur désertion peu sacerdotale exposait à tous les périls.

Navré de ce spectacle, Fléchier leur écrivit une

1. Voir Ménéard, *Histoire de Nîmes*, t. VI, p. 392 et suiv.

2. Voir Archives de l'Hôtel-de-Ville, *délibération du conseil*, années 1703, 1704, *passim*.

Lettre pastorale véritablement sublime (6 septembre 1703). Cette pièce fut lue au synode par l'évêque lui-même, et imprimée peu après.

La position de l'évêque de Nîmes était délicate. Il lui fallait justifier, jusqu'à un certain point, auprès des fidèles, une faute qui prenait les proportions d'un scandale, et donner cependant satisfaction au sentiment catholique justement blessé, en adressant à ses prêtres fugitifs de paternelles remontrances, et des conseils austères.

Il commence par faire le tableau de ce qui s'est passé, dans le diocèse et dans les diocèses voisins, depuis le commencement de la révolte ; il rappelle les règles de prudence données jadis par lui à ses prêtres, afin de les guider dans leurs rapports avec les nouveaux convertis, et destinées à prévenir des malheurs dès lors bien prévus. « Si vous avez suivi ces règles, leur dit-il, nous ne pouvons assez vous louer ; si vous n'avez pu, en les suivant, adoucir ces âmes féroces, nous ne pouvons assez vous plaindre. »

En attendant, l'orage a éclaté ; « dans cette soudaine révolution, nous avons pleuré vos malheurs, et Dieu n'a pas été touché de nos larmes... Déjà, dans les diocèses voisins, cette secte meurtrière faisait couler le sang des prêtres, perçant les uns de mille coups, brûlant les autres à petit feu, égorgeant quelques-uns presque à la vue des autels... Et pour comble d'impiété, écorchant ces têtes vénérables, qui portaient la couronne du royal sacerdoce, coupant ces doigts consacrés par les onctions et par l'attouchement des saints mys-

tères, et déchirant les lèvres encore teintes du sang de l'agneau sans tache... »

Dans ces tristes conjonctures, quelques pasteurs du diocèse ont tenu ferme dans leurs paroisses ; beaucoup d'autres « ont cru pouvoir céder au malheur du temps. » Peut-être leur conduite n'a-t-elle été que prudence ; peut-être a-t-elle été faiblesse. « Quoi qu'il en soit, M. T. C. F., s'écrie le pieux évêque, vous vivez, tristes témoins de la désolation de vos paroisses ; vous voyez de loin fumer les pitoyables restes de vos églises. »

Il avoue toutefois qu'il ressent quelque consolation de voir ses prêtres hors de danger autour de lui, et que si, dans ces temps de calamité, un évêque est réduit à plaindre le malheur des troupeaux, il doit aussi compatir à l'infirmité des pasteurs.

Cherchant ensuite à justifier ces tristes désertions, il remonte aux premiers siècles de l'Église, alors que le martyre était la perspective habituelle du sacerdoce, et il se demande si les docteurs de ce temps, qui « voulaient qu'on se livrât sans ménagements aux persécuteurs, » avaient un zèle selon la science. Au temps des Vandales, saint Augustin, il est vrai, se montrait fort rigide à l'endroit de la résidence des pasteurs, disant qu'ils étaient devenus *débiteurs de leur propre vie, et comme garants du salut de leurs frères*. Mais le saint docteur se souvenait aussi que le Maître permet *de fuir de ville en ville* ; et n'est-ce pas sur la foi de cette parole que l'apôtre saint Paul sortit de Damas, pour éviter la fureur des Juifs ? que « saint Athanase, après avoir remis à des prêtres fidèles et courageux la

conduite de son peuple d'Alexandrie, fuyait la colère de l'empereur Constantin, portant comme en triomphe par toute la terre le nom et la divinité de Jésus-Christ, dont il était le défenseur? »

Il ne faudrait pourtant abuser ni de ces textes ni de ces exemples, dit Fléchier. On ne peut agir ainsi, que dans certaines occasions déterminées par ces saints Pères. Pour le diocèse de Nîmes, il ne lui paraît pas qu'il ait payé le tribut qu'on était en droit d'attendre de lui. « Tandis qu'ailleurs il en a coûté le sang de tant de prêtres, nous n'en avons perdu qu'un seul, disait-il. Notre clergé n'a fourni qu'une victime aux persécuteurs. C'est pour nous une consolation; nous ne savons si c'est une louange pour vous. »

Viennent ensuite les règles de conduite qu'il convient de garder dans de si tristes conjonctures; règles pour ceux qui ont le bonheur de demeurer dans leurs paroisses, règles pour ceux qui les ont quittées, lesquels doivent se regarder « comme interdits de leurs fonctions et porter sur leur personne la honte et la confusion de leur fuite. » Il ordonne à ceux-ci de faire une retraite spirituelle de six jours au séminaire; il les engage à ne pas se répandre dans le monde, à s'unir dans une charité fraternelle, eux que la tempête a jetés dans le même port; à s'affliger ensemble, à se consoler ensemble. Il verrait avec bonheur qu'on vécût au séminaire, ou du moins d'une vie commune, comme est commune l'affliction. Il s'élève contre tout luxe dans une situation aussi précaire, et particulièrement contre le luxe de la table, « en ces mauvais jours (leur

dit-il), où, mangeant votre pain sans travail, vous devez le manger avec douleur, et ne pas abuser du bien que l'Église vous a laissé, quoique vous n'ayez plus la peine de la servir. » Il leur recommande surtout la prière, de s'entretenir des *psaumes et des cantiques* (saint Paul aux Éph., 5); d'unir à cet esprit de prière l'esprit d'amour qui en est inséparable, et de ne pas se faire un spectacle des exécutions de leurs persécuteurs. « L'Église, si circonspecte et si charitable, ne peut approuver ces tristes et indécentes curiosités; elle a coutume de prier pour les persécuteurs, bien loin de s'intéresser à les voir punir... » Pour nous, « nous leur avons nommé des consolateurs, ajoute-t-il; et ceux qui ne sont pas destinés à être les ministres de leur salut, n'ont pas droit d'aller jusqu'aux pieds des échafauds être les spectateurs de leur supplice. »

Enfin, après leur avoir ordonné de porter toujours le costume ecclésiastique, qui est cet *habillement de salut et de justice* dont parle le prophète; après les avoir exhortés à dire tous les jours la sainte Messe, où ils trouveront « les solides consolations dans les maux présents, » il les engage à faire de sérieuses réflexions sur les motifs plus ou moins chrétiens de leur fuite, et à fortifier leur foi par l'exemple de leurs confrères « dont la mort a été précieuse devant Dieu, et dont la mémoire doit être éternelle parmi les hommes. » « Nous avons su, dit-il en terminant, qu'un de ces prêtres, que son zèle avait ramené dans sa paroisse, et quelques catholiques avec lui, ayant été pris et destinés à la mort, ce bon pasteur, qui aurait voulu donner à ces barbares au-

tant de sang qu'ils en demandaient, s'était offert de porter sur lui les tourments de tous; et que, ne pouvant obtenir d'eux la grâce d'être égorgé seul, il obtint celle d'être égorgé du moins le premier, pour ne pas voir souffrir ses frères, et pour leur apprendre par son exemple comment on souffre et comment on meurt, par la grâce et pour la foi de Jésus-Christ ¹. »

Peu de jours après cette lettre pastorale, M. de Montrevel faisait publier à Alais une ordonnance d'un caractère bien différent. Quelque temps auparavant, Basville avait proposé à la cour, comme moyen unique d'anéantir les camisards, « de détruire les villages et les hameaux qui, » dans les hautes Cévennes leur servaient « de retraite » et leur fournissaient « des vivres, » La cour hésita, malgré l'approbation de Montrevel donnée à ce plan ². L'autorisation arriva cependant. Un conseil fut tenu alors à Alais, entre le maréchal, l'intendant et M. de Julien, sur les moyens d'exécuter le plan adopté. À la suite de ce conseil, parut l'ordonnance de M. de Montrevel, annonçant la volonté du Roi, 14 septembre 1703 ³. La mesure était épouvantable; les habitants des hautes Cévennes en furent consternés. Toutefois l'approbation qu'elle reçut du Roi et de plusieurs personnages qui ne passaient pas pour « féroces, » nous dit assez quelle devait être l'étendue du mal et sa profondeur. Fléchier estime ce projet

1. Archives de l'évêché de Nîmes, *Actes épiscopaux de Fléchier*, registres manuscrits du secrétariat, t. II, p. 211 et suiv.

2. Lettre de Montrevel, *Archives de la guerre*, t. 1768, n° 263.

3. Apud Louvreuil, *le Fanatisme renouvelé*, t. II, p. 68 et suiv.

« sévère, » mais « utile. Il coupe, ajoute-t-il, jusqu'à la racine du mal, il détruit les asiles des séditieux, et les resserre dans des limites où il sera plus aisé de les contenir et de les trouver ¹. » De nos jours on a appelé cela *la Saint-Barthélemy des maisons*, oubliant que notre siècle, mieux pourvu en police que celui de Louis XIV, n'a cependant pas toujours assez des moyens pacifiques pour apaiser les émeutes et les révolutions.

Ce fut M. de Julien que l'on chargea de cette lamentable opération. Elle se fit au milieu de grandes difficultés, provenant moins de la résistance des fanatiques, que de la construction ou de la situation des maisons; commencée en septembre, elle ne fut terminée qu'en décembre. Près de six cents villages et autant de hameaux furent démolis. La Baume n'en compte que deux cent trente-quatre ²; il est en contradiction avec Louvreleuil, qui connaissait parfaitement le pays. Il faut se rappeler pourtant que les villages et hameaux des hautes Cévennes étaient pour la plupart fort petits. La population de tous les lieux démolis ne s'élevait qu'à 13,212 personnes. Mais la destruction des villages, si petits qu'ils fussent, n'en était pas moins un immense malheur; et ce qu'il y avait de plus triste, c'est que le général chargé d'une telle opération ne paraissait pas même y voir un malheur utile. Il écrivait à Chamillard, sa besogne terminée : « Je crains véritablement, Mon-

1. Fléchier à Montrevel, à Nîmes, 1^{er} octobre 1703.

2. *Relation de la révolte*, etc. *Manuscrit* de la bibliothèque de Nîmes, p. 113.

seigneur, que ce grand châtiment que je viens d'appliquer à un vaste et étendu pays, ne fasse plus de bruit et d'éclat dans le monde, qu'il n'apportera d'adoucissement à la révolte et d'utiles services au Roi. Je souhaite pourtant de tout mon cœur de me tromper. »

Le gouvernement n'eut que des éloges à décerner à M. de Julien pour sa conduite dans cette affaire.

Pendant qu'on désolait leurs montagnes, les fanatiques vinrent désoler notre plaine, où ils ne laissèrent presque plus d'églises ¹. Les environs de Nîmes furent complètement ravagés, et cela sous les yeux des catholiques qui, pour la plupart, n'avaient point d'armes ou ne voulaient pas « donner lieu à une guerre civile de religion ²; » sous les yeux des troupes royales qui ne se donnaient « pas assez de mouvement ³, » n'aimant pas cette guerre, dit Villars, ne la jugeant pas digne d'elles; en présence des *Cadets de la croix*, trop peu nombreux pour ne pas céder au torrent. Tout ce qu'on put faire contre ces furieux, ce fut de tuer deux cents hommes de la troupe de Cavalier, et de disperser momentanément le reste. (Novembre 1703.) On les surprit à Nages, près de Calvisson, pendant la nuit, sur l'avis de M. Terrien, curé de Montpezat. Fléchier lui écrivit, quelques jours après :

« L'avis que vous avez donné, Monsieur, de la marche des fanatiques, était très-bon; et si les troupes du voisinage eussent été averties bien à propos, et que M. de Fimarcon eût eu un

1. Lettre de Fléchier. Nîmes, 23 octobre 1703.

2. Lettre de Fléchier, 23 octobre 1703.

3. Ibid.

plus grand nombre de *dragons*, on se fût trouvé mieux soutenu, l'affaire aurait été très-~~considérable~~... Cependant cette expédition n'a pas laissé d'être utile, parce qu'elle a déconcerté ces malheureux, et les a éloignés de nous. Il faut avoir confiance au Seigneur, qui ne nous abandonnera pas ¹. »

Dans ce même temps, les religieuses de Sommières, qui tenaient une si grande place dans le cœur de l'évêque de Nîmes, faillirent le perdre. L'alarme causée par les ravages des camisards sous les murs de leur couvent, où ces furieux incendièrent quinze maisons (octobre 1703), avait été si grande, que plusieurs de ces pauvres dames, épouvantées, avaient quitté leur couvent, et, traversant la ville, avaient été, par la rue des Greniers-à-Sel, se réfugier au château². Fléchier fut indigné de ce moment de défaillance, et en écrivit très-sévèrement à la supérieure.

« Je ne sais, Madame, si les frayeurs de vos religieuses sont modérées; elles font grand bruit en ce pays-ci, et décrient fort votre maison. Je serais bien malheureux, si mes couvents des faubourgs de Nîmes, beaucoup plus exposés que le vôtre, avaient les mêmes faiblesses... Je fais fort peu de cas de vos prières et de vos communions même, puisque vous n'avez ni la foi ni l'espérance que vous devez avoir au Seigneur. Je voudrais pouvoir aller dire moi-même à ces âmes pusillanimes ce que je vous écris; je ne veux pas même savoir qui elles sont, de peur de perdre la bonne opinion que j'ai eue d'elles ³... »

Fléchier prit de là occasion d'écrire une longue *Lettre pastorale* aux religieuses de son diocèse, au su-

1. A Nîmes, 12 novembre 1703.

2. *Histoire de la ville de Sommières*, p. 385.

3. A Nîmes, 23 décembre 1703.

jet des Fanatiques ¹. Le prélat vient les rassurer et les consoler dans leur retraite. Ces saintes filles n'avaient point fui, en général, mais elles avaient tremblé : c'était assez pour que le père de famille pût s'émouvoir. Cette lettre n'est cependant pas à la hauteur des deux précédentes. L'Écriture sainte et les Pères, qui donnent à celles-là tant d'autorité et tant d'onction, n'abondent pas ici au même degré. Tout y est tiré du cœur de Fléchier, et, il faut l'avouer, de son esprit et de son imagination plus que de son cœur. La pensée qu'il écrit pour des femmes le rappelle quelque peu à sa première manière, où l'ornement tient trop de place. Il y a lieu de s'étonner que Fléchier ait pu écrire de ce style, sous le poids des préoccupations, des tristesses, des terreurs de ce temps.

Cette lettre a de charmantes pages :

« A Dieu ne plaise que nous abandonnions à la fureur des loups la portion la plus pure du troupeau que le Seigneur nous a confié. Nous savons quelle est la gloire des vierges chrétiennes, que Dieu a choisies pour être les compagnes fidèles de l'Agneau sans tache, et qui sont sur la terre, par leur vertu, ce que les Anges sont dans le ciel par leur nature. L'Eglise les considère comme les épouses de Jésus-Christ, qui, s'élevant par sa grâce au-dessus de l'ordre de la nature, de la liberté de la foi, de la force, de la coutume, ont déposé leurs volontés chastes dans les mains de Celui qui veut être l'époux des vierges, comme il a voulu naître d'une vierge. Nous considérons vos monastères comme des retraites heureuses, où la simple et pudique vertu se met à couvert de toutes les tentations du siècle, où la foi triomphe du monde et de ses convoitises, dans le sexe le plus

1. OEuvres complètes, t. VIII.

fragile, où la chair et le sang n'ont aucun pouvoir, et où Dieu semble avoir rétabli l'innocence de la première origine; comme le trône du roi des rois où la grâce de Jésus-Christ amène les filles élues qui vont se consacrer à lui, et s'unir autour des autels sous la loi d'une charité et d'une intégrité commune, tirant du feu sacré du sanctuaire de quoi nourrir celui qui brûle dans leurs cœurs... formant ensuite, par leurs instructions et par leurs exemples, une chaste génération après elles, et joignant au don d'une éternelle continence le fruit d'une fécondité spirituelle, qui se reproduit et se perpétue par une succession de virginité. »

Et encore:

« Le voile que nous avons mis sur vos têtes, pour vous rendre comme invisibles aux hommes, doit aussi vous couvrir et vous rendre inaccessibles à leurs insultes; nous n'avons pas oublié que les saints canons nous ordonnent d'être les tuteurs et les pères des vierges. Des monastères charitables vous offraient de partager avec vous leur solitude : vous demeurâtes fermes dans la place où Dieu vous avait mises; votre clôture était pour vous une haie sacrée qui renfermait votre vocation... Vous regardiez vos couvents comme les maisons de votre éternité... trouvant d'ailleurs que c'était un triste spectacle de voir... des vierges de Jésus-Christ errer dans le monde comme des colombes sorties de l'Arche, sans savoir où asseoir le pied, et ne doutant pas que nous n'eussions nous-même pris soin de votre retraite, si nous l'eussions jugé nécessaire. »

La terreur qu'avait causée aux fanatiques la surprise du mois de novembre ne fut pas de longue durée. Ils reparurent bientôt après, malgré l'arrivée à Nîmes de deux bataillons suisses, auxquels on avait commis la garde de la cité, en leur donnant de nouveaux drapeaux, que l'évêque avait voulu bénir lui-même, au milieu de

la foule accourue pour entendre les nobles paroles qu'il adresserait à ces braves ¹. Les désordres furent tels autour de Nîmes, qu'on dut songer à enfermer dans des murs les faubourgs les plus isolés de cette ville (mars 1704). « Tous les catholiques sont égorgés, écrivait Fléchier. Notre campagne est toute en feu, et je demeure ici pour être le consolateur des veuves et des familles affligées. »

Cependant les *Cadets de la croix*, « poussés à bout par les inhumanités des fanatiques ², » se réunirent de toutes parts pour se venger. Aidés de quelques catholiques de la Provence, ils ravagèrent toutes les propriétés des nouveaux convertis, depuis Beaucaire jusqu'à Nîmes et le long des côtes de Saint-Gilles. Il y eut des pillages et des meurtres. Les catholiques, tout en déplorant peut-être ces excès, reprirent courage, grâce à eux, et se mirent à leurs affaires avec moins de crainte.

Aussitôt grande supplique de la part des camisards, cachés sous le nom des nouveaux convertis, pour demander à Montrevel d'arrêter le cours de ces désordres. Dès le mois de janvier précédent, Cavalier, qui, sans le moindre scrupule, faisait main basse sur les catholiques des environs de Nîmes, avait eu l'impudence d'écrire au gouverneur de cette ville : « Monsieur, je vous écris pour vous dire que si l'Ermite, Florimond et Le Fèvre (autres chefs des Cadets) ne cessent de tuer nos frères, j'emploierai les armes de l'Éternel

1. Voir son discours dans Louvreleuil, t. II, p. 231.

2. Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. VI.

pour exterminer les catholiques...» Il n'avait pas attendu jusque-là.

Le maréchal voulut bien désavouer les *Camisards blancs*, tout en ne leur infligeant aucun blâme ; et, pour rassurer les prétendus convertis, il défendit même à toutes personnes de paraître à la campagne avec des armes, si ce n'était sous des chefs par lui nommés. M. Michelet va plus loin : il affirme que M. de Montrevel eut « la nausée » des désordres, des « furies libertines » de cette « canaille du Midi... » Il fut au moment, ajoute le célèbre historien, de tomber sur ces Camisards blancs, aussi cruels que les Camisards noirs, mais infâmes et immondes autant que les noirs furent austères ¹. » Sans doute M. Michelet a de l'austérité une notion aussi dégagée que son respect pour la vérité historique et pour les sources d'où cette vérité découle.

Les Cadets de la croix ne se tinrent pas pour battus. Ils ne se formalisèrent pas trop du titre de *gens sans aveu* que leur donnait, pour le besoin de la cause, l'ordonnance du maréchal ; ils acceptèrent, conformément à cette même ordonnance, d'être commandés par des chefs officiellement désignés par M. de Montrevel ; sous un de ces chefs, ils allèrent, au nombre de deux ou trois cents, disperser les camisards aux portes d'Uzès. Cette action hardie indigna tellement les fanatiques, que Cavalier et Roland décidèrent de réunir leurs troupes près de Saint-Chapte, au diocèse d'Uzès, afin

1. Louis XIV et le duc de Bourgogne.

d'exterminer les catholiques. Les Cadets de demander aussitôt du secours au maréchal, qui vint à eux avec toutes ses troupes disponibles. A son arrivée, ayant appris que les camisards avaient fait un mouvement du côté de Brignon, au sud-ouest d'Uzès, il lança après eux M. de la Jonquière, avec quelques troupes malheureusement peu aguerries; ce qui valut au maréchal, en la personne de son lieutenant, le grand échec de Martignargues. La Jonquière laissa sur la place vingt-deux officiers et plus de trois cents soldats (mars 1704).

On crut à la cour que la révolte allait s'éterniser à la faveur de la prétendue mollesse de Montrevel, et l'on rappela ce général. Chamillard, déjà prévenu contre lui par les plaintes qui lui arrivaient de Nîmes sur ses dépenses exagérées et sur ce qu'on appelait son inaction, ne put souffrir qu'il eût perdu cette bataille. Il lui en écrivit très-sévèrement¹. Ainsi Montrevel, malgré ses services incontestables, « ne trouva grâce ni devant le peuple, ni auprès du ministère². » Le ministère, après avoir jugé inutile l'envoi d'un maréchal de France sur le théâtre d'une insurrection qu'il appelait « un feu de paille³, » estima que ce maréchal avait manqué de vigueur; il l'accusa même d'avoir tout sacrifié à ses plaisirs, de sorte que « les effets de la bien-séance et de la politesse passèrent pour appartenir au goût et à la passion⁴. » Quant au peuple, les uns le trou-

1. *Archives de la guerre*, t. 1796, n° 58.

2. Valette, *Histoire manuscrite des prophètes*, t. II, p. 260.

3. Lettre de Montrevel au Roi, *apud* Louvreuil, t. III, p. 12.

4. Valette, t. II, p. 260.

vèrent trop dur, les autres trop doux. « Pour plaire aux catholiques, il fallait tout tuer ; pour plaire aux protestants, il fallait tout pardonner ¹. » L'opinion du judicieux Fléchier nous est à peu près inconnue. On peut conjecturer cependant qu'il n'était pas hostile à Montrevel, par le passage suivant d'une lettre au curé Terrien : « Nous allons voir une nouvelle scène et de nouveaux acteurs, et peut-être des projets nouveaux. Il faut renouveler nos vœux et nos prières... Je parlerai à M le maréchal de Villars. »

Montrevel, qui pouvait se rendre le témoignage qu'il n'avait pas mérité tous les reproches qu'on lui adressait ; mais que, nonobstant l'insuffisance des troupes mises à sa disposition ², il était en droit de se considérer comme le pacificateur de la province, ou, si l'on aime mieux, comme le destructeur de la rébellion, ayant fait périr, en vingt-six ou vingt-sept combats, près de six mille rebelles, voulut achever son œuvre en frappant un coup décisif (avril 1704). Dans ce but, et quoique ses pouvoirs en Languedoc fussent à peu près expirés, il se rendit à Sommières, centre des mouvements des fanatiques, et pria le curé de Montpezat de l'aider une dernière fois de ses bons avis. M. Terrien le renseigna si bien sur les marches et contre-marches de Cavalier ³, que celui-ci fut littéralement écrasé, deux ou trois jours après, dans la plaine de Nages. Montrevel avait été quatorze heures à cheval. « On ne voyait que

1. Valette, t. I. p. 543.

2. Lettre de Montrevel au Roi, *apud* Louvreleuil, t. III, p. 12.

3. Valette, *Histoire manuscrite des prophètes*, etc., t. II.

corps morts durant deux lieues¹. » Cavalier s'échappa, travesti en paysan; les pertes de l'armée royale furent relativement minimales. Le maréchal envoya le lendemain son major général, M. de Préfosse, porter cette nouvelle à la cour; et, le même jour, il quitta la province de Languedoc pour se rendre en Guyenne, siège de son nouveau commandement. « C'est ainsi, dit-il en partant, que je prends congé de mes ennemis. » La révolte était vaincue.

Fléchier n'osait pourtant pas l'espérer encore. Il écrit :

« Nous sommes dans une ville où nous n'avons point de repos ni de plaisir, non pas même de consolation. Quand les catholiques sont les plus forts, les autres craignent d'être égorvés; quand les fanatiques sont en grand nombre près d'ici, les catholiques craignent à leur tour. Il faut que je console et que je rassure tantôt les uns, tantôt les autres. Nous sommes ici comme bloqués, et l'on ne peut sortir de la ville cinquante pas sans crainte et sans danger d'être tué. Il n'est pas permis de se promener ni de prendre l'air. J'ai vu de mes fenêtres brûler toutes nos maisons de campagne impunément. Il ne se passe presque pas de jour que je n'apprenne à mon réveil quelque malheur arrivé la nuit. Ma chambre est souvent pleine de gens qu'on a ruinés, de pauvres femmes dont on vient de tuer les maris, de curés fugitifs qui viennent représenter les misères de leurs paroisses. Tout fait horreur, tout fait pitié; je suis père, je suis pasteur. Je dois soulager les uns, adoucir les autres, les aider et secourir tous. On a défait une grande troupe de ces rebelles, et l'on croit que tout est fini. On se trompe. Les esprits sont si gâtés, que leurs pertes ne font que les irriter. C'est là mon état et mes occupations². »

1. Louvreuil, t. III, p. 59.

2. Fléchier à madame de Senecterre. A Nîmes, 27 avril 1704.

Avec Montrevel la période militaire était close ; avec Villars, désigné pour lui succéder, allait commencer la période diplomatique. La cour estimait que les pertes qu'on faisait subir aux rebelles ne servaient qu'à les irriter. Villars, le vainqueur de Friedlingen, l'héritier de la gloire des Turenne et des Condé, répugnant à se commettre avec cette *canaille* armée, partagea ou feignit de partager plus que personne le sentiment de la cour ¹, et vint prendre son commandement en négociateur plus qu'en général. Il voulut se servir de sa réputation militaire pour enchaîner d'abord dans la crainte un parti déjà grandement découragé par ses derniers revers, par le manque de ressources, tout le pays étant ruiné ; par l'absence de tout secours étranger ; par le soulèvement de plus en plus général des catholiques, qui avaient enfin compris que leur véritable défense était en leurs propres mains. Mais, aussi fin diplomate qu'habile et vaillant général, Villars attendit tout son succès de la douceur combinée avec la fermeté et la ruse.

Dès son arrivée à Nîmes (21 avril 1704), le nouveau commandant laissa percer ce programme, qui ne fut pas approuvé de tout le monde, il est vrai. Basville, quoi qu'en dise Villars dans son autobiographie, y vit une condamnation implicite de ses rigueurs, et accusa presque tout haut le maréchal de ne pas se rendre compte de la situation ; Fléchier, que la désolation de son troupeau et la terreur du moment avaient porté à

1. *Vie de Villars*, t. I, p. 206 et suiv., édit. de 1785.

se plaindre de *trop de mollesse* sous le régime précédent, s'étonna qu'un général voulût passer pour plus clément qu'un évêque, et hasarda quelques blâmes discrets. Un peu encouragé par les événements, il ne craindra pas d'écrire, quelques jours après, au curé Terrien, son confident et son conseil en ces tristes conjonctures : « J'ai toujours cru, aussi bien que vous, que la voie de douceur et de négociation ne produirait pas de grands fruits, et que, se croyant recherchés, ils (les camisards) deviendraient plus insolents ¹. »

Villars voyait fort bien ce qu'il y avait de juste et de légitime dans la répugnance de l'intendant et de l'évêque à traiter presque d'égal à égal avec des révoltés sans aveu ; mais il ne pouvait lui convenir en aucune manière d'être simplement le continuateur de Montrevel. Outre qu'il n'eût pas fait beaucoup mieux que ce dernier dans une pareille guerre, il n'était pas sûr d'arriver à un meilleur résultat, à moins d'une extermination complète ; ce qu'il n'eût voulu infliger ni à son nom, ni au nom de la France et à celui de son Roi. Basville et Fléchier ne l'eussent pas voulu davantage ; mais il en coûte d'avoir à revenir, même indirectement, sur des décisions et des actes qu'on a pesés dans sa conscience de prêtre et de légiste ; de plus, leur culte à tous deux pour la majesté royale souffrait de ce qui pouvait leur paraître un projet de concessions humiliantes. Ceux mêmes qui ont tout gagné à la paix faite par Villars, et qui la considèrent encore comme un

1. A Nîmes, 9 août 1704.

titre de gloire pour le maréchal, n'ont pas manqué de faire ressortir ce qu'elle avait de peu digne du grand Roi, toujours vainqueur au dehors, cette fois vaincu au dedans par une poignée de rebelles. A cela on peut répondre par ces graves paroles de l'historien de Nîmes : « La postérité aura lieu de s'étonner d'un accommodement si inouï. Mais il faut considérer l'état déplorable de cette contrée, qui gémissait depuis si longtemps sous le poids de la désolation. Il fallait à de si grands maux des remèdes extraordinaires; et ce n'était que dans la douceur et dans le ménagement des chefs qu'on pouvait les trouver ¹. »

Le mot de Ménard est juste : *L'accommodement fut inouï*. Déjà le consistoire secret, auquel les historiens catholiques et Villars lui-même attribuent la conduite de la guerre des camisards, voyant son impuissance à continuer la lutte, avait envoyé à Paris ² le jeune baron d'Aygalliers, d'Uzès, prétendu converti, mais au fond « protestant rusé et homme à manéges ³, » pour offrir à la cour de faire ramener les rebelles par leurs coreligionnaires mêmes, auxquels on donnerait officiellement des armes, destinées à venir en aide à leur force de persuasion, si besoin en était ⁴. Chamillard avait paru goûter ce projet; Villars ne le dédaigna point à son tour; mais Basville, qui s'en était moqué, voyant qu'il pouvait prendre de la consistance entre les mains du

1. Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. VI, p. 406.

2. Ménard, *ibid.*, p. 403. Fléchier, *Lettres*. Valette.

3. Valette, *Histoire manuscrite des prophètes*, etc., t. II, p. 291.

4. Mémoires de d'Aygalliers.

maréchal, chercha à le rendre inutile. Contraint de se prêter aux négociations, il voulut du moins s'en assurer en partie le bénéfice, en les entamant le premier. C'est pourquoi, de concert avec La Lande, un des lieutenants de Villars, il fit une sorte d'ambassade auprès de Cavalier, à qui Villars envoyait, de son côté, le baron d'Aygalliers, avec ses protestants armés. L'intendant arriva bien avant le maréchal, et celui-là réussit à se faire attribuer les premières ouvertures d'une paix que celui-ci lui imposait. Cavalier, par sa jeunesse, sa vanité, son ambition, et sous le coup de récents insuccès, était le moins inaccessible des chefs camisards; par sa popularité, il était celui qui pouvait le plus agir sur le parti, une fois gagné lui-même. Le jeune homme se montra d'abord intraitable. « Nous ne déposerons les armes, dit-il, qu'à la condition du rétablissement de l'édit de Nantes ¹. » Cependant une entrevue qu'il eut avec La Lande, au pont d'Avesne, le radoucit. La conférence dura deux heures. Cavalier demandait la liberté de conscience, la délivrance de tous les prisonniers pour fait de religion, l'amnistie pour tous les crimes passés, et la permission de sortir du royaume ou de servir dans les armées. « Cela parut un peu insolent, » dit Fléchier. Mais sur les conseils de La Lande, et d'après les avantages personnels que le général fit entrevoir à son ambition, il en rabattit beaucoup, et prit congé de son interlocuteur en le priant « seulement, rapporte Louvreuil, de lui obtenir du Roi des sauf-conduits pour

1. Brueys, t. IV, p. 22.

se retirer à Genève avec huit de ses amis et ceux de sa troupe qui voudraient le suivre, une permission pour vendre leur bien, et la liberté de leurs parents prisonniers ou exilés. » Fléchier écrit sur cette entrevue : « Les raisonnements du paysan sont assez grossiers et sauvages, quoiqu'il soit prédicateur, prophète et général d'armée ; mais il ne laisse pas d'avoir un gros bon sens qui va à ses fins. Il a fait diverses propositions qu'on envoie à la cour... Il demande surtout de sortir du royaume avec sa troupe ; ce qui sera fort agréable à tout le pays. »

Quelques jours après, d'Aygalliers étant arrivé chez Cavalier, il lui parla si bien qu'il lui persuada de laisser là les conditions posées à La Lande, et de s'en rapporter purement et simplement à la générosité et au crédit de Villars. « ... Nous nous estimerons très-heureux, Monseigneur, lui fit-il écrire au maréchal, si Sa Majesté, touchée de notre repentir, à l'exemple du grand Dieu de miséricorde dont elle est l'image vivante sur la terre, veut nous faire la grâce de nous pardonner ou de nous recevoir à son service¹. »

Là-dessus, entrevue du camisard et du maréchal dans le jardin des Récollets de Nîmes (17 mai 1704). Tandis que Roland, le vrai chef des camisards, tenait la campagne, fuyant la séduction à laquelle se laissait aller Cavalier, celui-ci, mené en laisse de bourgade en bourgade, de banquet en banquet, au milieu de l'ivresse des foules acclamant le *libérateur*, « acceptait le triomphe

1. *Apud* Louvreur, t. III, p. 103, et les historiens protestants.

que le rusé Villars lui arrangea dans Nîmes, pour lui montrer qu'il le tenait. Rien ne fut plus galant que le joli costume où parut le jeune homme. Une plume blanche flottait au chapeau d'où s'échappaient ses blonds cheveux. Son justaucorps (ventre de biche), galonné d'or, laissait voir un dessous royal, la veste et culotte écarlate; ajoutez une belle steinkerque au cou, d'ample mousseline blanche¹. » Il était monté sur un petit cheval blanc. « Il saluait gracieusement ceux qui se pressaient autour de lui, et affectait de montrer ses mains où brillait une superbe émeraude, et de sortir une montre enrichie de diamants, sous prétexte de regarder les heures². » La foule était immense : les uns voulaient voir le défenseur de leur religion, les autres l'auteur de tant de massacres, et tous un homme qui, né pour n'être connu de personne, était parvenu à remplir la France et l'Europe de son nom. On a prétendu que le charme et l'enthousiasme étaient tels autour du gracieux bandit, que les catholiques eux-mêmes s'étonnaient de voir en lui ce monstre redouté, et que plus d'une de nos dames fut assez folle pour vouloir toucher ses vêtements.

Villars et Basville attendaient Cavalier dans le jardin des Récollets. Cavalier se jeta aux pieds du maréchal et voulut lui remettre son épée; mais celui-ci la lui laissa et le fit relever. Cavalier dit à Villars qu'il voulait bien lui désigner un lieu pour s'y réunir avec sa troupe, afin d'y attendre les grâces du Roi, au service

1. Michelet, *Louis XIV et le duc de Bourgogne*.

2. Puaux, *Histoire de la Réformation française*, t. VI, p. 821.

duquel il voulait consacrer sa vie. Le maréchal lui répondit qu'il avait envoyé à la cour les propositions du pont d'Avesne, et qu'il avait employé ses bons offices auprès de Sa Majesté, la suppliant d'écouter plutôt sa clémence que sa justice. Il fut ensuite convenu qu'en attendant il se rendrait à Calvisson avec ceux de sa troupe.

C'est tout ce que l'on sut de cette conférence, qui dura deux heures. Quoi qu'on en ait dit, on a toujours ignoré les propos qui s'y tinrent; « c'est d'après les événements que les historiens ont bâti leurs dialogues. Tout ce que l'on sait de sûr, c'est que le maréchal et Cavalier furent fort satisfaits l'un de l'autre. Quant à l'intendant, s'il fut caressant, il dut l'être d'assez mauvaise grâce. Ce grand justicier vit sans doute avec peine quelqu'un qui avait échappé à ses jugements, et qui ne devait le pardon de ses crimes qu'à leurs excès ¹. » L'école rationaliste et les historiens protestants ont brodé sur cette entrevue avec un grand luxe d'imagination. Se fondant surtout sur les *Mémoires* de Cavalier, lesquels, de leur propre aveu ², ne font cependant pas autorité dans la question, ils ont prétendu que Villars avait promis *la liberté de conscience*, et que cet article est écrit tout au long sur une requête signée par Villars et Basville, au nom du Roi. Or, tout ce qui précède est en contradiction avec ce fait, d'ailleurs de toute invraisemblance. Les pouvoirs du maréchal et de l'intendant pouvaient-ils aller jusqu'à signer d'avance

1. Valette, *Histoire manuscrite des prophètes*, etc., t. II, p. 334.

2. Puaux, *ibid.*, p. 316. — Court, *Histoire des Camisards*.

une capitulation aussi honteuse pour leur maître? Villars; dans ses *Mémoires*, dans son autobiographie et (ce qui vaut mieux) dans une ordonnance du 29 mai 1704 ¹, dit n'avoir jamais donné « à aucun, ni dans aucun cas, l'espérance d'exercer leur religion. » De plus, le document sur lequel on s'appuie, à savoir la requête de Cavalier, rédigée dans le jardin des Récollets, et contre-signée par Villars et Basville, se trouve contesté par Court, le plus autorisé des historiens protestants de la guerre des camisards, et rejeté par les auteurs catholiques. Ménard affirme « qu'il n'y eut dans cette entrevue ni traité, ni écrit de signé; qu'il n'en fut pas même question, et que tout s'y passa verbalement et de vive voix ². » Enfin Rocayrol, un agent fameux des alliés auprès des camisards, qui vit les principaux chefs *fanatiques*, quelques jours seulement après l'entrevue du jardin des Récollets, et qui causa avec eux dans la plus grande intimité, déclare, dans un *Mémoire* conservé aux *Archives de l'intendance de Languedoc*, que la liberté de conscience ne fut pas promise. « M. le Maréchal et M. l'Intendant, dit-il, lui répondirent (à Cavalier) que, pour les deux premiers articles (la délivrance des prisonniers et des galériens protestants), ils les lui accordaient, *mais non pas l'autre* (la liberté de conscience). »

Si quelqu'un à Nîmes dut être bien renseigné sur ce qui s'était passé dans cette entrevue, ce fut assurément

1. Brueys, *Histoire du Fanatisme*, t. IV, liv. I. — La Baume, *Relation sur la révolte*, etc., t. I. Manuscrits de la bibliothèque de Nîmes.

2. Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. VI, p. 406.

Fléchier. Or, nous ne voyons pas traces de pareilles choses dans sa correspondance. Si Basville lui eût dit que Cavalier avait exigé *la liberté de conscience* et qu'on la lui avait promise, il n'eût certes pas écrit le lendemain à une religieuse de Béziers :

« J'attribue à leurs bonnes prières (des religieuses) le repos dont nous espérons jouir par la soumission où se sont mis les fanatiques, implorant la clémence du Roi, et s'offrant à le servir ou à sortir du royaume. Louez-en le Seigneur !... »

L'évêque de Nîmes se montrait fort satisfait de ce « commencement de négociation avec les fanatiques ; » et, loin de s'attendre à un rétablissement quelconque du culte protestant, il gémissait, au contraire, avec tout le clergé et tous les fidèles, sur le semblant d'exercices religieux qui avait lieu dans la Vaunage, autour de Cavalier, pendant la trêve, et sur lequel le maréchal fermait les yeux par politique.

« Cavalier persiste toujours dans ses bonnes intentions, écrit-il, le 23 mai. Il rassemble ses troupes, il attend les ordres du Roi pour sortir du royaume, ou pour aller dans ses armées, et nous laisser en repos ici. Il n'y a rien de mieux que cela. La cessation des meurtres et des incendies ; la paix et la tranquillité de la province est une fin très-souhaitable ; mais il faut passer par des moyens bien désagréables et tristes pour la religion. Nous avons vu Cavalier jusqu'à nos portes. Son entrevue avec M. le maréchal et M. de Basville, ses soumissions, ses fiertés, la hardiesse des scélérats qui l'accompagnent, l'assemblée de tant de meurtriers impunis, le concours des nouveaux convertis qui les vont voir, les psaumes qu'ils chantent et dont

tout le voisinage retentit, les prêches qu'ils font, où ils débitent mille extravagances applaudies de tous nos peuples, les prophètes et les prophétesses qui s'élèvent parmi eux en grand nombre, qui jettent dans les esprits faibles les espérances du prochain rétablissement de leur religion ; tout cela scandalise et afflige fort les catholiques, et nous paraît bien triste à supporter. Mais... la crainte qu'on a de perdre cette paix qu'il semble que Dieu nous présente, nous fait dissimuler bien des choses qu'on aurait autrefois punies, et ménager des gens qui, dans le temps qu'ils se soumettent au Roi, contreviennent à toutes ses ordonnances ¹. »

Les protestants ne contrevenaient aux ordonnances que parce que Cavalier leur laissait croire qu'il avait demandé *la liberté de conscience*. De la sorte, ils entendaient simplement préluder au légal exercice de leur religion ; et si le maréchal ne les tirait pas d'erreur en les rappelant au respect des ordonnances, comme le lui demandaient Basville et Fléchier, c'est que la popularité de Cavalier entraînait dans ses plans de pacification, et qu'il était toujours à temps de la compromettre,

Cette heure également critique à Villars et à Cavalier était venue. Fléchier faisait les lamentations qui précèdent le 23 mai 1704, et le 22 était arrivée, à son insu, la réponse de la cour. Le Roi accordait le pardon à Cavalier et à tous ceux d'entre les rebelles qui se soumettraient avec lui. Le maréchal remit en même temps au jeune chef un brevet de colonel, avec pouvoir de nommer aux emplois de son régiment, lequel devait aller servir en Espagne. Une pension de douze cents livres était ajoutée à ces grâces.

1. A Nîmes, 23 mai 1704.

A vrai dire, et quelque étrange que pût paraître cet arrangement, on n'avait pas traité avec Cavalier ; on l'avait acheté. C'est ce que ne veulent pas voir les historiens de son parti ¹ ; mais c'est ce qui n'échappa à personne, à l'époque du prétendu traité. Les calvinistes s'y méprirent moins que les autres. C'est ce qui parut manifestement, quelques jours après. Loin de se réunir à Cavalier et d'imiter sa soumission, comme il était convenu entre lui et le maréchal, ses propres soldats lui tournèrent le dos ; Roland lui donna le nom de traître, soutenu qu'il était d'ailleurs par les alliés qui, à la nouvelle des négociations, avaient eu soin de députer vers lui, avec les plus belles promesses de secours, Rocayrol, dont nous venons de parler ². De tous côtés, la rébellion reprit les armes. Avec Cavalier, gagné et parti, non pour l'Espagne, mais pour le Piémont, nous avions un chef redoutable de moins sur les bras ; nous n'avions pas la paix. Les événements donnaient raison à Fléchier.

« La cour, qui s'était flattée que tous ces troubles étaient finis, écrit l'illustre prélat, a été fort étonnée. M. le maréchal, qui ne connaissait pas encore assez bien l'esprit de ce pays, en est présentement bien informé... Quel fond peut-on faire sur des cervelles aussi dérangées ? Les peuples ont gâté ces malheureux, et eux ont gâté les peuples... On a tenté toutes les voies de la douceur. Nous verrons la suite ³... »

1. « Le puissant et orgueilleux monarque n'avait ni vaincu, ni fait capituler ; il avait traité d'égal à égal avec le jeune pâtre de Ribaute. » Puaux, p. 325.

2. Voir le *Mémoire* de M. Eug. Thomas, déjà cité.

3. A Nîmes, 10 juin 1704.

La suite fut que le maréchal, désabusé de la diplomatie, reprit l'épée de général. Les ordonnances à la Montrevel reparurent, rendues plus terribles encore par la grande renommée de Villars; Basville remonta sur son tribunal; il y eut des enlèvements de populations; et là où ne passaient, plus depuis quelque temps, que les messagers de paix, les dragons reparurent. Roland fut tué, dans un combat de nuit; le vainqueur de Friedlingen dut ajouter à ses victoires une grande défaite, qu'il fit subir en personne aux camisards, ralliés à Saint-Bénézet. La victoire de Saint-Bénézet compléta la victoire de Nages, et vint prouver jusqu'à l'évidence, en mettant fin à l'insurrection, que Montrevel et ses conseillers n'avaient point fait fausse route.

Fléchier ne laissa pas de rendre justice à M. de Villars, une fois le calme rétabli. Il disait que le maréchal avait « conduit cette affaire avec sagesse et vigilance ¹. » M. de Villars étant retourné à Paris, à la fin de l'année 1704, et y ayant reçu très-bon accueil de la cour, l'évêque de Nîmes lui écrit, moins sans doute pour flatter sa vanité bien connue que pour lui rendre un hommage mérité :

« Le roi, Monsieur, vous a reçu comme vous le méritez et comme nous nous y étions attendus... Toute justice a été accomplie, et vous voilà, Monsieur, commandeur des ordres du Roi et duc, en fort peu de jours. S. M. ne saurait croire le plaisir

1. Fléchier au secrétaire du Dauphin. A Montpellier, 28 décembre 1704.

qu'elle a fait à cette province, qui vous honore et qui vous doit sa tranquillité ¹. »

Les relations de Villars et de Fléchier qui, malgré quelque divergence d'opinion, avaient été parfaites à Nîmes, survécurent à la séparation de ces deux personnages, et ne cessèrent qu'à la mort du prélat. Il est à remarquer, d'ailleurs, que Fléchier fut dans les meilleurs termes avec les commandants qui se succédèrent à Nîmes. La haute situation que lui faisaient les mœurs et les lois du temps, le prestige de son talent, étaient pour beaucoup dans l'excellence de ces rapports officiels; mais sa dignité de caractère, sa fermeté modeste, sa douceur réservée, son respect pour les vues d'autrui, y entraient pour davantage. Souvent l'hôte de ces grands personnages, toujours leur conseil, il ne se prévalut ni de l'un ni de l'autre titre pour peser sur la direction des affaires. C'est le témoignage qu'il se rend à lui-même auprès de M. de Montrevel.

Ainsi se termina la guerre des camisards. Pour s'étonner qu'elle ait pu tenir un moment en échec la puissance de Louis XIV, il faut avoir oublié la nature et les circonstances de la lutte. Pour la glorifier, on a le devoir de démontrer qu'elle a été une insurrection légitime; qu'elle n'a pas revêtu tout d'abord un caractère de barbarie et de brigandage; qu'elle ne s'est pas appuyée sur l'étranger, et sur l'étranger ennemi de la grandeur de la patrie bien plus que du despotisme religieux du

1. A Montpellier, 23 janvier 1705.

Roi ; enfin qu'elle a apporté quelque adoucissement au sort des protestants, dans la première moitié du dix-huitième siècle au moins : tout autant de choses fort difficiles à établir ¹.

1. M. Puaux s'est efforcé vainement de prouver tout cela, liv. VI.

CHAPITRE QUATORZIÈME

M. de Berwick succède à M. de Villars. — Complot de 1705. — La croix de Saint-Gervasi. — Lettre pastorale à ce sujet. — L'opéra à Nîmes. — Mandement contre les spectacles. — Disette de 1709. — Lettre pastorale. — Mort du prieur Ménard. — Songe de Fléchier. — Pressentiments funèbres. — Fléchier tombe malade. — Il est administré et fait son testament. — Mort et obsèques du prélat. — Son oraison funèbre, son épitaphe, son tombeau.

M. de Villars quittait son commandement le 8 janvier 1705 et le laissait à M. de Berwick. Le même jour, Fléchier pouvait écrire à l'évêque de Fréjus :

« ... Agréer que je vous témoigne la joie que nous avons d'être tranquilles, et le chagrin où nous sommes de voir partir M. le maréchal de Villars. Il a pour lui la satisfaction de laisser la province calme. On ne tue plus, on ne voit plus de gens armés, on voyage sans danger et sans escorte; et quoiqu'on ne puisse répondre de l'avenir, dans un pays aussi variable que celui-ci, on peut espérer présentement que nous jouirons de ce repos, comme vous nous le souhaitez. Les gens de la campagne commencent à ouvrir les yeux, et paraissent résolus de manger leur pain, et de dormir à leur aise dans leurs maisons. Les rebelles même sont las de mener une vie si difficile et si dange-

reuse, et se rendent à tous moments. Nous avons vu paraître ici tous leurs prédicateurs et leurs prophètes, plus gueux et plus fous les uns que les autres, qui sont allés heureusement porter dans des pays étrangers leurs extravagances et leurs misères. »

Malheureusement (et, au ton de cette lettre, on voit bien que Fléchier le pressentait) les pays étrangers ne devaient pas retenir longtemps ces tristes chefs, qui avaient profité de l'amnistie qui suivit la bataille de Saint-Bénézet, et des passeports signés par Villars. Les camisards n'étaient pas complètement domptés. Avec le départ de Cavalier et la mort de Roland, le parti avait été décapité ; mais on ne pouvait le dire soumis, tant que Ravel et Catinat lui restaient. « Le découragement n'avait été que temporaire parmi les camisards. Avec des chefs comme Catinat et Ravel, rien ne paraissait désespéré, lorsque surtout Rocayrol continuait auprès d'eux son rôle d'agent secret de la Hollande et de l'Angleterre ¹. »

Désireuses d'ajouter aux mortels échecs que Marlborough et le prince Eugène nous faisaient alors subir à l'extérieur, dans cette malheureuse année 1705, l'Angleterre et la Hollande relancèrent les camisards en Languedoc. Sur leurs promesses, munis déjà par elles d'une grande somme d'argent, les chefs retirés à Genève rentrèrent clandestinement en France, gagnèrent Nîmes et Montpellier, dès le mois d'avril 1705, et y tramèrent un complot « qu'on peut mettre au rang des

1. M. Germain, *Relation inédite concernant les complots de Nîmes et de Montpellier de 1705*. Montpellier, 1861.

plus grandes conspirations¹. » Ménard² nous en a laissé un récit très-ému ; M. Germain, de Montpellier, en a publié un autre en 1864, en tout conforme à celui de Ménard et aux *Mémoires* du duc de Berwick, d'après un *manuscrit de la Bibliothèque impériale*³ ; Fléchier, désigné, paraît-il, au poignard des conjurés, en parle dans ses lettres pour l'avoir prévu et en avoir béni le dénoûment.

« Je n'ai jamais osé vous mander, écrit-il le 21 avril 1708, que la révolte fût finie... J'ai toujours bien cru que le petit calme dont nous jouissions était plutôt une suspension qu'une cessation de nos malheurs. Nous apprenions, depuis quelque temps, que plusieurs de ces honnêtes gens étaient rentrés dans cette province, qu'ils enrôlaient secrètement beaucoup de jeunesse, qu'ils ramassaient des armes, et qu'ils se dispersaient dans nos diocèses, pour y faire quelque mouvement, à l'ouverture des campagnes. Le secret était bien gardé... Tout était presque prêt... lorsque MM. de Berwick et de Basville ont eu des avis certains de ce qui se tramait presque à leur porte... Un avis est venu comme du ciel. »

Le projet était d'égorger à domicile M. de Berwick, M. de Basville, et Fléchier lui-même n'était pas oublié ; de faire révolter le Languedoc, le Dauphiné et le Vivarais, où tout était préparé pour cela ; de favoriser, au port d'Agde, le débarquement de la flotte ennemie apportant aux rebelles huit mille Français réfugiés, pour les premiers jours de mai ; de mettre le feu à Nîmes

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. XXXVI.

2. *Histoire de Nîmes*, t. VI, p. 411 et suiv.

3. *Relation de la conspiration de Nîmes et de Montpellier*, Bibliothèque impériale de Paris. Mélanges de Clairambault, vol. 238, in-fol., fol. 35-40. Écriture du temps.

et à Montpellier, et de profiter du désordre causé par l'incendie ; enfin de massacrer tous les catholiques qui ne se joindraient pas à eux. Dix mille hommes étaient déjà enrôlés avant le 22 avril, pour aider à la réalisation de ce plan épouvantable, tandis qu'une quantité énorme d'armes et de munitions étaient entre les mains des conjurés.

La conspiration fut noyée dans le sang, comme c'était alors la coutume pour tout ce qui tendait à compromettre la sûreté de l'État. L'Église elle-même tolérait et parfois approuvait cette pratique. Fléchier écrivait : « J'espère que cette conspiration sera étouffée dans le sang de ces scélérats. » Triste souhait pour un évêque, si l'on ne savait que les temps étaient plus tristes encore, et quel pasteur c'était que l'évêque de Nîmes. Un historien protestant dit que Fléchier, avec quatre autres prélats, s'était donné un jour le plaisir de voir expirer dans les supplices cinq chefs camisards ; et que sa joie, qu'il ne sut pas dissimuler, indigna même les catholiques. Nous ne trouvons pas ce fait dans les auteurs du temps de quelque importance, et il est en contradiction avec le caractère du prélat. Comment celui qui, tout en souhaitant la fin de la révolte par les moyens imposés par les circonstances, demandait sans cesse grâce pour les condamnés, ce dont fait foi sa correspondance avec Basville, aurait-il pu se faire une joie de leur supplice ? Comment l'évêque qui, dans un mandement célèbre, avait défendu à ses prêtres ces sortes de spectacles, se les serait-il permis à lui-même ?

Un soir que Fléchier soupait chez M. de Villars avec l'intendant, on vit paraître Cavalier autour de la table. C'était au temps de ses négociations avec Roland. Le maréchal le gardait à Nîmes par politique, et madame de Villars, curieuse autant que spirituelle, prenait plaisir à converser avec le *seigneur* Cavalier, comme avec un héros de roman. Donc tout le monde fit bon accueil au camisard. Seul, Fléchier garda le silence, et ne daigna pas lever les yeux sur l'étrange familier de l'hôtel Villars. « Monseigneur, c'est Cavalier, » lui dit-on. Il ne répondit rien, et ne tourna pas même la tête du côté de ce misérable. Comme on lui demanda, après, la raison de cette indifférence, il répondit : « Je ne me plais pas à jeter les yeux sur les meurtriers de mes ouailles et sur un sujet rebelle à son roi ; j'aurais cru ma curiosité mal placée. » Or, comment celui qui croyait sa curiosité mal placée rien qu'à voir Cavalier soumis, l'eût-il pu arrêter sur cinq meurtriers mourant en rebelles et en blasphémateurs ? Au surplus, il est de saintes colères qui ne sont pas indignes du cœur d'un évêque survivant à la ruine de son diocèse ; et nous ne trouvons pas que Fléchier ait cessé d'être évangélique, quand il a écrit, en 1706, du même meurtrier de ses ouailles : « Nous sommes ici, grâces au Seigneur, dans une grande tranquillité, contents que Cavalier soit embarqué dans la flotte anglaise. Ce vaisseau périra sans doute, étant chargé de tant de crimes ; quelque orage imprévu se lèvera et le brisera contre quelque effroyable rocher : aussi bien ce scélérat serait-il venu périr ici sur une roue. » Les amateurs du

style humanitaire goûteront peu ces paroles ; mais nous n'avons jamais prétendu que Fléchier fût une figure à servir de type à M. Victor Hugo.

Les quatre chefs du complot de 1705, Ravanel, Catinat, Jonquet et Villaret, moururent « sans aucun sentiment de religion et de repentir ¹. » « Ce fut, chose assez remarquable, un Anglais, le duc de Berwick, qui, en déjouant notre conspiration de 1705, eut l'honneur de neutraliser, au profit de la France, ce nouvel essor de l'antagonisme de l'Angleterre ; ce fut un catholique anglais, récemment naturalisé français, un prince du sang des Stuarts, qui combattit pour notre nationalité contre les perfides machinations de nos protestants français ². »

Cette fois, le calme sembla véritablement rendu à la province ³. Le diocèse de Nîmes en profita pour relever partout les monuments de la foi, tombés sous le mar-

1. Manuscrit édité par M. Germain.

2. M. Germain, *ibid.*, introduction, p. 5.

3. Il y eut encore d'autres mouvements, mais de peu d'importance. Fléchier parle, en ces termes, de celui qui eut lieu dans le Vivarais, en 1709 :

« ... La révolte du Vivarais est peu de chose. M. le duc de Roquelaure et M. de Basville y sont allés. Ils attendent quelques troupes, et ils mettront ces gens-là bientôt à la raison. M. Courten les attaqua, il y a quelques jours, à la tête de 300 Suisses, eux n'étant qu'au nombre de 150, et ils allaient être défaits ; mais les Suisses, par trahison ou par lâcheté, ne voulurent jamais tirer sur eux, et laissèrent tuer deux ou trois officiers sans les soutenir. Cependant les troupes arrivent, et M. de Roquelaure en viendra bientôt à bout, s'ils l'attendent... »

« A Nîmes, ce 1^{er} juillet 1709. »

Inédite, communiquée par M. l'abbé de Cabrières.

teau des fanatiques; et par une permission divine, comme aussi par l'effet de la vivacité méridionale, la piété refleurit sur ces ruines avec une spontanéité et un éclat merveilleux. Nous en citerons un exemple qui a marqué dans l'épiscopat de Fléchier.

Peu de temps après le complot de 1705, un berger de Provence, passant dans le diocèse de temps à autre pour quelque commerce, remarqua, dans la paroisse de Saint-Gervasi, à deux lieues de Nîmes, une petite montagne en forme de Calvaire, où il jugea qu'on pourrait dresser une croix, et réparer en quelque manière, dans un pays catholique, les outrages que les camisards avaient faits à la croix, en tant d'endroits où ils avaient été les maîtres. Il communiqua son dessein à Fléchier, qui l'approuva. La croix fut faite, bénite, posée; les paroisses voisines y vinrent en foule, et l'on ne sait pourquoi ni comment il se forma en ce lieu une dévotion qui s'échauffa, se multiplia, s'étendit. On parla de miracles. Les malades s'y firent porter, plusieurs se sentirent soulagés, quelques-uns se crurent guéris. Des personnes sages et dignes de foi le témoignent, le bruit s'en répand dans les provinces voisines, de celles-là dans les plus éloignées. Le concours de peuple ne cessait point. Dieu, pensait-on, voulait se faire glorifier, dans un pays où il avait été si offensé. Le sang de tant de martyrs pouvait avoir obtenu grâce non-seulement pour leurs frères, mais encore pour leurs meurtriers. Ce qu'il y avait de vrai et de consolant, c'était la ferveur, la vénération, le silence, l'ordre dans les multitudes qui accouraient à la croix. Il y eut jusqu'à six ou

sept mille personnes en un jour ¹. « Notre croix est en grande vénération en ce pays, écrivait Fléchier à mademoiselle de La Fare. Grand concours de peuple de partout ; beaucoup de miracles vrais ou faux. Le véritable, et qui m'est le plus connu, est une dévotion très-édifiante ². »

Pour l'évêque de Nîmes, il y avait là consolation et péril. Consolation, de voir se remplir à nouveau les voies de Sion et le cantique éclater dans Jérusalem, hier encore livrée au blasphème ; péril, du côté des anciens et des nouveaux catholiques pouvant trouver, dans ce merveilleux inattendu, les premiers matière à superstition, sinon à idolâtrie, les seconds une pierre de scandale. Aussi le prélat, dans sa rare prudence, fit-il effort pour se diriger entre ces deux courants également perfides et redoutables. La question fut portée à son tribunal ; il se tint d'abord sur la réserve, se contentant de retrancher quelques abus, tout en louant la piété. Il envoya sur les lieux et aux environs des prédicateurs et des catéchistes, afin d'y expliquer la saine doctrine, d'y modérer et d'y éclairer le zèle. Il défendit de couper des morceaux de la croix pour les garder comme des reliques ; il s'opposa à ce que les curés donnassent des attestations de miracles, se réservant à lui-même de juger de faits si graves ; il empêcha les pèlerinages nocturnes, où bien des abus se fussent glissés ; enfin il poussa la prudence jusqu'à éloigner le berger provençal du diocèse de Nîmes, craignant que

1. Fléchier à l'évêque de Montpellier. — Nîmes, 2 juillet 1706.

2. Nîmes, 25 juin 1706. Copiée sur la minute originale.

teau des fanatiques; et par honneurs excessifs, » comme aussi par l'effet d'attention populaire ne l'expïété refléurit sur ces orgueil ou de l'intérêt, et que un éclat merveilleux, quelque espèce de curiosité ou a marqué dans l'heureuse. » Cette crainte lui fut ins-

Peu de temps, obsédé de l'empressement des catho- de Provencés, le pauvre pâtre s'était réfugié dans pour que la foule stationna longtemps aux abords du Saint-épiscopal, demandant non pas sa victime, mais tagr, et ne perdant point patience à l'attendre. Ce d-royant, Fléchier fit sortir le saint homme par une porte de derrière. On eût dit que, par cette ovation faite au pâtre de Saint-Gervasi, Dieu voulait effacer le souvenir de celle dont le pâtre de Ribaute, Cavalier, avait été l'objet quelques mois avant.

Cependant tout le monde était dans l'étonnement de la dévotion de Saint-Gervasi. Chaque jour, on voyait ou l'on croyait voir de nouveaux miracles; et il en courait des relations imprimées. Les évêques de la province écrivaient à celui de Nîmes, ne sachant que croire et à qui croire; les fidèles attendaient avec impatience que l'autorité diocésaine élevât la voix pour fixer enfin leur dévotion. C'est ce qui détermina Fléchier à écrire sa *Lettre pastorale* du 21 juillet 1706¹.

Ce mandement figure honorablement à côté de ceux que les fanatiques inspirèrent à l'évêque de Nîmes; et dans un temps où ces actes épiscopaux n'avaient pas

1. Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Nîmes... au sujet de la croix de Saint-Gervasi. Archives du secrétariat. *Actes épiscopaux de Fléchier*, t. III, p. 44.

degré d'importance qu'ils eurent plus tard, Fléchier sur *la Croix de Saint-Gervasi* peut être considéré comme un chef-d'œuvre¹. Il conquiert les suffrages des opposés. Les nouveaux catholiques ne crièrent pas à la superstition et les anciens furent affermis dans la foi. C'est que jamais l'éloquent prélat n'avait mis plus d'art et d'habileté dans ses écrits. Ses oraisons funèbres elles-mêmes ne sont pas mieux arrangées. Il commence par dire pourquoi il s'est tu jusqu'à ce jour sur une dévotion nouvelle, et pourquoi il va parler maintenant. C'est à lui que « le Seigneur, par sa grâce, a confié le sacré dépôt de sa foi et de sa vérité; » c'est à lui qu'il appartient « de discerner et de prononcer, après une recherche exacte, quels sont les vrais ou les faux miracles. »

« Nous pouvons, devant Dieu et devant vous, mes très-chers frères, dit-il, nous rendre le témoignage que nous avons éloigné de ce diocèse, durant le cours de notre épiscopat, toute doctrine et toute nouveauté suspecte. Nous avons travaillé à vous faire connaître Dieu seul spirituellement et véritablement adorable, pour lui former en vous des *adorateurs en esprit et en vérité*. Nous avons prêché Jésus-Christ crucifié, afin de vous rendre semblables à lui par la charité, par la douceur et par la patience. Nous avons eu soin de vous annoncer une *religion pure et sans tache*, également contraire à l'incrédulité des uns, à la superstition des autres; afin que ceux qui sont avec nous fussent instruits et consolés, et que ceux qui sont hors de l'Eglise fussent édifiés de nous, ou du moins n'eussent rien à nous reprocher.

1. Les mandements de Fléchier étaient traduits en plusieurs langues dès qu'ils paraissaient.

Le prélat prend de là occasion de dire, avec une simplicité touchante, toute la prudence qu'il a déployée autour de « la croix nouvelle. » Il fait l'historique de l'érection de ce bois sacré, d'un ton sincère et ému :

« Voilà, mes très-chers frères, ajoute-t-il, l'origine de cette croix qui fait tant de bruit, et pour laquelle nous avons vu tout d'un coup s'élever une dévotion qui, n'ayant été ni prévue ni sollicitée, ne peut venir que du cœur et de la religion des fidèles; mais qui, dans le concours et dans le mouvement d'une multitude emportée par le goût d'une pieuse nouveauté, et par un zèle qui n'est pas toujours selon la science, pouvait excéder les bornes d'une vénération réglée. »

Mais la sollicitude éclairée du pasteur a redoublé de vigilance. On a « réformé les préventions et les ignorances d'un petit nombre de personnes, » et l'on a eu « la satisfaction de voir croître, avec l'affluence du peuple, la ferveur de la piété, dans un culte religieux et raisonnable. »

Fléchier pose ensuite les vrais principes de la théologie sur le culte de la Croix; il raconte la vénération dont l'Église a toujours entouré cet instrument de notre salut; il rappelle les bienfaits de Dieu accordés à la piété des fidèles, à l'occasion et en l'honneur de la Croix, proclamant la puissance de Dieu à faire des miracles où il lui plaît et quand il lui plaît, fût-ce même en nos temps, où l'Église, riche de prodiges, semble ne pas en demander de nouveaux. Et pour ce qui nous concerne, dit Fléchier,

« Qui sait si, par cette croix nouvellement élevée, Dieu ne veut pas réparer l'ignominie de tant d'autres indignement bri-

sées et abattues ? Qui sait s'il ne veut pas faire abonder sa grâce, où les crimes ont abondé ; et si, comme il a fait voir en nos jours de véritables martyrs, il n'a pas le dessein de montrer de véritables miracles ? Qui sait si le sang de tant de martyrs, dont la terre voisine est encore toute trempée, n'a pas obtenu par ses cris ces grâces visibles pour leurs frères, et peut-être même pour leurs meurtriers ? »

De là sans doute, quoique tout ne soit pas miracle à Saint-Gervasi, la piété qui éclate dans les paroisses des environs ; de là, ce peuple infini qui « aborde tous les jours cette montagne, presque tous pieds nus, dans un profond recueillement ; » de là, le silence religieux qui règne sur cette montagne, « qui n'est interrompu que par les soupirs et les prières ; » de là, au milieu de ces assemblées, « des pécheurs qui se convertissent de tout leur cœur, des pénitents qui repassent leurs années dans l'amertume de leur âme ; des ennemis qui se réconcilient, sans autre médiation que celle de leur conscience ; des incrédules venus à cette croix comme à un scandale et qui s'en retournent frappant leur poitrine ¹. »

Suivent des conseils pleins de sagesse, de douceur, et destinés à régler une dévotion si précieuse, et auxquels nous avons touché plus haut. Enfin l'instruction se termine par une suave exhortation aux nouveaux catholiques :

« Pour vous, mes très-chers frères, qui, sortis depuis peu du sein de l'erreur, n'avez pas encore le goût de ces dévotions affectueuses, ne vous offensez pas des honneurs qu'on rend, par rapport à Jésus-Christ, à tout ce qui lui appartient, ou qui

le représente. Ne soyez pas les ennemis de sa Croix, de peur d'en être les adorateurs. N'imputez pas à l'Église des superstitions qu'elle n'enseigne pas, qu'elle ne dissimule pas, qu'elle ne souffre pas, dès qu'elles lui sont connues. Demandez à Dieu, non pas qu'il diminue la foi de vos frères, mais qu'il augmente la vôtre ¹. »

Le vénérable vieillard, on le voit, n'avait pas mis que son esprit dans son mandement, cet esprit auquel les années n'avaient rien ôté de sa force et de sa souplesse ; il y avait mis tout son cœur, attendri par les derniers événements, et dilaté par la vue des misères qu'ils laissaient après eux. Les derniers écrits de Fléchier reçoivent du temps une éloquence surprenante et que la mort récente de Bossuet (1704) laissait sans rivale dans l'épiscopat français.

On ne tuait plus autour de lui, comme il aimait à dire, mais le souvenir de ces *tueries* ne pouvait s'effacer de sa mémoire. La décadence de la fortune de Louis XIV l'attristait aussi. La France, perdant une à une ses conquêtes et se voyant menacée dans ses plus anciennes limites, offrait un spectacle navrant à son patriotisme. Toutes ses lettres de cette époque sont pleines de ses tristesses, de ses appréhensions, quelquefois de ses espérances. Le doux prélat souffrait aussi dans ses affections intimes et domestiques : ses amis, ses parents

1. La croix de Saint-Gervasi est encore en vénération dans toute la contrée. M. l'abbé Lambert, curé de la paroisse, fait servir une partie du zèle et du goût qu'on lui connaît, à conserver la pieuse tradition. Il a restauré le calvaire, abrité la croix contre les injures du temps ; et tous les ans, à des jours marqués, il se voit récompensé de ces soins pieux par l'affluence des populations voisines.

tombaient successivement autour de lui, et le laissaient dans un vide désolant. Tout le monde à Nîmes le trouvait changé, et partageait son affliction. « Je crains pour lui, le voyant accablé de mauvaises et affligeantes nouvelles, » écrit l'abbé de Nobilé¹.

Fléchier ressentait une plus vive peine de toutes ces séparations que ne semble le dire son genre d'éloquence. Consolateur un peu froid, un peu officiel, il cherchait pour ses propres douleurs l'expression d'une compassion simple et naïve. Il voulait être plaint, et plaint par l'amitié la plus ignorée, et par là même la plus sincère. C'est ainsi qu'après la mort de son frère, le comte de Fléchier, il écrit à mademoiselle de La Fare :

« Je ressens, comme je dois, Mademoiselle, la bonté avec laquelle vous vous intéressez à la perte que j'ai faite de mon frère, et à la douleur que j'ai de l'avoir perdu. Je n'ai pas douté que votre bon cœur ne vous portât à me plaindre un peu dans cette triste occasion. Je vous prie de croire que j'en ai toute la reconnaissance possible. Agréez que je joigne ici mes remerciements à toutes vos demoiselles, qui m'ont fait la même grâce². »

Dans ces pénibles dispositions, son amour de la campagne redoubla. Il aimait à se trouver seul avec ses tristesses. Dans le calme des champs, la nature, toujours la même et toujours jeune, au milieu de nos variations et de nos décrépitudes, plaisait à son imagination fraîche

1. L'abbé de Nobilé au docteur Giberti. Nîmes, 20 avril... — *Inédite*.

2. A Nîmes, 4 avril 1701. (Inédite.) — Collection Beauregard.

encore, et élevait son âme à Dieu, auteur de cette magnifique immutabilité. Autrefois, il aimait, nous dit-on, à causer dans les longues allées, en souvenir des promenades philosophiques de Versailles, et à composer, assis sur un banc de pierre, sous les grands arbres ; à présent, le silence allait mieux à son âme, et la méditation, la prière étaient à peu près son unique travail dans ses heures d'isolement. Avec le monde qui s'abaissait, devant son regard inquiet, l'éternité commençait de lui apparaître. « Tout mon bonheur est aujourd'hui de penser à mes fins dernières, disait-il ; et je m'estonne d'en avoir jamais éprouvé d'autre. » Il n'avait pas de plus grand désir que de consacrer à Dieu les années d'une vieillesse heureuse, dont il remerciait sans cesse le ciel.

« La réflexion que nous avons à faire, écrivait-il à un ami illustre qui lui demandait des consolations sur la vieillesse, c'est de nous regarder, sur le déclin de l'âge, comme des serviteurs qui vont devenir inutiles ; de mettre à profit les heures que Dieu nous laisse, avant que le temps vienne où, selon l'Évangile, il ne sera plus libre de travailler pour le salut. Hâtons-nous de lui offrir des connaissances et des affections qui seront tous les jours plus usées, et prions-le que, s'il veut nous punir avant notre mort de la privation des douceurs temporelles et spirituelles de la vie, il conserve du moins dans nos cœurs mortifiés un fond de religion, de foi, d'humilité et de patience ¹. »

Il allait, comme d'ordinaire, passer l'époque des fortes chaleurs sur les bords du Vidourle, à Bousquéri ; mais il prolongeait beaucoup le temps de sa villégiature,

1. A. M. Le Pelletier. Nîmes, 9 novembre 1709.

en s'établissant à Caveirac, une partie du printemps et de l'automne. Un nommé M. de Chastres lui prêtait son château, construit sur le modèle de celui de Versailles, avec des jardins dessinés par Lenôtre, et qui avait coûté seize cent mille francs¹. Placé à l'entrée de La Vaunage, une vallée superbe, justement surnommée alors *Terre de Chanaan*, ce beau séjour ravissait Fléchier. Après chaque saison, il avait soin d'envoyer ses remerciements au propriétaire, et il s'acquittait de ce devoir dans un style parfaitement en harmonie avec les sentiments que nous lui prêtons :

« Je vous remercie, Monsieur, de la bonté que vous avez eue de me prêter votre belle et délicieuse maison. J'ai joui de toutes les douceurs et de tous les agréments d'une campagne agréable et bien cultivée. Tout y est propre, tout y est fleuri ou verdoyant². »

Un autre sentiment attirait l'évêque de Nîmes à Caveirac : c'est que ce village, gardant l'entrée du pays qui, pendant la guerre des Camisards, avait été le foyer de l'insurrection dans la plaine, il lui semblait y entrer en pacificateur. « Je m'imagine volontiers, disait-il, que ma présence dans la Vaunage est comme un signe de paix arboré sur ce magnifique et terrible pays. »

Mais la paix, si chère au cœur de Fléchier, avait ses dangers aussi bien que la guerre. Ces populations ardentes, livrées pendant trois ans aux émotions d'une vie de pillage, d'incendie, de meurtres et de batailles, parurent s'ennuyer du calme où elles étaient tombée,

1. Ce château est aujourd'hui fort délabré.

2. A Caveirac, 24 mai 1708.

après la pacification du pays, et elles cherchèrent, dans les représentations scéniques, les distractions et les émotions dont elles s'étaient fait un besoin. L'opéra fut installé à Nîmes. Jusque-là ce genre de pièces avait été éloigné de notre ville. Anciens et nouveaux catholiques, protestants mêmes, s'en étaient déclarés ennemis, le jugeant, avec tous les moralistes de l'époque, très-dangereux pour les mœurs. Vers 1706, on essaya de triompher de ces répugnances; mais la tentative tomba sous le mépris public. Les acteurs se dispersèrent dans le diocèse, en proie à la misère et à la moquerie. Fléchier qui, dans sa jeunesse, avait pu approuver la comédie, tout en condamnant l'opéra, ne plaignit pas le sort de ces artistes lyriques, dit-il; cependant sa charité vint à leur secours. Une nouvelle troupe arriva qui fut plus heureuse. Les Nîmois prirent enfin goût à ces spectacles. Ils aimèrent à voir et à entendre « les filles de Babylone qui chantaient les cantiques de leur pays, » échauffant ainsi ces serpents à mesure qu'ils les piquaient, pour parler le langage de l'évêque de Nîmes. A cette troupe succédèrent d'autres troupes; « l'esprit immonde » prit possession de la ville.

C'est alors que le premier pasteur dut élever la voix ¹. Il le fit avec la force des arguments que lui fournissaient la morale et la tradition catholiques; mais surtout avec l'éloquence des leçons que son patriotisme empruntait aux malheurs du temps :

1. *Mandement contre les spectacles*, 8 septembre 1708. Archives de l'évêché de Nîmes, *Actes épiscopaux de Fléchier*, t. III, p. 132 et suivantes.

« Convient-il, mes très-chers frères, d'étaler sur des théâtres un attirail de vanité; d'y jouer des scènes divertissantes, et d'y remplir l'esprit et le cœur des peuples de frivoles et ridicules passions, dans des conjonctures fatales, où toute créature gémit dans l'attente du terrible événement; où chaque citoyen doit prier pour son prince, et craindre pour sa patrie; où le Roi, s'humiliant le premier lui-même sous la main toute-puissante de Dieu, implore ses anciennes miséricordes, et, touché des malheurs d'une guerre que la justice et la religion l'obligent de soutenir, met tout son royaume en prières, et fait passer, de son cœur royal dans celui de tous ses sujets, son humble confiance en Dieu et sa charité pour son peuple? »

Et, plus loin, cette belle leçon à certains politiques qui, alors comme aujourd'hui, jugeaient qu'avant tout il fallait amuser le peuple :

« Vous croyez peut-être, mes très-chers frères, qu'il est bon d'amuser et d'étourdir, pour ainsi dire, les craintes et les inquiétudes des peuples, et de leur mettre, à la place de tant de tristes objets qui les environnent, des idées qui les divertissent. Peuvent-ils ignorer les fureurs et les agitations du monde? Ne sentent-ils pas les maux présents? N'appréhendent-ils pas les maux à venir? Est-ce au pied du théâtre ou de l'autel qu'on va chercher les consolations des tristesses publiques ou particulières? Les malheurs réels que nous ressentons, ou dont nous sommes menacés, se guérissent-ils par des chansons et par des fictions faites à plaisir? Pendant qu'Israël et Juda, Joab et vos princes, sont sous des tentes, dans les brûlantes ardeurs de la guerre et de la saison, il vous sied bien d'écouter, à votre aise, un chanteur ou une chanteuse. »

Si Fléchier avait toujours écrit de ce style, passerait-il seulement pour le premier rhéteur de son temps? Il a eu des mattres dans la chaire; dans le *mandement*,

il ne relève que de lui-même, et l'on peut dire sans exagération qu'il faut remonter jusqu'à lui pour trouver les véritables origines de cette littérature épiscopale qui tient une si grande place aujourd'hui, ne se bornant plus à un dispositif de carême, et franchissant les limites de l'*instruction pastorale* pure, où Bossuet et Fénelon l'avaient renfermée dans deux lettres restées célèbres. Fléchier terminait son mandement par cette prière :

« Écoutez la voix du pasteur qui vous exhorte et vous sollicite, qui aime mieux devoir votre obéissance à ses charitables conseils, qu'aux censures que l'Église lui a mises en main. »

Une telle voix ne pouvait manquer d'être écoutée. Au reste, une calamité inattendue vint lui donner une éloquence nouvelle.

Quelques mois après (janvier 1709), un froid terrible faisait périr les blés et les oliviers, alors les deux grandes ressources du pays. Ce désastre, joint aux misères précédentes, mit la province à deux doigts de sa perte. On eut la disette, et l'on craignit la famine. Les gens du peuple à Nîmes étaient réduits à se nourrir de son, de mauvaises herbes et d'un certain pain qui leur venait des Cévennes, et qui était fait de coques de noix et de grappes de raisin. Il s'ensuivit une grande mortalité dans les classes inférieures ¹,

Fléchier en eut le cœur déchiré. Il prit d'abord des mesures particulières pour adoucir à son peuple, au-

1. Ménard, *Vie de Fléchier*.

tant qu'il était en lui, les rigueurs du fléau. Mal payé par ses fermiers, mais très-réglé dans ses affaires, il trouva le moyen de faire donner du pain au peuple à un prix modéré, et cela 'en fournissant le surplus aux boulangers ¹. Il donna aussi cent pistoles par mois au bureau de charité, et augmenta ses aumônes particulières en proportion, tout le temps que dura la disette ².

En même temps, il provoqua une réunion des notables de la ville, qui eut lieu en sa présence et en présence de M. de Montclus, et dans laquelle on proposa des moyens plus généraux et plus puissants de faire face aux nécessités présentes. On résolut d'acheter tous les blés qu'on trouverait pour approvisionner la ville, et l'on engagea les principaux habitants à

1. Ménard, *Vie de Fléchier*. — Comme on lui faisait observer que ses aumônes étaient au-dessus de ses ressources : « Peut-être, répondait-il ; mais sommes-nous donc évêque pour rien ? »

2. Du milieu des États, de leurs travaux et de leurs dissolutions, il pensait aux pauvres de sa ville épiscopale et s'occupait de les secourir.

« ... Je croyais pouvoir arriver lundi à Nîmes, écrit-il de Montpellier, et être encore à temps d'assister les pauvres qui souffrent sans doute. J'écris à M. Jonquet de fournir 20 pistoles sur mes revenus ; 100 liv. pour l'hôpital général, que vous ferez distribuer selon les besoins ; 60 liv. à madame de Fabrique, mère des dames de la Miséricorde, et 40 à M. de Novi, le curé ; tout cela pour la même fin, qui est de soulager, c'est-à-dire de nourrir et vêtir les pauvres autant qu'il se pourra, selon les besoins de chacun, par une juste et prudente distribution.

« J'envoyai, il y a près d'un mois, quatre couvertures de 6 liv. pièce pour les prisonniers...

« A Montpellier, ce 17 janvier 1709. »

(Inédit. — Communiquée par M. l'abbé de Cabrières.)

prêter les sommes nécessaires à cet achat. Fléchier se hâta de donner l'exemple en offrant de prêter huit mille livres. Ce que voyant, beaucoup de riches propriétaires firent des offres proportionnées à leurs ressources ¹. Ainsi furent arrêtés les premiers progrès de la famine (avril 1709).

A M. de Basville appartenait de conjurer les périls de l'avenir. C'est à quoi, écrit-il lui-même à Fléchier, il s'occupait nuit et jour; et voici le projet auquel il s'était arrêté, dans lequel il voulait que son illustre ami fît entrer sa ville épiscopale, et qui a été bien souvent imité depuis. Il s'agissait de former une société de vingt tartanes, qui devaient aller dans le Levant chercher du blé jusqu'à concurrence de vingt mille quintaux. Montpellier, Nîmes et Carcassonne devaient entrer dans la société, à la seule condition de s'obliger envers le patron de garantir le corps de la tartane contre les pirates, les ennemis et le naufrage. Quelques particuliers se chargeaient du 'reste' ².

1. Archives de l'Hôtel de ville de Nîmes, *Délibérations du conseil*, regist. 31, p. 248.

2. Basville à Fléchier :

« Il n'y a, Monsieur, qu'un seul expédient pour sortir de nos misères, qui est d'avoir des blés des pays étrangers, c'est-à-dire du Levant. Je pense à cet expédient nuit et jour, et j'espère de procurer de grands secours à la province. Je commence par une société de vingt barques, qui apporteront vingt-cinq mille quintaux. Je mets dans cette société trois villes, savoir : Montpellier, pour une moitié, Nîmes pour un quart et Carcassonne pour un autre quart. Les villes de Montpellier et de Carcassonne le souhaitent ardemment. Comme je n'y ai mis Nîmes que pour lui faire plaisir, je vous prie de faire

Fléchier goûta fort ce projet, et s'empessa de le faire adopter par le conseil de ville.

« Ce fut à cette sage prévoyance que le pays dut son salut ¹. » Fléchier pouvait donc écrire à M. Le Pelletier (31 mai 1709) : « ... Nous nous sommes donné de grands mouvements. M. de Basville a pris et prend encore beaucoup de peine, et jusqu'ici le pain n'a pas manqué ; et les petits grains, dans six semaines, mettront le mondé en repos. Qu'est devenu, monsieur, ce beau royaume que nous avons vu si florissant ? »

Aux actes, l'évêque ajouta la parole ; et cette parole fut d'autant plus éloquente qu'elle avait été précédée par l'exemple ². Non que le vénérable prélat eût eu besoin de se recommander auprès de son peuple par ces derniers traits de charité. Il pouvait, sans crainte de recevoir un démenti, commencer sa *Lettre pastorale* du 18 mai 1709 par ce magnifique témoignage qu'il se rend à lui-même :

« Nous avons... compati à tous vos maux : vos peines ont été les nôtres ; et si nous n'avons pu vous secourir selon l'étendue de nos desirs, nous n'avons pas cessé de vous plaindre, de vous porter dans notre cœur, et de vous offrir à Jésus-

délibérer la ville, si elle le souhaite ou non... et de m'envoyer la réponse...

« Je suis avec respect, Monsieur, etc.

« Montpellier, 23 avril 1709. »

(Archives de l'Hôtel-de-ville, ibid. — Inédite.)

1. Ménard, *Histoire de Nîmes*, t. VI, p. 419.

2. *Lettre pastorale* au sujet de la disette du blé et de la crainte de la famine. (Archives de l'évêché de Nîmes.) *Actes épiscopaux de Fléchier*, t. III, p. 151 et suiv.

Christ, quand nous l'offrons pour nous à son père, dans son adorable sacrifice. »

Apprendre à ses ouailles les vraies causes de leurs maux, leur enseigner à y découvrir un moyen d'expiation pour leurs péchés et une voie pour leur salut ; les consoler avec ce langage qu'inspirent le zèle et la charité, prévenir les tristes suites du découragement et du désespoir : tel est le but multiple et difficile à atteindre que se propose le tendre prélat, en ce jour vraiment le père du peuple. Les Pères de l'Église, si éloquents dans les calamités publiques, n'ont ni un plus riche, ni un plus heureux emploi de la science sacrée, ni plus d'autorité, ni plus de douceur, ni plus d'art, ni plus de simplicité, ni plus de sévérité, ni plus de tendresse ; et ce vieillard enfin s'exprime, sur le bord de la tombe, dans un langage que l'on croirait emprunté à sa jeunesse, moins la sobriété, la réserve qu'il tenait de ses cheveux blancs.

C'est le Fléchier des collégiens et des feuilletonistes qui, de sa main presque octogénaire, a tracé le tableau suivant :

« De nouvelles calamités ont sans doute attiré une calamité nouvelle. Une disette imprévue a jeté la frayeur dans les esprits, et les tempêtes de la faim ont ému tout d'un coup les peuples. L'hiver, mes très-chers frères, plus long et plus rude que de coutume, a désolé les villes et la campagne. *Le Seigneur a fait souffler le triste aquilon*, pour me servir des termes de l'Écriture ; *l'eau s'est glacée comme du cristal* ; un froid mortel a pénétré jusque dans le sein de la terre. *La gelée a brûlé les déserts et séché tout ce qui était vert ou pouvait le devenir, comme si le feu y avait passé*. Des blés, encore à demi vivants, ont

attendu vainement l'humidité ou la chaleur accoutumée; le ciel est devenu d'airain; le soleil, sans force et sans chaleur, n'a pu ranimer ces germes naissants ou mourants; et la nature, comme engourdie, a suspendu ses opérations et ses fécondités ordinaires; les arbres ont été frappés jusque dans leurs racines; les troupeaux ont péri dans leurs bergeries, sans que la main secourable du maître ait eu de quoi les nourrir ou les réchauffer; les hommes mêmes, étonnés, surtout nos pauvres, ont gémi, et nous ont dit en gémissant : « Seigneur, *qui pourra subsister dans la rigueur de votre froid?* » Vous avez été quelques mois entre la crainte et l'espérance, fouillant dans les entrailles de la terre, pour y découvrir le sort douteux de votre récolte, observant chaque jour les différences des temps, uniquement attentifs aux besoins de cette vie présente, et ne songeant qu'à réparer vos pertes. Dès qu'elles vous ont été connues, vous avez cherché les moyens de vous précautionner contre les menaces d'une cruelle famine, moins dans les secours que le ciel pouvait vous donner que dans ceux que vous a fournis votre industrie. Il a pris aux riches et aux pauvres une subite frayeur de manquer de pain, et nous n'avons ouï que ces tristes et pitoyables paroles : *Il n'y a point de pain dans ma maison. In domo mea non est panis* !. » — Is, 3.

1. Dans un tout autre ordre de choses, on me permettra de citer une lettre inédite, à peu près de la même époque, qui prouve que, si notre vénérable prélat n'avait rien perdu de son éloquence, il avait conservé aussi cette netteté d'esprit qui, jointe à l'aménité de son caractère, en fit un parfait administrateur. Il s'agit d'un prêtre qui avait donné du scandale, et dont Mgr de San-Vitale avait dû s'occuper. Fléchier écrivait à son ancien ami :

« Monseigneur,

« Je me sens très-obligé à Votre Excellence de la bonté qu'elle a de faire attention à tout ce qui peut me regarder, dans certaines affaires qui se présentent, où mon nom se trouve, et où je pourrais être en quelque manière intéressé pour mon ministère. Celle de F. N... ci-devant religieux profès des Carmes déchaussés, me touche effec-

C'était le chant du cygne nimois.

Fléchier, sur la fin de l'année 1709, s'était rendu à Montpellier pour les États. Les circonstances étaient solennelles ; il s'agissait d'aider à sauver l'État par de justes largesses ; et, d'autre part, l'hiver précédent avait mis la province, aussi bien que le reste de la France, dans l'impossibilité presque absolue de venir en aide au vieux Roi, continuant une guerre qu'il n'avait pas dépendu de lui de faire cesser. « Nous sommes ici,

livement, parce qu'elle est contraire au bon ordre et à la discipline de mon diocèse.

« Ce bon père, se disant sécularisé, et passant pour prêtre séculier, fut présenté pour la cure de Quissac, par l'abbé de Sauve, de qui elle dépend. Je vis un visage qui me prévint par cette modestie de son ordre qu'il sait y mettre, quand il en est besoin, et je crus avoir acquis un bon sujet pour cette paroisse. Il me montra la déclaration du définitoire de sa congrégation qui favorisait sa sortie, et une espèce de bulle du vice-légat d'alors ; sur quoi, je lui donnai son institution, quoique ces sortes de dispenses ne fussent point dans cette province ; et je ne l'aurais pas même recherché sur ce défaut de son état, s'il ne m'y eût obligé par sa mauvaise conduite. Il se garda bien de me dire qu'ayant voulu rentrer dans ses biens, et ayant produit ses dispenses, le parlement d'Aix, par un arrêt contradictoire, malgré toutes les sollicitations des pères Carmes, l'avait déclaré régulier et condamné à rentrer dans son ordre, cassant la sentence du définitoire et traitant la bulle d'obreptice et subreptice ; ce qui m'aurait sans doute empêché de le recevoir à un bénéfice séculier.

« Il ne fut pas longtemps dans cette paroisse sans faire parler de lui autrement que je ne pensais. Plaintes contre lui de tous côtés. Je l'avertis, je le réprimande, je l'envoie au séminaire pour le corriger : toujours et partout incorrigible. J'envoyai enfin mon promoteur sur les lieux, pour faire contre lui des informations juridiques... Tout est prouvé!.. Un ecclésiastique de ce pays, sachant sa mauvaise vie, et ayant fait venir une copie en forme de l'arrêt du parlement d'Aix, il y a plus d'un an, impétra sa cure, obtint des provisions de Rome, et se mit en possession de la cure de Quissac. F. N... s'y opposa ; je le citai ; il refusa de répondre. Je l'interdis de ses fonctions comme in-

écrit Fléchier, tenant les États de la province de Languedoc, entre les demandes du Roi, les besoins du royaume et les misères des peuples. Il est assez difficile de satisfaire à des devoirs si différents, et de concilier les désirs avec la puissance ¹. » Ce fut pourtant ce qui eut lieu ; à ce moment suprême pour l'État et pour lui-même, il eut la consolation d'avoir fait une dernière fois son devoir de citoyen et d'évêque ².

Cependant on lui avait mandé la mort de son ami Ménard, prieur d'Auhort et promoteur du diocèse, arrivée le 6 de janvier 1710 ³. Cette nouvelle l'attrista

capable par son état et comme indigne par ses mœurs. Les deux parties plaident depuis dix mois au parlement de Toulouse, où le procès est actuellement sur le bureau, les Carmes faisant les derniers efforts pour retenir F. N... hors de chez eux.

« Voilà, Monseigneur, son histoire depuis que je le connais. Les instances que ces bons pères font pour l'éloigner de leur ordre ne lui font point honneur. Un bon religieux ne les aurait pas quittés, et eux ne le refuseraient pas si fortement. La bulle qu'il a donnée à Votre Excellence est bien postérieure aux provisions que le Pape a données à son adverse-partie. Son état régulier était regardé comme certain avant le procès, et la bulle n'a pas un effet rétroactif. Apparemment il n'a pas exposé à Sa Sainteté les circonstances de son affaire. Un parlement l'a jugé Carme ; un autre parlement le va juger peut-être ainsi : vous savez ce que c'est que ces tribunaux en France.

« Je demande pardon à Votre Excellence de cette longue narration. Je lui expose des faits véritables, dont les actes sont entre mes mains. Sa sagesse lui fera prendre le parti qu'elle jugera à propos. Pour moi, je prendrai toujours le parti de l'honorer parfaitement et d'être, avec un profond respect, etc.

« A Nîmes, ce 5 février 1708. » (Collection Valfons.)

1. Fléchier à madame de C... Montpellier, 10 janvier 1710.

2. Procès-verbaux des États de Languedoc. Bibliothèque de Nîmes, fonds d'Aubais.

3. Ses amis ne lui eussent-ils pas appris la mort du bon prieur, les ambitieux ne la lui auraient pas laissé ignorer longtemps ; et cela

profondément; il aimait le docte et vertueux ecclésiastique. Plus âgé que lui de quelques années, il espérait ne pas lui survivre, et jouir encore, à ses derniers moments, du spectacle d'une fidélité qui lui était si précieuse. Cette mort déconcerta tellement ses prévisions, qu'il y vit un avertissement pour lui-même, et qu'il ne douta plus de sa fin prochaine; comme si, dans la tendresse de son cœur, sa vie lui eût paru liée à la vie du cher défunt. Peu de jours après, il eut un songe. L'abbé Ménard lui apparut. Il lui sembla que l'excellent prieur était sur les bords d'une rivière qu'il venait de traverser; qu'il l'appelait et l'invitait à la passer comme lui; que, sur son invitation, il l'avait traversée à son tour; et qu'étant arrivé sur l'autre bord, ils s'étaient embrassés. Fléchier fut frappé de ce songe; il en parla à ses amis, et leur dit clairement que sa conviction était que, sous peu, il irait joindre le prieur d'Aubort.

Dans cette persuasion, il fit appeler un sculpteur de Montpellier, nommé Joly, qu'il avait employé jadis à la construction de l'autel de la chapelle du Saint-Sacrement, et il lui demanda un plan de tombeau, simple et de bon goût. Joly se mit à l'œuvre, fit deux dessins, et se rendit chez le prélat pour le faire choisir. Mais les neveux de Fléchier, qui étaient en ce moment auprès de leur oncle, et à qui l'artiste communiqua d'abord

même ajoutait à sa douleur. « J'apprends, par une foule de demandeurs, écrit-il, la mort du pauvre prieur d'Aubort, j'en suis affligé.

« A Montpellier, ce 8 janvier 1710. »

(Inédite. — Collection Valfons.)

ses plans, le prièrent de se retirer sans aller plus avant, ne pouvant se faire à l'idée qu'une personne si chère pût leur être ravie en ce moment¹. L'évêque ayant envoyé chercher le sculpteur pour lui reprocher sa négligence apparente : « Vos neveux m'ont barré le passage ; » lui dit Joly. « Ce sont de bons enfants, lui répondit le prélat ; allez toujours votre chemin. » Il examina ensuite les deux dessins, choisit le plus simple, et ajouta en le lui rendant : « Mettez la main à l'œuvre, le temps presse. »

Son pressentiment ne le trompait pas. Le dernier jour des États, il assista à la messe de la clôture ; et comme le temps était fort rude, il prit un froid au cerveau, qui fut suivi d'une fièvre et d'un abattement qu'on

1. Parmi ces neveux était Balthazar-Antoine Fléchier, second archidiacre de l'église de Nîmes.

L'abbé de Nobilé se trouvait aussi à Montpellier avec le prélat. Il paraît que la faveur dont nous avons vu que ce bon chanoine était l'objet de la part de son illustre parent et ami ne lui fut jamais bien pardonnée à Nîmes ; et que Fléchier, à la veille de sa mort, avait encore à gémir de certaines susceptibilités à cet endroit ; c'est ce qui nous semble percer dans une lettre qu'il écrit de Montpellier à son grand vicaire, l'abbé Robert, relativement à l'assemblée provinciale qui devait avoir lieu en cette ville, le 14 janvier 1710 :

« Comme il est nécessaire de tenir les assemblées diocésaines pour députer un ecclésiastique du second ordre à la provinciale, vous pourrez, en mon absence, convoquer celle de Nîmes, quand vous le jugerez à propos, une de ces fêtes prochaines.

« Je crois qu'il convient de députer M. de Nobilé. Il se trouve tout porté ici... cela ne vaut pas la peine d'en faire venir un autre. *Je ne sache pas qu'aucun ait le droit de s'attribuer cette députation, comme je vois qu'on se l'imagine...*

« 20 décembre 1709. »

(Inédite. Communiquée par M. l'abbé de Cabrières.)

jugea être une attaque d'apoplexie. Néanmoins, il se mit en chemin pour retourner à Nîmes, où il arriva le 6 février 1710. Le mal fit des progrès d'autant plus rapides qu'on ne lui opposa point de remèdes, le malade se refusant à en faire, par la raison qu'il n'en avait point usé depuis quarante ans. Cependant, sur les instances de M. Poncet de la Rivière, évêque d'Uzès, il se laissa saigner. Alors on lui administra les derniers sacrements. M. l'abbé Robert, prévôt du chapitre, entouré de tous les chanoines de Nîmes, portait le saint viatique. Arrivé près du moribond, le vénérable ecclésiastique, se souvenant de la confiance et de l'amitié dont son évêque l'avait toujours honoré, s'attendrit tout à coup, et ne put continuer l'exhortation d'usage. « Rassurez-vous, monsieur, » lui dit le prélat d'une voix ferme et avec un regard qui exprimait toute sa reconnaissance. Mais le prévôt ne put triompher de son émotion. Alors Fléchier, se soulevant un peu, parla lui-même, et en des termes si dignes et si touchants, que tous les assistants étaient dans l'admiration et dans les larmes.

Cependant la saignée parut avoir produit l'effet qu'on en attendait. Monseigneur se trouvait mieux. Cette nouvelle remplit la ville de joie. Les consuls allèrent aussitôt le voir en chaperon, pour « lui marquer, dit un biographe, les alarmes communes des citoyens et toute la joie qu'ils ressentaient de sa convalescence. » Fléchier, ne partageant pas cette espérance, profita du peu de forces qui lui étaient revenues pour faire son testament, un des plus beaux qu'ait enregistrés l'his-

toire. Il fonda dans son église cathédrale une messe à perpétuité pour le repos de son âme, sous la rente annuelle de cent cinquante livres. Il légua cinq cents livres aux pauvres, pour leur être distribuées le jour de sa mort ; vingt mille livres à l'Hôpital-Général, huit mille livres à l'Hôtel-Dieu, trois mille livres au Refuge, trois cents livres aux pauvres de ses abbayes ; il donna ses plus beaux ornements à la cathédrale. Ses parents ne furent pas oubliés ; mais ils durent se contenter d'être relativement moins bien traités que les pauvres. Parmi ses exécuteurs testamentaires figurait, en première ligne, M. de Basville. Tous ces Messieurs, choisis parmi les meilleurs amis du prélat, reçurent de lui un souvenir ; M. de Basville eut son cabinet de médailles.

Fléchier vécut encore quelques jours dans une sorte de convalescence, qui faisait espérer une « entière guérison, » écrit l'abbé Bégault. Il retomba ensuite dans son état primitif ; et cette rechute fut le signal de sa mort. « On croit qu'il l'aurait évitée s'il s'était prêté aux remèdes, » dit Ménard. Son agonie dura trois jours, pendant lesquels des prêtres, des religieuses vinrent tour à tour lui lire quelques passages des Écritures et des Pères. Il écoutait avec attention, et « marquait par la sérénité de son visage combien son *abandonnement* à la volonté de Dieu était grand et entier. » Il conserva sa connaissance jusqu'à son dernier soupir, murmurant quelques paroles des saints Livres d'une voix assez intelligible : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.* Et en-

core : *Satiabor cum apparuerit gloria tua...* Enfin il rendit son âme à Dieu, le 16 février 1710, vers les huit heures du soir ¹, âgé de soixante-dix-huit ans.

Le corps du prélat, ayant été embaumé, demeura, pendant huit jours, revêtu des habits pontificaux, sur un lit de parade. On célébra chaque jour des messes dans la chambre mortuaire.

• Le jour des obsèques fut fixé au 23 du même mois. Les consuls, en robe et en chaperon, suivis des assesseurs en habit de deuil, se rendirent, ce jour-là, à l'évêché, où ils donnèrent de l'eau bénite au corps du prélat. Après quoi, le convoi marcha en cet ordre : En premier lieu étaient cinquante pauvres de l'Hôpital-Général, vêtus d'étoffes, portant chacun un flambeau allumé; un ermite marchait à leur tête, ayant sur ses épaules l'écu, les armoiries de l'évêque. Les religieux de tous les couvents de la ville venaient ensuite. Ils étaient suivis de plusieurs curés du diocèse, du curé de la paroisse, et des chanoines et du clergé de la cathédrale. L'évêque d'Uzès, qui fit la cérémonie des obsèques, venait après, revêtu de ses habits pontificaux, ayant à ses côtés deux chanoines... A quelque distance était le corps, porté par huit prêtres en surplis et accompagnés de quatre confrères de la confrérie du Saint-Sacrement. Après quoi venait le deuil, conduit par les officiers du présidial. Le corps de ville marchait immédiatement après, précédé des valets de ville et de quatre pertuisanniers. La cathédrale était tendue

1. Œuvres de l'abbé Bégault, t. V. *Lettre à M. de Basville sur la mort de Fléchier*. — Ménard fixe cette mort au 10 février.

de noir depuis la porte d'entrée jusqu'à l'autel. Au milieu du chœur était un catafalque, environné d'une grande quantité de flambeaux et de cierges, sur lequel le corps fut placé... La messe étant finie, on porta le corps dans la chapelle de la cathédrale que le prélat avait fait bâtir; et il y fut enterré avec les cérémonies ordinaires ¹. »

Le bon Ménard ajoute ailleurs : « Fléchier était d'une taille médiocre. Il avait le visage ovale, les yeux noirs et pleins de feu; la bouche, le nez, les sourcils bien faits; le front ouvert et élevé. Les cheveux étaient noirs. Il ne les quitta jamais, ayant toujours préféré la coiffure donnée par la nature à celle des faux cheveux. Sa physionomie était spirituelle; il y régnait un air de bonté, de candeur et de probité qui annonçait toute l'excellence de son cœur ². »

Le premier qui loua Fléchier, après sa mort, fut l'abbé Bégault, son secrétaire, dans une lettre à M. de Basville, en date du 18 février. L'intendant ayant voulu être tenu au courant de la maladie de l'évêque de Nîmes, l'abbé Bégault s'était acquitté de ce devoir avec exactitude; cette fois il écrit pour annoncer une mort inattendue, et il le fait avec une touchante exaltation. C'est la piété filiale qui parle dans cette lettre. Si l'illustre défunt y est trop loué, il ne faut en accuser que le cœur brisé d'un disciple qu'il « honora toujours de son estime et de sa confiance, de sa tendre affection

1. *Histoire de Nîmes*, t. VI.

2. *Vie de Fléchier*.

et de ses bienfaits. » L'abbé Bégault finit sa lettre en disant : « On ne fera les obsèques de M. de Nîmes que dans huit jours. Il y aura oraison funèbre : y eût-il jamais sujet plus susceptible des riches et magnifiques ornements de l'éloquence '...? »

Cette oraison funèbre fut prononcée par l'abbé Robert, prévôt du chapitre, qui s'acquitta très-bien de ce grand devoir, s'il faut en croire les récits contemporains. Quelque temps après, un prédicateur plus habile, l'abbé du Jarry, en composa une qui n'a jamais été prononcée, mais qu'on a mise à la fin des œuvres complètes de Fléchier. L'abbé du Jarry parle du prélat en homme disert et surtout en disciple fidèle.

Le 10 juin de la même année, M. de Nesmond, archevêque d'Alby, prenant séance à l'Académie française à la place de Fléchier, s'écriait : « Quel évêque la mort vient de ravir à l'État, à son diocèse et à toute l'Église ! L'Académie commença sa réputation et se considéra toujours comme son élève... Nos chaires ont retenti longtemps de ses sublimes discours... Et toujours égal à lui-même jusque dans le déclin d'un âge avancé, il ne cessa d'être éloquent que lorsqu'il cessa de vivre. » Enfin, bien après, Saint-Simon, notant les morts célèbres de l'année 1710, écrivait : « La mort de l'évêque de Nîmes arriva dans son diocèse. C'était Fléchier qui avait été sous-précepteur de Monseigneur, célèbre par son savoir, par ses ouvrages, par ses mœurs, par une vie très-épiscopale. Quoique très-

1. Œuvres de l'abbé Bégault, *loc. cit.*

vieux, il fut fort regretté et pleuré dans tout le Languedoc, surtout dans son diocèse ¹. »

Quand le voyageur, attiré à Nîmes par les monuments romains dont cette ville est justement fière, veut visiter aussi nos édifices religieux, il commence par la cathédrale qui, de sa tour, domine la cité entière, et dont la façade mutilée possède encore une frise magnifique. Mais arrivé sur le seuil, il s'arrête devant la nudité intérieure du temple ; et rarement a-t-il le courage de poursuivre, sur ces murs dépourvus, dans ces chapelles enfumées ou badigeonnées, les traces à peu près effacées d'une antique splendeur. Les chercheurs sont pourtant quelquefois dédommagés de leurs peines ; et nous aimons à croire qu'au nombre de leurs trouvailles les plus heureuses, ils ont le bon goût de placer l'inscription suivante, que, avec un peu de bonne volonté l'on parvient à lire sur une plaque de marbre, fixée au mur, dans la chapelle du Saint-Sacrement :

*Hic Jacet
Spiritus Fléchier
Nemausensis episcopus,
Ingenii atque litterarum omnium laude
Ac patrocinio
Inter Academiæ Franciæ proceres
Clarus :
Splendida, gravi, accurata, vera ac
Perfecta eloquentia
Inter sacros oratores illustris :
Sola virtutis commendatione*

¹ Mémoires de Saint-Simon, t. VIII, p. 122, édit de 1856.

*Ad ordinariū serenissimæ Delphinæ
 Eleemosinariū unum,
 Inde ad episcopalem dignitatem vocatus:
 Vitæ integritate, pietate sincera,
 Benigna in suos charitate,
 Christianæ religionis studio constanti
 Et iustitæ,
 Summissima morum simplicitate,
 Commissem fidei suæ populum ita sibi
 Conciliauit,
 Ut inter luctuosissimos Cebennarum
 Tumultus
 Et insanos perduellium furores
 Securus ac pacatus rixerit:
 Charus omnibus
 His etiam quos, sapientibus consiliis ac
 Salutari doctrina,
 Ad bonam mentem revocare non
 Potuerat
 Anno ætatis LXXX¹,
 Nec minus suis alienisque Flobilis ac
 Defectus,
 Obiit,
 Anno R. S. H. M. DCC. X. die XVI; Febr.
 Nic. de Lamoignon apud Occit. præf.
 Posuit.*

Cette épitaphe, par sa rédaction, surtout par le nom de son auteur, est à elle seule un monument pour Fléchier. Toutefois, n'a-t-on pas droit de s'étonner que, tandis que Paris lui a érigé une statue sur une de ses principales places, en compagnie de Bossuet, de Fénelon et de Massillon, sa ville épiscopale se soit si longtemps contentée, pour perpétuer sa chère et glorieuse mé-

1. Erreur de deux ans.

moire, d'une plaque de marbre attachée au mur¹? Et puis, n'y a-t-il pas ici une dette encore plus sacrée? Il serait bien étrange que ce marbre, dont l'inscription, qui seule en fait la beauté, n'avait pas pu être prévue, soit celui des deux monuments, si simple fût-il, qu'avait choisi la modestie de Fléchier. Ou nous nous trompons fort, ou cette volonté dernière du grand prélat n'a pas été remplie. Ceux qui, par une sorte de piété filiale, avaient d'abord éloigné le sculpteur, auront pu ne pas se croire obligés d'accepter, après la mort de leur oncle, l'expression d'un ordre dont il n'était point parlé dans le testament. Peut-être aussi les largesses faites aux pauvres auront-elles nécessité des retranchements dans l'exécution du plan convenu?

Quoi qu'il en soit, notre Fléchier est, depuis plus d'un siècle, sans monument parmi nous; et nous ne croyons pas pouvoir mieux terminer cette histoire qu'en émettant humblement le vœu que, dans la bonne ville de Nîmes, il se lève un jour quelqu'un pour réparer un tel oubli.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!

1. Au moment où nous écrivons ces lignes, Mgr l'évêque de Nîmes fait placer, dans le vestibule de son palais, une belle statue de Fléchier, due au ciseau de M. Ribière, de Montpellier.



APPENDICE

N° I.

*S'il vaut mieux par charité inhumer le cadavre d'un criminel
que de l'exposer sur les grands chemins pour l'exemple?*

« MESSIEURS,

« Vous jugez que je prends le parti de la pitié, et, que je me déclare pour la douceur et pour la charité chrétienne ; l'Église, dont je dois suivre tous les sentiments, nous oblige à cette modération ; et comme elle n'a point de commerce avec cette justice violente qui condamne et qui détruit les hommes coupables, elle n'inspire à ses enfants que des inclinations douces et bienfaisantes. Elle ouvre ses tombeaux pour recevoir le corps d'un de ses fidèles : est-il juste que je les ferme ? Depuis que son époux s'est revêtu de notre chair, elle a des tendresses et des alliances nouvelles avec nos corps ; et depuis qu'elle a vu ce même époux sur la croix et dans les supplices, elle a pitié de tous les pauvres criminels. Ne faut-il pas, messieurs, que j'entre dans tous ses sentiments et que je soutienne les droits d'un

corps mort, d'un chrétien qui vient d'expier ses crimes dans les supplices.

« Voulez-vous qu'on expose ce corps et qu'on lui refuse les droits de la sépulture ? Vous le savez, messieurs, c'est une cruauté qui ne tomba jamais dans l'esprit que de quelques tyrans qui voulaient troubler jusqu'au repos des morts, faire la guerre aux ombres, même se jouer des cendres de leurs ennemis et consommer toute leur rage en insultant encore un cadavre. Nos siècles ne voient plus de ces fiers ennemis du genre humain qui ne pouvaient se souler du sang et qui, après avoir été les persécuteurs des vivants, faisaient gloire d'être les bourreaux des morts. Mais ne rappelons point ces tristes idées, et ne mettons pas au rang des hommes ceux qui voulaient en être les destructeurs. Vous le savez, messieurs, encore une fois il n'est rien de plus saint, de plus naturel et de plus sacré que le droit de la sépulture ; tous les peuples ont eu du respect pour les tombeaux, toutes les républiques ont fait des lois pour maintenir la religion des sépulcres. Les anciens en étaient plus jaloux que de leur vie, et je ne vous célerai pas que je n'ai jamais lu sans attendrissement, les plaintes d'un Pallynure qui demande la sépulture pour son corps dans l'*Énéide* de Virgile, et que j'ai même donné des larmes aux tristes aventures du grand Pompée, quand je l'ai vu mort dans la Pharsale de Lucain, sur les rivages de l'Égypte.

« Il me semble, messieurs, que ce pauvre criminel de notre problème, tout insensible et tout mort qu'il est, implore les secours des hommes, s'il reste quelque sentiment après la mort. il ne se plaint pas de ses supplices, il ne se plaint pas de ses bourreaux qui viennent de rompre son corps criminel ; il révère toutes les lois qui l'ont accusé, tous les juges qui ont prononcé son arrêt, tous les supplices qui l'ont fait mourir : mais il ne peut consentir qu'on fasse de son corps un spectacle d'horreur à tous les passants. La justice devait punir un corps qui ne vivait que pour commettre des crimes ; mais la pitié doit à son tour soulager un corps qui n'est plus en état d'en com-

mettre. Hélas ! messieurs, qu'on jette un peu de poussière dessus, c'est un juste soulagement que la nature ne refuse à personne. *Omnibus natura sepulturam dedit*, disait un ancien. Ceux qui font naufrage sont ensevelis sous les ondes, comme dans un sépulcre flottant ; ceux qu'on brûle tout vifs trouvent au moins dans leur supplice un tombeau de flammes ; ceux qu'on faisait autrefois mourir sur les gibets, tombaient de leur croix dans leur sépulcre ; et, si vous voulez, je vous citerai les termes de cet auteur : *Naufragos idem fluctus qui expulit sepellit ; eos qui vivi uruntur pœna funerat ; suffixorum corpora crucibus in sepulturam suam defluunt*. Ceux qu'on exposait aux amphithéâtres ne trouvaient-ils pas un sépulcre animé dans le corps des tigres et des lions ? Et nous refuserons à ce misérable ce que la nature offre à tous ? Qu'on l'expose donc sur les roues, qu'on l'élève ce pauvre corps sur un gibet public, qu'on relise son arrêt, qu'on l'attache tant qu'on voudra, la nature se moquera de toutes les sentences ; tous les éléments s'élèveront pour reprocher la cruauté des hommes. Les eaux qui tomberont du ciel feront pourrir ce corps, l'air séchera les membres pourris, les vents les résoudront en poussière ; et la terre, qui attend ces cendres et ces ossements qui lui appartiennent, et qu'on lui détient injustement, ouvrira son sein pour les couvrir en dépit des juges.

« Pensez-vous, messieurs, que l'Église même n'en soit pas offensée ? Elle qui fait les funérailles de tous ses enfants, elle qui se pare de deuil à leur mort, elle qui assemble ses prêtres, elle qui consacre ses tombeaux, et qui n'a rien de plus cher et de plus précieux, après ses autels, que ses sépulcres ; elle qui recueille toutes les cendres de ses enfants, et qui a vu son chef, mourant dans le tombeau, peut-elle souffrir qu'on lui dérobe un dépôt qu'elle doit conserver pour le jour de la résurrection et pour la gloire d'une immortalité bienheureuse ?

« Il me semble que j'entends quelques voix secrètes : à quoi bon s'empresser à soutenir les droits d'un cadavre et faire le pitoyable pour un corps mort ? C'est un corps mort, dites-vous ;

oui, mais c'est le corps d'un homme que les philosophes ont appelé le chef-d'œuvre de la nature, le palais, et s'il faut le dire, le petit ciel d'une âme divine ; c'est le corps d'un chrétien que les saints appellent le temple du Saint-Esprit et le sanctuaire extérieur ; je veux dire que c'est un corps qui appartient à Dieu par tant de titres ; c'est l'ouvrage de ses mains, l'artifice de son esprit, la boue animée de son souffle, le roi de ses ouvrages, l'héritier de ses richesses, le prêtre de ses sacrifices, le témoin de sa foi, et le frère de Jésus-Christ même. Vous connaissez bien, messieurs, que ce sont les termes de Tertullien, qui dit que Dieu regarde notre chair comme *manuum suarum operam, ingenii sui curam, afflatus sui vaginam, molitionis suae reginam, liberalitatis suae hæredem, religionis suae sacerdotem, testimonii sui militem, Christi sui sororem*. Il n'est pas juste qu'il soit exposé à toutes les injures du temps, à toutes les ignominies des hommes, aux fureurs même des bêtes farouches.

Mais la justice ! dira-t-on. Je réponds, la justice corrige et punit, elle a pour ses armes les armes romaines : des faisceaux de verges pour châtier les crimes qu'on peut réparer, et les haches pour détruire les criminels incorrigibles. Je lui sais bon gré d'avoir trouvé l'invention des roues et des gibets, d'avoir fait dresser des croix et des échafauds ; elle a droit sur tout ce qui est coupable et qui peut continuer de l'être ; mais elle n'a plus de juridiction sur ce qui vient d'expier un crime et qui n'est plus en état d'en commettre. Le corps n'est plus du ressort de la justice, et les juges n'ont plus de droits après la mort du criminel. La seule justice de Dieu s'est réservé le droit de punir les morts, et de prolonger les supplices.

« Mais l'exemple et le bien public ? Il est juste, et j'y consens ; qu'on dresse donc sur tous les chemins des inscriptions. Mais tout le monde ne sait pas lire ; des colonnes donc et des pyramides ; mais tout le monde ne les comprendrait pas. Soit donc, qu'on fasse des peintures et des effigies qui le représentent au naturel ; mais qu'on pardonne à ce pauvre corps et qu'au moins on lui donne le sépulcre.

« Mais enfin pourquoi plaider tant pour un cadavre et pour un sépulcre ? Il semble que nous appréhendions que l'âme de ce misérable soit errante auprès d'Achéron et qu'elle soit arrêtée pour cent ans, selon les fables des poètes. Non, messieurs, mais je ne puis pas m'empêcher de dire qu'il reste encore des liens secrets, des habitudes étroites et des alliances considérables entre ce corps et cette âme dans l'état de leur séparation. Si j'osais dire avec le poète que les âmes pleurent autour des sépulcres où sont leur corps, *lugentesque animas circum sua corpora vidi* ; si j'osais dire que ce sont des esprits tendres ; si j'osais prendre à témoin les philosophes et les académiciens, vous verriez que le corps n'est pas indifférent à son âme, qu'elle doit voler autour de ce cadavre méprisé, qu'elle voudrait pouvoir enlever ce compagnon de ses peines, et que... Mais je ne vois pas, messieurs, que j'abuse de votre audience, et qu'une cause si juste ne demande pas de si longs discours. Je n'ai voulu que solliciter vos cœurs, un autre convaincra vos esprits, et j'espère que vous serez obligés de conclure qu'il vaut mieux, par charité, inhumier le cadavre d'un criminel, que de l'exposer sur les grands chemins pour l'exemple.

« FLÉCHIER, *ecclésiast.* »

Que la pitié est celle de toutes les passions que l'orateur trouve le plus difficile à exciter.

« MESSIEURS ,

« Vous venez d'entendre que la tristesse est une passion difficile à émouvoir, et on vous l'a dépeinte avec tant de grâce que cette tristesse vous a bien donné du plaisir. Il faut quelque discours plus ennuyeux et moins poli pour vous représenter une passion si difficile et si farouche. Ce sera mon soin aujourd'hui, et sans m'arrêter à des préludes superflus, je n'ai d'abord qu'à prendre parti. On a déjà bien établi les termes de

notre question ; on vous a déjà représenté toutes nos passions bien au naturel ; nous savons tous les noms de ces puissances farouches et de ce petit peuple sauvage qui combattent notre raison, et qui font une guerre continuelle à notre âme. On nous a fait encore remarquer que nous parlons d'un orateur qui ne trouve point de dispositions particulières et qui veut émouvoir des cœurs indifférents.

« Il y a des imaginations lâches qui sont plus susceptibles de la crainte ; des imaginations tendres qui reçoivent plus facilement les impressions de la pitié ; des imaginations fougueuses et colères qu'on allume presque sans y penser ; et nous ne voulons pas ici que l'éloquence, qui est une adroite, prenne ses avantages de nos complexions et de nos faiblesses naturelles.

« Je me déclare donc, et après avoir sondé toutes les forces et toutes les faiblesses des orateurs, je trouve, messieurs, que leur grand effort et leur miracle, s'il le faut dire, est d'émouvoir la compassion.

« J'établis donc qu'il y a quatre passions principales et peut-être seules dans l'homme, l'amour, la crainte, la colère, la tristesse. Je ne m'écarte pas beaucoup des opinions de l'ancienne académie, et s'il ne fallait craindre d'ennuyer une telle assemblée, il serait facile de faire voir qu'on a tort de nous donner tant de passions, et de nous exposer à tant de combats ; qu'on s'est formé des opinions désavantageuses, qu'on a voulu faire trop d'ennemis à notre raison, qu'on a multiplié nos faiblesses et qu'on a fait trop de bruit de certaines petites demi-passions, qui ne font qu'effleurer un cœur, et qu'une demi-résistance rebute ; et qu'enfin toute cette confusion de passions qu'on nous prêche dans la morale se réduit à ces quatre espèces. L'inclination pour le bien fait l'amour ; le désir de le conserver fait la crainte ; la haine que nous concevons pour ceux qui nous l'enlèvent forme la colère ; et la douleur de l'avoir perdu cause la tristesse. Tout ce qui reste des passions ne nous est pas considérable.

« Voilà les quatre endroits par où l'éloquence nous attaque

ordinairement. Elle s'érige en souveraine, elle a des droits dans tous nos mouvements, elle se joue de nos cœurs, elle les charme, elle les épouvante, elle les flatte, elle les irrite quand elle veut ; elle en fait des cœurs de flammes par des impressions d'amour, elle en fait des cœurs de glace par des mouvements de crainte ; elle en fait des cœurs de fer en les allumant de colère ; elle en fait des cœurs pitoyables, elle en tire de douces larmes de tristesse et de compassion.

« Je veux qu'elle soit une reine dont les cœurs sont les sujets (Euripide) ; je veux qu'elle soit la conquérante des esprits, selon Quintilien ; je veux qu'elle soit la maîtresse de toute chose, selon Cicéron ; je ne veux pas lui ôter son crédit, mais je veux le régler. Qu'elle puisse tout ; elle ne peut pas tout également, elle ne trouve rien d'impossible, mais elle peut trouver quelque chose de difficile.

« L'amour est une passion douce : l'éloquence n'a qu'à me peindre un bien, j'aime. La crainte est une passion lâche : on n'a qu'à me représenter un danger, je crains. La colère est une passion prompte et précipitée : on me persuade d'une injure ou d'un mépris ; je sens ma colère toute prête. Mais la tristesse est une passion froide, une passion lente et peu revenante : il faut tant d'inventions et tant d'adresses pour l'imprimer ; il faut tant de raisons, tant de persuasions. Il faut flatter le cœur, autrement il s'effarouche ; le convaincre, autrement il résiste ; l'arrêter adroitement, autrement il fuit. Car, enfin, le cœur s'ouvre volontairement à l'amour, il y trouve des douceurs qui le charment ; il n'est pas ennemi de la crainte, parce qu'elle lui peint des dangers qui ne sont pas encore, et qu'on peut éviter quand on les prévoit ; la colère même a pour lui de furieuses douceurs et les plaisirs farouches de la vengeance ; mais la douleur de la compassion est l'ennemie de nos cœurs ; nous avons des aversions secrètes pour elle, c'est un tourment intérieur, un mouvement trop sensible, et une passion qui détruit les plaisirs, et qui tyrannise notre âme.

« Peut-être direz-vous, messieurs, que je fais ici le sophiste,

que la compassion est notre sentiment le plus naturel, qu'il ne faut qu'être homme pour être pitoyable, que nos cœurs sont des sources de soupirs et de larmes, et que ces philosophes étaient des monstres qui faisaient gloire d'être insensibles, qui croyaient que toutes les larmes étaient criminelles, que toutes les tristesses étaient des lâchetés, que la compassion était une faiblesse inexcusable, et que c'était un crime de pleurer les malheurs d'un ami, de sentir un commencement d'émotion, et de répandre une seule larme sur les cendres d'un père mort. Je vous avoue que c'était une cruelle philosophie ; je veux même effacer en votre faveur tout ce que j'ai dit et vous accorder que la compassion est le sentiment le plus naturel et le plus facile à émouvoir. Mais si vous avez la bonté de m'entendre, vous trouverez que pour exciter un sentiment il faut émouvoir toutes les passions ensemble. Prenons la chose dans son principe.

« La compassion est une douleur d'esprit qui vient de l'imagination ou de la pensée d'un mal que quelqu'un souffre injustement, et que nous pouvons nous-mêmes souffrir.

« Il faut donc trois choses pour former cette compassion : représenter un persécuteur injuste et cruel, *voilà la colère pour l'injustice* ; une vertu persécutée, *voilà l'amour pour l'innocence* ; l'appréhension de tomber dans le même malheur, *voilà la crainte pour le danger*. Voulez-vous faire plaindre dans le Sénat les infortunes de Régulus ; il faut décrire son innocence, la cruauté des Carthaginois, et persuader que le même sort peut tomber sur tous les capitaines romains.

« Ceux qui ne sont pas persuadés de l'injustice ne sont pas pitoyables ; ainsi les tyrans se plaignaient l'un l'autre.

« Si nous ne croyions innocents ceux qui souffrent, nous serions comme ce cruel Athénien qui ne plaignait aucun, parce qu'il ne croyait pas qu'il y eût des innocents et des gens de bien.

« Si nous n'étions dans le danger, nous ne serions pas assez sensibles. Ainsi ceux qui sont dans l'extrémité du malheur ne

se plaignent point, parce qu'ils ne craignent plus ; et ces heureux parfaits, qui sont, comme les cieux et les astres, au-dessus de toutes les qualités et les impressions élémentaires, sont insensibles, dit Aristote, parce qu'ils sont en sûreté. Il faut donc persuader de haïr un cruel : voilà la colère et la haine ; d'aimer et d'estimer un innocent : voilà l'amour ; d'appréhender un danger : voilà la crainte.

« Sus donc, orateur, prépare toutes tes grandes figures, mets en usage toutes les règles de ton art, déploie toutes tes forces, fais-le pleureux, et les yeux mourants, donne un assaut général à mon cœur ; si tu veux me faire pleurer, remue tout ce cœur à la fois : fais-moi aimer, fais-moi haïr, fais-moi craindre ; je n'ai rien de plus cher que mes larmes, je ne veux les répandre que bien à propos, je ne veux pleurer que de colère, que d'amitié, que de crainte. Jugez, messieurs, s'il faut une éloquence vigoureuse pour émouvoir tant de sentiments à la fois, et s'il faut qu'un pauvre orateur sue, qui veut toucher un auditoire.

« Je n'ai qu'une petite raison à dire, messieurs. C'est une entreprise bien dangereuse, disent les maîtres de l'éloquence ; il faut être ému, ce qui n'arrive pas fort souvent dans les causes étrangères. *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi.* Il faut trouver des auditeurs bien disposés ou faire de grands efforts. Mais ce qui m'étonne le plus, c'est qu'il faut ou faire pleurer ou faire rire ; en ces rencontres, point de milieu. *Nihil habet ista res medium, aut lacrimas meretur aut risum.* Voulez-vous envenimer la haine : au moins ne donnerez-vous pas de l'amour. Voulez-vous exciter la joie et le plaisir : au moins vous ne troublez personne. Mais vous voulez faire pleurer : Si vous n'avez beaucoup d'adresse, l'auditeur, dit Horace, n'a que deux choses à faire : *Aut dormitabo, aut ridebo*, dormir ou rire ; j'en trouve encore une troisième, c'est d'exciter une compassion qu'on ne voudrait pas. Ainsi Catulus répondit autrefois à cet orateur qui croyait avoir ému tout son auditoire : Il est vrai, qu'il n'y avait point de cœur, dans le palais, si dur et si insensible, à qui votre discours n'ait fait pitié.

« En effet, messieurs, l'éloquence s'est bien défilée d'elle-même en ces occasions. Les Antoine ont montré des robes sanglantes, pour armer les douleurs d'un peuple ; les Labiéus ont montré les plaies de ceux qu'ils défendaient pour émouvoir la pitié des juges ; et l'on a fait jusqu'à des tableaux où l'on représentait les peines des misérables, pour aider, par ces objets touchants les faiblesses de l'éloquence.

« Que si l'on a vu des orateurs assez persuasifs pour tirer des larmes de leurs auditeurs, avec assez de facilité, ce sont des larmes, messieurs, qui ne viennent que par surprise, qui s'échappent du cœur insensiblement et sans son congé, qui se séchent dans les yeux mêmes ou qui rentrent de honte. Et comme on voit quelquefois tomber d'un ciel serein des pluies rares et des gouttes éparses, ainsi l'on voit tomber quelquefois de petites larmes des yeux ; mais le cœur est tranquille et sans émotion.

« FLÉCHIER, *ecclesiast.* »

N° II.

« MESSIEURS,

« Toutes les fois que nous avons l'honneur de présider à cette auguste assemblée, et d'y porter les ordres du Roi, nous avons aussi le plaisir de remarquer sur vos visages l'affection et le zèle que vous avez pour son service. Cette province, si considérable par l'étendue de son pays, par la douceur de son climat, par la politesse de ses peuples, ne l'est pas moins par les marques d'estime qu'elle a toujours reçues de Sa Majesté et par les preuves de fidélité qu'elle lui a toujours données.

« Elle s'assemble tous les ans pour écouter avec respect ses volontés et pour les suivre avec exactitude; elle va tous les ans porter ses vœux et ses hommages au pié de son trône, et ral-

lumer pour ainsi dire sous les yeux de son souverain le feu de son zèle. C'est d'elle que coulent ordinairement les bons conseils et les bons exemples dans tout le reste du royaume; c'est d'elle enfin que partent incessamment, pour le soutien et pour la gloire de l'État, des secours d'autant plus doux et plus agréables, qu'ils sont non-seulement abondants, mais encore libres et volontaires.

« On ne peut mieux sentir que vous le faites, messieurs, la douceur qu'il y a d'être honorés de la bienveillance d'un maître, qu'on sert autant par inclination que par devoir, et dont l'empire le plus absolu est celui qu'il s'est acquis sur les cœurs de ses sujets, touchés également et de l'éclat de sa grandeur et du mérite de sa personne.

« Nous l'avons vu pendant la guerre prévenir les desseins de ses ennemis, donner le mouvement à ses armées, inspirer la valeur aux soldats et aux capitaines, préparer les événements par ses soins et sa prévoyance, et se tracer dans son esprit le plan des victoires qu'il remportoit, soit par ses généraux, soit par lui-même.

« Nous l'avons vu faire la paix dans le cours même de ses conquêtes, avoir plus d'égard au soulagement de ses peuples qu'à sa propre gloire, céder par modération des places qu'il pouvait retenir avec justice, et ramener toute l'Europe confédérée, autant par la force de la raison et de l'équité que par la supériorité des armes, à recevoir les conditions qu'il avait proposées.

« Occupé maintenant à établir la discipline et les bonnes mœurs parmi ses peuples, à réparer les brèches que la guerre a faites dans les finances, à remettre enfin le bon ordre dans toutes les parties de son royaume, il remplit tous les devoirs de la royauté et se prive lui seul pour notre bonheur du repos dont il fait jouir tout le monde !

« Avec quelle application veille-t-il sur le grand nombre de sujets qu'il a réunis à l'Église, leur imposant des loix aussi justes que salutaires, tempérant son zèle par sa clémence, et

cherchant les moyens les plus efficaces, mais pourtant les plus doux pour les conduire à une conversion non-seulement solide, mais encore volontaire ?

« Quelle discipline n'établit-il pas dans ses troupes, les dispersant pour ne pas surcharger ses peuples, leur accordant tous les congés qui peuvent leur donner du repos, leur donnant tous les mouvements qui peuvent les garantir de l'oisiveté, et les retenant dans une obéissance si exacte, qu'on ne s'aperçoit de leur séjour ou de leur passage dans les villes, que par le profit ou par les commodités qu'elles y apportent ?

« Son attention sur tout ce qui peut affermir la paix de l'Europe, marque le désir qu'il a de nous en faire ressentir les douceurs. Il veut la rendre plus durable afin de nous la rendre plus utile. Quelques grandes prétentions qu'il puisse avoir, le plaisir de s'agrandir le touche moins que celui de nous soulager. Dans son cœur, notre intérêt prévaut, pour ainsi dire, sur le sien, et il a plus d'impatience de rendre son royaume heureux que d'en acquérir de nouveaux.

« Nous devons donc, messieurs, nous efforcer à lui témoigner notre soumission et notre reconnaissance. Heureux les peuples, qui comme nous ont un roi qui mérite de commander et à qui il est non-seulement juste, mais encore honorable d'obéir.

« L'avantage que vous avez de vous assembler tous les ans vous donne lieu de mieux connaître sa grandeur, de ressentir des marques plus fréquentes de sa protection, et de renouveler, avec l'admiration de ses royales vertus, l'attachement particulier que vous avez à sa gloire et à son service ¹. »

1. *Collection Buzonnière, d'Orléans*; copie de la main de l'abbé Bégault, secrétaire de Fléchier.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	1
------------------	---

CHAPITRE PREMIER.

Entrée en matière. — Naissance de Fléchier. — Son oncle Hercule Audiffret. — Premières études. — Les doctri- naires. — Fléchier professeur. — Caractère de sa corres- pondance. — Essais en prose et en vers. — Il prêche à Narbonne. — Il vient à Paris.	1
---	---

CHAPITRE DEUXIÈME.

Fléchier catéchiste. — Il suit le cours de Richesource. — L'hô- tel de Rambouillet. — Premières poésies latines. — Fléchier et Chapelain. — Fléchier et Huet. — Du <i>Cursus Regius</i> . — Les gens de lettres pensionnés par Louis XIV.	22
--	----

CHAPITRE TROISIÈME.

Fléchier poète français. — Son attitude dans la société <i>polie</i> . — Ses rapports avec mademoiselle de la Vigne. — De la langue française. — De la prose de Fléchier. — Discours aca- démiques. — Premières prédications. — Il entre comme précepteur chez M. de Caumartin. — De la Fronde et de M. de Caumartin. — De M. Caumartin fils. — Grands-Jours d'Auvergne	50
---	----

CHAPITRE QUATRIÈME.

Poème latin sur les Grands-Jours. — Poésies françaises du genre sérieux. — Fléchier commence à être recherché dans	
---	--

a more & less as shown. — I several times made
proposals — but to a resolution on ~~June~~ on con-
sideration to a vote on the 11th inst. — I
therefore to ~~June~~ — I to the 11th inst. —
I never again in ~~June~~ — I to ~~June~~ —

CRACKING CRACKERS

Le français finit par se désigner ainsi. — Premier des
français finit. — Français finit se termine le Mo-
narche. — Il est tout à l'académie française. — Il est
présent à l'académie. — finit et finit. — Rapports de
finit par un nom. — Français finit se a finit
l'académie et la finit. — Le fin tout finit finit.

CHAPTER SIX

Revue de Thionville. — De la critique historique au dix-neuvième siècle. — Rapproches avec mademoiselle Desfontaines. — Agréable à la réputation de Fénélon. — Portrait de Fénelon par son disciple.

CHAPITRE SEPTIÈME

Des *panégyriques* des saints avant le siècle de Louis XV. — *Orsini* préface des *panégyriques* de Février. — *Flechner* maître du genre. — *Appréhension* de *Bucureux*. — Des *panégyriques* de *Bouquet*, de *Bourdanne*, de *Maillan*, et *Henry*. — Principaux *panégyriques* de *Flechner*. — *Flechner* et *Henry* dans le *panégyrique* de saint Louis. — *Panégyrique* de saint *Vincent* de *Paul*. — *Oraison funèbre* de *Lamouignon*. 245

CHAPITRE HUITIÈME.

L'éducation du Dauphin *tourne à son terme*. — Fléchier est nommé *anneauier* ordinaire de la Dauphine. — Il est pourvu de divers *bénéfices*. — Sermons à la cour. — Avent de 1682. — Bourdaloue et Massillon comparés à Fléchier. — Déclaration théologique de 1682. — Oraison funèbre de Marie-Thérèse. — Fléchier, docteur en Sorbonne. — Révocation de l'édit de Nantes. — Missions de Bretagne. — Fléchier est nommé à l'évêché de Lavaur. 282

CHAPITRE NEUVIÈME.

Oraison funèbre du chancelier Letellier. — Fléchier se rend à Lavour. — Entrevue avec sa sœur à Béziers. — Succès à Lavour. — Fléchier est transféré à Nîmes. — Lettre mémorable. — Adieux à Lavour. — État du diocèse de Nîmes en 1687. 325

CHAPITRE DIXIÈME.

Arrivée à Nîmes. — Prédications familières. — Missions. — Soins donnés aux enfants des nouveaux convertis. — Catéchisme diocésain. — Fléchier cherche à former un clergé modèle. — Assemblées synodales. — Discours synodaux. — Conférences ecclésiastiques. — Discours aux chanoines. — Fléchier et les religieuses. — Nouvelles communautés à Nîmes. — Confréries ouvrières. — Affaires des Pénitents blancs. — Fermeté de Fléchier 354

CHAPITRE ONZIÈME.

Patriotisme du clergé de France sous Louis XIV. — Mandements relatifs aux affaires de l'État et correspondance politique de Fléchier. — Fléchier aux États de Languedoc. — Sermons prêchés aux États. — L'Académie royale de Nîmes et Fléchier. — Oraison funèbre de la Dauphine. — Oraison funèbre de M. de Montausier. — Retour à Nîmes. — Académie privée. — L'abbé Bégault et l'abbé Ménard. — Agrégation de l'Académie de Nîmes à l'Académie française. — *Histoire du cardinal Ximènes*. 408

CHAPITRE DOUZIÈME.

Fléchier obtient ses bulles. — Il est sacré à Paris. — Entrée solennelle à Nîmes. — Visite générale du diocèse. — Érection de l'évêché d'Alais. — Assemblée générale du clergé de France. — Fléchier et la reine d'Angleterre. — Retour à Nîmes. — Naufrage sur le Rhône. — Actes divers. — Simplicité et grandeur de Fléchier. — Ses pauvres et ses parents. — Mademoiselle Charlotte de Baculard. — Dialogues sur le quétisme. — Condamnation du livre des *Maximes des Saints*. — Cérémonies chinoises. — Mandement sur le jansénisme. 459

CHAPITRE TREIZIÈME.

Les origines de la guerre des Camisards. — Propètes et prophétesses. — Changement de tactique à l'égard des nouveaux convertis. — Discussion théologique et politique entre Bossuet et l'intendant de Languedoc. — Mémoires de Fléchier et des autres évêques de la province à ce sujet. — M. de Nîmes n'a-t-il pas raison contre M. de Meaux? — Commencement de la guerre des Camisards et ses causes. — Recrudescence de l'esprit prophétique. — Meurtres et combats. — Attitude de Fléchier. — M. de Montrevel et l'insurrection. — M. de Villars et Cavalier. — Conduite de l'intendant. . 505

CHAPITRE QUATORZIÈME.

M. de Berwick succède à M. de Villars. — Complot de 1705. — La croix de Saint-Gervasi. — Lettre pastorale à ce sujet. — L'opéra à Nîmes. — Mandement contre les spectacles. — Disette de 1709. — Lettre pastorale. — Mort du prieur Ménard. — Songe de Fléchier. — Pressentiments funèbres. — Fléchier tombe malade. — Il est administré et fait son testament. — Mort et obsèques du prélat. — Son oraison funèbre, son épitaphe, son tombeau. 596

APPENDICE. N° 1. 633

— N° II. 642

FIN DE LA TABLE.



